

PDF hosted at the Radboud Repository of the Radboud University Nijmegen

The following full text is a publisher's version.

For additional information about this publication click this link.

<http://hdl.handle.net/2066/113136>

Please be advised that this information was generated on 2017-12-06 and may be subject to change.

3559

ÉTUDES DE L'INSTITUT PIERRE BAYLE, NIMÈGUE (SIB)
STUDIES VAN HET INSTITUUT VOOR INTELLECTUELE BETREKKINGEN TUSSEN
DE WESTEUROPESE LANDEN IN DE NIEUWE TIJD, NIJMEGEN (SIB)
STUDIES OF THE INSTITUTE PIERRE BAYLE, NIJMEGEN (SIB)

18

SUZANNA VAN DIJK

TRACES DE FEMMES

PRÉSENCE FÉMININE
DANS LE JOURNALISME FRANÇAIS
DU XVIII^e SIÈCLE



APA - HOLLAND UNIVERSITY PRESS
AMSTERDAM & MAARSSEN

TRACES DE FEMMES
PRÉSENCE FÉMININE
DANS LE JOURNALISME FRANÇAIS
DU XVIII^e SIÈCLE

TRACES DE FEMMES

PRÉSENCE FÉMININE DANS LE JOURNALISME
FRANÇAIS DU XVIII^e SIÈCLE

MET EEN SAMENVATTING IN HET NEDERLANDS:

VROUWEN

IN DE ACHTTIENDE-EEUWSE FRANSE

JOURNALISTIEK

EEN WETENSCHAPPELIJKE PROEVE OP HET GEBIED
VAN DE LETTEREN

PROEFSCHRIFT

ter verkrijging van de graad van doctor aan de Katholieke Universiteit
te Nijmegen,
volgens het besluit van het College van Decanen in het openbaar
te verdedigen
op vrijdag 29 januari 1988 des namiddags te 1.30 uur precies

door

SUZANNA VAN DIJK

geboren

7 oktober 1946 te Zeist



APA - HOLLAND UNIVERSITY PRESS
AMSTERDAM & MAARSSEN

Promoteurs Prof. Dr J. A. H. Bots
Prof. Dr W. van den Berg (Universiteit van Amsterdam)

L'Organisation
néerlandaise pour le Développement de la Recherche Scientifique (ZWO)
a contribué financièrement à la réalisation de ce travail
La publication a été rendue possible grâce à des subventions accordées
par les fondations
«Stichting Dr Hendrik Muller's Vaderlandsch Fonds»,
«Het Scholten-Cordes Fonds»,
«M. A. O. C. Gravin van Bylandt Stichting»,
et «Paul Hazard-Stichting»

Couverture
Vignette d'après la page de titre du *Journal des Dames* de mars 1777
Dans le médaillon la Reine Marie-Antoinette

APA-ACADEMIC PUBLISHERS ASSOCIATED
(APA-UITGEVERS ASSOCIATIE)
HOLLAND UNIVERSITY PRESS / ORIENTAL PRESS
PHILO PRESS-VAN HEUSDEN-HISSINK & CO



POSTBUS 122 / NL-3600 AC MAARSSEN

ISBN 90 302 1018 4 / ISBN série SIB 90 302 1000 1
© 1988 Holland University Press, Amsterdam & Maarssen, Pays-Bas
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
*All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, recorded,
adapted, or translated in any form by print, photocopying, microfilm, or any other means,
without the written permission from the publishers. Printed in the Netherlands*

AVANT-PROPOS

Au début de ce volume, qui traite le problème de l'écriture féminine, il est juste de remercier celles et ceux qui ont exprimé leurs jugements à propos de ces textes. Parfois avec trop de bienveillance, ils ont donné des commentaires dont ils retrouveront les traces. A. Dik, C. Hogetoorn, P. Jansen, L. Kwant, R. C. Kwant, Y. Perrault, I. Troch et surtout G. Van den Eynde savent bien que ce n'est pas dit par modestie.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	v
Table des illustrations et des tableaux	xi
Abréviations utilisées	xiii
PRÉSENTATION	1
1. L'étude de la presse	1
2. L'histoire des femmes	3
3. Les journaux de femmes dans l'histoire	4
4. Historique de cette recherche	7
5. Les femmes et la presse	9
6. Un «débat»	13
PREMIÈRE PARTIE: ATTITUDES ADOPTÉES À L'ÉGARD DES FEMMES EN GÉNÉRAL – TYPOLOGIES DE QUELQUES JOURNAUX	
Introduction	19
I. UN «SPECTATEUR» REGARDE LES FEMMES: JUSTUS VAN EFFEN	21
1a. Rapports entre le <i>Misanthrope</i> et la <i>Bagatelle</i>	22
b. L'emploi de contrastes	28
c. La pensée «misanthropique»	30
2a. Présences de femmes	34
b. Femmes célèbres	36
c. Femmes imaginaires	37
d. La femme dans la pensée «misanthropique»	42
e. Différences entre les femmes	46
f. Contradictions	49
g. La responsabilité	52
h. L'effet total	54
II. LA FEMME, SELON QUELQUES GAZETTES DE 1778	56
1a. Les femmes dans les gazettes	58
b. La royauté et la misère	60
c. La société	63
d. Le mérite personnel	68
2a. Le divertissement	69
b. Les faits divers	71
c. L'actualité qui divertit	74
d. La femme hors du réel et hors de la gazette	75
Conclusions provisoires	79

DEUXIÈME PARTIE DES FEMMES SE MANIFESTENT COMME
JOURNALISTES – QUELQUES EXEMPLES

Introduction	83
III. MADAME DUNOYER, AUTEUR DE LA <i>QUINTESSENCE</i> DES NOUVELLES, 1711-1719	85
1. La journaliste méconnue	88
2. La <i>Quintessence</i> de Madame Dunoyer	92
a. Etude d'une année. 1715	94
b. Description quantitative	95
c. Comparaison avec une vraie gazette	101
d. L'indépendance de Madame Dunoyer	103
e. Les intentions de Madame Dunoyer	105
f. Interventions personnelles	109
g. Les autres années de sa <i>Quintessence</i>	114
h. Les scandales	118
1. Le fait de la femme journaliste	120
3a. Auteurs de la <i>Quintessence</i> avant Madame Dunoyer	122
b. La <i>Quintessence</i> après Madame Dunoyer	125
4. Autres ouvrages de Madame Dunoyer	128
5. Caractère «féminin» de son oeuvre	132
IV LE JOURNAL DES DAMES, 1759-1778, LES JOURNALISTES- DAMES ET LES AUTRES	134
1a. Les divers journalistes des dames – leurs idées	138
b. Evolution	150
2a La réalisation	152
b. Présentation quantitative du contenu	155
3. Le succès	165
4a. Problèmes	171
b Retards	171
c. Dettes	173
d Censure	174
e. «Appuis»	176
5. Des féministes?	181
Conclusions provisoires	183

TROISIÈME PARTIE RÉACTIONS DANS LA PRESSE CONCERNANT L'ÉCRITURE FÉMININE – LES JOURNAUX COMME SOURCES

Introduction	189
V MADAME DACIER JUGÉE PAR LES JOURNALISTES FEMME OU SAVANTE?	191
1 Les débuts	196
2a La Querelle d'Homère	198
b Une femme en querelle	201
3a La revue de presse	206
b Une savante doit-elle être une «dame»?	210
c Intérêt à attacher aux diverses réactions	213
4a Après la Querelle	216
b Importance finale de la Querelle	218
5a L'exigence de qualités féminines	222
b Comment parler des femmes?	225
VI LA CRITIQUE ET LES ROMANCIÈRES, 1757-1771	226
1a Les romans concernés	229
b Présentation des romancières	231
2a Le roman et la critique	236
b Caractéristiques des journaux	238
3a Terminologie de la critique	240
b Romanciers femmes et hommes	242
c Les personnages féminins	248
d La critique du <i>Journal des Dames</i>	250
4 Ce qui a suivi la critique contemporaine	254
VII LA FEMME DANS LA PRESSE DES LUMIÈRES, À L'ÉPOQUE DU JOURNAL DES DAMES	258
1 Diversité des ouvrages jugés et des périodiques	260
2 Les opinions des journalistes	263
2a La médecine	264
b Un sujet rebattu	265
c Les journalistes du <i>Journal des Dames</i>	270
d Vis-à-vis des femmes auteurs	271
e Réactions des journalistes femmes	272
3 L'impossible objectivité	276
Conclusions provisoires	279

POUR TERMINER	280
1. Des hommes jugent des femmes	281
2. Le féminin et l'imaginaire – attitudes masculines	283
3. Le <i>topos</i> de la modestie – attitudes féminines	285
4. Réactions masculines	287
5. Réactions féminines	289
APPENDICES: Inventaires provisoires	
I. Journaux publiés, au XVIII ^e siècle, par des femmes	292
II. Journaux destinés à un public féminin	294
III. Journaux publiés par des hommes sous pseudonyme féminin	295
Bibliographie	296
Samenvatting in het Nederlands	311
Index	319
Noms de personnes	319
Titres des périodiques	328

TABLE DES ILLUSTRATIONS ET DES TABLEAUX

Illustrations

1	La <i>Quintessence des Nouvelles</i> du 9/5 1715	94-95
2	La <i>Quintessence des Nouvelles</i> du 9/9 1715 commentaires sur la mort du Roi Louis XIV	
3	<i>Journal des Dames</i> de janvier 1759 page de titre du premier numéro rédigé par Campigneulles	184-185
4	<i>Journal des Dames</i> d'avril 1761 page de titre du premier numéro rédigé par La Louptière	
5	<i>Journal des Dames</i> d'octobre 1761 page de titre du premier numéro rédigé par Madame de Beaumer, signé et parafé par elle	
6	<i>Journal des Dames</i> d'avril 1762 page de titre où manque pour la première fois la signature de Madame de Beaumer	
7	<i>Journal des Dames</i> de mai-juillet 1763 page de titre du premier numéro rédigé par Madame de Maisonneuve	
8	<i>Journal des Dames</i> de juin 1764 page de titre du premier numéro qui a dû être rédigé par Mathon de la Cour et Sautereau de Marsy	
9	<i>Journal des Dames</i> de juillet 1764, page de titre du deuxième numéro qui a dû être rédigé par Mathon de la Cour et Sautereau de Marsy	
10	<i>Journal des Dames</i> de janvier 1774 page de titre du premier numéro rédigé par Madame de Princen	
11	<i>Journal des Dames</i> de mars 1777 page de titre du premier numéro rédigé par Dorat	186

Tableaux

I	Quintessence des <i>Nouvelles</i> 1715 quantité de texte, calculée en lignes d'imprimerie	95
II	Quintessence des <i>Nouvelles</i> 1715 nombres d'éléments par livraison	96
III	Quintessence des <i>Nouvelles</i> 1715 quantité de texte, en lignes et en éléments	96
IV-A	Quintessence des <i>Nouvelles</i> 1715 pourcentages «gazette»/«mercure», par éléments	97
IV-B	Quintessence des <i>Nouvelles</i> 1715 pourcentages «gazette»/«mercure», par lignes	97
V	Quintessence des <i>Nouvelles</i> 1715 longueurs moyennes des différents éléments	98
VI	Quintessence des <i>Nouvelles</i> 1715 quantités de texte consacrées à diverses rubriques (en pourcentages, par lignes)	98
VII	Quintessence des <i>Nouvelles</i> 1715 sujets les plus importants en pourcentages (par lignes) par rapport au volume total de l'année	100
VIII	Proportions des deux principales rubriques que contient le <i>Journal des Dames</i> , en pourcentages	156

IX	<i>Journal des Dames</i> intérêt montré pour les femmes dans le choix des livres à commenter	162
X	<i>Journal des Dames</i> intérêt montré pour les femmes dans le choix des pièces fugitives	186
XI	Inventaire des articles concernant des romans de femmes (1757-1771)	256-257

ABRÉVIATIONS UTILISÉES

Aff	Affiches, Annonces et Avis divers	JL	Journal Littéraire
AC	Avant-Coureur	JM	Journal de Monsieur
AL	Année Littéraire	JMu	Journal de Musique
AM	Almanach des Muses	JP	Journal de Paris
Bag	Bagatelle	JS	Journal des Savants
BC	Bibliothèque choisie	JSB	Journal des Sciences et des Beaux-Arts
BF	Bibliothèque Française	JV	Journal de Verdun
BG	Bibliothèque Germanique	LHG	Lettres historiques et galantes
BSBA	Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts	LMC	Lettres de Madame la Comtesse
BUR	Bibliothèque Universelle des Romans	MF	Mercure de France
CBR	Courier du Bas-Rhin	MG	Mercure Galant
CE	Courier de l'Europe	Mis	Misanthrope
CH	Censeur hebdomadaire	MS	Mémoires secrets dits de Bachaumont
CL	Correspondance Littéraire	MT	Mémoires de Trévoux
CLA	Courier lyrique et amusant	NMF	Nouveau Magasin Français
CR	Censeur	NMG	Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe
GA	Gazette d'Amsterdam	NL	Nouvelles Littéraires
GDP	Gazette des Deux-Ponts	NRL	Nouvelles de la République des Lettres
GLH	Gazette de La Haye	NSF	Nouveau Spectateur Français
GLU	Gazette littéraire et universelle	OL	Observateur littéraire
HCRL	Histoire Critique de la République des Lettres	QN	Quintessence des Nouvelles
HOS	Histoire des Ouvrages des Savants	SD	Spectatrice danoise
HS	Hollandsche Spectator	SF	Spectateur Français
JD	Journal des Dames	Sp	Spectator
JE	Journal Encyclopédique	Spe	Spectatrice
JET	Journal Etranger	★	
JED	Journal d'Education	DJ	Dictionnaire des Journalistes
JHI	Journal Historique et Littéraire	DJx	Dictionnaire des Journaux

PRÉSENTATION

Voici un recueil à la fois prétentieux et modeste par les diverses études qui le composent, il touche un champ très vaste, sans avoir l'ambition d'en donner une description complète, car chaque étude ne concerne qu'une question bien délimitée. Celles-ci se situent sur deux terrains : celui de l'histoire de la presse française, et celui de l'histoire – plus particulièrement littéraire – des femmes au XVIII^e siècle. Le caractère commun des sept études est de traiter de femmes et de journaux au XVIII^e siècle français, mais la façon dont elles mettent en rapport les unes et les autres est différente.

Les domaines de la presse classique, et de l'histoire, notamment littéraire, des femmes profitent actuellement d'un vif intérêt provenant de sources bien différentes, les travaux qui en résultent ont des objectifs et des bases idéologiques qui sont loin d'être identiques. Les études qui ont pris pour objet la presse de cette époque ne se sont guère attachées, jusqu'à présent, à l'apport féminin, et l'histoire des femmes a peu utilisé la presse antérieure au XIX^e siècle. Pourtant des femmes ont leur place dans l'histoire de la presse, et les périodiques peuvent fournir des données à l'histoire des femmes. C'est ce rapport que nous examinons ici, afin d'éclairer quelque peu l'une par l'autre la presse du XVIII^e siècle et la situation des femmes à cette même époque.

1. *L'étude de la presse*

L'importance de la presse d'Ancien Régime est de plus en plus généralement reconnue aujourd'hui. Elle vient de ce que la presse constitue un premier stade de l'écriture de l'histoire, et de l'histoire littéraire. C'est l'histoire contemporaine que les journalistes écrivaient, on s'en rendait bien compte à l'époque¹.

Pendant longtemps les possibilités de la presse n'ont été que partiellement utilisées : elle a été étudiée surtout comme source, pour connaître la réception d'ouvrages littéraires. On puisait pour cela essentiellement dans les grands journaux, ceux qui avaient eu la vie longue, et qui étaient d'accès facile, grâce à des index faits dès le XVIII^e siècle, ou plus tard. Puis on s'est servi de la presse pour étudier l'histoire des idées. Et on a commencé à écrire l'histoire de ces journaux pour elle-même, à établir des typologies de divers genres.

1 De ce point de vue sont analysés les débuts du journalisme français dans Yardeni, M., « Journalisme et histoire contemporaine à l'époque de Bayle », dans *History and Theory* 1973 (12) p. 208-229.

journalistiques, et même à préparer – Claude Labrosse notamment² – une théorie du périodique La presse dans son ensemble est vue de plus en plus comme un aspect de cette nouvelle sociabilité³ analysée, pour la province française, par Daniel Roche⁴ D'autre part, la recherche dans les archives et bibliothèques a mené à une connaissance beaucoup plus grande des journalistes et de leurs carrières, accessible en condensé dans le *Dictionnaire des Journalistes*⁵

Depuis le «Colloque d'Utrecht»⁶, en passant par les dépouillements sur ordinateur⁷, des progrès considérables ont été réalisés Différentes équipes fonctionnent dans diverses universités, en France et aux Pays-Bas, pour continuer plus avant⁸ Elles ont fait et font un important travail de déblayage, de classement et d'étude, qui montre bien la richesse de ce matériau, et dont nous avons amplement profité

2 Depuis son article «Pour une étude synthétique de l'instrument périodique» (dans *Études sur la presse au XVIIIe siècle les Mémoires de Trevoux* Lyon, 1973 (n°1) p 59-84), jusqu'à «Fonctions culturelles du périodique littéraire», dans Labrosse, C , Retat, P , *L'instrument périodique La fonction de la presse au XVIIIe siècle* Lyon, 1985, p 11-138

3 Cf Habermas, J , *Strukturwandel der Öffentlichkeit Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft* Darmstadt/Neuwied, 1962, p 59

4 Roche, D , *Le Siècle des Lumières en province – Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789* Paris/La Haye, 1978, 2 vol

5 Sgard, J (ed), *Dictionnaire des Journalistes (1600-1789)* Grenoble, 1976

6 Couperus, M , *L'Étude des périodiques anciens Colloque d'Utrecht* Paris, 1972

7 Ils ont été exécutés, sous la direction de P Jansen, au Centre d'Étude des XVIIIe et XVIIIe siècles à Paris Des listings en ont été le résultat, ainsi que des articles et recueils d'articles résultant eux-mêmes des listings

Jansen, P (prés), *L'Année 1768 à travers la Presse traitée par ordinateur Listings* Paris, s d (= 1977), 4 vol

Varloot, J , Jansen, P (prés), *L'Année 1768 à travers la Presse traitée par ordinateur* Paris, 1981

Jansen, P e a , *L'Année 1778 à travers la Presse traitée par ordinateur* Paris, 1982

Voir aussi Gretscher, Γ , «Analyse comparative de l'année 1768 du *Journal Encyclopédique*, de l'*Année Littéraire* et du *Mercur de France*», dans Rétat, P (ed), *Le Journalisme d'Ancien Régime* Lyon, 1982, p 33-42

8 Notamment celle qui prépare, suite logique du *Dictionnaire des Journalistes*, le *Dictionnaire des Journaux*, sous la direction de J Sgard, M Gilot, F Weil, au Centre d'Étude des Sensibilités de l'Université de Grenoble, celle qui s'occupe, sous la direction de F Moureau et A M Chouillet, des *Suppléments au Dictionnaire des Journalistes* (dont quatre ont déjà paru), l'équipe du Centre d'Étude du XVIIIe siècle de l'Université de Lyon, qui a fait paraître plusieurs ouvrages collectifs, et celle fonctionnant à l'Université de Nimègue, qui s'occupe entre autres de décrire des périodiques ayant paru en français aux Pays-Bas, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe

Mais le concours des femmes et tout le domaine de la presse féminine sont encore laissés quelque peu dans l'ombre⁹. Il y a eu pourtant quelques journalistes femmes dès le XVIIIe siècle, et un certain nombre de journaux ont paru, qui étaient destinés à un public féminin. Il convient – d'autant plus qu'il s'agit de cas exceptionnels – de sortir de l'ombre ces journalistes et ces journaux, et de leur donner leur place dans l'histoire de la presse

2. *L'histoire des femmes*

Plus neuve encore que l'histoire de la presse est celle des femmes, on la voit se développer actuellement. Elle n'a pas encore pris une forme bien définitive, et parfois ceux mêmes qui l'écrivent se demandent si elle peut exister¹⁰. Quant à son objet, du fait d'une certaine préférence pour l'histoire orale, l'accent est mis sur la période récente – en reculant jusque dans le XIXe siècle. C'est là en effet qu'on distingue les racines de la domestication féminine, ainsi que la naissance de nouveaux problèmes sociaux causés par la révolution industrielle

Mais jusqu'à une période récente, sauf quelques exceptions notables¹¹, l'histoire des femmes du XVIIIe siècle avait à peine été écrite. On considérait bien souvent comme allant de soi que c'était l'époque où la femme régnait¹² .. Depuis que les historiens apportent plus d'intérêt aux structures familiales et aux catégories de gens sans pouvoir, la condition féminine et le rôle des femmes à cette époque a été étudiée avec plus d'ampleur et de précision. Des travaux importants ont paru, par exemple sur l'obstétrique¹³, et sur la position des femmes durant la Révolution¹⁴

L'apparition du mouvement féministe, qui a eu parfois besoin de se justifier ou de présenter son ascendance, a donné lieu à l'étude de deux types féminins : les « héroïnes oubliées » et les « muettes de l'histoire ». Ces études privilégient souvent les manifestations de la « nature féminine » et le fonctionnement du corps féminin, plus que la place occupée dans la société par des indi-

9 Il en est ainsi, d'ailleurs, de bien d'autres aspects du journalisme, car le domaine de la presse est vaste

10 Cf le titre de l'ouvrage paru sous la direction de M Perrot *Une Histoire des Femmes est-elle possible?* (Paris, 1984), dans lequel on rappelle que dix ans plus tôt la question avait même été formulée ainsi : « Les femmes ont-elles une histoire? » (p 8)

11 Goncourt, E et J , *La Femme au XVIIIe siècle* Paris, 1862, Abensour, L , *La femme et le féminisme avant la Révolution* Paris, 1923

12 Cf « on peut dire que la société française du XVIIIe siècle est marquée par une sorte de souveraineté féminine » (Houillon, H , « La femme en France aux XVIIe et XVIIIe siècles », dans Grimal, P , *Histoire mondiale de la femme* Paris, 1966, t IV, p 63)

13 Gélis, J , « Sages-femmes et accoucheurs, l'obstétrique populaire aux XVIIe et XVIIIe siècles », dans *Annales E S C* 1975 (32) p 927-958

14 Duhet, P -M , *Les femmes et la Révolution 1789-1794* Paris, 1971

vidus femmes¹⁵ Jacques Revel a raison de constater que les images évoquées ainsi demeurent proches des stéréotypes anciens «à vouloir définir la spécificité des rôles féminins à travers un catalogue d'activités spécifiquement féminines, et inversement, on risque de se voir bientôt enfermé dans un cercle vicieux». Il suggère une autre approche, à notre avis plus fructueuse effectivement: celle qui «chercherait à identifier dans l'expérience historique des configurations différentes des rôles masculins et féminins, et qui se donnerait pour tâche d'en restituer le rapport»¹⁶

C'est dans une histoire des femmes ainsi conçue qu'aurait sa place la recherche concernant des femmes qui ont exécuté des tâches supposées masculines, notamment des femmes journalistes. Il est nécessaire alors de les étudier expressément comme femmes dans un monde masculin – selon la définition proposée par Gerda Lerner, que nous considérons comme très utilisable «the true history of women is the history of their ungoing functioning in [the] male-defined world on their own terms»¹⁷. Une véritable histoire des femmes qui ne serait pas l'histoire des grandes femmes seulement, ni celle des opprimées, se doit d'inclure des femmes comme ces journalistes ni grandes, ni opprimées, elles utilisaient, chacune à sa manière, un moyen de communication réservé jusque-là – au moins dans la pratique – à des auteurs masculins. En se mettant à profiter de cet outil, elles ont fait de l'histoire, comme d'autres femmes ont dû faire de l'histoire sur d'autres terrains, car «women have always been making history, living it and shaping it»¹⁸.

3. *Les journaux de femmes dans l'histoire*

Si ces journalistes, et d'autres femmes comme elles, ont été «left out of history», ce n'est pas, selon Lerner, «because of the evil conspiracies of men in general or male historians in particular, but because we have considered history only in male-centered terms». C'est ce qu'il faut changer «history should include [] the development of feminist consciousness as an essential aspect of women's past»¹⁹. En effet, actuellement on doit bien reconnaître l'existence du féminisme comme une donnée historique. Des journaux de femmes, surtout s'ils étaient écrits par des journalistes femmes, auraient pu

15 Voir Farge, A , «Pratique et effets de l'histoire des femmes», dans Perrot (éd), op cit , p 21/22

16 Revel, J , «Masculin/Féminin sur l'usage historiographique des rôles sexuels», dans Perrot (éd), op cit , p 127/8

17 Lerner, G , «Placing Women in History», dans Lerner, G , *The Majority Finds Its Past* New York/Oxford, 1979, p 148

18 Lerner, G , «The Majority Finds Its Past», dans Lerner, op cit , p 160

19 Lerner, G , «The Challenge of Women's History», dans Lerner, op cit , p 178

former un véhicule pour cette conscience féministe Une étude approfondie peut permettre de le déterminer²⁰

Il faut préciser que les journalistes femmes ont été «left out of history» pour une autre raison aussi, qui est qu'au XVIII^e siècle elles étaient si peu nombreuses La même raison qui pour nous fait leur intérêt, les rendait littéralement des «quantités négligeables» En les étudiant il faut tenir compte de cette position isolée, due sans doute à toute une imagerie concernant «la» femme qui avait cours à l'époque et était véhiculée – entre autres – par la presse Ces femmes journalistes faisaient exception à une règle, elles s'éloignaient des images-types de «la» femme Cela a dû rendre inévitables certaines réactions, manifestées par les journalistes contemporains les premiers, mais souvent reprises par les historiens Le réflexe le plus simple était la négation, d'autres commentateurs ont pu être moins directs, tout en opposant un refus semblable à ce qui choquait leurs habitudes

Le rapport entre ces habitudes mentales, les actions entreprises par certaines femmes, et les réactions masculines qu'elles provoquaient constitue comme un «débat» dans la société de l'époque existaient des images de «la» femme, véritables exemples pour le comportement féminin, véhiculées (entre autres) par la presse Certaines femmes (dont des journalistes) ont été en réaction contre ces images et ont marqué leurs distances avec elles Leurs façons de se manifester étaient, ensuite, commentées dans la presse, rédigées essentiellement par des hommes, souvent fidèles aux normes traditionnelles²¹

En étudiant ainsi doublement la presse, c'est-à-dire en rendant compte des deux points de vue opposés, on fait ce que Lerner ne prévoit que pour un stade ultérieur «a history of the dialectic, the tensions between the two cultures, male and female»²² C'est ce que nous nous proposons de faire dans cette série de recherches, même si nous ne le faisons que de façon très fragmentaire, ayant sélectionné des cas très précis et assez bien circonscrits Chacun pris isolément, ils rendraient mal la complexité du problème celui de l'individu enfermé dans un discours existant et qui tente d'en sortir

Qu'en est-il de ce problème en France? Il faut avouer que la presse féminine

20 Ainsi seront évitées des erreurs comme celle faite dans un ouvrage néerlandais sur la presse féminine internationale, qui donne comme caractéristique principale du *Journal des Dames* (= JD), voir la liste des abréviations, p. XIII) le fait qu'il aurait été partisan d'une loi concernant le divorce (Wassenaar, I, *Vrouwenbladen – spiegels van een mannenmaatschappij* Amsterdam, 1976, p. 11)

21 Ce schéma simplifie évidemment la situation, par exemple en ne tenant pas compte de l'existence de certains hommes, considérés plus tard comme précurseurs du féminisme

22 Op. cit., p. 159 Elle voit l'élaboration d'une telle histoire comme une synthèse, beaucoup plus complète que ce que nous proposons, à développer sur la base d'approches interdisciplinaires qui devraient l'avoir précédée

–écrite pour et par les femmes – a été lente à s’y développer, plus lente notamment qu’en Allemagne et en Angleterre²³. Dans les pays allemands le nombre de journaux s’adressant aux femmes était élevé: 85 entre 1700 et 1800²⁴; et les femmes s’occupant de journalisme y étaient plus nombreuses qu’en France. Cela est sans doute dû à l’importance dans ces régions du genre «spectatorial»²⁵. La situation anglaise, pays d’origine de ce genre, est en effet plus favorable aussi. Le premier journal anglais destiné aux femmes date de 1690 l’*Atheman Mercury*, réalisé par John Dunton, avec des collaboratrices féminines, entre 1690 et 1760, l’Angleterre produisit dix-huit journaux s’adressant aux femmes²⁶.

L’écart entre les situations française et anglaise tient sans doute, au moins en partie, à des circonstances étrangères à la seule situation des femmes: une étude comparative, parue récemment, fournit des éléments susceptibles de donner une explication²⁷. D’abord les périodiques anglais auraient été deux fois plus nombreux que ceux paraissant en France²⁸: forcément le nombre de journaux féminins ne pouvait qu’être aussi plus important. Quant aux sujets traités, en général, les journaux anglais s’occupaient moins de littérature, et

23 Mais plus rapide, si l’on juge d’après les titres, qu’aux Pays-Bas. Les débuts de la presse féminine hollandaise n’ont guère été étudiés. L’inventaire des périodiques d’avant 1800, présents dans la Bibliothèque Universitaire d’Amsterdam (établie par A J Hanou en 1972) ne mentionne que quelques traductions de «spectatrices» anglaises, des almanachs et, vers la fin du siècle, des feuilles comportant des discussions politiques entre deux femmes (comme il y en avait qui opposaient deux hommes). Le catalogue d’une exposition faite à cette bibliothèque considère que ces feuilles se destinaient à un public féminin «femmes du peuple souvent indépendantes». Les partis des «orangistes» et des «patriotes» auraient voulu gagner ces femmes à leurs causes respectives (*Lees je ze wel of lees je ze niet? Tentoonstelling over damesbladen van 1760 tot 1970* UBA Amsterdam, 29/6-13/8 1976, p 1. L’exposition était basée sur un mémoire écrit par S Leydesdorff).

24 D’après Schumann, S, «Das ‘lesende Frauenzimmer’. Frauenzeitschriften im 18 Jahrhundert», dans Becker-Cantarino, B (éd), *Die Frau von der Reformation zur Romantik* Bonn, 1980, p 142. Elle se base sur Kirchner, J, *Die Zeitschriften des deutschen Sprachgebietes von den Anfängen bis 1830* Stuttgart, 1969.

25 Dawson, R P, «Women Communicating Eighteenth-Century German Journals Edited by Women», dans *Archives et Bibliothèques de Belgique* 1983 (54) p 99.

26 Adburgham, A, *Women in print, writing women and women’s magazines from the Restoration to the Accession of Victoria* Londres, 1972, p 26/7 et 273ss, voir aussi White, C L, *Women’s Magazines 1693-1968* Londres, 1970, Miller, P J, «Eighteenth-century Periodicals for Women», dans *History of Education Quarterly* 1971 (11) p 279-286.

27 Botein, S, Censer, J R, Ritvo, H, «La presse périodique et la société anglaise et française au XVIIIe siècle: une approche comparative», dans *Revue d’Histoire moderne et contemporaine* 1985 (32) p 209-236.

28 Id., p 215/6. Il est vrai que ces trois auteurs ne se basent pas sur le comptage le plus récent, Sgard, J, *Bibliographie de la presse classique (1600-1789)* (Genève, 1984, p 2), qui regroupe 1138 titres.

s'intéressaient moins aux événements militaires et diplomatiques qui remplissaient les gazettes françaises, pour se consacrer davantage, souvent sous forme d'essais, à ce qui est «intérêt humain»²⁹, et qui devait donc concerner et intéresser plus facilement des femmes. Pour ce qui est du public et des journalistes «les périodiques de langue anglaise étaient les produits d'un système d'édition moins dominé par l'élite culturelle qu'en France»³⁰, le public anglais étant aussi moins limité, il incluait sans doute plus facilement les femmes, ce qui a pu pousser plus de femmes vers le journalisme.

En France, les journalistes femmes étaient moins nombreuses, et les journaux pour femmes n'étaient guère plus que des tentatives³¹. Il est significatif que le *Nouveau Magasin Français*, de Madame Leprince de Beaumont, ait paru (de 1750 à 1752) à Londres.

Cette presse féminine française est encore peu étudiée. Après la première approche faite en 1928 par Louise Patouillet³², Evelyne Sullerot a fait un inventaire un peu plus circonstancié³³, mais celui-ci comprend essentiellement des périodiques parus pendant ou après l'époque révolutionnaire. Laure Adler pouvait donc sembler fondée à parler des journalistes d'après 1830 comme des «premières journalistes»³⁴. Ces dernières années, on s'est mis à combler certaines lacunes. Nous avons procédé à un inventaire des problèmes³⁵, Caroline Rimbault a commencé à écrire l'histoire externe de ces journaux³⁶. Le travail que nous présentons ici s'inscrit dans cette lignée.

4 Historique de cette recherche

À l'origine de cette série d'études il y a l'intérêt que nous a inspiré le *Journal des Dames* (1759-1778). Ce journal, peu et mal connu, avait la particularité de s'adresser à un public auquel jusque-là les journalistes ne s'adressaient pas spécifiquement³⁷, et il constituait même une exception en ce que, à plusieurs

29 Id., p. 217/8, c'est sous l'influence des «spectateurs»

30 Id., p. 221

31 Voir les appendices I et II, p. 292, 293, 294

32 Patouillet, L., *L'émancipation des femmes et la presse en France jusqu'en 1870*. Paris, 1928

33 Sullerot, E., *Histoire de la Presse féminine en France des origines à 1848*. Paris, 1966

34 Adler, L., *À l'aube du Féminisme les premières Journalistes (1830-1850)*. Paris, 1979

35 Van Dijk, S., «Femmes et journaux au XVIII^e siècle», dans *Australian Journal of French Studies* 1981 (18) p. 164-178

36 Rimbault, C., *La Presse féminine de Langue française au XVIII^e siècle place de la femme et système de la mode*. Paris, 1981 (thèse E H E S S), et «La Presse féminine de langue française au XVIII^e siècle Production et diffusion», dans Retat (éd.), op. cit., p. 199-215

37 Sauf parfois pour l'amuser, par des recueils de nouvelles paraissant périodiquement *Amusements du beau sexe*, et *Amusements des dames* (tous les deux pendant les années 1740-1741). Voir appendice II, p. 294

reprises, il avait été rédigé par des femmes – fait qui avait lui aussi très peu de précédents

Dans une première étude que nous avons consacrée, en 1981, à ce journal, nous le confrontions pour l'année 1768 à douze périodiques de la même année, traités par ordinateur³⁸. Nous étudions plus particulièrement comment les treize journalistes avaient représenté les femmes. Une conclusion semblait pouvoir être tirée : c'est qu'il n'y avait pas beaucoup de différence sur ce point entre le *Journal des Dames* et les journaux d'hommes. Cependant cette recherche péchait par manque de rigueur³⁹ à partir du mot-clé « femme » – un des quelque 300 mots-clés sélectionnés à l'intention de l'ordinateur – des comparaisons étaient faites. Mais un mot-clé aussi vaste n'est pas un dénominateur commun : dans les articles repérés ainsi, les journalistes n'établissaient eux-mêmes aucun rapport entre les femmes figurant dans des nouvelles d'actualité, celles qui écrivaient des romans, et « la » femme dont ils étaient amenés à parler plus théoriquement. Or, la question de la presse féminine méritait bien une approche plus rigoureuse et plus adéquate.

Dans le présent travail, nous ne nous bornons pas à accumuler des précisions pour faire mieux connaître le *Journal des Dames*. Ce n'est pas la ce qui importe en premier lieu. Nous considérons que si ce journal est intéressant, ce n'est pas d'abord pour son contenu, mais par le simple fait de son existence, et de son existence dans un contexte précis : avant celui-ci, il n'y eut guère, en France, de journaux féminins – genre pourtant promis à un grand avenir –, ni de journaux auxquels tant de femmes aient collaboré.

Pour rendre compte de cette position exceptionnelle du *Journal des Dames*, il a paru nécessaire de se reporter au contexte historique, en essayant de distinguer divers aspects dans la question du journalisme féminin. C'est que ce journalisme est multiple : c'est celui qui est destiné à des lecteurs femmes, mais aussi celui qui est pratiqué par des femmes. Ces deux formes de journalisme féminin vont parfois ensemble, mais pas toujours.

Et puis, comme nous l'avons déjà indiqué, on ne peut pas faire abstraction du discours journalistique sur « la » femme ou sur des femmes : qu'il ait été adressé à des femmes ou à des hommes, il a dû avoir des répercussions sur la nature du journalisme féminin, sans en faire partie lui-même. Comme à l'intérieur de ce discours il y a encore des distinctions à faire, les types de textes à étudier sont nombreux. Dans la situation actuelle, on ne peut guère espérer en donner une bonne vue d'ensemble. Tant qu'on ne dispose pas d'un déno-

38 Van Dijk, S, « *Journal des Dames* et journaux des hommes, la notion *Femme* », dans Varloot, Jansen (pres), op cit, p 80-100

39 Même si sa conclusion se trouve confirmée par nos recherches ultérieures qui démontrent qu'en 1768 le *JD* n'était pas rédigé par une femme, comme le suggérait la page de titre (voir « *Journal des Dames* », p 144-147)

minateur commun, mieux circonscrit que le couple « femme et presse », il convient de séparer les uns des autres tous les aspects de la question

5 Les femmes et la presse

Les liens qui existaient entre les femmes du XVIII^e siècle et les journaux de cette époque sont divers comme les hommes, elles pouvaient occuper toutes sortes de fonctions par rapport à la presse. Des femmes ont lu des journaux, elles en ont rédigé et publié, et elles ont fait l'objet de divers types d'articles parus dans les journaux.

Le premier aspect – la femme lectrice de journaux – est difficile à saisir, et ne sera traité ici qu'en passant. Il est évident que les femmes, moins alphabétisées que les hommes, lisaient moins⁴⁰. Michel Marion n'a pu inventorier que peu de bibliothèques de femmes – souvent moins bien garnies⁴¹. Pourtant on sait que le genre romanesque s'adressait largement aux femmes, et qu'il y avait certains journaux qui, très nettement, n'excluaient pas le public féminin. Qu'elles aient été des lectrices assidues de la *Bibliothèque Universelle des Romans*, n'étonne pas⁴². Mais les *Nouvelles de la République des Lettres* aussi avaient été de ceux-là⁴³, ainsi que les journaux de Desfontaines⁴⁴. Pour le *Journal Etranger* en 1755, 42 des 980 souscriptions nominales étaient au nom d'une femme⁴⁵, et en 1756 la *Gazette* avait même 8,2 % d'abonnés femmes⁴⁶.

Certains genres journalistiques s'approchaient explicitement du féminin. Si le *Mercurius suisse* reçoit en juin 1734 une lettre provenant d'« une Société de

40 Voir par exemple Furet, F., Ozouf, J. (éds.), *Lire et écrire – l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry* Paris, 1977, 2 vol.

41 Par exemple Mathieu Renard du Tasta (mort en 1738) possédait pres de 1500 volumes, surtout des ouvrages d'histoire, sa femme Catherine (morte en 1759) n'en avait que 750, dont beaucoup de livres de dévotion (Marion, M., « Quelques aspects sur les bibliothèques privées à Paris entre 1750 et 1759 », dans *Buch und Sammler, Private und öffentliche Bibliotheken im 18 Jahrhundert* Heidelberg, 1979, p. 86).

42 Cf. Sauvy-Wilkinson, A., « Lecteurs du XVIII^e siècle. Les Abonnées de la *Bibliothèque Universelle des Romans* – Premières approches », dans *Australian Journal of French Studies* 1986 (23) p. 48-60.

43 Bayle associe les cavaliers et les dames deux catégories qu'il tâchera de divertir. Cf. Bots, H., « Un journaliste sur les journaux de son temps : le cas de Pierre Bayle », dans les actes du colloque *La diffusion et la lecture des journaux de langue française sous l'Ancien Régime* Nîmes, à paraître.

44 Voir la communication de P. Benhamou, « Les lecteurs des périodiques de P. F. G. Desfontaines », au même colloque. Parmi les « lecteurs actifs » il nomme Madame de Graffigny, la Marquise du Deffand et la Marquise du Châtelet.

45 Voir la communication de J. Sgard, « Les souscripteurs du *Journal Etranger* », au même colloque.

46 Voir la communication de G. Feyel, « La *Gazette* au début de la guerre de Sept Ans : son administration, sa diffusion (1751-1758) », au même colloque.

Personnes du *Sexe* qui lit votre *Mercur*»⁴⁷, c'est en accord avec les lois du genre Donneau de Visé qui avait créé le *Mercur Galant* à l'intention d'un public mondain, recherchait surtout l'approbation des lectrices⁴⁸ – raison pour laquelle, pendant longtemps encore, le journal se présente comme une lettre adressée souvent à une dame ou une demoiselle⁴⁹. Nous verrons plus loin que les «spectateurs» ont eu également un important lectorat féminin.

Que les femmes aient lu des journaux, est indiqué aussi par le fait que quelques inventaires de bibliothèques féminines comportent des titres de périodiques⁵⁰. Pour décrire qu'elles auraient lu les journaux autrement que ne le faisaient les hommes – comme on pourrait avoir tendance à le penser –, les matériaux manquent. Celles dont nous possédons des témoignages, étaient en effet bien différentes de la «femme moyenne» Madame du Deffand, qui dans sa correspondance avec Voltaire répète à plusieurs reprises «sans le *Journal*

47 Voir la communication de J.-D. Candau, «Le *Mercur suisse* dans son premier lustre (1732-1737) un périodique à la recherche de ses lecteurs», au même colloque. Ces femmes prient le journaliste de ne pas se livrer entièrement aux savants, et de leur donner de l'«Instructif amusant» (juin 1734 p 81).

48 Vincent, M., «Le *Mercur Galant* témoin des pouvoirs de la femme du monde», dans *XVIIe siècle* 1984 (36) p 241.

49 Par exemple en juin 1715 où le journaliste précise «Si je vous engage à lire quelques *Memoires litteraires*, je feray en sorte que vous ne les trouviez pas plus sçavans que moy» (p 8).

50 On ne saura jamais, évidemment, à l'intention de qui ces journaux ont été achetés, ni s'ils ont été lus, mais il est intéressant de constater que dans certains catalogues de bibliothèques ayant appartenu à des femmes, figurent des titres de journaux – et non seulement de ceux qui sont habituellement du ressort des femmes (voir «Van Effen» p 21,22). Les catalogues (de ventes après décès) se trouvent à la B N et sont accessibles sous des cotes composées du numéro indiqué, précédé d'un delta.

Une certaine Madame Nouveau possédait le JV (1755-1773) et la BF, dans sa petite bibliothèque, vendue le 23/3 1774 (48962). La Marquise de Vassé possédait, entre autres, la Bag et le NSF (vente le 12/2 1750, 48730). Madame Basan avait le Sp et la BUR en 49 volumes (vente le 6/7 1789, 38933). La Marquise de Beaufrémez, qui n'avait pas beaucoup de livres, possédait le MG et le JS (vente le 26/4 1774, 48789). La Princesse de Conti avait une bibliothèque plus importante et davantage de périodiques du Sp (traduit en français), en passant par la BC et la BG, jusqu'aux Aff, 16 titres (vente 14/9 1775, 48993). De même pour la Marquise de Mancini le Sp en anglais, en traduction et le SF de Marvaux, mais aussi les MT et le JET (vente le 26/7 1773, 48947).

Qu'il ne faille pas attacher trop d'importance à la présence ou à l'absence de certains livres dans des bibliothèques pour connaître les intérêts de la propriétaire, est indiqué par le cas de Madame de Stael, qui, selon l'inventaire de sa bibliothèque, n'aurait pas possédé d'ouvrages concernant des questions féminines (cf Balayé, S., «La bibliothèque de Madame de Stael», dans *Buch und Sammler*, op cit., p 46).

Encyclopédique, je ne saurais que devenir»⁵¹; Madame de Charrière⁵², qui se faisait envoyer en Suisse les gazettes de Hollande, et envoyait à la rédaction ses commentaires sur les articles avec lesquels elle n'était pas d'accord⁵³. Par manque de matériel, il faudra bien laisser de côté ce problème de la lecture des journaux par les femmes. Nous discuterons des journaux dont les destinataires étaient des femmes, et qu'on peut supposer avoir été lus par elles. Mais dans l'état actuel des choses et de nos moyens, il n'a pas été possible de faire des remarques très substantielles sur la lecture de journaux par des femmes.

Ce sont les deux autres points de vue qu'on trouvera représentés ici. Ils correspondent aux deux aspects du «débat» indiqué plus haut. Seront étudiées: des femmes qui figurent – individuellement ou sous forme de catégorie – comme sujets de discours dans un certain nombre de périodiques, et d'autre part quelques-unes de ces femmes exceptionnelles qui en ont été rédactrices. Dans le discours sur le féminin devraient apparaître les images ayant cours à l'époque, et une opinion sinon commune, du moins probablement partagée, sur ce que doit être une femme – images et opinion qui ont dû avoir des répercussions sur le nombre, réduit, de femmes journalistes en France au XVIIIe siècle. Dans leurs travaux à elles se discerneront leurs points de vue de femmes.

Le *Dictionnaire des Journalistes* fournit une indication sur leur faiblesse quantitative: il mentionne dix femmes sur 450 journalistes. Les quatre *Suppléments*, qui déterrent encore de nombreux noms inconnus ou peu illustres, ajoutent trois noms de femmes. Des recherches, pas très approfondies, ont pu faire monter ce nombre jusqu'à dix-huit. Mais que, grâce aux recherches, on ait vu augmenter le nombre de femmes journalistes, n'implique pas forcément un accroissement de la proportion de femmes parmi les journalistes. On se demande aussi si ces dix-huit femmes sont vraiment les seules à avoir droit à une mention, et, au cas où leur nombre serait plus grand, si elles sont représentatives.

En attendant qu'on puisse répondre à ces questions, celles dont l'existence est attestée mériteraient – plus encore du fait de leur rareté – d'être connues davantage. Par ce qu'en disent les notices du *Dictionnaire des Journalistes* et du *Supplément II*, on sait qu'elles ne se ressemblaient pas, et qu'elles ont joué des

51 Lettre du 18/9 1766 (Vissière, I et J L (éds), *Cher Voltaire, La correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire* Paris, 1987, p 208, également p 240 et 255)

52 Elle sait bien qu'elle n'est pas comme les autres femmes, elle écrit à sa correspondante Henriette L'Hardy «quand nous nous comparons à d'autres femmes nous sommes bien vite des aigles» Elle ajoute cependant «mais combien un homme instruit en sait plus que nous» (lettre du 22/10 1792, publiée dans ses *Oeuvres complètes*, éd.crit par J -D Candaux e a Amsterdam, 1981, t III, p 428)

53 Comme elle dit l'avoir fait, dans une lettre du 20/6 1784 (op cit , 1980, t II, p 415)

rôles très différents par rapport à la presse Voici le relevé les concernant

Maria Patoillat, veuve CEINGLEN et Justine Souverant, veuve GIROUD, toutes deux veuves de libraires ayant pris la succession de leur mari La première, après la mort de son mari en 1684, poursuit, probablement pendant cinq ans, la publication des *Nouvelles solides et choisies*, et en 1691 elle se voit accorder le privilège de la *Gazette de Rotterdam*, pour laquelle elle est aidée de son fils, elle la continue jusqu'en 1713 L'autre publie de 1774 jusqu'à 1792 les *Affiches Annonces et Avis divers du Dauphine*, à partir de 1782 c'est son fils qui est à la tête de la librairie

Françoise-Albine BENOÎT, son insertion dans le *Dictionnaire des Journalistes* repose sur une erreur son *Journal en forme de lettres* n'est pas un périodique Par contre elle a collaboré au *Journal des Dames*, ce qui aurait dû lui valoir une mention⁵⁴

Mademoiselle FAUCONNIER, maîtresse de Palissot, grâce à qui elle aurait obtenu le privilège de publier le *Journal des Deuils* (1761), appelé en 1764 le *Nécrologe*, qui se perpétue jusqu'en 1782 Si le privilège est bien à son nom, on peut se demander quel rôle elle a joué pour la rédaction de ce journal

Mademoiselle VAUCLIER, avec qui Guyot de Merville aurait rédigé son *Journaliste Universel ou Nouvelliste sans fard*, fin 1724

Louise d'EPINAY, qui n'aurait été «journaliste que par occasion ou nécessité» écrivant, autour de 1771-1775, des articles «sans grande originalité»⁵⁵ (au moins une trentaine) pour la *Correspondance Littéraire*

Anne-Marguerite DUNOYER, dont la notice décrit essentiellement la vie mouvementée, plus que son travail pour le *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe* (1710) et la *Quintessence des Nouvelles* (1711-1719)

Marie LEPRINCE DE BEAUMONT, dont on fait admirer la productivité journalistique qui, après rectification dans le *Supplément I*, se réduira à un seul journal le *Nouveau Magasin Français* (1750-1752), les autres titres avaient bien été publiés, mais pas sous forme de périodiques

Marie-Anne BARBIER, auteur des *Saisons littéraires*, ouvrage périodique de courte durée (1714, repris en 1722)

Adélaïde DUFRESNOY, auteur du *Courier lyrique et amusant* (1785-1789⁵⁶).

Puis il y a les trois femmes qui ont travaillé pour le *Journal des Dames* Madame de BEAUMFR, Cathérine-Michelle de MAISONNEUVE, présentée com-

54 Voir «*Journal des Dames*» p 140, et «Les Romancières», p 231,232

55 D'après Varloot, J , «La *Correspondance Littéraire* de F - M Grimm à la lumière des manuscrits de Gotha contribution ignorée, collaborateurs mal connus», dans *Beitrag zur franzosischen Aufklarung – Festgabe W Krauss* Berlin, 1971, p 437

56 Et non pas 1787-1789, comme il est dit dans le *Supplément II* Quoiqu'anonyme à ses débuts, le CLA était rédigé probablement par Madame Dufresnoy depuis bien avant le moment où elle a commence a le signer (janvier 1787) La formule du journal n'a pas changé à ce moment-là Madame Dufresnoy signait des contributions depuis le 15/7 1785

me «aidée par Mathon de la Cour et Sautereau de Marsy», et Marie-Emilie de Montanclos (mariée d'abord au Baron de PRINCEN) à propos de laquelle on cite Bachaumont qui parlait de ses «insipides productions»

Celles qui manquent dans le *Dictionnaire des Journalistes* sont Marie-Jeanne L'HERITIER, auteur de *L'Erudition enjouée* (1703), la veuve UYTWERF, qui imprimait la *Quintessence* pour Madame Dunoyer, Madame de SAINT-AUBIN, qui avait tenté de publier le *Courier de la Nouveauté* (1757), Marie-Jeanne RICCOBONI, auteur de *l'Abeille* (1761), Madame d'ORMOY, qui rédigeait le *Journal de Monsieur* (1778-1780), et combien d'autres?

Dans un inventaire, qui ne peut être que provisoire, nous énumérons leurs productions⁵⁷, qui, on le voit au premier coup d'oeil, ne furent pas bien durables

Les journaux écrits, même par des hommes, pour un public féminin, n'ont pas duré beaucoup plus et ne sont pas beaucoup mieux connus Il y en a douze, sur les 1138 périodiques dénombrés par Jean Sgard dans sa bibliographie qui couvre les XVIIe et XVIIIe siècles⁵⁸ Nous en donnons également un inventaire – provisoire⁵⁹ Il en ressort l'importance relative du *Journal des Dames*, ainsi que l'originalité de son titre et de son objectif, comparé à la fréquence des «amusements» destinés aux femmes – significative du peu d'estime où on les tenait intellectuellement

6 Un «débat»

Dans chacun de ces deux inventaires nous étudions le journal qui, quantitativement, a le plus d'importance la *Quintessence des Nouvelles* par Madame Dunoyer, dans le premier, et dans le second, le *Journal des Dames* Pour celui-ci il s'agit plus particulièrement de la contribution des trois femmes L'étude de ces journaux est l'élément principal de notre enquête

Cependant ces deux journaux sont ici entourés de leur contexte, car pour éclaircir davantage les raisons du peu d'importance de la presse féminine française, nous tentons de trouver des indices dans la presse autre que féminine Nous avons interrogé certains journaux à propos de l'opinion qui s'y exprimait sur les femmes dans une première partie nous avons étudié, sous cet angle, deux types de journaux, et puis nous avons analysé dans la dernière les réactions de divers journalistes au sujet de femmes ou de questions fémi-

57 Voir appendice I, p 292,293

58 Op cit , p 2

59 Voir appendice II, p 294 Contrairement à ce que faisait Rimbault (op cit), nous ne mentionnons pas dans cet inventaire des journaux de modes, autres que ceux écrits par ou explicitement adressés à des femmes Le *Cabinet des Modes* aura été lu peut-être surtout par des femmes, mais le journaliste ne les a pas choisies expressément comme destinataires, en plus il ne s'occupe pas seulement de modes féminines Selon le sous-titre cet ouvrage donnait «une connoissance exacte et prompte, des Habillements et Parures nouvelles des personnes de l'un et de l'autre sexe»

nines précises Ces études et analyses, sans aboutir à des conclusions définitives expliquant concrètement la rareté des journaux féminins, fourniront certains éléments qui contribuent à en rendre compte

Ce que nous entendons faire dans ce recueil, c'est donc étudier diversement certains journaux, mais en utilisant toujours la « grille de la féminité »⁶⁰ Ce travail s'insère dans l'historiographie de la presse, en décrivant des journaux, en utilisant certaines des ressources qu'ils offrent, et en distinguant l'apport d'une nouvelle catégorie très précise de l'humanité, susceptible de se servir de la presse à sa manière les femmes

Beaucoup d'aspects de la question ont dû être négligés ici notamment le rôle joué en matière de presse par les salonnières, telle Madame Doublet par exemple⁶¹; et l'importance que pourraient avoir eue pour le journalisme des femmes dirigeant des imprimeries, comme celles inventoriées parmi les journalistes dans le *Dictionnaire des Journalistes*

En outre, toute une partie du siècle n'est pas prise en considération, puisque deux périodes seulement sont représentées ici les années 1710-1720 et 1760-1780, c'est-à-dire celles qui entourent l'activité de Madame Dunoyer et l'époque du *Journal des Dames* Entre les études concernant chacune des périodes il existe des rapports les personnes traitées pour la première période se sont connues (Justus van Effen et Madame Dunoyer) ou ont quelque peu écrit les uns sur les autres (Van Effen sur Madame Dunoyer et Madame Dacier, Madame Dunoyer sur Madame Dacier) Pour les années 1760-1780, le *Journal des Dames* constitue un lien important, un autre lien est constitué par le fait que certains journaux ont servi de sources dans plusieurs études

Nos recherches sont présentées ici en trois parties Ces parties ont été constituées en fonction des questions que nous posons aux journaux, et selon les rôles que jouent les journaux et les femmes les uns par rapport aux autres Elles se répondent l'une à l'autre, figurant le « débat », déjà évoqué, entre les attitudes masculines et féminines

La plus ou moins grande présence de femmes peut servir à caractériser un journal, tout en renseignant sur l'image qu'on avait alors des femmes nous interrogeons à cet égard deux types de journaux, des « spectateurs » et des gazettes (Ière partie)

A propos de la *Quintessence des Nouvelles* et du *Journal des Dames*, nous analysons l'attitude et le rôle des journalistes femmes à l'époque, le message par-

60 Comme l'appelle J Geffriaud-Rosso, dans son *Montesquieu et la féminité* (Pise, 1977, p 576)

61 Madame Doublet de Persan (morte en 1771, à 94 ans) tenait un « bureau d'esprit » d'où se répandaient toutes sortes de nouvelles, entre autres celles contenues dans les *Memoires secrets* dits de Bachaumont Voir sur elle Hatin, E , *Histoire politique et littéraire de la presse en France* Paris, 1859, t III p 460-471, et Tate, R S , *Petit de Bachaumont His Circle and the Memoires Secrets*, dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century* 1968 (65)

ticulier qu'elles transmettaient, ainsi que les difficultés qu'elles ont rencontrées (IIe partie).

Dans de nombreux journaux les journalistes ont réagi à ce que faisaient ou écrivaient des femmes, ou à ce qu'on écrivait sur elles: nous analysons ces réactions. Celles-ci ne concernent donc pas les activités journalistiques de femmes, mais elles complètent utilement le «débat», sans pour autant le clore. l'histoire a continué (IIIe partie).

PREMIÈRE PARTIE

ATTITUDES ADOPTÉES À L'ÉGARD DES FEMMES
EN GÉNÉRAL;
TYPOLOGIES DE QUELQUES JOURNAUX

A travers la description de quelques types de journaux, nous tentons ici de donner une impression de ce que, au XVIII^e siècle, l'«on» pensait des femmes, ou du moins de ce que certains journalistes pensaient d'elles. Leurs opinions sont certes personnelles, et liées au caractère particulier de leurs journaux. Mais elles forment toujours un point de départ, auquel nous pourrions nous référer par la suite, quand il sera question de femmes, qui dans une certaine mesure se sont éloignées de la norme. Etant données les positions des hommes et des femmes dans la société, on peut estimer que cette norme doit être retrouvée dans des périodiques rédigés par des hommes. Elle n'y figurera sans doute pas à l'état pur, ou simplement reflétée : elle sera plutôt interprétée et commentée en fonction des idées du journaliste et des exigences du genre.

Par la même occasion nous fournissons ainsi une typologie de ces journaux, en prenant comme élément crucial la façon de traiter des femmes. Sans vouloir suggérer que le traitement du féminin soit le point essentiel de ces journaux – au contraire –, nous considérons qu'en le prenant comme «cible», on a la possibilité d'éclaircir le caractère d'un journal ou d'un genre journalistique, et dans un deuxième temps, de le situer par rapport à d'autres journaux ou à d'autres genres.

Deux genres journalistiques sont décrits : celui des «spectateurs», dont nous analysons un exemple, et celui des gazettes, pour lequel nous procédons à un sondage concernant plusieurs périodiques de ce genre.

Les «spectateurs», représentants d'un genre originaire d'Angleterre, très apprécié en Allemagne¹, et adopté également en France², sont évidemment fort différents des gazettes. Celles-ci comportent normalement un «type de communication impersonnelle selon une technique totalement différente du discours littéraire»³. Les auteurs des «spectateurs» s'efforcent au contraire de personnaliser leurs discours, et ils y introduisent des artifices littéraires, no-

1 Cf. Martens, W., *Die Botschaft der Tugend – Die Aufklärung im Spiegel der deutschen Moralischen Wochenschriften*. Stuttgart, 1968.

2 Cf. Gilot, M. e. a., «Le journaliste masqué. Personnages et formes personnelles», dans Rétat (éd.), *op. cit.*, p. 285-313. On trouve ici une liste contenant les titres de plus de cent «spectateurs» ayant paru en français (p. 288/9).

3 D'après Sgard, J., «La multiplication des périodiques», dans Martin, H. J. et Chartier, R. (eds.), *Histoire de l'Édition française*, t. II *Le livre triomphant 1660-1830*. Paris, 1984, p. 203.

tamment celui de la fictionalité, qui est inconciliable avec la gazette, censée rendre le réel du moment. Dans les «spectateurs», toute une «société» imaginaire est souvent créée, alors que les gazettes émanent d'une société bien réelle à l'intention de laquelle elles existent. Les femmes ne pourraient en être absentes.

Il en est autrement des journaux savants ou des journaux littéraires par exemple, dont nous traiterons plus tard. Dans les journaux savants, la présence féminine ne sera que très indirecte. Elles figurent surtout dans des comptes rendus de livres concernant des questions féminines et écrits souvent par des hommes⁴. Les journalistes littéraires parlent de livres écrits par des femmes, mais comme il y en a relativement peu, ces femmes ne peuvent représenter le genre féminin⁵. L'attitude des journalistes vis-à-vis des femmes en général pourra en être déduite, bien sûr, mais elle ne sera pas comprise dans le discours du journaliste, comme c'est le cas pour ces «spectateurs» et gazettes.

Dans les «spectateurs» et les gazettes, qui apparaissent à l'opposé les uns des autres de par leur rapport à la réalité, les rôles joués par des femmes à l'intérieur du texte semblent devoir être également divergents. En effet, dans les «spectateurs», le féminin est, en principe, bien représenté, mais de quelle manière l'est-il? C'est par rapport aux différentes façons dont les femmes y figurent que les deux premiers «spectateurs», écrits en français, du Hollandais Justus van Effen sont analysés ici. Quant aux gazettes, qui rendent compte d'une actualité dans laquelle peu de femmes ont une place, leurs auteurs sont par cela même amenés beaucoup moins à leur consacrer de l'attention. Cependant, au cours de l'année 1778 qui a été étudiée – en partie – pour ces périodiques, la simple présence de femmes dans le texte est plus importante qu'on aurait pu le penser, et il est intéressant de voir l'emploi que peuvent faire d'elles certains journalistes.

4 Nous en parlerons plus loin («La Femme», p 258-278)

5 Voir «Les Romancières», p 226-257

UN «SPECTATEUR» REGARDE LES FEMMES:
JUSTUS VAN EFFEN

Comment les «spectateurs» regardaient-ils les femmes, et quelle image de la femme proposaient-ils à leur public? Question légitime, car, contrairement aux journaux savants, par exemple, qui évitaient, presque systématiquement, tout ce qui était féminin, les journalistes «spectatoriaux», depuis les Anglais qui leur avaient servi de modèles, entendaient regarder, et prendre pour sujet de leurs discours, la société telle qu'elle fonctionnait – sans en exclure les femmes. Et ce n'était pas qu'une intention: des femmes figurent nombreuses dans les journaux d'Addison et Steele¹, aussi bien que dans ceux de Van Effen et de Marivaux, et chez les nombreux auteurs allemands des «Moralische Wochenschriften». Elles y figurent comme sujets des «discours», comme personnages dans les narrations et comme signataires de lettres supposées de lectrices. Il s'ensuit que les auteurs s'adressent même tout spécialement au public féminin², et qu'ainsi elles sont présentes dans le texte comme destinataires aussi. Et en effet ces «spectateurs» avaient un lectorat féminin³.

Il s'ensuit également qu'à côté des «spectateurs», il y a eu des «spectatrices»: *The Female Tatler* (1709-10) et *The Female Spectator* (1744-46), écrites l'une et l'autre, ce qui n'était pas toujours le cas, par des femmes: Mrs. Manley et Eliza Haywood⁴, *La Spectatrice* (1728-29), *La Spectatrice Danoise* (1749-

1. Heinrich en a fait le compte: 420 sur les 1081 essais publiés par ces deux journalistes concernent la question féminine (Heinrich, J., *Die Frauenfrage bei Steele und Addison – Eine Untersuchung zur englischen Literatur- und Kulturgeschichte im 17./18. Jahrhundert*. Leipzig, 1930, p.2).

2. Non pas toujours de ce ton d'homme galant qui a besoin de plaire.

3. Heinrich, op. cit., p.257; il cite ce vers datant de 1712 qui décrit l'effet de ces journaux: «Women, by reading thee, grow wise». Adburgham précise également qu'il y avait un «new middle-class feminine readership that Steele and Addison had created with the *Tatler* and *Spectator*» (Adburgham, op.cit., p.67).

Les «spectateurs» allemands qui s'adressaient plus explicitement encore aux femmes, ont trouvé beaucoup de lectrices – au point de mettre la lecture à la mode justement chez les femmes (Martens, op.cit., p.536).

4. Le journal de cette dernière a été traduit en allemand: *Die Zuschauerin* (Hannover, 1747-1748), en français: *La Spectatrice* (La Haye, 1749-1751), et en néerlandais: *De Engelsche Spectatrice* (Amsterdam, 1762-1763).

50)⁵, les *Vernunftige Tadlerinnen* (1725-26), *De Verstandige Bedilster* (1732), *De Vrouwelyke Spectator* (1760-61), parmi beaucoup d'autres⁶ Il s'agit donc d'un genre extrêmement compatible avec la féminité, et qui est en cela loin d'être représentatif de la presse en général

Dans cette étude, nous ne nous occuperons que d'un seul représentant francophone – masculin – du genre Par une analyse de son discours, nous essayerons de dégager les opinions qu'il a pu avoir sur «la» femme et des femmes Il s'agit du Hollandais Justus Van Effen, connu surtout pour son *Hollandsche Spectator*, mais qui avait commencé par écrire en français Nous traiterons ici ses deux premiers périodiques le *Misanthrope* (1711-12), le premier «spectateur» continental, et la *Bagatelle* (1718-19), qu'on peut considérer comme son pendant⁷

1a *Rapports entre le Misanthrope et la Bagatelle*

Ces deux journaux, éloignés dans le temps l'un de l'autre, sont quand même proches quant au contenu et à l'objectif Van Effen, déguisé sous son masque de «spectateur», y esquisse des portraits, se fait écrire des lettres par des lecteurs (fictifs), raconte ses «songes», développe des utopies, fait de la critique littéraire, et nous livre ses réflexions concernant des questions de tout ordre – dans l'intention de combattre et de ridiculiser les défauts et les vices des hommes, comme il le dit dans les sous-titres Cela correspond à ce qu'on pouvait attendre du genre, qui venait d'être créé par Addison et Steele⁸ Van Effen suit leur exemple, mais en mettant son propre accent Il donne ses opinions sous le couvert de personnages narrateurs qui se présentent, comme il était d'usage en ce genre, dans les premières livraisons Mais les «spectateurs» imaginés par Van Effen, qui se dénomment eux-mêmes

5 Voir sur ces deux journaux «Pour terminer», p 289

6 Surtout en Angleterre et en Allemagne

7 *Le Misanthrope* contenant des Reflexions Critiques, Satyriques et Comiques, sur les defauts des hommes La Haye (Johnson), 1711-12, 2 vol in-8° Le journal paraissait une fois par semaine (huit pages) du 19/5 1711 jusqu'au 26/12 1712

La Bagatelle ou Discours Ironiques, Ou l'on prête des Sophismes ingenieux au Vice et à l'Extravagance, pour en faire mieux sentir le ridicule Amsterdam (Du Sauzet et Viollet), 1718-19, 3 vol in-8° Elle paraissait deux fois par semaine (huit pages) du 5/5 1718 jusqu'au 13/4 1719

Les renvois sont à ces éditions

8 Voir, pour plus de détails concernant le genre «spectatorial» Martens, op cit (passim) Les caractéristiques des «spectateurs» allemands sont aussi, en grande partie, ceux des journaux de Van Effen, notamment quant à l'accent mis sur la vertu (op cit , p 17ss) Ce dernier élément est moins important dans les «spectateurs» français, étudiés par Gilot, qui inclut le *Mis* et la *Bag* dans sa liste, mais donne comme date de «lancement» du nouveau type de périodiques 1720 (Gilot e a , art cit , p 286)

«misanthrope»⁹ et «bagatelliste»¹⁰, ne sont pas entourés d'un groupe d'amis comme dans le modèle anglais, et généralement par la suite¹¹. Van Effen leur fait faire plus de critique littéraire aussi qu'en avaient fait les prédécesseurs¹². Surtout, il a un ton très personnel souvent moqueur et ironisant, malgré un français parfois un peu laborieux, il ménage des surprises à ses lecteurs. C'est sans doute cette légèreté de ton qui a assuré le succès durable de ces journaux, en Hollande et en France, et qui est à l'origine des diverses rééditions et de leur présence, cinquante ans plus tard encore, dans les premiers cabinets de lecture¹³.

Le rapport établi par Van Effen entre les deux journaux est caractéristique de sa manière de faire : il prend volontiers le contrepied de lui-même. A petite échelle, il se moque de son propre personnage, et à plus grande, il crée deux personnages narrateurs qui se contredisent et, par là, se tiennent. C'est pourquoi les journaux de ces deux «adversaires» seront traités ici comme un ensemble.

Le «misanthrope», à ses débuts, se présente ainsi à ses lecteurs «un Misanthrope, tel que je voudrais être, est un homme qui dès son enfance s'est fait une habitude de raisonner juste, et un devoir de suivre dans sa conduite l'austère exactitude de ses raisonnemens»¹⁴. Il s'éloigne donc du «misanthrope» classique et de celui de Molière¹⁵, ce qui lui vaudra des réactions. Ainsi il sera amené à revenir plusieurs fois sur le sujet, pour spécifier sa version de la «misanthropie». Elle consiste en un rationalisme qui a son origine dans une éducation sensée et qui a été fortifié par une longue expé-

9 Dans la mesure où Van Effen a une interprétation bien à lui de la misanthropie, nous maintenons son orthographe pour nous y référer

10 Terme utilisé par Van Effen lui-même, par exemple *Bag* 24/10 1718 p 105

11 Martens, op cit , p 42

12 Cf. Mattauich, H., *Die literarische Kritik der fruhen franzosischen Zeitschriften (1665-1748)* Munich, 1968, p 32

13 Rééditions du *Mis* en 1726 (La Haye), 1741 (Lausanne), 1742 (La Haye), 1742 (Amsterdam, *Oeuvres diverses*), rééditions de la *Bag* en 1719 (Amsterdam, Le Cène), 1722/4 (Amsterdam), 1742 (Amsterdam, *Oeuvres diverses*)

Traduction en néerlandais de la plupart des discours du *Mis*, de la *Bag* et du *Nouveau Spectateur Français*, par P le Clerq 1742/5, rééditions en 1758 et 1765

Les deux périodiques figurent dans les catalogues du «Magasin littéraire» de Quillau (1764), et du cabinet de lecture de Couturier (1770). Chez Grangé, on ne pouvait emprunter que la *Bag* (1767)

Tout récemment, J L Schorr a procuré une édition critique du premier de ces périodiques (*SVEC* 1986 (248))

14 *Mis* 19/5 1711 p 6

15 «Votre Oronte [rectifié dans l'édition suivante Alceste], Molière, ne laisse pas de m'arracher quelque estime [] Mais je trouve dans le caractère de ce Misanthrope trop d'humeur, et trop peu de raison : il hait plutôt les vices par fantaisie que par principe» (*Mis* 19/5 1711 p 6)

rience de la vie ce «misanthrope» est vieux, et «l'âge où il se trouve ne lui permet pas de laisser encore sa Misanthropie infructueuse au Genre-humain»¹⁶

Dans ce rôle, Van Effen aura souvent l'occasion, non seulement de prôner tout ce qui est raisonnable, mais aussi de dénoncer ce qui est «bagatelle» et d'attaquer les gens qui s'y intéressent. Ce terme, emprunté à La Bruyère, qui l'utilise dans le sens de «frivolités agréables», n'est que peu expliqué dans le *Misanthrope*. Il est assez courant à l'époque pour ne pas avoir besoin d'éclaircissement. «Bagatelle» correspond grosso modo au contraire de ce sérieux, qui est présent dans le *Misanthrope*, mais qu'il dit aussi «en ennui fertile» dans ce même journal¹⁷ – ceci afin d'«égayer son stile» et d'illustrer encore sa prédilection pour la figure de l'ironie¹⁸

Après avoir été «misanthrope» pendant vingt mois, Van Effen arrête sa publication, «la fantaisie de le faire lui est passée». Dans un «avis» le «misanthrope» prend congé de ses lecteurs, et annonce en même temps une suite. Il formule alors lui-même la réaction possible du public, qui serait de penser que l'auteur n'est pas satisfait de son succès. Cela, il le conteste tout de suite «pour n'être pas content du Misanthrope, bagatelle, j'en suis plus content que jamais». En annonçant ses projets il fait encore réapparaître son futur titre «d'abord vous aurez la suite de mes Réflexions sur la manière de cultiver l'esprit de la Jeunesse¹⁹ après cela vous aurez un Livre intitulé, *La Bagatelle*. Voilà ce qui s'appelle un Titre! il suffit seul pour faire la fortune du Libraire»²⁰. En commençant effectivement, six ans plus tard, non pas un livre, mais un périodique de ce nom, le même Van Effen, mais un

16 *Mis* 19/5 1711 p 8

17 *Mis* 5/10 1711 p 170

18 Voir par exemple le *Mis* du 13/6 1712, où il décrit «la bizarre maniere dont les Siamois se conduisent dans les guerres qu'ils ont avec leurs Voisins [] Ils tirent d'ordinaire contre terre, et évitent, autant qu'il est possible, de repandre du sang. C'est un vrai jeu d'enfant que cette maniere de faire la guerre, et il vaudroit presque autant vivre en Paix que de se battre de la sorte. Ne voila-t-il pas de sottés gens, en comparaison de nous autres Chretiens? Nous sommes de vrais hommes [] La moindre offense [] étouffe dans l'ame de nos Princes, une pitie effeminée, qui pourroit les arrêter dans la route de la Gloire [] Que peut-on imaginer de plus riant qu'une campagne couverte de trente mille cadavres immolez à la gloire d'un Heros?» (p 187/8)

Van Effen s'était déjà servi de l'ironie dans son premier ouvrage, écrit en 1707, la *Dissertation sur Homère et sur Chapelain*, qui prend place dans la Querelle des Anciens et des Modernes, et «prefigure» la polémique sur Homère. Voir là-dessus «Madame Dacier» p 201,202

19 Il les avait commencées dans le *Mis*, les 28/11, 12/12, 26/12 1712. Pendant longtemps, Van Effen gagnait sa vie comme precepteur dans diverses familles. Le projet d'écrire un livre là-dessus a dû être abandonné.

20 «Au Lecteur», 1712 6e p

narrateur tout nouveau, s'adresse à «Messieurs mes Futurs Lecteurs» Il leur remet en mémoire ce vieillard qui publiait son *Misanthrope*, et fait remarquer qu'il n'avait pas tenu sa promesse²¹ «on voit bien par là, qu'il veut seulement nous reprocher nôtre mauvais goût» C'est donc ce «bagatelliste», qui va exécuter le projet du «misanthrope» Mais dès ses débuts adversaire de son prédécesseur, «ce Radoteur de Misanthrope, qui s'est cassé la tête inutilement à réformer le Genre humain»²², il le fera bien autrement que celui-ci l'aurait fait, notamment «sans faire le Docteur»²³, et en utilisant des armes dont «les Rationalistes ne se servent jamais» des railleries propres «à donner le Croc en Jambe au Raisonnement le plus vigoureux»²⁴ Sur tout le journal l'ombre de cet exemple-antipode continue à planer Le «bagatelliste» se fait écrire des lettres fictives par des lecteurs pleinement rationalistes, une fois même par un «certain Rationaliste, qu'on soupçonne d'avoir composé *le Misanthrope*»²⁵ D'après une autre «lettre de lecteur» certaines personnes le blâment «de n'avoir pas suivi les traces du Misanthrope» alors que d'autres l'«appellent le Singe du Misanthrope»²⁶ Van Effen persevère donc à présenter les deux journaux comme liés et se contredisant l'un l'autre

Le «bagatelliste» se doit, dès lors, de s'opposer à tout ce qui sent le rationalisme, et non seulement à la personne du «misanthrope» C'est à cela que servent ces lettres supposées d'amis rationalistes, auxquelles il se fait une joie de répondre en défenseur convaincu de la «bagatelle» Ce renversement des valeurs, voulu ironique par l'auteur, n'est pas bien compris par le public Il fait «faire de lourdes méprises à certains Lecteurs»²⁷ Ceci l'«oblige», par un artifice assez malheureux s'il l'avait vraiment exécuté, à préciser ses intentions ironiques ou sérieuses Il annonce – mais c'est seulement une annonce – qu'il le fera en mettant «au frontispice de sa Feuille Volante un I capital [comme Ironie], afin que le public soit au fait»²⁸ En réalité, à partir de ce moment-là, le «bagatelliste» se rapproche de l'ancien «misanthrope», s'étant «rangé de nouveau dans le Parti des Rationalistes»²⁹ Il finira même par nous donner de la «bagatelle» une définition parfaitement claire et quasi-objective «la Bagatelle que je défends ironiquement dans tout mon Ouvra-

21 Rappelons que les deux périodiques étaient publiés sans nom d'auteur

22 *Bag* 23/6 1718 p 113

23 *Bag* 5/5 1718 p 1/5 Madame de Beaumer et Dorat, du JD, refusent également de faire le Docteur (voir «*Journal des Dames*», p 150), par rapport à leur public féminin Dans le texte de la *Bag* il n'y a pas d'indications pour conclure que Van Effen prévoit plus de lectrices que le *Mis* n'en avait eu

24 *Bag* 22/8 1718 p 249

25 *Bag* 5/12 1718 p 201

26 *Bag* 22/9 1718 p 36

27 *Bag* 9/6 1718 p 85

28 *Bag* 5/9 1718 («servant de *Preface* aux *Bagatelles* précédentes») 14e p

29 *Bag* 21/11 1718 p 169

ge, et contre laquelle je cherche réellement à mettre la Raison en garde, consiste en certains usages généralement reçûs en dépit du Sens commun»³⁰ Van Effen rétablit ainsi lui-même l'identité fondamentale du «bagatelliste» avec ce «misantrope», qui aime le «genre-humain» et cherche aussi à «préserver sa Raison de l'esclavage du préjugé»³¹

Evidemment il ne serait pas juste non plus de penser qu'aucune évolution ne s'est produite dans la pensée de Van Effen entre 1712 et 1718. Quand il écrivait le *Misanthrope* il avait 28 ans. Après, il a travaillé (comme précepteur), il a voyagé (en Angleterre), et il a lu – ne serait-ce qu'en fonction des comptes rendus à publier dans le *Journal Littéraire* et l'*Europe Savante*, où il participait à la rédaction³². S'il y a lieu, nous ne manquerons pas de signaler les changements dans ses idées.

Van Effen a encore publié un troisième «spectateur» en français – avant d'acquérir sa vraie réputation avec le *Hollandsche Spectator* (1731-35). Il s'agit du *Nouveau Spectateur Français* (1725-26). Quelquefois nous y ferons référence, car certaines de ses idées lui tiennent à coeur, et on les y retrouve. Mais ce journal diffère des deux premiers. Dans la préface Van Effen se déclare toujours admirateur et imitateur de Steele et Addison, plus que de Marivaux, qui venait de publier le *Spectateur Français*. Ce dernier, pour Van Effen, n'est pas un véritable «médecin des moeurs» comme un «spectateur» doit l'être, et comme le «misantrope» en avait été un. C'est que ce *Spectateur Français* ne guérit pas «il ne s'occupe d'ordinaire qu'à faire disparaître quelques rougeurs et quelques élévures qui défigurent le teint, tandis qu'il laisse ses malades en proie à des fièvres qui les emportent»³³. Malgré ces objections qui pourraient sembler fondamentales³⁴, le *Nouveau Spectateur Français* est imprégné de l'influence de Marivaux – non seulement dans le titre. De nombreux textes provenant du *Spectateur Français* ont été simplement copiés. Comme le dit Michel Gilot, Marivaux «lui avait fourni bénévolement à peu

30 *Bag* 26/12 1718 p 253/4

31 *Mis* 19/5 1711 p 7/8

32 Entre 1713 et 1722, Van Effen a été rédacteur au JL, d'abord en collaboration avec d'autres, à partir de 1719 pratiquement seul. Voir au sujet de son rôle dans cette rédaction Ophof-Maass, L., «De uitwendige geschiedenis van het *Journal Literaire* enige aspecten», dans *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw* 1986 (18/2 numero special «*Journal Literaire 1713-1737*») p 119-142

33 NSF 1723 no I p 5

34 Il les reprend encore dans la première livraison de son HS, en disant que la langue de Marivaux est trop artificielle, alors que le NSF (dont il ne s'avoue pas l'auteur) n'était pas moins amusant et contenait plus de moelle et de nerfs. «Wij hebben ook voor enige jaren in den Haag eene Nieuwe Fransche Spectator zien uitkomen, waar in mijns oordeels, niet min aardigheid, en vrij meer merg en zenuwen zich open baarden als in de Parijsche» (HS 1731 no I p 5)

près la moitié de sa matière quand il se résolut à recueillir en volume ses 28 feuilles»³⁵.

Dans ce troisième «spectateur», sa manière et ses préoccupations semblent avoir subi une évolution: d'une part les textes narratifs deviennent plus nombreux, d'autre part la critique littéraire croît encore en importance – il publie des séries de livraisons consacrées à la *Henriade* et au poète Houdar de la Motte³⁶. En outre, Van Effen n'y fait aucune référence à ses propres «spectateurs» précédents (dont les narrateurs faisaient des renvois fréquents l'un à l'autre³⁷), ni à certains autres auteurs souvent cités auparavant: Boileau, Molière, La Bruyère³⁸. Malgré la conformité aux règles du genre, qui est suggérée dans le titre, nous ne tiendrons que peu compte, pour ces diverses raisons, du *Nouveau Spectateur Français* dans ce qui suit, et nous nous bornerons principalement à étudier le *Misanthrope* et la *Bagatelle*.

Nous les analyserons sous un angle bien précis, à savoir: qu'est-ce que Van Effen dit sur les femmes, dans ces périodiques qu'on peut supposer lus par elles également? Comme dans tous les «spectateurs», les femmes et le féminin étaient assez fréquemment sujets de ces discours, et la plupart des commentateurs n'ont pu éviter de se prononcer à cet égard. Ils sont d'accord pour interpréter positivement l'attitude de Van Effen envers les femmes, mais ils ne la décrivent pas tous de la même façon. Pour Bisschop et, à sa suite, Oomkens, Van Effen «prend la défense des femmes contre la criante

35. Gilot, M., *Les Journaux de Marivaux – Itinéraire moral et accomplissement esthétique*. Lille, 1974, p.264-67 (vol.I) et n.107, p.1006 (vol.II). Est-ce que Gilot prendrait parti pour Marivaux? Une éventuelle influence du *Mis.* sur Marivaux est exclue par lui: «Vouloir fournir au public le *Spectateur Français* par livraisons périodiques, c'était en 1721 une entreprise parfaitement originale [...]. Une publication de ce genre ne devait ressembler en rien aux périodiques qu'on pouvait connaître» (p.239). Ce n'est pas qu'il faille penser que Marivaux n'aurait pas connu l'ouvrage de Van Effen: «Il avait lu le *Misanthrope* quelques années plus tôt». Mais ce qu'il en aurait recueilli, ne serait que des «petits procédés» tels certaines transitions, dont «sa paresse s'accommode fort bien» (p.325). Peut-être ne faudrait-il pas exclure une influence plus grande du *Mis.* pour l'existence même du SF.

36. Il mentionne brièvement la querelle entre celui-ci et Madame Dacier: NSF no 21 p.4/5 (voir «Madame Dacier» p.198-206).

37. Dans le HS, par contre, il mentionnera avec approbation ses trois journaux français, en disant qu'ils sont d'un même auteur, mais sans avouer que c'est lui: «'t Geen in 't zelve [= NSF] meest uitblonk, wierd op rekening gesteld van een Nederlander, die zich door andere Schriften in de zelfde taal vermaard heeft gemaakt, en die na lang zich verborgen te hebben gehouden, zich wel heeft willen laten kennen voor de Schrijver van den *Menschen-haater*, en de *Bagatelle*, welke agting bij de braafste verstanden van Europa verdient en gekregen hebben» (HS 1731 no.I p.5/6).

38. Dont plus tard il parlera quelquefois encore avec admiration dans le HS.

injustice des hommes»³⁹ Pienaar le considérait aussi comme «a persistent champion» des femmes, ce qu'il précise ainsi Van Effen «writes on sincerity in love and marriage with a view to protecting women, and [] had the true reformer's perception of the significance to society of the emancipation of women»⁴⁰ Plus récemment, Rau ne lui a trouvé que «eine liebenswürdige Galanterie gegenuber die Damenwelt und ein ritterlich taktvolles Eintreten für die weibliche Sonderart»⁴¹ Pour Schorr il est même «something of a feminist in his attitude toward women»⁴² Il faut préciser que ces auteurs n'avaient pas pour objectif d'étudier particulièrement le statut de la femme dans ces textes Néanmoins ces appréciations sont suffisamment divergentes pour intriguer Van Effen, est-il galant ou féministe, aimable envers elles ou promoteur de leur émancipation? Nous essayerons d'apporter une réponse à ces questions, en décrivant le statut qu'il confère aux femmes dans ces textes, et en analysant ses prises de position à l'égard du statut occupé par elles dans la société

Il est cependant nécessaire de donner d'abord un aperçu de la façon dont Van Effen appréhendait le monde qui l'environnait, pour pouvoir effectivement juger de la place que prenaient les femmes à l'intérieur de ce monde

1b *L'emploi de contrastes*

Nous disons que les deux périodiques sont présentés comme les opposés l'un de l'autre, en ce que la *Bagatelle* est ironique (quoique de moins en moins vers la fin de sa parution) et que le *Misanthrope* doit être cru sur parole (bien que l'ironie n'en soit pas absente) Dans le *Misanthrope* Van Effen critique le «mauvais usage» que les hommes font de leur Raison⁴³, dans la *Bagatelle* il en fait l'éloge, en l'appelant «divine Bagatelle», puisqu'elle répand «ses bénignes influences» sur toutes les matières⁴⁴, il s'imagine qu'on a pu comprendre que son «But sérieux et caché» était de «prêter des Sophismes aux Vices et aux Egaremens d'Esprit, pour en mieux faire sentir l'extravagance»⁴⁵

39 Oomkens, R., «Les ouvrages français de Justus van Effen», dans *Revue de Hollande* 1917, p 617 Bisschop avait dit la même chose «hij verdedigt haar tegen het onregtvaardig oordeel der mannen», dans Bisschop, W., *Justus van Effen geschetst in zijn leven en werken* Utrecht, 1859, p 37

40 Pienaar, W J B., *English Influences in Dutch Literature and Justus van Effen as Intermediary* Cambridge, 1929, p 66 et 114

41 Rau, F., *Zur Verbreitung und Nachahmung des Tatler und Spectator* Heidelberg, 1980, p 203

42 Schorr, J L., *Justus van Effen and the Enlightenment* Austin, 1978, p 65, et aussi, du même, *The Life and Works of Justus van Effen* Wyoming, 1982, p 31

43 *Mis* 1711 «Preface» 2e p

44 *Bag* 5/5 1718 p 4

45 *Bag* 26/9 1718 p 43

Les deux «spectateurs» se proposent le même but, mais s'opposent l'un à l'autre par la méthode suivie. A l'intérieur de chaque journal Van Effen crée des oppositions comparables, en mettant côte à côte la réalité et le songe ou l'utopie, ou bien deux opinions qui se combattent. Notamment il se fait faire, on l'a vu, des objections dans les lettres de lecteurs fictifs. Ces objections sont souvent présentées comme des interruptions possibles. «Mais, me dira-t-on, ce n'est pas là dépeindre un Misanthrope», prévoit-il comme réaction à la description de sa propre «misanthropie», pour pouvoir objecter lui-même un peu plus loin: «Il me semble que je suis allé au devant de cette objection»⁴⁶. Ailleurs: «Quelle bévûê! quelle contradiction! [...] Voila ce que m'objectera aparemment un Critique»⁴⁷.

Cette façon de faire entendre plusieurs voix – que ce soient celles des membres du «club spectatorial» anglais, ou celles contenues dans ces lettres d'adversaires fictifs – est bien en rapport avec les exigences posées par le genre; mais il apparaît aussi que Van Effen se sent particulièrement à l'aise dans ces jeux d'oppositions et de renversements, car on les rencontre également au niveau des formules à l'intérieur d'une phrase: «il y a des gens qui sont Sots, parce qu'ils sont vicieux, comme il y en a qui sont vicieux, parce que naturellement ils sont incapables de réfléchir»⁴⁸. Non seulement les mots, mais aussi les contenus – idées, caractères, qualités – peuvent se trouver confrontés. Il oppose par exemple la «farouche sincérité» d'Alceste à l'«infame politesse des Courtisans»: la première lui paraît infiniment préférable⁴⁹; il oppose «le Galimatias» à la «clarté», parce qu'«on s'imagine souvent qu'on trouveroit [dans celui-là] un sens raisonnable, si on avoit le loisir de l'examiner», tandis que la clarté «met la foiblesse d'un argument dans tout son jour»; dans la même livraison, il oppose «effrayer ses Auditeurs» à «les convaincre»: un certain Aristippe fait l'un au lieu de l'autre⁵⁰; il oppose une femme qui n'est plus aimée de son mari à «un homme affligé du même malheur» pour préciser que c'est elle qui est le plus à plaindre⁵¹; il oppose

46. *Mis.* 19/5 1711 p.7.

47. *Mis.* 1/6 1711 p.24, à propos de la présentation d'Orphée chantant avec tristesse: «J'ai trouvé ma Femme, quelqu'un la veut-il?». Van Effen a alors l'occasion d'expliquer que pour lui Orphée est un «de ces gens qu'on ne sauroit tirer sans les mortifier d'une tristesse dont ils font leurs délices» et que c'est donc «pour faire plaisir au Chantre de Thrace, qu'on donnoit matière à sa mélancolie naturelle».

48. *Bag.* 13/2 1719 p.99; l'influence de La Rochefoucauld, «autorité très-respectable» pour le «bagatelliste» (*Bag.* 5/5 1718 p.6), n'est sans doute pas étrangère à l'emploi de ce genre de formules. Selon Valkhoff, Van Effen avait médité ses maximes, mais les avait estimées trop pessimistes (Valkhoff, P., «Justus van Effen en de Franse Letterkunde», dans *De Gids.* 1917 (81) p.326. Il renvoie au *Mis.* 8/8 1712).

49. *Mis.* 19/5 1711 p.6.

50. *Mis.* 25/5 1711 p.16.

51. *Mis.* 31/8 1711 p.126; pour le mari ce «n'est d'ordinaire qu'une juste punition de son Avarice ou de son Imprudence».

les «Ministres de l'Évangile» aux Médecins et aux Jurisconsultes, car les premiers subissent un examen de «Talens», les seconds «un examen d'espèces»⁵² Toutes ces oppositions s'accompagnent d'un jugement moral Elles ne frappent pas forcément par leur originalité, mais plutôt par leur grand nombre, qui indique une certaine manière de saisir les réalités du moment elles s'inspirent généralement des deux objectifs opposés mais complémentaires vers lesquelles elles convergent, et qui formaient le point de départ commun de cette double entreprise journalistique, à savoir le combat contre le vice et la promotion de la vertu

1c. La pensée «misanthropique»

Le vice est donc sujet fréquent des réflexions dont Van Effen remplit de nombreux discours Le sujet est jugé d'importance par lui et par ses deux personnages narrateurs «il n'y a rien qui trouve l'esprit des hommes plus accessible que le Vice»⁵³ Il le décrit, distingue différentes catégories de vices et médite des tactiques pour les combattre Il n'y a pour cela finalement qu'un seul moyen «l'unique remède propre à les déraciner, c'est la raison»⁵⁴ Cette «Raison, Loi souveraine de l'être raisonnable»⁵⁵ est la clé de sa pensée, qu'il définit lui-même comme un «système»⁵⁶ Il se montre par là un de ces auteurs décrits par Lanson «désireux de traiter une ample matière avec ordre», qui trouvent chez Descartes la seule méthode qui, momentanément, permette de le faire⁵⁷ Cette méthode qui, en quelque sorte, imprègne sa façon de présenter ses idées, Van Effen l'a sans doute connue à travers

52 *Bag* 16/10 1719 p 37

53 *Mis* 22/2 1712 p 61

54 *NSF* 1725 no I p 5

55 *Mis* 30/5 1712 p 171

56 Même dans la *Bag*, où il avait d'abord annoncé «point de raisonnement suivi [] point d'arrangement dans les matières» (5/5 1718 p 4) Plus tard il s'était fait écrire une lettre où un lecteur lui dit qu'il admire son «système», et que dans dix ans, tout le monde s'en apercevra «vous serez un des Auteurs les plus Sistematiques que nous ayons On apercevra dans vos Bagatelles, cette Unité merveilleuse, qui assaisonnée de la prodigieuse Diversité qui y regne, fera paroître cet Ouvrage beau par excellence» (22/9 1718 p 35) Il précisera tout de même «quand je dis qu'il y a du Plan ou du Système dans mon pauvre Ouvrage, je ne parle pas d'un Plan et d'un Système, comme il y en doit avoir dans un Traité de Theologie Non, je ne prends pas ce Terme dans un Sens si rigoureux» (26/12 1718 p 255) Par ce dernier ajout, il prouve qu'il ne s'éloigne pas trop des lois du genre, tels que Martens les décrit les «spectateurs» «sperren sich [] gegen jede Art von Systematik» (Martens, op cit, p 170)

57 Lanson, G, «L'influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française», dans *Revue de metaphysique et de morale* 1896 (4) p 538

l'oeuvre de Boileau, qu'il cite très souvent⁵⁸ Cela n'est pas le cas pour Descartes lui-même Il arrive à Van Effen de raconter comment Descartes a chassé Aristote du «Trône de la Philosophie», et de remarquer à cette occasion que «sa méthode de raisonner, inconnue jusqu'alors, plût à tout le monde»⁵⁹ Mais il est moins préoccupé de son oeuvre que de celle de Boileau, dont les phrases remontent toutes seules à sa mémoire

Dans le «système» de Van Effen, il y a deux sortes de Raison, entre lesquelles il ne précise pas lui-même la différence Par contre, pour l'antipode, il fait bien la distinction entre «Bagatelle générale» et «Bagatelle particulière», la «Bagatelle générale» étant celle «à qui convient en propre le Privilege de nous guider, et à qui nous devons le même respect que la Raison usurpe parmi les Rationalistes»⁶⁰ Par analogie, on pourra sans doute distinguer la «Raison générale» de la «particulière» à l'autorité de la première les opinions des hommes sont toutes soumises «par le droit de la Nature»⁶¹; l'autre «est dans nos Ames, comme la Lieutenant de l'Être Souverainement Raisonné»⁶² et ce même «Être» nous l'a donnée «pour guide de notre conduite»⁶³ afin de «renfermer les passions du coeur dans de justes bornes»⁶⁴ Cette «Raison particulière» est parfois décrite avec une grande subjectivité: elle peut être «contente d'elle-même, et cette satisfaction de la Raison est une volupté, qu'on ne sauroit comprendre à moins d'en avoir goûté toute la douceur»⁶⁵ C'est aussi cette Raison-là qui «n'est que trop souvent docile aux mouvements de nôtre Coeur»⁶⁶, docilité qui peut entraîner au vice, et montre l'importance de l'éducation Celle-ci peut rendre la Raison «pour jamais inaccessible aux erreurs populaires»⁶⁷.

Les deux espèces de Raison sont parfois confondues, par exemple quand il est dit que par la Raison seulement – c'est-à-dire par le soutien de la

58 *Mis* 7/3 1712 p 76 «Son fertile génie, au bon sens épuré, Sur la route du vray court d'un pas assuré»

59 *Mis* 6/6 1712 p 178, comme dans ce discours-là, Van Effen s'occupe de démontrer l'empire de la mode, il suggère «Descartes pourroit bien tomber à son tour, et l'on commence à être ridicule avec quelques-uns de ses sentimens, qui furent autrefois les plus suivis Les Philosophes Anglois se mettent sur les rangs, et quoique la mode de les suivre ne soit pas encore entièrement établie, il y a de l'apparence, que la nouveauté de leurs raisonnemens, jointe à leur véritable mérite, leur donnera de l'accès dans l'esprit de tous ceux qui veulent se tirer du commun»

60 *Bag* 23/5 1718 p 44

61 *Bag* 13/3 1719 p 161

62 *Bag* 27/6 1718 p 125

63 *Mis* 8/8 1712 p 256

64 *Bag* 14/11 1718 p 153

65 *Mis* 14/3 1712 p 83

66 *Bag* 30/3 1719 p 207

67 *Mis* 28/11 1712 p 381

«Raison générale» et en se servant de sa propre «Raison particulière» – on peut «parvenir à la Vérité d'une manière légitime»⁶⁸. Selon Van Effen, tout homme se doit d'essayer de parvenir à cette Vérité, ainsi qu'au Bonheur. Ce «bonheur de l'homme», qui lui aussi ne se trouve que dans la Raison seule⁶⁹, est également le «but général» de la Vertu⁷⁰. Il y a donc une «étroite liaison entre la Raison et la Vertu»⁷¹, qui au fond «n'est autre chose qu'une Raison pratique»⁷². Comme on l'a vu, pour Van Effen, en accord avec Descartes, la Vertu est également inséparable de la Religion, qui, elle, «n'est autre chose qu'une Vertu rectifiée, et placée dans son plus beau point de vûë»⁷³.

Il y a ainsi deux «camps»: dans l'un se trouvent «la Vérité, la Vertu, l'Esprit, tout ce qui est beau, grand, noble [et qui] découle de la Raison, comme d'une Source inaltérable»⁷⁴, et qui relève, malheureusement, souvent de l'utopique; le contraire de tout cela doit être rangé dans l'autre «camp». La Raison fonctionne comme le critère de sélection⁷⁵, c'est-à-dire que l'absence de Raison ou de ses «dérivés» donne lieu à condamnation. On appartient au «mauvais camp» si on manque par exemple de stabilité – inhérente à la Raison, qui «n'est pas sujette au changement»⁷⁶ – et d'un raisonnement indépendant qui mène tout droit à l'évidence⁷⁷.

68. *Bag.* 5/9 1718 2e p.

69. *Mis.* 30/11 1711 p.233.

70. *Mis.* 18/1 1712 p.18.

71. *Mis.* 5/9 1712 p.287; une fois (au moins) Van Effen remplace le mot «Raison» par «Vertu», dans la deuxième édition (*Mis.* 4/1 1712 p.8).

72. *Bag.* 23/5 1718 p.43.

73. *Bag.* 5/9 1718 2e p. L'existence de ces rapports est caractéristique du genre: «Religion und Vernunft, als Begriffe in den Sittenschriften immer wieder auch formelhaft zusammengebunden [...] befördern [...] miteinander die Tugend». C'est cela même qui est à l'origine du «Kompromisscharakter» de ces journaux, qui donne un «Eindruck ideologischer Unklarheit» (Martens, op.cit., p.171).

74. *Bag.* 5/9 1718 1e p.

75. La Raison fonctionne ici comme chez Boileau le «bon-sens» (cf. Knabe, P.E., *Schlüsselbegriffe des kunsttheoretischen Denkens in Frankreich*. Düsseldorf, 1972, p. 107). Chez Van Effen, le terme «bon-sens» est utilisé aussi, mais concerne plutôt l'application dans la pratique de la «Raison particulière». Il y a parfois mélange, comme dans l'allégorie où il décrit la Raison, figure féminine, se battant contre son ennemi «Pré-jugé» et n'arrivant pas à s'imposer: «Cette malheureuse Princesse, voyant qu'elle défendoit en vain ses Droits, contre la puissance de ses Ennemis, s'avisa enfin d'un innocent Stratagème, pour se dérober à leurs persecutions. Elle prit un habit d'Homme, et se fit appeler Bon-sens, et quelquefois Sens-commun; Nom encore plus modeste» (*Bag.* 13/3 1719 p.164).

76. *Mis.* 17/8 1711 p.112 et 22/2 1712 p.62.

77. *Bag.* 5/9 1718 3e p.

Van Effen dispose donc d'un moyen pour classer tous les concepts. Même des phénomènes apparemment neutres peuvent être, selon le degré de Raison, interprétés en bien ou en mal. La Fierté « vicieuse, a une espèce de Vanité pour base », mais celle « que la Raison autorise [] n'est pas contraire à l'humilité chrétienne et [] doit être toujours Compagne du vrai Mérite »⁷⁸. Qui plus est, des concepts qui semblent positifs, devront quelquefois être interprétés négativement⁷⁹. La Politesse est « sensée », du moins celle « que la Raison la plus sévère autorise, et dont l'humanité nous fait un devoir absolu »⁸⁰, mais elle peut être « vaine » quand elle « n'a point son principe dans la Raison »⁸¹. L'Amitié « raisonnable » se laisse aisément distinguer « d'avec l'amitié fougueuse et déréglée, qui dégénère en une véritable passion »⁸².

On peut utiliser ce critère de la Raison également pour distinguer entre eux les êtres humains. Aussi bien le « misanthrope » que le « bagatelliste » pratiquent cette méthode. Ils décrivent un Rationaliste comme quelqu'un qui ne trouve « rien de solide et de véritablement digne de notre attachement, que la Raison et la Vertu »⁸³, selon leur description, un Philosophe « travaille à rendre à sa Raison sa pureté primitive, et à se délivrer de l'esclavage des Sens, des Passions, et des Préjugés »⁸⁴. Le « misanthrope » et, finalement, le « bagatelliste » aussi, tentent de leur ressembler. Ils voient comme leur idéal les anciens Bataves. Ceux-ci « n'étouffoient pas ce Bon-sens par des connoissances plus curieuses qu'utiles, et qui n'ont aucun rapport à l'ordre, et au bonheur du Genre-humain ». Malheureusement « cette heureuse, cette sage Nation, n'est plus »⁸⁵. L'opposition « raisonnable-vicieux » se double et se complique de celle entre « irréalisable » et « réel ». Car la plupart de ceux qui se trouvent dans le mauvais « camp » sont bien concrets. Les pires sont les Petits-Mâîtres et les Français. Un Petit-Mâître (un de ces « faineans, aussi importuns aux autres qu'à eux-mêmes ») ne trouve « rien de plus honteux que la Vertu », « rien de si odieux que la Vérité »⁸⁶, et « n'ouvre la bouche que pour offenser son prochain par des vérités choquantes, que la Vertu, ni la Raison n'exigent pas de lui »⁸⁷. Quant à la « Nation Française », elle est

78 *Bag* 2/3 1719 p 138/9

79 Le contraire est possible en théorie, mais ne figure pas dans ces deux journaux.

80 *NSF* 1725 no I p 10

81 *Mis* 10/8 1711 p 102

82 *Mis* 14/3 1712 p 87

83 *Bag* 23/5 1718 p 43

84 *Mis* 3/8 1711 p 94

85 *Mis* 10/8 1711 p 102, 105

86 *Mis* 22/6 1711 p 46. Van Effen leur a consacré aussi une comédie, *Les Petits-Mâîtres* (La Haye, 1719), et plus tard des discours de son *HS*. Voir aussi Moureau, F., « Le petit-mâître intrigue : espaces du libertinage au théâtre jusqu'à la Régence », dans Moureau, F., Rieu, A. M., *Eros philosophe. Discours libertins des Lumières*. Paris, 1984, p 119-136.

87 *Mis* 10/8 1711 p 106

«plus Esclave de la Mode qu'aucune autre [] il n'y eut jamais un pays où l'on distinguât moins les impressions de la coutume d'avec les lumières de la raison»⁸⁸, «chez la plûpart des François la Raison et la Nature ont cédé toute leur Autorité à l'habitude et à la mode, et cette habitude et cette mode veulent que tout âge soit pour eux l'âge de bagatelle»⁸⁹

On voit bien que, quant au nombre d'habitants existant en réalité, l'importance du «camp» des Vices dépasse largement celle du domaine de la Raison⁹⁰ Cependant, des quantités entières de gens n'ont pas été prises en considération par Van Effen leur classement se serait probablement fait en fonction d'exemples de leur conduite Quoi qu'il en soit, les femmes ont leur place dans ce «système»⁹¹ Van Effen, dans ce genre qui s'y prêtait si bien, s'intéressait à elles

2a *Présences de femmes*

Comme l'avait fait le *Spectator*, Van Effen avait annoncé à ses débuts qu'il y aurait aussi «quelquefois des Articles qui regarderont particulièrement les Dames on espère qu'elles y feront attention»⁹² Elles durent attendre huit mois, jusqu'au 25 janvier 1712, avant que cette promesse se réalisât Mais cela ne veut point dire que les autres discours visent un public exclusivement masculin à la suite d'une citation latine par exemple, il se ravise ainsi «mais je n'ai garde de hérissier mon Ouvrage de Latin, je prétens bien être lû des Ignorans et du beau Séxe»⁹³ – formule ironique, mais qui manque de galanterie, et qui dénote aussi que, malgré la relative féminité du genre, la plupart

88 NSF 1725 no I p 3

89 *Mis* 14/9 1711 p 141, le terme «bagatelle» est ici employé par le «misantrope» et donc chargé d'un sens négatif

On peut se demander, vu cette attitude à l'égard des Français, si réellement ces journaux ont été écrits pour un public plus large que le seul public hollandais, comme Bisschop le pense (op cit , p 38) Sa vision n'est pas corroborée par les attaques que Van Effen adresse aux Français Ces attaques se renforcent dans le HS (Zuydam, W , *Justus van Effen Een bydrage tot de kennis van zijn karakter en zijn denkbeelden* Gouda, 1922, p 161/2) Les Français y sont carrément décrits comme «un danger pour la société hollandaise», ainsi que le résume Elzinga (Elzinga, J B , *Les mots français et les gallicismes dans le Hollandsche Spectator* Leiden, 1923, p 25)

À la même époque en France, on n'était pas plus doux avec les Hollandais, «peuple que la soif de l'or devore [et qui] ne paroît pas fait pour goûter les douceurs de l'amour», d'après l'abbé de Raynal (cité par J Vercruyse dans *Voltaire et la Hollande SVEC* 1966 (46) p 19)

90 Ce qui justifie l'activité «spectatoriale» de Van Effen et la rend même nécessaire

91 La description que nous en donnons garde évidemment un côté artificiel elle est basée sur des discours écrits avec des intentions différentes, ce qui peut jouer un rôle dans le texte

92 *Mis* 19/5 1711 p 12

93 *Mis* 1/6 1711 p 26 Voir aussi Martens, qui précise que ces journaux s'adressent

de ses lecteurs devaient être des hommes. En effet les femmes sont moins souvent destinataires que sujets de discussion.

On les rencontre à des occasions diverses. Il y a d'abord des femmes qui portent un nom, qui sont décrites ou identifiées, et qui peuvent être, puisque van Effen mêle «la fiction à la vérité»⁹⁴, des femmes soit réelles, soit imaginées. Les premières sont nommées par un nom de famille bien reconnaissable comme tel, les autres munies d'un prénom seul qui leur suffit – comme aux héroïnes de Molière et de La Bruyère –, si elles ne sont pas anonymes et simplement caractérisées. On trouve aussi des discours plus généraux sur «les femmes» des comparaisons de femmes de différentes nationalités par exemple. Dans ces textes, la distance est rendue sensible entre les femmes, décrites à la troisième personne, et le spectateur masculin, qu'il soit «misanthrope» ou «bagatelliste». Il se cantonne dans son coin, parfois avec d'autres hommes – inclus dans un «nous» ou apostrophés à la deuxième personne – pour parler à l'aise de celles qui sont absentes. Cela fait partie d'un procédé affectionné par Van Effen : ses narrateurs ne se sont pas munis de groupes d'amis fictifs, mais ils ne peuvent pas non plus se mouvoir dans un vide⁹⁵. C'est pourquoi il crée une atmosphère de connivence avec une certaine partie de son public (à qui il suppose certaines opinions), pour l'opposer à un autre groupe. Les descriptions de femmes peuvent prendre alors des allures de conseils, par exemple sur la façon de se comporter avec elles.

Une connivence comparable, mais dirigée dans l'autre sens, peut se créer aussi entre Van Effen et son public féminin, lorsqu'il se sent obligé de s'adresser à elles⁹⁶ : il les interpelle alors à la deuxième personne, et leur destine des discours et des conseils, formules apparemment au nom de tous les hommes, par un «nous» toujours bien masculin. Rarement Van Effen imagine des réactions de lectrices (contrairement au *Spectator* anglais) : une seule des lettres supposées de lecteurs est signée par une femme – et encore ne l'envoie-t-elle pas elle-même, c'est un homme qui en inclut un extrait dans la sienne⁹⁷.

Les diverses formes que peut prendre la présence féminine dans ces journaux ne rentrent pas toujours dans le «système» de Van Effen, décrit plus haut. Nous les discuterons d'abord, pour déterminer s'il existe une cohérence entre elles, et pour connaître sa position par rapport à ces femmes.

a «alle diejenigen, die ernsthafter philosophischer Lektüre abgeneigt sind und nur schmackhaft zubereitete Kost in kleinen Portionen zu sich nehmen» (op cit , p 146)

94 *Mis* «Preface» 3c p

95 Cf Martens, op cit , p 42 le personnage narrateur qu'il appelle «auteur fictif» a besoin d'un certain «espace de jeu»

96 «J'aurois grand tort certes de prétendre écrire pour le Public, si je ne m'adressois pas de tems en tems à la moitié du Public la plus aimable» (*Mis* 29/2 1712 p 65)

97 *Bag* 25/7 1718 p 187/8

Les figures féminines, tant historiques qu'imaginées, qui font leur apparition dans ces deux journaux, sont rarement présentées isolément. Van Effen les a munies de compagnie – souvent masculine⁹⁸. C'est le cas même pour les femmes réelles dont il est amené à parler. Ce sont des femmes-auteurs de son époque ou du siècle précédent, qu'il cite parce qu'il les apprécie : Mesdames de Sévigné, de Scudéry, Deshoulières, Dacier, Dunoyer. On aurait pu s'attendre à les voir figurer quasi isolées, du fait même de leur célébrité. L'accompagnement est surprenant, bien que les compagnons n'aient pas tous été imaginés. Madame de Sévigné se retrouve dans sa compagnie habituelle, avec Bussy-Rabutin, c'est sous prétexte de comparer leurs talents épistolaires. La cousine est estimée supérieure au cousin⁹⁹. Madame Dunoyer a pour compagnon Dufresny, ce qui est logique puisque tous deux publient alors dans leurs journaux respectifs de petites histoires et des énigmes que tout le monde s'empresse de deviner¹⁰⁰. Madame Deshoulières par contre, est escortée d'Ovide : elle joue un rôle dans un des « songes » du « misantrope », qui la trouve « très propre à être la Compagne du galant Ovide » sur le Parnasse¹⁰¹.

Dans tous les cas, le narrateur (et, sans doute, Van Effen derrière lui) exprime franchement son admiration, tout en soulignant parfois qu'une telle admiration n'est pas courante. C'est ainsi qu'il s'adresse à Madame Deshoulières. « Viens, viens, vanger, charmante Deshoulières, Ton sexe du mépris de l'homme un peu trop vain »¹⁰². Mais il stipule aussi qu'il n'approuve nullement les femmes savantes¹⁰³. « Il n'est pas nécessaire justement

98 Alors que les hommes, en effet, paraissent souvent seuls, ou entre hommes

99 *Mis* 1/8 1712 p 245

100 *Mis* 24/8 1711 p 124, 1/2 1712 p 33, voir aussi « Madame Dunoyer » p 92

101 *Mis* 28/3 1712 p 101

102 Id

103 Pour Madame Dacier, Van Effen n'a pas dû savoir (?) qu'elle était une femme. Au moins le renom de la traduction de l'*Iliade* est parvenu jusqu'à lui, il imagine un tumulte causé par cet ouvrage : « six Pedans fougueux à l'entour d'un Homère, Que Dacier en François prostitue au vulgaire, Sur ce soin important disputant entre eux, Font trembler sous leurs pieds un cabinet poudreux » (*Mis* 19/10 1711 p 185), voir aussi « Madame Dacier », p 198-206

Plus tard, dans le NSF, Van Effen montrera qu'il connaît mieux alors Madame Dacier, dans un des essais qu'il consacre à La Motte : « dans son discours sur la Poesie et dans tout ce qu'il a donné au public sur Homere, et pour se defendre contre les attaques brusques et impétueuses de la Savante Dacier, on voit regner un stile net, aisé, mesuré, Harmonieux, varié avec art. Que pour le fond du Proces, il ait eu tort ou raison, on trouve dans la maniere, dont il plaide sa cause, la plus grande et la plus véritable justesse d'esprit » (NSF n° 21 p 4/5)

Entretemps, il avait participé à la rédaction du JL, qui, au moment de la Querelle, s'était déclaré pour La Motte. Van Effen lui-même prend une position plus nuancée

qu'une Femme fasse des commentaires sur Anacréon et sur Pindare» Et il précise que c'est aussi (surtout?) pour ses autres qualités, qu'il admire Madame Deshoulières, «qui, sans contredit, a été un des plus beaux Esprits de son Siècle, [et] n'en avoit pas un mérite moins touchant Au contraire, si une Dame de son caractère étoit capable de me donner des marques de sa tendresse par des sentimens délicats, les mieux pensez du monde, et exprimez avec tout le naturel imaginable, en dépit de ma Misanthropie, et de mon âge, je deviendrois bien-tôt aussi galant que le spirituel Duc de St Agnan»¹⁰⁴ Son admiration n'est donc pas toujours celle qui correspond aux activités qui ont valu à ces femmes leur réputation¹⁰⁵ Cependant, après avoir constaté sa tendance d'homme galant à ne pas laisser une femme seule, on ne saurait encore tirer la conclusion que Van Effen se soit opposé à une «émancipation» des femmes Ces célébrités ne sont guère mises en rapport avec le «système» décrit plus haut, et elles sont minoritaires, par rapport aux hommes-auteurs nommés et par rapport aux Dorise, Dorinde, Dorimène et autres, imaginées pour les besoins de différentes causes

2c Femmes imaginaires

Ce sont ces femmes imaginées, munies de leurs seuls prénoms, qui font l'objet de portraits, écrits dans la tradition de La Bruyère¹⁰⁶, pour illustrer des thèses et servir d'exemples – plus souvent à éviter qu'à suivre, en accord avec son intention première, qui était de combattre les vices Ce combat – on l'a vu – ne concerne pas que les vices féminins Aussi certaines des femmes présentées possèdent-elles des défauts communs aux deux sexes Parmi celles-ci on rencontre par exemple l'«altière Dorise», fière de sa noblesse au point de faire dire au «misantrope» «que deviendra votre ame? daignez-y songer de grace»¹⁰⁷ Il y a aussi Céliène, qui sert à illustrer la sentence «la plupart des hommes fondent l'estime et l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, moins sur l'opinion qu'ils ont de leurs bonnes qualitez, que sur l'opinion qu'ils imaginent que les autres en ont» La description de ce défaut commun à l'humanité est pourtant développée de façon à ne concerner plus que les femmes ses «apas» sont dûs «à l'Art, et non pas à la

certain Anciens sont d'après lui supérieurs, alors que certains Modernes manquent de naturel

104 *Mis* 8/6 1711 p 36

105 Voir pour d'autres jugements, influencés par la feminite de celle qu'on juge, «Madame Dacier», p 210-213, et «Les Romancières», p 242-248

106 Celui-ci a influencé sans doute Van Effen directement, mais aussi à travers l'oeuvre d'Addison et Steele, cf Turner, M, «The influence of La Bruyère on the 'Tatler' and the 'Spectator'», dans *Modern Language Review* 1953 (48) p 10-17

107 *Mis* 9/5 1712 p 166/7

Nature», comme ses amants s'y trompent, elle «se croit véritablement belle, elle a bien de la peine même à s'en désabuser»¹⁰⁸

Le reproche de fausseté va être presque une constante dans l'approche de ces femmes imaginaires¹⁰⁹ Sont notamment présentes des femmes âgées qui, pour remédier tant soit peu à la déchéance, ont recours à «l'Art» s'étant fait introduire dans une compagnie (en «spectateur» qui se respecte), le «misantrope» rencontre cette coquette anonyme «entre les deux âges, toujours attentive à faire faire le manège à une Gorge indocile, qui faisait le plongeon de tems en tems, et ne se remontoit qu'après bien du travail et de la sueur», ce qui lui vaut d'être comparée à Sisyphe Les dévotes, aussi fausses que certaines des coquettes, sont nombreuses aussi dans la même compagnie il s'en trouve une qui n'arrête pas de lever «vers le Ciel de grands yeux noirs, qui sûrement en vouloient par bricole à la terre» tout en faisant paraître «par une sainte négligence, un bras à manger, tout propre à faire faire de certaines conjectures»¹¹⁰ Une autre dévote, Uranie, l'est devenue grâce à l'âge et à sa laideur, qui fait qu'à l'église elle regarde d'«un oeil jaloux et inquiet, pour voir s'il n'y a pas quelque beau visage à la portée de ses regards», si oui, «ses yeux en deviennent plus carrez, son teint plus jaune, ses lèvres plus livides»¹¹¹ Toutes ces femmes s'éloignent de leur nature véritable, par un défaut quelquefois suggère commun à tous les humains, mais plus souvent présenté comme caractéristique de la nature ou de la condition féminines

Il arrive aussi à Van Effen de travailler davantage ces portraits, au point de leur donner un début d'intrigue, ou de les mettre en vers Là encore, figurent bien des femmes trompeuses, capricieuses, attirées par l'argent – bref, à qui on ne peut faire confiance Iris, on le prévoit déjà au jour de son mariage, rendra son mari «au premier jour cornard à triple étage»¹¹² Une autre Iris fait subir à son époux tous ses caprices «s'il soupire, il fait mal, s'il rit, il est coupable»¹¹³ Et puis «quatre dames magnifiquement vêtues», assises dans un carrosse à deux fonds, sont devenues si riches parce qu'elles ont «travaillé chacune pour sa part à la ruine d'une demi-douzaine de Galans»¹¹⁴

Dans ces portraits et anecdotes, Van Effen n'insinue point que le vice en général, ou que ces vices particuliers soient l'apanage des femmes, ni surtout

108 *Mis* 19/9 1712 p 297

109 Mais ce n'est pas le seul aspect du féminin qui soit traité, comme Conroy le suggère pour Addison/Steele et Marivaux (Conroy Jr, P V, «The Spectators' view of women», dans *SVEC* 1980 (193) p 1883-1890)

110 *Mis* 7/9 1711 p 134/5

111 *Bag* 20/10 1718 p 99/100

112 *Bag* 25/7 1718 p 191

113 *Mis* 4/1 1712 p 4

114 *Bag* 23/3 1719 p 190/1

que toutes les femmes ressemblent à celles-ci «que les hommes ne se glorifient pas du Portrait desavantageux que je fais ici des femmes, parmi lesquelles il y en a un grand nombre de fort éloignées de ces sentimens extravagans Nous n'en devons rien au beau Sexe sur les travers d'esprit, et rien ne ressemble mieux aux Sottises des femmes, que les Sottises des hommes»¹¹⁵ Il fait ce que, dans les sous-titres des journaux, il avait promis de faire attaquer les défauts et ridiculiser les vices des hommes Par «hommes» il entend «hommes et femmes» «Bien entendu, qu'en ceci la Femme est comprise aussi»¹¹⁶

Sa perspective ne pouvait guère être autre que masculine Mais les maris qui trompent leurs femmes ne sont pas négligés par Van Effen, ni ceux qui voient leur future femme comme une garantie financière¹¹⁷ Dans ces cas-là, «misantrope» et «bagatelliste» prennent parti pour les femmes, reprochant à un jeune homme de ne considérer sa fiancée que comme fournisseuse de richesses «voyez-vous ce garçon-la [] Il est sur le point d'épouser une Héritière, qui lui apporte quatre-cent mille livres»¹¹⁸ Il n'apprécie pas cet officier qui ne prétendait se marier à une jeune veuve que pour posséder son coffre-fort¹¹⁹ Et il semble admirer la femme de Menandre, qui «est assez habile pour vendre des plaisirs aussi chers que son Epoux les achète»¹²⁰ Là il prend non seulement parti pour les femmes, mais il les utilise comme des instruments pour ridiculiser les vices de certains hommes, c'est alors, que la fausseté féminine, en principe répréhensible, devient acceptable la vertueuse et enjouée Dorimène fait semblant de céder à un de «ces Amans sexagénaires, aussi soigneux à cacher leur vieillesse, qu'à découvrir leur ridicule», le pauvre homme est embarrassé «A la naissance d'un moment si souhaitable, pour un Homme à la fleur de son âge, et si fort à craindre pour un Vieillard, le pauvre Ariste resta confus, muet et desespéré»¹²¹

115 *Mis* 5/12 1712 p 391

116 *Bag* 28/11 1718 p 188 Quelquefois il oppose hommes et animaux «les Hommes ont l'Imagination plus chaude que les autres Animaux» (*Bag* 2/6 1718 p 70)

117 Ni tous ces hommes qui sont condamnables, même sans être en compagnie d'une femme Damon, à qui on peut dire (car c'est vrai) «qu'il est brutal, peu sociable, éfronte, mauvais-plaisant, et qui pis est, Petit-maître, a peine Damon fera-t-il quelque attention à des reproches si cruels mais dites lui qu'il a la jambe mal-faite, Damon sera au desespoir de cette insulte» (*Mis* 13/7 1711 p 70), Lysandre, qui «est l'Homme le plus insupportable avec les grands Seigneurs Il règle ses démarches avec eux comme par poids et par mesure, le moindre défaut de ceremoniel, la moindre inattention le pique, l'outrage, excite en son Ame les transports de la plus furieuse colere» (*Bag* 2/3 1719 p 139), et les autres

118 *Bag* 28/11 1718 p 187

119 *Mis* 25/5 1711 p 13

120 *Mis* 28/9 1711 p 157

121 *Mis* 14/9 1711 p 142/5

Toutes ces situations proviennent évidemment de l'arsenal séculaire de la farce et de la comédie, où il est de tradition d'accentuer la fausseté et le caprice des femmes. De nombreuses situations exploitées déjà par Molière¹²², à qui le «misanthrope» aimait faire référence – non seulement dans son titre¹²³ –, peuvent être retrouvées ici: problèmes causés par l'argent, mariages imposés par des parents ou entre époux d'âges différents, fausse dévotion¹²⁴. Van Effen, ne disposant que de peu de place, se distingue ici par sa présentation concise et sa manière rapide de formuler. Mais la rapidité des formules s'explique aussi par le fait que pour les lecteurs contemporains, il n'avait pas besoin d'insister, familiers qu'ils étaient avec ce genre de personnages et avec ce regard porté sur les femmes, que les précieuses n'avaient guère réussi à modifier.

En ne lisant que les descriptions de ces femmes imaginaires, on ne peut pas dire, comme le faisaient Bisschop et Oomkens, que Van Effen défende systématiquement les femmes. Et on n'aurait guère tendance à le juger, avec Pienaar et Schorr, féministe, ou bien, avec Rau, aimablement galant¹²⁵. Cependant, faut-il en vouloir à Van Effen? Ce sont des femmes-types qu'il utilise, largement empruntées à la tradition. Même s'il se plaît à les réem-

122. Chez La Bruyère aussi s'était prolongée la «tradition cléricale et gauloise qui présente la femme comme un méchant animal» (cf. Morel, J., «La place de la femme dans *Les Caractères* de La Bruyère», dans Leiner, W., *Onze études sur l'image de la femme dans la littérature française du dix-septième siècle*. Tübingen/Paris, 1978, p.133).

123. D'après lui, les «judicieuses plaisanteries» de Molière «ont entraîné les suffrages [...] de toute l'Europe» (*Mis.* 8/6 1711 p.35).

124. Bien que le «misanthrope» déclare que ce ne sont pas des emprunts: «je ne fais pas mes portraits en l'air [...] je tâche d'y copier fidèlement certains Originaux: mais je puis protester que je fais tous mes efforts pour cacher les personnes dont je développe le ridicule» (*Mis.* 1711 «Préface» 3e p.). En plus, ce ne serait pas possible, d'après lui, de faire des emprunts car «on est tout autrement Sot et Vicieux, à présent, qu'on l'étoit du tems de Molière, et de l'Imitateur de Théophraste; et [...] les nouveaux travers d'esprit, les nouvelles modes d'être extravagant et scélérat, méritent bien des Censures nouvelles» (*Mis.* 3/8 1711 p.98).

D'autre part, Van Effen ne voit pas d'inconvénient à plagier: quelquefois ses propres réflexions et celles qui sont les fruits de sa Lecture se sont «si fort brouillez [...] qu'il [lui] est impossible de les distinguer les uns d'avec les autres [...] le seul moyen légitime de s'approprier les idées d'autrui, c'est de les digérer par la Méditation. Elles deviennent alors les nôtres, de la même manière que les alimens se changent en parties réelles de nôtre Corps» (*Bag.* 27/3 1719 p. 198/9).

Ce qui frappe, c'est que dans la *Bag.* ces portraits, plus particulièrement ceux de femmes, deviennent plus rares. Mattauch le constate aussi, et donne comme explication que Van Effen a commencé à douter de l'efficacité des critiques de Molière; c'est possible, mais son exemple indique aussi que le «bagatelliste» veut mettre en question l'efficacité des critiques du «misanthrope» (Mattauch, op.cit., p.127).

125. Voir plus haut, p.27,28.

ployer, on ne peut lui en attribuer l'entière responsabilité. Et puis, nous n'avons pas encore vu toutes «ses» femmes, mêmes dans la catégorie des imaginaires. Celles que nous venons de voir rentreraient collectivement dans le «camp» dominé par les vices, mais il y a, malgré tout, quelques exceptionnels¹²⁶ portraits de femmes vertueuses qui «compensent» les portraits précédents et donnent des exemples – en principe – à suivre, car la Raison y est présente. Il y a notamment celui de ces trois femmes, unies par une grande amitié: «avec tous les agrémens de leur sexe, elles ont tout le mérite solide d'un homme qui en a beaucoup [] leur vertu est toujours guidée par la Raison, la Justice règle leur générosité, et leur charité est conduite par la Prudence» Mais c'est à peine si on peut appeler cela un exemple à suivre, les femmes possédant ces qualités masculines sont rares¹²⁷, et Van Effen lui-même voit comment «il est difficile d'être d'un rang si élevé, et de savoir nourrir dans son ame les sentimens les plus purs de l'humilité Chrétienne¹ et qu'il est beau pour Elles d'avoir réuni ces choses presque incompatibles¹»¹²⁸

On constate qu'avec l'admiration le ton change: aucun effet comique n'est plus visé. Il est clair que Van Effen n'est pas seulement continuateur de traditions et héritier de la farce (dans laquelle il n'y aurait aucun rôle pour ces trois dames). Cette présentation de femmes approuvées par lui, frappe surtout par son abstraction. Avec l'apparition de la Vertu, le corps féminin, auquel était lié bon nombre des faussetés attaquées, disparaît du texte. Les termes abstraits sont rendus d'autant plus visibles qu'ils sont munis de majuscules, qui indiquent une personification. En fait ces portraits se rapprochent davantage des discours dans lesquels nous avons aperçu son «système», que nous venons de reconstruire dans ses grandes lignes.

126 Exceptionnels par rapport à ceux des femmes vicieuses et à ceux des hommes vertueux. Les portraits des derniers sont plus nombreux que ceux des vertueuses, mais peut-être en partie voulus comme exemples d'humains vertueux. Plus souvent que les portraits de femmes, ils représentent des personnages historiques. C'est qu'«on doit mettre souvent devant les yeux d'un enfant la conduite de ces hommes, qui se sont acquis par leurs vertus une Réputation éternelle» (*Mis* 12/12 1712 p 395). Ce seront Alexandre, qui «a sa marotte de Conquerant près, ne manquoit pas de Bon-sens» (*Mis* 3/8 1711 p 95), Caton, qui «aimoit mieux être vertueux que de le paroître» (*Mis* 8/8 1712 p 255), le Prince d'Orange dont la «Raison savoit s'arracher à l'amour-propre pour ne s'attacher qu'à ce qui étoit raisonnable» (la Princesse sa femme est nommée aussi – pour être appelée «vertueuse», *Mis* 27/7 1711 p 88,91).

Plus tard quelques femmes s'aviseront de ce qu'il faudra, systématiquement, mettre devant les yeux des filles la conduite de femmes qui ont acquis une réputation (voir «*La Femme*», p 274-275).

127 Voir l'exhortation irréalisable prononcée par Madame de Beaumer («*Journal des Dames*», p 142), et les réactions indignées d'hommes envers les femmes leur ressemblant par certain côté («*Madame Dacier*», p 213-216).

128 *Mis* 9/5 1712 p 165/6

2d *La femme dans la pensée «misanthropique»*

Ce n'est pas en parlant d'individus féminins – réels ou imaginés – que Van Effen se prononce clairement sur les femmes et sur la place qu'elles occupent dans sa façon de penser nous l'avons vu, les mots-clés qui constituent le «système», ne figurent pas dans ces descriptions. Mais dans certains discours moralisateurs, il lui arrive de parler des femmes. Quelques textes les concernent même expressément, de nouveau dans leurs relations avec les hommes¹²⁹. Une série de «Conseils aux Dames» par exemple donne des avis à propos de la conduite à tenir pour trouver un mari, la beauté y joue un rôle important, et il est conseillé de procéder au camouflage d'éventuelles disgrâces¹³⁰. Dans une autre série, les femmes françaises, hollandaises, allemandes et anglaises sont comparées entre elles, deux par deux. Van Effen oppose d'abord les Françaises aux Hollandaises, puis les Allemandes aux Anglaises. Il s'intéresse de nouveau surtout aux différentes espèces de beauté que ces nations produisent, et aux comportements des femmes par rapport à leurs fiancés, maris et amants¹³¹. Dans d'autres discours, au lieu des considérations annoncées sur les femmes, on en trouve qui traitent plutôt, d'une manière assez impersonnelle, de l'amour, l'amour dans le mariage, l'amour et la vieillesse, l'amour des femmes pour les soldats¹³². La place de la femme dans la société, par exemple, n'est pas considérée en tant que telle, ni les rapports qu'elle pourrait avoir avec ses enfants.

Pareillement, chaque fois que Van Effen s'adresse explicitement à son public féminin, il le fait très nettement en tant qu'homme¹³³. Il a alors recours à tout un arsenal de formules galantes «je ne vous estime que trop, charmant Sexe, et plût au Ciel que je fusse d'un âge à ne m'en pas tenir avec vous à l'estime»¹³⁴. Dans ces cas-là, il fait de son mieux pour tirer son style «de sa sécheresse ordinaire» pour y «répandre quelque chose de cette Galanterie aisée»¹³⁵, et il donne bien l'impression de considérer les femmes comme une catégorie particulière, plutôt, malgré tout, sujet de discussion que destinataire du journal. Les rares fois où le journaliste s'adresse à elles, elles sont traitées avec des égards. On commence presque à se demander si pour Van Effen «hommes» équivaut vraiment toujours à «hommes et femmes», comme il le dit et comme nous le répétons plus haut. Pourtant grâce

129 De même que la plupart des femmes décrites n'étaient pas seules ou entre femmes

130 *Mis* 25/1, 8/2, 29/2 1712. Remarquons que la fausseté, dont le maquillage, avait été, dans les portraits et anecdotes, dénoncée d'abord, puis employée utilement pour attaquer certains traits condamnables chez les hommes.

131 *Bag* 8/9, 12/9, 15/9 1718

132 *Mis* 31/8 1711, 21/11 et 5/12 1712

133 Cf «La Femme», p 276-278

134 *Mis* 17/8 1711 p 115

135 *Mis* 25/1 1712 p 25

à ces textes-là, dans lesquels l'auteur met les femmes à part (tout en considérant leurs existences comme indissolubles de vies masculines), nous pouvons savoir ce qu'il en est. C'est que dans ces discours on retrouve son «système», et que les mots-clés reconnus comme constitutifs de ce «système» y sont fréquemment employés.

D'après ces discours «le beau Sexe a une Raison»¹³⁶ Malheureusement il est précisé que cette Raison «est trop poltrone pour se fier sur ses propres forces, [elle] est trop paresseuse et trop esclave de l'opinion, pour faire de grands progrès dans la recherche de la vérité» Il y a donc une différence sur ce point entre femmes et hommes «les femmes ne nous valent pas pour la force du raisonnement leur esprit est trop foible pour s'attacher à l'examen sévère de chaque proposition dont un raisonnement est composé»¹³⁷ Van Effen, qui sait se montrer galant, arrive à compenser cette insulte, mais il n'en reste pas moins que c'en est une, de la part de quelqu'un qui attache tant de valeur à l'«indépendance de nôtre Raison» pour «faire des progrès considérables dans la recherche de la Vérité» qu'on doit aimer «par dessus tout»¹³⁸ On ne pourra guère conclure qu'au classement des femmes dans le «mauvais camp», pas loin des Français.

On pourrait espérer encore qu'à cette poltronnerie et cette faiblesse de la Raison, l'éducation ait pu fournir des remèdes. Mais on est surpris ici par l'ambiguïté de la pensée de Van Effen. Ayant, à diverses reprises, mis l'accent sur l'importance pour chacun de fortifier sa Raison et de l'enrichir «de ces connaissances, qui contribuent tant à la vertu et au bonheur de la créature raisonnable»¹³⁹, il ne peut évidemment blâmer les femmes «de la cultiver, et d'y puiser une vertu»¹⁴⁰, dans la mesure, sans doute, où cela leur est possible. Comme il constate aussi que, dans l'état actuel des choses, l'éducation des femmes contribue surtout à leur infériorité¹⁴¹, on s'attendrait à ce que, dans un éventuel plan d'éducation, il réserve une place aux élèves-filles. Il n'en est rien, cependant. Le *Misanthrope* publie une série de trois livraisons comportant des «conseils d'éducation», où en fait il n'est question que de l'éducation de garçons¹⁴². On s'en aperçoit dans la dernière livraison, quand l'«enfant» devient un «jeune homme». C'est à ce moment-là aussi que les femmes – adultes – entrent en scène. Il faut former la Raison du jeune homme sans «borner trop son imagination», ce pour quoi la «Conver-

136 *Mis* 8/6 1711 p 35

137 *Mis* 1/8 1712 p 242

138 *Bag* 10/4 1719 p 223/4

139 *Mis* 4/7 1712 p 215

140 *Mis* 8/6 1711 p 35

141 *Mis* 1/8 1712 p 231

142 *Mis* 28/11, 12/12, 26/12 1712. Dans le HS, il sera plus conséquent et expliquera comment il faut éduquer les filles. t V, p 43, 133, 211, 227, 243 (d'après Zuydam, op cit, p 157/8)

sation des Dames» lui sera «d'un grand secours»¹⁴³ Est-ce grâce à cette double formation – par des maîtres et par les dames – dispensée à beaucoup d'hommes, qu'ils n'entrent pas collectivement dans le «camp des vices»?¹⁴⁴

Par contre, dès le départ, la possibilité de se réaliser pleinement en tant qu'êtres humains a été pratiquement déniée aux femmes, puisque, d'après Van Effen, elles ne sauraient guère s'approcher de la Vérité. Ce défaut fondamental une fois constaté, Van Effen pourra évidemment faire toutes sortes de reproches secondaires en indiquant d'autres défauts tributaires de celui-là. Il connaît son monde, et il ne se sent pas tout à fait innocent – nous le verrons plus loin. Ce sont sans doute les raisons pour lesquelles il s'abstient d'attaques systématiques visant celles qui doivent former une partie importante de son public. Mais il lui échappe quand même des remarques qu'on ne doit pas négliger s'il s'agit de cerner sa position à l'égard des femmes. Manquant de la Raison, «qui agit par des principes fixes et immuables»¹⁴⁵, les femmes sont inconstantes (dit-il dans un discours traitant des comportements d'amoureux), puisqu'elles ont un «penchant naturel» pour la «nouveau-té», causé par le fait que «l'attention d'une femme est bien-tôt épuisée, quelqu'intéressant que puisse être le sujet sur lequel elle la fixe»¹⁴⁶. Les reproches – exprimés en toutes lettres, ou, par gentillesse polie, simplement

143 *Mis* 26/12 172 p 409/10 Le terme «imagination» reste quelque peu ambigu il est souvent opposé à «Raison», mais ses connotations ne sont pas toujours négatives. «Les Hommes ont l'Imagination plus chaude que les autres Animaux, qui diffèrent aussi à cet égard les uns des autres, tant par rapport à chaque espèce, qu'à chaque individu» (*Bag* 2/6 1718 p 70/1) ceci semblerait être une constatation neutre, tandis que dans la phrase «les femmes ont l'imagination plus étendue et plus vive que les hommes» (*Mis* 1/8 1712 p 243), on pourrait peut-être sentir un léger reproche à l'égard des premières, il vient de remarquer alors que «la force du raisonnement et la richesse de l'imagination sont en quelque sorte incompatibles». Plus loin dans le même discours il dit que «l'imagination des femmes ne relève que de leur cœur» qui, lui, est esclave de l'habitude (p 247). La condamnation des romans – lus et écrits surtout par des femmes – est basée sur leur trop-plein d'imagination (voir aussi «Les Romancières», p 236).

Descartes avait également une certaine méfiance de l'imagination «rien de tout ce que je puis comprendre par le moyen de l'imagination, n'appartient à cette connaissance que j'ai de moi-même» (Descartes, «Méditation seconde», dans *Oeuvres et Lettres* Paris, 1963, p 278).

144 Il est vrai que tous ne correspondent pas à l'idéal. Van Effen donne ailleurs le portrait d'un homme qui se trouve, de la même façon que les femmes, accablé de poltronnerie «Tout l'usage qu'il fera de son habileté, consistera à ménager un air de probabilité aux Erreurs les plus monstrueuses, dont un Génie plus médiocre, soutenu d'un cœur bien placé, développera sans peine l'absurdité extravagante» (*Bag* 10/4 1719 p 225/6).

145 *Mis* 22/2 1712 p 62

146 *Mis* 26/9 1712 p 310

suggérés – se résument dans cette critique la plus fondamentale et la plus définitive que puisse faire un «misanthrope» les femmes, au lieu de s'enrichir «par des connoissances aussi utiles que curieuses» s'occupent d'ordinaire d'«un nombre infini de bagatelles»¹⁴⁷

Le plus grand problème est qu'elles ne gardent pas ces bagatelles pour elles-mêmes si elles pouvaient, elles feraient en sorte que les hommes leur ressemblent. Définies – dans le discours de Van Effen – comme des objets à aimer¹⁴⁸, elles peuvent exercer une influence néfaste et contaminer les hommes. «S'il y a une Passion dans le Monde, à l'égard de laquelle la Raison paroît être sans force, c'est l'Amour» Elle est bien plus dangereuse que les autres passions, car celles-ci «apportent avec elles de quoi réveiller la Raison, et la faire songer à sa defense. La Colère, la Haine, l'Envie» L'Amour au contraire «s'offre à l'Esprit sous une apparence la plus innocente du monde»¹⁴⁹

Ce classement désavantageux des femmes selon le degré présumé de Raison, et la série de portraits et anecdotes, qui n'étaient guère flatteurs, représentent évidemment une même attitude à l'égard des femmes, qui n'est pas particulière à Van Effen. On pourrait dire que les portraits, qui étaient anecdotiques, reçoivent ici leur base théorique. Un être plein de Raison serait en droit de se moquer un peu de celui qui est moins raisonnable, surtout si c'est dans le but de l'améliorer. Seulement, un tel rapport n'est pas formulé explicitement par Van Effen, et nous croyons qu'il est plus juste de penser que la relation a été l'inverse. Le «fondement théorique» a dû être postérieur aux types et même basé sur eux. Van Effen, qui est bien plus jeune alors que son propre «misanthrope», a probablement plus étudié les comédies de Molière et la *Satire X* de Boileau, qu'il n'a observé les femmes. Il dit qu'il emprunte ses portraits à la réalité du moment, mais leur ressemblance avec la comédie classique paraît toujours indéniable. S'il en est ainsi, ses remarques n'ont plus aucune valeur comme discours sur le féminin, elles indiqueraient tout au plus la pérennité – d'ailleurs bien connue – de ce genre d'idées sur les femmes, ou, plus particulièrement, une influence de Molière.

Cependant à Van Effen aussi, un tel classement du sexe féminin dans sa totalité pose des problèmes. Il n'y avait procédé, déjà, qu'avec une précaution due à la politesse. Il apporte, en plus, des nuances, puisqu'il voit bien que toutes ne se ressemblent pas tout à fait.

147 *Mis* 8/6 1711 p 36. Boudier de Villemert dira encore que «c'est en vain que la nature présente ses merveilles à la plupart des femmes qui n'ont d'attention que pour des bagatelles» (*Le nouvel ami des femmes* (1779) p 42).

148 Il dit apprécier surtout «qu'une Dame daigne être aimable, et qu'elle veuille bien prendre un peu de peine pour nous plaire» (*Mis* 25/1 1712 p 31).

149 *Bag* 14/11 1718 p 155.

2e *Differences entre les femmes*

Jusqu'à présent, nous basant sur ceux-là d'entre les discours de Van Effen où il s'exprime sur les femmes de la façon la plus générale, nous avons donné, d'après Van Effen lui-même, l'impression que les reproches formulés explicitement ou implicitement à leur égard, les concernaient toutes. À y regarder de plus près, et surtout à regarder d'autres discours, le duo «misantrope – bagatelliste» est pourtant moins rigoriste. En accord avec ses objectifs – attaquer les vices –, Van Effen fait dénoncer par ses deux narrateurs, non pas des femmes – individuellement ou en groupes –, mais des qualités possédées par des femmes. Il n'a peut-être rien contre les femmes, il ne doit même pas penser que leur «penchant naturel» à manquer de Raison est définitif.

C'est ce qu'on pourrait conclure du ton adopté par Van Effen pour dénoncer la présence, chez des hommes, de ces traits, qui ont en commun d'être contraires à la Raison, et auxquels il applique l'épithète dépréciative d'«efféminé». Le reproche que Van Effen fait aux hommes «efféminés», concerne moins, comme on pourrait objecter, le principe du travesti, que la présence de ces qualités s'opposant à la Raison, elles étaient regrettables déjà chez les femmes, mais elles le sont encore plus chez les hommes. Le mot «efféminé» est fréquemment utilisé par Van Effen¹⁵⁰. Il est chargé de toutes sortes de connotations négatives qui peuvent accompagner les divers opposés de la Raison. Le terme ne s'applique donc pas au Prince d'Orange, mort en 1711, qui «ne se rendit jamais l'esclave éféminé» de sa «grande et belle Chévelure» qu'il ne «sacrifia pas non plus à une mode qui tyrannise la Nature»¹⁵¹, mais il correspond bien au caractère d'«Othon, le plus lâche et le plus efféminé des hommes» qui au lieu de «vaincre Vitellius, ou de mourir glorieusement, aima mieux se percer le coeur dans son lit [], son indolence et sa mollesse lui donnèrent un air de constance, et sa peur se couvrit du masque de l'intrépidité»¹⁵². Les Petits-Mâîtres aussi, qu'on avait déjà appris à connaître comme déraisonnables, ont dans leurs manières «une délicatesse efféminée» qui, en plus, ne leur est pas naturelle, mais qu'ils affectent¹⁵³, de même que «ces Abbez qui ont adopté les manières efféminées dont les Femmes de grand air ne veulent plus, et qui sont plus long-tems à mettre leur collet, qu'une Dame raisonnablement coquette n'en employe à se coiffer» tout cela en disant «de jolies bagatelles»¹⁵⁴. Ils ont donc plus de mauvaises qualités féminines que les femmes mêmes. Comble de l'absur-

150 Ce n'est pas le cas pour le terme plus neutre de «féminin»

151 *Mis* 27/7 1711 p 87, il s'agit du Prince Johan Willem Friso

152 *Mis* 14/11 1712 p 364

153 *Mis* 10/8 1711 p 106, l'affectation étant une des habitudes reprehensibles des femmes

154 *Mis* 4/4 1712 p 107

de, certains amants, par bonne volonté et «pour marquer leur attachement pour une Maîtresse, lui sacrifient leur sexe et se rendent efféminés» en travaillant à des ouvrages de femmes avec elle. Le «misantrope» blâme ce comportement: «ce n'est pas là leur fait»¹⁵⁵.

Si Van Effen s'oppose au changement de sexe, cela vaut surtout pour l'homme qui adopte un comportement de femme, et par là des qualités féminines. Le terme «mâle» de son côté, n'a de connotations que positives¹⁵⁶; il se combine avec «généreux»¹⁵⁷, avec «vigoureux» et «ferme»¹⁵⁸, avec «respectable»¹⁵⁹, il s'emploie pour un auteur admiré comme Boileau¹⁶⁰. Mais évidemment l'application à l'amour est exclue: il y a des passions bien «plus mâles» que lui: «les Sciences, les Dignitez, la Fortune»¹⁶¹. La Raison, elle, est «forte, mâle, pénétrante, propre aux grandes occupations»¹⁶², «mâle et dégagée de la Vanité»¹⁶³. C'est aussi «dans l'âge viril» que «la Raison est dans toute sa force»¹⁶⁴. Théoriquement, si un homme peut être dit «efféminé» à cause de ses défauts de comportement qui se rapprochent d'une conduite féminine, on pourrait penser qu'une femme peut avoir des qualités qu'on décrirait comme «mâles»¹⁶⁵. Dans ces périodiques, où le féminin est classé dans la catégorie du «déraisonnable», cela apparaît néanmoins comme difficilement imaginable. Van Effen n'hésite pas, malgré toute sa politesse, à le leur dire très directement. Il n'y voit qu'un constat: «quand même la Nature vous auroit donné un tempérament robuste et viril, vous le cacheriez par l'affectation délicate d'un peu de foiblesse». Ce n'est même pas toujours une condamnation: «une Femme a bonne grâce d'être un peu foible»¹⁶⁶.

155. *Mis.* 26/9 1712 p.307.

156. Le terme négatif correspondant à «efféminé»: «hommasse» ne se rencontre pas sous la plume de Van Effen. Il est utilisé par un critique malveillant, Cartaud de la Villatte, à propos de Madame Dacier (voir «Madame Dacier», p.223, n.185).

157. *Mis.* 10/8 1711 p.106.

158. *Bag.* 18/8 1718 p.243.

159. *NSF* 1725 no XIII p.195.

160. *Mis.* 7/3 1712 p.76.

161. *Mis.* 21/11 1712 p.370.

162. *Bag.* 23/6 1718 p. 117; sauf dans l'allégoric déjà citée (*Bag.* 13/3 1719 p.164; p.32 n.75).

163. *Bag.* 17/11 1718 p.163.

164. *Mis.* 12/9 1712 p.295; il s'agit de l'âge où «les passions sans être éteintes, sont devenues dociles et traitables, et [où] elles servent plus au mérite qu'elles n'y nuisent».

165. Pour Poulain de la Barre, une femme pouvait être appelée «homme», si elle avait beaucoup de courage, de force ou d'esprit; cf. Seidel, M.A., «Poulain de la Barre's *The woman as good as the man*», dans *Journal of the History of Ideas*. 1974 (35) p.506.

166. *Mis.* 25/1 1712 p.31. Ou suffit-il de se montrer faible, et de déployer «l'aimable modestie, qui fait le plus grand agrément de votre Sexe»? (*Mis.* 8/2 1712 p.41). Voir «Madame Dacier», p.198.

Même les rares exceptions, dont les qualités mériteraient le qualificatif suprême de «raisonnable», ne sont guère désignées ainsi¹⁶⁷ Une fois seulement, cet adjectif est employé pour décrire une femme Mais son existence est hypothétique «Si [] vous rencontrez une personne d'un esprit assez fort, pour soutenir la rigidité de votre candeur, et pour trouver même quelque chose de grand dans votre intégrité», si jamais ce bonheur échoit au lecteur fictif auquel parle le «misanthrope», celui-ci devrait se hâter de l'épouser, car elle pourrait bien être unique en son genre «Vous pouvez être sûr d'épouser une Femme raisonnable»¹ Ce lecteur imaginaire, supposé d'accord avec le «misanthrope», venait pourtant de recevoir le conseil «de faire l'Amour d'une manière un peu Misanthropique» ce qui implique. «point de complaisance déraisonnable» Mais celle-là qui mériterait l'éloge de «raisonnable» n'aurait même pas besoin d'être regardée avec complaisance, contrairement à «la plupart des Femmes [qui] n'ont pas le vrai goût du mérite» et qui, donc, ne sont pas dignes du «misanthrope», ni d'un rationaliste inspiré de lui¹⁶⁸

Contrairement à ce qui semblait devoir se conclure des discours généraux, Van Effen ne déclare donc pas a priori toutes les femmes indignes d'être fréquentées Il est finalement moins sévère même qu'il ne paraissait l'être en s'adressant à l'éventuel époux, car celle, hypothétique, qui serait assez raisonnable pour un mari «misanthrope» ou rationaliste, n'est pas totalement seule de sa catégorie – même si la catégorie d'en face, derrière une ligne de démarcation figurée encore par l'absence ou la présence de Raison, est très vaste puisqu'elle doit englober «la plupart» des femmes

Elle n'est pas seule, mais ses consœurs, si elles ne sont pas aussi hypothétiques, se recrutent surtout dans le passé lointain On retrouve le parallèle entre les oppositions «raisonnable-vicieux» et «utopique-réel», en constatant que ces femmes se rencontraient fréquemment chez les peuples anciens, que Van Effen oppose en les idéalisant à ses contemporains Dans cet «âge d'or» un époux était sûr de pouvoir, après son travail «se délasser de la fatigue du jour dans les bras de sa tendre moitié, dont la naïveté touchoit plus que les dégoûtantes mignardises des Femmes du siècle, qui cherchant l'Art de plaire, trouvent le secret de se faire mépriser»¹⁶⁹ Connaissant l'aversion de Van Effen pour tout ce qui est français¹⁷⁰, on ne s'étonne pas de voir que de telles «Femmes du siècle» se trouvent, d'après lui, plus en France qu'en Hollande Le beau sexe d'ici est «généralement simple, bon, flegmatique, peu passionné», particulièrement dans la «Hollande Septentriona-

167 Ni, surtout, comme «mâles» Cf plus haut, la description des trois vertueuses qui avaient «tout le mérite solide d'un homme qui en a beaucoup» (voir p 41)

168 *Mis* 31/8 1711 p 128

169 *Mis* 10/8 1711 p 103

170 Voir plus haut, p 33,34

le»¹⁷¹, «ou la Simplicité des Moeurs n'a pas succombe sous les Richesses»¹⁷² Malheureusement, l'influence française se fait sentir «dans nôtre Pais même, où jadis la Simplicité d'une Fille s'etendoit jusqu'à l'âge de 16 ou 18 Ans, il s'en trouve à présent fort peu, qui ayent atteint leur douzieme, en état d'apprendre quelque chose de nouveau» dans certaine chanson libertine¹⁷³ Van Effen regrette cette évolution qui en partant d'une situation initiale où l'épouse adoptait «les Moeurs d'une Sabine austère Pour l'Epoux seul riante, à tout Amant sévère»¹⁷⁴, a abouti à ce qui existe actuellement «dans nos Villes capitales [où] un Homme qui tient quelque rang parmi ses Citoyens, se croiroit deshonoré s'il ne préféreroit pas aux Caresses légitimes de la plus aimable Femme, la Tendresse etudice et artificielle de quelque Salope, dont tout le merite est dans les Jambes ou dans le Gosier»¹⁷⁵

2f Contradictions

En ses deux qualités de «misanthrope» et de «bagatelliste» Van Effen se montre partisan d'une vie familiale simple et heureuse Le problème est qu'une telle vie est évidemment difficile à atteindre ce savetier, décrit par le «misanthrope», qui «quoi qu'aux bords de la disette, Ne se croit pas malheureux, Il est Epoux de Lysette»¹⁷⁶, est bien un personnage imaginaire, de même que son épouse Ce genre de bonheur paraît pourtant réalisable au «bagatelliste», qui dans ses moments d'optimisme semble entrevoir comme réelle l'existence de femmes raisonnables «rien n'est plus possible qu'une Constance matrimoniale entre deux personnes raisonnables et vertueuses, qui n'ont pas gâté la simplicité de leurs idées naturelles»¹⁷⁷ Il pense alors que «ce n'est que la Tyrannie de la Mode qui rend de telles unions si rares» Il précise que pour ces mariages heureux – on ne s'en étonnera pas – il vaut mieux une Hollandaise qu'une Française la première «fait goûter à celui qui possède son coeur, tout ce que l'Amour a de doux et d'agréable», alors que l'autre «enrage trop souvent contre son Amant, et elle le fait trop souvent enrager, pour que bien-tôt un Calme plat ne succède à cet Orage de tendresse»¹⁷⁸

171 Il parle apparemment de ce qui est actuellement la province de ce nom (située au nord d'Amsterdam) Les habitants en seraient «toute une autre Race d'Hollandois que les autres Ils sont *Frison*s d'Origine, et comme ils se marient toujours les uns aux autres, leur ancienne simplicité, et la forme ancienne de leurs Habits sont toujours demeurez dans leur entier» (*Bag* 8/9 1718 p 6)

172 *Bag* 8/9 1718 p 3 et 7

173 *Bag* 13/6 1718 p 93/4

174 *Bag* 20/6 1718 p 110

175 *Bag* 13/6 1718 p 95

176 *Mis* 2/11 1711 p 203

177 *Bag* 13/10 1718 p 83

178 *Bag* 12/9 1718 p 16 Van Effen ne se mariera lui-même qu'en 1732, à 48 ans,

Le «misanthrope» est en effet plus sombre et remet en doute l'existence même de femmes autres que vicieuses «rien n'est plus equivoque que la fidelité d'une Epouse La Femme la plus innocente, peut quelquefois paroître criminelle, et une Femme criminelle trouve souvent le secret de tirer de ses infidélitez même, de quoi les colorer, et de quoi paroître innocente»¹⁷⁹ Eventuellement, il se passera d'une femme sans trop de regrets «le bonheur où aspire [le «misanthrope»] c'est la souveraine liberté de sa Raison, qu'accompagne une médiocrité aisee, et le doux commerce d'un petit nombre d'Amis vertueux»¹⁸⁰ Dans l'idéal de vie du «bagatelliste», même s'il est moins négatif, il n'y a pourtant pas beaucoup plus de place pour une femme «une vie calme et tranquille est ce qu'il y a de plus estimable, pour un Homme qui sait varier ses occupations et ses amusemens, et qui sait sur tout se rendre le possesseur de chaque instant de la Vie, par un Esprit de réflexion, qui l'accompagne toûjours [] il ne sauroit jouir de cette tranquillité, que lorsqu'il est assez heureux pour ne dépendre que de la Raison et de la Vertu»¹⁸¹

L'équivoque et la fausseté féminines, ridiculisées au moyen des portraits, et dénoncées de façon plus méthodique grâce au «système» – ridicule et dénonciation basés sur des lectures – forment donc, quand même, un obstacle majeur à tout contact concret avec des femmes, pour un homme raisonnable tel que Van Effen se presente et tel qu'il doit imaginer ses lecteurs

Mais, surprise!, la fausseté est aussi – ailleurs – encouragée par ce même «misanthrope»¹⁸² «Votre empire sur leur coeur seroit bien plus durable [dit-il aux femmes], si vous saviez donner à vos manières une certaine irrégularité» Pas n'importe laquelle il faudrait qu'elle «parût moins l'effet d'un esprit bisarre, que d'une vivacité propre à varier votre mérite, et à le présenter toûjours sous une face nouvelle», tout cela pour ménager «la délicatesse de leur Amour-propre» Il ajoute bien qu'il ne faut pas aller jusqu'à rebuter les «Amans par des caprices excessifs» et que ses conseils doivent être pratiqués «avec précaution» La même précaution doit être adoptée pour «ren-

après la mort de sa mere – avec une Hollandaise Il aura deux enfants et mourra en 1735 Depuis longtemps avant leur mariage il avait courtisé sa future femme, mais n'avait pu l'épouser a cause de difficultés financieres On trouvait que «malgre toute sa raison et tout son esprit, [il] s'était marié comme un sot» («Lettre sur la Nouvelle Edition des Oeuvres de M van Effen» dans la BF, 1742 t XXXV 1e partie art VII p 160)

179 *Mis* 31/8 1711 p 128

180 *Mis* 19/5 1711 p 7

181 *Bag* 17/11 1718 p 163/4

182 Nous retrouvons ici le même genre de contradiction que celle qui concernait l'éducation des femmes, voir plus haut, p 43 Cependant il parle maintenant des hommes a la troisieme personne ce qu'il conseille ne serait peut-être pas de son goût personnel

dre votre tour d'esprit heureux et aimable» tout en vous gardant «de faire les Philosophes»¹⁸³, et pour vous rendre belles sans tomber dans l'excès: «il vous faut de l'ajustement, j'en conviens»¹⁸⁴. Ainsi «une Femme, sans avoir rien de beau, entreprend rarement de plaire sans y réüssir»¹⁸⁵.

Qu'est-ce que les lectrices ont pu penser de tels conseils où on leur disait de faire – avec prudence – justement ce qui leur serait sans doute reproché dans la suite¹⁸⁶? Après des débuts peu prometteurs, Van Effen tenait davantage compte d'elles, mais sans résoudre ces problèmes posés par sa propre attitude paradoxale: «je reviens encore à vous, Mesdames; je sais¹⁸⁷ que vous avez goûté les conseils que j'ai pris la liberté de vous donner, et c'est votre approbation qui m'engage de vous les continuer»¹⁸⁸. Tout en s'adressant à elles, il arrive mal ici – ou il ne cherche pas – à s'imaginer la situation d'une femme¹⁸⁹. D'ailleurs, dans son optique, la difficulté que rencontrent les hommes dans leur recherche de la rare femme qui soit raisonnable, n'a pas son équivalent pour les femmes: d'abord, elles n'ont pas à chercher, ensuite,

183. Au début de cette étude, nous avons vu que certaines femmes auteurs étaient traitées avec assez de respect quoique plutôt comme femmes que comme auteurs. A la question qu'il pose si «une Femme savante pourroit [...] toucher un Homme raisonnable», il répond que oui, si elles «sont savantes comme il faut l'être» (*Mis.* 8/6 1711 p.35).

Madame Deshoulières, comme on a vu, a dû être de celles-là. Elle a fait, instinctivement ou par calcul, ce que le «misantrope» conseillait: «si vous voulez nous charmer par des raisonnemens exacts, par des réflexions profondes, ménagez-leur une expression aisée et naturelle; qu'elles ne sentent jamais l'Etude et le Cabinet, et qu'elles ne paroissent que l'effet d'un Génie peu vulgaire» (*Mis.* 25/1 1712 p.29).

Quant à Madame Dacier, nous avons constaté (plus haut, n. 103) qu'il n'avait pas réfléchi à son cas. Pourtant il ne valorise guère son genre d'activité: «pour ce qu'on nomme le Savoir et qui consiste à lire, compiler et commenter les Anciens Auteurs, je croi que les femmes nous y surpasseroient, si elles vouloient s'apliquer; une grande profondeur d'esprit n'y est point nécessaire; la mémoire et l'imagination suffisent pour y exceller; et j'e conseillerois assez cette étude aux Dames, s'il n'étoit pas fort inutile de la porter loin, et si les manières pédantesques n'étoient pas insupportables dans le beau sexe» (*Mis.* 1/8 1712 p 245). Voir aussi «Madame Dacier», p.191-194.

184. *Mis.* 25/1 1712 p.27/32.

185. *Mis.* 1/8 1712 p.245.

186. On ne sait rien sur le public réel du *Mis.* et de la *Bag.* (sauf qu'il a été assez grand; voir plus haut, p.23), ni sur les proportions lectrices-lecteurs.

187. Il ne dit pas comment. Pour connaître les opinions des lecteurs, le «misantrope» et le «bagatelliste» allaient parfois au café. Il n'est guère probable qu'ils y aient rencontré des femmes (cf. Buijnsters, P.J., «Sociologie van de Spectator», dans *Spiegel der Letteren.* 1973 (15) p.8).

188. *Mis.* 29/2 1712 p.65 (3e partie de ses «Conseils aux Dames»).

189. A quelques exceptions près, dont voici une notable: «Il est naturel qu'une Femme se fasse autant de plaisir de voir un beau Garçon, que nous nous en faisons de regarder une belle Fille» (*Bag.* 1/8 1718 p.207).

les hommes raisonnables sont moins rares que les femmes du même « calibre »

Pourtant, Van Effen se rend compte – et il lui arrive parfois de le montrer – que les femmes sont désavantagées par rapport aux hommes. Elles n'ont guère la liberté, comme cela était permis au « misantrope » et au « bagatelliste », de se passer de mari et de mariage. Ce n'est – Van Effen le voit bien – qu'en tant que femme mariée qu'elles peuvent jouer « leur petit rôle dans le monde » et qu'elles ne sont « pas entièrement hors d'oeuvre dans le plan de la Création »¹⁹⁰. A partir de telles remarques dispersées çà et là aussi bien dans le *Misanthrope* que dans la *Bagatelle*, on peut conclure que Van Effen, malgré les contradictions signalées, a bien un côté « féministe », et qu'il n'est pas qu'un galant champion des femmes, comme le disaient certains¹⁹¹.

On constate que, outre la description de types tout faits, l'élaboration de théories autour de ces types, et la justification de la situation réelle, il arrive parfois à Van Effen de se représenter clairement ce que c'est qu'être une femme dans cette société – notamment ce qu'est le sort d'une femme mariée, sort enviable par rapport à ceux des autres femmes, mais non pas si on le compare à celui du mari. Celui-ci, « à proportion qu'il avance en âge, il voit devant lui des occupations plus graves [] Il n'en est pas ainsi des femmes, les Postes honorables, les Emplois éclatans n'ont aucune relation avec elles [] On ne songe pas à elle, elle est morte civilement »¹⁹².

2g. La responsabilité

Après les critiques faites aux femmes, contredites par des conseils qui tendent à maintenir les traits critiqués, après les classements défavorables aux femmes autres que les anciennes Bataves, et peu compensés par des remarques galantes, voici que Van Effen évalue mieux ces problèmes et convient même de la responsabilité des hommes.

Il y a peut-être ici la trace de son évolution personnelle. Au cours des années 30, dans son *Hollandsche Spectator*, il attaquera un peu plus clairement encore cette « morale double » dont on – lui-même aussi – témoigne lorsqu'il s'agit des femmes¹⁹³. Bien que déjà en 1712 il se soit déclaré « porté à rendre justice au sexe »¹⁹⁴, il semble que l'âge ait développé en lui la compréhension « Vos Vices sur lesquels nous nous récrions le plus, sont justement ceux que nous nous éforçons de faire naître dans votre coeur ». C'est exactement ce que nous l'avons vu faire dans ces journaux. Mais dans le même numéro du *Misanthrope* déjà il s'en excuse clairement auprès de son public féminin et

190 *Bag.* 20/10 1718 p 98

191 Pienaar et Rau, voir plus haut, p 28

192 *Mis.* 21/11 1712 p 370

193 Cf Zuydam, op cit , p 156/7

194 *Mis.* 5/12 1712 p 387.

lui explique comment parfois il a pu être «entraîné par le ridicule plaisir de dire un bon mot» et alors sacrifier ses «propres maximes, et l'estime que j'ai pour vous, au désir de briller à vos dépens: tant il est vrai que la Vanité est dangereuse à la Raison, et qu'il est difficile de ne se pas écarter du bon sens en courant trop après l'esprit»¹⁹⁵. Il continue ses excuses dans la *Bagatelle*, avec plus de ferveur, même si ce n'est qu'une ou deux fois. Il ne le dit pas, mais il pourrait bien regretter certains de ses portraits¹⁹⁶: «Entre les Lieux communs que les Sots étudient pour briller dans les Compagnies, le plus impertinent est à mon avis, un certain amas de Pensées anciennes et modernes contre le Beau-Sexe»¹⁹⁷.

Dans le *Misanthrope* il n'avait pourtant pas fait que ridiculiser les femmes. Déjà alors, il avait pris la défense de Dorinde, mère après seulement six mois de mariage: il jugeait qu'elle n'avait pas besoin de passer «pour peu vertueuse, parce qu'une seule fois sa Vertu a été surprise hors de garde»¹⁹⁸. Ce genre d'interventions, rares, est formulé d'un ton bien plus personnel et sincère que ces portraits sans doute empruntés et par rapport auxquels il semble prendre ses distances plus tard: «un injuste préjugé des Hommes, fondé sur les plus fausses idées de l'Honneur, nous a rendus infiniment plus vicieux que le Beau-Sexe. Abusant de nôtre prétenduë supériorité, et nous rendant les maîtres des maximes, qui passent pour incontestables parmi le Beau-Monde, nous retranchons tout d'un coup de la Liste de nos Vices infamans, un grand nombre de ces mêmes défauts, que nous trouvons les plus infames dans l'autre partie du Genre humain»¹⁹⁹.

195. *Mis* 17/8 1711 p.115.

196. Nous disons déjà qu'il y en avait moins dans la *Bag*.

197. *Bag*. 30/1 1719 p.65.

198. *Mis*. 28/9 1711 p.163.

199. *Bag* 30/1 1719 p.66. Est-ce qu'il aurait subi quelque influence de Poulain de la Barre? Il tente en effet de «se défaire des préjugés», suivant en cela le sous-titre de *L'égalité des sexes* (Paris, 1673). Il ne mentionne jamais son nom, mais Mc Niven Hine a montré comment d'autres auteurs (dont Montesquieu et Madame de Lambert) lui faisaient, sans l'avouer, des emprunts parfois littéraux (Mc Niven Hine, E., «The woman question in early eighteenth-century French literature: the influence of François Poulain de la Barre», dans *SL'EC*. 1973 (116) p.65-79).

Absolument en contradiction avec les théories de ce dernier est évidemment l'idée de la faiblesse de la Raison féminine. Chez Van Effen la Raison ne se donne pas pour projet d'abolir toute différence entre le statut de la femme et celui de l'homme. Une autre différence entre eux deux est que, comme nous l'avons vu, Van Effen tient compte des relations sentimentales qui peuvent exister entre hommes et femmes.

Mais, quand Van Effen en vient à renverser la hiérarchie entre les hommes et les femmes et à dénoncer la responsabilité des hommes, il rejoint ce «féministe» du siècle précédent, dont il aurait très bien pu, consciemment ou inconsciemment, subir l'influence.

Les conclusions qu'il en tire sont graves et tendraient à renverser tout son «système». Celui-ci refusait à la femme la capacité de marcher vers la Vérité, faute de Raison suffisante. Elle était donc moins «homme» que les hommes à qui ne s'appliquait pas collectivement une telle règle. Par conséquent, si une femme essayait de ressembler à un homme, elle tentait – en vain – de «s'élever» au-dessus de son sexe, alors qu'un homme ne devait pas «s'abaisser» au-dessous du sien²⁰⁰. C'est ce qui se laissait conclure des divers discours représentant, ensemble, son système de pensée. Mais en 1719, sa pensée ayant évolué, il est arrivé à la conclusion que par leurs abus de «prétendue supériorité» les hommes sont «infiniment au-dessous du Beau-Sexe»²⁰¹.

2h *L'effet total*

Il nous reste à constater que ce qui est dit par Van Effen à travers ses personnages narrateurs à propos des femmes, comporte des contradictions – sans doute à cause des différentes influences subies. Il n'est pas possible de le caractériser simplement comme «galant» ou «féministe», comme l'avaient fait Rau et Schorr²⁰². Il sait être galant en effet, mais on retrouve chez lui des traces importantes de toute une idéologie négative concernant les femmes. Elle est étrangement contre-balancée par des remarques où il s'accuse lui-même – remarques peut-être indirectement inspirées de Poulain de la Barre, mais manquant tout à fait de la rigueur de celui-ci. Faut-il conclure que dans ces remarques-là réside le «vrai» Van Effen? Le ton qui paraît plus personnel que dans les portraits, inciterait à le penser.

Dans ce qui s'écrit sur les femmes, l'influence de ce que d'autres ont déjà formulé ou imaginé à leur propos, est importante. Même un «spectateur», comme Van Effen, en décrivant les femmes, ne se contentait pas de regarder autour de lui. Le résultat est quelque peu déroutant, puisque les influences subies et la tradition sont mises à contribution à côté des idées neuves et de l'indignation personnelle. Le manque de cohérence qui en résulte correspond bien au genre, tel que Martens l'avait défini, plein de contradictions²⁰³.

La manifestation de sa révolte contre la situation où se trouvent les femmes, permettrait de donner à Van Effen une petite place dans une éventuelle histoire du féminisme. Mais le peu d'importance quantitative de l'expression de son «féminisme», comparé à la présence plus nombreuse de types féminins rangés – idéologie à l'appui – hors de la société concrète et même de l'humanité, annule cet effet favorable. On est obligé de reconnaître que l'intérêt qu'il porte aux femmes réelles est bien moins grand que l'importance accordée à la femme fictive – que ce soit celle créée par Molière avant

200 *Mis* 26/9 1712 p 307

201 *Bag* 30/1 1719 p 67

202 Voir plus haut, p 28

203 Voir p 30, n 56

lui, ou celle imaginée par lui d'après ce modèle. L'imagination, que Van Effen avait considérée comme féminine, joue donc un rôle important aussi dans le regard des hommes sur les femmes – tout au moins dans ces discours de Van Effen.

Il y a, dans ce XVIII^e siècle, un genre journalistique qui semble a priori exclure les femmes. Les journaux en question traitent de la réalité politique et événementielle de l'époque, dans laquelle l'élément féminin ne tenait que peu de place. Il s'agit des gazettes, périodiques à parution fréquente qui rapportent l'actualité du moment, cette actualité qui formera dans un stade ultérieur le matériau des historiens¹.

Ce n'est pas forcément la faute des auteurs de gazettes (ni, plus tard, celle des historiens), s'ils n'avaient pas souvent l'occasion de parler de femmes. Elles étaient peu mêlées à ce qui leur fournissait des sujets : développements politiques internationaux, d'ordre diplomatique ou militaire, mais aussi progrès de la science et problèmes économiques. Sachant le contenu des gazettes, on pourrait presque estimer inutile et superflue notre entreprise. Mais nous ne nous fixons pas pour but de constater une nouvelle fois l'absence de participation féminine dans la vie politique. Nous étudierons les fonctions occupées – quand même -- par des femmes à l'intérieur du texte de ces divers périodiques, qui, malgré des caractéristiques semblables, se distinguent cependant les uns des autres.

Ils diffèrent notamment quant au nombre de femmes présentes dans leurs colonnes respectives. On pourrait attendre que les pourcentages de femmes mentionnées varient peu, puisque les journalistes écrivent tous sur la même actualité, pourtant ces nombres diffèrent beaucoup d'un journal à l'autre : on le constate au premier coup d'oeil. En étudiant les gazettes de ce point de vue, on pourra non seulement préciser l'image qu'à l'époque on se faisait des femmes, mais aussi distinguer ces périodiques entre eux. Car à ces nombres différents de figures féminines doivent correspondre d'autres différences : la proportion de femmes admises dans chaque gazette, pourrait presque constituer un critère de classement.

1 Nous ne nous occuperons pas ici des relations qui existent entre gazettes, mensuels, Histoire, ni des comparaisons qu'on peut faire entre ces types de discours : celui des gazettes « n'est qu'un ramas confus et inorganisé de faits bruts [] se situe en deçà du seuil où apparaît l'histoire », les mensuels « tendent à une vue relativement synthétique » (Voir Rézat, P., « Les gazettes de l'événement à l'histoire », dans *Etudes sur la presse au XVIII^e siècle* Lyon, 1978 (n°3) p 24/25)

Pour réaliser une telle étude, il n'est pas besoin d'analyser les livraisons sur de longues périodes. Ces journaux, tout en dépendant, pour le contenu, de ce qui leur est fourni par les événements, sont assez stables quant à leur conception rédactionnelle. Par conséquent, un échantillon même de quelques mois peut être considéré comme représentatif. Or, nous disposons d'un tel échantillon, sous la forme d'un listing thématique élaboré il y a quelques années. Plusieurs gazettes, et journaux littéraires comportant une partie-gazette, avaient été sélectionnés et dépouillés dans un tout autre but². Le listing-thèmes auquel avait abouti ce dépouillement, pouvait être mis à profit pour étudier toutes sortes de sujets, et plus particulièrement l'intérêt qu'y apportaient les journalistes³. Un de ces sujets était «la femme»⁴.

La recherche en question, et par conséquent le listing, concernaient les mois de mai, juin, juillet et août de l'année 1778⁵, c'est donc sur ces quatre mois, que porte notre étude de la position des femmes dans les gazettes. Le choix de l'époque n'a nullement été fait en fonction de cette étude, mais cet arbitraire n'exclut pas la représentativité, ni sur le plan de l'organisation du périodique, ni sur celui du contenu. Les guerres et menaces de guerre qui occupaient les esprits sont quasi éternelles.

Seront concernés les six périodiques suivants : quatre gazettes, à savoir le *Courier de l'Europe*, le *Courier du Bas-Rhin*, la *Gazette de La Haye*, et la *Gazette des Deux-Ponts*, et puis les «parties-gazette» du *Mercur de France*, et du *Journal Historique et Littéraire*⁶.

Les gazettes paraissaient généralement une ou deux fois par semaine, certaines depuis fort longtemps déjà (comme la *Gazette de La Haye*). Mais des périodiques mensuels ou bimensuels, plutôt journaux littéraires eux-

2 Celui de voir combien, proportionnellement, on attachait d'importance au double événement commémoré en 1978 : la mort de Voltaire et de Rousseau. Cf. Jansen, P., Moureau, F., Van Dijk, S., «L'événement dans les périodiques (1er mai – 31 août 1778)», dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 1979 (79) p. 233-243.

3 Voir Jansen, P., «Introduction», dans Jansen et al., op. cit., p. 12.

4 Voir Jansen et al., op. cit., dans lequel figure notre article «1778 : Les femmes dans l'actualité» (p. 147-158), dont la présente étude est une version remaniée.

5 Voltaire étant mort le 30 mai, et Rousseau le 2 juillet.

6 Une justification du choix des périodiques est donnée dans l'article cité : Jansen, Moureau, Van Dijk, p. 233. Pour cette étude – puisque c'étaient deux auteurs, qui venaient de mourir – nous ne nous étions pas bornés aux parties-gazette, et un équilibre avait été recherché entre les journaux littéraires et les gazettes, ainsi qu'entre les différents lieux d'origine des périodiques.

Deux autres périodiques, qui étaient inclus dans le dépouillement, ont été ici laissés de côté : les *Nouvelles Ecclesiastiques* et la *Correspondance Littéraire*. Tous deux occupent une position un peu à part. Le premier, périodique janséniste clandestin, parle peu de femmes. L'autre, correspondance manuscrite adressée à quelques abonnés étrangers, manifeste une tendance à dénigrer quelque peu les femmes auteurs, surtout quand elles écrivaient des romans (voir «Les Romancières», p. 238).

mêmes, pouvaient comporter aussi une «partie-gazette» (le *Mercur de France*, le *Journal Historique et Littéraire*) Parmi les gazettes et «parties-gazettes», celles qui paraissaient à l'étranger (le *Courier du Bas-Rhin*, la *Gazette de La Haye*, la *Gazette des Deux-Ponts*) et qui n'étaient donc pas gênées par le privilège de la *Gazette de France*, sont bien plus riches en informations⁷ C'est ce qui apparaît clairement, en juin 1778, quand, à l'occasion de la retentissante faillite du libraire Lacombe, son concurrent Panckoucke devient propriétaire du *Mercur de France* Il y réunit alors, pour le remonter, le *Journal de Politique et de Litterature de Bruxelles*⁸ Les nouvelles politiques que le *Mercur de France* puisait jusque-là dans la *Gazette de France*, sont remplacées alors par une rubrique intitulée «Journal Politique de Bruxelles», qui serait rédigée, selon l'annonce, par le même journaliste qu'auparavant⁹, et dans le même esprit Les nouvelles deviennent alors nettement plus copieuses, passant d'une douzaine de pages à environ quarante, trois fois par mois au lieu d'une¹⁰

A cette même occasion, on joignait aussi au *Mercur de France* le seul journal pour femmes qui avait été plus ou moins viable le *Journal des Dames*¹¹ Celui-ci ne comportait pas, durant les années 1777-78, sous la direction de Dorat, de partie-gazette, et ne pouvait donc être inclus dans la présente étude Mais il nous servira parfois de point de référence

1a. *Les femmes dans les gazettes*

Nous avons pu constater, dans notre recherche initiale, que l'Événement qui préoccupait surtout les journalistes et sans doute leur public, était la Guerre d'Indépendance américaine¹² Celle-ci amenait des tensions et même des combats navals entre la France et l'Angleterre Il y avait, en outre, des concentrations de troupes dans le Nord de l'Europe, et entre Berlin et Vienne

7 Cf. Lojek, J., «Gazettes internationales de langue française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle», dans *Actes du Colloque Modeles et moyens de la reflexion politique au XVIIIe siecle* Lille, 1973, p 369-382

8 Tucoc-Chala, S., *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française (1736-1798)* Paris, 1977, p 208/10 Le tirage à part du «*Journal de Bruxelles*» continue à exister

9 Dubois-Fontanelle (Tucoc-Chala, op cit., p 202)

10 MF 5/7 p 120

11 Voir plus loin l'étude consacrée à ce journal, p 137, 138 L'absorption du JD a eu moins de repercussion sur le contenu du MF On a dû penser – avec quelque raison – que le contenu du JD correspondait assez à la partie littéraire du MF, pour que des adaptations soient superflues

12 Jansen, Moureau, van Dijk, art cit., p 234 sur 8000 attributions de mots-clés, il y en a 687 pour «flotte» et «marine», 510 pour «armée», 506 pour «diplomatie», 290 pour «guerre» Plusieurs de ces mots-clés peuvent avoir servi pour renvoyer à une même nouvelle, et puis il y eut les autres conflits armés Ces chiffres ne sont donc donnés qu'à titre indicatif

on s'envoyait des mémoires pleins de revendications à propos de la question de la succession de Bavière, qui risquait, elle aussi, de dégénérer en un véritable conflit. Ces sujets, traditionnellement, ne correspondent pas au «féminin», et en effet elles ne sont pas nombreuses, les femmes qui ont eu l'honneur de figurer dans ces gazettes¹³. De plus, elles sont souvent à peine visibles se perdant dans des groupes, cachées derrière leurs maris, disparaissant derrière leurs fils, et parfois rendues invisibles pour le lecteur à défaut d'un nom qui permette de les identifier – suffisamment nombreuses cependant pour qu'on puisse distinguer diverses catégories de femmes et de situations dans lesquelles elles figurent. Elles s'y trouvent soit par la force des événements, soit par la volonté du journaliste. C'est ce dernier cas, dans lequel il y a eu visiblement une décision prise par le journaliste, qui est le plus intéressant.

Il faut préciser que nous ne nous intéresserons ici qu'aux individus, et non pas aux textes sur la condition féminine, tel que ce *Mémoire sur la conservation des enfants* par Royer¹⁴. Nous ne nous sommes pas non plus attachées à relever des remarques générales qui auraient été révélatrices de la mentalité du journaliste et peut-être de son public, comme celle qu'on trouve dans le *Journal Historique et Littéraire* : la philosophie «nous arme contre la pauvreté [.] elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons»¹⁵. Il s'agira uniquement de savoir qui figure dans les gazettes, pourquoi, et comment.

Pour cette raison, nous ne distinguerons pas ces femmes selon le critère de leur statut dans la société, ou du degré d'intérêt apporté aux personnages par le public. Ces critères ont sans doute pu avoir une certaine importance pour le journaliste au moment de faire entrer quelques-unes d'entre elles dans son journal. Mais il n'en est pas ainsi pour toutes. Et en utilisant nous-mêmes ces critères, nous ne jugerions plus le véritable discours journalistique. Comme c'est celui-ci qui nous intéresse, nous aurons recours à des critères plus appropriés, qui sont : la façon dont une femme est désignée

13 Le listing donne 31 occurrences du mot-clé «femme». Cependant, nous ne nous sommes pas bornées à ces seules occurrences, ayant constaté par recoupement avec le texte, que dans ce cas-là les femmes présentes ne seraient pas toutes prises en considération. Il a été fructueux aussi de chercher sous des mots-clés proches : «enfant» (31), «famille» (28), «amour» (1), «sexualité» (9), «prostitution» (1). L'inconvénient est que, pour définir ce qui est proche, les enquêteurs n'ont guère pu éviter de se baser sur le rôle traditionnel de la femme, et que les exceptions, de ce fait, ont parfois échappé. Nous nous sommes donc beaucoup reportées aux textes aussi.

Voir sur les problèmes posés par l'emploi de ce mot-clé, et par conséquent par l'emploi de cette méthode pour ce sujet : Van Dijk, S., «*Journal des Dames* et journaux des hommes, la notion *Femme*» (art. cit.), p. 98/99 (note 92).

14 Cf. 2/6 p. 374. Le même mot-clé «femme» y renvoyait également.

15 JHL 1/6 p. 165.

par le journaliste – à l'aide d'un nom ou d'une indication autre –, et la raison pour laquelle elle semble être mentionnée c'est-à-dire la fonction qu'elle occupe dans le texte de la gazette, plutôt que le rôle joué par elle dans la société que décrit le journaliste. Ces deux critères, désignation et fonction dans le texte, sont souvent liés l'un à l'autre.

1b *La royauté et la misère*

La situation de l'époque pourrait sembler relativement favorable aux femmes, puisqu'il y en a quelques-unes qui, de manière active, jouent des rôles notables dans la politique internationale : une Impératrice, une Reine, une Impératrice-Reine, régnant – bien sûr à défaut de successeur mâle, mais régnant – chacune en son propre nom, et désignées le plus souvent par leurs prénoms, Cathérine¹⁶, Marie¹⁷, et Marie-Thérèse¹⁸. On les voit dépêchant des ambassadeurs dans divers pays, nommant des ministres, signant des traités. Ce n'est guère en qualité de femmes qu'elles intéressent les journalistes, mais à cause – et à la mesure – de l'importance des pays qu'elles dirigent. Marie-Thérèse est la femme le plus souvent mentionnée dans les gazettes de cette période, la Reine du Portugal y figure surtout à l'occasion d'un traité conclu avec le Roi d'Espagne¹⁹. Si les journalistes ne vont pas jusqu'à parler du «Roi Marie-Thérèse», comme le fera George Sand dans *Consuelo*²⁰, ces dames sont approchées sans aucune manifestation de galanterie. Leur présence sur leur trône respectif n'est pas mise en question, même si les discussions, mémoires et contre-mémoires, fournis à l'occasion de l'affaire de la succession de Bavière et rappelant le problème posé par les fiefs féminins²¹, font sentir que rien ne va moins de soi, pour nombre de contemporains, qu'une femme sur un trône. Mais à l'égard de ces femmes, les journalistes ne se posent plus ce problème, et traitent les Impératrices comme des Empereurs, et la Reine à l'égal du Roi.

16 Cathérine II la Grande, Impératrice de Russie de 1762 à 1796

17 Marie Ière de Bragançe, Reine du Portugal de 1777 à 1816, nommée généralement par son titre

18 Marie-Thérèse, Impératrice d'Autriche et Reine de Bohême et de Hongrie (1740-1780)

19 *ms 5/7 p 118*. En effet, elle reste un peu à l'ombre des deux autres, Boudier de Villemert, dans son *Nouvel ami des femmes*, l'oublie aussi. «Nous avons actuellement deux grands Empires en Europe gouvernés par des femmes qu'on peut mettre au rang des plus grands Rois» (p 34). Le *CBR* fait savoir cependant qu'elle donne des audiences le mardi et le samedi (1/7 p 449).

20 George Sand, *Consuelo*. Ed utilisée Paris, 1979, p 560

21 Des femmes, mortes aussi bien que vivantes, y sont fréquemment nommées, par exemple l'épouse de Louis le Severe décapitée par lui en 1273 sur un faux soupçon d'adultère, et aussi Marie-Antoinette, puisque la Maison de Habsbourg fonde sa sûreté sur son alliance matrimoniale avec le Roi de France (c BR 8/7 p 462)

Tout au plus pourrait-on dire que parfois pour ces femmes qui règnent, on semble faire référence à leurs qualités de mères les «bontés», appréciées chez la Reine du Portugal²². Plus que leurs collègues masculins elles s'intéresseraient aux malades, pour lesquels Marie-Thérèse donne de l'argent, aux enfants à inoculer, auxquels la même rend visite²³, aux victimes d'incendies, que Cathérine aide financièrement²⁴. La Reine du Portugal fait même gracier un assassin, qui dans un placet avait invoqué la Sainte Vierge²⁵. Elles se seraient donné pour tâche aussi de calmer des esprits, comme encore Cathérine, qui s'était proposée comme médiatrice entre Vienne et la Prusse²⁶. Une anecdote est particulièrement appréciée, qui fait paraître Marie-Thérèse comme proche des femmes ordinaires et anonymes. son fils agissant déjà sous le titre d'Empereur, mais parlant volontiers de sa mère, s'adresse à une femme qui vient lui présenter un placet, et il la compare à elle «Songez donc que j'ai aussi ma mère à Vienne, qui comme vous a deux fils à l'Armée»²⁷. Il lui donne quelques ducats «pour la rassurer». Tout en rapprochant les deux mères, l'Empereur – et les journalistes après lui – accentue le contraste fondamental qui existe entre ces deux femmes celle qui est mère «aussi» et celle qui, comme la foule des mères anonymes, est essentiellement mère. Encore cette dernière, grâce à son fils-soldat, est entrée dans au moins quatre gazettes, et participe donc bien à l'actualité. Mais, le fils étant un soldat anonyme parmi les autres, elle non plus n'a pas de nom. Isolée un instant de la foule par la présentation du placet et la conversation avec l'Empereur, elle s'y réintègre du fait de son anonymat. Elle est une de ces femmes – et il y a ainsi de nombreux hommes également – qui occupent une place dans l'actualité malgré elles, seulement parce qu'elles en subissent les effets.

Les femmes se retrouvent régulièrement dans cette position de victimes, leur situation collective s'y prête plus que celle des hommes innocentes par définition puisque sans aucun pouvoir, assimilées aux enfants au-dessous de l'âge de 10 ans et aux vieillards au-dessus de celui de 70 ans – ces trois catégories sont exemptées d'être mises en esclavage selon le traité entre le Maroc et Florence²⁸. Elles sont alors décrites par groupes, souvent avec

22 JHL 1/8 p 520

23 MF 5/7 p 78

24 MF 25/8 p 315

25 GDP 25/7 p 488

26 MF 15/7 p 198, id 25/8 p 321. Dans un compte rendu (hors de la partie-gazette) des *Reglemens de Sa Majesté Imperiale Cathérine II pour l'Administration des Gouvernemens de l'Empire des Russies*, on parle des «sages institutions de Pierre le Grand», chez Cathérine ces mêmes institutions sont dues non pas à sa sagesse mais à «l'affection de l'Impératrice pour le bon ordre et le bien de ses peuples» (MF 15/7 p 157/8)

27 GDP 4/7 p 440, GLH 13/7 p 175, MF 25/7 p 318, JHL 1/8 p 547

28 CE 12/5 p 298

leurs enfants, placées ou à placer non sous la protection du mari – trop faible ou mort –, mais sous celle d'une instance masculine plus puissante «le Roi de Prusse voulant pourvoir à l'entretien des femmes et des enfants de ses soldats, vient de statuer, par un effet de sa bienfaisance, qu'à chaque femme qui ne peut loger aux casernes, il soit donné par mois six groschen pour son quartier, et trois pour son pain, voulant en outre Sa Majesté, qu'à celles qui ont des enfants il leur soit assigné pour chacun d'entre eux quatre groschen»²⁹ Le Congrès des Etats-Unis reprend, en attendant Washington, les fonctions protectrices des Rois, et s'indigne du fait que les Anglais emploient des sauvages pour massacrer les femmes et les enfants innocents³⁰ L'Eglise ayant également pour tâche de protéger les faibles, un ecclésiastique anglais demande qu'on vienne en aide aux veuves et enfants des Américains massacrés par des troupes britanniques; cette demande est cependant jugée extravagante dans cette situation de guerre on le condamne à un an de prison³¹

La condition de victime n'est certainement pas réservée aux femmes On retrouve les hommes à leurs côtes! Les émeutes populaires dues à la cherté ou à la rareté du pain ne sont pas le fait que des femmes³² Mais souvent les journalistes jugent bon de préciser que dans certains groupes d'opprimés il y eut des femmes aussi, parlant des pauvres des deux sexes à Ratisbonne³³, des Juifs expulsés de la Pologne avec leurs femmes et leurs enfants³⁴, des personnes des deux sexes et de tout âge que renferment les maisons de charité en France³⁵, des hommes, femmes et enfants mis en fuite par un

29 JHI 17/8 p 615

30 C E 9/6 p 366

31 GDP 23/5 p 344

32 MF 5/7 p 73 (en Turquie), p 113 (en France) Voir sur ces émeutes Bonnet, J C , «Les problèmes alimentaires dans la presse de 1778», dans Jansen e a , op cit , p 166-174 Dix ans plus tôt, des femmes participaient également a ce genre d'émeutes, Bonnet en donne des exemples «Les problèmes alimentaires dans la presse de 1768» dans Varloot, Jansen, op cit , p 103/4

La question est de savoir si les actions de ces femmes ont été motivées politiquement – et elles auraient donc quitté leur position de victimes – ou bien si elles étaient «governed by fears of famine and insecurity that drove them to riot» (Conner, S P , «Women and Politics», dans Spencer, S I (éd), *French Women and the Age of Enlightenment* Bloomington, 1984, p 51)

Toujours est-il que des femmes ont joué dans ces émeutes des rôles essentiels, diversement juges par les historiens, voir Dekker, R M , «De rol van vrouwen in oproeren in de 17e en 18e eeuw in de Republiek», dans *Tydschrift voor sociale geschiedenis* 1978 (4) p 305-316

33 GDP 9/5 p 307

34 GDP 12/5 p 314

35 JHL 1/6 p 185

bataillon de la milice de Kent en Amérique³⁶ Certains cas mis à part – celui par exemple des bohémiens ramassés en Hongrie avec séparation des époux³⁷ –, on pourrait estimer ces précisions superflues les populations bohémienne, juive et autre contiennent nécessairement des femmes Mais c'est qu'il faut lire sans doute «non seulement les hommes [ce qui eût été compréhensible], même les femmes, pourtant innocentes» Implicitement, à l'intérieur de ces groupes de gens tous miséricieux, des distinctions sont apportées On concède notamment aux hommes une part d'activité et d'initiative il arrive qu'ils soient désignés comme «rebelles», et les femmes comme «malheureuses», par exemple quand Mawhood fait connaître son projet de réduire les uns et les autres à la mendicité et à la détresse³⁸

Toutes ces femmes ont pénétré dans l'actualité malgré elles Cela vaut pour les têtes couronnées, où c'est une question de famille, aussi bien que pour ces malheureuses, qui par pur hasard sont devenues victimes Les journalistes, inévitablement, en consignant les guerres, doivent parler de ceux ou celles au nom desquels elles sont faites, d'un côté, et des victimes qu'elles engendrent, de l'autre Ils n'ont pas eu beaucoup de choix ces trois femmes régnautes et ces victimes étant liées à des événements précis, l'Histoire a prescrit aux journalistes de les mentionner Par contre, ils n'étaient obligés ni de rechercher les qualités maternelles chez les Reines, ni de préciser que parmi les victimes il y eut des femmes, pour pouvoir faire appel à des sentiments de pitié à leur égard S'ils le faisaient, c'était pour répondre non à des impératifs journalistiques, mais sans doute à des tendances existant dans la société

1c *La société*

Des tendances similaires ont assuré la survie à une autre catégorie de femmes, bien moins étroitement liées à l'histoire Les journalistes se montrent plus indifférents à leur égard ils ne tentent pas de retrouver en elles des mères, ni ne font déborder sur elles leurs sentiments de pitié Mais elles sont là, nommées, même si ce n'est pas par leurs prénoms

Ce sont leurs noms de famille que les journalistes peuvent supposer connus du public³⁹, mais non grâce aux merites des femmes elles-mêmes Le

36 CE 19/6 p 381

37 GDP 16/5 p 322

38 CE 23/6 p 396, MF 15/7 p 222

39 «Il est anormal d'employer un nom propre si l'on ne pense pas que ce nom «dit quelque chose» à l'interlocuteur, si donc l'interlocuteur n'est pas censé avoir quelques connaissances sur le porteur de ce nom On peut alors considérer comme le sens d'un nom propre pour une collectivité donnée, un ensemble de connaissances relatives au porteur de ce nom, connaissances dont tout membre de la collectivité est réputé posséder au moins quelques-unes» (Ducrot, O , Todorov, T , *Dictionnaire encyclopedique des sciences du langage* Paris, 1972, p 321)

hasard et la nature ont joué chacun son rôle pour que telle femme figure sous tel nom, comme membre de telle famille, parmi les nouvelles sur la Guerre d'Indépendance la Marquise d'Almodovar, femme de l'ambassadeur d'Espagne au Portugal, se rendant à Madrid avec lui, puis en Angleterre⁴⁰, et des femmes de ministres reçues en tant que telles chez la Reine⁴¹ La présence de ces femmes n'est pas absolument indispensable, ni à Madrid et en Angleterre, ou chez la Reine, ni dans les gazettes Elle dérive des fonctions du mari En admettant ces femmes dans leurs pages, les journalistes obéissent à certaines règles de la société Ces mêmes règles déterminent également l'existence de ces annonces de mariages, dans lesquelles il s'agit surtout de faire savoir que tel homme se marie Mademoiselle Bontems est moins intéressante que le Marquis qui la rendra Marquise⁴².

L'intérêt de ces mariages, auxquels le *Mercur de France* consacre une rubrique à part, réside bien sûr dans l'espoir de progéniture. Voilà la raison la plus commune, pour qu'une femme soit mentionnée dans une gazette sa grossesse et son accouchement La plupart des femmes nommées doivent cette mention à leur constitution biologique, et aux fonctions sociales qui en découlent⁴³ «La plus chérie» de toutes les femmes du Sultan de Constantinople est morte à l'âge de 25 ans, mais il est précisé qu'elle lui a donné un Prince⁴⁴. Il n'est pas étonnant qu'on ait voulu voir aussi une mère en Marie-Thérèse⁴⁵. Dans des cas exceptionnels – celui de sa fille, la Reine de France, enceinte après huit ans de mariage – une grossesse peut même être suivie de semaine en semaine⁴⁶.

40 JHL 15/6 p 278, id 15/8 p 602

41 CE 12/6 p 372

42 MF 5/7 p 105 Tout au plus dispose-t-elle d'un père et d'un oncle qui lui donnent 800 mille livres en present de noces (CE 12/6 p 372, GDP 6/6 p 375)

43 Cela a dû valoir également pour les trois femmes de l'Empereur Trajan, dont les effigies figurent sur des monnaies trouvées dans des fouilles en Italie (JHL 1/6 p 202)

44 GDP 9/6 p 377/8

45 Rappelons qu'elle avait seize enfants

46 Après les premiers symptômes (JHL 15/5 p 154) et la probabilité de jour en jour plus grande (JHL 1/6 p 233), on rapporte l'heureuse continuation, qui empêche seulement les grands voyages, pas les petits (C BR 20/6 p 423), la saignée, quand même, par précaution (C BR 1/7 p 455, GH 1/7 p 138), puis aussi la déclaration officielle de la grossesse (CE 11/8 p 91) et même les premiers mouvements de l'enfant (GDP 15/8 p 534) Si elle assiste à la Messe pour l'Assomption, c'est dans une des travées de la chapelle (MF 25/8 p 344) Son état fournira même une raison pour retarder la publication de la sortie de l'escadre de Brest cet événement aurait pu l'inquiéter (MF 25/7 p 235)

La grossesse de la Reine de Suede attire moins d'attention dans ces journaux francophones (MF juin p 77, JHL 15/8 p 598) Ils font savoir pourtant qu'il y aura, en Suède, des prières publiques pour elle, selon une formule envoyée à toutes les églises du pays (MF 15/8 p 195)

Les circonstances dans lesquelles ces femmes figurent étant familières aux lecteurs et lectrices, il y a pour eux – à défaut de sentiments surajoutés par le journaliste – une large possibilité d'identification, surtout que, pour la plupart, ils devaient appartenir aux mêmes classes que les personnes nommées

Ces situations ne sont pas, par elles-mêmes, d'une actualité brûlante, mais elles deviennent événements historiques puisqu'il s'agit de familles nobles, ou en tous cas connues. Leurs noms illustres, qui vont pouvoir se prolonger en une nouvelle génération, justifient la mention dans les gazettes. Le Marquis de Castries épousera Mademoiselle de Guines⁴⁷, la Princesse de Mecklenbourg-Schwerin est heureusement accouchée d'un fils⁴⁸, la Princesse de Gallitzin s'occupe même⁴⁹ de l'éducation de ses deux enfants⁵⁰. Il est impossible, et inutile, de dresser l'inventaire des heureux événements de ces quatre mois.

Mais les gazettes font état des déceptions aussi. La Duchesse de Mortemart meurt en couches, son fils succombe peu après⁵¹. Quant à l'accouchement royal, il se passera bien, mais l'espoir de voir naître un garçon (« Sera-t-il fille ou garçon? Oh! tenez j'en suis certain. C'est un Dauphin! C'est un Dauphin! »⁵²) sera déçu⁵³. Et surtout la Princesse de Jessoupow et le Duc de Courlande divorcent⁵⁴. Que le divorce soit bien moins courant que la mort en couches, est prouvé encore une fois par le nombre de mentions (mais non par la manifestation de sentiments d'indignation) trois mois plus tard, la *Gazette des Deux-Ponts* juge toujours intéressant d'en parler. Ce n'est apparemment pas la valeur d'actualité qui a primé. Il s'agissait d'une excep-

La Princesse des Asturies interesse moins aussi les Français, mais on affirme que les «symptômes non équivoques de [sa] grossesse» ont été reçus par le public espagnol «avec les plus vifs transports de joie» (GDP 4/7 p 435)

47 GDP 18/7 p 470, id 4/8 p 510, GLH 24/7 p 198

48 CBR 1/7 p 449. Les fils sont plus nombreux que les filles, dans ces gazettes, et d'après des statistiques sur la natalité à Venise en 1777-2807 garçons et 2646 filles (MF mai p 203)

49 Il est assez rare qu'on en parle dans ces gazettes, voir aussi «La Femme», p 258-278

50 GDP 27/6 p 419

51 CE 1/5 p 276, id 12/5 p 300

52 GDP 22/8 p 550

53 Ce sera Marie-Thérèse Charlotte, la future Duchesse d'Angoulême, a qui peu après l'accouchement sa mère aurait dit «Pauvre petite [] vous n'êtes pas destinée, mais vous ne m'en serez pas moins chère» (d'après Kohn, R. et Dalsace, R., *Naissances Royales et Princières* Paris, 1987, p 104)

54 CBR 23/5 p 345, GLH 27/5 p 61, CE 2/6 p 345, JHL 15/6 p 271, GDP 18/8 p 537. Le Duc avait divorcé déjà un an et demi plus tôt de la Princesse de Waldeck, comme le rappellent la plupart des journalistes

tion par rapport aux usages. L'intérêt journalistique⁵⁵ réside dans le fait que la plupart des femmes qui, dans les gazettes, accompagnent leurs maris, ne les quittent pas⁵⁶.

Ce n'est pas toujours un mari auquel elles sont associées. D'autres liens de famille peuvent justifier leur présence : on rencontre ainsi la mère du Sultan Méhémet, dont on annonce la mort⁵⁷; la Comtesse de Vallin, qui obtient la permission de porter la Croix de l'Ordre de Malte à cause du grand nombre de Chevaliers de l'Ordre, produit par sa famille⁵⁸, la soeur de l'officier Gréen de Saint-Marsault tué au combat, qui, elle, reçoit une pension comme les veuves⁵⁹, la Marquise de Villette, amie de Voltaire, qui avait fait une fausse couche – Voltaire n'abandonnera pas sa chère «Belle-et-Bonne»⁶⁰ –; Madame Denis, nièce de Voltaire, et qui sera légataire universelle de l'écrivain⁶¹. Dans les trois derniers cas, la situation ou le vocabulaire employé rappellent tout de même le mariage⁶². Il est question également de la Thérèse de Rousseau, dans un mémoire de l'auteur, daté de février 1777, et publié après sa mort : «Ma femme est malade depuis long-tems». Il se plaint qu'il ne peut plus la soigner, et demande à être logé quelque part à ses frais⁶³. Quant à la «Dame Gaya», décédée, et supposée ancienne maîtresse du Duc de Richelieu qu'elle avait nommé légataire universel, ce dernier veut prouver que la supposition est fautive, et qu'il aurait rougi de recevoir les intérêts pécuniaires d'une intrigue amoureuse⁶⁴. Néanmoins c'est à cause de lui qu'elle a sa place dans la gazette.

En voyant encore plus large, les diverses femmes qu'on voit évoluer à la cour semblent ne pas dépendre chacune de son mari, mais toutes ensemble former une immense famille autour du Roi, pour le divertissement duquel les jeunes dames de la cour font tous leurs efforts⁶⁵. Peu importe qu'elles soient proches de lui, comme Madame Elisabeth, dont on s'occupe à former

55 Par cette position isolée d'exception aux règles, cette nouvelle se rapproche des faits divers, traités plus bas, p 71-74

56 Ou bien leurs maris ne peuvent pas les quitter : la demande en cassation de mariage du «Juif Peixotto» a été déboutée (JHL 15/5 p 149/50, CE 19/6 p 390/1)

57 GLH 12/6 p 97, CE 19/6 p 385, C BR 20/6 p 422, MF juin p 74.

58 MF mai p 208

59 CBR 4/7 p 457, MF 5/7 p 108

60 CBR 9/5 p 311, JHL 1/6 p 234. En fait, Voltaire était plutôt un père ou un grand-père pour elle (cf. Stern, J., *Belle et Bonne, une fervente amie de Voltaire (1757-1822)* Paris, 1938, p 78)

61 CE 23/6 p 395

62 Pour Madame Denis, son statut auprès de Voltaire, et l'attitude de celui-ci à son égard, justifient cette appellation

63 MF 25/7 p 356

64 CE 1/5 p 276

65 CE 12/6 p 372

la «maison»⁶⁶, ou que le lien de «parenté» soit plus vague, comme c'est le cas pour la Duchesse de Devonshire qui avait fait sensation à un bal, organisé pour fêter l'anniversaire du Roi anglais⁶⁷ En général, les présentations à la cour, rapportées seulement par le *Mercur de France*, concernent surtout des femmes⁶⁸, et autour d'une cour peuvent se grouper encore d'autres femmes de Munich on signale que toute la cour et les dames principales de la ville ont assisté à un concert⁶⁹ Même sans que leurs noms soient donnés, elles sont ainsi, sinon identifiées, du moins apparemment identifiables

Mise à part leur situation par rapport à un homme, les journalistes donnent peu de renseignements sur ces femmes, et ceux qu'ils fournissent semblent souvent superflus, stéréotypés et éventuellement inexacts Il est entendu que la femme dépend de l'homme, et qu'elle est plus faible que lui. Madame de Lavoisier est initiée par son mari aux sciences utiles dont celui-ci s'occupe⁷⁰, le Roi d'Angleterre prendra le commandement en cas de guerre, mais la Reine s'éloignera de la capitale⁷¹ Elles sont fréquemment et facilement jugées belles – la Duchesse de Devonshire sus-nommée –, et bonnes – la Princesse Marie de Bourgogne⁷² – Ces appréciations semblent en général vides de sens, si on voit que le sexe féminin est estimé, en bloc, aimable et charmant⁷³ Quelquefois, le renseignement, si proche du cliché qu'il paraisse, est en rapport avec un événement récent la faiblesse qui rend les femmes sujettes aux maladies de langueur, est cause de la mort de la Marquise de Cosse⁷⁴ Cela n'est pas forcément une preuve de la justesse du cliché, mais pourrait bien provenir d'une adaptation, par les femmes, de leur conduite aux clichés en vigueur, ou – peut-être même – de l'adaptation, par le journaliste, des faits à sa vision des choses La bonté féminine est – bizarrement – illustrée par «notre auguste Reine» elle a fait libérer 101 mauvais pères emprisonnés pour non-paiement de nourrices, elle l'a fait à cause de ces «circonstances qui la rendent plus particulièrement encore dans ce moment l'objet de la vénération et de l'amour des Français»⁷⁵

Les initiatives prises par des femmes de cette classe sont rares, aussi étaient-elles citées dans ces journaux plutôt comme des «accompagnatrices» Gé-

66 GDP 12/5 p 316, id 2/6 p 365, CF 12/5 p 299, id 9/6 p 364, JHL 1/6 p 233, MF 5/7 p 104

67 CE 5/6 p 356

68 MF mai p 209, id 5/7 p 105, id 15/7 p 225

69 JHL 1/6 p 213

70 GDP 13/6 p 390, CE 23/6 p 395

71 CE 5/6 p 358, MF juin p 100 selon ce dernier elle partira avec ses enfants et les bijoux de la couronne

72 JHL 15/8 p 567

73 JHL 1/8 p 512, id 15/8 p 633

74 GDP 30/5 p 359, CE 5/6 p 354

75 GLH 25/5 p 55, CE 26/5 p 331

neralement ces rares actions ont leur origine dans ce rôle de compagne qui leur avait permis l'entrée dans le monde de la gazette le mari étant absent ou mort, elles peuvent le remplacer La Duchesse de Chartres offre à Destouches une boîte superbe avec le portrait de son mari, pour le remercier du secours porté au Duc⁷⁶, Milady Chatham refuse de faire inhumer son mari à Westminster, «le désir de ce Lord ayant été d'être déposé dans le tombeau de la famille»⁷⁷ L'épouse du général Comte de Finkenstem obtient, par extraordinaire, la permission de suivre son époux en campagne⁷⁸ La Marquise de Saint-Chamans-Souvré se manifeste en nommant sa fille comme légataire universelle, et non pas son fils, puisque ce dernier avait déjà «de grands avantages»⁷⁹ Ces initiatives montrent sans doute une certaine personnalité chez ces femmes, mais ce sont d'abord des représentantes des maris dont elles signifient la valeur, la (dernière) volonté et la richesse

Le journaliste, amené par la situation sociale telle qu'elle existait, à parler de ces épouses et d'autres femmes membres de familles connues, saisissait parfois l'occasion de les faire servir de «décoration» à sa gazette, en les présentant comme belles et charmantes Ainsi elles acquéraient une certaine fonction dans les périodiques celle d'agrémenter le texte, et d'offrir une possibilité d'identification aux lecteurs et lectrices Ce n'était pas ainsi qu'étaient traitées celles qui méritaient par elles-mêmes leur place dans l'actualité

1d *Le mérite personnel*

Extrêmement rares dans ces gazettes, sont les femmes désignées par un nom, qui leur appartiendrait en propre, parce qu'elles-mêmes, par leurs activités professionnelles par exemple, l'auraient fait connaître Les journalistes, qui ne faisaient que rapporter l'actualité, ne pouvaient pas tirer du néant de telles femmes⁸⁰ Il y avait bien des romancières et même des journalistes, mais on les rencontre plutôt dans les journaux littéraires que dans les gazettes⁸¹

76 G.D.P 29/8 p 566 Destouches n'a pas voulu accepter la boîte Auparavant la Duchesse s'était déjà inquiétée sur le sort de son mari, Sartine était alors venu la rassurer (JHL 1/8 p 531)

77 G.D.P 9/6 p 384

78 JHL 1/6 p 215 Mais à cause de l'état de guerre le ci-devant commissaire anglais à Dunkerque, venu de Londres pour voir sa femme en couches, n'a pas la permission de faire un long séjour (MF 5/7 p 110)

79 G.D.P 12/5 p 317

80 Pourtant «work constituted the very fabric of the lives of most French women during the eighteenth century» (Fox-Genovese, E , «Women and Work», dans Spencer, op cit , p 111)

81 Voir aussi plus bas, «*Journal des Dames*», p 158-165, et «Les Romancières», p 229-240

Cette presse illustre bien la constatation que fera un an plus tard le journaliste encyclopédique «toutes les femmes n'ont pas appris à travailler [] Presque toutes les jeunes filles sont élevées comme si elles devoient être riches»⁸² Parmi les couches sociales auxquelles s'adressaient les gazettes, il en était certainement ainsi Le travail féminin apparaît comme inexistant – mis à part celui des nourrices (mais certains pères qui ne les payaient pas, se faisaient pardonner par une autre femme⁸³), et des fileuses (mentionnées seulement parce que le sieur de Bernières a inventé pour elles un rouet à deux mains, de sorte que leur production augmentera⁸⁴) D'ailleurs on ne parle de celles-ci que par groupes, ce n'est pas le genre de métiers qui fait connaître les noms de celles qui l'exécutent – ni leur beauté ou leur côté maternel, dont les journalistes ne se sentent pas obligés de parler

Les seules travailleuses régulières et individualisées dont nous ayons connaissance durant ces quatre mois, sont Catherine Sundberg, intendante pendant cinquante-cinq ans en Sudermanie (et nommée peut-être moins en raison de sa fonction que du grand âge qu'elle a dû avoir⁸⁵), la veuve Nettine, banquière (mais en remplacement de son mari, et avec ses fils⁸⁶), et l'abbesse de Genlis, gouvernante de Mademoiselle d'Orléans⁸⁷ Encore cette dernière pourrait-elle être classée parmi les dames de la cour Ce n'est peut-être pas le cas pour quelques autres religieuses, nommées par le Roi Religieuse-Professe du Prieuré de Lavenne et Grande Prieure de l'Abbaye de Fontevault⁸⁸ Mais là, il s'agit plutôt d'une fonction honorifique D'autres femmes, exerçant, elles, les métiers d'actrice et de musicienne ont davantage réussi à faire parler d'elles – mais était-ce par leur travail? A plusieurs reprises elles sont mentionnées pour cause de scandales Nous nous rapprochons, avec elles et avec les passages où elles figurent, d'une rubrique à part, d'ailleurs rarement annoncée comme telle

2a *Le divertissement*

Apparemment, ces gazettes, dont nous disions qu'elles relataient les réalités politiques, sociales et économiques de l'époque, n'étaient pas lues uniquement par désir de se tenir au courant de ces réalités Les lecteurs voulaient aussi être divertis C'est là une des fonctions des «faits divers», qu'on trouve,

82 JF 1779 t III p 454, c'est à propos du *Nouvel ami des femmes*, ou Boudier de Villemert écrit «il faut un travail réel et journalier le corps doit avoir sa tâche, ainsi que l'esprit» (p 61)

83 La Reine elle-même, voir plus haut, p 67

84 JHL 1/6 p 185

85 GDP 2/5 p 291

86 JHL 1/8 p 552

87 GDP 5/5 p 303

88 MF mai p 209

en proportions différentes, dans ces gazettes⁸⁹ Les faits divers, pas encore appelés de ce nom, ont une «fonction régulatrice», qui aurait pour but d'«organiser le discours social, rumeur de la rue, conversation de salon, propos épistolaires»⁹⁰ Dans la pratique, ils régularisent aussi la proportion entre le nombre des hommes et celui des femmes cités dans les gazettes Car dans cette rubrique, les femmes sont bien plus nombreuses que dans le reste du texte, et cela non seulement durant l'été de 1778 En 1734 aussi, les femmes peuplaient les faits divers, jouant le même rôle dames helvétès, filles devenues garçons, femmes accouchées de lionceaux, femmes de limonadiers, femmes violees, paysannes assassinées⁹¹

Le but de divertissement de la rubrique est parfois net, et clairement annoncé «nous avons tant d'affaires sur les bras, dans notre île, que nos nouvellistes, embourbés jusqu'au cou dans le labyrinthe épineux de la politique, sont rarement plaisants, en sorte que nous n'avons presque rien à glaner dans ce genre voici cependant deux petites historiettes du jour» Suivent deux anecdotes dans lesquelles deux femmes détendent efficacement l'atmosphère L'une concerne une belle Londonienne qui, portant une coiffure atteignant à peu près trois pieds d'élévation, a été frappée par la foudre «les épingles firent l'office de conducteur, le feu céleste descendit sur le matelas, et la tête de la belle rappela aux érudits l'aventure du jeune Ascagne, elle parut en feu»⁹² La seconde présente une autre Londonienne, non moins belle, qui «folâtrant avec ses amis sur le bord de la rivière, eut le malheur d'y tomber», elle fut sauvée par son accoutrement, plus particulièrement par sa croupe de liège, malgré cet inconvénient que le liège «surnageant toujours ne tenait pas le corps dans un équilibre fixe, en sorte que l'on voyait un instant la tête, l'instant d'après les pieds, et comme il n'y avait pas de danger, cette dernière position excitait davantage le rire»⁹³

On ne peut pas dire que tous les faits divers soient peuplés de femmes Mais la circonstance que les journalistes, en les rapportant, veuillent s'écarter de l'actualité⁹⁴, les amène tout naturellement à mentionner des femmes «les événements qui occupent ailleurs tous les esprits, ne produisent pas toujours ici le même intérêt, une anecdote particulière, un procès singulier détourne quelquefois un moment l'attention publique, fixée sur le procès général

89 Favre, R., «Le fait divers en 1778 permanence et précarité», dans Jansen et al., op. cit., pp 113-146

90 D'après Favre, R., Sgard, J., Weil, F., «Le fait divers», dans Retat, P., Sgard, J. (éds.), *Presse et Histoire au XVIIIe siècle – l'année 1734* Paris, 1978, p 211

91 Id., passim

92 C.E. 10/7 p 22, G.D.P. 25/7 p 488

93 C.E. 10/7 p 22

94 Cela est loin d'être aussi systématique que chez Madame Dunoyer, auteur de la *Quintessence des Nouvelles*, gazette un peu particulière, voir «Madame Dunoyer», p 113

dont l'Europe paraît menacée [] Une Américaine, âgée de 14 ans, sans père, sans mère, et héritière d'une grande fortune, a été recherchée en mariage par un homme de 50 ans »⁹⁵

Les femmes utilisées dans ce genre d'anecdotes, sont souvent anonymes, et elles peuvent l'être sans problème, du moment qu'elles remplissent leur rôle, et qu'elles exhibent de temps en temps leur beauté, leur douceur et leur côté maternel. Les anecdotes exercent très bien alors leurs fonctions divertissantes. A la limite, les personnages féminins auraient pu être imaginés par le journaliste⁹⁶. Il en est de même pour certains hommes, qui malgré tout ne sont pas exclus des faits divers. Pour celles et ceux dont on révèle les noms, cette nomination est plutôt, par opposition à l'emploi habituel d'un nom, un hommage et une reconnaissance de leur spécificité. L'auteur ne s'attend pas vraiment à ce que le lecteur sache de qui il parle.

Dans tous ces cas, le lien avec l'actualité est extrêmement ténu. Le fait divers «ne renvoie formellement à rien d'autre qu'à lui-même»⁹⁷. Que les femmes soient relativement nombreuses dans ces faits divers, s'explique aisément : en parlant de faits divers, nous parlons de ce qui est marginal⁹⁸. Le peu d'occurrences féminines dans l'actualité a bien démontré à lui seul la marginalité de la femme. Et puis, tout en étant marginal le fait divers est «inséparable de l'histoire»⁹⁹, on peut en dire autant des femmes, même, en un sens, de celles qui sont, vu la rareté du divorce, inséparables de leurs maris, qui, eux, ont un rôle actif dans l'actualité. Il n'est donc pas étonnant de les retrouver fréquemment dans les quatre catégories de faits divers distinguées pour l'année 1734¹⁰⁰, et présentes aussi dans ces journaux : prodiges, scandales, catastrophes, procès.

2b. *Les faits divers*

De même que leur constitution physique avait été la cause de la présence d'un bon nombre de femmes dans les gazettes, les prodiges féminins sont souvent de l'ordre du physique. A Toulouse une femme de 60 ans, selon les uns, ou 63, selon les autres, a accouché de deux fils, dans la même ville, une autre, enceinte de sept mois, a accouché de sept enfants, dont quatre morts, après être tombée d'un mûrier¹⁰¹. Les journalistes précisent que ces deux cas, qui touchent à l'incroyable et se rapprochent ainsi de la fiction,

95 MF 15/7 p 231

96 Chez Madame Dunoyer la distinction entre personnages imaginés et réels est difficile à établir parfois, voir «Madame Dunoyer», p 112

97 Barthes, R, «Structure du fait divers», dans *Essais critiques* Paris, 1964, p 189

98 Favre, art cit, p 133

99 Id

100 Favre e a, art cit, p 203

101 GLH 29/6 p 136, CE 3/7 p 3

ont été rapportés à l'Académie des Sciences. Sont citées dans un contexte également scientifique, les trois femmes qui ont subi les premières sections de la symphyse, ce qui importe, puisqu'ils sont nommés et identifiés, c'est le nom des hommes qui ont procédé à ces interventions. MM Rets et Lescardé à Arras (où la femme est morte lors de l'opération), M Gambon à Mons et M Nagil à Spire (elles ont survécu)¹⁰². La «femme Souchot» – la façon même de la nommer indique combien il est inutile de connaître son nom – sert d'argument à M Piet pour prouver que cette opération est inutile et dangereuse¹⁰³, ce qui avait déjà été déclaré à l'Académie de Chirurgie par M Louis¹⁰⁴.

Cette catégorie ne concerne pas que la gynécologie des femmes y sont citées, telles que Elizabeth Duclos en France, et Isabelle Guthrie en Ecosse, pour avoir dépassé, largement, l'âge de cent ans¹⁰⁵. Ici, où c'est la longévité qui intéresse, l'égalité semble atteinte : autant d'hommes que de femmes, à peu près, vivaient jusqu'à cet âge avancé.

Les scandales concernant les femmes, sont très souvent causés par des interprétations trop libres, et pour cela condamnables, de l'institution du mariage : une jeune fille (trente ans, «point riche et point jolie») a demandé un homme (trente-huit ans) en mariage, ce dernier a consenti, sachant la vertu de la fille, mais le curé est venu la sermonner à propos de son initiative et elle a abandonné son projet¹⁰⁶. Une Strasbourgeoise, tout en étant séparée de son mari, «se mit à faire des enfants», et fut condamnée à perpétuité dans une maison de force¹⁰⁷. Mademoiselle Raucourt, comédienne, lesbienne, qui avait été «forcée de quitter les théâtres de Paris et de la Cour, à cause de son libertinage dépravé», et en plus accusée d'avoir fait «une fausse lettre-de-change», a été fouettée et marquée «aux termes de la loi», de même que son amie¹⁰⁸.

Ce ne sont pas toujours les femmes impliquées dans les scandales qui en sont elles-mêmes les causes, bien que cela semble être le plus authentiquement scandaleux. On les retrouve ici en position de victimes aussi. Une fillette de cinq ans a été violée à Ratisbonne, la fille en est morte, le jeune homme a été emprisonné¹⁰⁹. Un meunier anglais a vendu sa femme à un forgeron de son village, avec toutes les formalités nécessaires : «une femme

102 CE 22/5 p 325, id 29/5 p 344

103 JHL 1/6 p 181 elle est «reduite au plus triste état et accablée d'infirmités très-fâcheuses»

104 GDP 12/5 p 319

105 JHL 15/8 p 559, MF 15/7 p 233

106 GDP 11/7 p 455

107 GDP 13/6 p 392, id 30/6 p 432

108 GDP 25/7 p 487, id 4/8 p 510, id 18/8 p 544

109 GDP 20/6 p 401

bien grasse, bien dodue pour 24 sous, le bon pays!»¹¹⁰: le journaliste en serait presque jaloux, d'autant plus que la femme reste dans son rôle passif traditionnel. La jalousie se comprendrait aussi à l'égard de ce fermier anglais nommé Jean Brookley, âgé de 135 ans et vivant actuellement avec sa treizième femme...¹¹¹. La seule histoire scandaleuse concernant une femme mais non sa sexualité, est celle d'une femme-escroc qu'on avait arrêtée¹¹². De façon plus neutre, les journalistes présentent aussi des mesures prises pour éviter les scandales en Espagne on disperse une société de «frères de la bonne union» qui n'avait pour but que de favoriser un libertinage affreux; ce sont les filles qui ont été mises dans des maisons de correction¹¹³.

Les catastrophes, qui peuvent être de gravité diverse, n'atteignent bien évidemment pas uniquement des femmes. le feu qui a dévasté les 58 maisons occupées par 80 ménages à Merry-sur-Seine n'a pas fait de distinction, le journaliste non plus¹¹⁴. Mais une malheureuse femme n'a pas pu être sauvée des flammes lors d'un incendie à Vienne¹¹⁵, et on précise bien que la femme et la fille d'un maître d'hôtel ont été empoisonnées par le vert-de-gris, qui aurait aussi bien pu tuer le père ou le fils¹¹⁶. Les victimes-femmes, la présentation l'indique de nouveau, incitent davantage à la pitié. On annonce qu'a été trouvé «le cadavre d'une jeune femme tombée dans le Rhin avec son mari», plutôt que de dire l'inverse¹¹⁷. Quelquefois ce surplus de compassion dont elles bénéficient, est justifié par une grossesse: parmi les sept personnes englouties dans les carrières écroulées à Ménilmontant, on relève tout spécialement Madame Desprez, enceinte de sept mois, et sa petite fille de neuf ans¹¹⁸. C'est à Monsieur Desprez sans doute que le Roi a envoyé témoigner «la part qu'il prenoit à son malheur»¹¹⁹.

Les procès dans lesquels les femmes sont impliquées, tournent autour de questions de légitimité de naissances les noms de familles sont donc souvent cités. La Comtesse de la Chaussée gagne un procès contre son beau-frère, Daguesseau, qui lui contestait un droit d'aînesse¹²⁰, la Comtesse de la Heuse par contre n'a pu fournir les preuves de sa qualité de nièce de Lally¹²¹, et une «femme née dans une classe obscure de la société», mais se prétendant

110 CE 26/5 p 334

111 GDP 4/8 p 512

112 MF 5/8 p 49

113 GDP 5/5 p 301

114 MF 5/7 p 112

115 MF 5/7 p 79

116 CE 9/6 p 364 Ceux-là auraient moins éveillé l'attendrissement des lecteurs

117 GDP 13/6 p 392

118 MF 5/8 p 111

119 GDP 4/8 p 512

120 CE 23/6 p 394

121 CE 23/6 p 394, GDP 2/6 p 366, id 20/6 p 405, JIL 1/7 p 386

filles d'un chirurgien de Villeneuve-le-Roi, dont elle voulait recueillir la succession, a perdu son procès contre un supposé frère qui l'aurait fait enfermer pendant des années¹²²

Dans la plupart des cas, cependant, pour bien remplir leurs rôles, les femmes figurant dans les faits divers avaient à peine besoin de porter un nom elles n'avaient qu'à être femmes. L'effet divertissant des faits divers, devait, aux yeux des journalistes, s'accroître grâce à l'emploi, dans les rubriques quasi-marginales, de personnages marginaux. Généralement, les femmes restaient ainsi à l'écart et n'intégraient pas le discours «sérieux» des gazettes – à quelques rares occasions près

2c *L'actualité qui divertit*

Très exceptionnellement, les journalistes, envers et contre tout, établissent quand même un rapport entre l'actualité militaire et ce qui est normalement son contraire la marginalité féminine. En effet, quelques femmes avaient réussi à pénétrer dans l'Événement de l'époque – la Guerre d'Indépendance – en y jouant un rôle plus actif que celui de cette soeur d'un soldat au Fort Washington, qui lui écrit «souvenez-vous que je suis votre soeur, que mon bonheur dépend de votre bonne conduite»¹²³. Celles-là devaient donc être admises dans la relation de l'Événement quatre dames anglaises qui avaient l'intention d'équiper un vaisseau de 22 canons¹²⁴, cinq Françaises qui projetaient de se renseigner personnellement sur la bataille navale¹²⁵, et quelques-unes de leurs compatriotes qui – pour la même raison? – étaient même montées dans un canot à Brest¹²⁶. Mais ces cas, en fait, ne servent qu'à confirmer ce qui a été dit plus haut. L'actualité sert de décor et ces nouvelles ne s'enchaînent avec aucune autre, annoncée plus tôt ou plus tard. Ce sont, encore, des faits isolés¹²⁷.

On y voit réapparaître le cliché concernant la faiblesse féminine – de corps et d'esprit – et la dépendance qui en résulte. Seules les Anglaises ont pu exécuter leur projet et appeler *Queen* le bateau en question, la curiosité des Françaises n'a pu être satisfaite elles ne comprenaient pas la terminologie navale. Et le canot des autres a chaviré par l'imprudence de plusieurs d'entre elles qui, «effrayées du gros temps, se sont précipitées toutes à la fois du même côté qu'elles croyaient opposé au vent». Les journalistes suggèrent que les faits le prouvent les femmes ne devraient pas se mêler de choses sérieuses – par incapacité naturelle, et parce que cela détournerait l'attention

122 MF 5/8 p 50, c'est la version des faits que donne le journaliste

123 GDP 5/5 p 304

124 GDP 20/6 p 408

125 GDP 11/8 p 525

126 GDP 30/5 p 359, CE 5/6 p 354

127 Voir Favre e a , art cit , p 126

des hommes, qui ne pourraient y trouver que du divertissement. C'est bien cet effet que les journalistes cherchaient ainsi à produire sur leurs lecteurs grâce au caractère spectaculaire de leurs actions, ces femmes ont eu accès aux gazettes. Par l'inattendu et le résultat négatif, l'effet divertissant de la présence féminine est d'autant plus fort. Les situations, tout en étant liées à la guerre, n'ont rien de dramatique.

Les femmes, dans le domaine militaire, doivent s'abstenir. Une visite de quelques femmes, «dames de beaucoup de considération à la Cour», aux vaisseaux n'a pas pu avoir lieu, «à cause des dépenses onéreuses que ces Dames auraient peut-être occasionnées aux officiers, qui n'auraient pu se refuser au plaisir de leur donner des fêtes»¹²⁸. Ou alors, elles doivent se borner à embrasser les officiers après la bataille, à leur donner des cocardes et à inspirer des vers. «Rien n'est si beau que la vertu guerrière, quand un baiser peut en être le prix»¹²⁹. Ce sont, là encore, des femmes sans nom, dont la présence dans les gazettes, due à une participation à l'Événement qu'est la guerre, n'a pas d'autre résultat que de divertir.

2d. *La femme hors du réel et hors de la gazette*

Contrairement aux impressions premières, des femmes apparaissent finalement assez nombreuses dans ces gazettes, diversement et pour différentes raisons. Dans quelques cas précis c'est parce que les événements le requièrent, les journalistes ont alors une tendance à remarquer chez elles des sentiments maternels ou à faire appel aux sentiments de pitié chez les lecteurs. D'autres femmes au contraire ne sont là que pour être femmes. Le journaliste se conforme aux usages en vigueur dans la société, qui veulent que les hommes, notamment ceux qui sont haut placés, se fassent accompagner d'une femme, souvent le journaliste lui paye alors, à elle, son tribut de galanterie, et adresse indirectement à l'homme ses respects. Quelquefois le journaliste choisit hors de toute obligation, sauf l'attente qu'il a pu créer chez ses lecteurs, de mettre en scène des figures féminines, les anecdotes où elles paraissent servent principalement à délasser le lecteur des nouvelles concernant les guerres. Elles renvoient à une réalité qui pourrait ne pas être tout à fait réelle, et qui n'a pas d'impact sur la vie concrète des lecteurs. Les faits divers, où selon les journalistes les femmes sont bien à leur place, se situent entre la réalité et la fiction, terrain fascinant parce qu'on y pressent

128 CE 15/5 p 307

129 GDP 18/7 p 470, JHL 15/8 p 633. Le MF, plus occupé de la vie de société, arrive d'ailleurs à tirer ce fait divers de son isolement, et à donner un nom et un mari à une des dames qui avaient si chaleureusement accueilli les marins. «la Marquise d'Aubeterre, épouse du Commandant de Bretagne, a été à la tête des Dames de la Ville, porter une Cocarde» au Chevalier de Capellis, qui avait tiré 850 coups de canon lors du combat naval (25/7 p 347).

«une littérature potentielle»¹³⁰ La *Gazette des Deux-Ponts* a déjà été appelée «la grande maîtresse du fait divers européen»¹³¹, ces anecdotes acquièrent dans ce journal un statut particulier, puisque, généralement, ils sont rassemblés à la fin sous l'en-tête «Nouvelles diverses» Cette gazette se distingue, on a pu le constater, également par le nombre de femmes qui sont présentées au public C'est elle aussi qui mélange le plus l'élément féminin et l'actualité de la guerre Comme à Madame Dunoyer, il arrive à ce gazetier de suivre les personnages de ses faits divers C'est le cas pour la Strasbourgeoise trop féconde, et pour les comédiennes punies à cause de leur homosexualité Aux yeux du lecteur, elles commencent alors à vivre indépendamment des nouvelles qui les entourent

La présence de femmes dans la réalité décrite par les gazettes, et par conséquent dans l'actualité, est suggérée comme étant superflue, ou à ne pas prendre au sérieux Si elles se mêlent de la guerre, elles font échouer les actions des hommes il faut les écarter On raconte les actions manquées par leur faute, pour faire rire, du coup, elles sont rendues ridicules Elles donnent naissance à des enfants, et on en rend compte, mais la continuité des familles se calcule de père en fils Pour compenser, on les dit «belles», et on les relègue dans un coin, où elles pourront susciter de l'admiration – même pas toujours pour elles-mêmes, mais pour le prodige physique du grand âge, ou pour les exploits de la médecine moderne

Les femmes ne disposent d'aucun pouvoir dans le monde décrit par les gazettes, cela devrait donc être la conclusion Pourtant, on lit autre chose, plus en accord avec les dires fréquemment cités des Persans de Montesquieu¹³², dans le *Mercur de France*, mais c'est en quittant la partic-gazette, dans des «Considérations politiques sur l'Amour»¹³³ «c'est peut-être en cela que la Loi Salique est blâmable ôter l'empire aux femmes, c'est l'ôter réellement aux hommes [] c'est souvent le sexe qui gouverne qui est gouverné par l'autre»¹³⁴ Ce gouvernement-là s'exerçant par définition dans le privé, il n'en est pas question dans les gazettes¹³⁵ Les hommes, malgré tout, ne se sont pas fait ôter le pouvoir d'y décrire la situation telle qu'elle paraît plus favorable à eux-mêmes qu'aux femmes

L'inverse est aussi vrai si la femme n'a pas de véritable place dans l'actualité et dans les gazettes, le *Journal des Dames* – rédigé alors par un homme.

130 Favre e a , art cit , p 216

131 Favre, art cit , p 118

132 Voir la lettre XXXVIII des *Lettres Persanes*

133 Provenant du t IV du *Dictionnaire Universel des Sciences Morale, Economique, Politique et Diplomatique* de Robinet (Londres, 1777-1783, 30 vol)

134 MF 15/7 p 133

135 Voir, pour la description de quelques-unes de ces femmes à influence Conner, art cit , p 52-61 On pourra peut-être y ajouter certaines de ces épouses que nous venons de voir figurer à côté de leurs époux

Dorat – ne souffle mot de la Guerre d'Indépendance Ce journal montre bien ce qui est du ressort des femmes vers, théâtre, romans, faits pour elles ou par elles De même dans les gazettes étudiées ici, dès que l'on sort de l'actualité militaire, diplomatique ou sociale, pour entrer dans le domaine culturel, parfois représenté, on trouve des femmes Elles portent des noms souvent inconnus de nous, mais ces noms sont mentionnés comme si les contemporains les connaissaient ceux de femmes auteurs comme Madame Seidlis¹³⁶, de musiciennes comme Mademoiselle Deschamps¹³⁷, d'actrices comme Madame Sacco¹³⁸, ou de simples muses comme la Comtesse de Beauharnais pour Dorat¹³⁹ On doit reconnaître que voilà justifiée la constatation de Simone de Beauvoir «à travers tout l'Ancien Régime, c'est le domaine culturel qui est le plus accessible aux femmes qui tentent de s'affirmer»¹⁴⁰

En changeant de genre, on trouve plus encore de femmes mentionnées en lisant par exemple les pièces en vers insérées parfois dans des gazettes, et surtout dans la première partie, précédant la partie-gazette, du *Mercur de France* Cette partie est le domaine du littéraire Les comptes rendus de théâtre y sont remplis de noms de femmes – ceux des actrices et des chanteuses, et ceux des personnages imaginaires qu'elles jouent Les actrices sont jugées avec sérieux, c'est-à-dire sans trop de complaisance Mademoiselle Sainval cadette, par exemple, joue un rôle qui «paraît être au-dessus de ses moyens, quoiqu'elle ait rendu plusieurs morceaux avec sensibilité»¹⁴¹

Mais les femmes imaginées – complètement, pas à moitié comme celles des faits divers – y sont de loin les plus nombreuses Elles remplissent des vers, des anecdotes, des histoires morales, qui ne sont pas forcément dépourvus de réel à côté de l'aimable Félicie que Daminville, jeune homme doué des plus belles qualités, n'a pu voir sans l'aimer, il y a la Marquise de Valcrois, qui avait été unie par convenance, à l'âge de seize ans, à un homme de cinquante-cinq¹⁴² Cependant, les éventuels problèmes rencontrés par ces femmes sont traités de façon à ne pas être résolus, et le ton adopté généralement à leur égard, est plutôt celui de ces vers de Rullières, qui vantent leur «endroit faible placé bien plus divinement que celui d'Achille»¹⁴³

136 GDP 13/6 p 392

137 CF 26/6 p 404

138 GDP 5/5 p 298

139 MF 5/7 p 4 Voir aussi «*Journal des Dames*», p 162

140 Beauvoir, S de, *Le deuxième sexe* Paris, 1949, t I, p 124

141 MF 5/7 p 66

142 MF mai p 52, 32

143 CE 3/7 p 3

Il semble que l'on peut constater une certaine hiérarchie. Les auteurs des gazettes les plus «sérieuses» – les plus typiques⁷ – sont moins amenés à parler de femmes. Si d'autres journalistes consentent à fournir du divertissement à côté des nouvelles, ils ont recours aux faits divers, dont la fiction et le féminin font partie intégrante. La partie littéraire du *Mercur de France*, par contre, ainsi que le *Journal des Dames*, représentent le domaine de l'imaginaire, qui est aussi celui où règne la femme – compensation de son exclusion du réel.

La comparaison avec des journaux plutôt littéraires fait ainsi davantage encore ressortir l'incompatibilité entre la femme et la gazette, qui diminue quand celle-ci «dégénère» en recueil de faits divers. La guerre, sujet principal de ces gazettes était, d'après Pierre Fauchery, une «occasion pour l'homme d'affirmer sa singularité anthropologique, son autonomie par rapport au monde statique de la femme», aussi ne faisait-on pas la guerre dans les romans¹⁴⁴. Il n'est pas étonnant que la femme de cette époque pour qui, selon le même auteur, la guerre doit être un «phénomène périphérique», ne puisse guère trouver de place dans les gazettes – tant que celles-ci ne se rapprochent pas des romans.

144 Fauchery, P., *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle 1713-1807 – Essai de gynecomythie romanesque*. Paris, 1972, p. 30.

Les études de ces deux types de périodiques se complètent et se renforcent. les journaux qui s'occupent de l'actualité, traitent relativement peu de femmes, alors que ceux dans lesquels les femmes sont plus présentes s'éloignent de l'actualité. Ces analyses permettent aussi, dans leur confrontation, d'aboutir à une conclusion sur l'ambiguïté de l'attitude des journalistes à l'égard des femmes – ambiguïté qui pourrait bien être une conséquence inévitable de la situation des femmes biologiquement et socialement essentielles, mais juridiquement inexistantes et peu présentes dans la société à partir d'un certain niveau, elles sont en même temps proches et si lointaines dans leur propre monde, que l'imagination masculine peut aller son train sans obstacle.

C'est bien dans ces deux types de périodiques, si opposés soient-ils, que cette ambiguïté est peut-être le mieux rendue, dans la mesure où ils sont tous les deux déterminés par l'idée de société et par ce qui régit une société; qu'elle soit imaginaire ou réelle, peu importe. dans les deux cas on ne peut éliminer tout à fait les femmes

Les ambiguïtés constatées chez Van Effen sont causées, semble-t-il, par le fait que de moins en moins il adhère à cette image négative de la femme que la tradition lui avait léguée. Des exemples vivants d'une image opposée l'ont peut-être incité à reconsidérer ses idées traditionnelles. Ses personnages narrateurs lui permettent d'exposer ses doutes dans la formule ouverte du «spectateur» qui laissait place à l'improvisation, s'insérait sans trop de problèmes cette ambiguïté.

Dans les gazettes, l'ambiguïté est due à la double fonction que pouvaient remplir ces journaux: d'abord ils informaient, et alors ils ne pouvaient que négliger les femmes en tant qu'individus – autres que les Reines –, car généralement l'information sur elles faisait défaut. Mais certaines de ces gazettes se donnaient pour tâche de pallier la sécheresse de l'information. c'est là que des femmes avaient une place. La coexistence des deux fonctions montre aussi que les femmes ne sont pas considérées comme appartenant à une seule catégorie. ce sont des types de femmes bien différents qui prennent place dans l'une ou l'autre des rubriques de la gazette et elles y remplissent des fonctions différentes

Il faut conclure dès lors que, dans ces deux genres de périodiques, on ne trouve pas une attitude unique et bien définie à l'égard du féminin et des

femmes¹ Ou bien le journaliste – Van Effen – hésite sur l'attitude à adopter dans cette époque où se querellent Anciens et Modernes, il ne sait pas s'il s'en tiendra aux traditions ou s'il doit y voir des préjugés Ou bien – les gazetiers – ils manifestent une attitude différente à l'égard de femmes qui se trouvent dans des situations différentes Cette incertitude serait-elle la preuve du peu d'importance des femmes en tant que catégorie sociale qui compte et avec laquelle les hommes auraient compté?

1 Cette ambiguïté correspond sans doute à une réalité hors de ces textes, des journaux plus spécialisés que ceux-ci sembleront peut-être l'éliminer, mais c'est qu'ils ont une perspective réduite sur la société de l'époque

DEUXIÈME PARTIE

DES FEMMES SE MANIFESTENT COMME
JOURNALISTES;
QUELQUES EXEMPLES

INTRODUCTION

Les journaux étudiés dans la première partie font bien comprendre – sans que ce soit dit expressément – qu'en France, au XVIII^e siècle, il n'allait pas de soi qu'une femme participe à la vie de la société en tant que journaliste. En effet, nous n'avons dénombré jusqu'à présent que dix-huit femmes qui se sont occupées de travaux journalistiques¹. Nous disions déjà que par leur rareté, ces activités méritent d'autant plus d'être décrites. Dans cette partie, nous nous bornons à étudier quatre de ces journalistes. Puisque trois d'entre elles ont travaillé pour le même journal, chacune des études suivantes concernera un périodique – pour Madame Dunoyer: la *Quintessence des Nouvelles* (1711-1719), et pour Mesdames de Beaumer, de Maisonneuve, et de Princen: le *Journal des Dames* (1761-1763, 1763-1764, 1774-1775).

Ce qui est identique dans leurs cas, est le fait qu'aucune n'avait créé elle-même son journal². Madame Dunoyer avait bien fait un essai de création un peu avant³, mais pour la *Quintessence* elle s'était contentée de reprendre ce qui existait déjà; et le journal continua de paraître après sa mort. Il en est de même pour les journalistes du *Journal des Dames*, avec cette différence qu'aucune des trois ne réussit à se maintenir à la tête du journal aussi longtemps que Madame Dunoyer avait dirigé sa *Quintessence*.

Le fait que ces deux journaux aient paru, à d'autres moments, sous une direction masculine aussi, permet de comparer les réalisations et les attitudes des femmes à celles des hommes, et rend possible une appréciation de leur apport spécifique au journal. Il n'est pas sûr, évidemment, que cet apport puisse être considéré comme typiquement féminin.

Les situations de ces quatre femmes sont foncièrement différentes quant aux publics qu'elles visaient. Madame Dunoyer s'adressait dans sa *Quintessence* à un public en principe «mixte», qui en réalité, vu l'instruction déficiente des femmes, était sans doute à prédominance masculine. Elle le faisait dans un journal qui s'apparentait aux gazettes, c'est-à-dire que les événe-

1 Voir «Présentation», p 12,13

2. Ce n'est pas qu'aucune femme n'ait fondé de journal. Madame Leprince de Beaumont avait créé en 1750 son *Nouveau Magasin français* – mais c'était en Angleterre. Il faut dire que Madame de Princen, si elle n'avait pas créé, avait tout au moins ressuscité le journal, après un silence de cinq ans. Pour la CI cela équivaut à une création, puisqu'on avait oublié l'existence précédente du journal (CI février 1774 t X p 373/4)

3 Son *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe* (1710)

ments politiques y avaient leur place. Les trois femmes du *Journal des Dames* restreignaient en principe leur audience au sexe féminin. Cette limitation du public aux femmes correspondait à une restriction du contenu et à l'élimination de tout ce qui était politique. En fait, des hommes ont lu aussi ce périodique – ne serait-ce que les critiques écrivant pour d'autres journaux et c'étaient ceux-là qui décidaient des réputations..

Dans cette description, nous incluons ces réactions contemporaines et un aperçu de l'histoire de la réception. Il ne s'agit pas seulement de décrire le travail de ces femmes, mais aussi de comprendre pourquoi cette description est encore nécessaire. Est-ce que ces journalistes sont si peu connues parce que c'étaient des femmes, ou parce que leurs travaux étaient en effet éphémères, tout comme celui de nombreux hommes journalistes?

MADAME DUNOYER, AUTEUR
DE LA QUINTESSENCE DES NOUVELLES,
1711-1719

Madame Anne-Marguerite Dunoyer, née Petit (1663-1719), n'est pas connue en premier lieu pour son oeuvre journalistique. Au XVIII^e siècle, elle était célèbre, mais plutôt par sa vie aventureuse et mouvementée, dont ses *Mémoires* donnent une impression probablement déformée, et par une oeuvre vaguement romanesque, les *Lettres Historiques et Galantes*.

Les aventures en question¹ étaient dues à sa religion. Madame Dunoyer faisait partie de ces nombreux protestants qui préférèrent, après 1685, quitter la France. Mais cela n'explique pas tout, car même pour une réfugiée protestante, ses déplacements d'un pays à l'autre étaient remarquablement fréquents. Ils étaient en rapport avec le fait que son protestantisme n'était pas vraiment fervent. On n'a pas manqué de le lui reprocher : «un crime dont il est impossible de la justifier : c'est son passage continuel de la Religion Catholique à la Protestante»². Ces passages correspondent à son mariage et à la séparation d'avec son mari catholique, qui avaient été l'occasion de sa conversion, puis de son abjuration. Plus tard encore, c'est à propos du mariage qu'elle connut des difficultés : elle ne réussit pas vraiment à marier ses deux filles comme elle le voulait. Et un certain jeune homme, amoureux persévérant de la cadette, fut pour elle source de tracas. Elle dut utiliser les grands moyens pour mettre fin à cette affaire : intervention auprès de l'ambassadeur à La Haye pour qu'il renvoie en France son secrétaire.

Comme le jeune homme en question allait, plus tard, s'appeler Voltaire et devenir célèbre, c'est aussi cet épisode, fin 1713, qui contribua à faire connaître celle qui ne voulait pas de lui pour gendre. Chaque fois qu'une nouvelle biographie du grand écrivain est écrite, les auteurs, en présentant ses fréquentations, rencontrent inévitablement Madame Dunoyer, «cette nature emportée, peu scrupuleuse, ne regardant pas au choix des moyens pour subvenir à ses besoins ou contenter ses fantaisies, d'une laideur dont

1 Elles ont été maintes fois racontées. Nous ne les répéterons pas ici, voir la notice qui lui est consacrée dans le D].

2 La Porte, *Histoire Littéraire des Femmes Françaises* Paris, 1769, t III, p 25, repris par Imbert de la Platière, *Galerie Universelle des hommes qui se sont illustrés dans l'empire des lettres* Paris, 1787-88, no XXX, p 31.

elle convient elle-même sans en être pour cela moins galante, attachée toutefois à sa croyance, bien qu'ayant cédé à l'empire des circonstances et à la pression de son entourage, pleine d'esprit, de manège, d'audace», qui – comme s'exprime Desnoireterres – a pris soin de raconter «sa vie de hasards et d'aventures [] avec une sincérité digne à coup sûr d'un autre nom»³

Les *Mémoires*, auxquels fait allusion ce passage, ont été publiés en deux tomes, en 1709 et 1710. L'auteur avait, on le comprend, de la matière en abondance. Certains contemporains, qui la connaissaient de plus ou moins près, se délectaient d'avance de ce qu'ils allaient contenir. C'est ce qu'on apprend de Jacques Bernard dans les *Nouvelles de la République des Lettres*. Lui-même exprime ses réserves concernant la faveur que devait accueillir cet ouvrage. Madame Dunoyer ne serait pas (encore) assez connue «pour que son seul nom donne de la curiosité de savoir les particularitez de sa vie», mais les *Mémoires* n'étaient pas finis, et «ceux qui la connoissent attendent avec impatience cette fin, parce qu'ils disent que c'est là, où elle aura plus de peine de justifier sa conduite»⁴. C'est donc à partir de ce qu'on savait déjà sur elle-même et sur sa vie, qu'on s'est intéressé à cet ouvrage. Ensuite, durant tout le XVIII^e siècle, ces *Mémoires* ont fait connaître la personnalité de Madame Dunoyer.

Ils étaient publiés, en général, conjointement avec ses *Lettres Historiques et Galantes*, ouvrage où en principe elle était moins présente elle-même, puisque ces *Lettres* sont présentées plutôt comme fictives. Cet ouvrage, dont le premier tome – il y en eut sept en tout – parut en 1704, connut une célébrité aléatoire⁵, et lui a procuré une réputation d'auteur certes, mais aussi plus douteuse, d'auteur à scandale, qu'il n'était guère recommandable de fréquenter. Selon Philupon de la Madelaine, les *Lettres Historiques et Galantes* ne sont qu'un «ramas assez insipide d'anecdotes apocryphes, de contes ridicules, d'aventures romanesques, où la bienséance et les moeurs ne sont

3 Desnoireterres, G., *La Jeunesse de Voltaire* Paris, 1867, p 54, 55. Et plus récemment Orieux, J., *Voltaire ou la Royauté de l'Esprit* Paris, 1977, t I, p 81-90, Peyrefitte, R., *Voltaire, t I Sa jeunesse et son temps* Paris, 1985, p 121-131, Pomeau, R., *Voltaire dans son temps, t I D'Arouet à Voltaire* Oxford, 1985, p 60-62.

4 NRL décembre 1709 p 686

5 Les LHG figurent par exemple dans la *Bibliothèque Historique de la France*, et dans la *Bibliothèque des Romains* (de Lenglet Dufresnoy), d'après Michaud (*Biographie Universelle ancienne et moderne* Paris, 1843). En plus, on les trouve dans le catalogue du «Magasin littéraire» de Quillau, publié en 1764, ainsi que dans celui du cabinet de lecture de Grange (1767). Par contre, Pons Alletz, dans son *Esprit des Femmes célèbres* (publié en 1768) ne la mentionne pas – ce que le MF lui reproche «M^{de} du Noyer, si connue par ses lettres» (MF février 1768 p 130).

Par deux fois, ces *Lettres Historiques et Galantes* (ci-après LHG) ont été traduites en anglais. D'abord en 1716, par un traducteur anonyme *Letters from a Lady at Paris to a Lady at Avignon* (Londres, 2 vol), puis en 1890 Layard, F L., *The Correspondence of Madame Du Noyer* Londres, 2 vol.

que trop souvent révoltées»⁶. Les aventures sont jugées romanesques, et elles ont même «le mérite assez rare d’amuser comme un roman»⁷. Mais les auteurs de ces jugements sont loin de classer ses ouvrages dans le genre romanesque – que d’ailleurs Madame Dunoyer n’a jamais pratiqué en tant que tel.

Au contraire, pendant longtemps on a lu les *Lettres Historiques et Galantes* comme une autre autobiographie. En 1910 encore, il a paru une compilation où *Mémoires* et *Lettres* se trouvent mélangés les uns aux autres, pour aboutir à une «biographie» de Madame Dunoyer⁸. Sa vie finissait ainsi par paraître remplie d’aventures; mais les lecteurs, connaissant sa réputation, s’y attendaient, et ils admettaient même le plus invraisemblable.

Ce n’était d’ailleurs pas seulement la «faute» des lecteurs, qui auraient eu une secrète envie de voir les bienséances véritablement bousculées. Madame Dunoyer est largement responsable de ce qu’on l’a beaucoup approchée comme si elle était une dangereuse aventurière, plutôt qu’un écrivain, même moyen. Son comportement, non seulement dans l’affaire-Voltaire, dut en effet être extravagant. Joint à la particularité de sa petite taille, il lui avait valu divers surnoms, dont on se souvenait encore après sa mort⁹.

Mais son mari aussi porte une grande responsabilité dans l’élaboration du mythe qui entoura sa personne. Celui-ci a écrit, et réussi à faire paraître avec l’oeuvre de sa femme, une «suite» à ce qu’elle avait écrit, ses *Mémoires* à lui¹⁰. Dans cet ouvrage, la conduite de sa femme est présentée sous un jour franchement défavorable. Il y donne en fait un commentaire négatif des écrits de sa femme. Cela dut confirmer de façon décisive aux yeux de

6. Philpon de la Madelaine, *Modèles de lettres sur différents sujets* Lyon, 1761, p 45

7. Imbert de la Platière, op cit p 1

8. Arnelle (= Madame de Claussade), *Mémoires et Lettres Galantes de Madame du Noyer* Paris, s d (=1910). En 1921, elle a publié une suite à ce livre *Les Filles de Madame Dunoyer (1663-1720)*. Elle y avoue qu’«il est difficile de se reconnaître au milieu de tous ces récits faux ou vrais, transportés tantôt dans les *Mémoires*, tantôt dans les *Lettres*» (p 326)

9. Bruzen de la Martinière les cite «Girgoulo» (c’est le nom d’un champignon) et «Halicruyk» (celui d’un escargot de mer), dans ses *Entretiens des Ombres aux Champs-Élysées* d’avril 1722, p 372 et 372. Dans ce dialogue, il fait s’entretenir Madame Dunoyer et Rabelais. Le successeur de la journaliste à la QN fait de la publicité pour ce même volume, le 12/4 1722.

10. La bibliographie exacte de Madame Dunoyer est difficile à établir. Le premier tome des LHG (avec comme indication d’auteur par Madame de C^{ny}) a paru en 1704 (Cologne, Marteau) et a dû être réédité avec la même indication, ensuite ont paru, toujours sous la même enseigne le second tome en 1708, le troisième en 1710, le quatrième en 1711, le cinquième en 1712, le sixième en 1713, le septième en 1717. Dans la QN Madame Dunoyer fait de la publicité pour les tomes 6 et 7 (15/5 et 22/5 1713, 19/7 et 5/8 1717), qui seraient imprimés chez Pierre Husson à La Haye, elle y annonce également (10/10, 13/10 et 17/10 1718) un huitième tome imprimé chez le

nombreux lecteurs les torts de Madame, qui ne reposaient jusqu'alors que sur des «on-dit» Mais un homme, et qui plus est le mari, était, lui, jugé crédible. Les accusations eurent d'autant plus de portée, qu'il affirmait aussi avoir des témoins¹¹ Ainsi elle était définitivement classée comme aventurière, aussi bien dans sa vie, qu'en tant que personnage figurant dans ses propres textes

1 *La journaliste méconnue*

Ce qui nous intéresse plus que tout cela, mais qui ne peut cependant en être tout à fait dissocié, c'est sa qualité de journaliste – une des premières de langue française¹² En tant que femme-écrivain Madame Dunoyer avait déjà suscité une description louangeuse de Jacques Bernard, qui parle d'elle comme d'une femme «à qui on doit savoir gré de ce qu'elle sait sans lui faire une affaire pour ce qu'elle ignore»¹³ comparée aux hommes, elle pou-

même Husson, qui aurait été «encore plus intéressant que les autres, à cause des événements qu'il est à portée de rapporter» Finalement il n'a pas dû paraître

Il est probable que chaque fois qu'un volume nouveau paraissait, le ou les précédents étaient réimprimés Ensuite il y a eu différentes autres éditions 1713 (Nîmes), 1720 (Amsterdam), 1732 (Amsterdam), 1733 (Cologne), 1738 (Amsterdam), 1741 (Londres), 1757 (Londres), 1760 (Amsterdam), 1761 (La Haye), 1790 (Paris, Avignon)

Les *Mémoires* ont paru en 1710 (Cologne, Marteau) et ont été rééditées en 1713 (Nîmes), 1720 (Amsterdam), 1733 (Cologne), 1741 (Londres), 1757 (Londres), 1760 (Amsterdam) Ces rééditions se combinent avec des rééditions des LHG

A partir de 1720, on publie à la suite de ses *Mémoires* ceux de son mari, qui d'après l'«Avis au lecteur» doivent servir de «Clef, pour pénétrer dans les Mémoires, que Madame du Noyer, assistée d'un Moine défroqué [??], a jugé à propos de donner au Public»

Une *Suite des Lettres Nouvelles, Historiques, Morales, Critiques, Satiriques et Comiques* (le titre renvoie à celui de la QN, comme on verra), était publiée, à partir de 1720 également, avec les LHG Elle avait d'abord paru sous le titre *Lettres nouvelles, Galantes, Historiques, Morales, Critiques, Satyriques, et Comiques, de Madame D Ouvrage beaucoup plus curieux que les précédens, et tres-utile pour bien comprendre les premiers* (Nîmes, 1713) On y trouve, entre autres, un dialogue entre Madame Dunoyer et sa fille, où cette dernière lui dit «essuyez-vous un peu, l'écume vous sort de la bouche» (éd 1732, p 142) Cela n'a pas empêché que cet ouvrage ait effectivement été considéré comme écrit par Madame Dunoyer – entre autres par Arnelle Celle-ci s'étonne seulement de ce que «le style n'a rien de la souplesse et de l'agrément qui jusqu'alors font le charme de la correspondance de Madame du Noyer» (op cit, 1910, p 97) L'ouvrage ne doit pas être du mari non plus il y joue un rôle si malheureux que c'est cela qui justifie aux yeux d'Arnelle l'attribution à l'épouse «la jalousie aurait pu faire excuser» le ton agressif

11 La Porte, op cit p 25, et Imbert de la Platière, op cit p 31

12 Marie-Jeanne L'Héritier a publié pendant quelque temps, en 1703, un périodique intitulé *L'Erudition enjouée* Est-ce elle, la première? Voir aussi la liste des journaux écrits par des femmes (appendice I)

13 NRL décembre 1709 p 686

vait être taxée de beaucoup d'ignorances, mais elles étaient excusables chez une femme si laborieuse. Cependant, la profession de journaliste était, pour une femme, encore bien plus exceptionnelle.

A deux reprises elle s'exerça à cette activité. La première fois l'expérience fut de courte durée. Le *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe* n'a paru que deux fois, fin 1710. Mais ensuite elle a dû saisir une chance qu'on lui offrait : reprendre un périodique existant dont apparemment le rédacteur du moment ne plaisait plus au public ou à l'éditeur¹⁴. Il s'agit de la *Quintessence des Nouvelles historiques, critiques, politiques, morales et galantes*. Périodique moins prétentieux et moins volumineux que son «mercure», qui avait été un mensuel de 120 pages, la *Quintessence* n'est qu'une feuille imprimée d'un côté, paraissant deux fois par semaine. Cela lui a mieux réussi : elle a soutenu ce travail de 1711 jusqu'à sa mort en 1719. Ce journal qui existait depuis 1688, elle ne se contenta pas d'en poursuivre la publication. Nous verrons plus loin que malgré la conformité du titre et du format – persistant même au-delà de Madame Dunoyer, jusqu'en 1730 –, sa *Quintessence* se distingue bien des feuilles du même titre qui la précéderent et qui la suivirent.

Si elle pouvait gagner sa vie en tant que journaliste, elle dut aussi avoir des ressources supplémentaires. Ses autres ouvrages lui ont sans doute rapporté¹⁵, et, si l'on en croit ses *Mémoires*¹⁶, elle aurait réussi à emporter de l'argent avec elle en quittant la France. Quoi qu'il en soit, la *Quintessence des Nouvelles* lui a procuré un revenu, puisqu'elle a toujours été payée «régulièrement et précisément» la somme de huit florins par semaine, selon la veuve Uytwerf à La Haye, chez qui la *Quintessence* était éditée¹⁷. Peu de femmes à son époque et même après, ont réussi à surmonter ne serait-ce que les problèmes matériels que pose une telle entreprise journalistique. Aussi peut-il paraître injuste que ce ne soit pas ce travail qui lui ait valu sa

14 Voir plus bas, p 124,125

15 Vu le nombre de rééditions. Le fait que son œuvre avait été publiée «chez Pierre Marteau» a dû jouer un rôle dans son succès. Les divers éditeurs (dont Pierre Husson, cf. Kossmann, E F, *De Boekhandel te 's Gravenhage tot het eind van de 18de eeuw*. La Haye, 1937, p 200) utilisant ce nom et cette adresse fantaisistes, «savaient par expérience que les livres revêtus du nom de ce typographe imaginaire [] étaient achetés aussitôt leur apparition en France». Madame Dunoyer en a certainement profité. «Pendant un siècle ce nom figura au frontispice de bien des volumes condamnés ou condamnables, destinés à être vendus sous le manteau. Il est permis de supposer que c'était une étiquette qui, aux yeux de certains amateurs, recommandait une marchandise presque toujours épicee» (cf. Janmart de Brouillant, L., *L'Etat de la liberté de la presse en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Histoire de Pierre du Marteau, imprimeur à Cologne*. Paris, 1888, p 51, et Brunet, P G., *Imprimeurs imaginaires et libraires supposés*. Paris, 1866, p 3).

16 Credibles?

17 Kossmann, op cit., p 416

célébrité¹⁸ Il est vrai qu'un journal, surtout s'il est constitué d'une seule feuille de papier, imprimée d'un côté, est bien éphémère, et ne permettait guère de devenir célèbre Bien sûr, l'auteur du *Censeur*, périodique paraissant en 1714, s'écrie «ne voions-nous pas parmi nous une du NOYER, la gloire de son Siècle»¹⁹ Mais est-ce la *Quintessence*, ou quelque autre de ses productions qui attire cet éloge? Il ne le précise pas, ni Madame Dunoyer elle-même, qui, dans la *Quintessence*, remercie le *Censeur* de ce qu'il voit en elle un «argument pour la défense de notre sexe»²⁰

Aux contemporains pourtant, sa *Quintessence* n'était pas inconnue – en partie, bien sûr, parce que cette feuille existait depuis longtemps A l'époque de Madame Dunoyer, d'autres journalistes aussi s'y réfèrent Van Effen, dans son *Misanthrope*, est assez élogieux pour ce périodique, bien que plus tard, dans la *Bagatelle*, il estime son prix abusif un sol, alors que «du côté du dos» c'est un «traité en blanc»²¹ Les *Nouvelles Littéraires* critiquent Madame Dunoyer pour cause de plagiat, mais montrent au moins ainsi qu'elles la connaissent Après sa mort, ses activités de «quintessencièrè» sont tombées dans un oubli²² peut-être rendu plus complet grâce aux propos fréquemment reproduits de son mari et de Voltaire

Monsieur Dunoyer, dans ses *Mémoires*, fait remarquer sur sa femme que dans la *Quintessence* elle «deshonore tous les jours tant d'honnêtes gens que je m'étonne qu'il ne s'en soit pas rencontré encore quelqu'un qui lui ait cassé bras et jambes, ou jeté dans quelque canal»²³ Est-ce pour avoir attaché trop de poids à ces paroles du mari, qu'un historien comme La Porte omet de parler de l'oeuvre de journaliste de Madame Dunoyer? S'il en est ainsi, elle est bien confinée dans son rôle féminin d'épouse (infidèle), de même qu'elle est enfermée dans sa position de belle-mère manquée, par rapport à Voltaire A travers les vues sans doute partiales de ce dernier, on a approché aussi bien Madame Dunoyer elle-même, que sa *Quintessence* Récemment encore, pour les décrire, le *Dictionnaire des Journalistes* invoquait surtout l'autorité des biographes de Voltaire Les citations utilisées pour présenter la *Quintessence* comme «un ramassis «de commérages et de grivoiseries»»²⁴, proviennent de lettres à Pimpette et sont donc au moins sujettes à caution. Les

18 La Porte, par exemple, ne mentionne point cet aspect des activités de Madame Dunoyer (op cit p 1-69)

19 CR 31/12 1714 p 343 L'auteur en est probablement Rousset de Missy, successeur de Madame Dunoyer à la QN

20 QN 3/1 1715

21 Bag 9/2 1719

22 Qui a été à l'origine de la propagation plus ou moins spontanée de certaines erreurs à son sujet, plus tard chez des historiens de la presse

23 Op cit , éd 1732, p 288

24 La notice du rj cite Fabre, M , «Voltaire et Pimpette de Nîmes», dans *Mémoires de l'Academie de Nîmes* 1933-35, p XLVIII

auteurs de la notice disent qu'«on l'a accusée de n'être qu'une «faiseuse de libelles»»²⁵, mais ce «on» n'est autre que Voltaire, s'adressant à Pimpette, à qui il avait écrit également: «gardez-vous de madame votre mère, comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez»²⁶.

On peut dire, par conséquent, que la façon dont on traite, dans l'historiographie, cette *Quintessence*, et les critiques qu'on exprime à son égard, se basent sur des opinions bien trop influencées par des sentiments personnels de rancune – même si ces sentiments peuvent s'expliquer en partie par le caractère difficile de la journaliste. Tant que ce caractère ne s'extériorise pas dans les pages de son journal, il ne nous concerne pas. Bien des journalistes hommes ont pu aussi être difficiles à supporter pour leurs épouses. Pourtant ce n'est pas à elles qu'on demanderait un avis sur le journal de leur mari²⁷. D'ailleurs Imbert de la Platière déjà comprenait qu'il ne fallait pas la juger «d'après l'opinion préventive du *Sophocle François*», et que le «nuage de sarcasmes qu'il a fait pleuvoir sur elle» n'était que l'effet de sa malheureuse aventure de jeunesse²⁸. Hatin également, sans attaquer l'historiographie de l'époque, ni mettre en doute la perspicacité de Voltaire ou la rancune justifiée du mari, a déjà parlé de la *Quintessence* comme de «cette feuille, que le biographe de Madame du Noyer qualifie un peu légèrement de libelle»²⁹.

Nous estimons qu'il est injuste, en écrivant l'histoire du journalisme féminin, de reprendre des conclusions fondées sur des sentiments de hargne contre les femmes en question, et nous préférons recourir au texte même du journal pour décider si la qualification de «libelle» se justifie. Tout en tenant compte, dans cette étude, du fait que ce discours a été produit par une femme, nous éviterons de rappeler à tout moment les particularités individuelles de cette femme. Cependant, en présence de cette feuille, une question s'impose: peut-on constater une différence tenant à la différence de sexe?

25. Le DJ cite *Voltaire's Correspondence*, éd Th Besterman, Genève, 1953 (I) lettre 13 du 6 décembre 1713

26. *Voltaire's Correspondence*, id lettre 8 du 28 novembre 1713 (Voltaire avait 17 ans à l'époque, elle un peu plus)

27. Ni à d'autres femmes d'ailleurs, voir «Pour terminer», p 281, n 3

28. Op cit , p 1. La justesse de cette remarque est démontrée par La Porte, qui, après avoir relevé les superfluités dont abondent les LHG, continue «D'ailleurs le jugement qu'en a porté M de Voltaire [] me dispense d'entrer dans une plus longue critique» (op cit t III p 69). Ailleurs, Imbert de la Platière s'était contenté de copier le texte de La Porte.

29. Hatin, E , *Les Gazettes de Hollande et la presse clandestine aux XVIIe et XVIIIe siècles* Paris, 1865, p 182

2 *La Quintessence de Madame Dunoyer*

L'un, Voltaire, qui n'était pas neutre, qualifiait de libelle la *Quintessence* telle qu'elle fut rédigée par Madame Dunoyer, l'autre, Hatm, plus objectif peut-être, aurait voulu lui faire plus d'honneur sous la plume de cette journaliste la *Quintessence* serait devenue une sorte de *Mercur Galant*³⁰ Comment rendre le vrai caractère de ce journal? A quel genre journalistique le rattacher – en laissant provisoirement de côté tout jugement de valeur? Madame Dunoyer le considérait elle-même comme une «*espece de Gazette*»³¹ En effet, elle y donne des nouvelles concernant la politique internationale des divers pays de l'Europe, la vie des cours, la situation économique celles qui remplissent aussi les *Gazettes* d'Amsterdam, d'Utrecht, et de La Haye par exemple Mais le format de la *Quintessence* est réduit, comparé à celui des gazettes³², et la quantité de nouvelles aussi, d'autant plus qu'il n'y a pas que ces nouvelles sur ce petit espace

Contrairement à la plupart des gazetiers, Madame Dunoyer insère aussi régulièrement dans son journal des vers, des énigmes, des récits Tout cela le rapprocherait plutôt du *Mercur Galant*, auquel par ailleurs elle se réfère assez souvent En revanche, elle mentionne rarement d'elle-même et sans y être provoquée par ses concurrents, les titres d'autres périodiques que celui-là Les fréquentes occurrences du *Mercur Galant* indiquent bien une parenté entre les deux journaux³³ Et il n'est pas surprenant que Van Effen, dans son *Misanthrope*, traite les deux périodiques presque comme des rivaux, à propos par exemple des énigmes paraissant dans chacun des deux³⁴ Ici, comme pour l'éventuelle ressemblance avec les gazettes, la différence tient surtout à la différence entre les deux formats

Il est assez étonnant qu'un périodique puisse tenir – à cette époque – de la gazette et du «*mercure*» les deux peuvent être considérés comme aux antipodes l'un de l'autre L'une se concentre sur la réalité souvent ennuyeuse ou attristante, l'autre s'occupe plutôt de fiction, dans un but de divertisse-

30 Id p 188

31 Par l'intermédiaire d'un des personnages des *THG* (t 4, lettre 86, p 149, les références sont à l'édition de 1738)

32 C'est le format «*lardon*», qui correspond à une bande de papier de forme oblongue et que la QN n'est pas la seule à utiliser, vers la même époque il y a un *Avant-Coureur* (1713), qu'on appelle aussi le «*Lardon d'Amsterdam*», sans doute pour l'opposer à la QN (voir sur ce «*lardon*» notre notice à paraître dans le *DJX*) Normalement, une gazette comporte 4 pages in-4°

33 L'intérêt porte par Madame Dunoyer au genre était déjà démontré par son *NMG*, sur lequel nous reviendrons

34 *Mis* 1/2 1712 p 33 «*Des qu'on met le pied dans une Compagnie, ah, Monsieur, ou Madame, vous dit-on, avez-vous deviné une telle Enigme du Mercure, ou de la Quintessence?*»

ment³⁵ Pour résoudre cette contradiction, on pourrait dire que les deux genres se compensent³⁶, et ont besoin l'un de l'autre, ou plutôt, qu'un lecteur après avoir pris connaissance d'une gazette, aura envie de lire un «mercure» Il faut dire que ce n'est pas Madame Dunoyer qui a été à l'origine de ce mélange des genres dans la *Quintessence* ses prédécesseurs le pratiquaient déjà³⁷

Récemment, on a fait des rapprochements entre les ouvrages de Madame Dunoyer, parmi lesquels la *Quintessence*, et une troisième forme journalistique, à savoir celle du «spectateur» Madame Dunoyer serait «sans doute une «spectatrice»», mais qui aurait produit un «spectateur» manqué, puisqu'elle «n'a pas réussi à centrer son regard ni à créer un personnage narrateur»³⁸ Nous pensons, pour notre part, que dans la *Quintessence* elle a sans doute voulu ne pas créer un personnage narrateur³⁹, et que, si elle dit «je», elle entend bien par là «moi, Madame Dunoyer» Mais la présence assez sensible de ce «je» fait en effet penser aux personnages narrateurs comme ceux du «misanthrope» et du «bagatelliste» créés par Van Effen⁴⁰ – et cela surtout à cause de sa tendance, moins souvent manifestée, il est vrai, que chez lui, à faire de la morale Les nouvelles concernant les guerres et les voleurs de grands chemins s'y prêtent bien sûr parfaitement Le grand nombre de lettres supposées de lecteurs nous ramène également au genre «spectatorial»⁴¹

Les rapprochements qu'on a pu faire entre la *Quintessence* de l'époque-Dunoyer et ces trois autres genres, assez différents les uns des autres⁴², indiquent bien qu'il n'est pas facile de mettre une étiquette sur ce périodique Pour éviter de nous perdre dans les catégories et les définitions, nous préférons donner d'abord une description du contenu de ce journal, pour pouvoir, à partir de là, le classer et le mettre en rapport avec d'autres périodiques, ainsi qu'avec la *Quintessence* d'autres époques, et avec d'autres ouvrages de Ma-

35 Plus tard, le MF comportera une partie-gazette Nous l'avons consultée pour «Les Gazettes», voir p 57

36 Un même type de compensation sera donnée plus tard dans des gazettes, par les faits divers fréquents chez certains gazetiers (voir «Les Gazettes», p 69-74)

37 Voir plus loin, p 122-125

38 Gilot e a , art cit , p 298

39 Dans le NMG et les LHG, la situation est différente Nous y reviendrons

40 Voir «Justus van Effen», p 22,23

41 Plutôt à la forme germanique (cf Martens, op cit , p 58ss), qu'à la française (cf Gilot e a , art cit)

42 Dans la première partie («Justus van Effen»), nous avons dit sur les «spectateurs» qu'ils étaient «compatibles avec la féminité» (p 22), les «mercures» ont dû être lus par des femmes aussi (voir «Présentation», p 9,10), les gazettes par contre s'éloignent du féminin (voir «Les Gazettes», p 75-78)

dame Dunoyer – toujours pour essayer de découvrir l'éventuelle spécificité de sa *Quintessence*

2a *Etude d'une année 1715*

Comme nous le disons plus haut, le format de la *Quintessence* est réduit: une demi-feuille in-folio, imprimée au recto, paraissant deux fois par semaine, le lundi et le jeudi. Le volume total de signes par an doit être de l'ordre de 500 000, c'est-à-dire un dixième à peu près du nombre de signes que contiennent les gazettes de 1734, dont le décompte a été fait par Claude Labrosse et Pierre Rétat⁴³.

Malgré cela, la quantité de texte produite sur les neuf années (1711-1719) est trop importante pour être manipulée facilement. Nous nous bornerons donc d'abord à la description d'une seule année, quitte à vérifier ensuite nos résultats par des sondages dans les autres. Nous avons choisi pour ce faire les livraisons de 1715. Le choix est en partie arbitraire, mais on peut considérer qu'à cette date, au milieu de sa carrière de «quintessencière», Madame Dunoyer est en pleine possession de ses qualités. Nous verrons plus loin que dans ses débuts elle a eu une période d'adaptation⁴⁴. En plus, cette année est capitale, à cause de la mort de Louis XIV, à la fin du mois d'août, à laquelle il est forcément intéressant de voir réagir une réfugiée protestante.

Cette année-là, il y avait – comme souvent – des guerres et des menaces de guerres en divers lieux dans le Nord de l'Europe, entre les Turcs et les Vénitiens, et en Grande-Bretagne (à cause de l'attitude du prétendant à la Couronne, le chevalier de Saint-George). Les diplomates discutaient sur la Barrière des Pays-Bas, et en France l'argent devenait rare, ce qui provoquait des banqueroutes et des vols à main armée. En Espagne, la nouvelle Reine, à peine arrivée, commençait par renvoyer avec quelque fracas la puissante conseillère de son mari, la Princesse des Ursins. Et puis, «parmi les événements les moins communs que la France nous ait présenté [. . .] c'est d'y voir une Ambassade du Roi de Perse, étant fort rare que les Potentats d'Orient s'acquittent de cette civilité envers les Souverains de l'Europe»⁴⁵. Bref, une année comme les autres, si ce n'est la fin du règne de Louis XIV, et les changements immédiats, et immédiatement sensibles, auxquels procède le Régent.

La *Quintessence* de cette année 1715 a été étudiée de deux points de vue. D'abord quantitativement, c'est-à-dire que nous avons fait divers inventaires des différents sujets traités, et des tableaux comparatifs qui indiquent les quantités de texte consacrées à ces sujets. Ensuite a été recherché ce qui

43 Labrosse, C., Rétat, P., «Les périodiques de 1734. Essai de typologie», dans Rétat, Sgard, (éds.), op. cit., p. 23.

44 Voir plus bas, p. 120.

45 D'après le JV janvier 1716 p. 6.

Du Jedy 9. May 1715.

No. 37

LA QUINTESSENCE DES NOUVELLES,

Historiques, Critiques, Politiques, Morales & Galantes.

ON apprend de France que le Roi partit le premier de ce mois pour Marli, où Sa Majesté conte de rester jusques au premier de Juin. Mgr. le Comte de Toulouse partit en même tems pour les eaux de Bourbon, & la Reine Douairière d'Anglerre pour celles de Blombieres, où elle mène environ trente ou quarante personnes de sa suite. Le Prince Electoral de Saxe se prepare à passer bien-tôt à Londres, & les équipages de Son Altesse commencent déjà à prendre les devants. Le Prince Ragotski est toujours à Clagny proche Versailles. On va faire une réparation dans ces quartiers-là, qui en augmentera de beaucoup l'agrément, car le Roi veut que l'on rase toutes les buttes qui sont entre Versailles & Marli, & qui bornent la vue de l'un à l'autre: Dix mille hommes ont été commandez pour les aplanir, & l'on conte que cela sera fait avant la fin de l'été. On dit qu'il paroitra plusieurs nouveaux édits, & que pendant le séjour du Roi à Marli, on travaillera à divers changemens, soit dans les charges ou dans les affaires. On parle de mettre les rentes de l'Hôtel de Ville de Paris au denier 25, & l'on dit qu'il y a dans le tapis une nouvelle déclaration contre ceux qu'on appelle nouveaux Convertis, dans laquelle on comprend aussi les Anciens Catholiques qui n'ont pas voulu la soumission qu'on demande d'eux en matière de Religion, & qui manquent de difference pour l'autorité Royale, & pour celle du St. Siege.

On apprend de Catalogne que le départ de la Flotte destinée à l'expédition de Majorque a été différé, & que le Gouverneur de cette Isle a pris des précautions qui rendent la descente, qu'on y veut faire, un peu difficile, & qu'il est muni de canon & de toutes les choses nécessaires pour la défense de ses retranchemens; bien des gens croyent que cette attaque tant de fois différée, ne se fera point, & que les affaires s'y ajusteront à l'amiable par la médiation de Sa M. T. C.; il est même arrivé à Paris une Seigneurie de ce Pais-là, que l'on dit être chargé du soin de travailler de la part du Vice-roi à cet accommodement.

Les Bagages du Baron de Ripperda, Ambassadeur de Nos Seigneurs les Etats auprès de S. M. Catholique, arrivèrent ces jours passés à Paris, où son Excellence devoit arriver incessamment, pour continuer ensuite la route jusques à Madrid. L'Ambassadeur de Portugal ne devoit faire son entrée qu'au mois prochain, c'est-à-dire après le retour du Roi à Versailles. On dit que ce Ministre est chargé de faire des plaintes contre les Négocians François, qu'on dit qui gâtent le Commerce du Bresil, en y donnant les Marchandises à si bas prix, & en prenant en payement l'or à un si haut, que les Portugais ne peuvent plus y trouver leur conte. On mande de Lisbonne que le 12. du passé on vola dans l'Eglise de St. Eustache, tous les vases Sacrez, & que les Officiers qui étoient dedans, furent jetés par terre, on a fait de grandes perquisitions pour découvrir les Auteurs de ce crime, & deux soldats avoient même été arrêtés sur un simple soupçon. On a fait le 15. une Procession solennelle là-dessus, à laquelle le Roi a assisté en personne avec tous ses Ministres, l'Ambassadeur de France & quantité d'autres Seigns. Au reste les 4. Vaisseaux venus de Vera-Cruz, richement chargés, & que l'on avoit

crû périr, ne le font point, & n'avoient été qu'écartez par la tempête.

On apprend de Londres que l'Eclipse y a été plus forte qu'ici, qu'on a vu plusieurs étoiles autour du Soleil, & que pendant 5. minutes l'obscureté a été très grande, on dit même qu'à Northampton où le centre de cette Eclipse devoit être, on a vu des télescopes, qui ayant pris leur vol jusques à l'entière obscurité, étoit ensuite retombés par terre, mais il est tems de parler de l'avanture à laquelle l'Eclipse a donné lieu, & que nous appellerons

La double & même la triple Eclipse.

Certaine belle qu'il n'est pas à propos de nommer, & que les approches de l'Eclipse alarmoient extrêmement, fit part de ses frayeurs à un Cavalier, qui fort obligeamment lui offrit de la rassurer. & lui proposa tout ce qu'il imagina de plus propre pour cela, de toutes les diverses propositions qu'il fit, dont quelques-unes furent d'abord rejetées, comme un peu trop Cavalieres, on n'accepta que celle d'aller voir l'Eclipse à Scheveling, nous la verrons là fort commodément dit le Cavalier, puis que la veue n'y est point bornée, & si elle nous fait peur au travers de l'eau de la Mer, nous la regarderons dans le vin, il y en a de très bon dans ce Pais là, & rien ne rassure mieux que de boire; la partie ainsi faite fut exécutée de même, & pour la rendre plus agréable, on eut soin de la quarter, la belle mena avec deses amies, le galant prit un second, & ils furent ainsi tout quatre en Carosse, & dès les six heures du matin dans un Cabaret, où on leur fit grande chere & grand feu, les Messieurs qui avoient leur but jonèrent si bien leur rôle qu'avant que l'Eclipse parut la raison des dames étoit presque Eclipsee; ainsi voilà déjà deux Eclipses, & si l'on en croit la Cronique Scandaleuse, on en pourra même conter trois, car on prétend que l'homme de ces belles a souffert aussi quelque espece d'Eclipse, un des galans en a remporté une Jarretiere, touchée qui a donné lieu à ces vers.

*Ce présent est de consequence
Floué soit-il pourtant, celui qui moi y penso
Parles belles que dites vous*

*Quand dans l'excès d'amour, par force en par
prise*

*Un Galand de la belle obtint la Jarretiere,
Ne peut-il pas prétendre encor d'autres bijoux.*

Il passa ici Dimanche dernier, quantité de très beaux chevaux Anglois, que le Roi de la Grande Bretagne envoya à Hanover au Prince Ernest son Frere, & 14 très belles Juments, dont Sa Majesté fait présent au Roi de Pologne. Il n'est pas vrai que les Suédois aient emporté d'assaut le Fort de Penemund qu'ils ont bloqué, & l'on dit même que le Roi de Suede a écrit à Sa Majesté Prussienne une Lettre très obligeante, dans laquelle il paroit disposé à la Paix, & l'on assure que là dessus le Roi de Prusse a contremandé son Artillerie, qui avoit eu ordre de venir joindre incessamment. Le Roi de la Grande Bretagne a commandé deux Yachts & deux Vaisseaux de Guerre pour conduire & escorter la Princesse Elisabeth Caroline, troisième fille de Monfr. le Prince de Galles à Londres. L'Insulte que Mr. Prior reçut dans le Parc de St. James du Capitaine St. Leger, a été violente, & fait un fort grand bruit, nous n'avons pas assez de place pour en rapporter ici les raisons & les circonstances.

*Se vend à la Haye, chez la Veuve de Meyndert Uytwerf, dans le Spuystrant.
Es à Amsterdam, chez Jostn Stenbendorp & Hieronymus Uytwerf, en
Compagnie, sur le Rockin, vis-à-vis la Porte de la Bourse.*

Du Lundi 9. Septembre 1715.

No. 72.

LA QUINTESSENCE DES NOUVELLES

Historiques, Critiques, Politiques, Morales & Galantes.

Enfin la funeste nouvelle qui avoit été répandue avant le tems, & qui ensuite étoit douloureuse, n'est à présent que trop sûre, & les Lettres de Paris du 2. de ce mois marquent positivement que le Roi mourut le Dimanche matin, premier Septembre environ huit heures & un quart, ayant conservé, jusques au dernier soupir, tout son jugement & toute la résignation imaginable. Ce qui avoit donné lieu au bruit qui avoit couru dans Paris, que Sa Majesté étoit morte le 26. du passé, c'est que le 25. elle avoit reçu tous ses Sacrements, que le 26. au matin elle avoit donné sa bénédiction à Mgr. le Dauphin, & que comme on la regardoit comme agonisante, on avoit déjà donné ordre à toute sa Maison de se tenir prête à monter à Cheval, ainsi toutes ces mesures que l'on prenoit d'avance, avoient fait croire que Sa Majesté, étoit déjà expirée. Il est sûr qu'elle a pourtant été mieux depuis ce tems-là, & qu'on a même eu quelque rayon d'espérance, mais le mal a enfin prevalu sur la force du tempe- rament de ce Monarque, & sur les remèdes & les vœux par lesquels on a tâché de rappeler sa santé : & une maladie d'environ vingt jours-l'a emporté après lui avoir fait souffrir de très grandes douleurs.

Sa Majesté n'a point été d'avis de se laisser couper la jambe, comme on l'avoit proposé, parce que l'effet d'un remède aussi violent étoit douteux, la gangrene étant moins la cause, qu'un accident de la maladie du Roi. Le 2. de ce mois les Gardes Françoises & Suisses furent dès l'aube du jour assemblés dans la place du Caronnel, & marcherent ensuite avec les Mousquetaires, Gardes du Corps, Gendarmes, Chevaux Legers, & tout le reste de la Maison du Roi, pour escorter Mr. le Duc d'Orléans au Parlement, où, suivant les derniers ordres du feu Roi, ce Prince fut pour se faire reconnoître Regent du Royaume, & pour faire ouvrir le Testament de Sa Majesté. Le nouveau Roi devoit y être mené Jeudi 5. de ce mois, pour être proclamé dans cette celebre Assemblée, Roi de France, & de Navarre, & on doit après cela l'avoir conduit à Vincennes, où l'on avoit déjà préparé ses appartemens. On meuble en diligence ceux du Louvre, où le jeune Monarque viendra ensuite faire sa résidence ordinaire. Mgr. le Duc d'Orléans a dépêché deux Couriers à Madrid, pour informer Sa Majesté Catholique de la mort du Roi son Ayeul, & pour d'autres affaires importantes. Tout le monde est charmé de voir les rênes du Gouvernement entre les mains de Mr. le Duc d'Orléans, dont le genie & l'équité sont de seurs garans du bonheur des François, & l'on peut dire que le feu Roi a donné une très-grande marque de son discernement, & de la solidité de son jugement, en mettant la Regence en de si bonnes mains. On ne sçaurroit rien ajouter à tout ce que ce Monarque expirant, a dit de tendre & d'obligeant à ce Prince, en l'assurant de la confiance qu'il a toujours eue en lui, de son estime, de son amitié, & en lui recommandant le jeune Roi, les Princes du Sang, & en particulier Mgr. le Duc du Maine, & Mgr. le Comte de Toulouse; La Cour a été sensiblement affligée de la mort du Roi, & a senti de grandes marques de bonté qu'il a données à toutes les personnes qui ont approché

de la sienne pendant son mal, chacun a été édifié de la résignation avec laquelle il a souffert & reçu la mort, & l'on peut dire que la Cour & la Ville, seroient inconfor- tables de cette perte, si elle n'étoit heureusement réparée par la Regence de Mgr. le Duc d'Orléans, Prince avec juste raison, aimé, & si on peut même dire, adoré de tous les François, estimé de toute la terre, & qui possède lui seul toutes les qualités qui séparément pourroient faire une infinité de Heros. On sçaurap par la premiere Poste les particularités du Testament du feu Roi, qui selon ce que ce Monarque a dit à Mgr. le Duc d'Orléans, n'est qu'une amplification du Codicille qu'il a fait, & écrit de sa propre main, dans son lit de mort. Sa Majesté ayant assuré ce Prince qu'il pouvoit avec confiance en faire faire l'ouverture, puisqu'il n'avoit jamais pensé à le priver de ses droits, ni manqué de confiance pour lui. Le Pere le Tellier a été continué Confesseur du Roi, & doit l'être de Louis Quinze. Enfin voilà que nos beaux jours reviennent. Louis le Grand n'est plus; cet homme immortel, qui, à certains égards, le sera, vient de mourir tout comme un autre homme, & va rentrer dans la terre d'où il avoit été tiré, sans comme il l'a très-bien remarqué, lui même dans ses derniers momens, que le Sceptre & la Couronne aient pu le garantir de cette commune Loi, & le dispenser du tribut que nous devons tous à la nature. Belle matière à reflexions. On apprend de Lille que tous les Gouverneurs & Commandans des Places Frontières, ont reçu ordre du Duc Regent, de ne point quitter leurs Postes, & que l'on a renforcé les Gardes des Portes de ces mêmes places. On apprend d'Anvers qu'on y a tenu le 5. de ce mois la 25. Conférence au sujet de la Barrière. On ne parle plus à Paris de la tenue d'un Concile National, dont on dit que le neveu de Mr. Amelot avoit apporté la permission de Rome. Mgr. le Cardinal de Noailles est très-affligé de la mort du Roi, & de n'avoir pas pu voir Sa Majesté dans son mal, la permission ne lui en ayant été accordée qu'à des conditions qu'il croyoit ne pouvoir pas accepter. On apprend de Bondres que tout y devient tous les jours plus tranquille. Mr. Thomas Harley, Comte du Comté d'Orford qui depuis long-tems étoit sous la garde d'un mes- sager d'Etat, a été par ordre de la Chambre des Communes, mis dans la Prison de Gatehouse, pour avoir, selon l'examen du Comité secret, prévariqué dans sa Conduite. Le Gouverneur du Nord va toujours son train, celle de Morée n'a pas été jusques ici heu- reuse pour les Vénitiens, à qui les Turcs ont pris Naples de Romanie, mais il faut espérer que ces Infidèles n'auront pas toujours le même succès. On mande de Vien- ne que le bruit de la grossesse de l'Imperatrice se confirme. Mgr. le Marquis de Champeuf, Ambassadeur de France a fait notifier la mort du Roi son Maître à nos Seigneurs les Etats. Son Excellence fut si fautive lorsqu'elle en reçut la nouvelle qu'il lui dit d'abord un violent redoublement de goutte.

Se vend à la Haye, chez la Veuve de Myndert Uytwerf, dans le Spuystraet, & à Amsterdam, chez Josué Steenhouwer & Hermannus Uytwerf, en Compagnie, sur le Rokin vis-à-vis la Porte de la Bourse.

pouvait paraître comme particulier à Madame Dunoyer dans sa façon de présenter la matière – il s’agit alors d’une analyse de texte qui essaie d’expliquer et de commenter les données quantitatives

2b Description quantitative

Pour cette année nous disposons⁴⁶ de 96 numéros de la *Quintessence*, les numéros 34 et 91 manquent dans la collection, ainsi que le mois de décembre à compter du 14. Ces pages comportent en moyenne 76 lignes imprimées, davantage quand les nouvelles offertes par la journaliste sont si abondantes que vers la fin l’imprimeur doit serrer un peu les caractères en les imprimant plus petits, un peu moins lorsqu’elle publie des vers, autour desquels on laisse évidemment quelque espace blanc. Dans le tableau I le volume total du texte a été réparti par trimestres pour qu’on puisse, plus loin, faire des comparaisons

1er trimestre	25 livraisons (1-25)	1947 lignes
2e „	25 „ (26-51, -34)	1868 „
3e „	27 „ (52-78)	2096 „
4e „	19 „ (79-98, -91)	1480 „
l’année	<u>96</u> „	<u>7391</u> „

Tableau I Quantité de texte, calculée en lignes d’imprimerie

A l’intérieur d’une livraison, ces lignes sont quelquefois groupées par alinéas, mais pas aussi souvent qu’aurait pu l’imposer la diversité des sujets traités. Les alinéas, ne comportant un titre que s’il s’agit de vers, de fictions, ou de lettres (et encore pas toujours) correspondent vaguement à un lieu d’origine commun des nouvelles, et commencent souvent par «On mande de Paris que », «Les nouvelles du Nord portent que »⁴⁷. A l’intérieur des alinéas, un grand nombre de nouvelles, politiques et autres, d’annonces, de petits récits, figurent pêle-mêle, se bousculant les uns les autres. Nous avons essayé de les distinguer en décidant que chaque nouveau sujet traité méritait d’être appelé «élément» en soi⁴⁸. Le tableau II montre que le nombre de ces éléments par *Quintessence* varie entre 4 et 21, avec une moyenne de 13,3

46 Bibliothèque de l’Arsenal, Paris

47 Cette mention du lieu d’origine du message est caractéristique des gazettes, cf. Labrosse, C, «Stratégie et discours les nouvelles de Pologne dans quelques périodiques français de décembre 1734», dans *Etudes sur la presse au XVIIIe siècle* Lyon, 1978 (no 3) p 14

48 La distinction entre deux éléments qui se suivent, n’est pas toujours facile à faire, surtout que Madame Dunoyer aime enchaîner ou grouper ensemble des éléments

	<i>nombre d'éléments</i>	<i>nombre de livraisons</i>
1 QN contenant	4 éléments paraît	1 fois (le 5/9 mort du Roi)
	5	0
	6	2 (les 16 et 19 septembre)
	7	1
	8	4
	9	4
	10	9
	11	7
	12	10
	13	11
	14	11
	15	11
	16	9
	17	4
	18	7
	19	1
	20	3
	21	1

nombre total d'éléments sur 1715: 1278

quantité moyenne par *Quintessence*. 13,3 éléments

Tableau II Nombres d'éléments par *Quintessence*

Il est donc question de beaucoup de choses dans une seule livraison, et chaque sujet a dû être traité très rapidement: la longueur moyenne de ces éléments est de 5,8 lignes d'imprimerie. A l'époque de la mort du Roi, les éléments sont plus substantiels que durant le reste de l'année; quelques numéros traitent même presque exclusivement de cette mort et de questions en rapport avec elle. Le tableau III fait voir les fluctuations de la longueur moyenne des éléments, d'un trimestre à l'autre.

1er trimestre	1947 lignes–	331 éléments,	moyenne:	5,9 lignes
2e „	1868 „	374 „	„	5,0 „
3e „	2096 „	311 „	„	6,7 „
4e „	1480 „	<u>262</u> „	„	<u>5,6</u> „
l'année	<u>7391</u> „	<u>1278</u> „	„	<u>5,8</u> „

Tableau III. Quantité de texte, en lignes et en éléments

ments qui ont, du point de vue du contenu, un vague lien Dans certains cas, nous avons été obligées de trancher

Si Madame Dunoyer a pu qualifier sa *Quintessence* d'«espece de Gazette»⁴⁹, c'est que cette feuille rapporte l'actualité du moment, et de celle-ci ce dont elle prétend que c'est l'essentiel la quintessence. Mais on y trouve aussi des éléments qui ne sont pas du domaine de l'actualité : des récits d'aventures, qui peuvent être rattachés bien sûr à une nouvelle d'actualité, et des vers – ceux-ci souvent en rapport avec une actualité non-politique : nouvel an, anniversaire de prince et même d'ami. Grossièrement, on peut donc distinguer deux aspects de la *Quintessence* : celui qui fait penser en effet à une gazette, et celui qui, comme nous l'avons dit plus haut, se rapproche plus des «mercures». Les tableaux IV-A et IV-B montrent les proportions dans lesquelles chacun de ces aspects est représenté.

	<i>trimestre</i>	1	2	3	4	<i>l'année</i>
«GAZETTE»		94,9	93,7	95,4	95,4	95,1 (1215 él.)
«MERCURE»		5,1	6,3	4,6	4,6	4,9 (63 él.)
dont récits		2,2	1,7	1,6	1,5	2,0 (26 él.)
vers		2,9	4,6	3,0	3,1	2,9 (37 él.)

Tableau IV-A Pourcentages «gazette»/«mercure», par éléments

Considéré ainsi, le contenu ressemble presque entièrement à celui d'une gazette, et la part des éléments «mercuriaux» est minime. Mais si on regarde le nombre de lignes d'imprimerie consacrées à ces éléments, l'accent se déplace un peu.

	<i>trimestre</i>	1	2	3	4	<i>l'année</i>
«GAZETTE»		82,9	85,0	83,0	87,0	84,5 (6483 l.)
«MERCURE»		17,1	15,0	17,0	13,0	15,5 (1017 l.)
dont récits		13,6	8,7	8,2	5,2	8,9 (530 l.)
vers		3,4	6,3	8,8	7,8	6,6 (487 l.)

Tableau IV-B Pourcentages «gazette»/«mercure», par lignes

Maintenant un rapprochement de la *Quintessence* avec les «mercures» s'esquisse, qui est dû à la grande différence de longueur entre les éléments des deux types. Les moyennes se trouvent établies dans le tableau V.

49 Voir plus haut, p 92

longueur moyenne sur l'année =	7391	.	1278 =	5,8 lignes
„ „ «gazette»	6483		1215 =	5,3 „
„ „ des récits	530		26 =	20,4 „
„ „ des vers	487		37 =	13,2 „

Tableau V Longueurs moyennes des différents éléments

Alors que, en quantité, Madame Dunoyer rapporte surtout l'actualité, les éléments contenant vers et surtout récits sont sensiblement plus longs. Cela tient en partie à la nature même de ces éléments : six lignes, c'est trop court pour raconter un récit. Mais la brièveté des éléments «gazette» est inhabituelle dans les vraies gazettes⁵⁰, et les dimensions plus importantes des récits et des vers correspondent certainement aussi avec une préférence chez Madame Dunoyer pour le genre du «mercure»

Il est évidemment possible de subdiviser la grande catégorie des articles du type «gazette» en rubriques plus précises. C'est alors, qu'on commence à comprendre ce qui intéresse Madame Dunoyer dans cette actualité. Dans le tableau VI nous avons d'abord classé à part des questions politiques et religieuses – matière principale de toute gazette –, une rubrique «faits divers» et une autre contenant les nouvelles des cours (parmi lesquelles ne sont pas retenues les entrevues des rois avec leurs ministres, par exemple), ainsi qu'un groupe de «divers», représentant par exemple les arrivées de vaisseaux (assez rarement mentionnées) et les publicités (peu nombreuses).

	<i>trimestre</i>	1	2	3	4	<i>l'année</i>
questions de politique et de religion		50,9	55,1	59,6	68,6	58,6
nouvelles des cours		6,8	11,3	13,8	8,8	10,2
faits divers		22,1	15,1	7,7	6,2	12,8
récits et vers		17,1	15,0	17,0	13,0	15,5
divers		3,1	3,5	1,9	3,4	2,9

Tableau VI. Quantités de texte consacrées à diverses rubriques (en pourcentages, par lignes)

50 Labrosse, Rétat, art cit, p 48 «dans les gazettes [de 1734], l'unité la plus communément employée est la «lettre», c'est-à-dire un élément plus long que ceux utilisés par Madame Dunoyer

Il y a lieu d'être frappé par la grande proportion de faits divers présentés dans la *Quintessence* de cette année⁵¹ Pour les repérer, nous sommes parties de la typologie élaborée par Robert Favre, Jean Sgard et Françoise Weil pour l'année 1734, et nous y avons ajouté les relations de fêtes et autres «magnificences» pour lesquelles Madame Dunoyer montre beaucoup de goût Pour 1734, quatre catégories principales avaient été distinguées les procès, les accidents et catastrophes, les crimes et émeutes, les prodiges et les curiosités⁵² Dans la *Quintessence* les première et quatrième catégories sont sous-représentées, mais les voleurs, assassins, et faux-monnayeurs abondent, ainsi que les tempêtes, orages et incendies Tous ces malheurs et tous ces misérables sont nombreux à l'intérieur de notre texte, proportionnellement, mais aussi en comparaison des gazettes de 1734, dont les faits divers avaient été inventoriés La gazette la plus prolifique en faits divers était alors la *Gazette d'Amsterdam* (environ dix fois plus volumineuse que la *Quintessence*) Elle en donne 54, alors que le *Courier d'Avignon* n'en mentionne que 4⁵³ Madame Dunoyer, dans sa *Quintessence*, nous en offre 78

Les fluctuations dans les quantités, qu'on remarque durant le cours de l'année, correspondent à une augmentation du nombre de fêtes au mois de janvier, à une «affaire» arrivée à un officier au café «Roselli» à La Haye, dans laquelle Madame Dunoyer est mêlée elle-même, et au grand nombre de voleurs signalés pendant le deuxième trimestre Dans les six derniers mois de l'année, l'attention est plus portée vers la santé du Roi, puis vers les changements gouvernementaux en France

Le grand intérêt que porte aux faits divers Madame Dunoyer est intéressant, puisqu'il s'agit là d'un type de textes qui semblent «relever à la fois de la réalité et de la fiction»⁵⁴, et qui s'insèrent dans une gazette où la part de la fiction est déjà large Ce sont, en plus, des textes où les femmes sont relativement nombreuses⁵⁵, et qui sont utilisés ici par une femme

Les nouvelles des cours se rapprochent quelque peu des faits divers On ne peut pas les considérer exactement de la même façon, puisqu'elles concernent des personnes – souvent des femmes – qui ne sont point marginales, elles ne tendent pas non plus d'elles-mêmes vers la fiction Mais il est clair que ce genre de nouvelles parle à l'imagination de Madame Dunoyer, et qu'elle aurait eu envie de broder, à partir de ces données un peu sèches mais

51 Vu sous cet angle, la QN ressemble assez à *L'Épilogueur moderne* de Rousset de Missy (admirateur, en 1714, et successeur, en 1719, de Madame Dunoyer) Elle a le même caractère «bicephale», que Gembicki attribue à ce journal (cf Gembicki, D , «Le Journalisme «a sensation» l'*Épilogueur moderne* (1750-1754) de Rousset de Missy», dans Retat (ed), op cit , p 242)

52 Favre e a , art cit , p 203

53 Id p 219, 223

54 Id p 199

55 Voir «Les Gazettes», p 70

qui concernent des personnes menant une vie tellement différente et remplie de divertissement. Après avoir raconté avec délices les audiences et les déplacements de la cour, elle saisit l'occasion de rentrer dans de nombreux détails à propos de la maladie du Roi, de la jeunesse attendrissante du nouveau Roi, et du charme du Régent. A raconter cela, elle n'était pas la seule, il est vrai. Mais que la cour en tant que telle l'intéresse, est encore indiqué par l'attention qu'elle porte, au mois de mai, au passage à La Haye de la plus jeune des filles du Prince de Galles, elle décrit en détail plusieurs de ses promenades.

Considérant ainsi le contenu du journal, on voit la part de l'actualité véritable se réduire encore davantage, en faveur de textes dans lesquels le rôle de l'imagination est plus important. Pour les éléments vraiment «gazette» qui restent, nous avons établi un tableau (VII) qui rend compte de l'attention portée par Madame Dunoyer aux questions les plus importantes – et les plus en vue dans toutes les gazettes – de l'année 1715.

<i>trimestre</i>	1	2	3	4	<i>l'année</i>
barrière des Pays-Bas	2,3	2,4	0,5	1,1	1,5
expédition de Majorque	1,8	4,9	2,9	–	2,4
guerre dans le Nord	5,2	7,3	4,1	5,0	5,4
guerre des Turcs	5,2	2,4	2,2	2,6	3,1
argent rare en France	–	2,6	4,2	7,3	3,5
procès ministres anglais	0,9	2,6	6,6	1,6	2,9
chevalier de St George	1,3	0,3	7,4	20,1	7,2
princesse des Ursins	2,8	0,9	0,3	–	1,0
ambassadeur de Perse	5,0	1,7	2,0	1,4	2,5
protestants	1,0	2,3	4,0	2,0	2,3
catholiques	3,1	4,0	2,6	3,6	3,3
total ⁵⁶	28,6	31,4	36,8	44,7	35,1

Tableau VII Sujets les plus importants en pourcentages (par lignes) par rapport au volume total de l'année

On constate que, considérées sur l'année, les importances accordées à la plupart de ces questions ne présentent pas de très grands écarts. A regarder les numéros du journal, il y a pourtant des différences. Les pourparlers au sujet de la Barrière des Pays-Bas sont relatés généralement en une seule phrase, mais comme ils sont longs à se terminer, ils finissent par fournir de la matière. Parmi les guerres, celle, toujours imminente, dans le Nord, touche le plus. les mouvements de troupes se font à une distance assez

56 C'est-à-dire qu'un peu plus de la moitié des nouvelles de politique et de religion sont concernées par ces faits et événements plutôt durables.

proche. Les fluctuations qu'on constate d'un trimestre à l'autre, sont causées par des inquiétudes soudaines et des mobilisations qui en sont la conséquence. L'expédition espagnole vers Majorque retient l'attention pendant un moment, puis c'est terminé. Quant au procès intenté aux anciens ministres anglais, et aux difficultés financières en France, ce sont des problèmes nouveaux, qui deviennent rapidement plus aigus. Le problème d'argent est un de ceux qui sont tout de suite pris en main par le Régent, à la grande satisfaction de Madame Dunoyer, qui fait bien apparaître ses sentiments dans le quatrième trimestre. Dans la même période, l'attention se déplace des anciens ministres anglais vers la personne du prétendant. On voit clairement que c'est là encore un sujet, et surtout une personnalité, qui inspirent Madame Dunoyer. Elle rapporte les moindres visites du chevalier de Saint George à sa mère qui prend les eaux à Plombières.

En général, Madame Dunoyer aime mieux traiter de personnes, que de questions abstraites. Le nombre d'individus mentionnés est très élevé dans sa *Quintessence*. Dans certains numéros on voit arriver en scène une nouvelle personne ou un nouveau personnage toutes les quatre lignes. Il est évident qu'elle n'approfondit pas tous les cas comme elle a pu le faire pour l'Ambassadeur de Perse voyageant en France, ou la Princesse des Ursins, renvoyée au début de l'année par la nouvelle Reine d'Espagne.

La fréquence des articles concernant les problèmes religieux ne paraît pas très grande de la part d'une réfugiée, et on est plus spécialement étonné du fait qu'elle parle tant des catholiques et avec si peu de rancune⁵⁷. Il est vrai que pour les protestants, elle relate surtout les malheurs arrivés à tel ou tel individu, mais elle est amenée assez souvent à parler de l'Eglise catholique comme si c'était une force politique comme une autre.

Ces différentes questions, qui occupaient les lecteurs de cette époque, représentent dans la *Quintessence* presque un tiers du volume de l'année 1715. On y trouve encore, bien sûr, les habituels mouvements d'ambassadeurs et autres activités diplomatiques. Mais il est clair qu'on ne peut pas vraiment classer la *Quintessence* parmi les vraies gazettes. Cependant les éléments du type «gazette» peuvent être comparés à ce qui constitue une de ces véritables gazettes totales. Ainsi on discernera mieux comment Madame Dunoyer s'acquitte de cette partie de sa tâche.

2c. Comparaison avec une vraie gazette

Si on prend comme norme la description de la gazette donnée par Pierre Rétat: «un ramas confus et inorganisé de faits bruts»⁵⁸, la *Quintessence* de

57 Dans ces nouvelles, protestants et catholiques figurent aussi ensemble, lorsqu'il est question du traitement infligé par les uns aux autres. Pour le classement nous avons tenu compte de l'accent mis dans le texte sur l'un ou l'autre groupe.

58 Rétat, art. cit., p. 24.

Madame Dunoyer est une gazette parfaite, plus même que les autres, car faute de place les sous-titres, indiquant dans celles-ci les lieux d'origine des séries de nouvelles, manquent, et cela renforce l'impression d'inorganisé. Mais les nouvelles ne sont pas, en général, publiées plus tardivement dans la *Quintessence* que chez les concurrents, il arrive même régulièrement que ce soit plus tôt. Seulement, faute de place encore, beaucoup de sujets ne sont pas approfondis. La *Quintessence* écrira «le General Stanhope est attendu ici de la Cour de Vienne, et doit arriver incessamment»⁵⁹, et la *Gazette d'Amsterdam*, trois jours plus tôt «le general Stanhope doit recevoir aujourd'hui les résolutions de S M I sur les points qu'il a négociés en cette Cour, et il partira ensuite pour retourner en Hollande»⁶⁰. Tout étant en proportion, les documents qui apportent les preuves de ce qu'on annonce, sont généralement omis. Madame Dunoyer dira seulement que les Vénitiens «sont extrêmement choqués des demandes exorbitantes que la Porte leur fait dans une Lettre, dont le stile n'est pas le plus poli du Monde»⁶¹, la *Gazette d'Amsterdam* «l'Ambassadeur de Venise a reçu la copie d'une Lettre écrite par la Porte Ottomane à la République, qui est conçue en des termes extrêmement forts et menaçans», puis cite la lettre en question⁶².

Nous avons dit plus haut que Madame Dunoyer s'intéressait surtout aux individus. Il apparaît ici qu'en cela elle n'est pas la seule⁶³, mais que sa présentation se distingue de celle des autres. La *Gazette d'Amsterdam* aussi annonce que le Comte de Strafford a reçu un cadeau de «l'Etat», de «Leurs Hautes Puissances» dit Madame Dunoyer, dont l'expression, dans ses détails, tient presque du commérage «et l'on dit que ce présent vaut 6000 florins»⁶⁴, contre «de la valeur de 6000 florins»⁶⁵. Dans la présentation de ceux qu'elle admire, elle s'éloigne encore plus de ses collègues. La *Gazette d'Amsterdam* annonce que «Don Louis de Mirabel y Espinola, Membre du Conseil de Castille, a aussi été nommé pour Ambassadeur auprès des Etats Generaux, avec un traitement de 18000 Ecus par An, et outre cela ses Equipages et les fraix de son voyage seront aux dépends du Roi»⁶⁶. Selon la *Quintessence* «on mande de Madrid que Don Louis Mirabal se dispose pour son Ambassade auprès de Nos Seigneurs les Etats, auxquels Sa Majesté Catholique donne une grande preuve de sa considération, en leur envoyant

59 QN 7/1 1715

60 GA 4/1 1715

61 QN 7/1 1715

62 GA 4/1 1715

63 La moyenne d'individus qu'elle nomme est plus élevée tout de même que chez les autres gazetiers, à cause du fait qu'elle recopie beaucoup moins qu'eux les textes intégraux de traités et de discours politiques

64 QN 7/1 1715

65 GA 8/1 1715

66 GA 1/1 1715

un Ministre qui, par sa naissance, son mérite, l'élévation de son génie, la beauté de son esprit, et par mille autres belles qualitez, attire l'estime de toutes les personnes qui ont l'honneur de le connoître»⁶⁷.

L'intérêt apporté à l'élément humain se colore donc bien plus subjectivement chez Madame Dunoyer, et même si les autres gazettes ne négligent pas vraiment cette matière, chez elle ce sera toujours proportionnellement plus important, vu les différences de dimensions entre les autres gazettes et la sienne. C'est un choix que visiblement elle a fait, et qui la caractérise d'autant plus qu'il n'a dépendu que d'elle seule.

2d. *L'indépendance de Madame Dunoyer*

Contrairement aux trois autres pionnières du journalisme féminin que sont les rédactrices du *Journal des Dames*⁶⁸, Madame Dunoyer, travaillant sans collaborateur⁶⁹, était seule responsable du contenu de la *Quintessence*. Il y avait certainement des occasions où elle eut accès à des sources utilisées aussi par d'autres journalistes: les «nouvelles à la main» encore peu étudiées jusqu'à présent⁷⁰, ou des relations imprimées de certains événements. Toutes les gazettes et les journaux politiques, qui parlent de l'ambassadeur de Perse, font allusion par exemple, comme Madame Dunoyer, à son horreur de se laisser «enfermer dans une boîte», et à sa préférence pour aller à cheval; c'est que cela avait été développé dans un *Journal historique du Voyage de l'Ambassadeur de Perse en France*⁷¹, apparemment consulté par tous.

Mais les lettres qu'elle insère régulièrement et qui contiennent des nouvelles de divers endroits (surtout Paris ou Londres), sont souvent aussi remplies d'éloges à sa propre adresse. C'est pourquoi il faut supposer que, dans la bonne tradition des «spectateurs» dont elle s'inspirait en partie, bon nombre de ces lettres sont de sa propre main. Les compliments qu'elle s'y donne ne s'expliqueraient guère autrement. Ils paraissent souvent superflus, et on n'en trouve pas d'analogues, à son égard, dans la presse contemporaine: «j'ai toujours trouvé en vous, de la raison, de l'équité et un grand fonds de Religion»⁷².

Ces lettres mises à part, il reste encore environ 7% du texte que Madame Dunoyer attribue à d'autres auteurs qu'elle-même – cela surtout dans la partie «mercure» de son journal: les vers de circonstance lui ont souvent

67. QN 3/1 1715.

68. Voir sur elles et sur leurs «collaborateurs»: *Journal des Dames*, p.176-181.

69. Monsieur Dunoyer insinue que pour écrire ses *Mémoires*, sa femme se serait fait aider – par un moine défroqué, ce qui aurait aggravé le cas (voir note 10).

70. La publication d'un répertoire des nouvelles à la main est projetée par une équipe sous la direction de A.M.Chouillet et F.Moureau.

71. Publié par Le Fèvre de Fontenay, auteur du MG, en février 1715; avec une version augmentée et corrigée en mars. Les deux sont reliés avec le MG.

72. QN 21/11 1715.

ete donnés, ou bien elle les a copiés. En général elle ne mentionne pas le nom de leur auteur, précise simplement qu'ils ne sont pas «nouveaux» «voici un Sonnet, qui quoi qu'il ne soit pas nouveau me paroît pourtant être de Saison»⁷³ Quant aux récits, qui ont souvent pour personnages principaux des coquettes surannées et des maris trompés⁷⁴, elle a dû se laisser inspirer fortement par des textes existants, ou même les adapter et les pourvoir d'un titre nouveau⁷⁵ La plupart du temps il n'a pas été possible de retrouver ses sources. Nous n'avons pu constater qu'un seul vol. elle a recopié un texte publié par son «modèle» Dufresny dans le *Mercurie Galant*⁷⁶

Quelquefois les contemporains ont signalé, dès la parution, un plagiat. A propos du voyage en France de l'Ambassadeur de Perse, Madame Dunoyer écrit une «aventure comique» intitulée «Le Catéchisme de Provence». L'interprète français qui y figure, parle si bien le persan, qu'on le soupçonne d'être un renégat, et qu'on menace de le faire empaler, alors l'interprète «s'avisade de lui prouver par démonstration qu'il avoit toujours été Chrétien, en lui faisant voir qu'il n'étoit point circoncis, et les Magistrats attentifs à toutes ses actions, se croyant obligez à la même preuve, firent tous aussi en même tems la même démonstration»; pour Madame Dunoyer c'était un «plaisant spectacle»⁷⁷ Les *Nouvelles Littéraires* signalent un mois plus tard qu'elle avait dû en reprendre l'idée dans les *Ménagiàna*, recueil très populaire de la fin du XVIIe siècle où se trouve une histoire pareille intitulée «Le Salamalec Lyonnais»⁷⁸ D'après Madame Dunoyer, dans sa réaction, ce journaliste veut «faire voir que je suis, ou plagiaire, ou ignorante»; elle préfère avouer son ignorance⁷⁹ Deux semaines plus tard, elle prend ses précautions «au reste, cette aventure, quoique nouvelle pour moi, pourroit peut-être bien ne l'être pas pour d'autres, ainsi s'il se trouvoit encore quelque conte dans le ménagiàna, qui y eut du rapport, je n'en serois pas responsable»⁸⁰

73 QN 22/4 1715, c'est un Sonnet de Pâques

74 Et qui s'insèrent dans une vieille tradition exploitée aussi par Van Effèn (voir «Justus van Effèn», p 37-40) Une même image négative de la femme est parfois présente dans les textes de cette femme, pour faire plaisir à ses lecteurs masculins? parce qu'elle se servait de tout ce qui lui tombait sous la main?

75 Celui de «La fausse apparence» a été favori, il recouvre trois histoires différentes, publiées les 8/1 1714, 10/5 1714, 25/3 1715

76 Ranchin, *Le Père Rival de son Fils*, publié dans le MG en octobre 1712, repris, sans que la source soit précisée, dans la QN le 25/4 1715

77 QN 30/5 1715

78 NL 29/6 1715 p 350

79 QN 8/7 1715 Cet aveu d'ignorance correspond plus à la modestie exigée des femmes, bien qu'elle ne se comporte pas avec beaucoup de modestie, d'habitude Voir aussi «Pour terminer», p 285-287

80 QN 22/7 1715

Malgré ces emprunts et ces plagiat, la responsabilité du contenu de la *Quintessence* incombe entièrement à Madame Dunoyer. Dans son texte on devrait donc – au-delà de toutes ces données numériques et matérielles – pouvoir découvrir quels étaient ses objectifs en écrivant sa *Quintessence*.

2e. *Les intentions de Madame Dunoyer*

Madame Dunoyer n'a annoncé nulle part les intentions qu'elle avait en tant que journaliste de la *Quintessence*. Le journal existait avant elle, le public devait le connaître, et elle-même n'avait peut-être pas d'autre but que de gagner de l'argent en le continuant. Il diffère sensiblement du premier journal auquel elle s'était essayée, par l'accent qu'elle devait y mettre, malgré tout, sur les nouvelles d'actualité. Est-ce que par sa position stratégique, dans ce réseau des réfugiés à La Haye, elle savait qu'elle pourrait se faire mettre au courant de tout? Est-ce pour cela qu'elle a abandonné, dès que l'occasion se présentait, la prolixité verbeuse du *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe*? Dans ce mensuel, elle avait, contrairement à ce qu'elle fit plus tard dans la *Quintessence*, commencé par une déclaration d'intentions. Elle avait annoncé notamment qu'elle prendrait exemple sur le *Mercurius Galant* de Dufresny, mais avec une plus grande liberté de parole que lui⁸¹. Elle eut à peine le temps de réaliser ces projets, car le journal a dû s'arrêter après deux livraisons, à cause de la mort de l'éditeur⁸².

La *Quintessence*, reprise par elle début avril 1711, ne comporte pas de déclaration liminaire, et elle reprend le titre tel que Gueudeville le lui avait légué. Celui-ci, trois mois plus tôt, avait ajouté l'adjectif «critiques». Ce titre, même s'il n'est pas de son invention, a de l'importance pour Madame Dunoyer. Elle y renvoie souvent et le fait servir pour justifier certains articles : «je ne saurois me dispenser de ce petit trait de morale, auquel mon titre m'engage»⁸³. Elle se base sur ce titre pour attaquer le journaliste des *Nouvelles Littéraires*, qui aurait empiété sur ses droits «en parlant de nouvelles

81 NMG novembre 1710 p 4,5 et LHG lettre 77 t 3 p 384 (Madame Dunoyer a réutilisé des parties de ce journal dans ses LHG, voir plus loin, p 129,130)

82 *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe* par Madame la Comtesse de L M^{xxx} La Haye, chez Etienne Foulque, novembre et décembre 1710 (seul exemplaire connu B P U Geneve) Le libraire est en effet mort le 31 janvier 1711 (d'après Kossmann, op cit , p 126)

Madame Dunoyer, toute «infatigable» qu'elle soit, n'a eu aucune part à la contre-façon hollandaise du *Nouveau Mercure Galant*, publié par Johnson, comme il était suggéré dans Moureau, F , *Dufresny auteur dramatique (1657-1724)* Paris, 1979, p 84, et *Le «Mercurius Galant» de Dufresny (1710-1714) ou le journalisme à la mode* Oxford, 1982, p 149/50. Le seul NMG qu'elle ait fait, c'est le sien, qui est surtout connu, parce qu'elle en a inséré des morceaux dans ses LHG.

83 QN 14/3 1715

Galantes»⁸⁴ Mais elle prouve aussi son indépendance par rapport au titre «quoi que cette Quintessence porte le titre de nouvelliste, comme elle est aussi en quelque maniere Historique, je crois pouvoir me donner la liberté d'y insérer [une lettre datant de 1711]»⁸⁵

Si elle ne déclare pas, au départ, quelles sont ses intentions, elle ne laisse pas de réfléchir à ce qu'elle fait Elle affirme – et cela surprend après nos inventaires pour 1715 – considérer que l'actualité est primordiale «comme il y a aujourd'hui assez de nouvelles, et des nouvelles assez intéressantes, pour remplir cette Quintessence, nous n'y pourrions joindre ni Vers ni Histories, qu'il faut garder pour les tems où l'on manque de matière»⁸⁶ L'utilité qu'elle voit à distribuer les nouvelles d'actualité, est pourtant toute relative, après avoir fait état des récents développements en Turquie, par exemple, elle poursuit «mais c'est assez parler de nouvelles, quoi que ce soit pourtant l'entretien le plus ordinaire, et même le plus convenable»⁸⁷

Comme l'avaient déjà fait comprendre les relevés quantitatifs, Madame Dunoyer n'est pas une «gazetière» très fanatique Elle ne se considère pas, auprès de son public, comme irremplaçable, et elle renvoie fréquemment – sans nommer de titres – à d'autres gazettes – apparemment pour éviter les doublures si des événements ou documents se trouvent déjà mentionnés dans la presse, elle se contente d'y faire référence «le Roi [d'Angleterre] vient de convoquer un nouveau Parlement, et comme on en trouve la Proclamation dans les nouvelles publiques, nous ne la répéterons point ici, non plus que la Déclaration des Magistrats du Comté de Gloucester»⁸⁸ C'est un principe, mais aussi une question de manque de place, qu'elle doit parfois regretter «l'Insulte que Mr Prior reçût dans le Parc de St James du Capitaine St Léger a été violente, et fait un fort grand bruit, nous n'avons pas assez de place pour en rapporter ici les raisons et les circonstances»⁸⁹ Et puis le lecteur ressent que certains développements politiques et guerriers ne l'intéressent que modérément la guerre dans le Nord et celle de Turquie (dont elle se croit quand même obligée de rendre compte, comme on l'a vu par les pourcentages) sont souvent traitées d'une manière ultra-rapide «la Guerre du Nord va toujours son train»⁹⁰

L'inconvénient des nouvelles d'actualité, et même des faits divers, doit être pour Madame Dunoyer qu'elles ne sont pas toujours gaies – raison pour laquelle il faut les compenser, après avoir parlé de ravages causés par

84 QN 8/7 1715

85 QN 21/10 1715

86 QN 4/4 1715

87 QN 3/6 1715

88 QN 7/2 1715

89 QN 9/5 1715

90 QN 9/9 1715, et nombreuses autres occurrences

une tempête, elle continue « mais il faut passer succinctement ces endroits tristes, et en effacer les idées par quelque chose de rejouissant, et voici des vers qui pourront être propres à cela »⁹¹ Très souvent, elle tâche ainsi d'« effacer l'idée » d'une « triste aventure »⁹², qu'elle se sent apparemment obligée quand même d'insérer dans son journal

Est-ce aussi de cette façon qu'elle a effacé de sa mémoire de tristes souvenirs ? Ce n'est que par un raisonnement comme celui-là qu'on pourrait expliquer son attitude en matière de religion Sa position de réfugiée ne dut pas être toujours facile Pourtant, comme les chiffres le montrent, elle parle assez peu des problèmes religieux Elle annonce la « Déclaration du Roi concernant les sujets nez de la Religion prétendue Réformée » du 8 mars 1715⁹³, avec un commentaire adapté à l'occasion Mais elle donne régulièrement aussi des nouvelles concernant la hiérarchie épiscopale, et annonce les morts des cardinaux, comme celle du Cardinal de Bouillon « sa vie a été bien mêlée, et bien traversée, mais enfin il a eu la consolation de la finir à Rome »⁹⁴ A la mort du Roi elle lui reproche « la persecution exercée contre les Protestans », mais c'est sans le fanatisme auquel on aurait pu s'attendre Elle regarde ce règne comme « très-glorieux, si les mauvais conseils n'avoient pas prévalu sur le bon coeur de ce Prince, et ne lui avoient pas fait en quelque maniere, ternir une infinité de vertus par la rigueur qu'il a exercée contre ses sujets Protestans » Elle pense que Dieu pourrait le lui pardonner « d'autant mieux qu'il l'a fait par ignorance, et qu'il a cru faire service à Dieu en persecutant ses Enfans »⁹⁵

Il est vrai que Madame Dunoyer donne sa préférence au Roi anglais, George Ier⁹⁶, qu'elle porte aux nues, notamment – tout de même – à cause de son attitude en matière de religion Des tirades comme celles-ci reviennent fréquemment « Sa Majesté se fait toujours adorer dans ce Pais-là, et l'on peut lui apliquer cette devise du Soleil, *je ne parois que pour faire du bien*, puis que depuis son Avenement au Trône, elle n'a point fait de pas qui ne soit marqué par quelque acte de Justice et de charité, c'est ce que les Refugiez en corps, et tant d'autres en particulier, pourroient certifier »⁹⁷ Mais le Roi de France, dès avant sa mort, n'est pas moins présent dans son discours

91 QN 14/10 1715

92 QN 16/5 1715 Van Effen a quelquefois des formules comparables « Mais voici du sérieux plus qu'il n'en faut, on n'est pas a mon âge aussi gai que l'on voudroit bien, faisons un effort pourtant » (*Mis* 5/10 1711 p 170), « En voila assez sur cette triste matière le Lecteur se plaira peut-être davantage a la Fable suivante » (*Mis* 11/7 1712 p 220) Voir aussi « Les Gazettes », p 70

93 QN 15/4 1715, cf GA 12/4 1715

94 QN 21/3 1715

95 QN 2/9 1715

96 L'Electeur de Hanovre, Roi d'Angleterre depuis 1714

97 QN 4/4 1715

C'est aussi parce qu'elle aime – nous le disions déjà – rendre compte de la vie de cour, dont elle semble presque envieuse «le jour que le Roi fit à Marli la reveue de sa Maison, tous les Princes et Princesses y parurent, la plûpart des Dames étoient à cheval en habit d'Amasones Mgr le Dauphin estoit dans un Carosse à six chevaux, et jamais la Cour ne fut ni plus belle ni plus brillante»⁹⁸ S'agirait-il ici d'une autre compensation?

Les nouvelles des cours, nous les avons considérées, dans la première partie de cette étude, comme situées à mi-chemin entre l'actualité et le divertissement Ce genre de nouvelles rend floue la séparation entre la partie «gazette» et la partie «mercure» de la *Quintessence*

Cette séparation entre les deux domaines est occultée d'autres manières encore par Madame Dunoyer, notamment par son vocabulaire Elle fait quelquefois réfléchir ses «correspondants» sur la nature des nouvelles qu'ils sont censés lui fournir Selon l'un, les «nouvelles publiques [] doivent avoir le pas sur» les «particulières»⁹⁹, l'autre demande à Madame Dunoyer la permission de ne pas parler des «publiques» et «que je me retranche à vous en donner de particulières»¹⁰⁰ Voilà, semble-t-il, la situation de Madame Dunoyer, telle que les chiffres la suggéraient déjà elle sait ce qui est le principal, mais elle ne saurait toujours se résoudre à s'en occuper

D'où son intérêt pour les faits divers ce sont des nouvelles en effet publiques, qui, très facilement, peuvent être rendues «particulieres» par l'accent mis sur un particulier qui y participe au sujet des effets d'une tempête, elle dit qu'«on ne sait pas encore le nombre des gens qui y ont péri, on parle seulement d'une bonne femme, âgée de 103 ans, appelée *Helene Capoet* d'Anvers, qui n'ayant pas eu la force de monter promptement sur une hauteur, fut malheureusement étouffée par les Flots»¹⁰¹ C'est ici que peut se manifester encore sa tendance à parler de cas isolés Cette femme, qui a l'avantage d'être centenaire, intéresse Madame Dunoyer, et il lui est plus facile de s'imaginer l'horreur de sa situation, que de donner un compte rendu objectif et neutre de l'événement dans son ensemble Par ces individualisations, bon nombre de nouvelles publiques, devenant particulières, commencent à ressembler à des anecdotes qui servent surtout à distraire, la distraction étant apportée par l'étonnement devant l'in vraisemblable et l'exceptionnel¹⁰²

Ce n'est d'ailleurs pas là le sens attribué par Madame Dunoyer elle-même à cette opposition entre «nouvelles publiques» et «nouvelles particulières»

98 QN 1/7 1715

99 QN 14/3 1715

100 QN 7/11 1715

101 QN 11/3 1715

102 Dans «Les Gazettes», nous avons vu (p 71-74) que cette attitude n'est pas complètement étrangère à d'autres gazetiers, l'exemple le plus frappant était la GDP Chez Madame Dunoyer elle est néanmoins beaucoup plus forte encore

Elle entend bien opposer, dans les paroles de ses «correspondants», le réel et l'imaginé, et exprimer sa préférence pour les choses de l'imagination – auxquelles elle mélange pourtant celles de la réalité. La signification du terme «nouvelle» – pas toujours accompagné de «publique» ou de «particulière» – est très large. Elle l'utilise aussi, dans un sens qui commence alors à s'établir, pour intituler des récits qui visiblement n'ont aucun rapport avec les réalités du moment, et qui sont présentés à part, grâce à leur titre. «La fausse apparence, nouvelle Historique», «La nouvelle manière d'essencer les Perruques Nouvelle de Paris»¹⁰³. Mais elle laisse planer un certain doute; les deux récits commencent par, respectivement. «Il y a environ 20 ans ...» et «Il n'y a pas long-tems ...». Ainsi ces histoires invraisemblables et étonnantes sont formellement rattachées à un réel.

De même que le terme «nouvelle» est revêtu de plusieurs sens, les mots d'«aventure», «scène», «spectacle», par exemple, ne s'appliquent pas seulement, dans la *Quintessence*, aux fictions. Des termes comme ceux-là sont employés tout aussi bien pour décrire l'actualité politique: les Alliés du Nord prennent des mesures pour attaquer le Roi de Suède – «nous souhaitons cependant que la Paix puisse faire le dénouement de l'Avanture»¹⁰⁴. Ce n'est pas une innovation de la part de Madame Dunoyer, mais l'emploi fréquent qu'elle en fait¹⁰⁵ montre le besoin qu'elle en a. nous avons vu déjà qu'elle faisait entrer une large part de fiction dans son journal. C'était peut-être seulement par de pareils artifices que Madame Dunoyer pouvait se rendre la politique quelque peu acceptable¹⁰⁶.

2f. Interventions personnelles

Les nouvelles ne sont pas seulement particularisées ou particulières. Elles sont, de plus, racontées par une instance narrative très particulière et individuelle, dont on ressent bien la présence. Les nouvelles (publiques et particulières) sont présentées par un «je», dont nous disions déjà qu'il ne correspond pas à un narrateur du type «spectatorial», mais qu'il doit représenter Madame Dunoyer elle-même, commentant ce qu'elle vient d'annoncer¹⁰⁷.

103 QN 21/3 et 25/3 1715, 1/7 1715

104 QN 29/7 1715

105 Il est difficile de concrétiser cette constatation par des chiffres. La remarque est basée sur une lecture détaillée de la QN, et des lectures plus globales d'autres gazettes de la même époque.

106. Nous semblons approcher dangereusement d'une conclusion selon laquelle Madame Dunoyer serait classée comme une «véritable femme». Nous essayerons de nous en éloigner pour l'instant.

107 Ce cas n'est pas fréquent, dans les gazettes de 1734 non plus. Le seul gazetier à le faire est celui du *Courier d'Avignon*: «c'est une des originalités du C A que l'intervention directe du journaliste, qui fait part à ses lecteurs de ses projets, de ses difficultés, de ses doutes» (Labrosse, Rétat, art cit., p. 54).

Quand une première nouvelle sur une indisposition du Roi de France est contredite dans des lettres venant par d'autres voies, elle dit «espérer qu'elle se trouvera fausse»¹⁰⁸. Elle a moins pitié du Roi de Suède, «que les uns disent blessé au bras, les autres au pié Cette diversité de sentimens sur l'endroit de sa blessure, me fait croire qu'il en a reçu deux, et pour concilier les avis, je le crois blessé au pié et au bras»¹⁰⁹.

Les sentimens qu'elle exprime à propos de ses propres nouvelles, peuvent être plus ou moins de convention, par exemple quand elle dit souhaiter la paix dans le Nord¹¹⁰. Il y a plus d'émotion lorsqu'il s'agit d'hommes qu'elle admire Nous avons déjà vu qu'elle ne cachait pas ses admirations, et que le Roi d'Angleterre, «qui fait les délices et l'amour de ses sujets»¹¹¹, était un de ses favoris Toute la famille royale anglaise participe de cet engouement le petit-fils de neuf ans, «qu'on peut regarder comme une merveille de nos jours, et pour le corps, et pour l'esprit, et qui dès à présent a les sentimens aussi formez et autant de raison que s'il avoit vingt cinq ans»¹¹², et les trois petites-filles qui ressemblent aux trois Graces¹¹³ Il lui est donc impossible de comprendre «l'affreuse conspiration» montée contre ce Roi, pour mettre sur le trône le Chevalier de Saint George, et «qu'il y ait eu des Seigneurs et des personnes de distinction capables d'entrer dans un dessein aussi noir»¹¹⁴. Elle est pleine d'admiration aussi devant le Prince Electeur de Saxe, qui «a une grace toute particuliere dans tout ce qu'il fait», montrant «à toutes ses manieres le beau sang qui l'anime»¹¹⁵, sachant éprouver des chevaux «avec une adresse toute charmante»¹¹⁶. Et puis l'Infante Don Emanuel, d'après Madame Dunoyer, on ne saurait le voir «sans en être charmé, c'est un Prince plus beau que l'amour, parfaitement bien fait et tout accompli pour le corps et pour l'esprit, ses manieres sont toutes grandes et en même tems gracieuses»¹¹⁷ Quant au Duc d'Orléans, c'est moins sa beauté qui la charme que «la bonté de son coeur, et la grandeur de son ame»¹¹⁸.

Le fait qu'aucune femme ne figure dans cette liste, ne peut sans doute faire aboutir à une conclusion relative aux intérêts de Madame Dunoyer. Au niveau hiérarchique des hommes admirés, les femmes sont pratiquement

108 QN 11/7 1715

109 QN 28/11 1715

110 QN 29/7 1715

111 QN 16/5 1715, et nombreuses autres occurrences, elle n'est d'ailleurs pas la seule à admirer ce Roi

112 QN 11/2 1715

113 QN 20/5 1715

114 QN 17/10 1715

115 QN 10/1 1715

116 QN 30/5 1715

117 QN 9/12 1715

118 QN 26/9 1715

absentes cette année-là¹¹⁹ Il n'y a guère que la Princesse des Ursins, qui soit «en vue», et qui, comme caractère, aurait pu inspirer Madame Dunoyer, mais elle est alors plutôt à plaindre qu'à admirer

Au-delà de l'expression de son admiration, la présence personnelle de Madame Dunoyer peut prendre une portée plus large Elle se donne quelquefois presque une allure de missionnaire, lorsqu'à ses sentiments «de convention» en principe reconnaissables pour chacun, elle ajoute des développements moralisateurs avec des appels à la religion «on ne sauroit lire sans une extrême douleur tout ce qu'on apprend des dégâts causés par la dernière Tempête [] Ces marques de la colère et de la protection du Ciel, mériteroient sans doute qu'on y fit un peu plus d'attention, et devroient nous engager à l'amandement et à la reconnaissance cependant il en est à présent tout comme les jours de *Noé*, chacun suit son même train, quoi qu'on se voye exposé aux mêmes peines dont Dieu châtia les pêcheurs de ce tems-là»¹²⁰ Sa haute moralité lui fait même faire de la censure «comme la suite de cette Epitaphe [de la Reine Anne] ne nous paroît pas convenable au respect dû à la Dignité Royale, et à la mémoire des morts, nous ne jugeons pas à propos de l'insérer ici toute entière»¹²¹

Ailleurs, c'est son expérience personnelle qu'elle communique aux lecteurs – par exemple à propos du mariage de «Madlle Brigide Osborne, seconde fille du Duc de Leeds, [qui] vient d'épouser le Chapelain du Duc son Pere», ce dernier «en est si fort irrité, qu'il menace de casser bras et jambes à ce gendre, que sa fille vient de lui donner sans son aveu» Ce cas semble être évoqué, pour que Madame Dunoyer ait l'occasion de sermonner ces «nouveaux mariez fort embarrassez de leurs personnes, pour n'avoir consulté que l'amour, dans une affaire où la raison devoit être appelée, et il n'est pas étonnant de voir qu'on s'égaré, lors qu'on se met sous la conduite d'un aveugle, qui même le plus souvent abandonne ensuite ceux qu'il a fait égarer, et les livre par son absence à des repentirs très voisins du désespoir»¹²²

Cependant ses interventions les plus caractéristiques et les plus déterminantes concernent le mélange déjà décrit du «public» et du «particulier», du réel et de l'imaginé Car il n'y a pas seulement ce mélange, il y a aussi la façon de l'offrir aux lecteurs Très présente dans son texte, on la voit manipuler et distribuer les diverses nouvelles comme s'il n'y avait pas de

119 La Reine Anne d'Angleterre était morte en 1714, Marie-Therese, Catherine II et Marie, régnaient en 1778 et qu'on a trouvées dans «Les Gazettes» (p 60), n'étaient pas encore montées sur le trône

120 QN 14/3 1715

121 QN 2/5 1715

122 QN 7/3 1715

différence dans leur rapport à la réalité. C'est ce qui apparaît clairement dans sa manière d'enchaîner les divers éléments du journal¹²³

Madame Dunoyer, dans son apparente envie de donner une certaine unité à chaque *Quintessence*, relie souvent les textes entre eux par la transition passe-partout «mais à propos de». L'ambassadeur de Perse veut, par exemple, amener avec lui «des personnes habiles à travailler en or et en argent», Madame Dunoyer continue «mais à propos des personnes qui excellent dans leurs arts, on vient à présent d'arborer dans les Galeries du Louvre, un Tableau de la façon de Mr Coeppel, qui selon les connoisseurs est un ouvrage achevé»¹²⁴. On voit comment son imagination a besoin de peu de chose! Dans cet exemple, les deux faits sont tirés de la réalité. Ce n'est pas toujours aussi nettement le cas, comme le montre un autre exemple. A Venise on avait interdit le commerce avec les pays où régnaient des maladies contagieuses, Madame Dunoyer, ayant constaté que ces ordres sont bien exécutés, poursuit «mais à propos de ces ordres, on prétend qu'il est arrivé dans certain lieu d'Allemagne, qu'on ne trouve pas à propos de nommer, une aventure qui est assez plaisante» (des douaniers, exécutant les ordres reçus, dupés par des paysans)¹²⁵. Les «nouvelles particulières» et les fictions peuvent également être reliées entre elles. Quelquefois elle insiste non pas sur la ressemblance mais sur le contraste «au reste nous parlâmes l'autre jour d'une fille de dix ans qui s'est faite épouser par Arrêt et pour réparer son honneur, Voici à présent un cas bien différent, car une Demoiselle d'environ trente ans, à qui un Amant déjà veuf faisait l'amour, vient de le faire grand Papa»¹²⁶.

A propos d'enchaînements, Madame Dunoyer se permet aussi de relier d'une manière comparable des personnages et événements provenant de l'actualité, et ceux qui proviennent de textes littéraires existants et connus des lecteurs – dont le degré de réalité est élevé pour elle¹²⁷. L'Ambassadeur de Perse «représente très bien la personne de cet illustre Successeur du grand *Cyrus*» qu'est l'Empereur de Perse¹²⁸. Et le réel peut être proche de la fiction. Un «correspondant» de Londres écrit à propos d'une aventure arrivée aux

123 Ces enchaînements ont une grande importance dans ce type de journaux «C'est en fait à la transition d'assurer, de façon souvent précaire, l'unité d'une feuille par nécessité disparate, et c'est par elle que se traduit le plus souvent l'intervention du journaliste» (Gilot e a., art. cit., p. 302). Dans la QN, feuille non seulement disparate, mais composée de deux types d'éléments opposés, ce travail de la transition est encore plus visible et le résultat d'autant plus précaire.

124 QN 16/5 1715

125 QN 22/7 1715

126 QN 25/4 1715

127 En cela, encore une fois, elle n'est pas unique.

128 QN 11/3 1715

rebelles, «qui mérite de trouver place dans votre Quintessence, et qui peut faire paroli à celles de l'admirable *Don Quichotte de la Manche*»¹²⁹

La confusion créée par ce mélange de réel, d'imaginé et de littéraire, est encore renforcée par le vague dans lequel elle laisse volontairement certains points majeurs de ses récits. Il lui arrive de commencer ainsi «dans certain lieu de la Provence, qu'il n'est pas nécessaire de nommer»¹³⁰, ou bien «il y a environ 20 ans qu'un jeune Parisien, dont je tairai le nom et l'emploi, épousa une jeune et jolie Parisienne, qu'il avoit aimée à la maniere des anciens Amadis et obtenue avec la même peine»¹³¹

Elle rend encore plus floue la distinction entre les divers domaines, en soulignant la relation qui existe toujours – en puissance – entre le réel et le littéraire, et en disant qu'elle livre des faits, que chacun pourra développer selon sa propre imagination, si la sienne n'y a pas encore pourvu «l'Histoire que nous avons promis de donner aujourd'huy est des plus Tragiques, le vulgaire pourrait même en un besoin y faire entrer du merveilleux, et en faire la matiere d'un Opera nous nous contenterons cependant de la raporter telle qu'elle est arrivée, laissant aux lecteurs la liberte d'y faire telles annotations qu'ils jugeront à propos»¹³². Ici elle dit ne pas avoir travaillé les données. Mais souvent, dans les lettres que ses «correspondants» lui écrivent, ceux-ci suggèrent qu'elle est fort capable de le faire «voici une petite Histoire qui [] ne laissera pas, je m'assure, d'avoir son agrément, si vous voulez donner la peine de la tourner comme vous sçavez faire [] cette matiere qui pourrait fournir celle d'un conte de La Fontaine»¹³³

Elle sait bien qu'elle en est capable et elle en est fière – c'est pour cela même qu'elle fait louer ses talents dans des lettres écrites exprès pour ce but. C'est sans doute qu'elle avait l'habitude de le faire avec toutes sortes de récits qui lui tombaient sous la main. Elle regrette seulement de ne pas pouvoir toujours exploiter à fond sa matiere, faute de place «si nous avions le tems et le lieu, nous pourrions mieux circonstancier cette petite aventure, qui est assez particulière»¹³⁴. D'autres fois elle donne côte à côte plusieurs développements possibles. le lecteur pourra faire un choix entre les fruits de cette riche imagination «on prétend que certain gros Seigneur qui a été pêché en dernier lieu à Surêne [] s'est jetté dans la Seine, par un coup de désespoir [] et qu'il a suivi l'exemple de Mr Charpentier, peut-être aussi ont-ils été jettés l'un et l'autre dans la Riviere par des Voleurs»¹³⁵

129 QN 21/11 1715

130 QN 30/5 1715

131 QN 21/3 1715

132 QN 29/8 1715

133 QN 30/5 1715

134 QN 12/5 1715

135 QN 8/8 1715 Il faut bien conclure que si Madame Dunoyer declare que certaine

Voilà l'auteur de la *Quintessence*, telle que nous l'apercevons à travers son discours de l'année 1715 une personne qui s'intéresse aux gens et à ce qui peut leur arriver de malheureux et de drôle, mais qui entend bien garder son indépendance par rapport à l'exactitude historique et matérielle de beaucoup d'événements qu'elle raconte. Pour les nouvelles courtes du genre «Milord Albemarle est arrivé ici»¹³⁶, on peut certainement la croire. Pour ce qui va plus loin, ce n'est pas la crédibilité qui est visée, mais l'émotion, la surprise et l'amusement.

2g *Les autres années de sa Quintessence*

Nous avons choisi d'inventorier plus en détail la *Quintessence* de 1715, pour les raisons données plus haut, et en considérant que le contenu ne devait guère différer de celui d'avant et après cette année. En effet on peut retrouver, dans les numéros des autres années, les tendances signalées. C'est du moins ce que des sondages auxquels nous avons procédé, sembleraient indiquer. On retrouve, dans la *Quintessence* de ces années-là, les deux catégories où l'on peut classer les éléments, selon qu'ils s'apparentent au genre «gazette» ou «mercure». Les priorités sont les mêmes : de nouveau l'actualité devrait primer, et Madame Dunoyer donnera «quelque Historiete ou quelque Piece de Poesie», ou fera «des reflexions morales» uniquement «lors que les nouvelles sont stérilles»¹³⁷. Les nouvelles d'actualité reflètent le même enthousiasme pour les faits divers, avec peut-être un peu plus de compassion, les premières années, pour les malheurs subis par les protestants. Elle les communique au public parce que celui-ci «ne peut que s'intéresser pour des personnes, qui ne sont accusées que d'avoir voulu prier Dieu, et qu'on ne punit que parce qu'elles cherchent à l'adorer en esprit et en vérité»¹³⁸.

Le public doit s'intéresser beaucoup aussi aux comptes rendus qu'elle donne de bals, dîners et autres festivités, au point que la *Quintessence* du 28 août 1713, dans laquelle était relatée une fête donnée par le Duc d'Ossune à La Haye, a dû être réimprimée¹³⁹. Durant cette période notamment, où la diplomatie internationale s'était concentrée à Utrecht, pour préparer la paix, le nombre de «magnificences» décrites par Madame Dunoyer qui était elle-même sur place, augmente sensiblement. Pendant quelques mois, la

nouvelle est fautive, elle doit l'être d'une façon flagrante : «on vient de nous donner une nouvelle qui paroît un peu apocryphe, cependant il faut en faire part au public, la voici. On prétend que le Pape souhaite de réunir les Lutheriens à l'Eglise Romaine, et que pour faciliter cette réunion, il offre de renoncer à son infailibilité [], d'abolir la confession auriculaire, de permettre aux Evêques et à tous les Prêtres [] de se marier» (QN 14/1 1715).

136 QN 22/7 1715

137 QN 7/7 1713

138 QN 12/12 1712

139 QN 21/9 1713

Quintessence est vendue non seulement à La Haye et Amsterdam, chez Uytwerf et Oosterwijk, mais également chez Charlois à Utrecht du 4 décembre 1713 au 1er mars 1714. La *Quintessence* a probablement connu alors un tirage plus élevé.

Toutes ces festivités rappellent à la journaliste plusieurs aventures galantes arrivées notamment à des abbés¹⁴⁰, qu'elle met en forme elle-même, ou pour lesquelles – comme elle ne le fera plus guère en 1715 – elle en appelle à des autorités qualifiées¹⁴¹ «où est Mr de Thémisseul, pour versifier cette aventure. Elle seroit assurément la matière d'un bon Conte»¹⁴². Et à propos du mariage d'une femme de 90 ans avec un homme de 91, elle s'écrie qu'une telle «scène» serait «la matière d'un bon conte, et [que ces noces] mériteroient d'être descrites en vers, mais il faudroit avoir pour cela le génie des Juliens et des Thémisseuls»¹⁴³.

La présence personnelle de Madame Dunoyer est aussi frappante pour les autres années que pour 1715. Elle y montre ses sentiments d'admiration «Mr le Chevalier de Roussi [] est si distingué par la manière dont il s'acquitte de ses Emplois [à l'ambassade de France], par sa naissance et par son mérite personnel, qu'il suffit de le nommer pour faire son éloge»¹⁴⁴, et ses chagrins «en effet, c'est quelque chose de triste de voir ses sujets [du Roi d'Espagne] travailler à se détruire les uns les autres, et l'Espagne armée contre l'Espagne, comme autrefois Rome contre Rome»¹⁴⁵.

Sa tendance à moraliser et à sermonner est toujours aussi forte. Après ses vœux pour la nouvelle année 1713 par exemple, adressés aux amis et aux alliés, elle ajoute «nous devons mêmes, suivant les préceptes de l'Évangile, étendre plus loin nos souhaits, et en faire mêmes pour nos Ennemis. Fasse le Ciel qu'ils perdent bientôt un nom aussi odieux»¹⁴⁶. Et en parlant de la bataille du Quesnoy «il faut espérer que le Ciel y répandra sa bénédiction, supposé qu'il ne veuille pas encore nous donner une bonne Paix, ce qui seroit plus à souhaiter que les Victoires les plus complètes, et le Souhait en seroit plus Chrétien»¹⁴⁷.

Il s'avère ici qu'elle n'a jamais renoncé à sa nationalité française comme elle l'avait fait pour la religion catholique. C'est ce qui explique son attitude

140 Par exemple QN 15/2 1714, «L'Abbe à la Mode»

141 Modestie? Voir «Pour terminer», p 287

142 QN 23/4 1714. Thémisseul de Saint-Hyacinthe était aussi venu, parmi les nombreux aventuriers, à Utrecht au moment du Congrès (cf. Carayol, E., *Thémisseul de Saint-Hyacinthe, 1684-1746*. SVI C 1984 (221) p 28ss)

143 QN 7/7 1713, Julien = Julien Scopon probablement, poète qu'elle cite plusieurs fois dans ses LHG.

144 QN 22/1 1714

145 QN 11/6 1714

146 QN 2/1 1713

147 QN 10/10 1712

bienveillante (constatée plus haut) à l'égard de Louis XIV, et son besoin de fêter amplement la Paix d'Utrecht Elle décrit ainsi la première audience de l'Ambassadeur français, le Marquis de Châteauneuf, chez «Nos Seigneurs les Etats» «elle a été pompeuse et magnifique, et jamais spectacle n'a été plus agréable pour nous, puis que nous pouvons à présent suivre les mouvemens que la nature et la reconnaissance nous inspirent, en réunissant les mêmes voeux, puis que notre première et notre seconde Patrie viennent de réunir leurs intérêts»¹⁴⁸ On voit ici – chose rare – Madame Dunoyer bien insérée dans le réel la réalité lui convient parfaitement et la dispense de recourir à l'imagination

Durant ces années, elle saisit de nouveau les occasions qui se présentent pour se complimenter elle-même Parfois elle le fait directement «depuis que nous sommes en possession de faire part au public des divers événemens qui arrivent dans le monde, notre Quintessence a souvent eu le bonheur de lui annoncer la première ceux qui lui ont été les plus agréables»¹⁴⁹ La plupart du temps elle utilise un intermédiaire, tel que ce «correspondant» qui s'exprime ainsi «le caractère de sincérité qu'on voit régner dans tous vos Ouvrages, Madame, m'a déterminé à m'adresser à vous de choix»¹⁵⁰

L'auteur de cette lettre, imaginé sans doute par Madame Dunoyer, a beau la croire sincère, elle continue à mélanger le réel et le fictif L'emploi de termes destinés habituellement à la fiction, mais «détournés» vers la réalité, peut être constaté de nouveau A propos d'un ordre reçu «de la Cour de Vienne de faire remplir les Magasins du Milanez, et d'y mettre les Milices sur pié, ce qui paroît un prélude de Guerre», elle fait état de son espoir «que le Congrès de Bode remediera à tout cela», car ainsi il n'y a qu'à se «tranquilliser jusques au denouement de cette fameuse scene»¹⁵¹

Ses mélanges de réalité et de fiction impliquent même parfois – cela ne s'était pas vu en 1715 – la personne de la journaliste Il semblerait du moins qu'à quelques occasions, elle essaye d'arranger quelque peu la réalité, de façon qu'elle puisse donner aux autres, mais surtout à elle-même, l'impression d'être un personnage d'importance¹⁵² En effet, qui plus qu'elle-même a pu s'intéresser à la nouvelle suivante – «publique» ou «particulière»? Elle est racontée à la troisième personne Madame Dunoyer se sépare en deux. «je» est une autre que la personnalité d'intérêt international dont elle parle

148 QN 22/1 1714

149 Ce jour-là, elle est la première à donner la triste nouvelle de la mort de la Reine d'Angleterre (QN 16/8 1714) En effet la GA du 17/8 en est encore à la maladie de la Reine, c'est la Suite de la même date qui annonce la mort

150 QN 20/10 1712

151 QN 11/6 1714

152 Les lecteurs naïfs confondent personnages et personnes vivantes (d'après Ducrot, Todorov, op cit , p 286), si des auteurs comme Madame Dunoyer font la même chose, ce n'est sans doute pas par naveté

Mais elle évite soigneusement aussi de créer un malentendu; c'est bien elle, quand même: «il est arrivé une assez plaisante aventure à la personne qui compose cette Quintessence Elle se trouva dans un endroit où étoit le Courier du Maréchal de Villars, qui l'entendant nommer vint droit à elle, et qui dit: Madame, je suis fort aise d'avoir l'honneur de vous voir, et de pouvoir dire à Mr. de Villars que vous êtes en bonne santé Je m'assure que cela lui fera bien du plaisir, et je m'en ferai un fort grand de m'acquitter des commissions que vous voudrez bien me donner pour lui, Quoique je ne sache pas, dit alors l'Auteur de la Quintessence, quel est l'interêt que Mr de Villars me fait l'honneur de prendre en moi, ni sur quel ton vous m'en parlez, je vous prie pourtant, quoi qu'il en soit, de lui faire mes compliments, et ainsi finit l'aventure»¹⁵³

Elle continue à réarranger sa vie, au moment de la mort de son mari. Sa relation avec lui – on l'a vu – s'était fortement détériorée. les *Mémoires* qu'il avait opposés aux siens, ne furent publiés qu'en 1720, mais ils devaient déjà circuler. Elle n'y réagit pas, dans sa *Quintessence* du 21 septembre 1716, mais elle y annonce, avec une insistance et un détail parfaitement inhabituels, la mort de «Messire Guillaume du Noyer, ci-devant Grand Maître Enquêteur et General Reformateur des Eaux et forêts de France» Cela frappe déjà, à cause de la rareté de pareilles annonces de décès dans ce journal. Mais la suite est encore plus surprenante, si on tient compte de la situation «comme il a été généralement estimé pendant sa vie, il est a present, généralement regretté, son plus grand plaisir étoit de faire du bien» Est-ce qu'elle pense ainsi empêcher la publication des *Mémoires*?

Elle se fait figurer elle-même aussi dans l'*in memoriam* du mari, à la troisième personne de nouveau. Mais ici elle ne rétablit pas le lien entre la journaliste et la veuve: elle figure sous son nom de jeune fille, qui était certainement moins connu des lecteurs «il laisse deux filles de son mariage, avec *Anne Marguerite Petit*, sa veuve, très afligée»¹⁵⁴. Ainsi, Madame Dunoyer – d'habitude si présente dans son texte – s'en est retirée, laissant les lecteurs à leur étonnement sur la nécessité d'insérer cet élément dans la *Quintessence*.

Elle deviendra d'ailleurs quasi victime d'une manière semblable, employée par d'autres, d'arranger le réel. Est-ce pour cause de jalousie professionnelle? On la dit morte, avant qu'elle ne le soit. l'auteur du *Courier* l'aurait annoncé le 5 mai 1719¹⁵⁵. Il est possible qu'elle soit alors malade, mais elle

153 QN 27/10 1712, elle n'exclut pas tout à fait la possibilité qu'on ait voulu se jouer d'elle, mais elle s'en moque et utilise la scène à ses propres fins

154 QN 21/9 1716

155 QN 11/5 1719 Il n'y a pas d'exemplaires connus du *Courier* de cette date (sans doute le *Courier Politique et Galant*, voir notre notice sur ce journal dans le 13x). L'auteur en aurait été Rousset de Missy, qui avait admiré Madame Dunoyer en 1714

aura encore près d'un mois à vivre Aussi dénonce-t-elle cette nouvelle comme fausse l'auteur du *Courier* «fera bien de tâcher de s'assurer mieux des faits avant de les rapporter»¹⁵⁶ Pourtant, sur un ton quelque peu triomphal, et sans avoir discontinué, la *Quintessence* du 1er juin de la même année, commence par «*Vox Populi, Vox Dei*, Quoi que ce proverbe soit presque toujours très faux, Madame *Du Noyer* vient de faire la fatale expérience qu'il est quelquefois vrai On l'avait publiée morte, et elle n'a pas longtemps survécu à une prophétie si sinistre»¹⁵⁷

On sent bien qu'il y a, derrière cette fausse annonce et cette confirmation triomphale, des sentiments de hargne envers Madame Dunoyer, qui ne peuvent pas trouver leur justification dans son seul travail de journaliste, même si elle ne sépare pas toujours bien ce qui est réel d'avec ce qui ne l'est pas Cette hargne correspond bien aux accents qu'on avait trouvés dans certains textes biographiques la concernant

2h *Les scandales*

Généralement, nous le disions déjà, ses biographes présentent Madame Dunoyer comme une «femme à scandales» Il peut y avoir des raisons à cela, mais il nous semble abusif d'appliquer cette qualification à son travail de journaliste Il est vrai que dans ses efforts pour faire s'adapter l'un à l'autre le réel et l'imaginaire, elle allait quelquefois loin Van Effen, qui appréciait pourtant sa façon d'écrire¹⁵⁸, savait bien aussi qu'elle n'hésitait pas à justifier des criminels et à les déclarer innocents «aux yeux de tout l'univers, et aux yeux de ces malheureux même» qui en avaient été les victimes¹⁵⁹ C'est dire qu'elle devait impressionner fortement Néanmoins,

dans son CR (voir plus haut, p90, n 19), et qui est peut-être impatient de reprendre la direction de la QN Avec Guyot de Merville, il succedera, peu de temps apres, a Madame Dunoyer

156 QN 11/5 1719 A elle-même aussi il lui était arrive d'anticiper sur des morts, sans qu'elle en ait fait un trop grand problème Le 8/10 1714 elle annonce «Nous venons d'apprendre avec douleur que le General Baron de Fagel est mort [] l'Etat perd en lui un grand General», mais le 15/10 «au reste, la nouvelle qu'on nous avoit donnée, et que nous donnâmes de la mort du General Baron de Fagel, s'est trouvee fausse, et c'est avec bien du plaisir que nous le ressuscitons aujourd'hui», et le 18/10 «Nous aprenons avec plaisir que le General Baron de Fagel est rétabli de l'accident qui avoit causé le bruit de sa mort [] il en est peu qui reviennent des bords du tombeau pour lire leur Epitaphe»

Par contre, la GA, le 16/10 «On apprend [] que le General Baron de Fagel a etc fort en danger par une saignée au bras, mais qu'il se portoit mieux»

157 QN 1/6 1719

158 «Elle ne cherche point les expressions, elles s'offrent d'elles-mêmes et se rangent dans leur lieu, tout autre mot n'y viendroit pas si bien» (*Mis* 24/8 1711 p 124)

159 *Mis* 13/7 1711 p 73

nous venons de voir que dans son journal il y a bien autre chose aussi que du scandaleux, et qu'il est injuste de décrire la *Quintessence* comme un «libelle crapuleux» basé sur la calomnie et rempli de nouvelles dont il n'y avait pas une de vraie¹⁶⁰, ou bien comme une «feuille périodique colportant ragots et commérages»¹⁶¹. Il est clair que la personnalité de Madame Dunoyer est pour quelque chose dans une telle appréciation de son journal

Nous ne nions pas qu'il est inévitable que la personnalité d'un auteur transparaisse dans son oeuvre¹⁶², et que celle de Madame Dunoyer était telle qu'en effet les scandales ne sont pas absents dans ce qu'elle écrit. Plusieurs fois des éléments relativement volumineux de sa *Quintessence* présentent de façon assez détaillée des «affaires» plus ou moins louches. Une de ces «affaires» concerne un «Officier de distinction» qu'elle oppose à quelqu'un qui «porte un nom illustre» mais qui est décrit comme lâche par Madame Dunoyer¹⁶³. Ce dernier écrit au journal une lettre qu'elle refuse de publier, elle préférerait, dit-elle, «la restitution du bien qu'il nous a escroqué, et qu'il a encore l'impudence de nous retenir»¹⁶⁴. La semaine suivante, elle publie une autre lettre du même auteur, dans laquelle il nie avoir écrit la première. Elle réagit encore en termes énergiques. «il ne manqueroit plus à ce malheureux, après m'avoir dépouillée de mon bien, et causé tout le malheur de mes jours, [. . .] de s'en prendre encore à ma personne, et de m'aracher cette vie, dont il a fait l'amertume»¹⁶⁵.

Ce genre de scandale, relatif surtout à des questions d'argent et dans lequel elle est impliquée elle-même d'une façon ou d'une autre, apparaît de temps en temps. Ainsi, elle a un conflit avec l'éditeur Du Buisson à Utrecht, à propos de *Quintessences* non-payées¹⁶⁶. Une autre fois, elle a été informée «que certaine personne ayant contrefait son écriture et son seing, avoit été chés un de ses amis, pour emprunter 100 florins en son nom»; elle tient alors même sa propre fille pour suspecte¹⁶⁷.

Cette fille est aussi le sujet d'une annonce où Madame Dunoyer combat des bruits selon lesquels elle l'empêcherait d'habiter avec «le prétendu Comte de Winterfelt, qui l'a épousée sous un nom supposé, et sous de faux titres»; Madame Dunoyer déclare qu'elle «conservera toujours et à sa fille et à son

160 Orieux, op cit , t I, p 83.

161 Pomeau, op cit , p 60

162 Pour cette raison, Madame de Graffigny dira en 1738, en parlant des LHG, qu'elle lit les «lettres de la mere de Pimpette» (*Correspondance de Madame de Graffigny*, préparée par E Showalter. Oxford, 1985, t I, p 55, lettre du 27 septembre 1738 à Devaux)

163 QN 14/2 1715

164 QN 21/2 1715

165 QN 28/2 1715

166 QN 3/8 1713

167 QN 29/11 1717

Enfant, la tendresse maternelle qu'elle leur a marquée jusques ici»¹⁶⁸ En revanche le scandale de Voltaire amoureux de Pimpette, n'est pas rapporté directement par Madame Dunoyer, mais présenté par un de ses «correspondants»¹⁶⁹ Elle a encore arrangé quelque peu la réalité, en ce sens qu'elle-même est absente du texte¹⁷⁰, elle n'a pu se retenir pourtant de présenter «cette incommode Mere [] qui n'étoit pas crédule» comme un personnage avec lequel il fallait compter

21 *Le fait de la femme journaliste*

Il serait par trop simpliste de décider que la présence de ces affaires scandaleuses à des titres divers ne puisse s'expliquer que par le sexe de l'auteur Si, habituellement, dans de nombreux scandales des femmes jouaient un rôle, ce n'était pas en premier lieu pour les divulguer Par contre, on pourrait penser que l'imbrication de l'imaginaire et du réel est une conséquence de la situation des femmes tenues à l'écart de la société – quoique ce ne fût pas tout à fait le cas de Madame Dunoyer

En effet elle n'a guère dû se faire de problèmes à ce sujet Elle ne se présente pas, à ses débuts, en tant que femme La première personne du singulier qu'elle utilise pour énumérer et commenter les nouvelles, est du genre masculin pendant assez longtemps Mais ce n'est sans doute pas pour se cacher après quelques mois, à l'occasion de vers de l'Abbé de Bucquoy, qui disait sur la *Quintessence* «on ne la croira sincère Qu'à ne discourir jamais», elle se découvre et réagit, avec une certaine agressivité «le moyen d'être femme, et de ne pas répliquer!»¹⁷¹ Trois mois plus tard encore, on trouve la première des lettres de «correspondants» adressée à «Madame du N »¹⁷², adresse qui se change bientôt en son nom complet

Elle sait bien toutefois qu'elle fait partie d'une espèce rare Dans les *Lettres Historiques et Galantes*, elle fait préciser par un des personnages à propos du *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe* que son auteur est une femme «il est bon de vous avertir que cet Auteur est féminin»¹⁷³ Dans la *Quintessence* elle le rappelle surtout lorsque cela peut l'arranger Pour justifier son indignation, quand il y a lieu, elle se retranche volontiers derrière l'argument de la faiblesse féminine «il est bon de remarquer que c'est à une Femme à qui ce Cartel s'adresse»¹⁷⁴ Elle révèle alors, chose inattendue, sa nature sensible

168 QN 11/7 1713

169 QN 4/12 1713

170 Le jeune Arouet n'est pas nommé non plus, simplement décrit comme un «jeune homme frais et emoulu des Universitez, mais beaucoup plus degourdi que le fameux Thomas Diafoirus»

171 QN 25/6 1711

172 QN 17/9 1711 Cela n'empêche que tout La Haye ait pu être au courant

173 LHG lettre 77, t 3, p 380

174 QN 28/2 1715

il y a des expressions qui ne conviennent point « quand on écrit à une Dame »¹⁷⁵

Lorsque cela l'arrange, elle paye même son tribut à l'obligation de modestie féminine, et avoue son ignorance, n'ayant jamais songé à disputer à qui que ce soit « un sçavoir que mon Sexe me dispence d'ambitionner »¹⁷⁶ Elle n'a pas inséré d'épithète pour le feu Roi de France, ne se « croyant pas capable de la bien faire moi-mêmes » et « laissant à des mains plus habiles et à des plumes plus délicates que la mienne, le soin de traiter dignement des sujets aussi délicats »¹⁷⁷ Que cette modestie manque sans doute de sincérité, ressort d'autres passages de la *Quintessence* où elle ne donne point l'impression de se sentir inférieure à qui que ce soit Elle se fait écrire de Paris « vous me demandez des nouvelles, Madame, et je vous en donnerois de tout mon coeur, si je ne voyois par vos Quintessences, que vous êtes parfaitement bien instruite de ce qui se passe ici, que dis-je instruite, vous nous instruisez vous mêmes »¹⁷⁸ Elle paraît fière d'être femme « je ne suis pas femme pour rien » dit-elle à propos d'un projet de la Duchesse du Maine de créer une Académie des Femmes, « l'endroit est trop avantageux pour notre Sexe, pour que je puisse le passer en deux mots »¹⁷⁹

Ces exemples ne permettent pas de conclure que la position des femmes en général, et la sienne propre, fassent partie de ses préoccupations Tout au plus pourrait-on en tirer la conclusion – si besoin était – qu'elle ne manque pas de confiance en elle-même Dans sa *Quintessence*, on ne peut pas dire que le féminin domine Dans les nouvelles fournies par les éléments-gazette, les femmes ne tiennent pas plus de place que dans les nouvelles données par d'autres gazettes¹⁸⁰, alors que dans les faits divers et dans les fictions, comme d'habitude¹⁸¹, les femmes sont plus nombreuses

Madame Dunoyer aborde peu de sujets typiquement « féminins », sauf une fois l'allaitement Elle manifeste alors une attitude assez progressiste Elle commente ainsi la nouvelle que l'Impératrice a résolu de nourrir elle-même son enfant « exemple qui doit faire rougir ces Mères qui par délicatesse exposent leurs enfants aux plus grands dangers, en les mettant en mains étrangères, et qui méprisant les faveurs du Ciel, vont chercher ailleurs une

175 QN 3/7 1713, de même qu'il y en a qui ne conviennent point à une dame – voir « Madame Dacier », p 210

176 QN 8/7 1715

177 QN 23/9 1715

178 QN 7/11 1715

179 QN 24/2 1718

180 Cela est déterminé aussi, comme en 1778, par le petit nombre de femmes jouant des rôles politiques

181 Et comme en 1778, voir « Les Gazettes », p 75-77

nourriture qu'elles pourraient leur donner elles-mêmes, et que la Nature a pris soin de leur fournir»¹⁸²

De telles prises de position sont exceptionnelles, Madame Dunoyer pouvait s'exprimer avec violence, mais ce n'était pas une militante¹⁸³ Habituellement sa *Quintessence* avait, sur les plans idéologique et politique, un caractère assez neutre – à la différence de ce qu'elle avait été avant elle.

3a Auteurs de la *Quintessence*, avant Madame Dunoyer

La *Quintessence*, qui fut transmise en 1711 à Madame Dunoyer, avait une certaine tradition qu'il est important de connaître pour pouvoir distinguer la nouveauté de l'apport de cette première femme dans la série des «quintessenciers»

Ce journal existait depuis 1688, année de sa création par Jean-Maximilien Lucas A cette époque, la *Quintessence des Nouvelles Historiques, Politiques, Morales et Galantes* était un des nombreux «lardons», petits journaux satiriques de forme oblongue paraissant souvent sans titre, et même sans date, qui, en un mélange de prose et de vers, prenaient pour cible la France et le Roi de France¹⁸⁴ Celui-ci craignait le contenu de ces «lardons» Pour les combattre, Vauban lui avait suggéré la création d'un escadron d'«anti-lardonnières», et le Comte d'Avaux, ambassadeur de France, fut peut-être à l'origine de l'arrestation de Lucas Car ce n'est pas volontairement que celui-ci cesse, en 1694, de publier sa *Quintessence* Il est condamné, en mars de cette année, à un exil de quatre ans, pour avoir fait imprimer et débiter la *Quintessence des Nouvelles*¹⁸⁵. Il mourra en 1697. A cette occasion, Bayle parle sans trop de regrets de ce «fameux auteur» qui avait écrit «pendant tant d'années un si horrible détail de satires infamantes et grossièrement fabuleuses»¹⁸⁶ Dans un historique de la *Quintessence* publié en 1723, on

182 QN 3/12 1716 Elle illustre alors ce que dit Mercier sur les actions en faveur de l'allaitement qui avaient débuté bien avant Rousseau et son *Emile* (Mercier, R , *L'Enfant dans la société du 18e siècle avant l'Emile* Paris, 1961)

183 C'est aussi ce qu'on peut dire de sa collègue anglaise Eliza Haywood «although at the time of publication [of the *Female Spectator*] Haywood has supported herself as a professional writer for twenty-five years, she does not question the premise that woman's proper role is in the home [] She was no militant» (Koon, H , «Eliza Haywood and the *Female Spectator*», dans *Huntington Library Quarterly* 1978-79 (42) p 47

184 Cf Hatin, *Gazettes de Hollande* (op cit), p 106-119 Dans les quelques numéros de l'année 1693 conservés à la Bibliothèque Universitaire de Leyde, Lucas attaque surtout Renaudot, «ce Scélerat d'Auteur», qui «a mentir sent ses Sens réjouis S'il peut par son mensonge agréer à Louis» (QN 31/8 1693)

185 Van Eeghen, I H , *De Amsterdamse Boekhandel (1680-1725)* Amsterdam, t III, 1965, p 229

186 Lettre du 2/5 1697 à l'Abbé Dubos, citée d'après la notice consacrée à Lucas dans le DJ

reproche encore à Lucas son «stille bas», sa «fade poesie», les «flots d'imper-tinences qu'il répandait sur le parti»¹⁸⁷

Le rédacteur suivant¹⁸⁸ continue de plus belle à attaquer la France, son Roi, sa religion, et le Pape Il débite ses attaques sous la forme de nouvelles, en provenance surtout de France, d'Italie et des Pays-Bas Elles sont groupées par alinéas, munis du nom du pays en guise de titre, elles sont généralement politiques, partiales et présentées de façon satirique On décrit notamment «les rigueurs qui s'exercent journellement en France» contre les protestants¹⁸⁹, et les «contraintes envers les nouveaux réunis»¹⁹⁰ Le tout est entrecoupé de vers en général fort explicites, tels ceux-ci adressés à Louis XIV «Ton temps est passé Le Destin se lasse, vas ceder la place A ton FILS-AINE»¹⁹¹, ou, écrits sur lui «Bourbon est repic et capot, l'Empire a gagné la Bataille»¹⁹², ou encore cette «complainte» supposée adressée par Louis XIV à Madame de Maintenon «Dans tous les siecles passez La France a brillé de gloire Ici finit son Histoire, Louis regne, et c'est assez»¹⁹³ Le Pape n'est évidemment pas mieux traité, même après sa mort, qu'on annonce avec le commentaire suivant «il n'y a rien de nouveau en cela, et tous ses Prédécesseurs en ont fait de même»¹⁹⁴

Sauf en cas de guerre – 1704 – le ton est assez gai L'auteur traite aussi d'autres sujets, notamment dans une «satire, nouvelle, contre le luxe des femmes»¹⁹⁵ De temps en temps, il ajoute des anecdotes, et, par périodes, des énigmes Le journaliste prend visiblement exemple sur le *Mercurie Galant*¹⁹⁶, qui est régulièrement cité et copié¹⁹⁷

Qui fut ce rédacteur? L'historique publié en 1723, indique comme successeur de Lucas un certain «Verou», appelé «bon horlogeur» et «honnête homme», mais il ne contient ni description ni appréciation de ses activités journalistiques Dans la *Quintessence* elle-même on trouve de 1699 à 1702 l'indication qu'elle se vend à La Haye, chez Uytwerf et chez «Jean le Ver-

187 QN 4/10 1723

188 Il y a eu peut-être un temps d'arrêt jusqu'à 1697 la Bibliothèque de l' Arsenal dispose (acquisition de 1977) de sept volumes reliés, numérotés de II à VIII, couvrant la période 1699 à 1712, et comportant chacun (sauf le dernier) deux années

189 QN 11/5 1699

190 QN 14/1 1700

191 QN 27/10 1704

192 QN 24/11 1704

193 QN 19/2 1705

194 QN 18/10 1700

195 QN 20/11 1704

196 Le rapport entre les deux journaux existait donc avant l'arrivée de Madame Dunoyer

197 Par exemple QN 30/1 1710

roux, à la Cour»¹⁹⁸ Ce libraire était-il aussi l'auteur? Son nom n'est plus mentionné après 1702¹⁹⁹ Mais de 1699 jusqu'à 1710, le journal montre une continuité certaine dans ses tendances Pourquoi ce journaliste cesse-t-il son travail en avril 1710? Sans précision à ce sujet, ni justification d'un silence de quelques mois²⁰⁰, un nouveau rédacteur fait alors son apparition.

Celui-ci marque bien son début: il ajoute le mot «critiques» dans le titre. Mais pas plus que les autres il ne précise son nom. L'historique de 1723 indique que Nicolas Gueudeville avait précédé Madame Dunoyer: «des mains [de Verou] la Quintessence est passée dans celles de Madame du Noyer, après avoir fait un court séjour sous la direction de M Gueudeville. Je ne parlerai pas de celui-ci ses écrits et sa réputation dans la république m'en dispensent»²⁰¹ Aubrey Rosenberg, dans sa biographie de Gueudeville, donne cette citation, mais ne peut apporter de détails ni de dates²⁰² Or, c'est bien ce journaliste, connu surtout comme l'auteur du périodique *L'Esprit des Cours de l'Europe*, publié de 1699 jusqu'à 1710 également à La Haye, qui le 29 décembre 1710 reprend la direction de la *Quintessence* L'évidence interne fournie par le texte est suffisamment claire pour qu'on puisse l'affirmer²⁰³.

Lui aussi (comme il l'avait fait dans son journal précédent²⁰⁴) se montre adversaire de la France, «qui, grâce au fécond Despotisme, fait plus que jamais, autant de monnoie, et de Troupes qu'elle veut»²⁰⁵ Avec lui, quelques aspects extérieurs du type «gazette» disparaissent, comme le groupement des nouvelles en alinéas Le journal acquiert alors cette ressemblance avec les «spectateurs», qui continuera plus tard avec Madame Dunoyer. Comme ce sera le cas chez elle, le narrateur de Gueudeville coïncide largement avec

198 Y a-t-il eu un conflit, ensuite? Pendant quelques semaines, fin décembre 1702, la QN s'intitule *La véritable Quintessence des Nouvelles*

199 Le nom de «Verou» ou «Le Verroux» ne figure ni chez Kossmann (op cit), ni chez Ledebœr, A M, *Alfabetsche lijst der boekdruckkers, boekverkoopers en uitgevers in Noord-Nederland sedert de uitvinding van de boekdrukkunst tot den aanvang der negentiende eeuw* Utrecht, 1876-1877, 2 vol

200 Dans le volume VIII de la Bibliothèque de l'Arsenal, on passe du 14/4 1710 au 29/12 1710

201 QN 4/10 1723

202 Rosenberg, A, *Nicolas Gueudeville and his work (1652-172?)* La Haye, 1982, p 242 Il n'avait pas pu consulter la QN

203 Notamment ses références à son journal précédent, à son aversion de la France, à son âge, à son origine normande, à ses problèmes financiers, et aussi un ton très personnel appelé «fougueux» par ses biographes

204 Voir aussi Yardeni, M, «Gueudeville et Louis XIV Un précurseur du socialisme, critique des structures sociales louis-quatorziennes», dans *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* 19 (1972) p 598-620

205 QN 23/2 1711

sa propre personne. A la différence de Van Effen qui, jeune lui-même, avait créé son «misantrope» bien plus vieux qu'il ne l'était²⁰⁶, Gueudeville est vraiment âgé, il a 58 ans, et un accent bien sincère quand il dit «j'ai la tête toute couverte de neige, et il me semble à tout moment voir le trou qui me rendra le repos éternel»²⁰⁷. Ce n'était pas ainsi que devait parler Madame Dunoyer : tout en maintenant la forte présence d'un narrateur, elle abandonnera cette tendance à se décharger sur le public de ses problèmes. Le journaliste déchu que Gueudeville a dû être alors, connaissait de considérables difficultés financières. Malgré tout, il essayait d'apporter une certaine gaieté, sachant bien que «les vers sont aussi essentiels à la *Quintessence* que l'Enigme au *Mercur* Galant»²⁰⁸. Il n'y réussit pas, apparemment le libraire n'est pas content de lui, et le renvoie. Le 30 mars il prend congé de ses lecteurs.

Le numéro suivant, du 2 avril, est l'oeuvre de Madame Dunoyer. Aucune explication n'est donnée, mais la différence est grande entre la liberté et la fantaisie du langage de Gueudeville, et la sécheresse plus caractéristique des gazettes, qu'arbore aussi Madame Dunoyer, dès qu'elle reprend la plume. «Par les lettres qui sont arrivées d'Angleterre, on apprend que »

Il y a donc bien une certaine tradition que Madame Dunoyer continue le mélange de nouvelles d'une part et de vers et anecdotes de l'autre. Elle travaille cependant ce mélange au point de le rendre un peu plus inextricable – et cela d'une façon très personnelle, mais sans trop montrer ses sentiments et ses propres problèmes comme le faisait Gueudeville.

Ce que Madame Dunoyer abandonne, c'est le caractère anti-français. Sans doute à son époque, était-ce devenu moins urgent qu'à celle de Lucas. Mais c'était aussi son amour de la noblesse et de la royauté qui lui rendait impossible d'attaquer Louis XIV. Si on a dit de sa *Quintessence* qu'elle était anti-française²⁰⁹, c'était faute de la distinguer de celle des rédacteurs précédents.

3b *La Quintessence après Madame Dunoyer*

Ce qui nous est apparu caractéristique de la *Quintessence* de Madame Dunoyer, c'est-à-dire son mélange de fiction et de réel, le restera pendant un certain temps pour ce journal après elle, même si avec les hommes, la satire est de retour. Ses successeurs immédiats, Rousset de Missy et Guyot de Merville, «personnes d'étude» selon l'historique de 1723²¹⁰, admettent

206 Voir «Justus van Effen», p 24

207 QN 1/1 1711. En plus, s'il dit qu'il est «Misanthrope à brûler» (QN 26/3 1711), c'est peut-être plus vrai que pour Van Effen : en prenant congé du public, il invoque la mort, «cette tueuse [] qui, pour mes péchez, ne veut pas venir» (QN 30/3 1711)

208 Id

209 Hatin, E., *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*. Paris, 1866, p 56, Fabre, M., art cit., p XLVIII. C'est à mettre sur le compte de Barbier.

210 Cet historique était peut-être écrit par eux-mêmes.

peut-être cet héritage, quand ils lui rendent l'hommage²¹¹ d'avoir donné à la *Quintessence* sa réputation «par la manière agréable dont elle débitait et les nouvelles et les aventures»²¹² Et ils continuent de se souvenir d'elle sa féminité notamment, qui au cours de sa carrière journalistique n'avait guère fait problème, fait l'objet de leurs préoccupations Ils montrent par là qu'une telle carrière n'allait pas tout à fait de soi

C'est bien par référence à l'illustre «quintessencièrè» qu'une certaine Mlle de St G^{xxx} fait son apparition le 28 août 1721²¹³ Celle-ci, pour être imaginée par des hommes, est plus «féminine», et par conséquent plus modeste, que Madame Dunoyer Elle s'étonne elle-même de sa hardiesse «me voici enfin Auteur en titre d'office [] mais une Femme parler Politique!», puis elle se ravise «he pourquoi une femme ne parlera-t-elle pas Politique, puisque ce sont les femmes qui gouvernent la plupart des cours et la tête de presque tous les Ministres»²¹⁴ Elle a des habitudes de femme, elle prend le thé avec ses voisines qui reconnaissent son autorité et lui posent des questions «Vous, Mlle, qui vous mêlez de Politique et qui savez les affaires du Monde »²¹⁵

Sous cette rédaction prétendue féminine, certains projets qu'on pourrait dire féministes, s'ils ne relevaient pas de l'ironie, sont présentés dans la *Quintessence* Des «correspondantes» écrivent à cette Mlle de St G^{xxx} que les femmes vont enfin s'«égaler aux hommes» elles vont porter l'épée²¹⁶ – jusqu'alors «l'Epée nous manquoit, et nous étions obligées ou de souffrir les affronts ou d'en remettre la vengeance à quelque Cavalier, qui ensuite s'arogeoit certains droits plus insupportables que l'insulte même»²¹⁷ C'est probablement pour ridiculiser Madame Dunoyer, mais, tout de même, pour la première fois, on suggère ouvertement la création d'un journal pour femmes C'est une idée de la «Dame de Fortengueule», qui, excédée de voir les hommes s'obstiner à déchiffrer leurs journaux, «en nous faisant bâiller deux heures entieres chaque matin» a décidé, «pour les faire enrager, de vous prier Madlle, qu'il vous plaise de faire de votre Quintessence la Gazette des Femmes, en nous donnant des nouvelles qui puissent nous interesser, afin que nous puissions figurer avec nos Maris dans un profond silence, lorsqu'ils seront occupés à la lecture de leurs Galimatias de l'Univers»²¹⁸

211 Hommage hypocrite, quand on pense à l'«annonce» de la mort de Madame Dunoyer?

212 QN 4/10 1723

213 Elle n'est pas nommée dans la liste du 4/10 1723

214 QN 28/8 1721, voir «Les Gazettes», p 76

215 QN 30/3 1722

216 Cf les dres et les agissements de Madame de Beaumer du JD, plus tard, voir «*Journal des Dames*», p 142 et p 174 n 221

217 QN 25/6 1722

218 QN 7/12 1722

Telles n'avaient pas été les intentions de Madame Dunoyer. La comparaison entre les deux femmes est pourtant faite explicitement «peu s'en faloit que la maniere dont on a bien voulu recevoir mon début, ne m'eut rendue vaine, et que je ne me crusse une seconde Madame du Noyer. Je voyois mes feuilles comme celles de cette illustre Dame aller de main en main»²¹⁹. Des comparaisons éventuelles avec d'autres journalistes sont d'avance réfutées «que gagnerais-je à m'entendre dire, que je ne suis guère inférieure à l'Auteur du *Courier Galant*²²⁰, par exemple, ou bien à l'ingénieux écrivain de *la Bagatelle*, duquel je m'efforce d'imiter quelquefois le tour ironique?»²²¹

Peut-être cette mascarade²²² avait-elle pour objectif principal de faire envoyer des «lettres de lecteurs» à Mlle de St G^{xxx}, dans lesquelles on lui disait à elle, ce qu'on n'avait osé dire à Madame Dunoyer, mais que de nombreux lecteurs pouvaient penser d'une journaliste femme «votre feuille, Mademoiselle, porte inutilement le titre de *Critique*, cette science n'est pas du ressort de votre sexe qui sait *mesurer*, mais qui n'a pas assez de jugement pour faire une *critique* judicieuse»²²³. Un autre «lecteur» a l'intention de lui montrer son devoir «est-ce à vous ma petite bonne à vous mêler de ce qui se passe sur les autels sacrez de la fortune?»²²⁴

De façon encore plus insidieuse, on la fait même exprimer elle-même et justifier les préjugés existant à l'égard des femmes «il est vrai que les femmes se sont dégradées elles-mêmes, et se sont condamnées à ne parler pertinemment que de jupes, de spectacles, d'amants et de jeu»²²⁵. La raison est ainsi trouvée d'avance pour l'écarter en décembre 1722. Cette journaliste est bien plus facile à éliminer que Madame Dunoyer, qui avait survécu à l'annonce de sa mort «le public ayant témoigné que Mlle de St G^{xxx} n'était plus de

219 QN 9/10 1721

220 Celui-là même qui aurait été rédigé par Rousset de Missy (voir plus haut, n 155), créateur probable de Mlle de St G^{xxx}. Plus tard celle-ci conseillera chaleureusement aux femmes la lecture de ce *Courier* «le beau sexe y trouvera de quoi passer le tems sans le perdre, l'Auteur est un Galant homme, dont l'esprit est aussi fertile en imagination, qu'il est délicat dans son stile et pûr dans ses expressions, d'ailleurs il est excellent Poete, et de plus honnête homme et orthodoxe» (QN 7/12 1722)

221 QN 1/1 1722

222 Suggérée telle dans le texte même par un «lecteur» qui lui écrit «j'admire tous les jours vos raisonnemens sur les affaires publiques, et si je ne craignois de vous déplaire, et de faire mal ma cour a votre sexe, je vous avouerois que j'en ai souvent conclu que vous deviez être quelque homme d'esprit, qui se cachoit sous le nom imaginaire de Mlle de St G^{xxx}» (QN 12/2 1722)

223 QN 9/2 1722, il ajoute «Il faut qu'on vous aide à votre tâche» et offre sa plume (voir «*Journal des Dames*», p 176-181)

224 QN 1/6 1722, il l'apostrophe comme «Madame l'Autrice». Ce terme réapparaîtra dans le j1) (voir «*Journal des Dames*», p 138)

225 QN 25/9 1721, elle prétend être une exception, «par un miracle»

son goût, on lui a fait entendre qu'elle pouvait quitter avec honneur, en resignant sa plume de bonne grâce, ce qu'elle a mieux aimé faire, que d'attendre la correction qu'elle sentait avoir mérité»²²⁶

Après cette date l'histoire de la *Quintessence* est plus difficile à suivre. Jusqu'au 4 octobre 1723, elle est signée par le «Sr D C » – autre pseudonyme de Rousset et Guyot? Ensuite, jusqu'au 29 décembre 1727, c'est un certain Du Mont des Creutes qui en serait l'auteur – encore un pseudonyme? Le journal aurait continué jusqu'en 1730, mais pour ces trois dernières années, les exemplaires manquent.

Dans les premières années qui suivirent la mort de Madame Dunoyer, tous ceux qui pensaient qu'elle avait mérité des blâmes, ne voulurent pas manquer de lui en adresser. Mlle de St G^{xxx} n'en était pas le seul exemple. Plus tôt déjà, Rousset de Missy disait avoir eu besoin de protéger²²⁷ la mémoire de la défunte contre les «productions de l'Envie, de la Haine, de la Médisance, et même de la Calomnie»²²⁸. Ce n'était sans doute pas la Médisance seule qui faisait dire à Bruzen de la Martinière que Madame Dunoyer, dans sa *Quintessence*, se faisait un plaisir de «timpanser les gens, à moins qu'ils ne [lui] envoient un présent, moiennant lequel [elle donnait] un bon tour à la chose, ou bien [n'en parlait] pas du tout. Mais malheur à quiconque manquoit à cette civilité»²²⁹. La Haine dut être excitée fortement par les écrits de Monsieur Dunoyer, contenant les médisances les plus détaillées²³⁰. Mais plus vive fut sans doute l'Envie, à l'égard de cette femme réussissant un métier d'homme, et qui était parvenue à tirer un profit considérable de ce métier, même si c'était par des méthodes parfois discutables.

Pour ces commentateurs sévères, il s'agissait sans doute en grande partie de régler des comptes avec le sexe féminin, ils ne mettent point en cause ce qui nous semble être une particularité de Madame Dunoyer, à savoir le mélange du réel et de la fiction, qui aboutit chez elle à un mélange des genres et à une imbrication de ses ouvrages les uns dans les autres.

4 *Autres ouvrages de Madame Dunoyer*

L'enchevêtrement du réel et de l'imaginaire que nous avons vu s'installer dans la *Quintessence* de Madame Dunoyer, ne se limite pas à ce journal, ce

226 QN 21/12 1722

227 Encore hypocritement? Ce serait bien cela si en effet c'est lui qui se cache derrière Mlle de St G^{xxx}. Il en est de même pour son jugement «l'enjouement et la délicatesse [des ouvrages de Madame Dunoyer] lui ont mérité l'estime et la vénération de toutes les personnes les plus distinguées de l'un et de l'autre sexe» (QN 1/6 1719)

228 QN 8/6 1719

229 Bruzen de la Martinière, op cit , p 401/2. Van Effen avait fait une remarque semblable (voir plus haut, p 118)

230 Voir plus haut, p 88,90

qui fait que l'unité de son oeuvre se révèle assez grande. Sa *Quintessence*, qui est un journal, donc une oeuvre en principe basée sur et renvoyant à une réalité hors du texte, se trouve insérée, en partie et par fragments, dans ses *Lettres Historiques et Galantes*. Il en est de même pour sa première tentative journalistique, qu'elle a efficacement réussi à préserver de l'oubli total de larges morceaux du *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe*, reconnaissables grâce à la mention du titre, font partie intégrante des *Lettres Historiques et Galantes*²³¹

Ces lettres ne sont pas franchement présentées comme un roman, mais on pourrait considérer l'ouvrage comme le représentant d'un stade préliminaire au roman par lettres. Laurent Versini, qui estime qu'il n'y a que peu de romans avant 1730, le classe parmi les «correspondances à mi-chemin entre les lettres authentiques et le mensonge de la littérature», mêlant «amour, intrigue et politique comme leur auteur»²³². Malgré cette dernière remarque²³³ et l'emploi que fera des *Lettres* Arnelle plus tard, l'ouvrage n'est pas autobiographique. Madame Dunoyer l'a rempli de la correspondance entre deux femmes imaginaires. Par certains côtés, toutes les deux ressemblent à leur auteur, notamment par l'intérêt qu'elles portent aux événements – politiques ou privés, publics ou particuliers – c'est de cela surtout qu'elles s'entretiennent, et non pas de leurs sentiments personnels. Aussi apprend-on très peu à les connaître et à les distinguer l'une de l'autre, sinon par le fait que l'une reste à Paris, et que l'autre voyage. Mais plus qu'elles ne ressemblent à la personne de Madame Dunoyer, on pourrait dire que ces correspondantes incarnent certaines de ses envies : là où elles se trouvent, elles ont apparemment un statut intéressant, ainsi l'une des deux assiste à Versailles au départ du nouveau Roi d'Espagne, et est saluée par lui²³⁴.

Car dans cet ouvrage à mi-chemin entre la fiction et le compte rendu d'actualité, ces dames imaginaires s'écrivent à propos de la réalité du moment – c'est-à-dire, à mesure que continue l'échange des lettres, la réalité de la période comprise entre la fin du XVIIe siècle et 1717²³⁵. Aucune date n'est mentionnée, mais les événements – sélectionnés sans que l'auteur cher-

231 Sur cette question, voir pour plus de détails Van Dijk, S., «Madame Dunoyer, ou comment tirer parti de son travail», dans *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw* 1986 (18) p 15-21. L'éditeur anonyme de *L'Histoire du Sieur Abbe Comte de Bucquoy* constate déjà que Madame Dunoyer se faisait des emprunts à elle-même (Paris, 1866, p XII/XIII)

232 Versini, L., *Le Roman épistolaire* Paris, 1979, p 61

233 De telles remarques sont extrêmement fréquentes, des qu'il s'agit de présenter l'ouvrage d'une femme, même si le côté autobiographique est peu important, voir «Pour terminer», p 284

234 LHG, lettre 22, t 1, p 265. Les citations sont faites d'après l'édition de 1738

235 Les sept tomes avaient paru entre 1704 et 1717, voir plus haut, p 87, n 10

che à être exhaustive – sont reconnaissables il est par exemple question du départ du Prince de Conti pour la Pologne en 1697²³⁶, et de la Paix d'Utrecht en 1713²³⁷

Pour composer les lettres de ses correspondantes sur ces matières, Madame Dunoyer a sans doute, en vue de compléter ses propres souvenirs, consulté des journaux de l'époque. À mesure qu'elle avançait dans la rédaction et la publication des *Lettres Historiques et Galantes*, ses personnages entraient dans une époque qu'elle-même avait fixée dans le *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe*. Plus tard, les deux personnages fictifs rattrapent le cours du temps réel : elles sont censées vivre des événements décrits tout récemment dans la *Quintessence*, et deviennent des contemporaines de Madame Dunoyer. À partir de 1712, elle a doublé pendant quelques années sa *Quintessence*, qui, tout en comportant une bonne part d'irréel, rendait compte de l'actualité, de cette correspondance fictive, où le réel tenait une large place. Non seulement il y avait doublure, mais il y avait mélange parfois inextricable.

Les deux dames qu'elle avait imaginées, et qui jusque là n'avaient guère parlé de leurs lectures de journaux, sont présentées tout à coup comme des lectrices assidues d'abord du *Nouveau Mercure Galant*, puis de la *Quintessence*. Pour ce qui est de leur lecture du *Nouveau Mercure Galant*, une certaine vraisemblance est maintenue : l'une, celle qui écrit les lettres portant un numéro impair, lit ce journal et en envoie à son amie des extraits qu'elle a copiés²³⁸. Cette dernière applaudit : elle n'a «jamais rien vû de plus joli de ce genre»²³⁹.

Les citations de la *Quintessence*, qu'elles s'envoient plus tard, sont moins justifiées par le contexte : les deux amies la citent, l'une d'Aix-la-Chapelle, l'autre de Paris, sans que l'auteur en profite pour préciser que partout on lit la *Quintessence*. En même temps, quelque négligence s'introduit dans la correspondance entre les deux femmes, l'illusion d'un aller et retour de lettres est même parfois abandonnée. De plus en plus, Madame Dunoyer se facilite la tâche en faisant renvoyer ses correspondantes à la *Quintessence*. Elle suggère notamment que celle qui, en voyageant, avait fini par arriver à Utrecht, est souvent d'accord avec ce qu'elle lit dans ce journal et admire la perspicacité de son auteur. Madame Dunoyer ne se contente pas alors de la faire simplement se référer à ce périodique – comme elle aurait pu le faire, et comme elle le faisait elle-même dans la *Quintessence* en renvoyant aux autres gazettes pour éviter les «doublures», ici, les doublures qu'elles se permet de faire dans les citations données par ses personnages, semblent un

236 LHG, lettre 14, t 1, p 155

237 LHG, lettres 99, 100, 102, t 5

238 LHG, lettres 77, 79, 81, 83, t 3 et 4

239 LHG, lettre 82, t 4, p 46

moyen facile de grossir les volumes. La lettre 108 par exemple, contient des fragments d'au moins douze livraisons de la *Quintessence* parues entre le 12 août et le 31 décembre 1714.

Mais l'amplification des volumes n'est pas le seul but de ces emprunts à elle-même. Sa propre mise en valeur²⁴⁰ pourrait bien avoir été pour elle l'intérêt principal de ce mélange de deux genres. En reprenant des textes journalistiques dans ce qu'on pourrait presque appeler déjà un roman par lettres, elle peut se permettre par rapport aux faits rapportés, qui restent en principe les mêmes, une plus grande liberté. Dans la *Quintessence* déjà, nous lui supposons une tendance à arranger à son gré la réalité – en se faisant saluer par le Maréchal de Villars, par exemple. Mais de tels événements, en prenant place dans les *Lettres Historiques et Galantes*, pouvaient être développés davantage. Le Roi d'Angleterre lui-même – celui qu'elle admirait tant – se serait entretenu avec elle, et «l'honora du don de sa Médaille en Or»²⁴¹. C'est une des correspondantes qui l'a vu.

On serait tenté de dire qu'en faisant ainsi, à la troisième personne, intrusion dans son propre texte, qui chez les deux correspondantes a une base fictive, Madame Dunoyer fait d'elle-même un personnage imaginaire. C'est probablement l'inverse qui était son but : comme les deux amies s'écrivent à propos d'une actualité réelle, elle a dû les considérer comme les garantes, plus ou moins objectives, de la vérité de ce qui aurait pu sembler fort invraisemblable, comme, par exemple, sa rencontre avec le Roi d'Angleterre²⁴².

De la même façon, elle tire profit de ce système dans le conflit qui l'avait opposé à Voltaire. Nous avons montré qu'elle en avait parlé dans la *Quintessence*, mais qu'alors elle s'était comme «retirée» elle-même de cette affaire²⁴³. Dans les *Lettres Historiques et Galantes*, elle va plus loin. D'une part elle publie de larges extraits des lettres écrites par Voltaire à sa fille, et confisquées sans doute par elle, le nom d'Arouet est ajouté maintenant²⁴⁴. D'autre part elle présente plus clairement l'aventure comme arrivée à une autre mère, que l'une des correspondantes décrit pourtant avec admiration comme une femme d'un caractère très fort et volontaire, «difficile à tromper,

240 Assurée dans la QN par les «correspondants»

241 LHG lettre 108, t 5, p 286

242 Elle a atteint son but. Peyrefitte écrit sur elle – sans citer de sources – que «le roi George d'Angleterre ne venait jamais sur le continent sans lui rendre visite, ce qui lui donnait un certain prestige» (Peyrefitte, op cit , p 123)

243 Voir plus haut, p 120

244 Elle est attirée par l'appât du gain. Voltaire commençait à être connue après l'affaire du *Bourbier* (reproduit dans la lettre précédente, lettre 105)

D'autres, après elle, ont vu l'intérêt que représentaient ces lettres. La Porte, en traitant l'oeuvre de Madame Dunoyer, en donne de larges resumes par exemple (op cit , t III, p 59-67)

et qu'une pareille intrigue n'accommodoit nullement»²⁴⁵. Est-ce que cela a eu sur les lecteurs²⁴⁶, que les rumeurs avaient sans doute prévenus, l'effet escompté? Ce n'est pas sûr. Mais ses intentions n'en sont pas moins claires; elle a voulu se disculper.

Lorsqu'on considère ces divers ouvrages, il semble bien qu'elle ait dû voir elle-même ses *Lettres Historiques et Galantes* comme le principal, plus important que ses *Mémoires*, qui n'offraient peut-être pas beaucoup plus de vérité, ni beaucoup moins de fiction²⁴⁷, mais qu'elle a abandonnés après le second tome (ils se terminent autour de 1702, lorsqu'elle vient d'assister au couronnement de la Reine Anne à Westminster). La manière dont le *Nouveau Mercure Galant* et la *Quintessence* sont insérés dans les *Lettres* suggèrent que tout concourt vers ce dernier ouvrage. Le mélange du réel et du fictif y est à son comble, puisque maintenant il implique aussi celle-là même qui, avant, avait pu distinguer l'un de l'autre. Vue ainsi, la *Quintessence* n'est qu'un matériau brut, mais dans lequel on reconnaît déjà les intentions qui ont vraisemblablement sous-tendu les travaux de Madame Dunoyer.

5. Caractère «féminin» de son oeuvre

Faut-il conclure que cette oeuvre aurait des caractéristiques féminines? Il est clair que toutes les stratégies que nous l'avons vu déployer à partir de

245 LHG lettre 106, t.5, p 194 Elle ajoute: «je ne sais si la manière dont il se déchaîna contre la mère de sa maîtresse, dans plusieurs endroits de ses lettres, vous plaira [...] mais je dois vous avertir que toutes les lignes qu'on a eu soin d'effacer et où vous voyez qu'on a marqué des points, étaient remplies de ce qu'on peut dire de plus affreux contre cette mère, et si affreux que sa fille n'a jamais voulu le faire voir à sa meilleure amie et qu'elle l'a éfacé, avant de lui confier ces précieuses lettres que je [la correspondante, le lien entre elle et Pimpette n'est pas indiqué] ai trouvé moyen d'attraper». Ce sont ces mots «effacés», qui ont été utilisés plus tard, par les biographes (voir plus haut, p.90,91), pour caractériser Madame Dunoyer et le travail qu'elle faisait.

246. La correspondante comprend évidemment les intentions, et renchérit dans la lettre suivante: «une mere qu'on trompe et qu'on travaille à tromper encore davantage, ne devoit pas être traitée aussi indignement qu'elle l'est dans des Lettres écrites à sa propre fille, à laquelle on devoit, si elle avoit le cocur bien placé, faire tres-mal sa cour en lui parlant sur ce ton-là de sa mere» (LHG lettre 107, t.5, p.235). Madame Dunoyer en veut presque plus à sa fille qu'à Voltaire.

247. C'est dans ses *Mémoires* qu'elle raconte par exemple son entrevue avec Louis XIV, avec qui elle aurait eu toute une conversation à Versailles: «après cela il se tourna du côté de Madame la Dauphine et lui conta mon histoire [...] Tout le monde étoit si attentif à ce récit qu'on n'entendoit pas le moindre bruit dans la Salle [...] Chacun croiant faire sa Cour disoit quelque chose d'obligeant pour moi [...] Le Roi continua à me parler, et la conversation dura autant que le souper» (*Mémoires de Madame Du N^{xx}*. Cologne, 1710, t.II, p.126/128). Sa version des faits a bien sûr été contredite par son mari, mais il n'est pas étonnant que plus tard, elle n'ait pas voulu attaquer le Roi.

la *Quintessence* pour aboutir aux *Lettres Historiques et Galantes*, ne relevent pas du sentiment de faiblesse de quelqu'un qui n'aurait pas sa place dans l'actualité réelle. Elles correspondent plutôt au besoin agressif que dut ressentir Madame Dunoyer de se venger d'une réalité qu'elle refusait en partie et qu'elle tentait d'adapter à sa propre vision des choses. On pourrait peut-être appliquer à Madame Dunoyer ce qui a été dit – si souvent à tort – à propos de nombreuses romancières, et que Pierre Mille exprimait dans une formule qui suscita l'indignation de Georges May²⁴⁸ «toute femme, même toute petite fille, a une histoire à raconter la sienne, ou même et surtout l'histoire qu'elle voudrait qu'il lui arrivât. Elle est ainsi essentiellement mythomane, et la mythomanie est la mère de l'invention»²⁴⁹. Une femme comme Madame Dunoyer aurait pu, en effet, inspirer ce genre de jugements. Cela ne veut pas dire que cette affirmation en devienne plus juste, et puisse s'appliquer aux écrits de toutes les femmes. Madame Dunoyer était loin d'être une femme moyenne, mais nous pensons avoir montré que son journalisme mérite qu'on y prête attention – plutôt pour la liberté avec laquelle elle approchait sa matière, que par une valeur intrinsèque.

Si, malgré tout, on tient encore à qualifier la *Quintessence* de «libelle», au moins ce ne sera pas seulement sur la foi de Voltaire.

248 Voir May, G., *Le Dilemme du Roman au XVIIIe siècle – Etude sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)* New Haven/Paris, 1963, p. 222.

249 Mille, P., *Le Roman français* Paris, 1930, p. 124/5.

LE JOURNAL DES DAMES, 1759-1778,
 LES JOURNALISTES-DAMES
 ET LES AUTRES

Il y eut au XVIII^e siècle un certain nombre de journaux destinés à un public féminin. En France leur nombre était moins important qu'en Angleterre ou en Allemagne¹, mais il n'est pas négligeable, bien que cette presse ait été un peu négligée jusqu'à présent². Parmi ces journaux «féminins» le *Journal des Dames* occupe une position exceptionnelle³. «Féminin» à plusieurs titres, il fut bien plus durable que les autres journaux de cette catégorie, comme cela ressort clairement dans les listes de titres que nous donnons en appendice, et qui contiennent les journaux faits par et pour des femmes⁴. On y voit que la durée de vie de tels journaux (très différents entre eux quant au contenu) n'exède que rarement un ou deux ans, surtout quand ils sont produits par des femmes⁵. Parmi ces rédactrices, Madame Dunoyer apparaît comme la championne incontestable. Elle s'est maintenue à la tête de la *Quintessence des Nouvelles* pendant près de neuf ans⁶. Il s'agissait là d'une sorte de gazette, paraissant deux fois par semaine, qui s'adressait à un public «mixte» à prédominance sans doute masculine.

1 Voir «Présentation», p 6

2 Voir «Présentation», p 7

3 Le JD lui-même commence à être l'objet d'études spécialisées. Clancy, P. A., «Le *Journal des Dames*, a significant example of early women's journalism», communication au IV^e séminaire George Rudé, Monash University (Melbourne), 1984, Gelbart, N. R., *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France*. Le *Journal des Dames*. Berkeley/Los Angeles/Londres, 1987, et par la même «The *Journal des Dames* and its Female Editors», dans Censer, J., Popkin, J. (éds.), *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*. Berkeley/Los Angeles/Londres, 1987, p 24-76

Nous n'avons guère pu inclure ici les résultats de ces deux derniers travaux. Dans son article (et probablement dans son livre, qu'il nous a été impossible de consulter) Gelbart met un accent beaucoup plus important qu'il n'a été dans nos intentions de faire, sur le contexte politique à l'intérieur duquel elle situe les trois rédactrices. Cela est très enrichissant et éclaire d'un jour nouveau certaines de nos affirmations, qui, elles, se basent surtout sur une étude du discours journalistique.

4 Voir appendices I et II, p 292,293,294

5 Quelques journaux faits par des hommes sous pseudonyme féminin (voir appendice III) n'ont pas une vie beaucoup plus longue, pour des raisons qui ne sont pas tout à fait les mêmes.

6. Voir l'étude qui précède «Madame Dunoyer», p 89

Il n'en est pas ainsi, le titre l'indique assez, pour le mensuel qu'était le *Journal des Dames*. Celui-ci n'était pas le seul ni le premier à viser un public exclusivement féminin⁷, mais il était le premier journal pour femmes à être rédigé, en partie du moins, par des femmes⁸. En outre, contrairement aux autres qui n'étaient guère plus que des essais échouant à plus ou moins long terme, le *Journal des Dames* a existé de 1759 à 1778 – même si son existence s'interrompt en 1760, et durant les années 1769-1773.

Tout au long des années de parution cette existence a été, de plus, très morcelée: six fois on repart à zéro, c'est-à-dire qu'on arrête en effet la numérotation, pour reprendre par un tome I; neuf fois on change d'imprimeur⁹; deux fois de nom: le journal s'appelle «*Nouveau Journal des Dames*» de 1762 à 1763, et «*Mélanges littéraires ou Journal des Dames*» de 1777 à 1778. Tout cela parce que dix journalistes se sont succédé dans l'entreprise: Charles Thorel de Campigneulles (1759), Jean-Charles de Relongue de La Louptière (1761), Madame de Beaumer (1761-1763, avec peut-être une interruption due à Pierre-Barnabé Farmin de Rozoi, 1762-1763), Madame Cathérine-Michelle de Maisonneuve (1763-1764), ensuite sous le «pseudonyme» encore de Madame de Maisonneuve, deux hommes: Charles-Joseph Mathon de la Cour et Claude-Sixte Sautereau de Marsy (1764-1768), Madame Marie-Emilie de Princen, appelée Madame de Montanclos après son second mariage (1774-1775), Louis-Sébastien Mercier (1775-1776), et Claude-Joseph Dorat (1777-1778).

La longue existence du *Journal des Dames* est donc trompeuse; elle ne correspond pas à une continuité dans la publication, qui aurait conféré une réelle importance à cette oeuvre journalistique. L'unité suggérée par le titre,

7. Il y avait déjà eu les *Amusements du beau sexe*, les *Amusements des dames*, les *Amusements de la Toilette*, ainsi que la *Bibliothèque des femmes*, qui s'adressaient uniquement aux femmes (voir appendice II).

8. Il faut préciser que le NMF de Madame Leprince de Beaumont, bien que ne s'adressant pas exclusivement à elles, était désigné chez le public comme le «Magasin des Dames» – ceci sans doute à cause de certains accents que mettait la journaliste sur des questions féminines (NMF, janvier 1751 «Au Public»).

9. Voici les imprimeurs impliqués dans l'affaire:

Lambert avait refusé sa participation en 1758,
Cuissart : 1759 (Campigneulles dirige le journal),
Quillau : 1761 – mars 1762 (La Louptière, Beaumer),
Poilly : avril 1762 – février 1763 (Rozoi),
Valleyre : mars 1763 – juin 1764 (Beaumer, Maisonneuve),
Bauche : juillet 1764 – novembre 1765 (Mathon/Sautereau),
Durand : décembre 1765 – juillet 1768 (Mathon/Sautereau),
Lacombe : janvier 1774 – octobre 1774 (Princen),
Quillau : novembre 1774 – avril 1775 (Princen),
Lacombe : mai 1775 – décembre 1776 (Mercier),
Thiboust : mars 1777 – juin 1778 (Dorat)

par la récurrence des mêmes rubriques à travers les années, par le format¹⁰, ainsi que par la reliure de la seule collection presque intégralement préservée¹¹, ne correspond pas aux faits. Chaque journaliste tentait de marquer le journal de sa propre empreinte.

Cela n'empêche pas qu'il y ait une cohérence entre ces divers «*Journaux des Dames*», ne serait-ce que par l'unicité du projet. En outre, et plus concrètement, les anciens rédacteurs et rédactrices continuent à veiller sur leur journal : plusieurs font encore insérer des pièces longtemps après avoir quitté leur fonction, ou avant d'être officiellement le ou la journaliste des dames. On pourrait même dire que si le *Journal des Dames* a un certain intérêt, c'est justement grâce à son manque de continuité, et surtout du fait que, parmi les six journalistes en titre il y eut trois femmes. Celles-ci, sans le vouloir, n'ont pas peu contribué à créer cette discontinuité.

Les changements répétés laissent supposer les difficultés que ces journalistes ont dû affronter, et qui expliquent sans doute le peu de durée des autres journaux de ce type¹², ainsi que leur petit nombre. Les difficultés ont dû certainement être plus importantes pour les femmes que pour les hommes rédacteurs de ce journal. À notre époque il en est encore ainsi¹³.

Ces trois femmes-journalistes écrivant pour des femmes, ont voulu – contrairement à Madame Dunoyer – écrire en tant que femmes. Elles se présentèrent, à leur première apparition, comme «madame» la journaliste, contrairement à Madame Dunoyer qui s'était glissée dans le discours d'un journal existant, pour ne révéler qu'un peu plus tard son nom et son sexe¹⁴. En plus, elles n'avaient pas l'habitude de gérer un journal – habitude que Madame Dunoyer avait fini par acquérir. À l'encontre de celle-ci encore, aucune des trois ne pouvait vraiment se dire familière avec l'écriture ou avec les problèmes de la publication – même pas Madame de Beaumer, qui avait fait paraître quelques petits ouvrages¹⁵.

10 Le nombre de pages (in 8°) peut d'ailleurs varier entre 96 (pour Campigneulles, La Louptière et Madame de Beaumer) et 160 (pour Dorat).

11 Tout en étant la plus complète, il lui manque l'année 1776, introuvable partout. La collection se trouve à la Bibliothèque de l' Arsenal.

12 Ces difficultés n'existent pas seulement pour des journaux «féminins» sur un total de 117 journaux paraissant durant la décennie 1760-1769, par exemple, Sgard, dans sa bibliographie de cette presse, n'en dénombre que 61 qu'il qualifie de «durables». Cela signifie pour lui paraissant pendant plus d'une année (Sgard, *Bibliographie* (op cit.), p 202).

13 Récemment un colloque a été tenu à Amsterdam sur la position de la femme journaliste aujourd'hui, voir Beelaerts, M e a , *Geen nieuws is slecht nieuws* Amsterdam, 1986, et aussi Dickers, E e a , *Voorzover plaats aan de perstafel – Vrouwen in de dagbladjournalistiek, vroeger en nu* Amsterdam, 1986.

14 Ce n'avait pas été par peur ou par modestie, voir «Madame Dunoyer», p 120, 121.

15 Elle avait publié *Oeuvres mêlées* (1760), *Les Caprices de la Fortune* (1760). Dans

De ces deux faits, féminité avouée et amateurisme, il résultait, pour le *Journal des Dames*, tant qu'il était fait par des dames, des particularités idéologiques et pratiques, qui, curieusement, ne se répercutaient pas toujours sur le contenu, mais qui se montrent surtout dans les avertissements, préfaces et déclarations diverses. Ce sont ces particularités que nous nous proposons d'étudier ici.

Nous nous intéresserons surtout à la position et à l'attitude des trois femmes, et nous les comparerons à celles de leurs collègues-hommes pour savoir dans quelle mesure elles leur sont spécifiques. Il faut tenter aussi de comprendre si de telles positions et attitudes sont déterminées par le sexe de ces auteurs, ou si elles sont particulières à ces trois individus. Sauf pour délimiter les intérêts de chacun et chacune des journalistes, nous tenons peu compte, relativement, du contenu proprement dit du *Journal des Dames*.

Celui-ci, indépendamment des rédacteurs et des rédactrices, se présente en général en deux rubriques principales, celle des «extraits de livres» ou «livres nouveaux», et celle contenant des «pièces fugitives». S'y ajoutent quelquefois celles des «spectacles», rarement des «arts», des «choix d'anecdotes», et des «nouvelles littéraires et politiques». Le fait que le commentaire ne soit pas toujours très marqué ou très personnel dans les comptes rendus de livres, explique aussi l'impression de cohérence que donne le journal, malgré les bouleversements répétés.

À lire ces vers et ces «critiques littéraires», on dirait à première vue qu'il s'agit d'une fade imitation du *Mercure de France*¹⁶, mais sans les rubriques concernant les sciences et la politique. Madame de Maisonneuve peut même avoir emprunté à la «diversité» du *Mercure* l'idée de sa propre devise «si l'uniformité est la mère de l'ennui, la variété doit être la mère du plaisir»¹⁷. Aussi n'est-on pas étonné de voir que le *Mercure* essaie d'éliminer ce concurrent sinon redoutable, du moins sans doute gênant, et qu'il finit par y arriver en même temps que sept autres journaux, le *Journal des Dames* est racheté

le premier ouvrage figurent quelques poésies, qui ont fait dire à La Porte «Comment pardonner à Madame de Beaumer d'avoir borné à deux Odes, l'essor de son talent dans ce genre?» (op cit , t IV p 533). Aussi Abensour dit-il qu'elle «fut peut-être la seule femme vraiment poète, quoiqu'elle ait rarement manifesté ses dons» (op cit , p 310). Plus tard, elle a encore ébauché une *Histoire militaire*.

Madame de Maisonneuve n'a rien publié avant ni après ses activités au JD.

Madame de Princen est revenue, plus tard, à la presse féminine : la *Correspondance des dames* (1799), le *Petit Magasin des Dames* (1804-1807), et elle a publié des comédies.

16 Qui avait lui-même comme marque tendancieuse la fadeur, selon Wagner, J., *Marmontel journaliste et le Mercure de France (1725-1761)* Grenoble, 1975, p 34.

17 Devise arborée de mai 1763 à mai 1764, utilisée plus tard aussi par le *Cabinet des Modes* (1785-1786).

en juillet 1778 par Panckoucke, qui en a réuni les souscriptions à celles du *Mercur*¹⁸

1a. *Les divers journalistes des dames – leurs idées*

Voici d'abord une rapide esquisse des idées et des intentions de ceux et celles qui aidèrent à maintenir en vie le *Journal des Dames*. Nous décrivons leur personnalité telle qu'elle apparaît dans les diverses préfaces et avertissements. Dans certains cas, leurs intentions n'ont pu être que partiellement réalisées; c'est pourquoi nous pensons pouvoir mieux individualiser ces journalistes en donnant une vue d'ensemble de ce qu'ils voulaient faire, qu'en décrivant le véritable contenu du journal¹⁹.

Surtout dans les premières années, les auteurs et «autrices» – ce dernier terme a été suggéré à Madame de Beaumer par une de ses lectrices, et repris par elle avec enthousiasme²⁰ – sont conscients de la nouveauté de leur entreprise, et sentent le besoin de se justifier et de préciser leurs intentions. Ils le font dans des préfaces, de ton généralement assez optimiste, quelque temps plus tard, ces préfaces peuvent être suivies par des avertissements où les difficultés de la pratique journalistique sont implicitement reconnues, et même, plus tard encore, par un adieu aux lecteurs pour cause de force majeure. Ainsi il y a tout un métadiscours dans lequel nous arrivons à

18 Tucoc-Chala, op cit , p 235

Le MF avait essayé, en 1759, d'empêcher l'apparition du JD, et fait en sorte que des censeurs refusent, plus tard, de s'en occuper (BN ms f fr 22134 f 163) Un historique manuscrit du JD daté de 1769, fait état d'un «règlement convenu pour les pièces devant composer le mercure et le journal des dames» qui aurait été approuvé par Sartine (BN ms f fr 22085 f 10)

Le problème est que les journalistes du JD (ainsi que ceux de l'AC) empiètent sur les droits de ceux du MF «en insérant dans leurs ouvrages quantité de pièces fugitives, dont ils réclament la possession, ils disent aussi qu'en donnant des extraits prématurés des pièces, ils ôtent tout le mérite des leurs [] le *Mercur* gagna son procès» (Hatin, *Histoire politique et littéraire de la Presse en France* (op cit), t III, p 183)

En novembre 1777, la *Correspondance secreete, politique et litteraire* de Métra annonce que le JD va être supprimé «parce qu'il renferme une quantité de jolies choses, et que les autres ouvrages périodiques, qui sont fortement protégés, ne savent où trouver un couplet passable» (éd de Londres, 1787, t V p 254)

19 Plus loin, nous aurons l'occasion de comparer le contenu du JD à celui d'autres journaux – sur deux points précis les comptes rendus de romans écrits par des femmes, et ceux d'ouvrages sur «la» femme (voir «Les Romancières», p 228,229, et «La Femme», p 260)

20 JD février 1762 p 126, 130, à propos de son *Histoire Mûl'aire*. Le terme est également utilisé, mais sur le mode ironique, dans une lettre à la journaliste prétendue féminine, Mademoiselle de St G^{xxx}, rédigeant la QN quelque temps après Madame Dunoyer (25/6 1722) Voir «Madame Dunoyer», p 127, n 224

connaître le ou la journaliste et le sens qu'il ou elle voulait (mais n'a pas toujours su) donner à son journalisme

Dans ces textes, le *Journal des Dames* est distingué en effet de «la plupart de nos Journaux» et même de «la plupart des Livres, des représentations de Théâtre et des conversations ordinaires»²¹ En 1763 Madame de Beaumer constate que ce journal «est le seul que nous ayons en France de ce genre»²² Mais ces préfaces montrent surtout que les journalistes se distinguent aussi entre eux

A ses débuts, le *Journal des Dames* n'avait pas été fait par des dames Les premiers journalistes, Campigneulles en 1759, et La Louptière deux ans plus tard, l'avaient voulu et assumé ainsi ils se proposaient d'offrir des hommages aux dames S'ils essayaient de faire insérer des textes de femmes, c'était surtout pour justifier dans le journal lui-même de tels hommages

CAMPIGNEULLES²³ invitait donc «tous les Auteurs et particulièrement les Auteurs-femmes, à vouloir bien [lui] communiquer leurs Porte-feuilles» Cependant, il n'avait aucune intention de promouvoir activement l'écriture et l'érudition féminines c'est «à regret» qu'il voit s'engager les femmes «dans les buissons d'épines qui ferment l'entrée des sciences à notre vaine curiosité» Au lieu de piqûres d'épines, il propose à ses lectrices «les roses que l'envie de [leur] plaire fait naître sous la plume de nos ingénieux écrivains»²⁴ Il sent, même en quittant le *Journal des Dames*, comme son «premier devoir»²⁵ de plaire au «beau sexe» ou «sexe aimable», comme il désigne les femmes²⁶ Il avait annoncé, et il s'en est tenu là, qu'il leur fournirait «ces riens délicieux» qui peuvent «remplir agréablement les moments d'ennui qui font un vide insupportable dans le cercle des plaisirs»²⁷ S'il confesse, après quatre mois, son erreur, celle-ci ne concerne pas ses idées sur les femmes et leurs besoins journalistiques (d'ailleurs quinze ans plus tard, Madame de Princen le félicite encore d'avoir imaginé pour elles cet «hommage le plus propre» qu'est le *Journal des Dames*²⁸), non, Campigneulles constate simplement que sa prétention avait été bien chimérique de penser «amuser les êtres les plus accoutumés aux plaisirs variés et piquants»²⁹ Et il abandonne la partie

21 JD janvier 1759 p 3, et avril 1761 p V

22 JD avril 1763 p 95

23 1737-1809, d'après la *Biographie Universelle* (op cit) de Michaud, il «s'essaya dans presque tous les genres, sans obtenir de succes decide dans aucun»

24 JD janvier 1759 p 4, 5

25 JD avril 1759 p 92

26 Il n'est pas le seul, ces epithetes ont fini par être vides de sens (voir «Les Gazettes», p 67)

27 JD janvier 1759 p 3/4

28 JD janvier 1774 (prospectus)

29 JD avril 1759 p 92, puisqu'ici nous nous occupons uniquement du discours

Après un silence de deux ans, le *Journal des Dames* reparait en 1761 sous les auspices de LA LOUPTIERE³⁰. Celui-ci, comme son prédécesseur, n'arrive à imaginer qu'un seul objectif pour ce journal : vouloir plaire, et même «faire sa cour aux lectrices», semble correspondre logiquement à la situation où il se trouve. Il a néanmoins les idées un peu plus larges que Campigneulles, qui voulait laisser fermée «l'entrée des sciences». La Louptière croirait «faire une injustice aux Dames, en prétendant borner leurs regards à la sphère des frivolités, lorsqu'ils s'élèvent d'eux-mêmes jusqu'aux Belles-Lettres, et quelquefois jusqu'à l'érudition». Il ne se contentera donc pas de «plaire» à ses lectrices, bien que cela soit toujours son «premier devoir». «elles le lui prescrivent par leur exemple». Outre ce devoir, il s'en reconnaît un autre, qui est d'«instruire en amusant, [c'] est une obligation également indispensable pour un homme de lettres». Cependant il rassure ses lectrices : le changement ne sera pas radical : le *Journal des Dames* restera «proprement une lecture pour le temps de la Toilette» et il ne parlera d'aucun ouvrage abstrait «à moins qu'il n'ait pour Auteur une personne du beau sexe». C'est ainsi que, contrairement à Campigneulles, il incite ses lectrices à l'écriture, convaincu que «la lenteur de leur progrès» doit être attribué à «leur peu d'émulation» et à rien d'autre³¹.

Il a du succès. certaines femmes se mettent à collaborer plus ou moins régulièrement³², et il s'en montre enchanté. «si j'ai su conserver au *Journal des Dames* quelques traits de sa beauté primitive, ce n'est qu'avec le secours des Femmes de Lettres»³³. C'est grâce à elles qu'il se rend peut-être compte de ne pas être à sa place (à moins qu'il n'ait pensé avoir accompli sa tâche). «leurs succès ont rempli toutes mes vues, et m'ont inspiré l'idée de confier à une Dame la conduite de cet Ouvrage»³⁴, à une de ces «Sçavantes Journa-

préfaciel, nous ne tiendrons pas compte de la lettre de Campigneulles à Malesherbes, directeur de la Librairie, dans laquelle il lui présente son successeur. Il y dit que le JD (malgré son titre) est destiné «aux personnes de l'un et de l'autre sexe» et il ajoute que «le gouvernement ne saurait trop encourager les auteurs qui se proposent d'amuser l'esprit, dans un tems où il est peut-être dangereux d'apprendre le peuple à penser» (BN ms f fr 22134 f 164). Il est probable que, pour mieux vendre son journal, il ait imaginé le public plus important qu'il n'était en réalité. Jamais, dans le journal lui-même, il ne suppose un public masculin.

30 1722-1784, Michaud (op cit) «ses vers, naturels et faciles, eurent un grand succès dans les sociétés pour lesquelles il les composa»

31 JD avril 1761 p VI/VIII

32 Notamment Madame Benoît (voir sur elle «Les Romancières», p 231,232) et Madame Bourette, surnommée la «Muse Limonadière»

33 Lettre de La Louptière (s'intitulant «Poete Champenois») à une «Muse Parisienne», citée d'après la réimpression dans ses *Oeuvres diverses* Paris, 1774, t II p 90. Elle avait paru dans le JD en juillet 1761

34 Id

listes, à qui seules appartient la fonction délicate d'apprécier les écrits de leur sexe»³⁵

Cette savante sera MADAME DE BEAUMER³⁶. Celle-ci occupe une tout autre position que les deux initiateurs du journal, et ses motivations sont très différentes. Voici le début de son premier «Avant-propos». «L'Honneur de la Nation semble intéressé à la continuation du *Journal des Dames...*» Elle précise tout de suite que «c'est une Femme qui parle, qu'elle s'est chargée du soin de ce Journal, et qu'elle n'en sauroit dire assez en faveur de ce sexe». Connaissant «tout ce que vaut [son] sexe», elle veut «contribuer à sa gloire et à son amusement»³⁷. Elle n'exclut donc pas d'amuser, mais cela ne suffit pas: elle décrète qu'«on doit trouver sur une toilette bien composée *Montesquieu* et *Racine* à côté des pompons et des rubans»³⁸. Cela signifie pour le *Journal des Dames* que même les sciences, mais «dépouillées de leur Charlatanisme pédantesque» y figureront. L'équilibre entre les sciences et les pompons et rubans sera maintenu: «la raison aura entrée dans notre Journal, pourvu qu'elle s'y montre avec le sourire des Graces»³⁹. C'est ainsi que Madame de Beaumer se présente en octobre 1761. Elle n'est pas encore, à ce moment-là, aussi radicale qu'elle le sera plus tard. Lors de cette première présentation, elle avoue qu'elle serait «heureuse de pouvoir venger [son sexe] de cette idée injurieuse où sont encore quelques barbares parmi

35 JD septembre 1761 p 283/4

36 Morte en 1766, appelée «Vicomtesse» dans l'historique du JD, écrit en 1769 (BN ms f fr 22085 f 10)

37 JD octobre 1761 p III

38 L'emploi qu'une femme fait de la toilette est considéré comme indicatif de sa mentalité. Cela apparaît aussi dans une lettre écrite, par la présidente d'une société de savantes, à La Louptière. Elle y précise que les sept femmes de la société ne passaient pas plus d'une demi-heure à la toilette, par contre elles lisaient chaque jour quelques dissertations (cité par La Louptière dans ses *Oeuvres diverses* t II p 71)

On pense à ces «secrétaires-toilettes» comme le «Victoria and Albert Museum» en possède un «a combination of desk and dressing-table [] When the writing shelf is pulled forward, the front rises, revealing drawers behind. The space for writing materials is clearly subsidiary to those for cosmetics and perfumes, which were housed in the large lower drawer, and the presence of a mirror inside the lid of one drawer completes the impression of worldliness» (Ormond, L., *Writing – The Arts and Living* London, 1981, p 40 et p 51 – fig 7)

Cependant Cartaud de la Villate, décrivant Madame Dacier comme «peu propre à inspirer la passion» («Madame Dacier», p 122, n 185), fait semblant de comprendre son peu de coquetterie en notant l'impossibilité de combiner la toilette et l'écriture «quelle indécence n'y auroit-il pas eû à se mettre des pompons de la même main dont on écrivoit un passage grec» (cité d'après Krauss, W., *Cartaud de la Villate Ein Beitrag zur Entstehung des geschichtlichen Weltbildes in den französischen Fruhaufklärung* Berlin, 1960, t I, p 262)

39 JD octobre 1761 p V

nos concitoyens qui ont de la peine à nous accorder la faculté de penser et d'écrire!»⁴⁰ Bien qu'exprimé un peu crûment, le désir en lui-même paraît raisonnable

Mais six mois plus tard, elle se met à attaquer directement les barbares en question, appelés maintenant «Messieurs nos Raisonners»: «si l'on ne nous élève point aux sciences comme vous, c'est vous qui en êtes coupables; car n'avez-vous pas toujours abusé, si j'ose le dire, des forces du corps que la nature vous a données?»⁴¹ Un an plus tard, elle a encore évolué, elle exhorte alors ses lectrices: «faites-vous Hommes; car ne sommes-nous pas Hommes, lorsque nous pensons aussi bien qu'eux?»⁴² En contradiction avec ces propos extrêmes et qui laisseraient supposer une influence de Poulain de la Barre⁴³, elle annonce qu'elle va «orner ce Journal d'Estampes en Taille douce, pour faire voir les différentes manières dont s'habillent les Femmes dans tous les pays de l'Univers»⁴⁴. Ce dernier projet sera abandonné, non pas parce qu'il aurait été incompatible avec ses exhortations de laisser là la féminité, mais parce qu'un mois plus tard, elle quittera le *Journal des Dames*, pleine d'amertume. C'est que des problèmes étaient survenus, sous la forme d'un jeune homme de dix-neuf ans qui semble s'être accaparé du journal – apparemment contre le gré de Madame de Beaumer. Peut-être est-ce ce développement (sur lequel nous reviendrons) qui fut à l'origine de la montée de son radicalisme que nous venons de constater, quoiqu'elle-mê-

40 JD octobre 1761 p III

41 JD mars 1762 p 226 Une même violence, sur la même question, est manifestée par une lectrice du «magasin» de Madame Leprince de Beaumont «si l'on n'eût point borné nos talents à savoir manier une aiguille [] les hommes ne nous déchireroient pas impunément, et nous pourrions, en exposant au grand jour leurs défauts et leurs ridicules, nous venger de leurs médisances et souvent de leurs calomnies» Cette journaliste aussi s'adresse très directement à «Messieurs les tyrans» (cit d'après Clancy, P A , «A French writer and educator in England madame Le Prince de Beaumont», dans *SVEC* 1982 (201) p 199, 203)

Vers la même époque, deux (ou un seul?) journalistes masculins pour femmes confessaient eux-mêmes «nous sommes les seuls blâmables, d'inspirer aux Femmes le goût de molesse dont nous leur faisons un crime, que nous leur envions ensuite par inconstance, et qu'à la fin nous empruntons d'elles, pour leur reprocher à la fois leur imbécillité et la nôtre» Ce texte a paru d'abord dans la *Bibliothèque des Femmes* (janvier 1759 p 20), puis dans la *Bibliothèque des Dames* (30/1 1764 p 66), paraissant toutes les deux sans noms d'auteur

42 JD mars 1763 p 198/9 C'est Madame de Beaumer aussi qui regrettait que «la foiblesse de notre sexe nous [prive] de l'avantage de porter des armes», pour cette raison même elle avait projeté d'écrire son *Histoire Militaire* (prospectus de cet ouvrage, dans le JD mars 1762 p 5)

43 Qui avait affirmé que «l'esprit n'a pas de sexe», une telle influence n'est pas sensible ailleurs, ni chez Madame de Beaumer, ni chez d'autres journalistes des dames

44 JD mars 1763 p 204

me n'ait pas explicitement établi ce lien. L'intervention du jeune homme, Rozoi⁴⁵, a pu avoir pour conséquence que Madame de Beauver n'a guère mis en pratique ses intentions. Tout au moins, en quittant son journal, elle ne l'abandonne pas à un homme.

C'est MADAME DE MAISONNEUVE⁴⁶ qui lui succède. Celle-ci a repris certaines des idées, et même des images, de Madame de Beauver. Elle développe notamment l'image de la toilette, mais en se montrant plus conciliante. Elle suggère, plus qu'elle ne décrète, «pourquoi, Mesdames, ne pourrait-on pas placer à côté de votre toilette un secrétaire⁴⁷? Pourquoi les aigrettes, les pots de fleurs ne pourraient-ils s'arranger avec les plumes et les écri-toires?»⁴⁸ Madame de Maisonneuve s'avance beaucoup par contre, en déclarant qu'il n'y a «aucune différence réelle entre les deux sexes»⁴⁹. Néanmoins elle-même, en tant que femme, tient à se distinguer des journalistes masculins qui voyaient surtout les différences entre les sexes. Elle se veut «plus véridique, moins passionnée pour vous, quoique plus intéressée dans la cause»⁵⁰. Elle est certainement pleine de bonne volonté, aussi bien pour contenter les lectrices, que pour exposer «sous mille traits, qu'une femme de bon sens, qu'une savante, n'est point un phénomène»⁵¹. Mais elle se sent moins sûre d'elle que Madame de Beauver, et elle exprime ce sentiment : «il faut vous instruire et vous plaire ah! quelle tâche!»⁵². On peut penser qu'elle n'utilise pas seulement une phrase de circonstance, quand elle avoue sa dépendance des lectrices pour obtenir du succès : «il dépend de vous, je ne fais que fournir

45 1745-1792, étant donné que ses activités ont dû être plus ou moins clandestines, il ne prend pas la peine d'exposer ses idées. D'Estree le décrit comme «honoré par ses confrères et conspué par le public», mais pourtant infatué de son mérite et plein d'«insolente vanité, au service de prétentions injustifiées» (D'Estree, P., «Farmin de Rozoi», dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 1918 (25) p 211/2)

46 Morte peut-être pas longtemps après 1774. Sullerot a retrouvé son testament, rédigé cette année-là (op cit., p 19)

47 Tout le monde ne pouvait se permettre l'ingénieuse invention décrite plus haut.

48 JD mai/juillet 1763 p 9/10

49 A-t-elle eu l'intention de surpasser Madame de Beauver, qui avait voulu que les femmes se fassent hommes?

50 JD mai/juillet 1763 p 6 et 8

51 JD mai/juillet 1763 p 8

52 JD mai/juillet 1763 p 10. On pourrait dire qu'ici nous trouvons le *topos* de la modestie féminine (voir «Madame Dacier», p 198, et aussi «Pour terminer», p 285-287). À considérer cependant comment Madame de Beauver utilise ce même *topos* et le détourne de sa destination, qui était de marquer la timidité féminine, requise de la part d'un auteur-femme, on se rend compte que Madame de Maisonneuve est peut-être vraiment angossée. Madame de Beauver avait lancé comme un défi : «voilà, dira-t-on, un terrible engagement pour une femme. On se flatte de s'y soumettre et de donner des leçons de modération et d'équité à Messieurs nos beaux-esprits» (JD octobre 1761 p III)

la toile»⁵³ Est-ce que Madame de Beaumer avait prévu cette faiblesse? A son départ, elle avait fait appel aux lectrices pour aider la nouvelle redactrice et «animer leur Journaliste, soit en lui envoyant de leurs productions, et soit en souscrivant»⁵⁴

Est-ce aussi par manque de confiance en elle-même, ou bien par habitude, que Madame de Maisonneuve semble – en adoptant la première personne au pluriel – embrasser le point de vue masculin à propos des femmes? Elle paraît s'identifier à ceux qui avaient été les adversaires déclarés de Madame de Beaumer «nous donnons de l'esprit aux femmes, mais c'est, à peu de choses près, l'instinct que nous donnons aux animaux, nous convenons qu'elles sont destinées à plaire, propres pour le ménage, habiles dans les jeux, les bagatelles, qu'elles ont du goût pour la frivolité » L'ironie qu'on serait tenté d'y voir, ne fait pas, habituellement, partie de son registre. Qu'elle n'exprime pas non plus ses propres pensées, est suggéré par un appel, d'ailleurs peu motivé, à l'expérience «nous ne voulons pas, contre l'expérience, qu'elles soient capables d'apprendre, de réfléchir, de méditer, d'approfondir, qu'elles puissent lire avec fruit, qu'il leur soit possible d'égaliser les hommes» Elle pense réfuter toutes ces erreurs masculines, et prendre avec elles ses distances, dans la phrase peu réaliste déjà citée «quoiqu'il n'y ait aucune différence réelle entre les deux sexes»⁵⁵ Tout cela est moins clair et moins radical que les dires de Madame de Beaumer. On a l'impression de sentir derrière ces phrases un manque d'idées et de conviction, qui d'ailleurs n'avaient même pas sauvé celle-ci.

Le nom de Madame de Maisonneuve reste à la page de titre du *Journal des Dames* jusqu'en août 1768. Mais en réalité et malgré des affirmations d'amour-propre féminin qu'on continue d'y remarquer⁵⁶, elle avait laissé le journal, bien avant cette date, en 1764, à deux hommes. En dépit de la persistance du nom de la journaliste, un certain public a dû flairer le changement. Bachaumont note que ce seraient Sauvigny et St Pérvy, qui auraient repris la direction⁵⁷. En vérité, ce sont MATHON DE LE COUR et SAUTEREAU DE MARSY⁵⁸. Par étapes, en avril, août, septembre 1767, ils ont révélé leur secret, notamment en rendant compte de leurs propres ouvrages.

53 JD mai/juillet 1763 p 8

54 JD avril 1763 p 95/6

55 JD mai/juillet 1763 p 6 et 8

56 Par exemple JD juillet 1764 p 69, janvier 1765 p 1, avril 1765 p 113, l'*Eloge de Descartes* par Mademoiselle Mazarelli est appelé un triomphe pour «notre sexe», en septembre 1765 p 49

57 MS 25/11 1764, cette opinion a été amplement suivie, récemment encore, dans le DJ. Ces deux auteurs ont dû faire partie d'un même clan que les véritables rédacteurs du JD. Ils fournissent des vers en 1764 et 1765. Sauvigny publiera, en 1773, le *Parnasse des Dames* (voir «La Femme», p 277, n 120)

58 Respectivement 1738-1793, et 1740-1815

de la *Dissertation sur les causes et les degrés de la décadence des loix de Lycurgue* de Mathon, et d'un *Eloge de Charles V* de Sautereau⁵⁹. Ils précisent alors que ces ouvrages sont «de l'un des auteurs de ce journal»⁶⁰. Le changement de direction, qui a eu lieu en juin 1764, n'est pas annoncé⁶¹, mais il est quand

59. JD août 1767 p.74; et septembre 1767 p 47.

60. Les deux travaillent également ensemble à l'*Almanach des Muses*. Ce recueil annuel qui reprend les meilleures pièces en vers parues dans la presse durant l'année, puise beaucoup dans le JD appelé «un des ouvrages périodiques qui a le plus contribué à augmenter cette collection» En effet, pendant quelques années, de nombreux vers ayant paru dans ce journal sont repris ensuite par l'AM (33 sur un total de 53 pièces dans l'AM pour 1765, 25 sur 88 pour 1766, 31 sur 94 pour 1767, 21 sur 95 pour 1768, 17 sur 88 pour 1769). Cela a fait dire au bibliographe de l'AM, que le JD est sorti à cette même époque «avec éclat de l'obscurité à laquelle il semblait condamné» (Lachèvre, F, *Bibliographie sommaire de l'Almanach des Muses (1765-1833)* Paris, 1928, p 17). Lachèvre ne mentionne pas que durant ces années les deux journaux sont dirigés par les mêmes rédacteurs, qui ne laissent pas de profiter de ce cumul de fonctions, pour s'envoyer des compliments

Plus tard, de 1773 à 1777, ils dirigeront (ou Mathon seul?) à côté de l'AM le *Journal de Musique* (qui ressemble beaucoup au JD dans sa présentation) où on retrouve le même genre de compliments sur l'AM: «ce recueil, commencé en 1765, se continue toujours avec succès» (JMu 1773 no 1 p.58)

Il faut dire qu'après 1774 il y aura encore des correspondances entre le JD et l'AM (14 reprises en 1774, 18 en 1777, 10 en 1778), mais alors c'est souvent le JD qui recopie. Madame de Princen se montre très reconnaissante vis-à-vis de l'AM, qui lui «paraît être destiné, pour ainsi dire, à servir de trophée au beau sexe», car nombreux y sont les «hommages rendus à des Femmes célèbres par leurs graces, leur esprit, leurs talens», et présentés à un public masculin. «tel est l'empire de notre sexe sur les hommes, qu'on est toujours certain de leur plaire, quand on leur présente des objets qui nous concernent» (JD février 1774 p 150).

C'est sans doute uniquement pendant le «régime Mathon-Sautereau» que les abonnés du JD ont eu droit à une modération sur le port de l'AM (JD octobre 1766 p 103 et janvier 1768 p.97; également Etat sommaire des Postes et Télégraphes, décembre 1766 et janvier 1768 – Arch.Nat. F⁹¹ 20 003)

61 Les deux journalistes s'étaient engagés par contrat à ne pas se déclarer les auteurs, et à laisser le nom de Madame de Maisonneuve sur la page de titre Ce contrat n'a pas été conservé, mais il est mentionné dans l'historique manuscrit déjà cité. Cet historique, qui n'est pas complètement dépourvu d'erreurs, ne parle pas de la participation de Sautereau, et donne comme date du contrat. 1766 (BN ms. f.fr.22085 f.10).

Nous situons le changement de direction en 1764 cette date est donnée dans le pamphlet annonçant les soldes de toute la «collection-Mathon-Sautereau» (BN ms. f.fr.22085 f.9); plus particulièrement en juin, puisque le numéro de ce mois comporte une nouvelle page de titre; le numéro de juillet est, en plus, imprimé par un nouvel éditeur. En 1767, les deux hommes précisent encore que «depuis le mois de juin 1764 cette Dame n'a aucune part à la composition du Journal, quoi qu'il s'imprime sous

même indiqué par l'avis «Madame de Maisonneuve va mettre de l'ordre»⁶²

En janvier 1765, on se trouve devant un nouvel «Avertissement de Madame de Maisonneuve sur le *Journal des Dames*» Un léger déplacement y est annoncé, apparemment par elle, mais en réalité par les deux hommes, dans le fragile équilibre qu'elle avait recherché entre l'utile et l'agréable, correspondant aux aigrettes placées sur la toilette, et aux plumes sur le secrétaire «j'ai présumé de mon sexe assez favorablement, pour imaginer qu'il pourrait s'occuper avec plaisir de tout ouvrage utile, présenté sous une forme agréable» Le but serait maintenant, pour cette pseudo-Madame-de-Maisonneuve, de «mettre sous les yeux du Lecteur» ce qu'il y a de «plus curieux et de plus intéressant»⁶³ Ce changement d'optique avait été préparé, on avait déjà pu lire que «le *Journal des Dames* seroit une sorte de satire contre elles, s'il ne contenoit que des choses frivoles»⁶⁴ C'est ainsi que les deux hommes arrivaient à justifier la disparition graduelle de ce qui pourrait ressortir de l'amusement, considéré comme appartenant aux femmes Patricia Clancy suggère qu'ils montrent ainsi comment ils ont une vision «émancipée» de la femme⁶⁵ C'est, d'après nous, une erreur ils nient, par leur manière de faire, la présence d'un public féminin et contredisent le titre⁶⁶.

Si vraiment ils avaient voulu innover à ce point, et s'adresser aux femmes en les considérant comme égales aux hommes, cela aurait valu la peine qu'ils proclament hautement cette nouveauté, qui n'allait pas de soi Mais ils ne font aucune déclaration, évitent même d'en faire, puisque, selon le contrat, c'est Madame de Maisonneuve qui est censée continuer Ce sont sans doute des jeunes hommes au sens commercial assez poussé Ils doivent s'intéresser davantage à la presse comme entreprise, qu'au contenu des journaux, vu la

son nom» (JD avril 1767 p 81) En effet, la présentation restera rigoureusement identique jusqu'en 1768

Que Madame de Maisonneuve n'ait pas tout à fait coupé les liens, est montré par le fait qu'elle signe encore le 24 février 1765, une lettre à Malesherbes, lui priant d'accorder ses bontés et sa protection à cet ouvrage (BN ms f fr 22085 f 7) C'est peut-être en rapport avec la clause du contrat qui stipule qu'elle serait seule en droit de présenter le journal «aux têtes couronnées de l'Europe», alors que Mathon n'aurait que celui de le vendre au public

62 JD juin 1764 p 119

63 JD janvier 1765 p 4

64 JD juillet 1764 p 53, dans une note accompagnant le compte rendu du livre de Kunersdorff, *Recherches philosophiques sur la decadence des Carlovingiens*

65 Elle le fait dans son intervention, déjà citée, au I^{er}ve séminaire George Rudé en 1984 Son argument, que Mathon «must have had some interest in the cause of women as he praises the Club des Femmes in the *Journal de Lyon*, in 1793» nous paraît assez faible, vu l'écart de près de trente ans

66 On trouve toujours un certain nombre de pièces fugitives qui correspondent plus au moins au titre

manière dont ils combinent, selon des formules fixées une fois pour toutes⁶⁷, la rédaction de deux journaux: l'un des journaux fournissant en partie la matière de l'autre⁶⁸. Pour le titre, ils ne s'en soucient que quand cela les arrange. La devise «Impartialité», choisie en janvier 1766, est à considérer comme une espèce d'adieu momentané au féminin, concrétisé par la création, ensuite, de la rubrique «nouvelles littéraires et politiques». Notamment la politique était, d'habitude, jugée incompatible avec la féminité. C'est pourquoi, au début, ils avaient été hésitants, et se justifiaient par exemple, en annonçant *Le droit public de l'Europe* par Mably: «quoique la politique ne soit guères du ressort des Femmes, j'ai cru devoir annoncer cet ouvrage, par exception, à cause de sa célébrité»⁶⁹. Vu le développement anti-féminin que prend de plus en plus l'intervention de Mathon et Sauterau, l'attitude de Madame de Maisonneuve est difficile à comprendre et à juger. Nous y reviendrons plus loin.

En août 1768, le *Journal des Dames* est «supprimé par des ordres supérieurs»⁷⁰. Il n'a pas été possible de retrouver la raison de cette intervention officielle, il ne semble pas que des ouvrages commentés dans les journaux précédents aient pu la provoquer. Toujours est-il qu'il n'existe pas de numéros du *Journal des Dames* datés entre 1768 et 1774. Mais en cette dernière année, il revient de plus belle, muni même, bientôt, d'un privilège⁷¹, sous la direction de MADAME DE PRINCEN⁷². Celle-ci diffère des deux femmes qui l'avaient précédée. En principe, elle a moins tendance à accuser les hommes; elle n'incite pas ses lectrices à devenir hommes, comme Madame de Beaumer, ni ne proclame l'absence de différence réelle, comme Madame de Maisonneuve. Elle semble ne pas avoir besoin de ce type d'exclamations.

67. Mathon a agi de la même façon par rapport au JMu Nicolas-Etienne Framery, qui avait dirigé ce journal de 1770 à 1771, et qui avait arrêté la publication en raison du trop petit nombre d'abonnés (notice DJ), avait vendu son privilège en 1773. Ce serait alors que Mathon aurait repris la direction (Lesure, F., Préface au reprint du *Journal de Musique*. Genève, 1972).

68. Voir plus haut, p. 145, n. 60.

69. JD juin 1764 p. 101; voir aussi, pour l'absence des femmes de la vie politique, «Les Gazettes», p. 76.

70. BN ms. f.fr. 22085 f. 9. Il est possible que la suppression ait eu lieu plus tard, car les livraisons paraissaient avec des retards considérables (voir plus bas, p. 172). Une fois l'imprimeur s'est même trompé: le numéro de février 1768 était imprimé avec sur la page de titre la date de 1769. Le chiffre a été corrigé à la main. Le même numéro était daté en première page: juillet 1767. Une rectification a été collée par-dessus.

71. Le JD est alors dédié à la Dauphine, qui sera bientôt la Reine; c'est peut-être grâce à celle-ci que Madame de Princen a obtenu un privilège général le 28 mars 1775 (BN ms. f.fr. 22002 p. 30). Jusque là, elle avait eu, comme ses prédécesseurs, une permission tacite, datée pour elle du 23 décembre 1773 (BN ms. f.fr. 21982 p. 232).

72. 1736-1812.

Femme comme les deux autres, mais Baronne, elle se sent plus sûre d'elle Elle est persuadée que sans les femmes «les Sciences et les Arts seraient encore un chaos»⁷³

Tout en basant là-dessus sa confiance en soi, elle rejoint un certain type de compliments traditionnels et imbus de galanterie Rappelons que c'était Madame de Princen aussi qui avait félicité Campigneulles pour avoir offert aux femmes l'hommage qu'est le *Journal des Dames* C'est cet état d'esprit, bien opposé à celui de Madame de Beauver, qui a dû l'inciter à assurer à celles de ses lectrices qui étaient mères, qu'elle ne publierait aucun morceau «que l'oeil de la Candeur ne peut fixer sans perdre de son ingénuité» Mises à part ces préoccupations de galanterie et de pudeur, elle n'est pas tout à fait traditionnelle elle ne semble pas considérer comme exceptionnel que les femmes écrivent Par deux fois elle assure que «tous les ouvrages nouveaux faits par des Dames ou pour elles, auront place dans ce Journal»⁷⁴ C'est cela qui apparaît comme le seul critère de ses choix

La discussion sur les proportions d'amusement et d'instruction à insérer dans le journal n'est pas poursuivie par Madame de Princen lorsqu'elle se présente, en janvier 1774 Mais en novembre de la même année, elle adresse une lettre à son public, dans laquelle certains changements d'attitude semblent faire leur apparition La galanterie à laquelle elle avait auparavant acquiescé, est dénoncée maintenant, car elle méprise souvent la femme «au moment même où les hommages les plus empressés lui sont offerts»⁷⁵ Madame de Princen va jusqu'à vouloir «forcer les hommes à rendre aux femmes la justice qu'ils leur refusent comme à plaisir Qu'importe à notre Gloire, qu'ils adorent les charmes que la nature nous a donnés s'ils veulent dénigrer les vertus ou les talents que le Ciel nous a départis»⁷⁶ Ici, de nouveau se fait sentir l'amertume que nous avons également constatée chez Madame de Beauver, pourtant partie de points de vue complètement différents

Son successeur, MERCIER⁷⁷, qui publie le journal anonymement, commence par signaler le changement de régime dans un «avis» où il ne parle pas du tout de ses opinions concernant des femmes ou des journaux féminins

73 JD prospectus Ce prospectus a été publié séparément (BN ms f fr 22085 f 6), dans le journal lui-même (JD janvier 1774), et aussi dans le MF (janvier II 1774 p 129ss)

74 JD janvier 1774 p 2/3, 119

75 JD novembre 1774 p 5

76 JD novembre 1774 p 9

77 1740-1814, pour ce qui est de l'attitude de Mercier à l'égard des femmes, Berkowe démontre que «ses goûts, dont il croit avoir trouvé chez Rousseau la rassurante justification philosophique [font] de lui [] un ferme partisan des valeurs traditionnelles» (Berkowe, C, «Louis-Sébastien Mercier et les femmes», dans *Romantic Review* 1964, p 29)

Un «épigraphe» en vers fait suite à cet «avis», c'est là qu'il annonce qu'il chantera «tour à tour les talens et les Belles»⁷⁸ En fait il faut croire surtout ce qu'il dit en prose Mercier a utilisé le *Journal des Dames* comme une arme dans ses propres combats⁷⁹ Nina Gelbart a montré comment Mercier et sa «bande» mettent la main sur des journaux à «innocent-sounding titles which they believed might serve as smokescreens», et dans lesquels ils se manifestent comme des «self-appointed spokesmen for values hostile to the corporate society and divine-right absolutism»⁸⁰ Il n'est donc pas étonnant que La Harpe ait alors qualifié le journal de «*Journal appelé des Dames*»⁸¹ Selon Béatrice Didier, dans sa notice du *Dictionnaire des Journalistes*, le *Journal des Dames* prend alors un «intérêt qu'il n'avait jamais eu»⁸² On se demande quel était l'avis des lectrices, privées, au fond, de leur journal

Sous DORAT⁸³ le journal leur est de nouveau pleinement dédié, et on comprend bien que les admirateurs de Mercier aient été déçus⁸⁴ Comme les deux premiers journalistes des dames, celui-ci, qui sera le dernier, se consacre à louer «leurs avantages»⁸⁵, et il «ose» présenter son journal à ces

78 JD mai 1775 p 147

79 C'est ainsi qu'on peut trouver dans l'AI cet «Avis au Public» «Depuis huit jours, M l'Abbé Grosier [collaborateur de Fréron] a oui dire qu'il étoit fort mal traité dans un certain écrit périodique, intitulé *Journal des Dames* Il a fait des perquisitions inutiles pour trouver cet ouvrage Il prie les personnes qui en auroient connoissance, de lui en faire passer un exemplaire, ou de lui indiquer où ce Journal se trouve il seroit charmé de pouvoir s'égayer un moment par la lecture des petites gentillesses de M Mercier le Dramaturge, auteur de ce Journal très-precieux par sa rareté» (AI 1776 t IV p 287/8)

80 Gelbart, N R , «Frondeur Journalism in the 1770s – Theater Criticism and Radical Politics in the Prerevolutionary French Press», dans *Eighteenth-Century Studies* 1984 (17) p 495 Voir aussi la notice qu'elle a consacré à Mercier dans le DJ *Supplement III* Grenoble, 1984

81 *Journal de Politique et de Litterature* 1776 t III p 260 Voir Béclard, L , *Sébastien Mercier, sa vie, son oeuvre, son temps, d'après des documents inédits* Paris, 1903, p 431

82 Il faut préciser que dans une liste donnée par Mercier de ses ouvrages, il n'y a aucune référence au JD Cette liste se trouve jointe à la nouvelle édition de *L'An 2440* (Paris, an VII), il désavoue «tous les Ouvrages qui ne sont pas compris dans la présente Notice» (p 349)

Les numéros de 1776 sont d'ailleurs introuvables, qu'ils ont bien paru, est démontré par Gelbart dans sa notice mentionnée plus haut (note 80) Par contre, certains textes publiés cette année-là par Mercier dans le JD, furent réimprimés plus tard

83 1734-1780, en 1767 déjà il s'intéressait aux femmes auteurs, qui d'après lui «conservent, pour la plupart, dans leur style, un caractere de tendresse et de séduction qui les distingue [] l'attrait de leur sexe se communique a leurs ouvrages» (préface à son *Héroïde* «Lettre du Comte de Comminges», dans ses *Oeuvres complètes* Neu-châtel, 1776, t I, p 27/8)

84 Gelbart, notice citée, p 142

85 JD juillet 1777 p 177

femmes «très jeunes et tres brillantes» rencontrées parfois dans la société, qui ont le désir de cultiver leur «raison aussi solide qu'aimable» L'équilibre suggéré entre le solide et l'aimable correspond à ce qui avait été indiqué précédemment par les termes d'«utile» et d'«agréable», et représenté sous la forme du secrétaire et de la toilette Nous nous retrouvons bien dans le journal féminin Dorat annonce que, «comme dans ce siècle, les Femmes sont assez instruites pour qu'on leur parle même des objets sérieux, on tâchera d'y saisir ce qui peut les intéresser davantage, et d'ôter à la discussion tous ces détails laborieux qu'elle entraîne après elle»⁸⁶ Il est prudent Il dit bien qu'il connaît des femmes brillantes, mais ne sent pas de son devoir de les inciter à égaler les hommes «je souhaiterais pouvoir déguiser si bien l'utilité sous l'agrément, qu'elles voulussent me pardonner l'une en faveur de l'autre»⁸⁷ Dorat pose ici en médecin, déguisant le médicament sous une forme agréable On est loin de Madame de Beauver

1b Evolution

Il est clair que l'histoire du *Journal des Dames*, telle qu'elle apparaît à travers les préfaces, ne montre pas une progression vers une vue plus éclairée, ni de la femme, ni du féminin Dans la plupart des cas, c'est le hasard qui a régi les successions Il n'y a que la série La Louptière – Beauver – Maison-neuve, qui forme une évolution quelque peu logique La Louptière constate que ses collaboratrices réussissent bien, préfère se faire remplacer par une femme, qui, si elle ne réussit pas elle-même, est d'accord sur ce principe et ne veut pas rendre la direction à un homme Par la faiblesse journalistique de Madame de Maisonneuve, cette progression est interrompue, et ceux qui ont besoin d'une tribune ou d'argent, pourront tenter leur chance

Sous la direction de Mathon/Sautereau, et celle de Mercier, le titre n'a pratiquement plus de rapport avec le contenu Ce titre avait pourtant rempli d'orgueil La Louptière, selon lui «par son titre même» le *Journal des Dames* «n'a rien de commun avec tant d'autres espèces de Journaux»⁸⁸ – titre prestigieux qui rappelle tout de suite celui du *Journal des Savants*, auquel sans doute Campigneulle avait fait allusion, et dont il se démarquait, en disant qu'il laissait «aux autres la gloire d'annoncer au Monde savant les découvertes utiles, les fruits précieux d'une vaste érudition»⁸⁹ Cependant, alors qu'il est clair que les savants s'entretenaient de ces objets pleins d'utilité reconnue, de quoi doivent s'entretenir, ou doit-on entretenir, les femmes? Ce titre qui paraît simple, s'est prêté à plusieurs interprétations différentes,

86 JD mars 1777 p 5 Madame de Beauver avait parlé, sur son ton ferme, de dépouiller les sciences de «leur Charlatanisme pedantesque» (JD avril 1763 p 95/6)

87 JD mars 1777 p 6

88 JD avril 1761 p VI

89 JD janvier 1759 p 4

dont l'alternance correspond grosso modo au dilemme amuser ou instruire⁹⁰? Un tel s'est plu à amuser, un autre a refusé l'amusement, le troisième s'en est servi pour déguiser l'instruction.

Chacun et chacune des journalistes a interprété selon son goût personnel. journal sur – par – pour les femmes Par conséquent le rapport auteur/«autrice» – lectrices/lecteurs varie d'un journaliste à l'autre, même s'ils ont en commun que ce qu'on pourrait dire de négatif sur les femmes est, généralement⁹¹, absent.

Parmi ces variations, une constante se laisse distinguer: les hommes, même en s'adressant aux femmes, utilisent souvent la troisième personne, et établissent une distance⁹², alors que les femmes, par l'emploi habituel de la deuxième et même de la première personne au pluriel, entament un dialogue et s'engagent personnellement, créant ainsi une atmosphère de solidarité, que Mathon et Sautereau estimeront utile d'imiter. Madame de Beaumer va même jusqu'à se présenter, avec ses lectrices, comme des alliées naturelles contre un parti opposé, masculin, mais pour le reste mal défini, et qui est très présent dans le discours. Elle a ainsi deux catégories de public: ses alliées, et ses adversaires, et on peut se demander laquelle compte le plus pour elle. Il lui semble moins difficile (et par là moins intéressant?) de «brigner les suffrages de [son] sexe» que de «s'assurer ceux des hommes»⁹³. Madame de Maisonneuve la suit dans cette voie. dans son écriture aussi, on entrevoit derrière les lectrices à qui elle parle, une espèce de public masculin omniprésent, qui juge et pour qui elle essaie de faire de son mieux, tout en espérant le faire changer d'opinion: «l'on apprendra qu'on peut vous

90 Madame Leprince de Beaumont avait eu affaire à cette même problématique, mais sous la forme d'un conflit avec des lectrices. Elle s'était posé comme tâche une diffusion de connaissances, seulement, certaines femmes se plaignaient que «les pièces savantes occupaient trop de place» elle a répondu qu'à son avis ces pièces étaient «à la portée des Dames qui [avaient] l'esprit tant soit peu orné» (NMF janvier 1751)

Néanmoins, le fait que ce dilemme existe, doit être considéré comme un pas en avant: quelques années plus tôt, l'idée d'instruire les femmes n'avait pas effleuré les journalistes produisant les divers «Amusements» destinés à occuper les femmes pendant la toilette (voir p 135, n 7)

91 Sauf parfois dans les anecdotes données par Mathon et Sautereau. Le *Dictionnaire portatif des faits et dits mémorables de l'histoire ancienne et moderne* leur fournit par exemple ceci: «Un homme demandoit à Aristippe quelle sorte de femme il devoit prendre. Je n'en sçais rien, répondit-il, belle, elle vous trahira, laide, elle vous déplaira; pauvre, elle vous ruinera, riche, elle vous dominera. Décidez-vous vous-même» (JD février 1768 p 19). C'est ce qui devrait prouver leur «impartialité», comme ils l'expliquent à propos d'une «Epigramme contre les femmes»: «Quoi qu'il en soit des femmes, on conviendra du moins que je suis assez impartiale» (Madame de Maisonneuve est censée parler, JD juillet 1764 p 60)

92 Comme le faisait aussi Van Effen, voir «Justus van Effen», p 35

93 JD octobre 1761 p VI

amuser, vous plaire, Mesdames, autrement que par la calomnie, la médisance, la frivolité»⁹⁴ Et on a vu plus haut que même Madame de Princen, par la force des choses, a rejoint cette position et a voulu «forcer les hommes à rendre aux femmes la justice qu'ils leur refusent»

Il semblerait que ces trois femmes occupent une position double due au fait que leur public est composé de deux «couches» Elles dialoguent, à un premier niveau, avec leurs lectrices, «premiers juges [] vraies protectrices»⁹⁵ Mais elles sont dans l'obligation de se justifier envers ces lecteurs masculins qui regardent d'un oeil sceptique le déroulement de l'entreprise, et dont Madame de Beaumer pense, temporairement, triompher ils «avaient regardé cette Périodique comme un petit Ouvrage qui renfermerait seulement quelques bagatelles», et voilà que le *Journal des Dames* devient «historique»⁹⁶ Au nom de ses lectrices, elle leur lance le défi «c'est vous, Messieurs, que nous prenons pour modèles dans vos travaux et dans votre raison»⁹⁷ Les modèles doivent être imités totalement, puisqu'elle veut, comme on l'a vu, que les femmes se fassent hommes

On est donc forcé de constater que si Mercier élimine du journal les dames mentionnées dans le titre, les dames elles-mêmes donnent une bien grande importance (du moins dans leurs préfaces) aux messieurs apparemment exclus du journal Ce titre n'aurait-il été choisi que pour faire vendre? D'après Linguet, il était «fait pour assurer le succès»⁹⁸ Avant de parler de ce succès, nous regarderons les contenus de tous ces *Journaux des Dames*, sans entrer dans les détails, simplement pour voir dans quelle mesure ils correspondent aux préfaces

2a La réalisation

Comment les intentions ont-elles été exécutées? De quoi les diverses rubriques ont-elles été remplies? Plus particulièrement, ces femmes qui, pour la première fois par ce moyen de communication, s'adressaient à d'autres femmes, même si c'était sous surveillance masculine, que leur disaient-elles?

Au premier regard, comme nous le disions, on peut être déçu les diverses rubriques constituant le *Journal des Dames* ne diffèrent pas beaucoup, ni d'un journaliste à l'autre, ni suivant le sexe de l'auteur Chez les unes et les autres, le substantiel consiste surtout en «extraits de livres» et en «pièces fugitives» Par ces termes – utilisés par certains des journalistes – sont désignées deux catégories de textes en principe bien distinctes Celle des extraits de livres

94 JD mai/juillet 1763 p 9

95 JD octobre 1761 p IV

96 JD mars 1763 p 223

97 JD mars 1763 p 198/9

98 Cité dans le DJ, art Dorat

se compose de textes, en général non signés, qui fournissent des comptes rendus, résumés ou annonces de toutes sortes de livres et de pièces de théâtre⁹⁹

Pour la deuxième catégorie il s'agit de textes primaires, souvent signés, ne prenant appui sur aucun autre texte, et qui peuvent ressortir à divers genres littéraires le plus souvent ce sont des vers, mais il y a aussi des lettres ou de petits contes. Ces textes sont souvent écrits à des occasions précises et adressés à des individus précis – nommés ou cachés sous des initiales

Alors que les «extraits de livres» forment une manière de distribuer un certain savoir, donnent de l'«instruction» et ont quelque «utilité», les «pièces fugitives», surtout quand elles sont en vers, proviennent très souvent de la galanterie et ont plutôt pour fonction d'«amuser» Ces deux catégories se rapportent l'une à l'autre plus ou moins comme la «raison» aux «grâces», et le secrétaire à la toilette discutés plus haut. Mais les «pièces fugitives» fonctionnent aussi différemment elles ne sont pas toujours à sens unique En effet, on se répond, on réagit à d'autres Ces pièces forment, quand il s'agit de lettres, un excellent instrument pour réaliser ce dialogue entre femmes, dont nous parlions plus haut.

Cependant, la séparation entre les deux catégories n'est pas nette Certains journalistes, qui dans leurs préfaces avaient annoncé l'intention de faire passer l'instruction «sous» l'amusement, occultent en effet l'opposition entre les deux catégories par une absence de jugements de valeur¹⁰⁰, les «extraits de livres» finissent par ressembler à des nouvelles¹⁰¹, et chez certains (Beau-

99 Campigneulles qui, dans le premier numéro, avait écrit sur des spectacles, se rétracte très vite, en faveur bien sûr du MF, dès le second numéro «ayant appris que l'annonce des spectacles que j'ai faite dans mon premier numéro, étoit contraire aux privilèges de quelques Ouvrages Périodiques, je n'ai pas balance à retrancher cet article Il se trouve suffisamment rempli dans ces Ouvrages auxquels je n'ai jamais cru que le mien dût porter quelqu'atteintes Je me bornerai à parler des Pièces nouvelles lorsqu'elles seront imprimées» (JD février 1759 p 61/2) Cependant Madame de Maisonneuve ne rencontre apparemment aucun obstacle en créant sa rubrique «spectacles» – parce qu'elle est femme? parce que le JD a si peu d'impact? La rubrique sera poursuivie par Mathon/Sautereau et par Dorat

100 Voir «Les Romancières», p 238-240, où l'on peut constater qu'une telle absence de jugements n'est pas inévitable à l'époque, témoin surtout l'AL, le JE, les MT et la CI

101 Quelquefois les extraits ressemblent donc à ces «Miniatures-résumé», qu'on trouve dans la *Bibliothèque Universelle des Romans* des «condensés» du récit dans lesquels le rédacteur n'intervient jamais personnellement (Poirier, R, *La Bibliothèque Universelle des Romans – Rédacteurs, Textes, Public* Genève, 1977, p 73) Le JD a pu avoir en partie les mêmes fonctions que cette BUR, qui comptait aussi beaucoup de femmes parmi ses lecteurs (Sauvy-Wilkinson, art cit)

mer, Maisonneuve, Dorat) ces extraits sont présentés sous forme de lettres, avec une signature – symbolique – à l'appui¹⁰².

Le contenu du *Journal des Dames* rappelle donc en effet celui du *Mercur de France* que l'on avait vu s'opposer à l'apparition de son concurrent. Ce qui manque à celui-ci par rapport au *Mercur* c'est la partie-«gazette»¹⁰³ – chez tous les journalistes, sauf Mathon et Sautereau. chez eux en effet la présence de l'actualité, même si elle est réduite, a une relation directe avec leur attitude de négation des femmes, déjà signalée. Les autres journalistes avaient suggéré le superflu d'une pareille rubrique dans un journal pour femmes.

Quelques autres rubriques incidentes dans le *Journal des Dames* servent souvent à confirmer sa ressemblance avec le *Mercur*. Une de celles-là, créée en janvier 1766, est intitulée «choix d'anecdotes». Elle tient à la fois des «extraits de livres» et des «pièces fugitives» les anecdotes, sans être forcément rattachées les unes aux autres, sont prises dans des livres récemment parus. Il y a la publicité, faite par certains, soit pour le «rouge végétal» et les dessins sur tissu (La Louptière), soit pour une pension destinée à la jeune noblesse et pour des livres commentés ou paru en feuilleton dans le *Journal des Dames* (Dorat¹⁰⁴), soit pour des lunettes (et autres objets) fabriquées par des femmes (Beaumer). De temps en temps on rencontre un article «arts», rendant compte d'une exposition, c'est encore Madame de Beaumer, qui a recherché des artistes-femmes¹⁰⁵. La mode est pratiquement absente de ce journal pour femmes¹⁰⁶. Madame de Beaumer avait annoncé qu'elle s'en occuperait, mais peu après, elle est partie. Madame de Princen, sur le tard aussi, en février 1775, soulèvera cette question et se mettra à parler de fichus, de bonnets et de corps de baleine¹⁰⁷.

Par ces dernières rubriques, de peu d'importance sur l'ensemble du jour-

102 Ce n'est pas particulier au JD, Freron, qui avait commencé sa carrière journalistique par des *Lettres de Madame la Comtesse de xxx sur quelques écrits modernes* (voir appendice III), procède encore ainsi dans l'AL.

103 Cette partie a été utilisée dans «Les Gazettes», voir p 57,58. Le MF se distingue, par là, également de son prédécesseur, le MG (voir «Madame Dacier», p 211).

104 Il innove le genre n'allait prendre son essor qu'au siècle suivant (cf Neuschäfer, H J e a , *Der französische Feuilleton-Roman – Die Entstehung der Serienliteratur im Medium der Tageszeitung* Darmstadt, 1986).

105 Telles que Mlle Bernard, Mme Cochin, Mme Vincent (JD février 1762).

106 Quoi qu'on ait voulu en dire, et qui a été répété par un ouvrage de vulgarisation sur l'histoire de la presse féminine «exclusivement littéraire au début, [le JD] s'intéresse également à la mode par la suite» (Bonvoisin, S M et Maignien, M , *La Presse féminine* Paris, 1986, p 9).

107 JD février 1775 p 259. Voir aussi Kleinert, A , *Die frühen Modejournale in Frankreich* Berlin, 1980, et de la même, «La naissance d'une presse de mode à la veille de la Révolution et l'essor du genre au XIXe siècle», dans Rétat (éd), op cit , p 189-197.

nal, certains journalistes ont pu se démarquer légèrement par rapport à leurs collègues. On voit que surtout Madame de Beauver, ainsi que Mathon et Sautereau, ont saisi cette occasion, confirmant les impressions données déjà. Pourtant, ce sont essentiellement les deux rubriques principales, celles des «extraits de livres» et des «pièces fugitives», que nous devons interroger et que, pour éviter de rester trop dans le vague, nous avons insérées dans des tableaux quantitatifs. Ces tableaux s'appliquent à des catégories prises dans leur ensemble. Certaines nuances, forcément, disparaissent ainsi – notamment celles apportées par les quelques rubriques épisodiques. Pourtant celles-ci, à notre avis, ne changent pas fondamentalement l'impression d'ensemble qui se dégage de ces tableaux.

2b *Présentation quantitative du contenu*

Il est utile de connaître, pour chaque journaliste, le rapport quantitatif entre les deux grandes rubriques du journal¹⁰⁸. C'est que nous avons constaté l'insistance avec laquelle la plupart de ces journalistes s'occupaient, dans les préfaces, de doser, chacun selon son goût, la raison et les grâces, la plume et les aigrettes, l'utile et l'agréable – c'est-à-dire peut-être les «extraits de livres» et les «pièces fugitives».

Et puis, les livres commentés et les pièces fugitives, étant eux-mêmes des textes à part entière, peuvent encore être écrits par des femmes ou parler de femmes. Il sera révélateur de connaître la quantité de textes «féminins» présents dans ce journal. Ainsi on aura, jusqu'à un certain point, la possibilité de comparer les intentions exprimées dans les préfaces et leur réalisation.

Nous avons établi, dans cet objectif, trois tableaux : l'un, tableau VIII, mettant en scène face à face les deux rubriques, les deux autres concernant chacun une des rubriques, pour montrer quelle importance y ont les femmes.

Le tableau VIII montre, dans la première colonne, l'importance quantitative des différents régimes journalistiques : les premières années ont été très hésitantes ; ce sont bien Mathon et Sautereau qui l'emportent quant au volume de production. On voit que la leur correspond à une augmentation de la durée de parution et du nombre de pages par volume.

Dans la deuxième colonne, on constate que les deux matières principales sont très inégalement réparties, selon les époques et les journalistes. Le caractère du journal devrait être complètement différent selon qu'il est rem-

108 Nous disions déjà que les deux rubriques sont parfois difficiles à distinguer l'une de l'autre. Pour réaliser les tableaux, nous avons considéré que ce qui se présentait avec les caractéristiques formelles d'un compte rendu, en était un, même si le contenu n'était pas plus qu'une narration. Nous maintenons le terme «extrait de livre», souvent utilisé dans le JD. Les «pièces fugitives» forment une catégorie assez diversifiée, de vers, de lettres, de courtes narrations présentées comme telles.

	nombre total de pages	proportions extraits/ pièces fugitives (pour- centages par pages) -	rubriques autres (%)
CAMPIGNEULLES janvier-avril 59 4 x 96 p.	384	60 / 33	7
LA LOUPTIERE avril-sept 61 6 x 96 p.	576	37 / 52	11
BEAUMER oct. 61-avril 63 19 x env 96 p	1824	41 / 48	11
(dont ROZOI) (avril 62-janv 63) (9 x env 96 p)	(864)	(41 / 50)	(9)
MAISONNEUVE juillet 63-mai 64 9 x 120, puis 96 p.	1006	27 / 66	7
MATHON-SAUTEREAU juin 64-août 68 50 x env. 118 p.	5834	65 / 19	16
PRINCEN janv 74-avril 75 16 x env. 130 p.	2048	48 / 37	15
MERCIER mai 75-déc 76 (20 ² x env 120 p non retrouvées) 8 x env. 120 p	986	55 / 40	5
DORAT mars 77-juin 78 16 x env. 160 p	2454	21 / 71	8

Tableau VIII. Proportions des deux principales rubriques que contient le *Journal des Dames*, en pourcentages

pli à 65 ou à 21 % de comptes rendus de livres sous Mathon et Sautereau le *Journal des Dames* pourrait être considéré plus «utile», et en effet plus «masculin» que sous Dorat. Ils se tiennent à leurs principes et cherchent à ressembler aux journaux dont Campigneulles avait dit vouloir se distinguer.

On voit d'ailleurs qu'en réalité ce dernier ne met pas ses intentions¹⁰⁹ en pratique. Les idées similaires chez lui et chez La Louptière n'ont pas abouti à des journaux identiques. Dorat, de son côté, avait eu raison d'ajouter un «sur-titre» («*Mélanges littéraires*») en fait le pourcentage élevé de pièces fugitives chez lui correspond d'une part à la reproduction intégrale d'un roman sous forme de feuilleton, d'autre part à une prise de position fondamentale «il faudrait que l'on fit des Ouvrages, avant de songer à les analyser. Eh! peut-on donner ce nom à ces esquisses informes dont on nous accable?», et puis il craint «de chagriner par des remarques, quelquefois trop franches, ceux qui sont sensibles à la critique»¹¹⁰.

Quant aux femmes, Madame de Beaumer équilibre en effet la raison et les grâces – de même que Madame de Princen –, mais Madame de Maison-neuve ne suit pas son exemple, comme elle avait annoncé vouloir le faire. Est-ce par l'impuissance qu'elle semblait manifester?

Rien qu'à voir ce tableau VIII, on constate que les journalistes sont des personnalités bien distinctes¹¹¹, qui ont donné chacun, pas toujours en accord avec leurs différents projets, une orientation différente à l'entreprise; contrairement au *Mercur*, le *Journal des Dames* n'est pas devenu un «institut»¹¹². Ceci n'a pas empêché que les journalistes continuent, après leur départ, de se mêler de leur journal, et qu'il y ait donc une forte récurrence des noms des journalistes après qu'ils ont dirigé eux-mêmes la production. Tous les journalistes en titre, ainsi que Rozoi, envoient bien avant et encore après leur «époque» des vers, des lettres (d'encouragement¹¹³) et leurs ouvrages pour qu'il en soit rendu compte. On trouve par exemple le nom de Madame de Beaumer avant le moment où elle prend la direction: le tout premier livre commenté par La Louptière est ses *Oeuvres mêlées*¹¹⁴. Madame de Mai-

109 De donner des «riens délicieux», voir plus haut, p. 139.

110 JD janvier 1778 p. 319, 321. Le *Journal de Paris* estime que cette production de Dorat «ne tient de la nature d'un journal que par quelques notices d'ouvrages nouveaux, qui se trouvent à la fin. Du reste ce sont des mélanges de Pièces fugitives, en Vers et en Prose» (26/3 1777).

111 Rozoi, sur lequel nous reviendrons, reste bien dans le schéma défini par Madame de Beaumer.

112 Voir Wagner, op. cit., p. 32.

113 Campigneulles écrit par exemple à Madame de Maison-neuve «Entre vos mains, Maison-neuve, aujourd'hui, Mon livre brave une injuste satire» (JD février 1764).

114 Rustin pense même, par le ton «si naïvement superbe» que c'est elle-même qui a fait cet extrait, et qu'avant de reprendre officiellement la direction de La Loup-

sonneuve continue à recevoir du «courrier» après son départ, mais c'est grâce à son contrat et à son nom sur la page de titre. Madame de Princen – dans les termes de Mercier – «nous a promis de ne pas délaissier un ouvrage qu'elle a formé pour ainsi dire»¹¹⁵. En effet, elle enverra encore des vers, sinon à Mercier, du moins à Dorat. Il reste que, malgré cet air de famille, les journalistes se différencient considérablement. Cela apparaît par l'attention qu'ils consacrent aux femmes et aux livres écrits par des femmes.

	nombre de titres mentionnés:		livres écrits par des femmes (%)	livres sur des questions fém. (%)
	article	annonce		
Campigneulles	25	50	5,3	5,3
La Louptière	27	3	16,7	10
Beaumer	85	122	2,4	0,9
(dont Rozoi)	(48)	(52)	(2)	(1)
Maisonneuve	27	34	16,3	3,2
Mathon/Sautereau	360	52	4,4	2,7
Princen	124	37	14,3	5,6
Mercier	81	7	4,5	5,7
Dorat	88	3	14,8	2,2

Tableau IX. Intérêt montré pour les femmes dans le choix des livres à commenter

Les premières colonnes du tableau IX, qui juxtaposent les nombres respectifs des livres dont les journalistes rendent compte et de ceux qu'ils ne font qu'annoncer, fournissent une indication concernant la qualité du journal. Campigneulles et Madame de Beaumer annoncent bien plus de livres qu'ils n'en discutent. C'est-à-dire qu'ils remplissent des pages entières en

tière, elle avait déjà son mot à dire au JD (Rustin, J., «Romanesque et destin ou LES CAPRICES DE LA FORTUNE (Madame de Beaumer, 1760)», dans *Travaux de linguistique et de littérature*. Strasbourg, 1966 (4) p 60). Cela n'est pas invraisemblable. Il n'en existe pas de preuves concrètes, et selon La Louptière c'était «le hazard» qui avait procuré le JD à Madame de Beaumer (JD septembre 1761 p.283). Mais en admettant qu'elle ait écrit son propre compte rendu, on s'explique mieux l'annonce qui y est faite d'un livre qui apparemment n'a jamais paru: «Madame de Beaumer doit publier incessamment un autre ouvrage intitulé, *Lettres de Magdelon Friquet*. L'idée en est assez heureuse, mais l'exécution n'en est pas facile; puisqu'il semble qu'on ne puisse soutenir le caractère d'une pareille Héroïne, sans reculer un peu les bornes de cette honnête liberté dans laquelle l'Auteur a renfermé ses autres productions» (JD avril 1761 p.43).

115. JD mai 1775 p.200.

recopiant des listes de titres. On ne pourrait cependant tirer la conclusion que Mathon et Sautereau aient forcément beaucoup plus de mérite en tant que journalistes leurs comptes rendus sont souvent devenus, surtout s'il s'agit de romans ou de pièces de théâtre, des textes narratifs par eux-mêmes, manquant complètement de prise de position critique – ce qu'on ne saurait évidemment reprocher à Mercier¹¹⁶

Dans un journal écrit pour, sur, et quelquefois même par des femmes, on s'attendrait – vu le nombre considérable d'ouvrages traitant à l'époque de la question féminine, et le nombre plus important encore de romans écrits par des femmes – à trouver parmi les extraits de livres des commentaires de ces ouvrages. Ils avaient été annoncés par les trois femmes et par La Louptière, et en effet ils ne sont pas absents. Mais leur nombre déçoit¹¹⁷. Il y en a singulièrement peu chez Madame de Beaumer, qui avait lancé tant de défis¹¹⁸; en plus, un des cinq livres écrits par une femme, dont elle parle¹¹⁹, est sa propre *Histoire Militaire*. Elle rend compte aussi d'ouvrages apparemment hors du sujet, tels un *Épître aux Architectes*¹²⁰. On peut, ici aussi, se demander si c'est par principe. Elle avait en effet, puisque les femmes devaient «se faire hommes», déclaré: «n'allez pas vous imaginer que le *Journal des Dames* ne traite que des sujets renfermés dans ce cercle étroit de la toilette, nous sommes faites pour entendre la raison aussi bien que ces hommes à qui nous avons l'honneur de la faire perdre tous les jours»¹²¹. Dans ce cas-là, elle laisse échapper une occasion pour le prouver, en exhibant des femmes auteurs.

Chez Madame de Maisonneuve le choix des livres semble être plus ou moins le fait du hasard. La présence d'auteurs féminins est grande. Mais cette présence ne paraît pas fondée sur un intérêt réel pour l'écriture féminine: elle accepte aussi de publier une lettre qui lui a été adressée, et dans laquelle on lit: «c'est sortir de notre Sphere que de prétendre nous distinguer dans la littérature. L'esprit et les connoissances sont assez l'apanage des hommes. Ne cherchons pas à leur ôter ces avantages»¹²². Elle agit quelquefois en toute innocence: elle ne mentionne pas le fait que la *Spectatrice* est due à une femme, Eliza Haywood. Et le commentaire qu'elle donne de ce périodique¹²³, nous

116 Voir plus haut, p 149

117 Voir «La Femme», p 272-275, et «Les Romancières», p 250-254

118 Juste avant de quitter son poste, elle précise que c'est malgré elle, «les Dames me laissant manquer de Livres nouveaux jusqu'à ce jour» (JD mars 1763 p 199)

119 Deux autres, sur les cinq, sont simplement annoncés, durant la période-Rozoi

120 JD avril 1763

121 JD novembre 1761 p 105, elle reprend ici le ton utilisé dans ses préfaces, étant peut-être plus forte pour les déclarations que dans la pratique journalistique

122 JD février 1764 p 99

123 Périodique doublement intéressant pour une femme: par l'auteur et par le

confirme son peu de militantisme elle y apprécie notamment «la vertu que [l'auteur] prêche aux Dames [] une vertu aimable, dans laquelle doit consister et consiste véritablement la vraie beauté, dont notre sexe est si curieux et si jaloux»¹²⁴

La Louptière, lui, réalise, mais à une échelle minuscule, son projet de créer un cadre dans lequel l'émulation entre femmes puisse être organisée il publie une liste de noms d'auteurs femmes¹²⁵, reproduit un discours de Mademoiselle de Bermann, qui avait obtenu un prix, et ajoute des vers à l'adresse de la lauréate¹²⁶ Cela a dû changer les lectrices, de l'*Itinéraire de l'Arabie déserte* et de l'*Histoire des Conquêtes de Louis XV*, commentés entre autres par Campigneulle¹²⁷ avant lui Si La Louptière avait continué ainsi, il aurait eu le droit d'être fier de lui! En réalité, il n'a pas «rempli [ses] vues les plus chères» non seulement il n'a pas fourni beaucoup de matière, mais de plus il n'est pas parvenu à voir le *Journal des Dames* «entièrement occupé par nos Héroïnes Littéraires»¹²⁸ Malgré cela ses lectrices sont satisfaites, témoin cette lettre reçue, qu'il publie même dans ses propres *Oeuvres diverses*: «la gloire de quelques femmes qui se distinguent rejaillit sur tout le sexe»¹²⁹.

Dorat met en pratique, grâce à une sélection fréquente d'ouvrages écrits par des femmes, l'ouverture d'esprit déjà manifestée dans sa préface, et il argumente encore: «jamais ce sexe que l'éducation nationale semble condamner à une enfance éternelle, ne rougit moins de cultiver les Lettres et la raison»¹³⁰ Mais il s'intéresse peu à une discussion sur la «question féminine», comme on le voit à l'examen de la troisième colonne

La catégorie des ouvrages sur «la» femme est mieux représentée¹³¹ chez Madame de Princen Elle est dépassée, il est vrai, par La Louptière, promoteur de l'émulation féminine, et – de peu – par Mercier. Pour celui-ci, c'est

genre (voir «Justus van Effen», p 21,22) Il est vrai que Haywood ne mettait pas en question la position des femmes, «there is not one career-woman in the entire twenty-four issues» (Koon, art cit , p 47, cf «Madame Dunoyer», p 122, n 183)

124 JD février 1764 p 89

125 JD avril 1761 p 49-57

126 JD juin 1761 «Discours qui a remporté le prix d'Eloquence au jugement de la Société Royale de Nancy, le 8 janvier dernier», «Vers de M le Marquis de Seillon, jeune Rhétoricien, à Mademoiselle de Bermann», et la réponse de cette dernière (p 250-261)

127 JD avril 1759

128 JD avril 1761 p 57

129 Lettre de la présidente d'une société de savantes (La Louptière, op cit , t II p 70)

130 JD mars 1777 p 151 (compte rendu de Comtesse de Vidamp , *Mélanges*)

131 Il faudrait pouvoir comparer ces pourcentages à la proportion de ces mêmes ouvrages sur la production totale en livres pendant une certaine période Nous ne sommes pas ici en mesure de le faire

à cause de l'attention qu'il porte aux problèmes concrets, témoin son choix de livres White, *Avis aux femmes enceintes et en couches*¹³², et un commentaire comme celui du livre de Hurtaut, *Dictionnaire des mots homonymes* il le juge «utile aux jeunes personnes du sexe [] ordinairement privées de l'avantage d'avoir fait des études»¹³³

Madame de Princen utilise très consciemment à ses propres fins les livres entrant dans cette catégorie – en les munissant d'un commentaire personnel. A propos du *Cours d'Etudes des jeunes Demoiselles* de Fromageot, elle ajoute «ils tenoient encore de la barbarie des siècles d'ignorance, ces tems où chez la Nation la plus policée de l'Europe, il n'étoit pas permis aux Femmes de se distinguer par des connoissances utiles et agréables»¹³⁴. Ces commentaires personnels vont parfois à l'encontre des sentiments de l'auteur qu'elle cite, car elle a du sens critique. Elle n'applaudit pas, par exemple, Sauvigny, pour son *Parnasse des Dames*, qu'elle avait cru «intéressant et glorieux pour notre sexe», supposant «qu'il ne nous entretiendrait que de femmes véritablement illustres par leurs écrits». Elle est déçue, car les femmes nommées sont pour la plupart inconnues et méritent, à son avis, de le rester¹³⁵. Elle n'admet pas qu'on loue des femmes uniquement à cause de leur féminité¹³⁶. C'est à ses dépens qu'elle avait appris cette sévérité, après avoir été «accusée de foiblesse, et même d'impuissance à imiter le ton ferme, quoiqu'honnête de nos meilleurs Journalistes»¹³⁷. Ce sens critique, acquis par l'expérience, ne l'empêche pas, en jugeant par exemple l'*Almanach des Muses*, d'y reperer d'abord les auteurs féminins. Dans les ouvrages généraux, elle recherche ce qui intéresse les femmes à propos des *Trois siècles de la littérature française* de Sabatier de Castres, elle se hâte «de rapporter les Articles de quelques Femmes célèbres»¹³⁸, et de l'*Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du sud* de Fréville, elle va extraire les «détails curieux, qui concernent les femmes répandues dans les isles sans nombre, dont Fréville nous présente la découverte»¹³⁹. Même dans un *Eloge de La Fontaine* par La Harpe, elle trouve ce qu'elle cherche «il n'est point de femme qui ne doive s'enorgueillir des éloges donnés ici par M de la Harpe à Mad de la Sablière. La gloire de cette illustre bienfaitrice rejaillit sur tout le sexe»¹⁴⁰. Un tel enthousiasme pour la cause des femmes contraste beaucoup avec l'attitude plus réservée

132 JD mai 1775

133 JD juin 1775 p 381

134 JD février 1774 p 165

135 JD octobre 1774 p 145

136 Cf aussi «La Femme», p 277

137 JD août 1774 p 156

138 JD mars 1774 p 72

139 JD août 1774 p 167

140 JD novembre 1774 p 78

de Mesdames de Maisonneuve et de Beaumer (malgré les déclarations faites par cette dernière)¹⁴¹ Le même contraste entre ces femmes se retrouve dans le tableau suivant, où nous avons fait entrer les femmes expéditrices et destinataires de vers et de lettres insérées dans le *Journal des Dames*

	nombre de pièces fugitives	écrites par des femmes (%)	adressées à des femmes (%)	par et à des femmes (%)
Campigneulles	51	33,3	47,1	5,9
La Louptière	69	30,4	30,4	1,4
Beaumer (dont Rozoi)	244 (124)	15,2 (12,1)	38,1 (29,9)	4,9 (1,6)
Maisonneuve	228	21,1	36,9	6,1
Mathon/Sautereau	350	9,7	26,3	2
Princen	201	38,8	51,2	13
Mercier	132	12,9	29,6	1,5
Dorat	212	20,8	21,2	1,4

Tableau X Intérêt montré pour les femmes dans le choix des pièces fugitives

Les «pièces fugitives» (vers, lettres et autres textes primaires) sont, comme nous l'avons dit, souvent signées et adressées à quelqu'un La signature n'est parfois qu'une initiale, et le ou la destinataire n'est pas toujours clairement indiqué non plus¹⁴² Le tableau X indique que chez presque tous les journalistes la femme est considérée comme plus apte à recevoir, qu'à écrire ces textes Dans «leur» journal – considéré sous cet angle – les femmes sont essentiellement présentées comme passives Le cadre de la galanterie est esquissé par des titres comme «Couplets à une demoiselle qui se plaignoit d'un rhume» ou «Vers à une jeune demoiselle qui jouoit du violon»¹⁴³; «Vers pour le portrait de Mme la Comtesse D ..» ou «A Thémire, Madrigal»¹⁴⁴

141 Pour une évaluation du contenu des jugements sur des romans de femmes et sur des discours traitant de «la» femme, nous renvoyons à «Les Romancières», p 252, et «La Femme», p 275, où ces jugements sont confrontés à ceux prononcés par d'autres journalistes

142 Par exemple «Vers à Mme Favart» (octobre 1763), mais «Bouquet pour Mlle D » (juillet 1763), ou même «Couplets à Madame xxx» (octobre 1763), «Stances redoublées à Bellotte» (novembre 1763), et «Etrennes aux Dames» (janvier 1764)

143 JD mars 1759, resp par La Louptière et Guichard

144 JD juin 1775, resp par Rolin, et De R

On voit, dans le même tableau, que Campigneulles et La Louptière font des tentatives sérieuses pour laisser la parole à des femmes¹⁴⁵, contrairement à Mercier, à Rozoi, et à Mathon et Sautereau. Ces trois derniers, qui annonçaient et rendaient compte de leurs propres ouvrages dans ce *Journal des Dames*, y publient aussi leurs propres textes. Pour Rozoi, ce sont des contes moraux, fables, portraits, parfois sous le «pseudonyme» de «l'auteur de *Mes dix-neuf ans*». Mathon et Sautereau, au début surtout, signent leurs vers seulement par leurs initiales. Durant les années où ces deux journalistes rédigeaient le journal, furent publiées également de nombreuses pièces, récentes et anciennes, dues à Voltaire. Mercier, lui, se concentre plutôt sur ses propres préoccupations¹⁴⁶.

Le pourcentage élevé des textes de femmes chez Dorat est dû, nous le disions déjà, à la publication en feuilleton du roman *Stéphanie* de son amie Fanny de Beauharnais¹⁴⁷. Il ne montre pas d'intérêt réel pour la communication entre femmes, ce qui déçoit, comparé à son zèle pour les auteurs féminins. Il se contredit aussi dans son choix de textes. D'une part les femmes sont «un sexe que nos loix rendent foible, bien plus que sa nature»¹⁴⁸, d'autre part il n'a aucun scrupule à citer cette «Lettre d'une mère à sa fille»: «voulez-vous être constamment heureuse, [...] paraissez occupée du seul

145 C'est chez eux aussi que l'on rencontre parfois de l'opposition aux idées de Rousseau concernant les femmes, telle cette lettre «D'une jeune Demoiselle à M. Rousseau de Genève». Campigneulles l'a insérée parce que «l'Auteur est une jeune personne qui cherche à vanger son sexe». Elle demande par exemple. «Quoi, ne peut-on paroître en Public, sans sortir des bornes de la modestie? Pensez-vous que ce soit toujours pour rechercher des regards, souvent plus propres à nous humilier qu'à nous enorgueillir?» (JD mars 1759 p 84).

La manière dont Rousseau figure dans le JD serait à étudier davantage. Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes avis; mais il y a très peu de commentaires consacrés à ses opinions sur les femmes. Campigneulles considère que *La Nouvelle Héloïse* est empreinte de génie (JD avril 1759 p.86), mais Madame de Beauvergne parle de «l'Ecrivain qui nous a renvoyé manger du Gland sous les chênes» (JD octobre 1761 p.63), et Madame de Maisonveuve a remarqué avec plaisir dans une lettre de Mademoiselle Mazarelli «cette critique légère des expressions déplacées de J.J. Rousseau, elles sont simplement exposées sous les yeux, et c'est, selon moi, les blâmer avec délicatesse» (JD février 1764 p.105). Mathon et Sautereau, par contre, reproduisent de temps en temps une de ses lettres, généralement sans rapport avec la question féminine (par exemple JD juin 1764 p.18-20: une lettre à Nicolas-Bonaventure Duchesne dans laquelle Rousseau déclare ne pas être l'auteur d'une lettre à l'Archevêque d'Auch)

146. Voir plus haut, p.149

147. En vente au bureau du journal, après cette première publication.

148. JD avril 1777 p.176.

soin de plaire [à votre mari], vous le verrez bientôt à son tour ne s'occuper que de vous»¹⁴⁹.

Mais les journalistes femmes, surtout Madame de Princen, et aussi, il faut le reconnaître, Campigneulles, se distinguent de leurs collègues. chez elles et chez lui, ces pièces peuvent être adressées par une femme à une autre femme, et échapper au cadre de la galanterie. Madame de Princen signe elle-même des vers adressés à des dames comme la Comtesse d'Artois et la Comtesse de Noailles¹⁵⁰, et elle publie ceux de la Marquise d'Antremont à la Comtesse de Vogüé, de Madame Verdier à sa fille, au moment de sa naissance; de Mme de . à Mlle Boye, artiste peintre en miniature¹⁵¹

La fonction que se donnent les auteurs et «autrices» dans ce «circuit» de pièces adressées par les uns aux autres et vice versa, est évidemment très révélatrice, et renseigne notamment sur le rôle que les journalistes voulaient faire jouer à ce journal. La Louptière adore se voir imprimé, surtout quand son nom y est et que le texte est adressé à une femme; il publie alors fréquemment la réponse en même temps. Rozoi, plus jeune, a la même tendance, mais il suscite moins de réactions. Dans leurs cas, la communication a déjà eu lieu et n'a pas eu besoin du *Journal des Dames* pour être établie. Le journal sert alors à prouver les excellentes relations que leurs auteurs se seraient acquises. Les autres journalistes hommes voient davantage encore la presse comme une forme de communication à sens unique, que ce soit pour adresser des hommages, ou pour diffuser des opinions¹⁵².

Quant aux femmes. Mesdames de Beaumer et de Maisonneuve osent à peine écrire leurs noms, mais très nombreuses sont, chez elles, les pièces signées «Madame de xxx», et les lettres «de Madame xxx à Madame xxx». Leurs comptes rendus de livres prennent souvent la même forme, indiquant qu'elles cherchent bien à communiquer entre femmes¹⁵³. Tout au plus, Madame de Beaumer varie-t-elle en écrivant «à la Comtesse de xxx». Madame de Maisonneuve, elle, fait exprimer par ces correspondantes imaginaires une appréhension qui est peut-être la sienne¹⁵⁴.

149 JD novembre 1777 p 469

150 JD janvier 1774

151 Respectivement JD avril, mai, juillet 1774

152 Ce qui n'exclut pas la présence de lettres de lecteurs et lectrices

153 Il faut remarquer que les vers qui leur sont adressés ne thématisent pas toujours leur position de journaliste. C'est bien le cas par exemple dans ce «Madrigal à Madame de Maisonneuve, brochant quelques Exemplaires de son Journal» «L'aimable Iris, un jour de son Ouvrage Rassembloit les heureux feuilletts. Un fil liant pour cet usage Tissu par l'Amour tout exprès, En laissoit bien compter cent Exemplaires prêts []» (JD janvier 1764)

154 «Moi Auteur, Madame, à cinquante ans! Y pensez-vous?», «Ignorez-vous que les femmes, en général, n'aiment point à écrire?» (JD janvier 1764 p 23, février 1764 p 99)

L'audace de Madame de Princen, comparée à la timidité¹⁵⁵ des deux premières, constitue un pas en avant. Elle signe souvent ses textes. C'est elle aussi qui suscite le plus chez les lectrices l'envie d'écrire. On pourrait presque parler d'un besoin qu'elle leur aurait révélé¹⁵⁶. Mieux que les autres, elle met à profit la possibilité offerte par ce moyen de communication, d'être réellement en contact, plus spécialement entre femmes¹⁵⁷. On aimerait savoir comment cela a été ressenti par les destinataires du journal. C'est ici le lieu de regretter la quasi-absence de témoignages de lectrices dans des correspondances non-fictives.

3. Le succès

La description donnée ci-dessus¹⁵⁸ ne laisse pas une impression très avantageuse quant à l'intérêt porté au *Journal des Dames*. C'est nous, au XX^e siècle, qui considérons l'existence de ce journal comme remarquable et ces trois femmes comme des pionnières. Il n'est pas probable que les contemporains aient déjà porté un tel jugement¹⁵⁹.

Mais qu'en était-il, en réalité? Quel public a pu être intéressé par ce *Journal des Dames*, qui a laissé si peu de traces¹⁶⁰? Dans la plupart des inventaires de bibliothèques féminines¹⁶¹, ce journal féminin ne figure pas, une exception notable est la bibliothèque de Madame de Pompadour, dans laquelle se trouvaient «plusieurs volumes détachés» de ce journal¹⁶².

155 Modestie réelle? L'emploi du *topos* aurait demandé une déclaration.

156 La forme épistolaire représente donc bien plus ici qu'une «convention résiduelle», ce qu'elle est devenue chez Fréron par exemple (cf Labrosse, C., «Réception et communication dans les périodiques littéraires (1750-1760)», contribution au Colloque de Nimègue (à paraître)).

157 Cet emploi de lettres plus fréquent chez les femmes, est peut-être encore une preuve de ce que le genre «spectatorial» a été plus lu par les femmes, et que son emploi de la correspondance (fictive) les a plus influencées que les hommes. Voir aussi «Présentation», p 10, n 50, et «Justus van Effen», p 21, 22.

158 Pour des données concernant l'histoire matérielle du JD, nous renvoyons aussi à Rimbault, op cit.

159 Et même plus tard. Marquiset considère comme un des «avantages du Progrès moderne» de nous avoir «débarrassés, ou à peu près, des femmes journalistes» (Marquiset, A., *Les bas-bleus du premier Empire*. Paris, 1913, p 93, une de ces bas-bleus est Madame de Princen p 93-105).

160 Est-ce parce que, après la lecture, on aurait eu besoin de papier? Cf. «Le colporteur entre avec les scandales du jour, tirant de sa balle des brochures dont une toilette ne peut se passer, et qu'on gardera trois jours, assure-t-il, sans être tenté d'en faire des papillotes» (Goncourt, E. et J. de, *La Femme au XVIII^e siècle* (op cit.), p 94).

161 Voir «Présentation», p 10, n 50.

162 *Catalogue des livres de la bibliothèque de Madame de Pompadour* (Paris, 1765, BN (delta) 3445).

Les données chiffrées manquent, concernant le tirage et le nombre d'abonnées. On n'est guère avancé en apprenant que lors de l'époque-Mathon-Sauveteau le journal aurait eu sept abonnés, que Dorat comptait sur 1000 souscripteurs¹⁶³, ou que durant la période-Beaumer on pouvait s'abonner dans toutes les grandes villes d'Europe et dans nombre de petites villes de France¹⁶⁴. Ces données peuvent être basées sur la méchanceté des concurrents, ou bien sur un optimisme excessif des auteurs eux-mêmes.

Il est vrai qu'à l'intérieur du journal on rencontre à ce propos certains témoignages: la duchesse de Choiseul et la petite-nièce de Madame Dacier auraient été abonnées¹⁶⁵. Mais le journal ne devait pas toujours s'adresser à des femmes riches ou lettrées, et qui disposaient de leur propre bibliothèque: Madame de Maisonneuve annonce à ses lectrices «qui cherchent à se procurer une lecture instructive, intéressante et amusante» qu'il y a «pour seconder leurs vues» un cabinet littéraire, récemment créé¹⁶⁶.

Dans le journal figurent des lettres de lectrices habitant Dieppe, Beauvais, rarement Paris, et d'une certaine Milady de F^{xxx} qui écrit à Madame de Beaumer que la nation anglaise «dévore» son journal «avec cette avidité qui nous porte à honorer et à chérir les talents»¹⁶⁷ Mais dans la mesure où un tri et une adaptation ont pu être effectués par le ou la journaliste, nous ne pouvons considérer de tels témoignages comme fiables, il faut même tenir compte de l'éventualité qu'ils soient fictifs, sans que cela infirme ce que nous disons plus haut: que le *Journal des Dames* se présente parfois comme un carrefour de communications entre femmes.

Dans les correspondances de femmes ce journal est peu mentionné. Nos recherches n'ont encore abouti à la découverte que d'un seul témoignage personnel, donné par une lectrice, hors du *Journal des Dames* lui-même. Encore ne concerne-t-il pas les journalistes femmes. C'est Madame Riccoboni qui, dans une lettre à David Garrick, condamne pratiquement tous les journaux français, et elle n'exclut pas celui des dames tel qu'il paraissait en 1777: «pour Mr Dorat, il vaut à peine le tems perdu à parler de ses produc-

163 Hatin, op cit , t III, p 217, et ms 9/2 1777

164 Ces listes de noms de villes sont données dans le journal lui-même Est-ce qu'on peut vraiment baser là-dessus des statistiques concernant sa diffusion réelle, comme le fait Rimbault (op cit , p 50 et art cit , fig 4), et tirer la conclusion que Madame de Beaumer aurait donné une «formidable impulsion» au JD?

165 JD juillet 1762 p 69, et septembre 1774 p 83

166 Un des premiers pont Notre-Dame, près de la pompe (JD août/octobre 1763 p 109/110) C'est celui de Grangé, mentionné comme un des premiers cabinets de lecture par Parent-Lardeur dans son ouvrage *Les Cabinets de Lecture – La lecture publique à Paris sous la Restauration* (Paris, 1982, p 12) Son étude ne concerne pas la période antérieure à 1815

167 JD février 1763 p 171

tions Une cabale de femmes veut en vain les soutenir¹⁶⁸, il a pour tout talent une détestable facilité de rimer»¹⁶⁹ Eventuellement, on pourrait dire que cette romancière ne représente pas la lectrice moyenne, et que son témoignage n'est pas représentatif Pour avoir des renseignements sur l'existence, le nombre, les opinions du public, nous devons donc avoir recours aux sources habituelles que sont les périodiques contemporains

Ceux-là confirment d'abord que le succès du *Journal des Dames* a dû être médiocre, aussi bien sous direction féminine que masculine Mais les attitudes et les termes utilisés diffèrent selon que l'objet à critiquer est masculin ou féminin Si, à l'époque de Mercier, La Harpe aussi bien que Fréron constatent qu'il est difficile de déterrer des exemplaires du journal¹⁷⁰, on doit mettre ce propos sur le compte de la polémique Le peu de succès est cependant confirmé par d'autres données sur les années datées 1764 à 1768 tant d'exemplaires sont restés en stock qu'on va solder, en 1770, des collections complètes au prix de 18 livres, alors que le prix annuel avait été de 12 livres¹⁷¹ Une campagne publicitaire, organisée par le Bureau Royal de la Correspondance Générale¹⁷², n'avait donc pas eu de succès Elle avait consisté à envoyer gratis des numéros du *Journal des Dames* «à chacun de Messieurs les Abonnés des Deuils de Cour et du Nécrologe» Ces insuccès sont à peine compensés par le fait que, avec divers autres journaux et gazettes (dont le *Mercure*), le *Journal des Dames* pouvait être lu, en 1767 au moins, à la Bibliothèque du Magasin littéraire, cabinet de lecture tenu par Quillau¹⁷³

Les jugements prononcés par les journalistes représentent évidemment l'avis de ceux que nous avons appris à connaître comme le «second» public du *Journal des Dames*¹⁷⁴ Il est à présumer que les opinions du premier et du second public n'étaient pas tout à fait identiques, de même qu'ils figuraient différemment à l'intérieur du journal – notamment aux époques des journalistes femmes Quelques-uns de ces critiques ont senti la particularité de leur position et en rendent compte *L'Année Littéraire*, dans l'annonce de la

168 La Comtesse de Beauharnais et la Marquise de La Ferrandiere, dont il publiera des textes?

169 Lettre du 11/2 1777, publiée dans Nicholls, J L (ed), *Madame Riccoboni's letters to David Hume, David Garrick and Sir Robert Liston (1764 – 1783)* SVEC 1976 (149) Il faut remarquer que ce n'est qu'en mars 1777 que Dorat publie son premier JD Il avait été nommé rédacteur en janvier (Gelbart, notice citée, p 142)

170 MF novembre 1775 p 209, et AL 1776 t IV p 344

171 BN ms f fr 22085 f 9 Dans ce pamphlet, c'est le libraire Edmé qui annonce la solde

172 Créé par arrêt du 12 décembre 1766 (BN ms f fr 22084 f 30) La campagne est annoncée dans un pamphlet qui se trouve à la Bibliothèque Mazarine [cote 35735]

173 BN ms f fr 22085 f 155/6 (Prospectus du Magasin littéraire)

174 Il faut remarquer qu'à cette époque on ne connaît pas d'autre journal de femme, qui eût pu rendre compte de celui-ci (voir appendice I, p 292, 293)

continuation par La Louptière, semble même refuser le rôle de juge «c'est aux Dames à décider du mérite de cet écrit périodique composé pour elles»¹⁷⁵ Le *Nécrologe* par contre exprime son mépris de «l'espèce de Dames à qui le Journal de cet Auteur semble le plus naturellement destiné»¹⁷⁶

Dans les commentaires sur le *Journal des Dames*, il est difficile de discerner une tendance générale, ce qui se comprend bien, vu les différences constatées entre les idées et les positions des divers journalistes. Selon La Porte, de l'*Observateur Littéraire*, le *Journal des Dames* avait été commencé par Campigneulles «avec succès», et La Louptière «remplit ses engagements avec autant d'exactitude que de succès»¹⁷⁷ Mathon et Sautereau ont su satisfaire Fréron alors que selon lui pendant les premières années le journal avait été au-dessous du médiocre, «il y a environ deux ans qu'une Société de Gens de Lettres a entrepris de le tirer de l'obscurité, leurs soins ont réussi»¹⁷⁸ Mais à l'époque de Mercier, La Harpe pense terrasser son adversaire quand il dit avoir peur de se compromettre en combattant des «obscuris légionnaires» comme des journalistes de dames¹⁷⁹ Et le *Journal de Paris* se montre très sceptique à propos de la production de Dorat, qui ne tiendrait guère de la nature d'un journal¹⁸⁰ Dans tous ces cas il faut faire la part de l'animosité et de la querelle littéraire

Les trois femmes suscitent des réactions autres. Le *Journal de Verdun* se montre plein de bienveillance à l'arrivée de Madame de Beaumer «cette sçavante a déjà donné trop de preuves de ses talents littéraires, pour qu'on puisse se permettre le moindre doute sur le succès de son entreprise»¹⁸¹ L'auteur des *Affiches* est ravi «cette dame, dont la plume est exercée, étoit déjà célèbre, et connue par ses *Oeuvres Mêlées* [] Un Journal, consacré à son sexe, ne pouvoit donc tomber en de meilleures mains, et il étoit tout naturel qu'une Dame entreprit un pareil Ouvrage»¹⁸² Un an plus tard encore, le *Journal des Dames* de Madame de Beaumer¹⁸³ «se soutient assez dans la foule» et mérite une place dans la liste des vingt principaux journaux du moment – malgré le ton particulier de Madame de Beaumer que le journaliste connaît bien elle donne parfois «des coups d'épingle assez vifs»¹⁸⁴. Aussi

175 AL 1761 t III p 48

176 *Le Nécrologe des Hommes célèbres de France* 1769 p 249 C'est en réagissant à une attaque de la part du JD

177 OL 1761 p 354/5

178 AL 1766 t V p 237

179 MF novembre 1775 p 209

180 JP 26 mars 1777

181 JV novembre 1761 p 352 Cela semble être beaucoup d'honneur pour ces quelques oeuvres, voir p 136, n 15

182 *Aff* 21 octobre 1761 p 168

183 Mais ne parle-t-on pas des activités de Rozoi? Voir plus loin

184 *Aff* 20/10 1762 p 166 Aux Pays-Bas, le *Nederlandsche Letter-Courant* d'Elie

semble-t-il déçu que, alors qu'elle «s'étoit promis de le garder long-tems», elle ait abandonné son journal à Madame de Maisonneuve¹⁸⁵ Celle-ci sera approuvée: «Madame de Maisonneuve continue avec succès»¹⁸⁶ En réalité ce compliment concerne Mathon et Sautereau Quand le journaliste des *Affiches* va savoir ce qui en est, le jugement est exprimé différemment «le *Journal des Dames* qui se continue sous le nom de *Mad. de Maisonneuve*, est maintenant dans de bonnes mains, et l'on s'en aperçoit de plus en plus»¹⁸⁷. Madame de Princen par contre, est louée à plusieurs reprises dans le *Mercur de France* pour sa délicatesse et son goût¹⁸⁸ elle «sait réunir dans son Journal tout ce qui peut faire connaître les mérites des personnes de son sexe»¹⁸⁹

La valeur qu'il convient d'attacher à ces divers jugements est difficile à estimer. Certains journalistes sembleraient plus compétents en la matière que d'autres: l'abbé de La Porte, par exemple s'est occupé plus particulièrement de la question des femmes auteurs¹⁹⁰ Quelques «journalistes» occupent une position à part, puisque, leur «journal» n'étant pas destiné à être imprimé, ils peuvent se permettre plus de libertés les jugements prononcés dans les *Mémoires secrets* attribués à Bachaumont et dans la *Correspondance Littéraire* sont bien différents de ceux qui ont été diffusés à l'intention d'un public plus nombreux. Bachaumont parle de Madame de Princen tout autrement et avec moins de galanterie, que le *Mercur de France* «une certaine Baronne de Prinzen, fort entichée de la manie de faire des vers, et remplissant le Journal de ses insipides productions»¹⁹¹ En 1761, la *Correspondance Litté-*

Luzac reproduit en traduction les observations des *Aff*, sans préciser si on peut se procurer le JD dans une des grandes villes (8/2 1763, communication J de Vet)

185 *Aff* 12/9 1764 p 146

186 *Aff* 17/4 1765 p 62 Tout le monde n'est pas au courant de la situation réelle Le *Journal de Bruxelles* fait la même erreur, et en plus confond les noms de Maisonneuve et de Villeneuve (qui était une romancière assez connue), ce qui ne prouve pas une bien grande réputation (1767 p 373) La même confusion est faite dans un «État des ouvrages périodiques en 1764» (BN ms f fr 22085 f 1)

187 *Aff* 3/12 1766 p 95

188 MF avril (I) 1774 p 127

189 MF janvier (I) 1775 p 158 A cette époque on voit s'atténuer la rivalité entre les deux journaux plusieurs fois aussi le MF public des vers faisant l'éloge de Madame de Princen (MF septembre 1774 p 52 et p 54, avril (I) 1775 p 52/55)

Pourtant le JD n'a pas correspondu tout à fait à ce que le MF en attendait «cette partie de la Médecine qui apprend à conserver la santé et à soigner celle des enfants, dont le dépôt est ordinairement confié aux femmes» (MF avril (I) 1774 p 128) est peu représentée finalement Voir là-dessus «La Femme», p 264,265

190 Il est l'auteur de l'*Histoire Littéraire des Femmes Françaises*, déjà citée Dans cet ouvrage, il est en mesure, par exemple, de donner des noms de femmes, qui auraient collaboré au JD probablement sous pseudonyme ou sans se nommer, du moins on ne trouve pas leurs noms dans le journal lui-même

191 MS 1/11 1774, c'est répété par Hatim (op cit , t III, p 218) et dans le DJ Il est

raire avait plaint les femmes qui feraient de La Louptière «le dépositaire de leurs productions ou le directeur de leurs amusements»¹⁹², en 1774 Grimm ne s'en souvient même plus et considère la création de Madame de Princen comme une nouveauté¹⁹³. Certains journalistes sont sûrement – de par leur position aussi – moins objectifs que d'autres: vu ce que nous disions plus haut, l'enthousiasme de l'*Almanach des Muses* pour le *Journal des Dames* ne peut pas être pris en considération¹⁹⁴.

Mais surtout il faut noter la bienveillance exagérée, avec laquelle les journalistes, dès qu'ils s'expriment devant un public un peu large, parlent de ces dames – bienveillance qui semble presque tenir de l'hypocrisie, et que nous retrouverons dans des comptes rendus de romans écrits par des femmes¹⁹⁵. Tous ne vont pourtant pas aussi loin que l'auteur anonyme de ces vers adressés à Madame de Princen «il faut qu'aux Fastes du Génie Soit inscrit glorieusement Certain Journal intéressant Qu'en France aujourd'hui l'on publie», il apprécie également la beauté de la journaliste, qui «entraîna tous les suffrages»¹⁹⁶.

Bon nombre de journalistes devaient en effet perdre leur impartialité quand il s'agissait de juger un journal rédigé par une femme. Si à propos de poésie féminine, un journaliste peut s'exprimer ainsi «son sexe, ses grâces, ses talens mêmes ne doivent-ils pas lui servir de sauve-garde contre tous les traits?»¹⁹⁷, n'est-on pas aussi en droit de suspecter les jugements prononcés par des hommes sur les femmes journalistes? Une telle phrase amène à douter de la sincérité des éloges distribués à Mesdames de Beaumer et de Princen, et aggrave singulièrement le cas de Madame de Maison neuve, qui en avait si peu reçu. Pour éviter de se tromper, il vaut mieux considérer que les succès obtenus par ces trois femmes n'ont pas dû être très convaincants, soit parce qu'on remarquait leur faiblesse en tant que journalistes, soit parce qu'on était trop influencé par les préjugés. Nous ne saurons pas si c'est la perspicacité ou la simple prévention qui a pesé le plus. Au moins, quant au peu de succès, elles ne se distinguent pas vraiment des hommes qui se sont occupés de ce journal.

regrettable que des opinions aussi tranchées aient eu tant d'impact, simplement pour s'être trouvées d'un accès facile. C'est sur cette question que portait notre communication au colloque *La diffusion et la lecture des journaux de langue française sous l'ancien régime* (Nimègue, 1987) «Réactions des collègues aux travaux de quelques journalistes femmes» (à paraître)

192 CL 1/5 1761 t IV p 400

193 CL février 1774 t X p 373/4

194 Ni, par rapport à l'AM, le «plaisir» avec lequel le JD annonce cet «Almanach aussi-bien imaginé, et exécuté avec autant de goût» (JD novembre 1764 p 109)

195 Voir «Les Romancières», p 242-248

196 MF avril (I) 1775 p 54/5

197 AL 1770 t I p 218 Il s'agit des poésies de la Marquise d'Antremont

4a Problèmes

Ces insuccès sont souvent reconnus par les journalistes eux-mêmes¹⁹⁸, à commencer par Campigneulles, qui avait déjà eu des difficultés pour créer le journal. Il lui avait fallu l'appui de la Duchesse de Chevreuse, puisque le libraire essayait de le «décourager» en demandant des cautions très élevées¹⁹⁹. Quatre mois plus tard Campigneulles se rend compte de «sa folie singulière», il s'en repent²⁰⁰, et il abandonne le journal. Tous les journalistes suivants connaîtront les mêmes doutes au sujet du bien-fondé de leur action. Ils ne réagiront pas tous de la même façon. Dorat exprime aussi son doute, mais annonce qu'il ne changera rien à la démarche qu'il a suivie : «je serais fier de contenter le Public, mais il faut, avant tout, se contenter soi-même»²⁰¹. Il ne réussit pas : quatre mois plus tard, le *Journal des Dames* «discontinuera» définitivement.

On a déjà vu que, dans leurs préfaces, les trois femmes journalistes avaient prévu des difficultés, qui les rendaient, selon leur caractère, agressives ou fatalistes. Il est intéressant de regarder de plus près les problèmes qu'elles eurent à affronter en réalité. On présume qu'elles ne butaient pas sur les mêmes obstacles que les hommes, et qu'elles avaient aussi certains avantages sur eux. Madame de Princen du moins, bien qu'elle ait dénoncé la galanterie conduisant aux jugements hypocrites, considérait que les femmes ont «quelques privilèges pour s'affranchir de certains usages»²⁰². C'est elle, rappelons-le, qui avait obtenu pour le *Journal des Dames* le privilège général.

D'autre part, comme nous le disions plus haut, les trois femmes étaient particulièrement novices en la matière, notamment pour ce qui est des tractions avec des censeurs et des éditeurs. Divers problèmes concrets furent certainement causés par leur manque d'expérience dans ce domaine, notamment ceux qui concernaient les délais de parution, les questions d'argent et l'attitude des censeurs – problèmes qui ont existé pour de nombreux journalistes, mais qui pour elles ont pu avoir plus d'acuité.

4b Retards

La plupart des journalistes de l'époque ont dû faire face au problème des retards dans la parution, il n'est pas étonnant que ces dames aussi ont eu à l'affronter. Cinq mois après ses débuts de journaliste, Madame de Beaumer

198 Même si, plusieurs fois, on dit que le JD a été interrompu «au milieu de son succès», à propos de l'arrêt momentané en 1759 (JD avril 1761 p V), sur celui de 1768 (pamphlet de 1770, annonçant les soldes, cite plus haut), et sur le départ de Madame de Princen (JD mai 1775 p 200)

199 BN ms f fr 22134 f 162, 165, il s'agit du libraire Lambert

200 JD avril 1759 p 92

201 JD février 1778 p 323

202 JD novembre 1774 p 3/4

mentionne pour la première fois ce problème. Elle attribue les retards que subit son journal à la «négligence de l'imprimeur», et ajoute qu'il ne sera plus retardé à l'avenir²⁰³. Elle ne dut pas réussir, puisque Madame de Maisonneuve, encore dans le dernier numéro composé par Madame de Beaumer, promet au public qu'avec elle «l'ordre enfin va se rétablir» et le rassure «sur le dégoût tacite que le défaut d'exactitude lui a causé»²⁰⁴. Elle se sent obligée, par le «retard où l'on m'a laissée», de «renfermer trois mois dans un Journal»²⁰⁵. Elle ne parviendra pas à combler ces retards, dans le premier numéro composé par Mathon et Sautereau, celui de juin 1764, on lit «l'Impression du Journal a été extrêmement retardée»²⁰⁶, et ils suggèrent que tout ira mieux dorénavant.

Illusion! Le problème se révèle aussi insurmontable pour des hommes que pour des femmes. En décembre de l'année suivante, ils promettent des améliorations «on espère que les Abonnés ne seront pas longtemps à s'en apercevoir»²⁰⁷. Le mois suivant ils font remarquer que les promesses se réalisent car «les raisons qui jusqu'ici ont produit des retardemens ne subsistent plus»²⁰⁸. Est-ce une allusion à la faiblesse de Madame de Maisonneuve? Dans ce cas, elle est bien tardive. Quoi qu'il en soit, la réalisation des promesses n'est pas durable. À partir de février, les retards sont même rendus plus visibles, par un système adopté pour montrer la rapidité du rattrapage: chaque livraison porte, à côté de la date «de principe» une date «achevée d'imprimer», il y a entre elles des écarts de plusieurs mois²⁰⁹. Jusqu'à la suppression après le numéro de juillet 1768, les journaux continuent à annoncer des retards.

Cela – plus le fait que Dorat rencontrera les mêmes difficultés à son tour – montre bien que ces problèmes ne sont pas propres aux femmes. Cependant Madame de Princen, supérieure à ses collègues, ne rencontre pas ces difficultés. Elle avait dit, à ses débuts, que le public pouvait «espérer que chaque livraison ne [serait] jamais retardée, même d'un jour»²¹⁰. En effet, cela a dû bien se passer, ou s'il y avait des difficultés, rien n'en a été consigné dans le journal lui-même.

203 JD février 1763 p 102

204 JD avril 1763 p 6

205 JD mai/juillet 1763 p 118

206 JD juin 1764 non-paginé

207 JD décembre 1765 non-paginé

208 JD janvier 1766 p 3

209 Plus tard, quand ils feront le *JMu*, ils prendront la précaution utile d'omettre toute datation.

210 JD janvier 1774 p 14

4c *Dettes*

Il est difficile de savoir si les retards sont de la faute des journalistes ou des éditeurs. Ceux-ci, en tout cas, furent pour Madame de Beaumer la cause de difficultés dues non seulement à ces retards, mais aussi à des questions d'argent. En mars 1762 elle avoue avoir 9000 livres de dettes²¹¹, dont elle semble attribuer la cause surtout aux libraires qui «ont toujours été les tyrans des auteurs» et «s'enrichissent à leurs dépens». Un an plus tard, elle se plaint de ce que Valleyre, son troisième éditeur (après Quillau et Poilly) ne lui permet pas de tenir chez elle le registre du journal. Après tous les autres déboires qu'elle avait essuyés, c'est cela «qui ma décidée à ne plus continuer ce journal, il est bien triste de travailler comme des misérables pour y perdre et se ruiner», écrit-elle dans une lettre à Malesherbes²¹².

Les dettes en question n'ont pu être résorbées qu'en partie par la vente à Madame de Maisonneuve. Celle-ci n'était pas «aussi bien partagée du côté de la fortune que du côté de la nature», selon Madame de Beaumer elle-même²¹³. En effet Madame de Maisonneuve ne lui paye que 3000 livres comptant²¹⁴. Ce n'est pas tout : les anciens abonnés devaient encore de l'argent à Madame de Beaumer. Plusieurs mois après le changement de rédaction, Madame de Maisonneuve les prie avec insistance de payer enfin leur dû²¹⁵. Deux ans plus tard Madame de Beaumer meurt «dans la misère»²¹⁶.

Madame de Maisonneuve a également des difficultés financières. Mathon, qui selon son contrat devait verser une pension à celle qui lui prêtait son nom, ne remplit pas ses obligations. Il est en retard pour le paiement en 1769²¹⁷. Est-ce à cause de la mévente du journal?

Cette question – de nouveau – ne touche pas que les femmes, et pas toutes les femmes : pour Madame de Princen nous n'avons pas trouvé de traces de difficultés financières. Mais Dorat a dû les affronter lui, qui pensait, en

211 BN ms f fr 22151 f 75

212 BN ms f fr 22135 f 91 (lettre du 30/5 1763)

213 BN ms f fr 22135 f 91, et JD avril 1763 p 96. Que penser de ce «compliment»? Pourquoi l'annonce-t-elle au public? Madame de Beaumer elle-même n'était pas très belle, apparemment, au point de prêter à la moquerie du censeur Marin (voir n 221), La Porte aussi, qui a pu la connaître, la décrit comme «privée des dons de la fortune, des agréments de la figure et des grâces de son sexe» (La Porte, op cit , t IV p 525). Son comportement parfois agressif serait-il en rapport avec de telles attitudes de la part des hommes?

214 BN ms f fr 22085 f 10

215 JD février 1764 p 120

216 D'après Briquet, F B , *Dictionnaire historique et bibliographique des Françaises* Paris, an XII (1804), p 33, et Prudhomme, L , *Biographie Universelle et Historique des Femmes célèbres mortes ou vivantes* Paris, 1830

217 Selon l'historique date de cette année (BN ms f fr 22085 f 10)

acceptant la direction du *Journal des Dames*, résoudre ses problèmes financiers, meurt trois ans plus tard, en laissant soixante mille livres de dettes²¹⁸.

4d. *Censure*

Des difficultés d'un autre ordre, mais tout aussi concrètes, sont occasionnées par la censure, ou plutôt par l'attitude des censeurs. Il semblerait que, de nouveau, une femme, toujours la même, Madame de Beaumer, en soit devenue la victime principale. Il est vrai que la perspective est faussée par le fait que nous disposons²¹⁹ d'une série de lettres adressées par elle à Malesherbes, ce qui n'est pas le cas pour les autres. De plus, il n'est pas tout à fait sûr qu'elle soit crédible: dans son numéro de mars 1763, elle rappelle que «ce Journal fut suspendu, il y a un an, pendant plusieurs mois, par ordre des supérieurs»²²⁰. Pourtant, aucune des livraisons ne manque dans la série. Pour le moins, elle exagère... Ce qui s'est passé en réalité, c'est que le numéro de mars 1762 avait failli être supprimé; il semblerait qu'elle allait, sans s'en rendre compte, y reproduire le prospectus d'un ouvrage interdit.

A ce propos elle s'était mise à écrire des lettres au directeur de la librairie en personne, même après qu'il eut déclaré n'être pas au courant de cette affaire et qu'il l'avait confiée au censeur Marin²²¹. Elle ne cessait de faire part à Malesherbes de ses déceptions après ses fréquentes et infructueuses

218. Selon la notice sur Dorat dans le *DJ*.

219. Dans le fonds-Anisson, à la Bibliothèque Nationale.

220. *DJ* mars 1763 p.306/7.

221. Les relations qu'avait Madame de Beaumer avec Marin n'ont pas dû être des meilleures. Elle allait pourtant, dans le *DJ* daté de janvier 1763, louer un projet du même Marin ayant pour but de soulager les pauvres: «qu'il fait d'honneur à son coeur! [...] le charmant caractère qui porte l'ame sensible de cet aimable et estimable Auteur à prévenir les besoins des malheureux!» (*DJ* janvier 1763 p.45) L'autre refuse, un mois plus tard, de la prendre au sérieux. Il nous est parvenu une lettre adressée par lui à Malesherbes, datée du 2 février, très probablement de cette même année 1763, dans laquelle cela devient assez clair. En voici les passages principaux: après avoir fait allusion à sa propre position par rapport à elle («la dame de Beaumer [...] si cruellement quittée par moi, refusée par M.Gibert [autre censeur] à qui je l'avois généreusement cédée, et acceptée enfin par M.Rousset [censeur]»), Marin raconte que Madame de Beaumer venait de paraître chez lui «un large chapeau sur la teste, une longue épée au coté, l'antérieur où il n'y a rien, le postérieur où il y a peu de chose couverts d'une longue culotte et le reste du corps pressé d'un habit noir vieux, étroit et court». C'est qu'elle avait voulu aller au théâtre pour juger la pièce nouvelle (alors que le *DJ* ne comportait pas de rubrique «spectacles»), mais «par raison d'économie» elle se mettait au parterre – ce pour quoi, selon sa propre devise, elle s'était faite homme. Alors Marin de lui représenter que «la fraîcheur de ses traits, que la vivacité de ses yeux [etc.]» la trahiraient, et, dès qu'elle était partie, de rapporter le tout à Malesherbes en le priant de garder le secret (*BN* ms. f.fr.22135 f.90); ce qu'il a peut-être fait, après tout.

visites «j'ai été hier en vain deux fois à votre hôtel», «je suis lasse de courir», et elle va jusqu'à le menacer il est prié de «ne pas trouver mauvais qu'elle quitte à l'instant la France pour toujours pour aller chercher une retraite dans les pays étrangers»²²² «Je croirois presque qu'il faut donc que quelque meauvais genie vous ait prevenus [sic] contre moi» Tout cela parce que pour la pièce incriminée, on [qui?] avait «abusé de [sa] credulité et de [sa] confiance»²²³

En février 1763, la chose semblait devoir se reproduire le censeur Rousselet refuse d'examiner le journal Encore une fois, Madame de Beaumer est victime innocente Rousselet n'avait pas encore reçu ses paiements, qu'il attendait avant de se mettre au travail²²⁴ Il n'y avait peut-être même pas de mauvaise volonté de sa part Après une intervention près de Malesherbes par Marin, qui avait dû surmonter son antipathie à l'égard de cette femme, tout reprend son cours normal²²⁵

Si Madame de Beaumer semblait s'attirer des difficultés, ici encore ce ne sont pas spécialement les femmes qui sont frappées La Louptière déjà s'était plaint du comportement peu coopératif du censeur Lagarde²²⁶, qui voulait protéger le *Mercur* Et quand, après le numéro de juillet 1768, le journal est supprimé «par des ordres supérieurs»²²⁷, il est également dirigé par deux hommes Les conflits entre journalistes et censeurs étaient courants, et pouvaient avoir des origines différentes Les censeurs n'ont pas dû être plus sévères envers les femmes Mais la lettre de Marin citée en note²²⁸, permet

222 Selon Briquet (op cit) et Prudhomme (op cit), elle est en effet morte aux Pays-Bas en 1766 Si elle proférait une menace, elle n'a pas obtenu d'effet, cf «Knowledge of the laxity in execution of the regulations concerning French editions printed outside the country was so widespread that Madame de Beaumer, owner of the *JD*, actually believed that she might 'persuade' Malesherbes to lift the suspension of her journal if she threatened him with its publication on foreign soil» (Shaw, E P , *Problems and Policies of Malesherbes as «Directeur de la Librairie» in France (1750-1763)* New York, 1966, p 33)

223 BN ms f fr 22151 f 72-75

224 Voir sur le fonctionnement de la censure Hermann-Mascard, N , *La Censure des livres a Paris a la fin de l'Ancien Regime (1750-1789)* Paris, 1968 Elle dit a propos des salaires des censeurs «en principe les censeurs ne sont pas retribués, certains cependant sont appointés et, apres vingt ans de services, obtiennent une pension qui est en general de 400 livres» (p 45) Rousselet etait-il de ceux-la?

225 BN ms f fr 22135 f 92

226 BN ms f fr 22134 f 163 Peut-être même, Campigneulles a arrêté ses activités à cause de l'intervention de la censure Dans un «discours» aux lecteurs il explique que «des raisons très-essentiell[es] ['] ont force de supprimer la plupart des Pièces Fugitives» Dans cette dernière livraison elles ont été remplacées par des comptes rendus, mais il ne se sent pas le courage de poursuivre ainsi (*JD* avril 1759 p 92)

227 BN ms f fr 22085 f 9

228 Voir n 221

de penser que les actions entreprises contre Madame de Beaumer par les censeurs auraient pu être dictées par son comportement qui s'éloignait un peu de la norme²²⁹, et que si la censure n'en voulait pas particulièrement aux femmes, elle a bien pu ne pas admettre non plus qu'elles «se fassent hommes» Madame de Maisonneuve et Madame de Princen, moins radicales dans leurs déclarations et se comportant peut-être plus comme on l'attendait d'une femme, n'ont pas été confrontées à de telles attitudes chez les censeurs.

4e. «Appuis»

Un autre problème, en revanche, est réservé à chacune des trois femmes. Il a son origine également dans l'idée que l'on se faisait de la féminité. Cette idée, Mathon et Sautereau, peu après leur entrée en fonctions, l'ont explicitée. «ce sexe aimable a reçu de la nature des organes plus souples, plus délicats, et par conséquent plus faibles [..] cette faiblesse, qui serait un défaut chez les hommes, est une qualité nécessaire chez elles». La faiblesse ne peut être qu'une qualité, et même une nécessité aux yeux des hommes elle leur donne de l'importance, elle «dispose [les femmes] à chercher un appui, en s'attachant à un être plus ferme et plus hardi, dont la force dégènereroit de même en dureté, si elle n'étoit pas adoucie par ce commerce»²³⁰. Voilà ce qui va pouvoir servir, implicitement, de justification à des abus de force et de positions de force, semblables aux abus que dénonce Madame de Beaumer. Car, en fait, auraient-elles vraiment cherché un appui, Madame de Beaumer chez Rozoi, Madame de Maisonneuve chez Mathon et Sautereau, Madame de Princen chez Rocher? Et dans ce cas, en ont-elles trouvé? La force n'a-t-elle pas dégénéré en dureté, malgré l'influence adoucissante de celle qui aurait cherché l'appui?

Quant à Madame de Beaumer, ses expressions étaient radicales, et son comportement a pu paraître inhabituel à Marin. Que penser encore de sa manie de signer (à la main et d'une écriture bien appliquée) les numéros du *Journal des Dames* sur la page de titre? Elle s'explique là-dessus en dernière page, dès sa première livraison d'octobre 1761: «le Public est averti que Madame de Beaumer a signé et paraffé tous ses Journaux²³¹, et qu'il ne doit point ajouter foi à ceux qui ne le seront pas»? A partir de février 1762, elle va même plus loin. «Les journaux qui ne seront pas signés et paraphés par Madame DE BEAUMER seront contrefaits». On s'inquiète donc lorsque dans le numéro suivant, le message imprimé est toujours là, mais que la signature manque. Comment faut-il, alors, interpréter ce qu'on lit dans ce même

229 George Sand, allant au théâtre en costume d'homme, n'était pas bien acceptée non plus, un siècle plus tard

230 10 novembre 1764 p 33/4 Voir «Les Gazettes» p 63-68, à propos du rôle joué par des épouses

231 Le tirage n'a pas dû être bien grand

numéro «le succès du *Journal des Dames* nous fait donc triompher de nos Frivolites qui avoient regardé cette Périodique comme un petit Ouvrage»²³² Surtout qui est celui ou celle qui l'écrit et qui triomphe? Car le numéro d'avril, tout en continuant la publicité pour l'*Histoire Militaire* de Madame de Beaumer, n'est toujours pas signé, mais comporte une nouvelle page de titre et un autre nom d'imprimeur Et, ce qui est le plus frappant, dans l'avertissement au sujet de la contrefaçon, le nom de BFAUMFR a été remplacé²³³ par celui de ROZOI, nom jusque-là inconnu Madame de Beaumer est encore présente sur la page de titre et dans des lettres qui lui sont adressées, mais les articles à insérer doivent être envoyés à une certaine Mademoiselle Morlette, qui habite à la même adresse que Madame de Beaumer²³⁴ A la fin du numéro «on avertit Messieurs les Souscripteurs que le Journal du mois d'Avril est resté sur l'ancien plan, le tems n'ayant pas permis de le refondre»²³⁵.

En effet, la livraison suivante est signée Rozoi²³⁶ Ce numéro contient également le compte rendu de son propre livre *Mes Dix-neuf ans*, et des vers signés «Rozoi» ou «l'auteur de *Mes Dix-neuf ans*» En même temps la présentation suggère la continuation du régime-Beaumer Rozoi ne s'adresse pas au public en son propre nom «j'avois confié cette petite Pastorale à M de Rozoi, Auteur du Recueil que de son âge il appella *Mes Dix-neuf ans* Il me l'a remise le lendemain avec ces Vers»²³⁷ Tout, sauf les problèmes de signatures au début, concourt pour faire penser que Madame de Beaumer a trouvé ici son «appui» jugé nécessaire par Mathon et Sautereau, et que tout se passe dans une relative harmonie «nous laissons au Public à porter son jugement sur ce jeune Auteur L'amitié que nous lui portons pourroit nous aveugler sur ce point»²³⁸ Des lettres de lecteurs sont publiées, l'une d'entre elles la louant pour sa générosité «[les sages conseils] que vous donnez à M de Rozoi, pour faire connaître les talents de ce jeune Auteur, sont bien agréables pour lui»²³⁹

Une autre lettre cependant apporte d'autres éléments Il semble que des bruits courent «je sçais que ce Journal est toujours entre vos mains, et que vous n'avez pas besoin d'une plume étrangère pour lui donner le mérite

232 JD mars 1762 p 223

233 Jusqu'en septembre 1762

234 Jusqu'en février 1763

235 JD avril 1762 p 108

236 C'est ce qui explique et justifie en partie les attributions ultérieures à Rozoi dans le DJ il est encore appelé «le principal responsable»

237 JD mai 1762 p 173

238 JD juin 1762 p 250

239 JD décembre 1762 p 279 (lettre du chevalier de Jully Thomassin à Madame de Beaumer)

qu'il a [], si [le *Censeur hebdomadaire*] a affecté dans une de ses Feuilles de l'attribuer à M de Rozoi²⁴⁰, c'étoit pour avoir l'occasion d'invectiver cet agreable Auteur, qui, a dix-neuf ans, s'est acquis une gloire à laquelle ne parviendra jamais le sieur *Daquin*²⁴¹ Une explication (peu satisfaisante) accompagnée de plaintes (compréhensibles en partie) est donnée par Madame de Beauver au mois de mars le *Journal des Dames* «ne m'a causé que des mortifications, en ce qu'il n'a pas été conduit suivant son genre, et qu'il est rempli d'inattentions Mon nom étoit, à la vérité, à la tête de ce Journal, mais depuis très longtemps il n'y avoit que très peu de mes Ouvrages A la réserve de ceux auxquels est mon nom, et les Vies des Femmes célèbres qui sont de moi, M de R a fait presque tout le reste Il composa celui de Mai 1762, en entier, et le fit imprimer sans mon aveu»²⁴² Selon cette déclaration, Rozoi auroit donc créé toute une falsification suggérant une collaboration harmonieuse et amicale avec elle Faut-il considérer qu'elle prend une revanche ici, pour avoir été trop confiante, et avoir été déçue ensuite? La situation n'est pas claire

Madame de Beauver est fière en tout cas d'annoncer qu'elle a réussi à se défaire de lui²⁴³ Mais (Mathon auroit-il raison?) cela ne dure plus qu'un mois, après lequel surviennent «des affaires imprévues»²⁴⁴ – probablement l'arrivée de ses créanciers Son seul triomphe par rapport à la (future) thèse de Mathon et Sautereau seroit peut-être qu'elle est parvenue à trouver une femme pour lui succéder A l'égard de Rozoi elle continue à brouiller les pistes non seulement elle cherche maintenant des excuses à ce faux appui – «trop jeune et trop amoureux du titre glorieux de savant»²⁴⁵ –, mais elle le propose même à Madame de Maisonneuve comme appui véritable Celui qu'elle avoit désigné – avec raison, peut-être – comme son «commis dont je suis bien mécontente, étant lasse de travailler pour lui»²⁴⁶, est appelé maintenant, avec une certaine reconnaissance «M de R^{xxxx} dont les produc-

240 Ce journal donne un court «historique», plein d'ironie, du JD, «qui, des mains de l'ingénieur M de Campigneulles, étoit tombe dans celles de M de Relongue de la Louptiere, si connu par son Intrigue galante et spirituelle avec Mademoiselle Julie de la Croix, puis dans celles de Madame de Beauver, dont les Oeuvres mêlées ont fait tant de bruit, puis enfin dans celles de l'incomparable M de Rozoi, qui certes l'enrichira de ses productions, car il est peu de genie aussi prompt, et les tirades les plus longues ne lui coûtent que quelques momens» (CH 1762 t II p 224)

241 JD janvier 1763 p 82

242 JD mars 1763 p 307/8

243 Dans le Prospectus pour son *Histoire Militaire* aussi, elle se déclaroit responsable de ses propres travaux, et affirmait «je ne suis et n'ai jamais etc la Dame de personne» (publié dans le JD de mars 1762)

244 JD avril 1763 p 93

245 JD mars 1763 p 307/8

246 Lettre à Malesherbes, BN ms f fr 22151 f 75

tions ont eu les suffrages du Public, qui est zélé pour le *Journal des Dames*, [et] se fera un vrai plaisir d'y travailler avec Madame de Maisonneuve»²⁴⁷ Est-ce qu'elle pense que cette dame aura, plus qu'elle-même, besoin d'aide pour pouvoir rédiger son journal? Pour une raison ou pour une autre, elle semble adhérer maintenant à ce qu'exprimeront Mathon et Sautereau les femmes ont besoin d'appuis. Les déclarations faites dans les préfaces du *Journal des Dames* et ailleurs, sont oubliées.

En effet, Madame de Maisonneuve renforce encore bien plus la thèse de l'appui, puisque c'est par rapport à elle que Mathon et Sautereau eux-mêmes – et non pas Rozoi – ont joué ce rôle, pire même, ils l'ont complètement évincée. Tout cela est assez peu visible dans le journal lui-même, grâce à une certaine habileté, malgré tout, de Madame de Maisonneuve dans son contrat de vente elle avait stipulé qu'après son départ en juin 1764, évoqué plus haut, son nom devait rester sur la page de titre, et que, au cas où le journal serait présenté au roi, ce serait à elle de le faire²⁴⁸. C'est ce qui lui donne une certaine gloire. Mais Mathon et Sautereau sont les plus habiles²⁴⁹ le maintien du nom de Madame de Maisonneuve leur donne la possibilité de se plaindre en son nom à elle, et ne fera pas tout de suite retomber sur eux-mêmes d'éventuelles critiques faites au *Journal des Dames*. Ils pourront mettre en scène celle qui n'y est pour rien désormais, se plaignant du fait que «seule, sans correspondance» elle n'avait pu faire plus que «soutenir cet ouvrage dans l'état où [elle l'avait] trouvé», admettant que ses «premiers volumes ont été très-foibles», mais qu'elle «compte sur le secours de plusieurs personnes dont le goût est connu et qui [l']aideront dans ce travail». Ensuite, ils se réjouiront, toujours en son nom à elle, de ce que des «liaisons avec des personnes distinguées dans la littérature» l'avaient aidée, avec le résultat que «les gens de Lettres ont semblé jeter les yeux avec plus de curiosité sur cet ouvrage»²⁵⁰.

Ce retrait de Madame de Maisonneuve, contre paiement par Mathon et Sautereau d'une pension de six cents livres, est appelé par Desnoireterres, plus tard, son «concours» à Mathon et Sautereau²⁵¹. Malheureusement, on l'a vu, l'appui financier qui devait en être la compensation, ne fut pas très

247 JD avril 1763 p 93

248 Et c'est ce qu'elle a fait effectivement «Madame de Maisonneuve a eu, vendredi 21 juin, l'honneur de présenter au Roi le Volume d'Avril du *Journal des Dames*» (JD mai (sic) 1765 p 119)

249 Notre interprétation de leurs caractères repose sur la reconstruction des faits donnée en note 61

250 JD janvier 1765 p 3/6 («Avertissement de Madame de Maisonneuve») Voir en effet l'opinion exprimée dans l'AL et dans les *Aff*, p 168, 169

251 Desnoireterres, G, *Le chevalier Dorat et les poètes légers du XVIIIe siècle* Paris, 1887, p 324. Cela a été répété par d'autres, après lui

solide En ne payant pas sa pension, Mathon a renforcé sans doute la faiblesse de Madame de Maisonneuve, sans prouver celle des femmes en général

Madame de Princen, quant à elle, s'était présentée sans exprimer de revendications concernant la condition féminine, mais sûre d'elle au contraire, par tempérament ou grâce à son milieu Pourtant un nommé Rocher²⁵², dont elle avait publié des vers en juin et en juillet²⁵³, lui adresse une lettre, qu'elle fait paraître dans le *Journal des Dames* de septembre, et dans laquelle il se pose, lui aussi, en «appui»²⁵⁴ «vous avez exigé de moi que je partageasse avec vous les travaux qu'impose un Journal, auquel on veut que l'Impartialité²⁵⁵ préside [. . .] Me voilà donc depuis deux mois votre *Coadjuteur littéraire*»²⁵⁶ En novembre Madame de Princen reconnaît, avec une modestie qui lui était inhabituelle. «lorsque j'ai remis le *Journal des Dames* sur la scène littéraire, je ne me suis point aveuglée sur mes foibles talents», et elle avoue qu'en effet elle avait voulu s'«associer un Homme de Lettres»²⁵⁷, seulement, elle en parle comme si c'était déjà du passé En effet, cette association ne fut pas de longue durée Rocher publie, et signe, quelques rares vers, et en février Madame de Princen arrive généreusement à parler de lui comme «connu par de jolies Pièces fugitives, et par quelques Extraits, que ci-devant il insérait dans notre Journal»²⁵⁸.

Y a-t-il eu là une bataille gagnée, comme celles que Mesdames de Beaumer et de Maisonneuve avaient perdues? Rocher était-il moins fort que le duo Mathon-Sautereau, et que le jeune Rozoi? De toute façon, quelle qu'en soit la cause bénéfique, Madame de Princen s'est moins laissée manipuler que les deux autres femmes. Mais il n'empêche que sa victoire ne fut pas définitive. elle avait pu éloigner Rocher, mais la faiblesse féminine devait l'éloigner elle-même, Rocher a beau être moins fort que d'autres, Madame de Princen est forcément la plus faible Dans un «avis particulier et essentiel» elle fait savoir que «sa santé affaiblie par un travail trop assidu, et auquel elle s'est livrée pour satisfaire aux engagements qu'elle avait pris avec ses Lecteurs, tant pour l'exactitude des envois du Journal, que pour le remplir d'objets

252 On ne connaît pas son prénom

253 «Inpromptu fait chez Madame la Baronne de P . . . » et «Elégie à Myrthe» Est-il le même que ce M R . . . dont elle avait déjà donné «Vers à une indifférente» (en mars) et «Épître à mon ami et à ma maîtresse» (en mai)?

254 En plus, son nouveau mari, M de Montanclus, envoie de temps en temps de ses productions

255 C'était la devise à l'époque de Mathon et Sautereau

256 JD septembre 1774 p 76/8 Ce «coadjuteur» n'est donc ni Mercier (comme le voulait Hatin, *Histoire politique* (op cit), t III, p 218), ni Dorat (comme le disaient Sullerot, op cit , p 20, et Bellanger, C e a (eds), *Histoire générale de la presse française* Paris, 1969, t I, p 317), à moins que «Rocher» ne soit le pseudonyme d'un des deux

257 JD novembre 1774 p 4 («Lettre de l'Auteur du Journal à ses Lecteurs»)

258 JD février 1775 p 201

intéressants variés et nouveaux, ne lui permet pas de continuer plus longtemps cet Ouvrage périodique»²⁵⁹; le mois suivant, Mercier répète que l'«Etat de la santé de Madame de Montanclos Auteur du *Journal des Dames* ne lui a pas permis de le continuer»²⁶⁰

Dans leurs pratiques, les trois femmes, surtout les deux premières, sembleraient prouver la justesse de la thèse de Mathon et Sautereau. Elles témoignent d'une faiblesse, sinon physique du moins morale, qui consiste en l'utilisation de la maladie comme excuse, et en l'impossibilité de résister à un envahisseur – ou même en un besoin effectif d'appui

Aucune des trois n'arrive à se maintenir longtemps dans cette position de journaliste. Les problèmes qu'elles ont à résoudre sont dus à l'impossibilité de faire face à la situation, et relèvent de la difficulté générale que peuvent avoir des femmes à s'intégrer dans des contextes masculins. Les romancières, qui commençaient à être assez nombreuses à l'époque, pouvaient, elles, se contenter de la fameuse «chambre à soi». Mais être journaliste (comme être historienne, par exemple²⁶¹) requérait plus que cette seule pièce. Il y fallait des relations, des capacités de marchander avec les imprimeurs et les censeurs, et certainement une grande force, pour soutenir toutes sortes d'attaques. Ce n'est pas la bienveillance manifestée aux femmes qui pouvait garantir la survie d'un journal. Il fallait correspondre à des critères masculins, c'est-à-dire à ceux destinés aux hommes. Il fallait donc faire ce qui était et impossible et interdit: «se faire hommes».

5. Des féministes?

On voit qu'il est assez difficile d'écrire l'histoire de ce journal, et spécialement de la contribution féminine. Ces femmes avaient des idées relativement bien définies sur ce qu'elles voulaient, mais elles ont montré aussi que cela ne suffit pas pour faire et soutenir un journal. L'exécution leur a posé des problèmes²⁶². Cela eut pour conséquence que même durant les périodes où une femme le rédigeait, les hommes finirent par jouer un rôle considérable

259 JD avril 1775 p 138

260 JD mai 1775 p 199. Les deux autres femmes aussi ont eu à affronter la maladie, ou s'en sont servies comme excuse toujours valable. Madame de Beaumer, dans une de ses tristes lettres à Malesherbes, mentionne en passant qu'elle est au lit avec la fièvre (BN ms f fr 22135 f 91, lettre du 30/5 1763). Sur Madame de Maison neuve l'historique manuscrit du *Journal des Dames*, daté de 1769, dit qu'en 1766 (?) sa santé ne lui permettait plus de continuer le journal (BN ms f fr 22085 f10). Erreur? Nous rappelons que pour la date du changement de régime, nous nous sommes basées sur le pamphlet annonçant les soldes, et sur la nouvelle présentation du journal, qui restera identique jusqu'en 1768.

261 Cf Davis, N Z, «Gender and Genre: Women as historical writers 1400-1820», dans Labalme, P H (éd.), *Beyond their sex*. New York, 1980, p 153-182.

262 Encore une fois pas à elles seules.

pour l'histoire de ce journal, dans leurs fonctions de censeurs et d'éditeurs, d'« appuis » qui s'estimaient indispensables, et de public « véritable » qui jugeait et parfois condamnait

En écrivant l'histoire de ce journal et de ces trois journalistes, on peut mettre l'accent soit sur leurs idées, soit sur la réalisation quelque peu décevante (différemment, selon les cas), soit sur les échecs finals. Selon l'angle choisi, l'historien (femme ou homme) peut présenter ces femmes comme de ferventes féministes²⁶³, en s'appuyant sur le cri « faites-vous hommes », ou comme jouant un rôle ridicule sur la scène journalistique. Dans ce dernier cas on montrera par exemple – La Porte et Prudhomme l'ont fait – Madame de Beaumer laide, peu féminine, et croyant « suppléer à ces désavantages en s'engageant dans la carrière du bel-esprit »²⁶⁴, et à la fin on ne parlera plus d'elle. C'est ce qu'ont fait bien des historiens – exerçant une dernière influence masculine.

Nous avons voulu éviter d'adopter une de ces positions, et nous avons tenté de ne les montrer ni comme des féministes, ni comme des femmes faibles et ridicules. Nous estimons que tous les aspects de leur activité journalistique valent d'être décrits, qu'ils soient positifs – l'initiative féminine –, ou négatifs – les échecs à surmonter des obstacles.

Il est regrettable que les témoignages de lectrices manquent presque totalement. Ils auraient pu nous renseigner sur le rôle que ce journal put avoir pour des femmes individuelles, et donc pour l'histoire de l'écriture et de la lecture féminines. En attendant de trouver de tels témoignages, on pourra seulement constater que l'apparition sinon de « l'aube du féminisme », du moins des « premières journalistes » doit être reculée de quelques dizaines d'années²⁶⁵.

263 Comme font Sullerot, op cit , p 20, et Piau-Gillot, C , « Le discours de Jean-Jacques Rousseau sur les femmes, et sa réception critique », dans *Dix-huitième siècle* 1981, p 317-333

264 Prudhomme, op cit , à la suite de La Porte, op cit , t IV, p 525

265 Cf l'ouvrage d'Adler, déjà cité, qui a pour titre *A l'aube du féminisme. Les premières journalistes (1830-1850)*

Il est clair que ces quatre femmes, même travaillant à des époques différentes, ont été des pionnières, avec toutes les libertés et toutes les entraves que comporte cette position, les jalousies de collègues, d'autant plus envieux qu'ils l'étaient d'une femme, et les problèmes pratiques, apparemment moins faciles à résoudre pour des femmes, ne devaient pas toujours être compensés par la conscience d'innover. C'est pourtant cela que, dans une certaine mesure, elles faisaient, il était inévitable qu'elles le fassent, vu l'écart existant entre hommes et femmes, qu'elles entreprenaient de combler. Celles qui pouvaient passer pour hommes étaient rares¹, celles qui voulaient «se faire hommes», comme Madame de Beaumer, l'étaient encore plus. Toutes ces femmes apportaient, en entreprenant un ouvrage d'hommes, une perspective bien à elles qui faisait qu'elles ne pouvaient qu'innover.

Elles le faisaient chacune à sa manière. Madame Dunoyer adaptait la gazette à sa propre façon, malgré tout plutôt féminine que masculine, d'appréhender le monde. Les trois femmes du *Journal des Dames* n'ont pas en fait inventé le journal féminin, mais c'est grâce à elles que ce périodique est devenu par moments ce lieu entre femmes que décrit aussi Ruth Dawson pour la presse féminine allemande².

Ces «innovations» n'ont peut-être pas été appréciées comme telles par la critique contemporaine – masculine –, mais il est difficile de le savoir. Ceux qui expriment une opinion sur ces journaux le font en des termes assez vagues. Par politesse? Ceux qui s'expriment sur les personnalités de leurs auteurs sont plus précis – montrant leur mépris pour les extravagances de Madame Dunoyer et de Madame de Beaumer –, mais ils ne jugent plus de leur journalisme.

Il n'est guère possible de parler d'une évolution, de la *Quintessence* jusqu'au *Journal des Dames*. Il est vrai que l'apparition du journal féminin peut être considérée comme un progrès – un élargissement de la gamme de journaux disponibles. Mais si en effet la presse féminine est alors en train de faire ses premiers pas, les différentes façons dont toutes ces femmes ont procédé montrent bien que leurs activités sont extrêmement liées à leurs personnalités différentes. L'assurance et la confiance en soi de Madame Dunoyer par exemple, font défaut aux trois autres, qui fréquemment expriment des dou-

1 Comme Madame Dacier, voir l'étude qui lui est consacrée ici, p 197

2 Dawson, art cit , p 110

tes sur le bien-fonde de leur entreprise Les trois dernières n'ont guère dû se sentir les successeurs de la première

Une évolution residerait peut-être dans le fait que des femmes disposant de moins d'envergure que Madame Dunoyer, se sont également saisies de ce moyen de communication – même si c'est de façon moins durable³ Ces trois femmes se sont apparemment surestimées en commençant une carrière journalistique elles manquaient des qualités nécessaires⁴ On peut se demander pourquoi des femmes plus douces ne se sont pas lancées dans le journalisme⁵

Cela est arrivé, mais elles aussi ont rapidement abandonné Madame Leprince de Beaumont, en suivant l'exemple du *Spectator*, a publié son *Nouveau Magasin français* de 1750 à 1752, il y était beaucoup question de l'éducation féminine⁶ Elle a continué à traiter ce sujet, mais plus jamais sous forme de périodique⁷

Madame de St Aubin (la mère de Madame de Genlis, qui sera l'auteur de *De l'influence des femmes sur la littérature*) fit le projet d'un journal de modes, elle avait même rédigé un prospectus pour ce *Courier de la Nouveauté*. Mais un certain Mercier de Menneville dut lui proposer son «appui»⁸, et lui subtiliser son idée il a fait imprimer le prospectus (et rien d'autre) sous son nom en 1758⁹ Madame de St Aubin n'écrivit plus que deux romans¹⁰

En 1761, Madame Riccoboni commença un périodique, toujours selon le modèle du «spectateur», intitulé *L'Abeille*¹¹ Mais elle l'interrompit après

3 Madame de Princen, revenue plus tard au journalisme, a préféré travailler en collaboration c'est avec Madame de Beauharnais (collaboratrice de Dorat pour le JD) et Madame Dufresnoy (redactrice du CLA de 1785-1789), qu'elle rédigeait le *Petit Magasin des Dames* de 1804-1807 (selon la notice consacrée à Madame Dufresnoy dans le *Supplement II* du DJ)

4 Du moins, comparées à Madame Dunoyer, on peut estimer aussi que comparé à celui de certains hommes, leur resultat n'était pas mauvais

5 Comme c'était le cas en Allemagne «the three most famous German women writers of the eighteenth century were all involved with journals [Adelgunde Gottsched, Anna Luisa Karsch, Sophie La Roche]» (Dawson, art cit , p 99)

Aux Pays-Bas, les célèbres romancières écrivant en collaboration, Betje Wolff et Aagje Deken, ont contribué à un «spectateur», intitulé *De Gryzaard*, mais c'était avant qu'elles soient véritablement connues entre 1767 et 1769 (cf Buijnsters, P J (prés), *Betje Wolff en Aagje Deken* Amsterdam, 1979, p 22, et du même, *Wolff en Deken* Leyde, 1984, p 55 et 218)

6 Voir Clancy, art cit

7 Voir la notice dans le DJ, *Supplement I*

8 A elle aussi, la même chose était peut-être arrivée à Madame Dufresnoy (auteur du CLA) son appui s'appelait Murville

9 BN ms f fr 22134 f 142-154

10 *Le danger des liaisons* (1763) et *Memoires en forme de lettres* (1765)

11 Publiée dans son *Recueil de Pieces detachees* (1765)

JOURNAL

DES DAMES,

POUR LE MOIS DE JANVIER 1759.

TOME I.

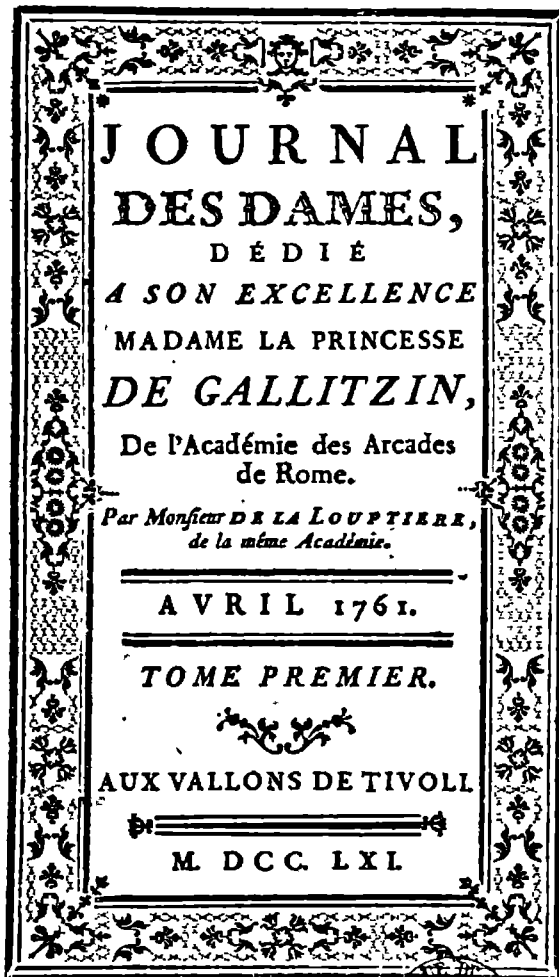
PREMIERE PARTIE



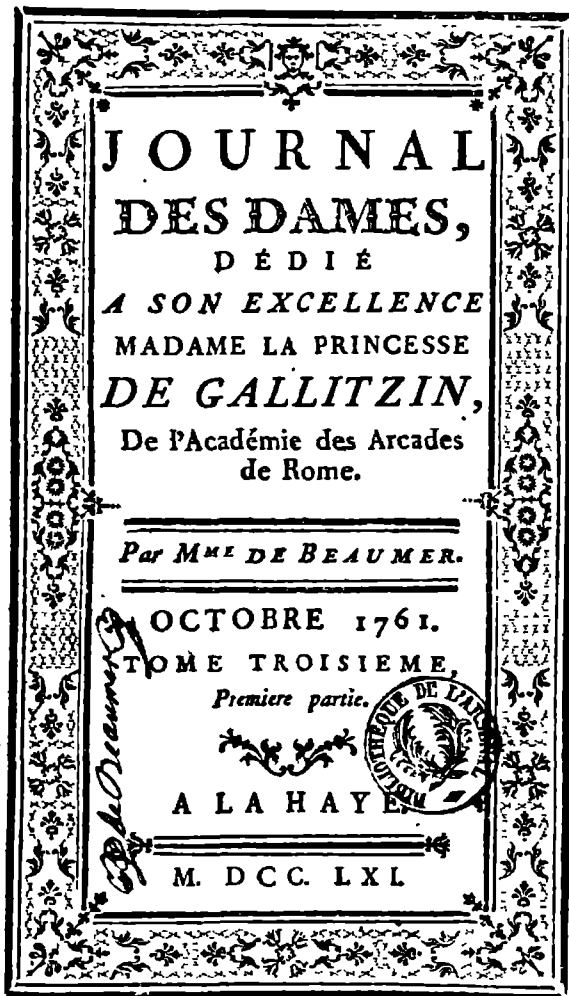
A LA HAYE,

M. DCC. LIX.

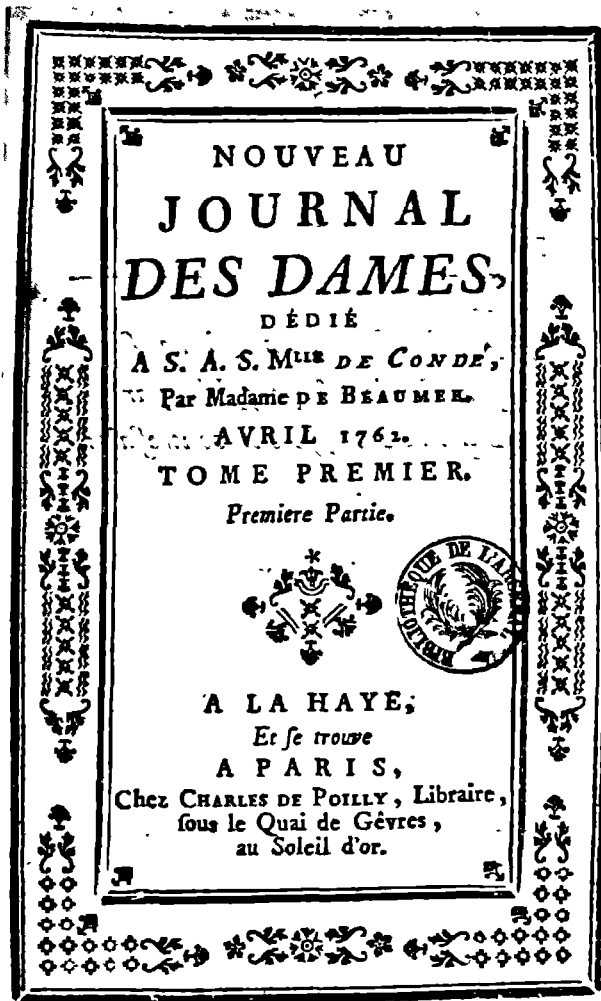
3. *Journal des Dames* de janvier 1759;
page de titre du premier numéro
rédigé par Campigneulles



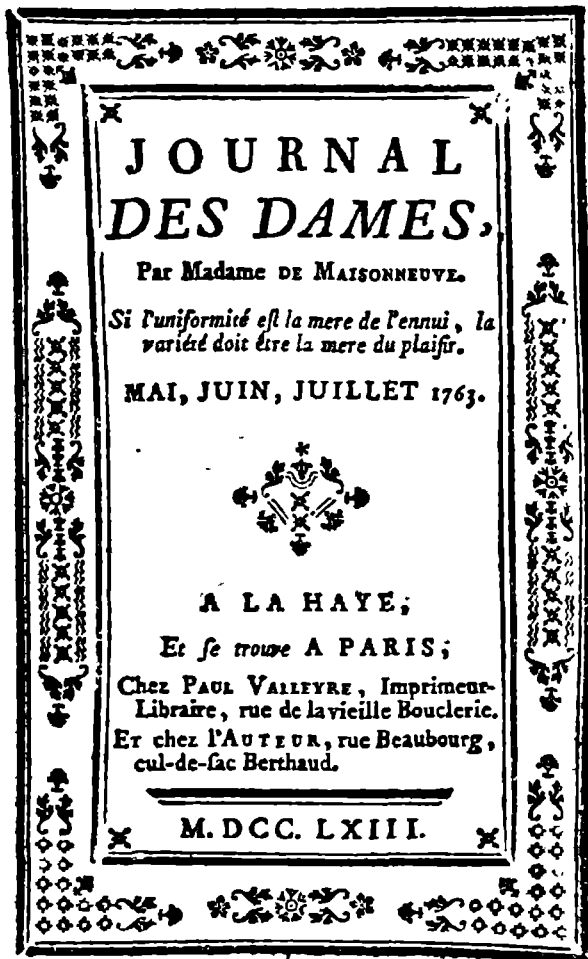
4. *Journal des Dames* d'avril 1761;
page de titre du premier numéro
rédigé par La Louptière



5. *Journal des Dames* d'octobre 1761, page de titre du premier numéro rédigé par Madame de Beaumer, signé et parafé par elle



6. *Journal des Dames* d'avril 1762;
page de titre où manque
pour la première fois
la signature de Madame de Beaumer



7. *Journal des Dames* de mai-juillet 1763;
page de titre du premier numéro
rédigé par Madame de Maisonneuve

JOURNAL
DES DAMES;

Par Madame DE MAISONNEUVE.

J U I N 1764.



A LA HAYE;

Et se trouve A PARIS;

Chez J. B. P. VALLEYRE, Imprimeur-Libraire,
rue de la vieille Bouclerie.

M. DCC. LXIV.

8. *Journal des Dames* de juin 1764; page de titre du premier numéro qui a dû être rédigé par Mathon de la Cour et Sautereau de Marsy

JOURNAL DES DAMES,

PAR

MADAME DE MAISONNEUVE.

JUILLET 1764.



A LA HAYE,

Et se trouve, A PARIS;

Chez { BAUCHE, Quai des Augustins, }
DUCHÊNE, rue Saint-Jacques, } Libraires
ROBIN, rue des Cordeliers, }

M. DCC. LXIV,

9. *Journal des Dames* de juillet 1764; page de titre du deuxième numéro qui a dû être rédigé par Mathon de la Cour et Sautereau de Marsy. Cette même page de titre sera maintenue jusqu'en 1768

JOURNAL

DES

DAMES,

DEDIÉ

A MADAME

LA DAUPHINE,

Par Madame la Baronne DE PRINCEN.

JANVIER 1774.



A PARIS ;

Chez LACOMBE , rue Christine.

M. D. CC. LXXIV.

10. *Journal des Dames* de janvier 1774;
page de titre du premier numéro
rédigé par Madame de Princen

le deuxième numéro, parce qu'elle s'estimait incapable d'égaliser Addison. Elle n'écrivit plus, mais avec succès¹², que des romans. Madame Leprince de Beaumont et elle montrent en tout cas qu'en France aussi les «spectateurs» ont joué un rôle dans le développement du journalisme féminin¹³.

C'est donc le genre romanesque qui a recueilli les déçues du journalisme. Est-ce que ces exemples sont trop peu nombreux pour permettre de conclure qu'au XVIII^e siècle les femmes françaises, même pleines de talent, ont préféré ne pas se charger de la responsabilité d'un journal? Les mérites de celles qui ne se sont pas converties au roman, genre plus «féminin» que le journal même féminin, n'en sont que plus grands.

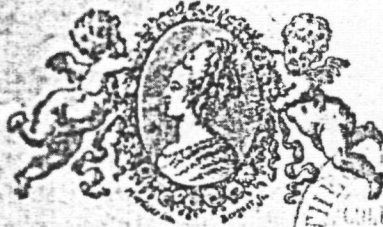
12 Voir «Les Romancières», p 233-235

13 En Allemagne des journaux publiés par des femmes partent de cette même origine : ceux d'Ernestine Hofmann et de Charlotte Henriette Hezel, tous les deux datant de 1779 (Dawson, art cit , p 97). Et c'est par l'importance des «spectateurs», qu'on pourrait expliquer l'importance du journalisme féminin en Angleterre.

M É L A N G E S
L I T T É R A I R E S ,
O U
J O U R N A L D E S D A M E S ,
D É D I É
A L A R E I N E .

M A R S 1777. Tome I.

←—————→
P A R M . D O R A T .
←—————→



A P A R I S ,

CHEZ LA Veuve THIBOUST, Imprimeur de
ROI, Place Cambrai.

M . D C C . L X X V I I .

Avec Approbation & Privilège du ROI.

11. *Journal des Dames* de mars 1777;
page de titre du premier numéro
rédigé par Dorat

TROISIÈME PARTIE

RÉACTIONS DANS LA PRESSE CONCERNANT
L'ÉCRITURE FÉMININE;
LES JOURNAUX COMME SOURCES

INTRODUCTION

Dans les deux parties qui précèdent, nous avons tenté de caractériser d'un point de vue féminin quelques journaux et types de journaux, soit en examinant des sujets traités – des femmes –, soit en esquisant les activités de leurs rédactrices. Dans cette dernière partie, au lieu de la décrire, nous nous servons de la presse : nous consultons un certain nombre de journaux littéraires pour connaître les réactions des journalistes à propos de quelques cas précis.

Dans la presse littéraire, les renseignements sur la réception du journalisme féminin – on l'a vu dans la partie précédente – étaient plutôt rares ou sommaires. Il n'en est pas ainsi pour d'autres écrits de femmes : on ne peut pas dire que leurs ouvrages aient été négligés. Dans les gazettes, les femmes avaient leurs places dans l'espace réservé à la culture, bien plus naturellement que dans celui qui touchait la politique¹. De la même façon, elles sont présentes dans les journaux littéraires – du moins celles qui avaient le mérite de composer des ouvrages dont on puisse rendre compte.

Nous chercherons ici à savoir ce que des journalistes pensaient de ces écrits de femmes. Nous ne traitons donc pas tous les aspects de la réception immédiate, puisque nous laissons de côté par exemple la source que forment les correspondances. Les journalistes occupent une position plus intéressante qu'un commentateur quelconque, puisqu'ils ont besoin de tenir compte de leurs lecteurs, pour la simple existence de leur production. Ils ne parlent pas en personnes privées. Cela fait qu'ils exprimeront parfois des opinions moins extrêmes, mais qui correspondent davantage à une opinion commune². C'est ce qui donne un certain poids à leurs paroles. En plus, comme nous l'avons dit³, ce sont les opinions des journalistes qui ont souvent servi de base aux premiers historiens.

La plupart des journalistes interrogés ici sont des hommes, les quelques exceptions sont des lectrices de journaux qui ont pris la plume – en général pour faire connaître un point de vue divergent –, et bien sûr, il y a le *Journal des Dames* qui a été rédigé par des femmes durant quelques périodes. Nous venons de décrire leurs projets et le déroulement de leurs activités,

1 Voir «Les Gazettes», p. 75-78.

2 Cela ne vaut pas pour les auteurs de «périodiques» manuscrits tels que la CL et les MS.

3 Voir «Présentation», p. 1.

ici on pourra les voir «en action», c'est-à-dire qu'il sera possible de voir dans quelle mesure elles se différencient de leurs collègues.

Essentiellement, cette troisième partie représente, après l'intervention féminine, de nouveau la position masculine dans le «débat» que nous sommes en train de retracer. En ce sens c'est une continuation de la première partie, avec cette différence que les journalistes interrogés sont rédacteurs de journaux divers, et qu'ils se prononcent sur des cas beaucoup plus précis – d'ailleurs différents entre eux. Les réactions traitées ici concernent soit des ouvrages de femmes, soit des écrits sur le féminin.

D'abord le travail d'une femme savante un ouvrage polémique à propos d'une traduction du grec. C'est la célèbre Madame Dacier, qui par son rôle dans la «Querelle d'Homère», a soulevé tant de poussière que les journalistes étaient bien obligés d'en rendre compte.

D'autres écrits paraissent plus familiers aux femmes: les romans. C'est en effet le genre romanesque qui était le plus pratiqué par des femmes, et non seulement par des journalistes déçues. Les journaux littéraires le montrent bien par les nombres assez importants de comptes rendus de romans de femmes. Nous nous bornons ici, grosso modo, à la période où paraissait le *Journal des Dames*, mais ce n'est pas uniquement durant ces années-là que les romancières étaient nombreuses.

Cependant, pour mieux comprendre l'attitude adoptée à l'égard de ces auteurs de romans, nous avons cru utile d'étudier également les réactions des journalistes à un autre type d'ouvrages: ceux qui traitent, de façon didactique, moralisante ou philosophique, de «la» femme ou du féminin en général. Il a semblé que certaines opinions exprimées à propos des romancières avaient besoin d'une explication, qui pouvait être trouvée dans ces comptes rendus fournissant un cadre plus général. De plus, ces traités et discours étaient si nombreux dans la deuxième moitié du siècle qu'on ne pouvait guère les négliger ici. Tous n'ont pas eu une grande influence, mais ils sembleraient indiquer un certain intérêt pour la question, qui devrait se retrouver chez les journalistes, et qu'on ne pourrait guère alors dissocier de leurs jugements sur des travaux de femmes.

MADAME DACIER JUGÉE PAR LES JOURNALISTES
FEMME OU SAVANTE?

En étudiant le rôle qu'ont joué les journaux dans l'histoire des femmes ainsi que celui joué par les femmes dans l'histoire de la presse, nous avons jugé indispensable d'examiner le phénomène de la femme savante et, surtout, les réactions suscitées dans la presse du XVIII^e siècle par ce phénomène existant depuis bien avant Molière – notamment pendant la Renaissance italienne. En effet durant tout le XVIII^e siècle, on rencontre parfois dans les journaux les noms de femmes érudites, citées comme exemples par ceux et celles qui voulaient prouver que la nature ne condamne pas les femmes à l'ignorance¹. Certains furent ainsi convaincus. Les travaux philologiques, notamment, de Mademoiselle Le Fèvre, devenue plus tard Madame Dacier (1647-1720)², ont persuadé le journaliste des *Nouvelles Littéraires* que certaines qualités de l'esprit sont prodiguées libéralement par la nature aux femmes, mais il reconnaît aussi les problèmes occasionnés par la circonstance qu'«une Femme Savante n'est pas au goût de bien de gens»³ depuis Molière les préjugés n'étaient pas encore abandonnés.

Dans les journaux et ailleurs, on trouve de nombreux exemples de ces préjugés. En 1708, la *Quintessence des Nouvelles* publiée des «Vers sur une Demoiselle qui n'a pas 25 ans, et qui parle trois sortes de Langues aussi naturellement l'une que l'autre», ces vers contiennent l'apostrophe suivante : «Vous qui n'avez jamais appris, Qu'à juger des mouchoirs, des rubans, des dentelles, [] Une langue suffit pour vous [] Que seroit-ce de nous, Si vous en aviez davantage?»⁴ Tout au long du siècle, on retrouvera ces mêmes sentiments. Boudier de Villemert, en 1759 encore, ne veut pas considérer les femmes savantes comme des exemples à suivre⁵. C'est ce qui explique l'attitude ambivalente adoptée par le *Journal des Dames* ces jour-

1 Voir «La Femme», p. 277

2 Cette date de naissance est proposée par Farnham dans sa biographie de la savante. Elle réfute la date généralement donnée de 1651 (Farnham, F., *Madame Dacier scholar and humanist*. Monterey, 1976, p. 191/3)

3 NL 16/3 1715 p. 99

4 QN 30/1 1708

5 Boudier de Villemert, *L'Ami des femmes*. Hambourg, 1759, p. 32 (chapitre II Des études convenables aux femmes)

nalistes admettent que les savantes font honneur au sexe féminin⁶, mais ils se gardent en général de rendre leurs lectrices savantes. La Présidente d'une Société de Savantes, écrivant à l'auteur du *Journal des Dames*, souhaite garder l'anonymat, car elle s'est déjà trop couverte de ridicule «par le genre de vie qu'elle suit». Les membres de cette Société en sont satisfaites, mais «on nous plaint dans la ville, on nous trouve bien malheureuses, on nous reproche [] de ne jamais parler mal les unes des autres»⁷. Pour ces raisons-là, Fromageot, auteur d'un *Cours d'Etudes des jeunes Demoiselles*, rassure le public dans le discours préliminaire «n' imaginez pas cependant que je veuille faire de nos jeunes demoiselles des savantes ennuyeuses [] qui en acquérant des connoissances, auront perdu tous les agrémens de leur sexe non je souscris volontiers à ce que dit Molière»⁸. Il n'est pas surprenant que la femme savante ne figure pas beaucoup dans les romans, comme l'a constaté Fauchery «si les auteurs font volontiers crédit à certaines femmes de connaissances approfondies, c'est à condition qu'elles aient la pudeur de les cacher»⁹.

Celles qui, par leurs activités scientifiques¹⁰, combattaient ces préjugés, ont par conséquent joué un rôle non négligeable dans l'histoire des femmes, et elles méritent qu'on s'intéresse à elles et aux réactions suscitées par elles. Il est vrai que pendant longtemps on n'a pas attribué beaucoup d'importance à l'histoire des femmes, faute d'en reconnaître l'intérêt. Mais les temps changent.

Cette histoire des femmes ne doit pas se borner à étudier isolément les femmes exceptionnelles, savantes ou autres. Cela fausserait la perspective. Il faut les replacer dans leur temps, en essayant de connaître notamment l'accueil immédiat réservé à leurs travaux. Des journalistes – entre autres – ont dû avoir l'occasion d'exprimer des réactions, en leur propre nom ou

6 La Louptière dedie même le JD à la Princesse de Gallitzin – en sa qualité de «Sçavante»

7 Citée par La Louptière, op cit , t II, p 71

8 Fromageot, *Cours d'Etudes des jeunes Demoiselles* Paris, 1772, t I, p XVI

9 Fauchery, op cit , p 438. Cette aversion des femmes savantes n'existait pas seulement en France en Allemagne aussi «die wirklich gelehrte Frau – als Partnerin in der männlichen Gesellschaft – war für die Zeitgenossen weiterhin eine höchst belustigende Vorstellung» (Schumann, art cit , p 140)

10 Justus van Effen (dont nous venons d'étudier l'opinion sur les femmes dans l'étude qui lui est consacrée, p 21-55) a des idées assez particulières sur la femme savante, il se montre ouvert et méprisant en même temps «Pour ce qu'on nomme *le Savoir* et qui consiste à lire, compiler et commenter les Anciens Auteurs, je croi que les femmes nous y surpasseroient, si elles vouloient s'y apliquer, une grande profondeur d'esprit n'y est point necessaire, la mémoire et l'imagination suffisent pour y exceller, et je conseillerois assez cette étude aux Dames, s'il n'etoit pas fort inutile de la porter loin, et si les manières pédantesques n'etoient pas insupportables dans le beau sexe» (*Mis* 1/8 1712 p 245)

en publiant ce que le public leur envoyait. C'est en lisant les journaux qu'on arriverait donc à savoir si les savantes, s'aventurant solitaires sur un terrain qui n'était pas le leur, y ont été tout de suite admises, et reconnues comme égales – pas seulement par leurs «collègues», mais par l'opinion publique. On saura alors quels étaient leur mérite et le degré de courage qu'il leur a fallu pour persévérer.

Pourtant, à la recherche du retentissement des travaux de femmes savantes dans la presse, on est un peu déçu. Dans les périodiques on rencontre surtout des jeunes filles, qui, étant instruites, sont présentées comme des espèces de monstruosités produites par la nature, comparables, dans un autre genre, à cette femme qui avait encore ses règles à 106 ans, et à la fille qui les avait à huit mois déjà¹¹. Plus souvent que dans l'évocation de ces prodiges physiques, qui rempliraient encore longtemps les faits divers¹², les filles savantes sont nommées ou individualisées, comme par exemple cette «Julienne Morelle, native de Barcelonne qui a l'âge de 13 ans ne se trouva pas moins habile dans les Langues Latine, Grecque, Hébraïque, que dans la Philosophie sur laquelle elle disputa publiquement à Lyon», ou celle qui, en plus, «avoit été aveugle des sa naissance, et qui n'avoit pas laissé d'apprendre avec le secours des Maîtres les Langues Allemande, Française, Latine, et Italienne avec la Philosophie, en sorte qu'après elle enseignoit ses freres»¹³. Au début du siècle suivant les *Nouvelles Littéraires* mentionnent une «jeune Demoiselle, fille d'un Professeur dans l'Académie d'Abo (Suède)» qui avait prononcé un discours en latin¹⁴, et le *Mercur Galant* décrit une «Demoiselle de 14 ans [qui] avoit soutenu à Turin une thèse latine»¹⁵. Et puis il y a celle dont parlait la *Quintessence* en 1708.

Plus que sur les résultats de leurs travaux¹⁶, les journalistes attirent l'attention sur le phénomène de cette combinaison inattendue de la jeunesse, de la féminité et du savoir – combinaison qui est censée produire un choc d'étonnement chez les lecteurs. En même temps, le fait qu'il s'agisse de jeunes filles rendait la chose socialement plus acceptable que si elles avaient été des femmes mariées. Celles-ci devaient être confrontées davantage aux

11 NRL janvier 1710 p 35/6, dans un compte rendu de l'*Histoire de l'Academie Royale des Sciences*

12 Cf «Les Gazettes» p 71. En 1778, les gazettes parlaient peu de femmes savantes, la plus instruite est sans doute Madame de Lavoisier, «fort initiée dans les sciences» (CE 23/6 p 395, GDP 13/6 p 390)

13 JS 26/7 1683 p 224/5

14 NL 16/3 1715 p 99

15 MG janvier 1715 p 175

16 Si certains contemporains s'y intéressent, c'est plutôt par un goût de collectionneur, pas forcément approuvé par les journalistes «un curieux a pris plaisir de ramasser soigneusement et d'inventorier 400 ouvrages écrits par des femmes» (JS 11/3 1675 p 73)

préjugés qui, probablement, avaient pour conséquence que la plupart de ces jeunes filles-prodiges ne sont pas devenues des femmes savantes. Certaines, sans publier, arrivaient quand même à une certaine érudition : il y a un « grand nombre de Dames, qui se piquent aujourd'hui de Sciences » Mais souvent elles sont désignées par des termes dépréciatifs comme des « pretieuses », des « demi sçavantes »¹⁷ – à moins qu'il ne s'agisse d'une femme comme la Reine de Prusse et de « l'étendue de ses connoissances, sur quantité de choses, qui ne sont pas ordinairement de la portée des Dames »¹⁸.

Cependant il y a le cas de Madame Dacier, reçue, quand elle était encore Mademoiselle Le Fèvre, avec l'enthousiasme qu'on manifestait devant ces jeunes savantes prodiges, bien qu'au moment où elle publiait son premier ouvrage, elle ne puisse plus espérer susciter cet enthousiasme-là. C'était en 1674, elle avait 27 ans. Les commentateurs, peut-être, n'avaient à leur disposition que ces réactions d'étonnement devant l'incroyable, ou bien ils la rajeunissaient pour rendre sa situation plus acceptable. Elle-même, n'y voyant pas de mal, continuait ses travaux malgré l'âge, et elle finit en effet par être acceptée comme savante.

Son cas est trop exceptionnel pour que dans une étude qui concernerait « la femme savante » on puisse la prendre comme exemple représentatif de celles qui ont, malgré tout, existé. Aucune femme, à l'époque, ne peut lui être comparée. Même pas Madame du Châtelet : tout en étant célèbre physicienne, celle-ci est connue aussi grâce à Voltaire, et c'est en cela que sa situation devient et plus courante et plus exceptionnelle. Une relative célébrité de la deuxième moitié du siècle comme Mademoiselle Mazarelli¹⁹, n'atteint pas, même pour les contemporains, la renommée de Madame Dacier, qui est parvenue à entraîner son mari, traducteur comme elle, dans le sillage de sa célébrité. Pour expliquer son cas, on a souvent recours à un même type de raisonnement. « son mérite, il est vrai, n'étoit point un mérite de femme, mais elle avoit de bonne heure pris son parti de n'être qu'un homme »²⁰.

17 MG août 1703 p 55

18 BC t XXIII 2e partie p 328

19 Le JD parle de temps en temps de ses écrits (JD décembre 1763, janvier et février 1764, entre autres). Les journalistes femmes la louent comme savante. Ce n'est pas ce qui est fait dans la CL. À propos de son *Eloge du Duc de Sully*, Grimm remarque sur l'auteur « Mademoiselle Mazarelli a acquis quelque célébrité à Paris par son esprit et par ses charmes. Ceux-ci lui ont donné des amants qui ont eu soin de sa fortune, et que les agréments de son esprit ont fixés auprès d'elle » (CL décembre 1763 t V p 42)

20 Thomas, *Essai sur les femmes* Paris, 1773 (nouvelle édition) t IV p 141. Voltaire avait déjà jugé qu'« elle se fit homme » (*Dictionnaire philosophique*, art Epopée, dans *Oeuvres Complètes* Paris, 1878, t 18). Voir aussi « *Journal des Dames* », p 142

Dans cette étude, qui ne traite pas des femmes savantes en général, nous étudions la carrière de Madame Dacier malgré son peu de représentativité. C'est que pour la presse, elle fut l'objet d'un grand intérêt pendant une certaine période. Dans sa carrière il s'est passé un événement extraordinaire: elle a été mêlée à une querelle littéraire – provoquée par elle plus ou moins à son insu – avec un homme, la Querelle d'Homère. Elle ne se contentait donc pas d'occuper tranquillement cette place qui en principe n'aurait même pas dû lui appartenir, elle participait au monde savant dans ses manifestations les plus masculines²¹.

Les réactions journalistiques à cette querelle ont été nombreuses. Elles ont été inventoriées et utilisées par Noémi Hepp dans son ouvrage *Homère en France au XVIIe siècle*²², où elle analyse cette Querelle d'Homère comme la dernière phase de la Querelle des Anciens et des Modernes, qui avait divisé le monde savant depuis la fin du siècle précédent²³. Les commentaires des journalistes permettent, par les prises de positions et les motivations exprimées, de juger si Madame Dacier avait véritablement été acceptée comme égale de ses homologues masculins, et, plus généralement, si une femme pouvait complètement se faire accepter en tant que savante²⁴. De ce point de vue nous étudions ici ces réactions immédiates. Ensuite, dans des biographies et autres textes publiés après sa mort et en partie basés, directement ou indirectement, sur les articles de journaux, nous vérifierons l'importance relative de cet épisode par rapport à l'ensemble de sa vie, et l'impact de ces articles de journaux sur l'historiographie: quelle image «définitive» de Madame Dacier est passée à la postérité?

21 Si des femmes jouaient des rôles dans des querelles savantes, c'était plutôt passivement, l'un des adversaires insinuant que l'autre se serait attaqué à la pudeur de l'une d'elles (voir par exemple Wijngaards, G N M., *De «Bibliothèque choisie» van Jean Le Clerc (1657-1736)* Amsterdam/Maarsse, 1986, p 93, à propos d'un conflit qui opposa Le Clerc à Burman)

22 Paris, 1968, p 688-709. Récemment M Schillings a étudié plus particulièrement la position du JL dans cette querelle «De «Querelle des Anciens et des Modernes» in het *Journal Littéraire* (1713-1716)», dans *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw* 1986 (18) p 227-247

23 Hepp, op cit., p 629-755

24 Nous pensons que Farnham dans sa biographie de Madame Dacier passe assez légèrement sur ces questions, comme le dit aussi A D Hytier, qui dans son compte rendu se demande «how did Mme Dacier manage to overcome all the obstacles the women of the day encountered?» (Allen, R R (éd.), *The 18th century, a current bibliography for 1978* New York, 1981, p 300)

1 Les débuts

C'est comme traductrice²⁵ du grec et du latin qu'avait débuté Mademoiselle Le Fèvre – fille et élève d'un humaniste célèbre, Tanneguy Le Fèvre²⁶ –, et que continuait Madame Dacier – femme et collègue d'un élève de son père, qui sera célèbre aussi. Est-ce grâce à cet entourage savant et masculin qu'elle, la plus connue des trois, a si bien réussi? L'influence du père dut être prépondérante, elle le reconnaissait elle-même²⁷, et pendant longtemps les commentateurs l'ont rappelé. En 1712 encore, l'*Histoire Critique de la République des Lettres* la désigne comme «sçavante fille d'un sçavant père»²⁸, et même en 1717 le *Journal des Savants* salue Le Fèvre derrière son «illustre fille»²⁹; ce père l'avait rendue si savante qu'à propos de son mariage avec Dacier, l'*Histoire des Ouvrages des Savants* avait parlé d'un mariage entre le latin et le grec³⁰. Ce mariage avait été applaudi dans les *Nouvelles de la République des Lettres* le journaliste pensait qu'il leur ferait produire plus de livres encore qu'ils n'en avaient fait jusque-là³¹. Cependant, selon Boileau, fréquemment cité plus tard, c'était elle «le père» de leurs productions d'esprit, puisque d'après lui elle était supérieure à son mari³².

25 Est-ce que le terme de «traductrice» avait été forgé pour elle? En 1720 le JS ajoute encore à son emploi du mot la restriction «s'il est permis de hasarder ce terme» (JS 9/12 1720 p 597). Dans le *Dictionnaire de la Langue Française* par Littré (1881), le mot est cité à part avec l'explication «femme qui fait des traductions», et l'exemple, pris dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire «Madame [Dacier], sans vouloir troubler la paix de votre ménage, je vous dirai que je vous estime et vous respecte encore plus que votre mari, car il n'est pas le seul traducteur et commentateur, et vous êtes la seule traductrice et commentatrice»

Cf aussi la fortune malheureuse du mot «autrice» utilisé en 1722 pour ridiculiser les femmes à prétentions littéraires (voir «Madame Dunoyer», p 127, n 224), et plus tard proposé, sans beaucoup de succès, par une lectrice à Madame de Beaumer du JD (voir «Journal des Dames» p 138)

26 Sa biographie a été écrite par le P Daniel Bourchemin *De Tanaquilli Fabri Vita et Scriptis* Paris, 1884

27 Cf Farnham, op cit p 35

28 HCRL 1712 t I p 264. Pour ne pas compliquer inutilement les choses, nous traitons chaque journal comme une entité, sans nous occuper des options personnelles des journalistes, correspondants ou autres auteurs (souvent anonymes). Les correspondants d'un même journal n'étaient pas tous d'accord – Hepp l'a montré pour le JL (op cit, p 690), et il a pu y avoir des changements de rédaction (c'est le cas après 1716 pour le MG, par exemple), mais qui sur cette période n'ont pas dû représenter des changements d'orientation

29 JS 21/6 1717 p 388

30 HOS octobre 1684 p 203

31 NRL novembre 1684 p 429

32 Cité par Sainte Beuve *Causenes du Lundi* Paris, 1856, t IX p 390. Plus tard, certains les associeront au point de faire disparaître toutes les distinctions. Dans les inventaires de bibliothèques on trouvera les «Oeuvres de Dacier» (Marion, M, Re-

Sa première publication, bien avant son mariage, avait produit un choc, enregistré par le *Journal des Savants* en 1675. A propos de son édition de Callimaque, le rédacteur cherche à la comparer à d'autres femmes savantes; mais aucune n'aurait publié un ouvrage «plus hardy que celui-ci»; selon lui c'était surtout son «application à la langue Grecque» qui faisait qu'elle avait «peu de compagnes»³³. En 1681 encore, et bien qu'il ne s'agisse pas d'un ouvrage grec, le journaliste des savants est stupéfait: «qu'une fille nous donne en latin de beaux et bons Commentaires des anciens Auteurs qui ont écrit en cette langue, c'est quelque chose de si peu commun qu'elle mérite bien qu'on la publie dans un journal extraordinaire»³⁴. Devant cette évidence, la stupéfaction augmente, et on ressent de plus en plus l'impossibilité de la comparer à d'autres savantes, et la nécessité de recourir à des comparaisons avec des hommes. Ceux-ci n'étaient pas forcément gagnants, certains l'admettent, Bayle par exemple: comme elle travaillait plus vite qu'eux, «voilà nôtre sexe hautement vaincu par cette Illustre Sçavante»³⁵; le mois suivant il professe son «extrême admiration pour sa grande érudition, qui surprendroit même dans une personne de nôtre sexe»³⁶. C'est vers cette époque-là sans doute qu'on commence à la prendre véritablement au sérieux, et à s'abstenir de mentionner à chaque nouvelle traduction que l'ouvrage est celui d'une femme. On va même jusqu'à relever ses fautes³⁷, et cela sans suggérer qu'elles seraient dues à son sexe.

Il faut préciser qu'à ses débuts, Madame Dacier demeure extrêmement modeste. Elle dément presque sa propre irruption sur le terrain masculin du savoir en disant, par exemple, qu'elle n'a traduit Anacréon que pour donner «aux Dames» le plaisir de le lire³⁸ – alors que les dames étaient loin

cherches sur les bibliothèques privées à Paris au milieu du XVIIIe siècle (1750-1759) Paris, 1978, p.207) Le public oubliera qu'ils étaient deux, dont la femme la plus célèbre: en 1769 paraît un roman avec le titre: *Mémoires pour servir à l'histoire de l'infortunée Julie et à celle de bien d'autres*, par M. Dacier, neveu du grand Dacier et colporteur de livres suivant la cour (Amsterdam/Paris, 1769) Mais le XIXe siècle s'attendrira autour du couple (voir plus bas, p 224)

33. JS 11/3 1675 p.73.

34. JS 25/8 1681 p.374/5.

35. NRL octobre 1684 p.239. Cela avait été le but de son père, comme elle l'avait expliqué elle-même, dans la préface de sa traduction de Callimaque, à «certains Savans [qui] avoient peine à deviner le motif, qui avoit porté M. Le Fèvre à élever sa fille dans l'étude des Lettres au lieu de l'occuper aux travaux ordinaires à son sexe. Elle leur répond en peu de mots. Qu'en cela son pere n'avoit eu autre chose en vûë, que de faire en sorte qu'il y eût au monde une fille qui pût un jour leur reprocher à eux-mêmes leur négligence et leur paresse à cultiver la Littérature» (cité dans le JS 9/12 1720 p 594)

36. NRL novembre 1684 p.393/4.

37. NRL mai 1709 p.507 (à propos d'une traduction de Suétone).

38. *Poésies d'Anacréon et de Sapho traduites du Grec en François avec des Remarques*,

d'être les seules à ignorer le grec³⁹. Elle semble ainsi se rapprocher de nouveau et par elle-même, de la catégorie dont les critiques venaient de l'extraire. Sa modestie (innée, apprise, feinte?) la porte à déclarer que «plus on aura de goût et plus on découvrira de défauts dans tout ce qui vient de moy»⁴⁰. C'est le contraire qui s'est produit, comme on l'a vu, mais cela ne l'a pas incitée tout de suite à changer complètement d'attitude. De telles formules, qui pourraient sembler vides de sens, Madame Dacier n'est pas la seule à les utiliser, loin de là. Pour des auteurs femmes depuis des siècles déjà, il s'agissait pratiquement d'une obligation morale, qui résultait dans leurs ouvrages en un *topos* de la soumission féminine⁴¹, «tribut que mon sexe doit à la modestie»⁴². L'importance de cette modestie apparaîtra tout particulièrement quand, aux yeux des commentateurs, Madame Dacier semblera l'abandonner.

2a. *La Querelle d'Homère*

C'est ce qui arrive en 1715, dans la Querelle d'Homère, qui va nous servir de «test-case» pour juger l'attitude des journalistes par rapport à une savante. Il est entendu qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle savante, mais nos observations ne seront quand même pas sans valeur pour connaître une certaine mentalité adoptée vis-à-vis des femmes.

Dans cette Querelle d'Homère, dernier rebondissement de la Querelle des Anciens et des Modernes, Madame Dacier s'opposait au poète Houdar de la Motte, plus jeune qu'elle, mais assez connu également à l'époque⁴³. Leur conflit avait ses racines lointaines dans cette querelle qui avait opposé Boileau à Perrault, mais trouvait son origine directe dans quelques publications précises: en 1711, Madame Dacier avait publié une traduction de

par Mademoiselle Le Fèvre. Paris, 1681 (préface).

39. Comme il est démontré par Hepp, op.cit., p.15-21.

40. *Deux Comédies d'Aristophane traduites en François avec des Remarques*, par Mademoiselle Le Fèvre. Paris, 1684 (préface).

41. Voir aussi «Madame Dunoyer», p.121, et «*Journal des Dames*», p.143, n.52.

42. Selon Madame de Lambert, femme auteur elle-même, dans une lettre à propos de l'affaire qui va nous occuper (citée d'après *Nouveau Choix de pièces tirées des anciens Mercuries et des autres journaux* par Bastide. Paris, 1758, t.XI p.187/8).

Mesdames du Châtelet et d'Épinay, l'une savante, l'autre écrivain sur l'éducation féminine, exhibent la même modestie, comme le remarque Badinter. Elle s'en étonne surtout pour Madame du Châtelet, mais affirme, à tort – du moins en partie – d'après nous, que cette modestie «fut pourtant réelle chez cette femme orgueilleuse qui n'était pas dénuée de vanité» (Badinter, E., *Emilie, Emilie – L'ambition féminine au XVIIIe siècle*. Paris, 1983, p.227).

43. Considéré comme «notre Horace» et «quand il voudra» «notre Virgile» par les MT (octobre 1711 p.1784); fréquentant les cafés où se discutait et s'élaborait l'idéologie «moderne» (cf. Dupont, P., *Un poète-philosophe au commencement du dix-huitième siècle. Houdar de la Motte (1672-1731)*. Paris, 1898, p.12ss).

l'Iliade, relativement fidèle à l'original, et en prose, car, comme elle le dit dans la «Préface», elle avait toujours considéré que «les poètes traduits en vers cessent d'être poètes»⁴⁴ Trois ans plus tard, La Motte fait paraître une autre traduction du même texte, pour laquelle il s'était basé sur celle de Madame Dacier – il l'avoue sans gêne –, puisqu'il ne savait pas le grec. Mais il avait considérablement raccourci *l'Iliade* – à douze chants – et l'avait adaptée au goût de l'époque. Qui plus est, il l'avait mise en vers. Dans le *Discours sur Homère* qui précède la traduction, il prévoit par conséquent «de vives contradictions»⁴⁵, et il a eu raison d'en prévoir.

La Querelle qui s'ensuivit consistait d'abord en la réfutation par Madame Dacier du *Discours sur Homère* dans son traité *Des Causes de la Corruption du Goût* publié encore en 1714, auquel La Motte réagit par des *Réflexions sur la Critique*, en trois parties parues l'une après l'autre au cours de l'année 1715. Ces deux ouvrages ne correspondent pas vraiment à leurs titres. L'un et l'autre reprennent et amplifient les idées exposées respectivement dans la «Préface» de la savante, et dans le *Discours* du poète. Les contemporains en retiennent surtout que Madame Dacier leur fait des reproches, à eux et à leur époque en général, alors que La Motte serait de son temps – et de leur. C'est que cette Querelle intéressait un public assez large⁴⁶, qui, inspiré aussi par les ouvrages des divers partisans, prenait parti pour l'une ou l'autre des traducteurs. C'est à l'intention de ce public que les journalistes rendaient compte des coups portés.

Il était tout naturel que ces journalistes ne se bornent pas à enregistrer, et qu'ils expriment eux-mêmes une préférence – commandée quelquefois par l'orientation du journal. On était pour Homère avec Madame Dacier, ou contre Homère avec La Motte, ce qui revenait à être pour la tradition ou pour la nouveauté, pour l'autorité ou pour la raison. Mais en faisant un choix, on se déterminait aussi pour une femme ou pour un homme. Considérée du XX^e siècle, on ne peut s'empêcher de penser que cette dernière alternative ne devait pas présenter deux éléments de valeur égale pour les contemporains. Il est certain qu'à cause du statut dont jouissait Madame Dacier, l'opposition homme-femme a pu s'effacer quelque peu. De plus, il n'est pas sûr qu'elle ait préoccupé les contemporains autant que l'opposition entre la tradition et l'autorité d'un côté, et la raison et la nouveauté de l'autre. Néanmoins, sachant la manière dont Van Effen a classé à part les femmes⁴⁷, on hésite à se résigner à cette constatation.

44 Madame Dacier, Préface à *L'Iliade d'Homère, traduite en François, avec des remarques*. Ed. utilisée Paris, 1721 (ci-après *Pref*), p. XXXIX.

45 La Motte, *Discours sur Homère*. Paris, 1714 (ci-après *Disc*), p. CLXXI.

46 Même la QN de Madame Dunoyer publie un sixain «dont on vient de me faire part» ou l'auteur reproche à La Motte d'avoir fait de *l'Iliade* «une sciche peinture», «un corps plein de suc en squelette réduit» (QN 4/11 1715).

47 Voir «Justus van Effen», p. 42-45.

Dans l'ouvrage déjà cité, *Homère en France au XVIIIe siècle*, Noémi Hepp retrace pourtant cette Querelle d'Homère et ses retombées dans la presse, sans se préoccuper du fait qu'une femme s'opposait à un homme⁴⁸ Elle décrit les différents ouvrages dont les combattants s'affrontent, et les idées qu'ils contiennent Elle précise tout de suite qu'il s'agit d'un dialogue de sourds. ceux qui attaquent Homère sont un peu bornés, ses défenseurs faibles, les premiers trop fixés sur la logique, les bienséances, la morale, les autres n'allant pas plus loin que la simple dénégation, bien des fois entrant en fait dans l'esprit des modernes, qui auraient eu beau jeu à paraître supérieurs⁴⁹ Elle indique également le rôle de la presse qui consistait, en premier lieu, à rendre compte des ouvrages des deux adversaires et de leurs partisans, bien que certains périodiques aient étendu plus loin leurs fonctions les *Nouvelles Littéraires* et le *Mercure Galant* intervenaient directement pour défendre les Modernes (alors que les Anciens n'avaient pas de journaux à leur service) Prenant l'ensemble de la presse comme étalon pour l'impact des divers ouvrages qui constituent la Querelle, elle constate le succès des Modernes dans le glissement vers un consensus presque général en leur faveur⁵⁰ Ce qui est mis en avant par Noémi Hepp, c'est que si on se querellait, c'était bien à propos d'Homère, considéré comme le symbole de toute l'Antiquité et de toute l'autorité de la tradition, auxquelles on opposait la raison D'après son interprétation, les personnalités des combattants n'entraient pas en jeu⁵¹

Dans cette optique, ni les «combattants», ni les journalistes n'auraient fait observer que des deux protagonistes l'un était une femme La victoire momentanée de l'homme à l'issue de cette Querelle ne saurait par conséquent être attribué à une tendance à dénigrer les performances féminines⁵² Si cette interprétation est exacte, c'est en réalité Madame Dacier qui a remporté une victoire, tout en «perdant» la Querelle De même que la correction de ses erreurs de traduction⁵³ avait prouvé qu'on la prenait au sérieux comme traductrice, un jugement sévère sur ses opinions, dépourvu de toute trace de galanterie obligatoire ou de dénigrement systématique, aurait montré qu'elle était prise au sérieux comme partenaire de discussion

Seulement, quand on se souvient de la façon de penser de Van Effen, on peut considérer que c'est difficile à croire Noémi Hepp elle-même cite

48 Il en est de même pour Schillings (art cit)

49 Hepp, op cit , p 742

50 Id , p 708 Il nous semble, à nous, que cela n'a pas dû être aussi clair après le banquet de réconciliation, organisé par Valincourt, les NL peuvent encore écrire «les ennemis de M de la Motte triomphent, la nouvelle Iliade, disent-ils, demeure foudroyée» (NL 11/7 1716 p 22)

51 Hepp, op cit , p 743/5

52 Voir aussi sur ce genre de questions «Les Romancières», p 242-248

53 Voir plus haut, p 197

Montesquieu qui, quelques années plus tard, s'exprimait ainsi «Madame Dacier a joint à tous les défauts d'Homère tous ceux de son esprit, tous ceux de ses études, et j'ose même dire tous ceux de son sexe»⁵⁴ Elle ajoute que cette outrance n'est pas défendable. C'est certainement vrai, mais cette outrance n'est pas unique en son genre⁵⁵. A ce mépris masculin et traditionnel pour les femmes répondent sans doute les démonstrations de modestie féminine, traditionnelles elles aussi, exhibées par Madame Dacier.

Des deux côtés, les attitudes ont dû être intériorisées. Noémi Hepp cite Madame Dacier qui écrit «j'ai bien peur que beaucoup de gens en lisant cet ouvrage, et le trouvant fort au-dessus de mes forces, ne me renvoient à ma quenouille et à mes fuseaux [] j'ai fait ce que j'ai pu pour y arriver, ou par moi-même ou par le secours de personnes plus capables que moi»⁵⁶. Mais elle ne tient pas compte de ce que Madame Dacier pourrait avoir pratiqué le *topos*, par lequel elle aurait rendu compte aussi de sa situation de femme. Ce n'est pas simplement une question de caractère, comme semble le penser Noémi Hepp, qui reste étonnée «devant tant d'amabilité, jointe à tant de discrétion»⁵⁷. Elle en conclut que Madame Dacier, malgré ses travaux précédents, se sentait une intruse dans ce monde masculin, mais ne vérifie pas si son entourage a pu occasionner ou renforcer ce sentiment.

Le propos de Noémi Hepp n'était pas de chercher le degré de sexisme dans les écrits des querelleurs et des journalistes, pour révéler ainsi leurs préjugés latents contre le féminin. Elle a sans doute éliminé cet aspect-là comme étant secondaire dans sa perspective. Dans la nôtre, il ne l'est pas. C'est pourquoi nous avons reconsidéré les réactions contemporaines exprimées dans la presse, sans vouloir remettre en question les conclusions tirées par Noémi Hepp à l'égard de la teneur du débat homérique. Nous avons voulu voir si dans la présentation des arguments et dans l'apostrophe des adversaires, une stricte neutralité est réellement observée à l'égard du féminin, et si Madame Dacier a en vérité obtenu une victoire.

2b *Une femme en querelle*

Regardons donc de nouveau cette Querelle, mais sous la perspective de la féminité. La Querelle d'Homère est le point final de la Querelle des Anciens et des Modernes, ouverte par Charles Perrault en 1687, à laquelle jusque-là aucune femme n'avait participé par ses propres publications. Mais il avait été entendu que si des femmes avaient à prendre parti, c'était obligatoirement en faveur des Modernes, à cause de l'éducation défectueu-

54 Op cit , p 660

55 Voir «Justus van Effen», p 37, 38

56 *Pref* , p XLVII. Cite d'après Hepp, op cit , p 635

57 Op cit , p 639

se qui leur interdisait l'accès aux classiques En plus, et peut-être en rapport avec ce premier point, il y avait eu «l'appel constant fait, depuis Corneille jusqu'à Perrault, par les modernes à l'opinion du lecteur élégant, à l'opinion des femmes»⁵⁸

Plusieurs fois, par contre, les femmes avaient servi d'enjeu dans cette Querelle D'abord à Boileau, qui dans la *Satire X* les avait prises pour cible Le farouche partisan des Anciens y raille les précieuses et les femmes savantes qui soutiennent les Modernes Charles Perrault – entre autres – réagit, par une *Apologie des Femmes*, où Boileau est traité de loup garou Ce «paroxysme»⁵⁹ qu'atteint alors la Querelle, cette «violence rarement égalée»⁶⁰, sont dus par conséquent à l'irruption – passive – des femmes dans le débat

L'apaisement opéré par Arnauld est assez durable En 1711 seulement, Madame Dacier publie son *Iliade* Elle ne se fait pas beaucoup d'inquiétude à propos de sa féminité – l'expression de sa modestie pouvait être considérée comme quasi-obligatoire –, ni au sujet de ce qu'en tant que femme elle prenne le parti des Anciens. Tout au plus a-t-elle ajouté quelques alinéas à la fin de la Préface, où elle expose sa douleur d'avoir perdu une fille «Qu'il soit permis à une mere affligée de se livrer icy un moment à sa douleur» Par une modestie relevant du *topos* déjà signalé, elle pense ne pas devoir exiger «qu'on ait pour [elle] la mesme complaisance qu'on a eue pour de grands hommes, anciens et modernes, qui dans la mesme situation où je me trouve, se sont plaints de leur malheur»⁶¹ Elle se signale donc bien en tant que femme

Mais elle n'est pas inquiète à propos de son travail⁶² elle renouvelle la Querelle Du moins, dans la «Préface» à sa traduction, elle emploie par endroits un ton querelleur qui a pu être ressenti comme une provocation par les partisans des Modernes Elle y introduit des «gens sensés», parfaitement hypothétiques, «qui voudront lire avec quelque réflexion», et qui seront de son bord, contrairement à des adversaires, non moins hypothétiques pour l'instant «ceux qui n'auront pas la force de perdre de veüe

58 Comme le dit H Gillot dans son ouvrage *La Querelle des Anciens et des Modernes en France – De la Defense et Illustration de la langue française aux Parallèles des anciens et des modernes* Paris, 1914, p 527

59 Pichois, Cl (éd), *Littérature française* Pomeau, R , *L'âge classique III (1680-1720)* Paris, 1971, p 75

60 Abraham, P , Desné, R , *Histoire littéraire de la France* Ubersfeld, A , Desné, R , *1660-1715* Paris, 1975, p 339

61 *Préf* , p LXX

62 Elle se présente, en dehors du *topos*, comme sûre d'elle, lançant des traits contre le commentateur Eustathe, qui était peu favorable aux femmes, et ne perdait «aucune occasion de les maltraiter fort mal à propos» (*Préf* , p LXII)

leur siècle»⁶³ Ce qui ressemble à un défi lancé en général l'introduction d'un imaginaire «poète, qui aura bien lû l'original, et bien senti toute sa beauté et sa force», poète qui, surtout, n'oserait pas se hasarder à traduire Homère en vers⁶⁴, a peut-être fait réagir La Motte

Il se risquera en effet à la traduction en vers Et à son tour, le *Discours* précédant cette nouvelle *Iliade* comporte une forte proportion de reproches, quoique pas adressés nommément à Madame Dacier Il vise tout le groupe des «Apologistes des anciens» Ce qu'il a contre eux, c'est qu'«ils intimident l'amour propre des lecteurs, en taxant d'ignorance et de stupidité, ceux qui ne sentiroient pas comme eux les beautés qu'ils exagèrent» et cela «afin que leur sçavoir ne fût pas frivole»⁶⁵ Le nom de Madame Dacier est assez peu mentionné, et s'il l'est, c'est souvent pour la complimenter sa traduction est «sans comparaison la plus parfaite»⁶⁶ Ces compliments sont-ils là par galanterie? Serait-ce aussi par galanterie que La Motte s'abstient de nommer Madame Dacier, quand il dénonce les motifs des Anciens «jusqu'où va la passion de justifier un Auteur qu'on croit avoir intérêt de trouver sans défaut, soit pour ne pas rougir d'avoir employé trop de tems à l'approfondir, soit pour ne pas se démentir sur ce qu'on a admiré quelquefois trop légèrement!»⁶⁷

Ces attaques, bien que sans destinataire précis, continuent parfaitement la Querelle et ont l'aspect de la polémique Mais La Motte se défend de polémiser il s'élève au-dessus, et en appelle aux deux partis pour lui faire la faveur de leur indulgence «il faudra que les adorateurs d'Homère me pardonnent quelquefois mon manque de respect, et que les autres me fassent grace aussi sur les éloges»⁶⁸ Madame Dacier ne peut lui pardonner ce peu de respect Et dans son traité *Des Causes de la Corruption du Goût*, elle le lui dit directement, présentant La Motte comme le dernier en date de «ces hommes tres mediocres, qui sans autres armes que leur temerité [] ont levé l'estendard» contre Homère, et ce depuis cinquante ans⁶⁹ Ses sentiments à l'égard de La Motte sont donc clairs dès le départ

Mais ce qu'elle pense de l'ouverture d'une polémique est plus ambigu La polémique est – dit-elle – très opposée à son humeur, car elle est paresseuse et pacifique «et le seul nom de guerre [lui] fait peur»⁷⁰ Une autre

63 *Pref*, p XXVIII

64 *Id*, p XXXIX

65 *Disc*, p CXXXVI

66 *Id*, p CXXXVI

67 *Id*, p XXXVIII

68 *Id*, p XVII

69 Madame Dacier, *Des Causes de la Corruption du Goût* Paris, 1714, (ci-après *Corr*), p 3

70 *Id*, p 4 En disant cela, elle rentre bien dans les clichés concernant la faiblesse féminine

objection qu'elle a à faire contre les ouvrages polemiques, c'est qu'ils sont «plus propres à divertir les Lecteurs qu'à instruire»⁷¹ Elle passe pourtant par-dessus ces inconvénients à cause de sa «douleur de voir [Homère] si indignement traité»⁷² Ce qu'elle fait alors – après quelques compliments, de son côté aussi, à l'adresse de La Motte⁷³ – ressemble moins à une polémique qu'à la correction du travail d'un mauvais élève par un professeur pointilleux, soulignant en rouge «les beveûes et les erreurs fondamentales dont il est rempli», mais tirant quand même profit du «digne fruit de ses préjuges chimeriques» pour faire des réflexions dont «rejaillira une lumiere qui achevera de dissiper l'entestement aveugle» de toute la classe⁷⁴ Cette attitude est sans doute commandée par son indignation véritable et par une certaine maladresse, plutôt que par l'envie de ridiculiser son adversaire

On comprend que La Motte se soit senti froissé de se voir traité ainsi «je ne sçay pas dans quelle Escole M de la M a appris à raisonner de cette maniere, si on la connoissoit il faudroit la fermer, car elle est tres dangereuse»⁷⁵ En général elle n'attribue pas toute la responsabilité à l'enseignement «je ne croy pas qu'il y ait jamais eu d'homme assez insensé pour donner à Homère un pareil éloge»⁷⁶, ou elle est encore plus directe «M de la Motte compte donc pour rien la raison et l'avantage de ne pas faire de faux raisonnements, et de ne pas tomber dans des beveûes grossieres»⁷⁷ Elle exprime aussi la réaction, d'après elle mévitable, suscitée par La Motte chez ses lecteurs «en verité on est fort rebuté de voir de si méchants vers, et une affectation si vicieuse»⁷⁸

Dans ses *Réflexions sur la Critique*, La Motte manifeste son irritation, sans avouer qu'elle pourrait être causée par le fait que c'est une femme qui le traite ainsi Il cite Madame Dacier, et commente «voilà des injures bien positives, et qui ont toute la simplicité des temps héroïques»⁷⁹ Mais il semble accepter aussi qu'un tel discours disqualifiant fait partie de la polémique⁸⁰ Encore une fois, il n'y recourt pas lui-même, il sent qu'on vou-

71 Id , p 14 C'est en effet comme divertissement que cette Querelle a beaucoup été appréciée, et qu'on s'en souvenait encore en 1778 La Motte «avoit su faire rire le Public aux depends de ses Adversaires» (MF 25/8 1778 p 251)

72 Id , p 3

73 Son discours est «mieux escrit que tout ce qu'on avoit fait avant luy contre Homere» (Corr , p 8)

74 Corr , p 31

75 Id , p 53

76 Id , p 43

77 Id , p 67

78 Id , p 445

79 La Motte, *Réflexions sur la critique* Paris, 1715 (ci-après *Ref*), t I p 40

80 Cf Kerbrat-Orecchioni, C , «La polemique et ses definitions», dans Kerbrat-Orecchioni, C e a , *Le discours polemique* Lyon, s d (1980), p 12

drait l'obliger à entrer dans cette dispute⁸¹, mais il précise tout de suite qu'il n'est pas de ces auteurs qui «ne se proposent en disputant que le frivole honneur de vaincre, à quelque prix que ce puisse être»⁸² Il fait partie de ceux qui «n'ont d'autre vûe dans la dispute que d'entendre et de faire entendre la raison, le vrai leur est aussi bon de la main des autres que de la leur»⁸³

Ce n'est pas simplement par politesse qu'il se retient Il est certes conscient de ne pas parler à un homme, et il continue ses compliments «l'érudition estimable dans les hommes, l'est encore plus dans une femme, par sa rareté Il faut avouer que Mad^e d'Acier l'a portée à un haut point»⁸⁴ Et quand dans la deuxième partie, La Motte montre davantage son agacement, il respecte toujours la femme «j'aurais de bon cœur la même déférence pour son mérite que pour son sexe»⁸⁵ Mais en prenant «garde surtout à ne dire contre Mad^e d'Acier, que ce qu'entraîne la nécessité de [sa] défense»⁸⁶, il utilise une tactique qui doit lui donner un avantage formel Dans la deuxième partie des *Reflexions critiques* il explique de nouveau comment il se voit planer au-dessus des bassesses «l'un des disputans peut avoir saisi ce juste milieu, tandis que l'autre demeure seul dans l'excès» Il précise que l'excès est du côté de Madame Dacier qui «n'a jamais reconnu aucune faute dans Homère», alors que lui-même y voit des beautés⁸⁷ C'est ainsi qu'il essaie de se soustraire à la polémique pour ne pouvoir être accusé de rien, contrairement à son adversaire féminin qui, utilisant seule des expressions de type polémique, semble dès lors plus coupable Il fait triompher une image flatteuse de lui-même⁸⁸, par laquelle implicitement il attaque Madame Dacier bien plus efficacement que s'il avait mis en cause l'intelligence et l'érudition féminines Vu sa réputation, cela aurait été d'ailleurs difficile Il fait même le contraire – la respectant comme femme, mais la distinguant aussi des autres femmes «vous êtes née pour des occupations plus grandes»⁸⁹

C'est donc très indirectement que, dans les ouvrages des adversaires principaux, la féminité de l'une a joué son rôle, et a donné un avantage à

81 *Refl*, t I p 8

82 *Id*, p 6

83 *Id*, p 8

84 *Id*, p 9

85 *Refl*, t II p 54

86 *Refl*, t I p 11

87 *Refl*, t II p 162/3

88 Cf l'article de Gelas, où elle décrit comment F Mitterrand, en 1978, avait aussi polémique sans polémiquer, pour ne pouvoir ni être accusé d'agression, ni contester, ni contredire (Gelas, N, «L'hyper-polémique», dans Kerbrat-Orecchioni e a., op cit p 81)

89 *Refl*, t III p 133

l'adversaire masculin Gacon, un des «partisans» de Madame Dacier, l'a bien vu, qui dit à La Motte «vous la reprenez moins de son impolitesse prétendue pour l'en corriger, que pour faire voir que vous estes plus poli»⁹⁰ Un autre ami de Madame Dacier, Boivin, ironise en exprimant son espoir que La Motte «voudra bien [lui] pardonner quelques termes peu mesurez»⁹¹

Quant aux partisans de La Motte dans cette Querelle, ils se laissent plutôt aller à encenser leur chef de file qu'à attaquer Madame Dacier Ils constatent qu'elle «pourroit avoir été un peu trop vive»⁹², et qu'il est «meséant» de sa part d'injurier sa propre nation – non pas parce qu'elle est femme, mais parce qu'elle vit «sous le regne le plus glorieux, et dans le siècle le plus éclairé qui fût jamais»⁹³ L'Abbé de Pons reconnaît qu'elle est «une Dame qui fait tant d'honneur à son Sexe et à son pays», mais ce n'est pas cela qui rendrait plus pardonnable le fait qu'elle «se laisse si fort aveugler par sa préoccupation pour un homme qui est mort depuis près de 3000 ans»⁹⁴.

Les pièces provenant des polémistes et de leurs partisans ne font donc pas de la féminité de Madame Dacier un problème important. La Motte, indirectement, tire un certain avantage du fait qu'il se querelle avec quelqu'un qui s'exprime assez durement il manifeste une certaine douceur et une modestie presque féminine, qui, par le double contraste obtenu, ne peuvent que jouer en sa faveur Cet avantage est tout au plus souligné chez ses partisans, mais sans qu'on mette en doute les qualités de la femme, ou qu'on recoure à la moquerie. Fourmont, par exemple, qui est du côté de La Motte, la présente avec une certaine bienveillance: «Madame Dacier paroît ici comme une de ces genereuses Amazones, qui ne souffrent pas que l'on entre sur leurs terres»⁹⁵

3a. *La revue de presse*

Si La Motte ou ses partisans ne font pas beaucoup de références directes au fait qu'une femme, d'habitude, ne fait pas de polémique, une relecture – qui se veut prévenue – du dossier de presse indique que, par le public, les ouvrages polémiques de Madame Dacier n'ont pas été jugés sans arrière-pensées.

Ce n'est pas que l'on doute de ses qualités de savante. Bien que, généra-

90 Gacon, F , *Homère vengé* Paris, 1715, p 236

91 Boivin, J , *Apologie a Homère* Paris 1715, Avertissement (non-paginé)

92 Fourmont, E , *Examen pacifique de la Querelle de Madame Dacier et de Monsieur de la Motte sur Homere*. Paris, 1716, t I, p 10

93 Terrasson, J , *Dissertation critique sur l'Iliade* Paris, 1715, t I, p XLVI

94 Pons, J F , *Lettre à Madame Dacier, sur son Livre des Causes de la Corruption du Goût* Paris, 1715, p 10

95 Fourmont, op cit , t I, p 5

lement, le *Journal des Savants* juge incompatibles «le sexe et la fermeté»⁹⁶, Madame Dacier ne fut pas l'objet d'une méfiance qui aurait pu être la conséquence de cette incompatibilité. Vu ses antécédents, il est devenu impossible de la confondre avec d'autres femmes, et de la juger selon les mêmes normes. Les journalistes se réfèrent souvent à «la réputation que cette Dame s'est acquise dans la République des Lettres»⁹⁷. Les termes de «savante» et d'«illustre» sont fréquemment employés comme épithètes de nature⁹⁸, notamment dans le *Journal des Savants*, de même que la périphrase «qui fait tant d'honneur à son sexe», complétée quelquefois par la comparaison avec l'autre sexe, que Bayle avait inaugurée⁹⁹ et qu'on aimait répéter «et la honte de bien des hommes»¹⁰⁰. Madame Dacier occupe une position exceptionnelle pour une femme en ce qu'on la considère à cette époque comme l'égale des savants. Il n'est plus nécessaire d'en user avec elle comme avec les autres femmes. La galanterie n'est plus de rigueur¹⁰¹. Boivin, un de ses partisans, étonne même le *Journal Littéraire* en étant «assez galant pour se mettre fort au dessous de M^c Dacier»¹⁰². Mais on ne la voit pas totalement comme un homme¹⁰³, et on ne va pas jusqu'à la laisser insulter. Le *Mercur Galant* refuse d'insérer des lettres dans lesquelles on maltraite Madame Dacier, «qui est une Dame tres respectable»¹⁰⁴. Sa réputation de femme et sa position de savante étaient incontestées; la presse ne change pas d'attitude quant à ces aspects de sa personne.

Mais son rôle de polémiste est neuf – et exceptionnel¹⁰⁵. Et face à ce phénomène impensable, et par là presque innommable, de «la» polémiste, la presse a des difficultés à se situer. Les journaux soutenant les Modernes – qui sont la majorité – répondent en fait au ton et à la présentation des arguments avancés dans les *Causes de la Corruption du Goût*, plutôt qu'aux arguments eux-mêmes, avec le contenu desquels les Modernes ne sont pas d'accord, mais qu'ils ne réfutent pas vraiment. Comme le disait Noémi

96 JS 15/4 1715 p 226, à propos de l'herome de *La Pucelle* de Chapelain

97 HC RL 1715 t VIII p 411

98 Quelquefois, dans le feu de la Querelle ils semblent se colorer d'une nuance d'ironie. JL 1715 t VII 2e partie p 262, et 1716 t VIII 1ere partie p 245, MG février (I) 1715 p 189 et 233, NL 27/4 1715 p 194, et 23/11 1715 p 330

99 Voir plus haut, p 197

100 HCRL 1712 t I p 264

101 La Motte s'en sert surtout par tactique

102 JL 1715 t VII 2e partie p 307. Le Jt est alors rédigé par une équipe dont Justus van Effen faisait partie (voir Ophof-Maass, art cit.)

103 Ce n'est pas ce que penseront Voltaire et Thomas, plus tard (voir plus haut, p 194, n 20)

104 MG juillet 1715 p 257

105 Cf Kerbrat-Orecchioni (art cit., p 8), qui dit que cette rareté est «le corollaire du fait que les femmes sont en général faiblement représentées dans le domaine des activités scripturales», elle ne parle pas que du XVIIIe siècle

Hepp, ils ne prennent pas la peine de les entendre. «il s'agissait de dire qu'Homère était détestable, et de le redire, et de le redire encore»¹⁰⁶

Pourtant, en relisant les articles parus dans la presse, nous avons estimé que pour ces journalistes il s'agissait d'attaquer non seulement Homère, mais aussi sa traductrice et commentatrice La Motte avait à peine relevé – pour pouvoir s'en glorifier – les expressions naïvement dures de Madame Dacier La presse, par contre, n'a aucun intérêt à manifester de la générosité, et nombreux sont les journalistes qui se déclarent choqués du grand nombre d'«expressions injurieuses qu'on trouve à chaque page de son livre»¹⁰⁷, qu'ils décrivent comme un «ample Volume D'Outrages portez à l'excès»¹⁰⁸, un «tissu d'injures»¹⁰⁹ dans lequel «La Motte est cruellement maltraité»¹¹⁰ Noémi Hepp constatait donc «on lui a beaucoup reproché d'avoir remplacé les arguments qui lui manquaient par des injures à l'égard de La Motte», et avec un certain regret, elle ajoutait «nous ne saurions absolument la laver de ce reproche»¹¹¹ Un précédent historien s'était exprimé tout autrement «Madame Dacier perdit toute mesure»¹¹² Il rend mieux¹¹³ l'importance que l'attitude de Madame Dacier eut pour les contemporains En réalité, le fait de la prétendue «grossièreté» de Madame Dacier constitue un élément substantiel dans de nombreux articles parus dans les journaux à propos de la Querelle

Plus que l'«injuré» lui-même, qui s'était imposé certaines règles de conduite, les spectateurs s'en montrent frappés, et la presse insiste plus sur cette «grossièreté» que les participants à la Querelle¹¹⁴ Le *Mercurie Galant*, cherchant des explications d'ordre psychologique à ce comportement «outrageux», y voit le résultat d'une «jalouse rage»¹¹⁵ due au bon accueil réservé à l'*Illiade* de son concurrent, et fait remarquer qu'en général un tel ton impé-

106 Hepp, op cit , p 708

107 M I mai 1715 p 789

108 NL 23/11 1715 p 332

109 NL 27/4 1715 p 196

110 NL 23/3 1715 p 115

111 Hepp, op cit , p 690

112 Rigault, H , *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes* Paris, 1856, p 368

113 La force de cette expression est commandée aussi par la mentalité régnant au XIXe siècle

114 Mais le rôle de la presse – Hepp l'a déjà montré – n'est pas secondaire dans cette Querelle, témoin les références qu'y font les protagonistes, aussi bien Madame Dacier que La Motte La première s'écrit par exemple à propos du *Disc* de La Motte «Quels éloges n'en a-t-on point faits dans les écrits publics, à la grande honte du jugement de leurs auteurs et de Nostre Siècle!» (*Corr* p 9), La Motte aussi relève avec satisfaction que «le Journal de Paris, celui de Trevoux, et celui de Hollande ont fait honneur à mon Ouvrage» (*Réfl* t I, p 79)

115 MG mars (I) 1715 p 9

rieux «accommode davantage la malice humaine»¹¹⁶ Plus mesuré, le *Journal Littéraire*, qui suit La Motte, analyse ainsi l'attitude de Madame Dacier «les critiques que [La Motte] a faites de l'objet de sa passion lui paroissent des injures, et pour ces injures prétendues, elle en rend de très réelles»¹¹⁷ Le *Journal des Savants* – il est le seul – ne trouve point Madame Dacier grossière, mais se voit pourtant obligé de parler de cette grossièreté, même si c'est pour la nier et pour défendre la savante «Madame Dacier n'en veut qu'aux sentiments de M. de la Motte [] elle n'attaque nullement son mérite personnel [] elle tient exactement la parole qu'elle luy donne de garder avec luy tous les ménagemens possibles, et de ne luy dire point d'injures»¹¹⁸

Sauf pour le *Journal des Savants*, la modération de La Motte, qui suggérait avoir compris que c'est en toute honnêteté et même en toute naïveté que Madame Dacier avait entendu corriger des erreurs insupportables pour elle, ne rate donc pas son effet Cette compréhension et le contraste qu'elle lui ménage par rapport à Madame Dacier¹¹⁹, lui ont donné l'apparence d'avoir effectivement raison Les journalistes le louent à l'envi, d'avoir «gardé autant de modération que son adversaire en a peu gardé»¹²⁰, de n'avoir pas dit plus que «ce qu'entraînent les nécessités de la dispute et de la défense»¹²¹ Divers journaux formulent ainsi le mérite de La Motte Le journaliste des *Nouvelles Littéraires* en tire la conclusion que l'adversaire de Madame Dacier se trouve «dans des circonstances où, selon Plutarque, un honnête homme est en droit de se louer lui-même»¹²²

Le contraste entre la modération moderne et l'humeur ancienne est encore renforcé de différentes façons, parce qu'on y ajoutait d'autres oppositions

116 MG mai 1715 p 55

117 JL 1715 t VI 2e partie p 416

118 JS 4/3 1715 p 141, qui cite la préface de *Corr*, p 10

119 L'opposition est principalement entre les deux chefs, mais leurs caractéristiques «détournent» quelquefois sur leurs partisans Comme La Motte, Terrasson est mesure et dit savoir combien sont droites les intentions de Madame Dacier, connaissant «mieux que qui que ce soit l'innocence de son admiration pour *Homere*» (JS 27/1 1716 p 53)

Par leurs ennemis, les Anciens sont souvent présentés comme un groupe «le peuple sçavant», «les grecs de ce pais», les «confédérez», les «partisans du divin Homère», etc, qui auraient comme trait commun «de ne pouvoir se défendre que par des injures» (JL 1715 t VI 1ere partie p 440) L'exception a cette règle serait Boivin, qui «ne mérite que des louanges sur sa moderation» (MT mai 1716 p 778), «a banni [de son ouvrage] les injures grossieres» (NL 5/10 1715 p 217), «écrit avec plus de politesse qu'on n'en peut attendre d'un Apologiste des Heros de l'Iliade» (JL 1715 t VII 2e partie p 307), et qui «s'il ne rejouit pas [] a la pudeur au moins de ne point semer son ouvrage d'injures à la Béotienne» (MG août 1715 p 84/5)

120 HC RL 1715 t X p 379

121 MT septembre 1715 p 1460, et JL 1715 t VI 2e partie p 412/3

122 NL 15/2 1716 p 128

Le journaliste de Trévoux le fait très explicitement «on lira avec plaisir les remarques réjouissantes que [La Motte] fait de sang froid sur quelques unes des injures que Madame Dacier lui a dites avec beaucoup de chaleur les remarques sont courtes, le recueil des injures remplit trois pages»¹²³ D'autres soulignent le caractère unique de chacun des combattants Madame Dacier, savante femme, traductrice du grec, était reconnue extraordinaire, mais La Motte ne serait pas moins exceptionnel, puisque «peu d'Ecrivains sont capables d'une pareille modération après des attaques si violentes»¹²⁴ Ces oppositions, toutes à l'avantage de La Motte, et exposées surtout par des journalistes soutenant les Modernes, ont été développées dans une comparaison fort détaillée, publiée par le *Mercure Galant* et reprise dans les *Nouvelles Littéraires* On y lit entre autres «La M par sa moderation méritoit que Me D le traitât plus doucement, Me D par ses expressions trop fortes semble avoir donné droit à M de la M de lui dire des choses desobligeantes, s'il pouvoit être permis de manquer de respect aux Dames quelque chose qu'elles fassent»¹²⁵ Il était en effet prévisible, que parmi toutes ces oppositions dues aux comportements et aux circonstances, on en arrive à parler de la différence existentielle entre ces deux personnes, occultée en grande partie par la célébrité qu'on avait, depuis longtemps, réservée à Madame Dacier Si Noémi Hepp la souligne peu, c'est sans doute par choix En effet, le statut de la femme ayant changé depuis Rigault, précédent historien de la question, il est devenu possible d'éliminer du débat ces considérations qui semblent dépassées Mais dès lors qu'il s'agit de rendre compte des intérêts contemporains, il ne faut pas effacer une partie des traces Les exemples donnés prouvent que, même dans le cas de Madame Dacier, la distinction femmes-hommes avait bien encore son importance, et si on veut écrire l'histoire de cette Querelle, on ne peut, d'après nous, négliger cet aspect de la question

3b *Une savante doit-elle être une «dame»?*

La différence de sexe, qui existe aussi entre les deux polémistes a eu des conséquences pour la façon dont on les a jugés Etre homme ou femme implique un comportement ou un autre, dans cette société-là Un homme fait et doit faire preuve de respect à l'égard d'une femme En cela La Motte se comporte comme il faut, tous s'accordent à le constater il «observe tous les égards et tous les ménagemens qu'exigent en pareil cas le respect dû au sexe et la plus scrupuleuse politesse»¹²⁶, il montre «tous les égards qu'un galant-homme doit à son beau sexe»¹²⁷, il la «traite par tout avec le respect

123 MT septembre 1715 p 1467

124 NL 4/5 1715 p 222

125 MG avril 1715 p 70, repris dans NL 1/6 1715 p 281

126 JS 3/6 1715 p 338

127 MG mars (I) 1715 p 328

dû à une Femme et à une Savante»¹²⁸ Les journalistes auraient cependant presque pu excuser La Motte, s'il avait été moins respectueux par rapport à ce qu'il devait et à ce que la société exigeait de lui – et il est d'autant plus méritoire selon eux, qu'il ait agi comme il l'a fait –, puisque Madame Dacier, elle, avait transgressé les règles en usant d'expressions jugées «trop fortes» La question est de savoir si c'étaient les femmes ou les personnes savantes, qui ne devaient pas les utiliser

Ces dernières, généralement des hommes, avaient bien l'habitude, lorsqu'ils polémisaient, de s'accabler les uns les autres sous les injures les plus explicites¹²⁹ Ni les injuriés, ni les spectateurs ne semblaient en être choqués Dans ce cas, où pour la première fois – probablement – une femme participe à ce jeu, cela est beaucoup moins toléré Les journalistes s'en font les témoins, à des degrés divers d'ailleurs

Le *Mercurie Galant*, qui s'adresse évidemment à un public plus vaste, moins spécialisée, et comprenant plus de femmes que le *Journal des Savants* par exemple, exprime clairement que les reproches sont adressés à la femme, et non pas à la personne savante Il fournit un petit dialogue sur cette question entre une «dame brune» et une «dame blonde», où «la brune» s'écrie «je voudrais seulement qu'en se saisissant des avantages que les hommes se sont réservés, [Madame Dacier] conservât toute la douceur, toute la modestie qui sont notre partage et qui nous siéent si bien»¹³⁰ Ce sont cette douceur et cette modestie féminines que Madame Dacier a abandonnées, au grand scandale de ces femmes bien dans les normes – imaginées par des hommes, probablement –, qui cependant ne lui contestent pas le droit au savoir

Les journalistes se plaignent, les uns plus explicitement que les autres, du fait que cette femme, tout en étant savante, ne soit pas restée une «dame» Elle aurait pu le rester en gardant ses distances par rapport à la polémique et à la terminologie que, venant de sa part, on devait interpréter comme injurieuse Pour mériter le qualificatif de dame, et le respect qui en est la conséquence, une savante doit se tenir aux mêmes règles que les autres femmes L'impression du contraire qu'avait pu donner l'admiration extrême devant l'intelligence et l'érudition de celle-ci, à l'origine de son classement à part, s'est trouvée fautive Dans le *Journal Littéraire*, un correspondant de Paris écrit «j'aurais voulu qu'une Dame eût paru une Dame dans ses Ouvrages, qu'elle eût par tout répandu les fleurs et les graces, et par conséquent qu'elle ne fût pas entrée dans les sentimens d'un Savant offensé»¹³¹ Il admet donc qu'un savant homme, étant offensé, peut s'exprimer ainsi, mais con-

128 JL 1715 t VI 2e partie p 383

129 Cf Wijngaards, op cit , p 195, n 21

130 MG avril 1715 p 165

131 JL 1715 t VI 1ere partie p 466

sidère que ce n'est pas le cas pour une savante, qui doit se tenir aux normes établies pour les femmes

Le manquement si regrettable à ces normes ne concerne que des questions d'ordre purement formel des fleurs peuvent être répandues sur n'importe quel fond, et on ne fait pas d'objections à ce que Madame Dacier se saisisse des avantages réservés aux hommes. C'était d'ailleurs cela qu'on avait admiré dès 1684 qu'elle avait vaincu hautement «nôtre sexe». Mais à l'époque et jusqu'en 1711 elle faisait encore montre de cette modestie qui, selon le journaliste des savants «luy est si naturelle, et qui accompagne si rarement un grand sçavoir»¹³². L'admiration lui était due, à ce moment-là, pour ses mérites, mais aussi pour son respect des normes, qui apparemment lui est devenu impossible en 1714, tant elle s'est sentie profondément choquée dans sa vénération d'Homère. Dans ces conditions, l'auteur anonyme d'une dissertation parue dans le *Mercuré Galant* ne peut plus parler de sa modestie que sur le mode ironique «l'extrême modestie de Madame Dacier promene sa charité par des chemins bien singuliers». Il suggère que Madame Dacier a dû injurier La Motte pour son bien, «de peur que ses éloges ne lui fassent tort et ne l'avilissent dans les tems futurs»¹³³.

Le contraste entre Madame Dacier et Monsieur de La Motte n'est donc pas seulement celui entre un auteur admirant les Anciens et un autre défendant les Modernes. Ce n'est pas non plus seulement l'opposition masculin-féminin. C'est surtout le contraste entre une femme perçue négativement et un homme jugé exemplaire, parce que l'une ne se serait pas tenue aux règles qu'elle avait à observer, alors que l'autre les aurait respectées scrupuleusement. Une fois la modestie abandonnée par Madame Dacier, et l'infraction constatée par le public, certains journalistes, rien que pour la mettre davantage dans son tort, accentuent encore les contrastes, et la décrivent de nouveau comme une véritable femme. Mais cette fois-ci ils la reclassent parmi les vieilles dévotes qui font également la joie de certaines comédies¹³⁴ et de leur public «l'outrage fait à *Homere* allume dans son coeur un zèle assez semblable au zèle Théologique»¹³⁵, «le zèle de Me Dacier pour son Idole s'exhale par des plaintes ameres, [il] la transporte, elle menace après avoir gémi»¹³⁶. Deux ans plus tard, à la parution de l'*Odyssée*, un journaliste rappellera comment elle avait proféré contre La Motte tout «ce que l'âge,

132 JS 11/5 1711 p 297, l'explication de la rareté de cette combinaison réside évidemment dans le fait que la plupart des savants, n'étant pas des femmes, étaient dispensés de modestie

133 MG février (I) 1715 p 218

134 On en trouve de telles aussi chez Van Effen, voir «Justus van Effen», p 38

135 JI 1715 t VI 2e partie p 383

136 MT septembre 1715 p 1471/2

le sexe et la pédanterie peuvent fournir d'aigreux, de piquante Ironie»¹³⁷, un autre pensera alors qu'«il est tems qu'elle *finisse sa carrière* Elle a toujours fait plus de dépenses en paroles, qu'en autres choses, et elle est à présent dans un âge à nous faire craindre, plus que jamais, la fécondité, si naturelle à la langue de son sexe»¹³⁸

Le «zèle de Me Dacier pour son Idole» se prêtait évidemment à être développé davantage, notamment dans des journaux moins intéressés par les aspects philologiques du conflit¹³⁹ Si un journal respectable comme le *Journal des Savants* pouvait dire qu'elle avait de la «passion» pour Homère, qu'elle le «chérissait»¹⁴⁰, certains autres vont plus loin L'*Histoire Critique de la Republique des Lettres* la dit «idolâtrément amoureuse»¹⁴¹, les *Nouvelles Littéraires* publient un texte anonyme dans lequel on suggère à Homère «d'épouser *Tanaquila Fabri* en reconnaissance de l'amour ardent qu'elle a pour lui»¹⁴², un autre texte, dans le même journal, présente Madame Dacier, «Nanon», préférant Homère à son mari et désespéré parce que son «amant» avait été «tronqué» par La Motte «elle auroit calmé son courroux, s'il n'eût châté que son Epoux»¹⁴³ Voilà un des commentaires les moins scientifiques qui soient sur ce que Madame Dacier devait considérer comme le chef-d'oeuvre de son érudition et la preuve définitive de son autorité de savante Celle-ci n'apparut certainement pas dans tout son éclat aux lecteurs de ce journal – du moins pas grâce à ces articles, où les journalistes lui font jouer un personnage familier aux lecteurs, mais correspondant peu à sa personnalité

3c Intérêt à attacher aux diverses réactions

Il ne faut sûrement pas prêter une égale importance aux dires de tous ces journalistes On peut penser que Madame Dacier elle-même aurait attaché plus de valeur au jugement bien pesé d'un *Journal des Savants* qu'aux moqueries publiées dans les *Nouvelles Littéraires* Mais nous devons, ici, tenir compte de l'ensemble des réactions et du fait que tant de journaux et tant de lecteurs se sont intéressés à la Querelle entre ces deux auteurs Le public intéressé dépassait largement le seul monde savant – soit à cause de l'enjeu, soit à cause des personnages entrant en scène Il convient donc, en rendant compte des réactions à la Querelle, de ne pas en exclure certaines, sous

137 NRL t X 1717 p 275

138 HCRL 1717 t XIII p 335

139 Hepp avait rangé à part le MG, comme étant le journal qui montrait l'autre visage, «léger et facile», de la Querelle (op cit , p 697/9), d'autres journaux aussi développent un badinage ressemblant

140 JS 3/6 1715 p 339

141 HCRL 1717 t XIII p 330

142 NL 15/6 1715 p 312

143 NL 4/5 1715 p 215

prétexte que leur valeur scientifique serait moindre. Mais il est certain que leurs points de vue diffèrent beaucoup. Si jusqu'ici nous en avons parlé comme d'un ensemble cohérent, c'est qu'il nous a paru que les différentes réactions aux agissements de Madame Dacier se complètent, et ne se contredisent pas¹⁴⁴. Elles expriment dans leur totalité une forte surprise devant cette dame qui, célèbre et au-dessus de certaines lois grâce à sa réputation de savante, ne se tient pas – pendant un moment – à une des règles qu'elle doit toujours observer en tant que femme.

Le degré de surprise varie à partir du *Journal des Savants*, qui ne considère pas Madame Dacier comme grossière mais remarque quand même, d'un ton satisfait, «cette politesse d'expression et cette justesse de raisonnement qui forment le caractère propre de cet illustre Académicien»¹⁴⁵ qu'est La Motte, jusqu'aux *Nouvelles Littéraires* qui corrigent la soi-disant grossièreté par des propos quasi licencieux. Les autres journaux se placent, à des points différents, entre ces deux extrêmes.

C'est par les différentes fonctions qu'ils s'attribuent¹⁴⁶ que les journalistes se situent différemment par rapport à la Querelle. Le *Journal des Savants*, les *Mémoires de Trévoux* rendent compte, assez objectivement, de chacun des ouvrages qui paraissent dans le cadre de cette polémique. Le *Journal Littéraire* met davantage l'accent sur les désaccords, avec une certaine joie et d'un ton parfois ironique, pour mieux les faire ressortir, il rapporte en plus les opinions d'autres journalistes. Les avis des collègues sont répétés également dans les *Nouvelles Littéraires*, qui notamment se délectent à copier les textes parus dans le *Mercure Galant*. Celui-ci, au lieu de donner des comptes rendus des ouvrages, a ouvert ses colonnes à tous ceux qui ont quelque chose à dire sur la Querelle, de préférence en vers. Les rédacteurs des deux derniers journaux semblent apprécier la Querelle pour elle-même. Souvent ils commencent leurs articles par les mêmes types de formules dans lesquelles ils expriment leur joie que la «guerre» ne se ralentit point, qu'on

144 Contrairement, d'après nous, aux déclarations qui concernent l'enjeu «officiel» du débat. Homère. A son propos les rédacteurs manifestent moins de consensus, même à l'intérieur d'un même journal – ce qui dans le MG est parfaitement volontaire «quoy que j'aye fait ma déclaration le mois dernier en faveur de M. de la M. [] je ne laisseray pas de présenter au Public ce qui me sera adressé dans la suite par le party contraire» (MG mars (I) 1715 p 3/4). C'est ce que le journaliste appelle observer «régulièrement les articles de neutralité auxquels je m'engage» (MG avril 1715 p 70).

145 JS 26/8 1715 p 529

146 Nous n'allons pas les détailler pour chacun de nos périodiques. Mais si les rédacteurs du JL se voient comme les «secrétaires du Public» (JL 1715 t VI 1^{re} partie p 483), ce n'est pas le cas pour celui du MG, qui, dans cette période, s'excuse plusieurs fois pour avoir fait un *Mercure* «si sçavant, que j'aurois peur de vous ennuyer et de vous fatiguer si je faisais avec vous de nouveaux frais d'érudition» (MG avril 1715 p 202).

est dans l'attente de quelque grand coup, que la dispute s'échauffe de plus en plus et qu'on n'en verra pas sitôt la fin grâce au fait «qu'il se trouve dans les deux partis assez de gens qui se plaisent à fomenter la division entre leurs Chefs»¹⁴⁷. Ils entretiennent visiblement une atmosphère guerrière. Le public manifeste son contentement, à la joie des journalistes qui se hâtent d'en publier les témoignages, comme celui de ce lecteur qui se déclare «bien aise de ce que la dispute ne s'est pas terminée aussi vite qu'elle auroit dû l'être»¹⁴⁸.

Ce sont ces mêmes journalistes, ceux qui s'intéressent plus à la Querelle qu'au contenu du débat, qui s'attachent aussi le plus à noircir Madame Dacier pour des questions de forme, et à blanchir, si besoin était, La Motte. Le *Mercur Galant*, qui est destiné aux «Dames et [à] tous les honnêtes gens qui ne cherchent qu'à s'amuser»¹⁴⁹, mais les *Nouvelles Littéraires* également, à cause des emprunts, montrent qu'ils savent tirer profit de la situation conflictuelle vécue par une femme. En même temps ils se sentent les représentants d'une société dont Madame Dacier a enfreint les règles, ce qui leur donne une occasion de moraliser et de la traiter en personnage de comédie. Le *Mercur Galant* surtout saisit cette occasion – ou bien en moralisant par la négative, c'est-à-dire en ironisant et en ridiculisant (comme nous venons de le voir), ou bien en sermonnant Madame Dacier par des réflexions indirectes. Ainsi il déclare que les gens de lettres «doivent étudier l'art de se combattre les uns les autres sans blesser la charité, sans manquer aux devoirs de la société»¹⁵⁰, et qu'un «franc Moderne» est appréciable parce qu'«il a toutes les qualitez requises pour la société»¹⁵¹.

Si durant les quelques mois que dure la Querelle d'Homère, les journalistes mettent au point leur position à l'égard des Anciens et des Modernes, certains en profitent pour préciser – plus ou moins explicitement – quel est le rôle que la société impose aux femmes : on peut être savante et célèbre, mais il faut aussi être modeste. Les journalistes aiment bien citer Madame de Lambert, qui s'est exprimée aussi dans cette Querelle (dans une correspondance avec le P. Buffier, publiée par celui-ci) Femme pourtant célèbre¹⁵², et par là témoin intéressant, elle avait écrit à son correspondant : «je sai demeurer à ma place, je ne dois que vous écouter et me taire»¹⁵³. Dans la presse on la proposerait presque comme exemple à Madame Dacier.

147 NL 5/1 p 7/8, 6/4 p 151, 4/5 p 224

148 MG juillet 1715 p 121

149 MG octobre (I) 1715 p 147/8

150 MG mai 1715 p 56

151 MG août 1715 p 195

152 Mais elle l'était par son salon, ce qui était plus accepté que de l'être par la polémique. Ce salon fut fréquenté, après la réconciliation, par les Dacier et La Motte.

153 NL 29/6 1715 p 369. Dans cette même lettre, Madame de Lambert, qui dit estimer infiniment Madame Dacier – «notre Sexe lui doit beaucoup, elle a protesté

Quel a été l'effet obtenu par les journalistes? C'est ce qu'il importe de vérifier. Il ne suffit pas de décrire le moment de la Querelle, il faut voir aussi les suites qu'elle a eues pour Madame Dacier elle-même, et pour la réputation que lui ont faite d'autres journalistes.

4a *Après la Querelle*

Est-ce que Madame Dacier fut convaincue? C'est ce que peut montrer sa publication suivante : une fois la paix, «sans doute, sincère, ferme et durable»¹⁵⁴, signée, elle publie sa traduction de l'*Odyssée*, qu'elle aurait gardée un certain temps en réserve¹⁵⁵.

Dans la préface à cette traduction, elle exprime des idées semblables à celles contenues dans la «Préface» de l'*Iliade*, qui avaient suscité la traduction de La Motte, sa propre réaction, la colère des Modernes et toute la Querelle. Ni ses adversaires, ni les journalistes ne l'auront donc fait changer d'opinion. Ces idées sont, en outre, mises en oeuvre dans la traduction. Par conséquent, certains journaux ont dû constater le peu d'influence qu'ils avaient eu. Les *Mémoires de Trévoux* se bornent à faire l'annonce de son *Odyssée*¹⁵⁶, sans doute pour éviter de se prononcer. L'*Histoire Critique de la République des Lettres* constate que cette traduction est «aussi enflée et aussi fardée, que celle de l'*Iliade*, et [que] le commentaire est dans le même goût [] partout le même entêtement, pour ne pas dire le même aveuglement»¹⁵⁷. Le *Mercure Galant* ironise et se déclare «bien édifié de voir, que la révolte des modernes confédérés contre Homère, n'ait point ébranlé le courage de sa généreuse Interprète»¹⁵⁸.

Mais si la critique sur le fond n'a pas eu de résultat, celle concernant la forme, qui semblait peser plus lourd pour ceux qui la formulaient, a eu un effet certain. Comme elle l'avait fait dans toutes ses préfaces précédentes, mais non dans les *Causes de la Corruption du Goût*, Madame Dacier utilise, en préfaçant l'*Odyssée*, une formule qui montre la conscience qu'elle a de devoir montrer sa modestie féminine. Le *Journal des Savants* ne peut que la citer avec approbation : «je ne dis cela qu'avec beaucoup de défiance de mon jugement : car il pourroit peut-être arriver que quelque sçavant homme me

contre l'erreur commune qui nous condamne à l'ignorance» –, déclare aussi qu'elle apprécie le fait que Madame Dacier «a su associer l'érudition et les bienséances». Elle fait référence au passé probablement parce qu'elle considère bien les «injures» comme des injures, même si elles ont pu servir à lui soulager le coeur (id., p. 370).

154 HC RL 1716 t XII p 381

155 NL 18/1 1716 p 42. Madame Dacier «ne donnera point encore son *Odyssée* d'Homère que le Public témoigne souhaiter, elle attend, dit-on, le retour du bon tems et du bon goût»

156 MT novembre 1716 p 2125

157 HCRL 1717 t XIII p 330

158 MG, janvier 1717 p 2

feroit voir que je me trompe Mais je dis ce que je sens, toute preste à me dedire, quand on me montre que j'ai tort»¹⁵⁹ Est-ce grâce à cette formule, en effet magique, que ce journal qui avait semblé convaincu par les arguments des Modernes, se declare de nouveau pour Madame Dacier? Le journaliste la présente d'ailleurs comme si le public ne la connaissait pas encore, et qu'elle recommençait à zéro «quels éloges ne mérite donc pas Madame Dacier, qui s'élevant au dessus des occupations ordinaires à son sexe, a eu le courage de faire un pareil projet, et la constance de l'exécuter?» Curieusement, il la loue dans des termes à faire croire que c'est elle-même aussi qui, de son côté, aurait été convaincue par les écrits des Modernes Il assure qu'elle est «fort éloignée d'avoir une déférence aveugle pour les autoritez soutenues même des plus grands noms» (puisqu'elle combat Platon et Longin), qu'elle «sacrifiera toujours volontiers à ce qui lui paroitra plus conforme à la droite raison, les préjugés les plus favorables aux anciens»¹⁶⁰ Les *Nouvelles Littéraires* présentent aussi un revirement complet selon ce journal, Madame Dacier a «parfaitement rempli l'attente des gens de lettres, qui admirent également l'élégance de sa traduction, et l'érudition des observations dont elle a eu soin de les accompagner»¹⁶¹ Le *Journal Litteraire* réagit en deux étapes Tout d'abord, à chaud, il utilise le ton mordant qu'on lui connaissait dans la Querelle¹⁶² «c'est toujours le *Divin Homère*, et ceux qui disent le contraire n'ont pas le sens commun»¹⁶³, deux ans plus tard cependant on le voit rendre «justice au mérite de Me Dacier Nous osons assurer, que ce dernier Ouvrage confirmera le Public dans l'Opinion avantageuse, qu'il a de cet Auteur»¹⁶⁴

Ainsi, Madame Dacier termine sa carrière – l'*Odyssee* sera sa dernière traduction – sur une note moins discordante que celles provoquées, indirectement, par l'*Iliade* La fin est heureuse, provisoirement Il faut attendre sa mort et les biographies publiées par la suite, pour avoir une réponse à notre question subsidiaire quel a été l'effet de cette Querelle, à laquelle tant d'attention journalistique avait été consacrée, sur l'image «definitive» que fixeront d'elle d'autres types d'ouvrages? Sera-t-elle à jamais une femme ou une traductrice, une vieille idolâtrant un vieillard, ou une savante parmi les savants, et qui aurait le droit à la polemique?

159 JS 18/1 1717 p 44

160 JS 4/1 1717 p 3/5

161 NL 6/3 1717 p 147

162 Voir plus haut, p 214

163 JL 1716 t VIII 2e partie p 473/4

164 JL 1718 t X 1ere partie p 65

4b *Importance finale de la Querelle*

En 1720, la mort de Madame Dacier et la tendance des journaux vers les sommes et les synthèses¹⁶⁵ provoquent la parution de plusieurs récapitulations de sa vie. Les plus importantes pour nous sont deux articles nécrologiques concernant Madame Dacier, un autre sur son mari, mort deux ans après elle, et un article paru en 1744, où l'on passe en revue toute la Querelle d'Homère. Dans ces différents cas, les journalistes se basent visiblement et ouvertement sur des articles parus plus tôt, choisis parmi ceux dont nous venons de parler.

Le dernier paru de ces textes, la récapitulation de la Querelle, publiée dans la *Bibliothèque Française*, est celui qui rend le plus fidèlement les faits. Il s'insère dans une série d'analyses de toutes les traductions du grec qui existaient à l'époque. Le journaliste décrit et compare d'abord les traductions de l'*Iliade* par Madame Dacier et La Motte, constate que la première est la seule qui se lise encore, puis décrit avec force détails la Querelle, qui avait «longtemps occupé nos Savans, et amusé le Public». Les attitudes de Madame Dacier à l'égard d'Homère et de La Motte, qui avaient divertì les journalistes précédents, n'ont pas échappé à celui-ci – ni son «idolâtrie» d'Homère «jamais amant passionné n'a trouvé tant de graces dans l'objet de son affection, que Madame Dacier en trouve dans Homère», ni sa «grossièreté» à l'encontre de La Motte jamais non plus «Homère dans ses deux poèmes n'avoit tant fait prononcer d'injures par ses héros, que la savante Dame en répand dans son livre contre M de la Motte et ses partisans». Rétrospectivement, l'auteur se demande «pourquoi recourir à des vivacités capables de nuire à la meilleure cause?»¹⁶⁶ Il se le demande, sans apporter de réponse, et sans moraliser comme l'avaient fait les contemporains de Madame Dacier. Pour moraliser, il est trop tard maintenant. Ce journaliste se distingue aussi des prédécesseurs en prenant ses distances par rapport à certains commentaires trop inspirés par la féminité de la savante. C'est à propos de ceux-là sans doute qu'il dit «la plûpart montrent de l'esprit le bon goût règne dans plusieurs presque tous amusent, mais peu instruisent du fond de la dispute»¹⁶⁷. Cet article rend assez fidèlement le déroulement de la Querelle, le rôle de Madame Dacier et les réactions personnelles que celui-ci a suscitées,

165 Cf Labrosse, *Rétat*, art cit, p 50

166 BF 1744 pp 34, 37, 56, 90

167 BF 1744 p 131. Plus tard encore, les journaux rappelleront de temps en temps cette Querelle d'Homère – par exemple à l'occasion de la nouvelle traduction de l'*Iliade*, par Bitaupe, parue en 1764. Les *Aff* préfèrent alors laisser la «cette inutile et vieille querelle» (23/1 1765 p 14), les *MT* considèrent que ce fut une «procédure bizarre» (janvier (II) 1765 p 293), l'*AL* cite le nouveau traducteur qui avait indiqué lui-même aussi bien les fautes de La Motte, que les faiblesses de Madame Dacier (1764 t VII p 293)

mais l'auteur ne ressent plus le besoin de s'engager très subjectivement dans l'affaire

Dans les articles nécrologiques par contre, qui concernent toute sa vie, la part de la Querelle est réduite. Le conflit n'avait occupé que deux ans et n'avait été occasionné que par une seule de ses œuvres. Et dans un pareil texte, intitulé «éloge», on préfère ne pas insister sur les événements déplaisants. Néanmoins, le lecteur est encore surpris du peu de place que la Querelle d'Homère a fini par occuper dans ce qui est censé représenter la vie de Madame Dacier – aussi bien selon le *Journal des Savants* que selon les *Mémoires de Trevoux*. Les deux périodiques retracent bien sûr, puisqu'elle était «la plus savante femme qui soit et qui fut jamais»¹⁶⁸, sa jeunesse, le rôle de son savant père, l'étonnement qu'elle provoqua dans le monde savant, son mariage avec un savant, le succès de ses traductions, et toute sa carrière jusqu'aux derniers honneurs qui lui étoient. Pour ce faire, les journalistes se basent très nettement encore sur des articles antérieurs, auxquels notamment le *Journal des Savants* renvoie en toutes lettres. Mais on apprend aussi beaucoup de choses nouvelles : un astrologue aurait vu, dès la naissance de la petite Anne, «une fortune et un éclat qui ne peuvent convenir à une fille»¹⁶⁹, c'est par hasard, lorsqu'elle assistait, en faisant de la tapisserie, aux leçons que Le Fèvre donnait à son fils, que le père aurait découvert les talents de sa fille – celle-ci aurait été «très-fâchée d'avoir tant parlé, car dès ce moment elle fut assujettie à des leçons réglées»¹⁷⁰, elle aurait avoué «qu'une partie de son dépit venoit du retranchement des amusemens de son âge et de son sexe, que les ouvrages d'une Demoiselle lui permettoient auparavant sous une mere tendre, et que l'assiduité à l'étude lui interdit aussi-tôt sous un pere vigilant»¹⁷¹, puis, en 1693, devenue mère, elle aurait jugé «que l'ouvrage le plus important pour elle et le plus nécessaire, c'étoit de s'appliquer à continuer l'éducation qu'elle avoit déjà commencé de donner à une fille et un fils que Dieu leur avoit donnez»¹⁷²

168 JS 9/12 1720 p 601

169 MT janvier 1721 p 90. Cela est tombé dans le domaine public un peu tard, mais n'était pas forcément imaginé pour les besoins de la cause. À la naissance de Christine de Pizan, l'astrologue qu'était son père, avait vu des choses semblables (communication de C. Hogetoorn)

170 MT janvier 1721, p 91

171 JS 9/12 1720 p 594. On se demande quelle a été la source de ce journaliste, elle n'est pas précisée. Quelques siècles plus tôt, Christine de Pizan avait eu – selon ses propres dires – les réactions contraires «grâce à son père, Christine reçoit une éducation intellectuelle assez poussée, bien que sa mère rappelle sa fille aux occupations domestiques trop souvent à son gré» (Hogetoorn, C., «Christine de Pizan, auteur à la mode?», dans *Rapports – Het Franse Boek* 1983 (53) p 142)

172 MT janvier 1721 p 101, plus tard, la BC se mettra à gloser sur la date de naissance de sa première fille, qui aurait pu ne pas être de M. Dacier. Celui-ci serait

Beaucoup de ces éléments ajoutés maintenant concernent sa vie privée, qui avait été semblable à celle de nombreuses autres femmes. Ce sont des éléments impropres s'il s'agit de décrire la vie d'une savante, célèbre et donc différente des autres femmes. En effet, ces éléments n'avaient pas eu de place dans les articles écrits durant sa vie. C'est après sa mort que se manifeste cette tendance à la ramener au niveau de la femme moyenne. Maintenant qu'on ne peut plus la corriger, on peut la décrire comme on aurait voulu qu'elle ait été.

Il est vrai qu'elle-même n'a jamais voulu faire croire qu'elle n'était pas femme. Elle avait exprimé tout haut sa douleur de mère dans sa «Préface» à l'*Iliade*¹⁷³, par exemple. Mais aurait-elle vraiment ressenti le besoin de montrer qu'elle n'était pas différente des autres? C'est une femme qui l'a dit, la présidente Ferrand, qui déclare admirer «encore plus Madame Dacier dans ses talents domestiques que dans ses livres»¹⁷⁴. Mais on est frappé de constater que la presse se saisit ainsi de sa vie privée, en lui donnant un sens supplémentaire. Jusque-là ni elle-même ni les journalistes ne l'avaient mise en avant, puisque c'était par son travail qu'elle avait joué un rôle¹⁷⁵.

Il faut préciser que les remarques précédentes concernent en premier lieu les *Mémoires de Trévoux*. Le *Journal des Savants*, lui, met plus d'accent – relativement – sur ce qui distingue Madame Dacier des autres. Il développe à nouveau la comparaison avec les hommes, cite son père, qui par sa fille avait voulu leur faire honte, et Bayle, qui s'était avoué vaincu. Le journaliste du *Journal des Savants*, jouant un peu la première surprise, s'intéresse beaucoup, en proportion, aux premiers travaux de «Mademoiselle Le Fèvre» qui auraient fait beaucoup d'honneur «à un homme consommé dans les

peut-être son second mari, après un mariage, gardé secret, avec un certain Lesnier. Certaines biographies ultérieures se pencheront sur ces problèmes, ainsi que sur celui de la conversion du couple Dacier au catholicisme peu avant 1685 : auraient-ils été attirés par la récompense pécuniaire? (voir notamment Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire Historique et Critique* Amsterdam/La Haye, 1750 t II, et aussi Farnham, op cit., p 24)

173 Voir plus haut, p 202

174 Voir Bonnefon, P., «Une lettre de la Présidente Ferrand sur Madame Dacier», dans *Revue d'Histoire littéraire de la France* 1906 (13) p 328

Il est certain que les femmes n'ont pas été les plus acharnées à prendre la défense des travaux de Madame Dacier : ni la Marquise de Lambert, ni la Présidente Ferrand, ni même la Reine Christine de Suède qui lui avait écrit en 1678 «Mais vous de qui on m'assure que vous êtes une belle et agreable fille, n'avez-vous pas de honte d'être si savante?» Les MI citent cette lettre dans leur nécrologie de janvier 1721 (p 114)

175 On en est frappé, mais on n'en est pas étonné : cette façon de détourner l'intérêt de la production savante ou littéraire vers la vie privée, est beaucoup plus générale par rapport aux femmes qu'aux hommes, et ce jusque loin dans le XXe siècle (voir aussi «Madame Dunoyer», p 91)

Lettres»¹⁷⁶ Il montre par là qu'on n'a jamais vraiment dépassé ce stade de l'étonnement, et que tous les travaux de Madame Dacier n'ont pas habitué le public aux femmes savantes. Les *Mémoires de Trévoux* de leur côté ne la comparent pas aux hommes, déclarent au contraire que «les talens de son esprit étoient inférieurs aux qualitez de son coeur» – toujours prisées chez une femme – notamment à sa «modestie»¹⁷⁷. Selon ce journal elle est plus femme que savante et il souligne ses ressemblances avec les autres femmes, qui lui donnent droit de nouveau à être traitée avec cette galanterie qui leur est réservée habituellement «ceux qui ne la connoissoient point, ne pouvoient découvrir en elle qu'une femme ordinaire qui ne sçavoit que garder les bienséances de son sexe»¹⁷⁸. Si les deux approches – la présentation de la savante comme jeune fille prodige ou comme femme au foyer – ne sont pas adéquates à la personne qu'était devenue Madame Dacier, il faut avouer que leur portée est nettement positive, comme il se doit dans ces circonstances.

Mais dans cette optique, il était encore moins possible qu'il ne l'avait été aux contemporains d'apprécier beaucoup le moment où elle abandonna sa modestie. Ce moment, on pourrait le considérer comme le point culminant de sa carrière : c'est alors qu'elle se mesurait vraiment, sans s'excuser, avec ses collègues. Après sa mort, cet épisode est traité très différemment de ce que nous avons constaté dans les réactions contemporaines. Les termes d'«injure» et de «grossièreté» sont absents, et le traité des *Causes de la Corruption du Goût* est même défini maintenant un «juste volume» par lequel Madame Dacier répondit à La Motte¹⁷⁹, et où «elle découvrit les sources des faux jugemens que les Critiques Modernes ont portez de ce grand Poète»¹⁸⁰. Est-ce parce qu'on la présente de nouveau comme une femme? Est-ce grâce à sa réconciliation avec La Motte, à sa modestie revenue dans la préface de l'*Odyssee*, ou à sa mort? Dans les *Mémoires de Trévoux*, on fausse l'histoire, au point de dire que «cet ouvrage fut reçu avec un grand applaudissement, et [qu'] un des meilleurs juges sur ces matieres lui donna cet éloge, que c'étoit un excellent traité de Rhétorique et de Poétique»¹⁸¹.

Dans les deux éloges, le développement de la Querelle est ensuite rapporté avec beaucoup de circonspection : ce n'est même pas appelé une «querelle». Qu'il s'agisse ici d'une adaptation à l'occasion, et qu'on n'ait pas tout à fait oublié la polémique, était bien prouvé par l'article paru en 1744 dans la *Bibliothèque Française*, et même plus tôt, à la mort du mari de Madame

176 JS 9/12 1720 p 594/6

177 MT janvier 1721 p 107

178 Id., p 110

179 JS 9/12 1720 p 603

180 MT janvier 1721 p 104/5

181 Id., p 105

Dacier, deux ans après la sienne On parle alors de cette « guerre qui a divisé long-tems la République des lettres »¹⁸² Ici de nouveau, on s'adapte à l'occasion le mari avait été peu mêlé à la Querelle Mais cette nécrologie de Monsieur Dacier décrit amplement combien il avait regretté sa savante épouse, car « il s'étoit fait une douce et longue habitude de la compagnie de Me Dacier. Il trouvoit en elle une femme aimable, que des études sérieuses n'éloignoient point des soins qu'elle devoit d'abord à son domestique » Cependant, ce journaliste admet que même dans son ménage, elle avait d'autres mérites encore De nouveau, ne parlant plus d'elle comme d'une femme, et utilisant pour la désigner un terme masculin, il lui attribue une fonction masculine. « c'étoit pour lui un ami fidelle qu'il pouvoit consulter dans tous ses doutes, et qu'il ne consultoit jamais inutilement »¹⁸³ Le raisonnement se fait en sens inverse de celui tenu par les *Mémoires de Trévoux*: ceux-là parlaient de la femme savante pour aboutir à la véritable femme, ici on part de l'épouse pour dire qu'elle était en plus savante Sa science semble être plus acceptable en étant mise au service d'un homme¹⁸⁴

5a *L'exigence de qualités féminines*

Des biographies de tous ordres seront basées – en partie¹⁸⁵ – sur ces éloges. Mais leurs auteurs ont étudié également l'article datant de 1744 sur la Querelle, et ils ont, en général, pris la peine de réconcilier entre eux les deux éloges de la savante femme et la description de la querelleuse

Cela équivalait à un tour de force impressionnant: ils commencent par l'attaquer, puis ils trouvent une raison pour l'absoudre quand même La Porte dit par exemple que Madame Dacier « presse avec la dernière vivacité ses Adversaires » lorsqu'elle combat pour Homère, mais que, par contre,

182 BF 1723 t I 1ere partie p 13

183 BF 1723 t I 1ere partie p 22

184 La différence de niveau constatée autrefois par Boileau (voir plus haut, p 196) n'est plus relevée évidemment dans ces circonstances

185 Souvent leurs auteurs mentionnent qu'ils ont « cru pouvoir emprunter » les principaux traits de la vie de Madame Dacier au « Journal de Trévoux et à d'autres Ecrits Périodiques du temps, source ou les Ecrivains qui viennent après eux ne doivent point rougir de puiser » (La Porte, op cit , t II p 411, copie par Imbert de la Platière, *Galerie Universelle Madame Dacier* Paris, s d , p 21) Les biographes puisent aussi dans les *Mémoires* de Saint-Simon, mais celui-ci a utilisé, pour décrire Madame Dacier, des formules assez proches de celles des MT et de la BF

Une autre source a été Cartaud de la Villate, *Essai historique et philosophique sur le goût* (Paris, 1736, réédité dans Krauss, op cit) Celui-ci est très négatif sur Madame Dacier en sa personne se reuniraient selon lui « la foiblesse de son sexe, et la férocité des sçavans du Nord, dont il résultoit le grotesque du monde le plus amusant », d'après lui « il sied aussi mal à une femme de s'hérisser d'une certaine érudition, que de porter des moustaches » (cité d'après la réédition de 1960, t I, p 262) L'ouvrage

s'il s'agit d'elle-même «elle n'emploie d'autres armes que la modestie»¹⁸⁶. Madame de Genlis trouve d'abord les injures employées par Madame Dacier inexcusables, ensuite elle nous assure qu'«elle étoit d'ailleurs remplie de bonté et même de modestie»¹⁸⁷. D'après Michaud «le zèle de la bonne cause entraîna Madame Dacier au delà des bornes que le goût et la politesse prescrivent», mais ensuite il déclare ce zèle «bien pardonnable en faveur d'une cause qui alors avait grand besoin d'appui», et affirme que d'ailleurs «Madame Dacier ne sortait jamais des bornes de la modestie» même «si elle parut s'oublier un moment»¹⁸⁸. On constate l'importance, de nouveau, du terme «modestie» dans ces jugements¹⁸⁹. Les contemporains l'avaient sermonnée d'en avoir manqué au moment de la Querelle, mais la postérité l'approuve pour en avoir manifesté suffisamment, si l'on considère l'ensemble de sa vie. Cette condition de modestie étant remplie, Madame Dacier a pu garder une solide réputation de savante jusqu'au XIXe siècle.

Cette réputation ne semble pas avoir trop souffert, dans l'ensemble, des «injuries» exprimées lors de la Querelle et de la «grossièreté» discernée par les journalistes. Mais on se demande si la réputation de savante féminine, typiquement féminine même, qu'on lui décerne, correspond à la réalité vécue de celle qui a écrit les *Causes de la Corruption du Goût*. Et puis, au cas où elle correspond à la réalité, dans quelle mesure est-ce qu'elle correspond

de Cartaud a été utilisé par Irail, pour ses *Querelles littéraires* (Paris, 1761, t II, p 305/19). Irail tire la conclusion que Madame Dacier est morte des suites de la Querelle elle aurait conservé «un fond de chagrin qui abrégéa ses jours» (p 317).

D'autres ont réagi pour défendre Madame Dacier d'après le Père Castel, «le fait [qu'elle aurait été trop hommée] est faux et Madame Dacier avait l'air du monde autant qu'une autre. Mais c'est un abbé qui fait le procès à une dame, de n'avoir pas eu la plus honteuse des faiblesses de son sexe. Ne semble-t-il pas que toutes les femmes lui doivent un tribut d'amabilité, et qu'une femme hommée lui manque de respect?» (*Lettre de M^{xxx} à Madame la Princesse de ^{xxx} au sujet des Essais historiques et critiques sur le goût* Paris, 1736, cité d'après Krauss, op cit , t II, p 16).

186 La Porte, op cit , p 416/7, copie par Imbert de la Platière, op cit p 28

187 Madame de Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française* Paris, 1811, p 259. Il est à remarquer que les commentateurs féminins n'ont pas forcément des positions opposées à celles des hommes.

188 Michaud, op cit

189 Quelques biographes échappent à ce schéma «accusation – absolution». La Harpe, «révolté qu'une femme écrive d'un ton si peu décent» et «fâché» qu'elle dégrade son sexe et la science, ne veut point l'excuser (*Lycee, ou Cours de Littérature ancienne et moderne* Paris, an VII, t I, p 243/4). Briquet n'a pas besoin de l'excuser, car selon elle le *Corr* est «rempli d'analyses exactes, de vues saines, de réflexions fines et de sages critiques», et «fut reçu avec un applaudissement général». Elle suit, en les enjôvant, les éloges prodigués par les M1 à la mort de Madame Dacier (op cit , p 103) sans s'occuper de l'article de la BF de 1744, pour La Harpe, c'est l'inverse.

à ses aspirations? Est-ce qu'elle n'aurait pas été obligée de s'adapter? Questions vaines, auxquelles on ne trouvera pas la réponse vraie

Toujours est-il qu'au XIX^e siècle sa féminité formera un problème bien plus intrigant encore pour les commentateurs. À partir de remarques faites par des contemporains, la relation entre les époux Dacier sera matière à des développements importants, comme celui de Guiraudet dans son ouvrage *De la Famille, considérée comme l'élément des sociétés*. Il s'y élève avec force contre les prétentions des femmes à entrer dans la carrière des sciences et des arts, mais il excepte ainsi de sa censure la savante Dacier. « Respectable et docte Dacier! tu remplis avec autant de distinction que de zèle les devoirs d'épouse et de fille, quand, attachée au double joug de l'hymen et de la science, tu traças, à côté de ton époux, les pénibles sillons de la critique, et que vous défrichâtes ensemble les champs épineux de la philologie, pénible labeur, auquel ton père avait façonné tes premiers ans! Que d'autres te louent d'avoir été femme savante, je t'admire et te loue bien plus encore, parce que tu n'as été savante que pour mieux remplir ta qualité de femme. Quelle que soit ta réputation, tu seras plus justement célèbre pour cette soumission aux vœux d'un père, aux goûts d'un époux, que par la manière dont tu remplis ta part dans cette érudite association. »¹⁹⁰ Rigault de son côté, se montre ému de la façon dont Madame Dacier cite « affectueusement, pour s'en appuyer, l'opinion de son mari, qui lui rend hommage pour hommage dans sa traduction d'Horace. Avant leur mariage, ils aimaient déjà à se citer l'un l'autre et, comme on a dit, à se faire la cour sous le couvert des anciens. Le mariage ne suspendit, on le voit, ni leur affection, ni leurs citations mutuelles »¹⁹¹

À la même époque, se pose avec plus d'acuité que jamais la question de la beauté de Madame Dacier. En 1840, Lacretelle décrète que « Madame Dacier n'avait pu mettre l'érudition en honneur parmi les femmes, parce qu'elle avait manqué des grâces de son sexe »¹⁹². Nous avons eu peu d'occasions de parler de cet argument inattendu, parce que les journalistes consultés ne l'ont guère employé¹⁹³. Ils vivaient dans un siècle où l'esprit pouvait pallier à un éventuel manque de beauté, et d'ailleurs ils étaient trop occupés à dénoncer les injures.

190 Cité d'après Prudhomme, op cit , t II p 222/3

191 Rigault, op cit , p 361

192 Lacretelle, C de, *Testament philosophique et littéraire* Paris, 1840, t II, p 248

193 C'était son ennemi posthume, Cartaud de la Villate, qui avait considéré que « son extérieur avoit un certain air de bibliothèque peu galant » (voir Krauss, op cit , t I p 262), alors que la Reine Christine la trouvait trop belle pour être savante (voir plus haut, p 220, n 174). Ce ne sont pas des témoignages, mais des indications qui montrent que la modestie n'était quand même pas tout à fait la seule qualité appréciée dans une savante.

Même au XIXe siècle cependant, le défaut de beauté, comme celui de modestie, pouvait, selon Sainte Beuve, être pardonné, pourvu qu'il eût une compensation. Ayant vu son portrait, il s'était demandé. «Madame Dacier était-elle jolie?», et il s'était répondu «il n'est pas à croire qu'elle le fût». A ses yeux, elle a pourtant pu se racheter grâce à son «air de noblesse, d'ardeur sérieuse et de bonté»¹⁹⁴. Cette image de Madame Dacier, léguée par le XIXe siècle, a eu un certain impact. La Querelle n'y joue plus aucun rôle, et on peut conclure que son influence sur la réputation de Madame Dacier n'a pas été vraiment définitive.

Cependant nous pensons avoir démontré qu'au XVIIIe siècle, le fait que l'un des polémistes fût une femme présentait un intérêt considérable pour certains des journalistes qui assistaient à la Querelle, et pour un certain public sans doute. En outre, les arguments avancés dans cette Querelle eurent des répercussions. La publication suivante de Madame Dacier s'en ressentit, ainsi que, dans certaines publications sur elle, faites de son vivant, et après sa mort, la façon de la décrire et d'adoucir les effets de son attitude. Dans une description de la Querelle, ces aspects ne peuvent pas être passés sous silence.

5b. *Comment parler des femmes?*

Tout cela n'a évidemment pas pour but d'infirmer les conclusions tirées par Noémi Hepp à propos du rôle et de l'influence d'Homère à cette époque, tels qu'ils apparaissent à travers les activités de Madame Dacier. Nous avons eu plutôt l'intention de montrer les difficultés liées à l'historiographie concernant les femmes hors du commun, dont les travaux s'insèrent dans un monde masculin.

En confrontant les travaux d'historiographie sur la Querelle à ce qui s'écrivait dans la presse de l'époque, on se rend compte de l'évolution des mentalités – dans ce domaine comme dans d'autres. L'élimination du faux argument du sexe des auteurs et l'accent mis sur le contenu – pratiqués par Noémi Hepp – correspondent bien aux opinions en vigueur actuellement, et nous paraissent en effet préférables aux traitements que les XVIIIe et XIXe siècles infligeaient à Madame Dacier.

Mais si on élimine ces arguments qui ne sont plus couramment utilisés au XXe siècle, on ne donne pas une impression exacte des problèmes rencontrés par des femmes au XVIIIe siècle¹⁹⁵, et par conséquent on ne peut rendre compte des succès obtenus.

194 Sainte Beuve, *Causeries du Lundi*. Paris, 1856, t 9, p 410

195 L'accent que nous avons mis dans cette étude sur ces problèmes, fausse peut-être aussi la perspective (eu égard à l'ensemble de la Querelle), puisque nous n'avons pas cru utile de retracer une nouvelle fois le débat quant à son contenu.

Dans son ouvrage *Le Dilemme du Roman au XVIIIe siècle*, Georges May signale l'importance quantitative des romancières à cette époque. Il a intitulé un de ses chapitres «Féminisme et Roman», le nombre relativement élevé de ces femmes auteurs de romans y est expliqué ainsi : ce genre «roturier, méprisé, paria, déshérité», aurait été abandonné aux femmes «un peu comme une grande dame abandonne son chapeau démodé à sa femme de chambre»¹. Mues par le snobisme qu'elles seules peuvent se permettre, des marquises se seraient mises à en écrire. Grâce à elles, le genre serait venu à la mode. Les critiques auraient tenté de combattre cette nouveauté, mais, comme cela se passe quelquefois, «pensant flétrir irrémédiablement le roman en le condamnant à la seule clientèle du sexe», ils «ne parvinrent qu'à provoquer la formation contre eux-mêmes d'une coalition invincible de leurs adversaires méprisés». C'est ce qui aurait amené le triomphe : la critique et antiromanesque et misogynie aurait joué, pour y conduire le roman, un rôle malgré elle très constructif².

Ce raisonnement, qui paraît fort plausible, n'est guère infirmé par le fait que ce n'étaient pas tous les critiques qui méprisaient les romans et les femmes. May observe lui-même une deuxième attitude qui est celle de la condescendance, aussi défavorable en principe que la première, mais qu'il décrit comme pouvant glisser vers une attitude tolérante et même favorable. Celle-ci aurait admis que, si les romans sont bons pour les femmes, les femmes sont aussi bonnes pour les romans³. Les critiques de cette tendance prétendaient expliquer le succès des romancières en faisant valoir les «finesse, délicatesse, sensibilité» bien féminines, qui donnaient aux femmes une aptitude particulière à écrire des romans⁴. May montre bien ainsi que la critique

1 May, op cit , p 224/5

2 Id , p 227. Considérant la critique du roman dans son ensemble, May conclut à sa «faiblesse et quelquefois [son] ineptie, en tout cas à l'injustice et l'aveuglement» de cette critique. Toutes ces qualités négatives ne l'auraient pourtant pas empêchée d'exercer, malgré elle, une influence que May juge favorable en définitive au développement du genre : elle l'aurait poussé vers le réalisme, même si on s'entendait, vers la fin de la période décrite par May, à faire du roman «un instrument de prédication morale» (id p 247, 254).

3 Id , p 216/7

4 Id , p 222

de l'époque a reconnu – sinon accepté – la présence de femmes parmi les romanciers

Quant au nombre de ces femmes, elles devaient représenter entre 10% et 15% de l'ensemble des auteurs de romans. Pour la période 1700-1750, S Paul Jones a dénombré, sur une production de 344 romans, 43 romans de femmes⁵. Martin, Mylne et Frautschi indiquent des proportions plus élevées pour la période suivante : en faisant le calcul sur la base de leurs données, on arrive, pour la période 1760-1769 par exemple, à une quantité de 16,2% de romans de femmes, sur la totalité de la production romanesque⁶. Il est probable que parmi les romanciers restés anonymes le pourcentage de femmes est relativement élevé.

Avec plus d'enthousiasme que la critique, le public s'était mis à lire les romans de ces femmes, comme l'a montré l'étude de Daniel Mornet : dans les bibliothèques privées dont il a étudié les inventaires, les trois romanciers les plus présents étaient (dans l'ordre) Duclos, Mademoiselle de Lussan, Madame Riccoboni⁷. Une recherche sur le succès des romans à partir de leurs rééditions, faite par Angus Martin, indique que la proportion de romancières à succès par rapport aux romanciers de la même catégorie, se situe également autour de 15%⁸.

Grâce à ces recherches concernant la réception des romans, une certaine reconnaissance du rôle joué par les romancières commence à se dessiner actuellement. Laurent Versini, parlant d'un sous-genre du roman – le roman épistolaire –, constate que « consacré aux femmes, composé très souvent par des femmes, le roman par lettres a pour premier public les femmes ». Il se réfère également à la position marginale des femmes – mais en lui donnant un tour positif : « moins raisonneuses, par nature et par la faute, pour une fois bénéfique, d'une instruction négligée, les femmes mettent moins de rhétorique dans leurs lettres, y trouvent plus facilement ce style spontané

5 Jones, S P , *A List of French Prose Fiction from 1700 to 1750* New York, 1939, p XV

6 Voir Martin, A , Mylne, V , Frautschi, R , *Bibliographie du genre romanesque français 1751-1800* Londres, 1977

7 Mornet, D , « Les enseignements des bibliothèques privées (1750-1780) », dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 1910 (17) p 449-496

Michel Marion, contrairement à Mornet, a étudié la présence dans les bibliothèques de toutes les catégories d'ouvrages, en passant par les inventaires après décès. Il n'a rencontré que peu de romans (6,48 %) Par conséquent, ni Madame Riccoboni, ni Duclos, ni Mademoiselle de Lussan, ne figurent dans sa liste des 100 titres le plus souvent présents dans les bibliothèques (Marion, op cit , p 159/69)

8 Martin, A , « Romans et romanciers à succès de 1751 à la Révolution d'après les rééditions », dans *Revue des Sciences Humaines* 1970 (35) p 383-389. Il mentionne 101 auteurs et 19 « autrices » (mais pas Mademoiselle de Lussan)

dont les manuels font l'idéal du genre sans parvenir à en donner le secret»⁹

Une attitude vraiment positive à l'égard de la contribution féminine au roman se trouve surtout chez les critiques féminins Joan H Stewart écrit par exemple «novelists such as Mme de Graffigny, Mme Le Prince de Beaumont, and Mme de Souza reworked the standard marriage plot, imitating male novelists but subtly altering fictional arrangements and making possible new and formative female fictions and discourse Within the literary systems they used, they were modifying the symbolic order of things»¹⁰ Ceci n'est pas encore généralement accepté de toutes ces romancières, peu sont connues actuellement, et citées dans les histoires littéraires courantes Comme l'observe Béatrice Didier, «on a trop souvent considéré, qu'entre Madame de La Fayette et George Sand les romancières françaises, excepté Madame de Stael, n'auraient produit que des oeuvres mineures»¹¹

Considérant la relative popularité à leur époque de certaines romancières, et leur peu de réputation plus tard, on est en droit de se poser une question qui s'apparente à la problématique de May, mais tombait hors du champ de ses investigations quelle a été l'attitude de la critique par rapport à chaque romancière individuellement? Et quel a été l'effet de cette attitude? Il faudrait savoir si la diminution du nombre de romancières connues relève d'un processus «naturel» la disparition graduelle de ce qui a eu son temps, ou bien si des intermédiaires entre le roman et le public ont pu avoir de l'influence, notamment si la «prélecture» que constitue la critique journalistique¹², a pu jouer un rôle En effet, la plupart des critiques étaient des hommes, même parmi ceux qui écrivaient pour le *Journal des Dames* Faut-il considérer que l'aptitude féminine à produire des romans – pourtant appréciée par les contemporains –, n'incluait pas la production de chefs-d'oeuvre dans ce genre, ou bien penser que des préjugés masculins ont éliminé injustement

9 Versini, op cit , p 59/60

10 Stewart, J H , «The Novelists and Their Fictions», dans Spencer (ed), op cit , p 209

11 Didier, B , *L'écriture-femme* Paris, 1981, p 93 Germaine Bree, par exemple, dans un ouvrage consacré aux femmes auteurs de France, passe directement des précieuses à Mmes de Stael et Sand (*Women writers in France Variations on a theme* New Brunswick, 1973)

Il faut avouer pourtant que le nombre de femmes auteurs citées dans les manuels, augmente avec chaque nouvelle histoire littéraire depuis celles du XIXe siècle ou généralement on n'en trouvait aucune, jusqu'à Beaumarchais, J P , Couty, D , Rey, A , *Dictionnaire des littératures en langue française* (Paris, 1984, 3 vol)

12 Cf Labrosse, «Fonctions culturelles du périodique littéraire» (art cit) «Par son travail de lecture, le journaliste veut donc inciter à lire en *pre-disposant* lecture et lecteur» (p 65)

des romans de valeur¹³? Dans ce dernier cas, quelle a été la position des rédactrices du *Journal des Dames*?

Pour répondre à ces questions, nous nous proposons d'étudier ici des réactions critiques se rapportant à des romans écrits par des femmes, et publiées presque toutes à l'époque, grosso modo, où paraissait le *Journal des Dames*¹⁴. Il est évidemment impossible, dans ce cadre restreint, d'être complet. Il a fallu faire un choix, qui permette de vérifier si pour l'histoire de la réception de ces romans, le fait qu'auteur et critique ne soient pas du même sexe, a pu avoir de l'importance¹⁵.

1a. *Les romans concernés*

Notre point de départ a été la constatation que les romans de femmes étaient assez populaires au XVIII^e siècle, mais peu prisés par la critique contemporaine; que certaines recherches actuelles sur le roman rendent bien cette situation des romancières, mais que dans les histoires littéraires paraissant au XX^e siècle, on en trouve peu de traces. Ces remarques concernent toute la catégorie des romancières. Selon les individus, il existe évidemment des différences – par rapport au succès obtenu, à l'attitude de la critique et à la réputation postérieure. Les romancières dont nous étudions ici la réception immédiate des ouvrages, ont été sélectionnées d'une telle façon que cette diversité soit rendue

C'est un des listings résultant du dépouillement de douze périodiques de l'année 1768¹⁶, qui a été à l'origine de notre corpus. Dans le «listing-auteurs», il a été très simple de repérer les noms de cinq romancières, qui cette année-là

13 Ce sont évidemment là des questions qui ont été déjà posées à propos de différentes productions artistiques féminines en différents lieux et époques – notamment pour la littérature anglo-saxonne, avec beaucoup de pertinence, par Showalter et Russ (Showalter, E., *A Literature of Their Own – British Women Novelists from Bronte to Lessing* Londres, 1977, Russ, J., *How to Suppress Women's Writing* Londres, 1984)

14 1759-1778

15 Il est arrivé souvent – plus tard – que des femmes soient jugées différemment des hommes. Généralement, cela n'est pas facile à prouver. Mais il y a certains cas où c'est assez clair. Celui de George Sand par exemple, dont au début on n'avait pas percé le pseudonyme. Son premier roman, *Indiana*, était accueilli avec un certain enthousiasme «récit chaleureux [] empreint de tous les défauts et aussi de toutes les qualites de l'école moderne» (*Journal des Debats* 16/5 1832), «parmi les meilleurs romans de notre époque» (*La France littéraire* juin 1832 p 676). Après qu'on a su que c'était l'ouvrage d'une femme, le roman n'a pas été disqualifié, il est vrai, mais il était loué dans des termes différents «c'est un roman écrit avec toute la force d'une main d'homme, et toute la grâce d'une plume de femme!» (*La France littéraire* novembre 1832 p 457), la surprise est grande «on demeure confondu d'étonnement, quand on songe qu'une femme en est l'auteur, qu'une femme délicate et frêle possède cet admirable don d'écrire [etc.]» (*Journal des Debats* 21/7 1832)

16 Jansen (prés.), op cit

ont fait parler d'elles MADAME BENOÎT, MADAMOISSELLE BODIN DE BOISMORTIER, MADAME DE PUISIEUX, MADAME RICCOBONI et MADAME ROBERT Toutes les cinq, elles ont publié, cette année, un ou plusieurs ouvrages Nous ne nous sommes pas bornées à ces ouvrages parus en 1768 Nous y avons ajouté, pour chacune des auteurs, quelques romans parus avant ou après cette date, de manière à disposer d'un échantillon assez représentatif pour chaque romancière Ce n'est pas le contenu de ces romans qui nous préoccupe ici¹⁷, mais le fait qu'ils ont été écrits par des femmes

Ces ouvrages ont fait l'objet d'un certain nombre d'articles dans la presse Ces articles, dont certains extrêmement courts et dépassant à peine la taille de l'annonce, ont paru, entre 1757 et 1771, dans une douzaine de journaux, surtout des journaux littéraires, mais aussi dans le *Mercure de France*, et même parfois dans le *Journal des Savants* Nous n'avons pas cherché à en faire l'inventaire complet Mais nous avons élargi quelque peu le nombre des périodiques dépouillés pour la recherche sur 1768 Le *Journal des Dames* notamment ne pouvait manquer dans cette série, ni la *Correspondance Littéraire* L'un, par son affinité présumée avec ce sujet, était censé fournir des points de vue intéressants L'autre, qui dans ce domaine a donné tant de témoignages extrêmes, et qui depuis si longtemps a été prise à témoin, ne pouvait pas non plus rester à l'écart A partir de ces comptes rendus, dont les références sont rassemblées dans le tableau XI¹⁸, nous essayons de trouver des réponses à nos questions.

Pour situer quelque peu les cinq romancières, nous décrivons d'abord brièvement la réputation, au XVIII^e siècle et après, de chacune d'elles Nous utilisons pour cela quelques paramètres objectifs nombre de rééditions¹⁹, et de traductions, présence dans des bibliothèques²⁰ et dans des cabinets littéraires²¹, puis dans les histoires littéraires, éventuellement, travaux récents consacrés à ces romancières Il faut bien convenir que de tels travaux, pour autant qu'ils aient paru ces dernières années, ne sont pas toujours

17 Ce n'était pas possible dans ce cadre restreint

18 Voir plus bas, p 256, 257 Nous nous permettrons de temps en temps de faire référence aussi à quelques comptes rendus d'autres romans, rencontrés plutôt par hasard

19 D'après Martin, Mylne, Frautschi, op cit

20 D'après Mornet, art cit

21 Les catalogues des cabinets littéraires de Quillau, pour les années 1764, 1765, 1766, 1768, 1773, de Grangé, pour 1767, et de Couturier, pour 1770, peuvent être consultés à la BN sous la cote Q28, l'ensemble a récemment été enregistré sur microfilm (voir Delacroix, C, «Le fonds des catalogues de libraires, d'éditeurs et de diffuseurs», dans *Bulletin d'Informations de l'Association des Bibliothécaires Français* 1986 (n° 133) p 20-21) Ces catalogues forment peut-être une source plus importante que ceux des bibliothèques privées pour connaître les goûts d'une époque les cabinets étaient tenus par des libraires qui connaissaient les préférences et devaient en tenir compte

provoqués uniquement par les qualités littéraires du roman, mais aussi par un intérêt grandissant pour ce qui a été écrit par des femmes. Que ce soit dû au féminisme ou à l'intérêt pour l'époque, la remarque de Servais Etienne n'est plus vraie «[les œuvres] qui sont oubliées ont toujours mérité de l'être, et il est curieux de constater l'accord des contemporains et de la postérité sur la hiérarchie des romanciers du XVIII^e siècle»²²

Ensuite nous analyserons les comptes rendus concernant la production de ces romancières, en essayant de dégager ce qui se rapporte spécialement au fait que leurs auteurs sont des femmes. Pour cela, il faut tenir compte aussi de ce qui caractérise la critique en général, concernant des romans de femmes et d'hommes. C'est ce que, dans la mesure du possible, nous tâcherons de faire.

1b *Présentation des romancières*

FRANÇOISE-ALBINE BENOÎT (1724-1809), avant d'écrire des romans, avait pratiqué la littérature «personnelle»²³ et collaboré au *Journal des Dames*. Elle y faisait insérer, en 1759 et 1761, des textes intitulés «Examen de moi-même», et «Lettres d'une femme sincère»²⁴. En 1766 elle s'est mise au roman. Son premier était *ELISABETH*, qui a dû avoir un certain succès, car sur la page de titre des romans suivants et de quelques pièces de théâtre, elle se fait annoncer comme «l'auteur d'*Elisabeth*». Elle n'hésitait pas à suivre des modèles, même très ouvertement. Richardson dans ses *LETTRES DU COLOVEL TAIBERT* (1767), Goldoni dans son *TRIOMPHÉ DE LA PROBITÉ* (1768).

Les ouvrages de Madame Benoît ne semblent pas avoir donné lieu à des rééditions – excepté *AGATHÉ ET ISIDORE*, dès 1769 sous le titre *Les Aventures du beau cordonnier*, ce roman est accueilli aussi en août 1778 dans la *Bibliothèque Universelle des Romans*. La plupart de ses ouvrages ont leur place dans les cabinets littéraires de Quillau, de Grangé et de Couturier. Mais son renom n'a pas été très durable. Selon Sabatier de Castres déjà, elle n'a pas droit «aux honneurs de la Littérature»²⁵. D'autres historiens littéraires sont plus indulgents, mais elle est en effet tombée dans l'oubli. Si on a commencé de l'en sortir, c'était pour qu'elle serve de preuve du rayonnement de Richardson²⁶.

22 Etienne, S., *Le genre romanesque en France depuis l'apparition de la «Nouvelle Héloïse» jusqu'aux approches de la Révolution*. Bruxelles, 1922, p. 59.

23 *Journal en forme de lettres*, 1757, *Mes principes* (1758).

24 11^e février 1759 p. 80-86 et avril 1759 p. 37-46, juillet 1761 p. 53-66 et septembre 1761 p. 212-224. C'était avant que le 11^e ne soit dirigé par des femmes.

25 Sabatier de Castres, *Les trois siècles de notre Littérature*. Paris, 1772 t. I, p. 105.

26 Etienne, op. cit., p. 298, Versini, L., *Laclos et la tradition – Essai sur les sources et la technique des Liaisons dangereuses*. Paris, 1968, p. 162.

La critique féministe actuelle vient de la découvrir à nouveau pour elle-même une thèse lui a été consacrée²⁷, et on commence à étudier son oeuvre pour ce qu'elle a, estime-t-on, de subversif dans un de ses derniers romans, *La nouvelle Aspasia*, elle aurait révélé l'immoralité de la société²⁸ Est-ce le début d'une seconde vie²⁹

SUZANNE BODIN DE BOISMORTIER, bien que figurant, comme les quatre autres, dans une «liste de dames les plus connues entre les auteurs vivants»³⁰, est la plus ignorée des cinq On ne sait même pas quand elle vivait exactement Avant ses *HISTOIRES MORALES* de 1768, parues avec la mention «par Mlle xxx», elle avait fait paraître deux romans³¹, qui ne semblent pas avoir beaucoup intéressé la critique Ses ouvrages n'étaient pas à la disposition des clients des trois cabinets littéraires, et ils n'ont pas été réédités. Ils figurent pourtant – sans plus – dans l'*Histoire littéraire des Femmes françaises* de l'Abbé de la Porte, qui fait savoir que l'auteur est fille d'un musicien de Perpignan³² Cette référence au père³³ est répétée par quelques historiens, mais depuis 1830, cette romancière n'a plus été mentionnée, excepté par le *Dictionnaire des Lettres françaises*, qui lui attribue malgré tout le statut de «femme de lettres»³⁴

MADELEINE DE PUISIEUX (1720-1798) n'était pas une inconnue en 1768 pour ceux qui rendaient compte de ses deux romans, mais c'était surtout grâce à ses ouvrages de morale, tels que les *Conseils à une amie* (1749), ou bien, pour la *Correspondance Littéraire*, à cause de la liaison qu'elle avait eue avec Diderot En effet elle ne devait pas sa réputation à ses romans, bien que les *MÉMOIRES D'UN HOMME DE BIEN* et l'*HISTOIRE DE MADEMOISELLE DE TERVILLÉ*, publiés en 1768, aient été traduits en allemand³⁵ Ils ne semblent pas avoir été réédités en France La Porte commente. «les ouvrages

27 Krings, M M , *Madame Benoît, une «romancière oubliée» des 18 Jahrhunderts* Aix-la-Chapelle, 1982

28 Girou-Swidorski, M L , «Comment peut-on être parvenue? – Ecriture et féminisme chez quelques romancières du XVIIIe siècle», dans *Etudes littéraires* 1979 (12) p 378

29 Il sera question également de commentaires sur *CÉLIANE* (1766) et *LA SUPERCHERIE RÉCIPROQUE*, pièce publiée en 1768

30 JD avril 1761 p 50

31 *Les Mémoires de la Comtesse de Marienberg* (1751) et *L'Histoire de Jacques Féru* (1766)

32 La Porte, op cit , t V, p 380

33 Voir aussi «Les Gazettes», p 66

34 Grente, G (éd), *Dictionnaire des Lettres françaises Le Dix-huitième siècle* Paris, 1960, t I

35 D'après l'article dans la *Biographie Universelle* de Michaud

de morale, par lesquels Madame de Puisieux a signalé ses premiers pas dans la carrière littéraire, lui ont acquis une gloire qu'elle n'a pu perdre par ses romans»³⁶. La présence de Madame de Puisieux dans la liste des «best-sellers» établie par Mornet³⁷, est peut-être également due à la réputation acquise par ses premières oeuvres. Dans le cabinet littéraire de Couturier, on possédait, à côté de deux exemplaires de ses *Caractères*, l'*Histoire de Mademoiselle de Terville*, Quillau disposait de deux romans, Grangé d'un seul

Dans les histoires littéraires, elle n'apparaît pas, sinon rangée au plus bas étage³⁸, ou alors en qualité de maîtresse de Diderot. Cela lui vaut, de la part de Calvet, l'étiquette d'«aventurière, écrivassière et dépensière, gonflant le bas-bleu du produit de ses charmes»³⁹, pour Jasinski, elle aurait, «aventurière quelque peu femme de lettres», berné et grugé Diderot⁴⁰. Afin de la classer ainsi, ces auteurs ont dû avoir recours à certaines recherches concernant les «meneuses d'hommes», telles qu'on les pratiquait au XIX^e siècle⁴¹. En 1910 encore, un article est consacré à Madame de Puisieux dans lequel l'auteur constate qu'on peut assurément la laisser dans son oubli «sans nul dommage pour les lettres françaises»⁴².

C'est ce qui a été fait jusqu'à ces dernières années, où la critique féministe rappelle surtout ses prises de position en matière d'éducation féminine⁴³, mais aussi ses romans, qui constitueraient des applications de «ses vues sur les rapports complexes qui lient les sexes»⁴⁴.

MARIE-JEANNE RICCOBONI (1714-1792) a suscité, en 1768, des éloges par ses traductions de pièces anglaises, *LE MARIAGE CLANDESTIN*⁴⁵ et *NOUVEAU THÉÂTRE ANGLAIS*⁴⁶ parues sans le nom de la traductrice «nous invitons

36 La Porte, op cit , t V, p 154

37 Mornet, art cit , p 473

38 Etienne, op cit , p 67

39 Calvet, J (éd), *Histoire de la littérature française* Berthaut, H , *De Candide à Atala* Paris, 1958, p 73

40 Jasinski, R , *Histoire de la littérature française* Paris, 1966 (nouvelle éd), p 119

41 Boisjolin, J de, Mossé, G , *Quelques meneuses d'hommes au XVIII^e siècle* Paris, s d , p 21-26

42 Pellisson, M , «Une femme moraliste au XVIII^e siècle Madame de Puisieux», dans *Revue Pédagogique* 1910 (57) p 206

43 Sullerot, E , *Histoire et Mythologie de l'Amour – Huit siècles d'écrits féminins* Paris, 1974, p 299, Spencer, S I , «Women and education», dans Spencer (ed), op cit , p 89

44 Laborde, A M , *Diderot et Madame de Puisieux* Sarratoga, 1984, p 152 Cet auteur renvoie aussi à Garnier, C , *Madame de Puisieux Moraliste et Romancière* Indiana University (thèse), 1978

45 Comédie de Garrick et Colman (1766)

46 Pièces de Moore, Murphy, Kelly et Colman

[...] le Traducteur à continuer son travail»⁴⁷. Plusieurs journalistes, grâce à la qualité de la traduction, ou à la rumeur publique, ont pu dévoiler le secret. C'est qu'elle était très connue, mais comme romancière. Ses ouvrages sont de ceux qui ont été le plus souvent réédités au XVIIIe siècle: au moins vingt fois⁴⁸. Ils étaient traduits en plusieurs langues et figurent dans les catalogues de Quillau, Grangé et Couturier. Nombreuses aussi étaient les personnes qui en possédaient des exemplaires, comme le constate Mornet.

Les comptes rendus de ses romans, sauf du premier, *LETTRES DE MIS-TRUSS FANNI BUTLFRD* (1757), commencent donc très souvent par la constatation que leur auteur est «avantageusement connue dans la République des Lettres»⁴⁹, et même «rendue célèbre» par ses romans⁵⁰. Cette célébrité ne correspondait pas à une mode passagère: jusqu'en 1826 ses oeuvres complètes ont été rééditées. Ce n'est qu'en 1841 qu'on commence à la décrire comme une de ces «célébrités du siècle dernier que l'oubli a un peu obscurcies»⁵¹. L'oubli n'est pas général: pour Lacretelle ses productions sont «les plus gracieuses, les plus spirituelles et les plus féminines de cette époque»⁵².

Au début de ce siècle, Jean Larnac dans son *Histoire de la littérature féminine en France* (la seule qui ait été publiée jusqu'à présent), écrit sur Madame Riccoboni qu'elle «ne put acquérir l'invention», et il donne raison à Vigny de s'être moqué d'elle⁵³; et en 1924, la monographie que lui consacre Emily Crosby, est encore intitulée: *Une Romancière oubliée*⁵⁴. Mais, grâce à ce dernier ouvrage sans doute, un tournant s'annonce, et on commence à l'étudier. Etienne d'abord: il considère ses romans comme comptant «parmi les moins vieillis du XVIIIe siècle», mais il estime encore, à la suite de la critique de l'époque, critiquée par May, qu'elle n'avait «jamais su qu'une histoire qu'elle ne se lasse pas de récrire et où l'on est tenté de reconnaître la sienne»⁵⁵. Monglond, par contre, qui considère encore ses romans comme oubliés, introduit une autre façon de les regarder: «pour la première fois, la femme soulève le problème de sa destinée»⁵⁶. Depuis, elle figure, sinon d'emblée

47 JBS mai 1769 p 373

48 Martin, art.cit., p 388

49. JE septembre 1764 p.84

50 c L 15/6 1764 t VI p 20.

51. Madame M , «Madame Riccoboni», dans *Revue de Paris* 1841 (36) p 184

52 Lacretelle, op cit., t II, p 248.

53 Larnac, J , *Histoire de la littérature féminine en France* Paris, 1929, p 154 Il ne mentionne pas les quatre autres romancières.

54 Crosby, E A , *Une romancière oubliée, Madame Riccoboni – Sa vie, ses oeuvres, sa place dans la littérature anglaise et française du XVIIIe siècle* Paris, 1924, reprint Genève, 1970.

55. Etienne, op cit , p 104, 106. Il n'est pas le seul, nous le disions déjà, (p 133) à penser ainsi des romans de femmes.

56. Monglond, A , *Le Prérromantisme français. t I Le héros préromantique* Grenoble, 1930, p.229.

dans toutes les histoires littéraires, du moins dans les études sur le roman de cette époque, et elle y fait partie, avec Prévost et Marivaux, de la catégorie des «écrivains les moins oubliés»⁵⁷ Des monographies et des articles lui sont consacrés, et actuellement certains de ses ouvrages sont réédités⁵⁸. La critique féministe concernant ses romans a eu du succès un manuel récent déclare – avec approbation – que ses romans «peuvent être dits féministes dans la mesure où ils peignent la différence psychologique entre la sensibilité féminine et l’indifférence ou l’égoïsme masculin»⁵⁹

MARIE-ANNE ROBERTI (1705-1771) avait publié quatre romans entre 1761 et 1767, les premiers avec la mention «par Madame de R R ». Son début, *LA PAYSANNE PHILOSOPHE*, avait suscité de l’intérêt chez la critique, mais il avait vite diminué par la suite. Le seul journal qui continue à être assez élogieux à son égard est le *Mercur de France*. Dans *LES ONDINS*, en 1768, c’est la première fois qu’elle utilise le féérique, et le roman attire de nouveau une certaine attention. Le nombre de comptes rendus augmente par rapport aux romans précédents, mais l’ouvrage déçoit l’attente et n’en est jugé que plus sévèrement.

L’attitude de la critique, cependant, ne correspond pas tout à fait au succès que ces romans semblent avoir eu, et qui a dû être plus important que celui qu’a connu par exemple l’oeuvre de Mademoiselle Bodin de Boismortier. Ses romans se trouvaient dans les trois cabinets littéraires, et ils ont eu les honneurs de la réimpression⁶⁰. Mais ensuite elle a été oubliée, ainsi Deses-

57 May, op cit , p 3

58 *Etudes* Stewart, J H , *The Novels of Madame Riccoboni* Chapel Hill, 1976

Demay, A , *Marie-Jeanne Riccoboni ou la pensée féministe chez une romancière du XVIIIe siècle* Paris, 1977

André, A , «Le féminisme chez madame Riccoboni», dans *SVEC* 193 (1980) p 1988-1996

Piau, C , «L’Ecriture féminine? A propos de Marie-Jeanne Riccoboni», dans *Dix-huitième siècle* 1984, p 369-386

Editions Lettres de Mistress Fanni Butlerd Ed J H Stewart Genève, 1979

Lettres de Milady Juliette Catesby Préface de S Menant Paris, 1983, ce dernier est, selon le compte rendu de Catherine Bonfils, «un joli roman qui permettra de rendre à un auteur aimé de ses contemporains la place qu’elle mérite dans nos histoires de la littérature» (*Revue d’Histoire littéraire de la France* 1985, p 490)

Ici nous serons amenées à parler aussi des comptes rendus de l’*HISTOIRE DE MISS JENNY* (1764) et des *LETTRÉS D’ADLLAIDL DAMMARTIN* (1766)

59 Demougouin, J (ed), *Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures* Paris, 1986

60 Ses ouvrages auraient eu entre six et neuf rééditions, d’après Martin (art cit , p 385). Les romans de Benoît, Bodin de Boismortier et Puisieux ne sont pas mentionnés dans cet article.

sarts fait savoir à propos d'elle simplement qu'elle «s'est occupée de romans pendant sa vie»⁶¹

Dans les histoires littéraires, elle est absente. Si Etienne a déterré ses ouvrages, c'est pour montrer l'influence de Marivaux et de Richardson. Mais la critique féministe moderne est peut-être en train de la redécouvrir elle aussi. Stewart fait remarquer que dans *NICOLE DE BELLAIS* elle a dénoncé des attitudes masculines⁶², selon Girou-Swidorski il y a «une certaine subversion féminine» dans *La Paysanne Philosophe*. Elle ne s'exprime pas sur les autres mérites que ce roman pourrait avoir^{63 64}

Ce rapide survol de l'évolution que connut la renommée de chaque romancière est évidemment incomplet. Il prétend seulement donner des points de référence pour pouvoir situer les jugements des journalistes contemporains.

2a *Le roman et la critique*

Dans la période qui suit celle qu'a décrite Georges May, il y a moins d'opposition au genre romanesque⁶⁵, après cette époque «d'épreuves et de luttes [] moment héroïque», était venue la «période de succès et de stabilité instaurée par le triomphe de *La Nouvelle Héloïse*»⁶⁶. On commençait à accepter l'existence du genre, ou du moins à s'y habituer. Ce n'est pas que le type de remarques observées par May ait tout à fait disparu, les objections bien connues sont encore répétées : les romans «n'apprenant rien à l'esprit, gâtent si souvent le cœur»⁶⁷, choquent la vraisemblance⁶⁸, ne respectent pas les mœurs⁶⁹, bref, ils sont «le triomphe de l'extravagance, du vice et du mauvais goût»⁷⁰. Cependant, ces remarques sont beaucoup moins nombreuses qu'elles ne l'avaient été auparavant, et les critiques prennent plus au sérieux les romans, auxquels certains consacrent des articles fort détaillés.

61 Desessarts, N L M, *Les siècles littéraires de la France* Paris, an VIII (1800), t V

62 Stewart, art cit, p 207

63 Girou-Swidorski, art cit, p 365

64 Nous parlerons également de comptes rendus de *L'AVOIX DE LA NATURE* (1763) et des *VOYAGES DE MYLORD CÉTON* (1764)

65 Justus van Effen en avait exprimé aussi : «Prendrai-je la peine de dire quelque chose de la Mode des Romans? [] Je n'en ai point vu ou il y eut assez de vraisemblance pour attacher un homme de bon-gout» (*Mis* 6/6 1712 p 181, voir «Justus van Effen», p 44, n 143)

66 May, op cit, p 4

67 JE 1760 t V 3e partie p 90

68 JD janvier 1759 p 53

69 MF juin 1759 p 86

70 JE février 1762 p 113

Claude Labrosse a même pu analyser «le» compte rendu de roman⁷¹ En général, après un résumé plus ou moins développé et commenté du roman, les journalistes considèrent les mêmes points le roman suscite-t-il de l'intérêt, les caractères sont-ils bien soutenus, le style est-il naturel? Bref, le roman se fait-il lire avec plaisir? Ce sont ces termes qu'on rencontre fréquemment dans les jugements prononcés, car «ces articles ont recours à un petit dictionnaire de base qui regroupe un ensemble de notions et de termes qu'on ne peut éviter si l'on veut parler d'un roman qu'on a lu et montrer comment il peut se lire»⁷².

On ne peut pas dire que dans leurs critiques les journalistes aient systématiquement laissé de côté les femmes romancières, au contraire May décrivait comment, dans la période précédente, on avait associé femmes et romans cette «notion de prédestination des femmes à la carrière de romancière était devenue un véritable lieu commun de la critique»⁷³ Ce lieu commun hante aussi nos journalistes: «la nature en formant [les femmes] d'un tissu beaucoup plus délicat que nous les a douées d'un sentiment plus fin»⁷⁴ et les aurait rendues (donc) plus aptes à écrire des romans Cela avait au moins pour conséquence que les femmes romancières étaient plus acceptées que des femmes poètes ou auteurs dramatiques⁷⁵ Cependant, le «prélecteur» qu'est le journaliste, selon la terminologie de Labrosse, précise encore souvent au début de son compte rendu qu'il s'agit d'un auteur féminin, aussi bien les journalistes femmes. «voici encore un Auteur, de notre sexe, qui s'annonce sur la scène littéraire»⁷⁶, que les hommes «une nouvelle femme Auteur entre en lice»⁷⁷ Parfois ils ressentent le besoin d'insister en disant

71 Voir Labrosse, «Fonctions culturelles» (art cit), notamment la deuxième partie «La lecture du roman dans le périodique littéraire» (p 71-128)

72 Id , p 105

73 May, op cit , p 219

74 *Aff* 3/2 1762 p 18

75 Mais cela pouvait aussi être utilisé contre elles Par le lien établi expressément entre les femmes et ce genre traditionnellement décrié, les antiféministes ont pu s'exprimer d'une façon indirecte et discrète le fait que tant de femmes pratiquent ce genre, comme lectrices et comme auteurs, ne plaidait pas en leur faveur Les moins polémiques constatent simplement «on dit qu'il faut laisser lire les Romans aux femmes» (*Aff* 3/2 1762 p 18) Présenté ainsi, cela pourrait apparaître comme une «règle», connue de tout un chacun Mais cette règle correspond aussi, pour la CL qui méprise le genre romanesque, à une dépréciation du goût féminin elles lisent n'importe quoi Le roman de Madame de St Aubin, *Memoires en forme de Lettres*, «a eu une espèce de succès parmi les femmes Elles y ont trouvé de l'intérêt, mais il est bien faiblement et bien mal écrit» (CL janvier 1765 p 186)

76 JD janvier 1762 p 7, sur Madame Robert

77 MS 3 janvier 1766, en parlant de Madame Benoît

que «ce roman est véritablement sorti de la main d'une femme»⁷⁸ Les unes et les autres sont surpris, malgré tout, et le manifestent par cette précision ajoutée

Pourtant l'accueil positif que les lecteurs réservent aux romancières, constaté par Mornet et confirmé par les rééditions, se reflète dans les comptes rendus eux-mêmes Ils ont une longueur moyenne comparable à ceux qui traitent des ouvrages d'hommes, et contiennent des jugements qui sont loin d'être en majorité négatifs Ce n'est pas le contenu de ces jugements finals qui nous préoccupera principalement, mais plutôt les arguments invoqués et la terminologie employée par les journalistes Par là, un jugement – positif ou négatif – pourrait être ramené à son origine. on saura si des préjugés ont, oui ou non, joué un rôle Le caractère et la fonction du journal peuvent, cependant, avoir eu aussi leur influence C'est pourquoi nous donnons d'abord un aperçu rapide de la manière de faire dans les périodiques utilisés

2b *Caractéristiques des journaux*

Les contrastes d'un journal à l'autre peuvent être grands Dans l'*Année Littéraire* par exemple, Fréron prend volontiers une attitude professorale à l'égard des auteurs critiqués De son côté, la *Correspondance Littéraire*, d'une façon beaucoup moins raisonnée, manifeste un dégoût pour le genre romanesque en bloc, qu'il s'agisse de romans d'hommes ou de femmes (exceptés ceux de Crébillon et de Madame Riccoboni) – l'auteur le fait bien voir surtout après 1763⁷⁹ Il semble prendre un certain plaisir à les décrier, par des remarques sarcastiques ou cyniques Dans ces cas-là, le jugement n'est pas précédé de motivation, et aucune impression générale n'est donnée sur le contenu de roman⁸⁰

La *Correspondance Littéraire* considère ainsi qu'un roman de Rozoi, auteur du *Journal des Dames*, intitulé *Lettres de Cécile à Julie*, est «bien mauvais [] personne ne l'a regardé»⁸¹ L'*Année Littéraire* regarde ce même ouvrage «d'un oeil moins sévère» que beaucoup d'autres romans «dont la stérile abondance afflige sans cesse notre littérature», il n'empêche que le journa-

78 MF juin 1768 p 150/151, sur *Les metamorphoses de la religieuse lettres d'une Dame à son amie*, seul ouvrage, publié sans nom d'auteur, par Madame de Laboureys

79 Voir Kuhfuss, W, «Aspects de la critique du roman chez F -M Grimm (CL, 1753-1773)», dans Bray, B e a (éds), *La Correspondance Littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)* Paris, 1976, p 271/3), dans le même recueil, Willi Hirdt montre que la «malveillance et le dénigrement» sont caractéristiques de l'esprit de Grimm («Aspects de l'ironie dans la CL», dans op cit, p 224)

80 Il faut évidemment tenir compte de la position spéciale de la CL Grimm s'adresse, par des copies manuscrites, à un public sélectionné Son ton particulier est déterminé par cette entente implicite entre lui et ses lecteurs

81 CL decembre 1763 t 5 p 421 Ce roman, publié en 1764, a été reedite, en une version augmentée, en 1769

liste, se posant en professeur, estime qu'«avec bien moins d'incidents, on eût pu rendre cette bagatelle plus amusante»⁸² De la même façon, Fréron dira de Madame Benoît qu'avec des conseils et de l'usage, elle «pourra bien écrire»⁸³

Le rédacteur de l'*Année Littéraire*, que «les beaux récits d'amour ont le don particulier d'émouvoir» et qui est aussi un «technicien de la littérature»⁸⁴, fait des comptes rendus bien plus développés que les autres critiques il pèse le pour et le contre, et procède souvent par comparaison avec des ouvrages antérieurs En cela, le *Journal Encyclopédique* lui ressemble quelque peu L'auteur, Pierre Rousseau, pour qui «les journaux ont un rôle essentiel à jouer dans la socialisation de la connaissance»⁸⁵, s'efforce, pour chaque livre, d'étudier le problème de sa valeur

Les *Mémoires de Trévoux*, émanant des Jésuites, et leur successeur, le *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, ont les mêmes préoccupations idéologiques que l'*Année Littéraire*, mais s'intéressent beaucoup moins au roman⁸⁶ Leurs articles sont généralement très courts, et donnent des résumés concrets L'*Avant-Coureur* et les *Affiches, Annonces et Avis divers* emploient le même procédé ils mettent les lecteurs au courant des nouveaux livres, aussi bien que des nouvelles inventions

Le *Mercur de France*, journal qui comptait beaucoup de femmes dans son public, ne fait, très souvent, qu'annoncer le titre, ou resumer le roman sur le mode narratif, de façon à obtenir un nouveau texte primaire, divertissant par lui-même Il arrive aussi que ce journal publie des parties du roman⁸⁷ dans le même but de divertissement

Le *Journal des Dames* occupe évidemment une place toute particulière On pourrait supposer que par fierté ou par solidarité, ses critiques seraient toujours positives Il n'en est pas ainsi, ne serait-ce qu'à cause du grand nombre de personnes – hommes et femmes – qui étaient impliquées dans la gestion de ce journal, et qui n'avaient pas tous le même objectif⁸⁸ Le résultat est

82 AL 1764 t III p 333

83 AL 1766 t II p 241, sur *Elisabeth*, son premier roman

84 Balcou, J, *Freron contre les philosophes* Paris, 1975, p 253 Les *Aff* disent de lui qu'il est «la terreur des Ecrivains», mais sans désapprouver sa sévérité «dans un tems, où tout paroît se dénaturer, ou la decadence du gout est si générale et si sensible» (*Aff* 20/10 1762 p 166)

85 Wagner, J, *Le rôle du Journal Encyclopedique dans la diffusion de la culture SVEC* 1980(193) p 1809

86 Ils s'y intéressaient davantage après 1762 (et le retrait de l'équipe du P Berthier) qu'avant (Cf Labrosse, C, «Les *Mémoires de Trevoux* et le roman (1730-1740)», dans *Etudes sur la presse au XVIIIe siècle Les Mémoires de Trevoux* Lyon 1975 (n° 2) p 36

87 La dernière des *Lettres de Mistress Fanni Butlerd* de Madame Riccoboni (MF janvier (I) 1757 p 9-19 *Lettre traduite de l'Anglois*), et un chapitre d'*Agathe et Isidore* de Madame Benoît, (octobre (II) 1768 p 40-51, sou le titre *Le dejeune trouble*)

88 Voir «*Journal des Dames*», p 139-150

que souvent les comptes rendus fournis par le *Journal des Dames* sont aussi incolores que ceux du *Mercur de France*, ils peuvent même parfois être méprisants à l'égard des femmes, mais dans certains cas, une redactrice est fière de ce qu'une autre femme a écrit. Généralement, les citations des textes originaux sont longues et fréquentes, sous prétexte qu'on juge mieux ainsi de la qualité du texte⁸⁹, mais avec comme résultat que les livraisons sont vite remplies. Cela n'empêche qu'il est important de connaître les positions des journalistes des dames par rapport aux romancières.

3a Terminologie de la critique

Nous ne pensons pas qu'il soit utile de faire ici le décompte des appréciations positives et des jugements négatifs, ni d'arriver à une espèce de moyenne. Ainsi tous les goûts individuels et peut-être opposés des journalistes seraient neutralisés, et rien ne serait dit sur leur façon de considérer des femmes auteurs. Il nous a semblé plus fructueux d'étudier la présentation de ces jugements : le vocabulaire employé, et le degré d'enthousiasme plus ou moins sincère ou de convention qui s'y manifeste.

Il est ainsi possible de distinguer au premier coup d'oeil entre les réactions aux romans de Madame Riccoboni et celles provoquées par les quatre autres romancières.

Pour ce qui est de ces dernières : les journalistes, utilisant la terminologie déjà signalée comme habituelle, trouvent de l'INTERÊT, dans les *Mémoires d'un Homme de Bien* (Puisieux)⁹⁰ et dans *Celianne* (Benoît)⁹¹, alors que dans *La Paysanne Philosophe* (Robert) ils distinguent même un «intéret vif et touchant»⁹², il y en a aussi dans *Agathe et Isidore* (Benoît)⁹³, et un «intéret infini» dans *Elisabeth* (Benoît)⁹⁴. Régulièrement, ils louent les CARACTERES BIENSOUTENUS : ceux du *Triomphe de la Probité* (Benoît) sont «bien contrastés et bien soutenus»⁹⁵, dans *Elisabeth* (Benoît) ils sont «bien dessinés et bien soutenus»⁹⁶. Aux yeux de plusieurs journalistes, les TITRES peuvent être BIEN REMPLIS : celui de *L'Erreur des Désirs* (Benoît) est même «fort bien rempli»⁹⁷ et celui des *Voyages de Milord Ceton* (Robert) «très-bien»⁹⁸. Ces romans se font donc «LIRE AVEC PLAISIR». C'est le cas des *Mémoires d'un Homme de*

89 JD juillet 1764 p 69

90 AL 1768 t I p 261

91 MF août 1766 p 159

92 AL 1761 t VIII p 212

93 AL 1768 t IV p 123

94 Aff 19/3 1766 p 46

95 MF mars 1768 p 83

96 MS 3/1 1766

97 BSBA janvier/mars 1770 p 223

98 MF juin 1765 p 105

Bien⁹⁹, les *Histoires morales* (Bodin de Moismortier) aussi, «on les lit avec plaisir»¹⁰⁰ Dans *L'Histoire de Mademoiselle de Terville* Madame de Puisieux conduit le lecteur et la lectrice «assez agréablement jusqu'à la fin de l'histoire»¹⁰¹ Dans tous ces cas, concernant des romans assez différents entre eux, la conclusion finale est positive, mais on peut se demander si les lecteurs des journaux ont été incités à se procurer les livres

Les romans de Madame Riccoboni sont traités différemment Celle dont l'oeuvre a le plus survécu, est jugée par ses contemporains déjà tout autrement que ses collègues D'abord, et avec une certaine insistance, les critiques considèrent que ses romans à elle peuvent intéresser aussi un public autre que féminin Qu'ils soient moins liés au féminin, est présenté comme un compliment les *Lettres de Mistress Fanni Butlerd* trouveront leur public «parmi ce sexe aimable que sa délicatesse, sa sensibilité, son éducation, son desoouvrement rendent si attentif aux plaisirs de l'amour» et donc aux joies procurées par le genre romanesque, mais pas seulement parmi elles, car «la tendresse de *Fanni*, sa sincérité, sa candeur, ses desirs, ses plaintes, ses remords, sa vertu au milieu des foiblesses de l'amour, ses malheurs enfin peuvent intéresser un homme qui ne rougit pas d'être sensible, d'être homme»¹⁰²

La différence de ton entre les articles sur les quatre premières femmes, et ceux qui traitent de Madame Riccoboni, est considérable, et correspond à peu près à cet autre écart, observe par la *Correspondance Litteraire*, et qui concerne, bizarrement, des réactions divergentes aux oeuvres de la seule Madame Riccoboni son roman *Les Lettres d'Adelaide Dammartin* «a pourtant eu une sorte de succès On a dit froidement *C'est assez joli*, mais lorsque *Juliette Catesby* et *Ernestine* parurent, on s'écriait *Ah! que c'est charmant!*»¹⁰³

Chez Madame Riccoboni, les journalistes trouvent également des «caractères bien soutenus», mais ils ajoutent qu'ils le sont trop, et qu'ils sont trop beaux «pour être les fruits de l'imagination»¹⁰⁴ L'intrigue «conduite avec art», qui finissait par être un trait commun à de nombreux romans, on la retrouve ici, mais méconnaissable dans *Les Lettres d'Adelaide Dammartin* il y a une «intrigue conduite avec beaucoup d'art, mais dont le développement de l'action, le noeud et le dénouement sont si naturels, qu'on croit lire le récit d'un fait ordinaire»¹⁰⁵ Les journalistes sentent que s'ils voulaient énumérer tout ce qui fait le charme de ses ouvrages, ils n'en finiraient pas, ils

99 JE 15/1 1768 p 127

100 AL 1768 t V p 194

101 JD juillet 1768 p 78

102 JE juin 1757 t IV 2e partie p 98/9

103 CL novembre 1766 t VII p 165

104 JD janvier 1759 p 53

105 JF 1/9 1767 t VI p 62

sont obligés de tout résumer en une formule pour abrégé un peu les louanges dans *Ernestine* «règnent l'intérêt, l'esprit, le sentiment, la connoissance du coeur, et tout ce qui peut attacher un Lecteur sensible et délicat»¹⁰⁶ La louange est donc unanime. La *Correspondance Littéraire* promet même à Madame Riccoboni un avenir merveilleux «un auteur qui n'aurait jamais fait d'autre preuve de talent ne pourrait pas être effacé de la liste des écrivains distingués d'une nation»¹⁰⁷.

Cette différence dans la présentation peut paraître compréhensible, et il pourrait sembler superflu d'attirer l'attention là-dessus, tant elle est abondamment justifiée par le succès impressionnant obtenu par Madame Riccoboni, sur une longue période. Aussi faut-il préciser que ce ne sont pas les éloges distribués à elle qui nous intéressent, mais plutôt l'attitude adoptée par les journalistes envers les autres romancières

3b. Romanciers femmes et hommes

S'il y a une différence entre les articles selon qu'ils concernent une romancière plus ou moins appréciée, il semble bien aussi que les journalistes parlent différemment des romanciers femmes ou hommes. Cette différence est sensible surtout quand il s'agit de critiquer des ouvrages qui ne sont pas des chefs d'oeuvre immédiatement reconnaissables comme tels, mais tout au plus des représentants honorables du genre romanesque¹⁰⁸

106 MF juin 1765 p 117

107 CL 15/2 1772 t IX p 451 C'est à propos des *Lettres d'Elisabeth-Sophie de Valière* Dans le JD c'est exprimé avec encore plus de force «il y a aujourd'hui très-peu d'hommes en état d'entrer en concurrence avec elle» (JD juillet 1765 p 90) Madame Robert, elle, devra se contenter de figurer «avec honneur parmi les Dames à qui nous sommes redevables de quelques jolis romans» (AL 1761 t VIII p 212/3)

108 Une comparaison intégrale de deux corpus de comptes rendus de romans – romans de femmes et romans d'hommes – serait au fond indispensable pour se prononcer définitivement Une telle comparaison est irréalisable dans ce cadre restreint Nous ne comparerons ici que les terminologies utilisées dans des jugements négatifs Pour pouvoir rendre compte des jugements positifs, il serait absolument nécessaire de prendre en considération les contenus des romans eux-mêmes, puisqu'alors se pose le problème de savoir si un éloge est abusif ou non C'est ce qu'on peut se demander dans certains cas, mais alors on se base simplement sur le peu de notoriété de ces romans, qui contraste avec le jugement prononcé

On peut être étonné par exemple de ce que dit le journaliste encyclopédique à propos des *Confessions de Mademoiselle de Mainville* de Jean-Louis Galtier, roman paru en 1768 et réédité en 1769 et 1770, il écrit qu'on y trouve «les situations les plus touchantes, les tableaux les plus intéressans» et que «ce roman mérite une distinction particulière» (JE 15/8 1768 p 139) Sur *Les effets des passions* de Dubois-Fontanelle, paru en 1768, réédité en 1782, le MF s'exprime ainsi «on ne peut en faire un trop grand éloge Le style, les détails de mœurs, les situations, tout doit contribuer à en rendre la lecture agréable, intéressante, et à donner des talens de l'auteur dan ce

Ce sont ces oeuvres que la presse, pour ces quatre femmes, approche avec une bienveillance assez neutre, sans vraiment passer à une critique solide, la plupart du temps. Si, malgré tout, un défaut est constaté dans ces romans, on cherche à trouver une compensation, alors que par rapport aux romanciers hommes les critiques ont moins de scrupules à être durs. Il peut arriver ainsi que ces conclusions vaguement positives, que jusqu'ici nous présentions isolées de leur contexte, servent à compenser un point de critique, qui est nommé, mais pas développé. Le plus souvent, le critique a jugé alors préférable de terminer sur une note positive. Ainsi les *Histoires morales* sont «quelquefois intéressantes, écrites facilement, mais avec négligence, cependant on les lit avec plaisir»¹⁰⁹. Dans *La Voix de la Nature*, les situations sont «mal amenées», les caractères «manqués», la nature «mal exprimée», mais «cette bagatelle, bien loin d'offenser les moeurs, ne tend qu'à faire goûter la religion et la saine morale, cette qualité est devenue malheureusement un sujet d'éloges»¹¹⁰. Assez étrangement, c'est l'auteur du *Journal des Dames*, Mathon de la Cour, qui choisit de terminer par l'objection, à propos de *Célianne*. il y a là «de la facilité, quelquefois de la chaleur [...] cependant on y remarque des tours et des expressions recherchées [...] le fond du roman s'éloigne trop de la nature»¹¹¹. Il y avait pourtant trouvé du positif. En fait, le jugement négatif clair et net est très rare vis-à-vis des femmes¹¹². Mademoiselle Bodin de Boismortier n'a eu aucun succès concret, mais on ne trouve pas de critique franchement négative qui corresponde à cet échec. Les journalistes auraient bien pu s'abstenir de s'exprimer; ils ne l'ont pas tous fait.

Toutes ces critiques vagues, qui – par politesse? – ne veulent pas s'avouer, n'existent guère à l'égard de Madame Riccoboni. Evidemment, tous ses romans ne rencontrent pas un succès égal (les journalistes ne sont pas d'accord par ailleurs sur la hiérarchie qualitative qu'il conviendrait d'établir entre eux). Mais l'enthousiasme, quand il se montre, semble réel.

Si la critique de points précis sur lesquels il y a des objections concrètes à faire est absente s'il s'agit de Madame Riccoboni, à l'égard des autres aussi,

genre d'écrire, l'idée la plus avantageuse et la plus favorable» (MF février 1768 p 133). Quant à *L'Histoire de Madame de Bellerive* de François-Jacques de Chastenot, publié en 1768, réimprimé en 1780, l'AL conclut que «toute la brochure en général est intéressante» (AL 1768 t VII p 343). Sans avoir étudié les romans en question, on ne peut évaluer ces affirmations.

Nous pensons pouvoir démontrer que pour les jugements prononcés à l'égard de romans de femmes, la situation est différente, du fait de l'existence d'autres témoignages apportant des preuves supplémentaires pour ce que nous avançons.

109 AL 1768 t V p 194

110 AL 1763 t IV p 270

111 JD mai 1766 p 73

112 Sauf dans la C1, mais cela concerne aussi les romans écrits par des hommes

même compensée, elle est assez rare. On la trouve surtout dans l'*Année Littéraire*, où elle est déterminée par l'attitude générale de Fréron, et dans le *Journal des Dames*, où entre 1764 et 1768 Mathon de la Cour et Sauterau de Marsy veulent apparemment éviter qu'on les accuse de prendre parti pour les femmes. Les remarques faites dans ces deux journaux concernent des questions de technique romanesque plus précises que celles qu'on a vues louées sans enthousiasme. Ce sont par exemple les négligences de style de Madame Benoît dans *Les Lettres du Colonel Talbert* «ce qui fait le plus de tort à cet ouvrage, c'est la négligence extrême de style et le mauvais ton de plaisanterie»¹¹³. Dans le même roman, Fréron critique la façon de manipuler personnages et événements «on est fâché sur-tout qu'elle fasse périr ses héros d'une manière aussi tragique»¹¹⁴. Selon lui, Madame Robert a eu les mêmes problèmes dans *La Voix de la Nature* «l'Abbesse meurt d'apoplexie. L'Auteur a volontiers recours à ce moyen pour se délivrer des personnages qui l'embarrassent»¹¹⁵. Un autre inconvénient constaté par Mathon est le manque de nouveauté «l'enfant changé en nourrice», dans *Agathe et Isidore*, est considéré, dans le *Journal des Dames*, comme un «moyen usé»¹¹⁶.

La rareté de ce genre de critiques précises reçoit un éclairage révélateur par un commentaire paru dans le *Journal Encyclopedique*. Le journaliste y décrit la gêne qu'il ressent à propos de *La Paysanne Philosophe* (Madame Robert). Il suggère que cette gêne est provoquée par le trop grand contraste entre les divers éléments de l'ouvrage «rien n'est plus embarrassant que la nécessité de prononcer sur ce Roman. Le fond est excellent, la conduite des deux aventures principales est parfaite, il regne une grande variété dans les incidents, la plupart inspirent le plus vif intérêt, on y trouve souvent une raison qui frappe et un ton de sentiment qui enchante. Il y a jusques dans la diction, une vivacité et un naturel qui font plaisir. Avec tout cela on est forcé, malgré soi, d'avouer que c'est un mauvais Roman»¹¹⁷. Il s'excuserait presque de devoir prononcer ce jugement. C'est ce qui fait partie pourtant de son rôle de critique. Il ne dit pas non plus que ses excuses s'adressent plus à la femme qu'à l'auteur. Mais pourquoi alors ces scrupules?

Aux hommes, les journalistes semblent dire plus facilement, et ils le font d'une façon assez directe, que leurs romans sont mauvais¹¹⁸. *Le nouvel Abatard* de Campigneulle, premier auteur du *Journal des Dames*, a provoqué la réaction suivante «on m'a dit que l'Auteur demeurait à Lyon. Il doit s'es-

113 JD septembre 1767 p 80

114 AL 1767 t II p 205

115 AL 1763 t IV p 246

116 JD juillet 1768 p 73/4

117 JE 1/2 1762 t I 3e partie p 126

118 Il faudrait sans doute élargir le corpus, pour avoir des données encore plus solides et plus significatives

timer très-heureux que la loi terrible qui s'observoit autrefois avec rigueur dans cette Ville ait été abolie. Lorsqu'on avoit composé un mauvais écrit, il falloit l'effacer avec sa langue, ou être jetté dans le Rhône»¹¹⁹. Un autre ouvrage du même, appelé *Le temps perdu*, suscite ce jugement: «le titre de cette froide brochure convient parfaitement au temps qu'on passe à la lire. Il n'y a ni intérêt, ni situation, ni style»¹²⁰. Des condamnations aussi explicites, présentées sans aucune retenue, ne se rencontrent pas pour les cinq romancières, de même que ces constatations pures et simples aboutissant à une conclusion négative dans *Clairval philosophe*, de Rozoi, il y aurait «peu de faits, encore ne présentent-ils rien de neuf, rien de piquant [] noyés dans des raisonnemens vagues qui ne tiennent point au fonds de l'ouvrage [..] On peut enfin le regarder comme un mauvais ouvrage»¹²¹.

Une pareille différence dans la présentation se ressent nettement aussi dans les comptes rendus de romans anonymes, mais prétendus écrits par une femme. On arrive à reconnaître lesquels d'entre les critiques ont cru à la réalité de l'auteur femme. A propos de l'*Histoire de Madame d'Erneville écrite par elle-même*, certains critiques n'ont pas dû savoir que ce roman était d'un homme¹²². Dans leurs articles on retrouve ces mêmes réactions mitigées, compensant une remarque négative par une positive: il serait «écrit avec chaleur et plus agréable par le style que par le fond des choses»¹²³, «quoique les faits manquent souvent de vraisemblance et de nouveauté, on [le] lit avec assez de plaisir»¹²⁴. L'*Histoire d'Amande*, présentée comme écrite par elle-même¹²⁵, est approchée, elle aussi, différemment par le journaliste qui semble y croire, et par celui qui laisse percer sa méfiance, sans toutefois l'explicitier¹²⁶, jugeant que ce roman est «un ramas informe de ce qu'on trouve partout et mieux qu'ici. Le style ne rachette rien»¹²⁷. L'autre avait estimé que «les invraisemblances qu'on peut appercevoir dans cette esquisse, ne sont pas les seules de ce Roman, qui est d'ailleurs écrit sans prétention, et qu'on lit avec plaisir en faveur de l'Auteur»¹²⁸.

119 AL 1763 t IV p 183. Ce roman a paru en 1763, et a été réédité la même année.

120 AL 1756 t VII p 66. Ce roman n'a pas eu de rééditions.

121 AL 1765 t VI p 43. Ce roman a paru en 1765 et n'a jamais été réédité.

122 Jean-François Maucombe, son roman, paru en 1768, n'a pas eu de rééditions.

123 JBS février 1768 p 365.

124 AL 1767 t VII p 107.

125 Ouvrage publié en 1768 par un auteur inconnu, et dont il n'y a pas eu de rééditions.

126 C'est cela qu'avait fait la CL: «cette histoire écrite par une jeune femme, est cependant écrite par un jeune homme» (CL 1/1 1768 t 8 p 17).

127 AL 1767 t VIII p 281.

128 JBS mars 1768 p 549.

Ces remarques, en elles-mêmes peu décisives, sont appuyées par les dires d'une femme¹²⁹ Elle se plaint de l'état de fait qu'avec une certaine réserve nous venons de signaler C'est Madame du Bocage, qui, à l'occasion d'un éloge qu'on lui adresse, se trouve citée dans la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts* : «les femmes, dit-elle, comme les grands, sont encensées sans choix¹³⁰. On en fait trop de cas en apparence, trop peu en effet de leur capacité Notre sexe censure par jalousie celles qui ont du mérite, l'autre attribue sans examen leur succès aux bons conseils de leurs amis Les hommes se dédommagent ainsi, dans notre absence, des louanges qu'en présence le besoin de nous plaire leur arrache sans cesse; mais ce superflu d'encens qu'on croit donner sans conséquence ou par habitude, oblige notre raison à en rabattre au point de ne savoir où s'arrêter»¹³¹.

Ce «superflu d'encens»¹³² correspondrait peut-être à ce qui nous avait déjà paru si peu crédible; il nous oblige, nous aussi, à être sur nos gardes. Quelquefois la tromperie galante n'est pas difficile à déceler, comme dans ce compte rendu d'un des premiers ouvrages de Madame Benoît, *Mes Principes* C'est le *Censeur hebdomadaire*, qui, pour mieux illustrer les propos de Madame du Bocage semble-t-il, commence ainsi. «il faut convenir que les femmes, dont les graces font le partage, et dont la seule occupation devoit

129 Et de certains hommes, qui, jaloux, ont publié sous pseudonyme féminin Desforges-Maillard, par exemple, sur qui les MT écrivent que son pseudonyme de «Mademoiselle Malcraix de la Vigne», utilisé à partir de 1735, «attira bien des égards, des politesses, des compliments à l'Auteur [] les Mercurus retentissoient des eloges de ladite Demoiselle prétendue, pour qui le Public témoignoit un intérêt très-vif» (MT janvier 1760 p 364) Le JS valorise particulièrement quelques-unes de ses *Idylles* en disant qu'«on ne les eût guères moins goûtées sous le nom de Desforges-Maillard» (JS janvier 1761 p 23)

Ce n'est qu'au siècle suivant que les femmes se sont mises à choisir des pseudonymes masculins, pas seulement George Sand parmi les femmes auteurs de romans feuilletons, Neuschäfer en a dénombre une douzaine (voir Neuschäfer e a , op cit , index)

130 La même Madame du Bocage est louée ainsi dans le JD «dans l'âge le plus dangereux, une femme faite pour séduire par son esprit, ses grâces et sa beauté, a résisté à la séduction d'un sexe corrompéur [] pour enrichir la Littérature de ses productions» (JD octobre 1764 p 45)

131 BSBA juillet/décembre 1765 t XXIV, p 324 C'est une citation de son *Recueil des Oeuvres* Le JS cite également, dans son compte rendu, ce passage, ses compliments à l'adresse de l'auteur perdent par là de leur conviction «pour être mise au rang de nos Poetes estimés, elle n'avoit pas besoin des avantages d'un sexe, toujours flatté sur des talens qu'on n'attend ni n'exige de lui» (JS janvier 1765 p 50)

132 Qui n'est pas signalé seulement en France en Allemagne Emilie von Berlepsch s'exprimera de la même façon en 1791 Cf Dawson, R P , ««Der Wehrauch, den uns die Manner streuen» Wieland and women writers in the *Teutscher Merkur*», dans Schelle, H J (éd), *Christoph Martin Wieland – Nordamerikanische Forschungsbeiträge zur 250 Wiederkehr seines Geburtstages 1983* Tübingen, 1984, p 245

être de plaire, ont brillé, ainsi que nous, dans les Sciences, dans la Littérature et dans les Arts agréables» Mesdames Dacier et Riccoboni, entre autres, servent d'exemples Puis l'auteur se pose la question parfaitement rhétorique «l'urbanite Françoise n'engage-t-elle pas à avoir des égards pour cette aimable portion du genre humain, qui fait les délices de la société et la satisfaction de nos coeurs?» En guise de réponse il s'écrie «Séxe enchanteur, dont les charmes méritent notre hommage¹³³, que ne vous devons-nous pas lorsque vous y réunissez l'éclat des talens!» Et en commençant le compte rendu proprement dit, il fait bien voir que le peu de qualité de l'ouvrage en question avait donné lieu à ce développement «si nous n'approuvons pas tout, traitons, avec la décence requise, et les ménagemens convenables, une Dame qui marchera un jour sur les traces de celles que nous avons nommées»¹³⁴ De telles déclarations se rencontrent aussi dans l'*Année Littéraire*, à propos de la Marquise d'Antremont, par exemple, qui avait publié des vers «eh, quel est le censeur assez sauvage pour affliger une Muse aussi aimable? Son Sèxe, ses graces, ses talens mêmes ne doivent-ils pas lui servir de sauve-garde contre tous les traits? La critique ne lance ses carreaux que sur les chênes sourcilleux ou sur les arbres nains qui s'égalent aux cèdres, elle chérit, elle respecte le myrte et les roses»¹³⁵

Dans ces cas, il ne s'agit pas, il est vrai, de romancières, mais de femmes écrivant dans des genres considérés comme moins appropriés à leur sexe Cependant ces commentaires fournissent un contexte et indiquent que l'attitude vis-à-vis des romancières pourrait bien ne pas être neutre non plus Elle a dû être commandée aussi par la «décence requise» en société, même s'il est vrai que, le genre romanesque étant estimé «féminin», la situation y est moins aigue que dans d'autres domaines

C'est dans ce contexte qu'il faut voir l'insistance des journalistes à souligner que l'auteur est une femme Ce sont des appels à l'indulgence du public, quelquefois même en toutes lettres «ce Roman [*Elisabeth*] est d'une femme à ce titre, vous le lirez avec indulgence»¹³⁶ Dans *La Paysanne Philosophe* les «critiques sévères» pourraient blâmer «le romanesque usé, des épisodes mal liés, un style familier et souvent bas, mais qu'on se souvienne que c'est une femme qui l'a composé»¹³⁷ Le journaliste est peut-être d'autant plus enclin

133 Apparemment Madame Benoît avait beaucoup de charme Nicolas Thieriot la décrit à Voltaire comme «une Dame jeune et belle, d'une taille avantageuse et elegante» Elle était venue lui porter son premier roman, *Elisabeth*, pour que Voltaire en juge Celui-ci écrit à Thieriot qu'il a en effet répondu «a vôtre belle Dame qui s'amuse à faire des Romans» (*Voltaire's Correspondence*, lettres du 15 et du 28 decembre 1765)

134 CH 1760 t IV p 145/6/7

135 AL 1770 t I p 218

136 AL 1766 t II p 241

137 AL 1761 t VIII p 212

ici à l'indulgence, que Madame Robert savait qu'elle avait droit, étant femme, à cette indulgence¹³⁸. A cet effet elle avait usé, avec insistance, de la modestie dont l'indulgence est le corollaire «je me flatte, en faveur de mon sexe, d'obtenir de l'indulgence»¹³⁹. Le *Journal Encyclopedique* est également très circonspect avec Madame Robert, et accentue l'importance des hommes par rapport à un auteur féminin. Ainsi il peut disculper Madame Robert, en accusant des hommes, qui auraient dû l'aider les fautes constatées dans *La Paysanne Philosophe* «retombent moins sur elle que sur les amis qu'elle doit avoir consultés». Elle aurait mieux fait de changer de conseillers «quel dommage que l'auteur n'ait point donné son manuscrit à un homme de goût!»¹⁴⁰.

On comprend mieux, dès lors, l'effet de surprise provoqué par Madame Riccoboni, et comment certains hommes ont de la peine à croire qu'un bon roman puisse sortir des mains d'une femme. Même Campigneulle, pourtant journaliste des dames, écrit à propos de Madame Riccoboni «qu'il reçoive ici, cet Auteur ingénieux, le tribut d'éloges que je dois à ses talents, et que je lui payerois avec bien plus de plaisir encore, s'il avoit le mérite d'être femme, comme il a voulu nous le faire croire»¹⁴¹. Cet étonnement, de même que l'indulgence manifestée devant les quatre autres femmes montrent bien que les journalistes ont une certaine idée des femmes.

3c *Les personnages féminins*

Cette idée, ils ne l'oublient pas en rendant compte des différents univers romanesques. Le journaliste encyclopédique, par exemple, réclame spécialement dans les romans écrits par des femmes «ces grâces molles et tendres» sans lesquelles «une femme qui se mêle d'écrire, est un pédant beaucoup plus insipide qu'un homme»¹⁴². Les romancières – qu'elles s'appellent Riccoboni ou non – avaient donc intérêt à faire correspondre le comportement

138 Cf. Madame de Puisieux, écrivant à Voltaire «Peut-être les hommes auront ils de l'indulgence pour une femme qui est encore dans l'âge d'en attendre d'eux» (*Voltaire's Correspondence*, lettre du 15 février 1752).

139 Cité par l'AL 1761 t VIII p 213 (Voir aussi «Madame Dacier», p 198). Cette modestie se tourne, chez Madame Robert, en orgueil par rapport aux autres femmes, elle n'est pas si modeste que cela finalement «je crois qu'on doit savoir grâces à une femme qui, au lieu d'employer ses loisirs à faire des noeuds ou à mesurer, s'applique à la lecture» (cité par l'AL 1761 t VIII p 213).

Madame Riccoboni est modeste d'une autre façon, dans une lettre de rectification, elle réagit aussi à un éloge qu'on avait fait d'elle «je n'ai pas la vanité d'y reconnoître mes traits, encore moins celle d'adopter le titre de rivale de la Fayette» (MF mars 1768 p 53).

140 JE 1/2 1762 t I 3e partie p 126/7

141 JD janvier 1759 p 53, il s'agit de son *Histoire de M le Marquis de Cressy*

142 JE mai 1759 t III 3e partie p 127

de leurs personnages féminins aux idées que les hommes s'en faisaient. C'est ainsi qu'on objecte à Mademoiselle Bodin de Boismortier que l'amour d'une femme pour son mari n'est plus de mode¹⁴³. A Madame de Puisieux, on reproche de pratiquer une morale «singulière dans un siècle et chez une nation, où la constance est regardée comme la vertu des dupes»¹⁴⁴. L'éventualité que ces femmes, disposant de leur monde imaginaire, y aient apporté quelques notes relevant de l'utopie féminine, n'est pas envisagée. En faisant allusion à la féminité de l'auteur, les journalistes entendent expliquer une supposée qualité médiocre, et appeler à l'indulgence. Ils ne cherchent pas à mieux comprendre par là le contenu de l'oeuvre. Que Madame Robert fasse voyager son «Milord Céton» en compagnie de sa soeur Monime, est refusé comme étant non-conforme à la réalité et ne pouvant même pas faire partie de l'imaginaire féminin «les voyages des jeunes demoiselles pour l'ordinaire se bornent au couvent»¹⁴⁵.

Il est vrai que le *Mercur de France* ajoute que c'est peut-être un préjugé¹⁴⁶. Contrairement à la plupart des critiques masculins, qui n'ont pas pu apprécier ces écarts de la norme¹⁴⁷, ce journal, beaucoup lu sans doute par des femmes, réagit quelquefois d'une manière compréhensive. Le journaliste avoue rougir «d'être au nombre de ces hommes», quand il entend Madame Riccoboni «à tous tant que nous sommes, nous reprocher ses chagrins, ses malheurs»¹⁴⁸. Il semble approuver ces femmes «Idaliennes», rencontrées par Milord Céton, qui «se sont affranchies de ces règles sévères, que les hommes ont jugé à propos d'imposer aux femmes de notre monde». Et il reconnaît qu'il y a pour une femme-auteur de quoi avoir envie de «venger en passant l'honneur de son sexe d'un préjugé injuste que l'amour propre des hommes y a attaché. On crie sans cesse contre les femmes, on les accuse d'inconstance, d'infidélité, on leur demande une vertu à toute épreuve, tandis que ceux qui veulent les réduire dans cet esclavage, s'accordent à eux-mêmes une pleine liberté. En vérité y a-t-il là de l'équité?»¹⁴⁹.

Mais le même journal avait montré plus tôt qu'il considérait certaines souffrances des femmes décrites par Madame Riccoboni, comme faisant partie de la vie, et fournissant par conséquent matière à romans, sans que cela doive choquer ou gêner les lecteurs. Il recopie par exemple ces paroles amères de Milady Catesby, venant d'apprendre l'infidélité de celui qu'elle

143 JE 15/6 1768 p 138, copie par GU 8/8 1768 t II p 91

144 JE 15/1 1768 p 127

145 MF juin 1765 p 105

146 Id

147 C'est justement ce qui serait salué par une certaine critique du XXe siècle comme revendication féminine ou même féministe

148 MF avril 1763 p 36

149 MF juin 1765 p 111

aime et qui dit toujours l'aimer: «les hommes ont de ces *oublis*, leur coeur et leurs sens peuvent agir séparément, ils le prétendent au moins, et par ces distinctions qu'ils prennent pour excuse, ils se réservent la faculté d'être excités par l'amour, séduits par la volupté, ou entraînés par l'instinct, mais cette excuse qu'ils prennent, ils ne la reçoivent pas; remarquez cela: ce qu'ils séparent en eux, ils le réunissent en nous» La seule réaction manifestée par le journaliste est que «cette réflexion est juste, naturelle et bien placée sous la plume d'une femme»¹⁵⁰, sous-entendant, à chacun son rôle. De la même façon, les *Mémoires de Trévoux* ne peuvent qu'approuver Madame de Sancerre, personnage des *Lettres d'Adélaïde Dammartin*, qui «a la sagesse de taire les outrages qu'on lui fait»¹⁵¹. En général, les critiques masculins n'arrivent pas à imaginer que ces thématiques et ces personnages aient pu être choisis par les romancières pour d'autres raisons que l'auraient fait les romanciers

Il est vrai qu'on ne sait pas avec certitude quels ont été les objectifs des romancières¹⁵². Ces femmes ont-elles en effet voulu dénoncer, ou simplement décrire ce qu'elles ne connaissaient que trop bien¹⁵³? Dans la mesure où, pour nous, cela reste difficile à discerner, nous ne pouvons guère en vouloir aux hommes de l'époque de n'avoir pas réagi avec plus de compréhension.

3d *La critique du Journal des Dames*

Il faut donc demander leur avis aux lectrices¹⁵⁴. Les trois rédactrices du *Journal des Dames* s'étaient manifestées dans leurs préfaces comme différentes

150 MF juin 1759 p 86

151 MT juin 1767 p 557/8

152 Il est sûr néanmoins que l'inégalité entre femmes et hommes préoccupait Madame Riccoboni, dans *l'Abeille*, elle se plaint de l'éducation féminine «Nous, négligées de nos peres, trop souvent regardées comme des êtres inutiles, à charge, qui viennent enlever une portion de l'heritage d'un fils [] on nous abandonne aux soins d'une vieille femme-de-chambre» (*Oeuvres complètes* Neuchâtel, 1783, t IX, p 148/149)

153 Malgré ces incertitudes, il nous semble que par rapport à ces romans la critique féminine récente, qui néglige quelquefois le problème de la valeur littéraire, est plus fructueuse que celle qui part du principe que toute oeuvre de femme est (et doit être) autobiographique. Cette manière de penser (cf «Madame Dunoyer», p 133), dénoncée déjà par May comme une «naïveté désagréablement arrogante et toute gonflée de la croyance fondamentale en la suprématie du sexe masculin» (May, op cit , p 222), est perpétuée comme si de rien n'était, entre autres par Fauchery. Pour lui, le roman d'une femme se reconnaît à ce qu'il leur est «plus difficile qu'à l'homme d'élaborer une expérience personnelle en intuitions généralisantes». L'oeuvre d'une femme tiendra ou «de l'impuissance du narcissisme féminin à s'arracher à son reflet», ou du «rêve compensatoire» (Fauchery, op cit , p 94, 97, 99)

154 Une étude systématique des lectures de femmes à partir des correspondances disponibles serait à faire. Il s'avérerait sans doute que toutes n'étaient pas d'accord

de leurs collègues masculins¹⁵⁵ Il est clair, en effet, que Madame de Beaumer, la première et la plus fervente des journalistes des dames, n'a pas de la femme la même image qu'eux Elle le montre bien dans une réaction à un de ces écarts romanesques par rapport à la norme, qui avaient choqué des hommes Madame de Beaumer ne reproche pas à Madame Robert les libertés qu'elle prend dans *La Paysanne Philosophe*, au contraire Tout en sachant bien que dans le monde une femme ne dit pas son âge, elle est ravie de ce que dans ce roman un personnage féminin, malgré cet interdit, puisse dire quel âge elle a C'est salué par elle comme «un acte d'héroïsme de la part d'une femme elle avoue avec une ingénuité qui fait honneur à son esprit et à sa raison, qu'elle n'est plus jeune, et elle ose s'en consoler»¹⁵⁶ On sent que Madame de Beaumer a envie de présenter et de faire présenter au mieux toutes les réalisations de femmes Elle avait commencé son article en observant que cette romancière «honore notre sexe par des talents marqués»¹⁵⁷

Mais il faut dire qu'elle n'est pas conséquente, et que, malgré ses protestations de fierté féminine, elle n'est pas totalement différente des journalistes hommes Elle approuve par exemple les déclarations de modestie de Madame Robert, faites plutôt à l'intention d'un public masculin «la modestie et la timidité ne font qu'ajouter un nouveau prix à ses talents décidés»¹⁵⁸ Tout en n'étant pas vraiment modeste elle-même¹⁵⁹, Madame de Beaumer a donc intériorisé cette demande qui vient de la société, et elle reconnaît que l'emploi de ce *topos* par les femmes est nécessaire C'est une nécessité désagréable, une charge même Madame de Beaumer publie aussi cette plainte d'une femme anonyme (fictive?) adressée à une autre anonyme «notre Sexe en Littérature est un défaut auprès des hommes, comme la jeunesse en est un auprès des vieillards»¹⁶⁰ C'est en publiant de tels cris de coeur, même s'ils sont peu nombreux, que Madame de Beaumer se distingue tout de même des autres journalistes, aussi bien hommes que femmes

Comme nous l'avons déjà indiqué¹⁶¹, les deux autres rédactrices, Mesdames de Maisonneuve et de Princen, traitaient beaucoup, en proportion,

Mademoiselle de Lespinasse, par exemple, écrit à Gubert, dans une lettre du 7 juillet 1775 «Richardson a connu les hommes, l'amour et les passions Madame Riccoboni ne connoît que l'amour-propre, la fierté, quelquefois la sensibilité, et voilà tout» (Julie de Lespinasse, *Lettres*, éd Eugène Assé Genève, 1971, reprint de l'édition de 1876, p 217)

155 Voir «*Journal des Dames*», p 139-150

156 JD janvier 1762 p 9

157 Id , p 8

158 Id , p 8/9

159 Voir «*Journal des Dames*», p 152

160 JD novembre 1762 p 112

161 Voir «*Journal des Dames*» p 158, tableau IX

d'ouvrages de femmes. Cependant, parmi ceux-ci, il y avait peu de romans, et les «autes» nommées n'avaient pas atteint une grande renommée. Il en est ainsi par exemple de Madame Le Guerois, auteur des *Réflexions chrétiennes*, de Madame Brun, qui écrivait *L'Amour des Français pour leur roi*, ou de Mademoiselle de Villers *Dialogues sur la musique* – toutes commentées ou annoncées par Madame de Princen, qui certainement tenait compte de son public féminin. L'ouvrage d'un homme, comme *Bazile* par Baculard d'Arnaud, elle le présente ainsi «tout ce qui sort de la plume de M d'Arnaud, est consacré à l'amusement et à l'instruction de notre sexe»¹⁶². La présence de cet ouvrage dans ce journal prend alors un certain sens.

Ce n'est pas toujours le cas pour les livres commentés par Madame de Maisonneuve, dont la sélection semble parfois être laissée quelque peu au hasard. Quelle utilité spécifique ont pu avoir pour des femmes l'*Histoire de la Réunion de la Bretagne à la France* par l'abbé Iraul, ou l'*Abrégé de l'Histoire des Insectes* de Beurieu?

Ces femmes qui, comme les hommes rédigeant le *Journal des Dames*, avaient déclaré vouloir – pour des raisons divergentes – «consacrer les avantages des dames»¹⁶³, ont donc laissé passer l'occasion de le faire en attirant l'attention sur les travaux des romancières. Elles préféraient «consacrer» ces avantages, en publiant des vies de femmes célèbres, et des vers adressés à des femmes de mérite.

Les rédacteurs masculins aussi aimaient mieux exprimer l'admiration, le respect, ou l'amour, qu'ils pouvaient éprouver pour une ou plusieurs femmes, à travers des pièces d'occasion, en vers ou sous forme de lettres, qui sont très nombreuses, bien qu'à des degrés divers selon les journalistes¹⁶⁴. Ils donnaient également à des femmes l'occasion de publier leurs productions dans «leur» journal, que ce fussent des vers, ou même, lorsque Dorat était rédacteur, un roman entier *Stephanie* de la Comtesse de Beauharnais¹⁶⁵. Mais la critique du roman féminin n'était pas importante, proportionnellement à l'ensemble, chez ces hommes – d'autant plus que souvent les critiques se réduisaient à des séries d'extraits d'un roman¹⁶⁶.

Pour la plupart, ils ne s'intéressaient pas spécialement au roman, et, s'ils parlaient de romans féminins, ce n'était pas en montrant une volonté de comprendre les femmes. Mathon de la Cour et Sautereau de Marsy, qui publient ce journal sous le nom de Madame de Maisonneuve, avaient observé, au début de leur carrière, que c'était «une sorte de triomphe pour le

162 JD février 1775 p 271

163 Comme s'exprime Dorat (JD juillet 1777 p 177)

164 Voir «*Journal des Dames*», p 162, tableau X

165 Publié chaque mois, de mars jusqu'en août 1777, par livraisons de 45 pages environ. Ensuite ce roman était en vente au bureau du JD.

166 Voir «*Journal des Dames*», p 153

Journal des Dames d'avoir à rendre compte d'un roman de Madame Riccoboni»¹⁶⁷ Mais nous avons déjà vu qu'ils abandonnèrent cette attitude, pour passer à la critique, éventuellement d'une façon très dure à propos de la *Supercherie réciproque* de Madame Benoît, ils observent qu'on pourrait peut-être le lire avec quelque plaisir «si les personnages étoient moins indignes d'intéresser»¹⁶⁸ Ils passent également à côté de la thématique féminine Rendant compte des *Lettres d'Adélaïde Dammartin* de Madame Riccoboni, ils qualifient «le récit que fait Madame de Sancerre, des maux qu'elle a essuyés durant son premier mariage» simplement de «touchant»¹⁶⁹ Ces mêmes journalistes s'opposèrent à Madame Riccoboni au sujet de «la supériorité vraie ou prétendue des hommes sur les femmes» qu'elle «attaque avec force» en mettant en cause l'éducation féminine Mathon et Sauterau, qui écrivent au féminin singulier¹⁷⁰, ne croient pas «les hommes aussi coupables que semble le penser Madame Riccoboni je suis convaincue qu'avec beaucoup plus d'appâts, leur éducation est presque aussi défectueuse que la nôtre»¹⁷¹ L'indulgence manifestée par les journalistes écrivant en tant qu'hommes, a disparu chez eux

Cette attitude indulgente avait été présente évidemment chez celui-là des journalistes des dames, La Louptière, qui avait eu pour objectif de «faire sa cour aux lectrices»¹⁷² En effet, les *Mémoires de Miledi B* par Mademoiselle de la Guesnerie lui en donnaient l'occasion «les esprits les plus prévenus contre les Romans se réconcilieront aisément avec ce genre d'écrire, en le voyant annobli par un jeune Auteur, qui est lui-même l'ouvrage des Graces»¹⁷³ Cette indulgence tournée en galanterie est bien à sa place, étant donnée la fonction que ce rédacteur avait attribuée à son *Journal des Dames*

Les autres journaux ne servaient pas, en principe, aux journalistes de moyen pour faire leur cour aux romancières On a vu cependant que les rédacteurs n'ont pas toujours su se defaire des attitudes gouvernant le comportement masculin dans la société les romans de femmes ne sont pas tous jugés selon les mêmes critères que ceux des hommes Sauf des exceptions comme Madame Riccoboni, les romancières n'étaient pas toujours prises au sérieux par les critiques contemporains Souvent, en lisant l'ouvrage d'une romancière, ceux-ci voyaient surtout la femme, ce qui pour beaucoup impliquait une qualité d'écriture forcément moindre, donc une nécessité d'indulgence, c'est-à-dire l'emploi de formules neutres ou bienveillantes,

167 JD juillet 1764 p 69

168 JD juillet 1768 p 113

169 JD janvier 1767 p 40

170 Voir «*Journal des Dames*», p 144, 145

171 JD juillet 1765 p 84

172 Voir «*Journal des Dames*», p 140

173 JD mai 1761 p 173

masquant un jugement qu'ils pensaient moins positif que ce qu'ils disaient explicitement

Les trois femmes rédactrices du *Journal des Dames* n'ont pas réussi à opposer une critique féminine différente

4 *Ce qui a suivi la critique contemporaine*

Il est important de constater cette attitude différente à l'égard des femmes auteurs, même de la part d'un *Journal des Dames*, car ces périodiques – le *Journal des Dames* moins que d'autres – ont exercé une influence durable. Ce n'est pas ici le lieu de déterminer l'étendue de cette influence, mais elle était réelle. Les exemplaires reliés des périodiques se conservaient dans les bibliothèques, les premiers historiens littéraires, copiés à leur tour par d'autres, s'en servaient, reprenant plus ou moins textuellement des jugements publiés plus tôt par les journalistes.

D'autres influences ont évidemment joué leur rôle aussi, ce n'est pas seulement aux journalistes du XVIIIe siècle qu'on peut attribuer l'absence, encore récemment, de femmes romancières dans le canon littéraire. L'attitude d'indulgence, jugée nécessaire par beaucoup de contemporains, a été suivie, et complétée, par la misogynie régnant au XIXe siècle¹⁷⁴. En plus, il y a eu à cette époque l'oubli de la plupart des romans du XVIIIe siècle. Leur redécouverte a déjà contribué à celle, simultanée, de certaines romancières, c'est-à-dire celles du calibre de Madame Riccoboni.

Ces dernières années, grâce surtout au mouvement féministe, on a aussi tiré de l'ombre les romancières moins exceptionnelles. La critique féminine les a en effet éclairées d'une lumière avantageuse en essayant de comprendre leurs romans à partir de la féminité des auteurs, et elle a découvert que si elles semblaient peu appréciées¹⁷⁵, c'était peut-être que nous disposons essentiellement de témoignages masculins sur cette matière.

174 Celle-ci faisait dire à Virey que, puisque « tout individu femelle est uniquement créé pour la propagation », les femmes de lettres ont une « constitution erotique anormale » (Virey, J J, *De la femme* Paris, 1826, p 1, 2, cité d'après Angenot, op cit p 88)

Barbey d'Aurevilley considérait que « les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes. Ce sont des hommes – du moins de prétention – et manques! » (cite d'après Slama, B, « Femmes écrivains », dans Aron, J P (prés), *Misérable et glorieuse la femme du XIXe siècle* Paris, 1980, p 222)

Cette misogynie a fait sentir ses effets jusque loin dans le XXe siècle dans les manuels, qui donnent très souvent « une image axiologiquement dévalorisante de la femme écrivaine » (Théry, C, « Madame, votre sexe. Les auteurs de manuels et les femmes écrivains », dans *Études Littéraires* 1981 (14) p 517)

175 Par rapport à ces romancières aussi on peut se demander « faut-il d'ailleurs juger de ces oeuvres par référence à de seuls critères esthétiques? » (Slama, art cit, p 215)

Ce n'est pas le *Journal des Dames* qui a comblé cette lacune, mais la confrontation des rares réactions féminines à celles des hommes indique tout au moins que ce problème vaudrait d'être étudié plus en détail, et sur plus de matière.

	AFF	AC	AL	MS	JS
BENOIT					
<i>Elisabeth</i>	12/3		t II	3/1	
1766	4p		23p	1p	
<i>Celianne</i>	21/1		t III	30/6	décembre
1766	1p		7p	1p	1p
<i>Talbert</i>	15/7	13/4	t II		juin
1767	2p	1p	11p		2p
<i>Triomphe</i>	9/3	15/2	t III	26/2	octobre
1768	1p	1p	13p	1p	1770
<i>Agathe</i>	3/8	23/5	t IV		2p
1768	4p	2p	8p		
<i>Supercherie</i>	20/7	4/7			
1768	1p	2p			
BOISMORTIER					
<i>Histoires</i>	23/5	t V			
1768		2p	5p		
PUISIFUX					
<i>Memoires</i>			t I		
1768			9p		
<i>Histoire</i>		2/5			
1768		1p			
RICCOBONI					
<i>Butlerd</i>		t VI			
1757		8p			
<i>Miss Jenny</i>	15/8	11/6	t V	29/5	
1764	2p	4p	9p	1p	
<i>Dammartin</i>	5/8'67		t VII		
1766	1p		16p		
<i>Mariage</i>		18/7	t IV		
1768		1p	16p		
<i>Theâtre</i>			t III'69		
1768			44p		
ROBERT					
<i>Paysanne</i>	3/2'62		t VIII		
1761	2p		13p		
<i>Voix</i>		31/5	t IV		
1763		1p	27p		
<i>Ceton</i>	18/3'67	3/12			
1764	2p	1p			
<i>Beauvais</i>	19/8				
1767	2p				
<i>Ondins</i>	28/9	4/4	t III		
1768	1p	2p	3p		

Tableau XI Articles concernant des romans de femmes Pour chaque roman (horizontalement) et pour chaque periodique (verticalement) ont ete groupes ici

BSBA	CL	JD	JE	MF	MT/JBS
septembre '71 1p.	décembre '65 1p.	octobre 3p.		février 14p.	
	mai 1p.	mai 3p.		août 11p.	
juin 1p.	avril 2p.	février 2p.			juillet 2p.
		février 2p.		février 9p.	avril 2p.
		juillet 7p.	juin 2p.	juin 13p.	août 2p.
		juillet 1p.		juillet 3p.	décembre 1p.
			juin 1p.	juin 1p.	
	janvier 2p.		janvier 2p.	janvier 3p.	mai 3p.
		juillet 2p.	juin 1p.	mai 1p.	
	avril 2p.		juin 13p.	janvier 20p.	
septembre 1p.	juin 2p.	juin 26p.	septembre 17p.	juillet 1p.	
juin 1p.	novembre 1p.	janvier '67 15p.	septembre 15p.		juin 1p.
	juin 2p.		août 1p.	juillet 5p.	
			juillet '69 12p.		mai '69 3p.
	décembre 1p.	janvier '62 25p.	février 16p.	janvier 2p.	
	mai 1p.	octobre 13p.		juin 4p.	
	janvier '65 2p.			décembre 17p.	
	décembre '66 1p.			avril 1p.	juin 2p.
			mars 2p.	avril 1p.	juin 4p.

les articles étudiés (avec les dates ou numéros de volume, et les nombres de pages)

LA FEMME DANS LA PRESSE DES LUMIÈRES, À L'ÉPOQUE
DU JOURNAL DES DAMES

Pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, on a beaucoup écrit sur «la» femme, son éducation, son rôle dans la famille et dans la société. Le nombre d'ouvrages publiés alors par des hommes et par des femmes, concernant ces questions, est impressionnant¹. La presse elle-même a participé à cette vogue, puisqu'il y a eu une *Bibliothèque des Femmes*, pratiquement morte-née en 1759, une *Bibliothèque des Dames*, créée en 1764², et, de 1759 jusqu'en 1778 avec des interruptions, le *Journal des Dames*³.

En cette deuxième moitié du XVIII^e siècle il n'en est pas autrement. La montée du féminisme aidant, les écrits sur ce sujet ne manquent pas d'intéresser. Ce qu'on en pensait il y a deux siècles a également été objet d'études. L'objectif, alors, n'était pas toujours de connaître la mentalité de l'époque, mais souvent de retrouver des précurseurs. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles bon nombre des interprétations récentes se contredisent sur certains points. Boudier de Villemert, par exemple, est considéré comme féministe par l'un⁴, comme anti-féministe par l'autre⁵. De même pour D'Holbach. Williams estime qu'il «advanced the feminist case on a number of vital levels»⁶, alors que Hoffmann est d'avis que son rationalisme «ne pouvait pas déboucher sur un féminisme»⁷. Ne serait-ce pas aussi un problème de définitions? Le terme même de «féminisme» ne paraît guère applicable à des textes écrits au XVIII^e siècle.

D'autres appréciations se contredisent aussi. Pour Versini le programme de Mademoiselle d'Espinassy, malgré ses «intentions féministes [] reste

1 Cf les bibliographies données dans Geffriaud-Rosso, J., *Études sur la féminité aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Pisc, 1984, et Angenot, M., *Les champions des femmes*. Montréal, 1977. Voir aussi Versini, *Laclos et la tradition* (op cit.), p 541.

2 Est-ce que ces deux périodiques sont dus au même journaliste, ou bien est-ce que le dernier a copié des parties du premier? Voir «*Journal des Dames*», p 142, n 41.

3 Voir appendice II, p 294, et aussi «*Journal des Dames*», p 135.

4 Williams, D., «The Fate of French Feminism – Boudier de Villemert's *Ami des Femmes*», dans *Eighteenth-Century Studies* 1980 (14) p 55.

5 Angenot, op cit., p 83/6.

6 Williams, D., «Condorcet, Feminism and the egalitarian principle», dans *Studies in Eighteenth-Century Culture* 1976 (5) p 152.

7 Hoffmann, P., *La femme dans la pensée des lumières*. Strasbourg, 1977, p 471.

timide»⁸, tandis que Bloch la classe parmi les quelques «women [who] go quite far in seeking significant improvements in studies for girls or in maintaining they can equal men intellectually»⁹ Quant à Madame d'Épinay, les opinions divergent également Bloch considère qu'elle «looked to study for women as a purely personal reward»¹⁰ D'après Badinter «deux siècles avant Simone de Beauvoir, elle pense à sa manière qu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient, et que les caractéristiques féminines ne sont pas si «naturelles» qu'on veut bien le dire»¹¹ L'article «Femme» de l'*Encyclopedie* se prête, de par son ambivalence, à des interprétations pratiquement opposées Gay constate que cet article, d'un côté, décrit «its womanly ideal as the pious, thrifty, gentle, orderly – and submissive – housewife», et de l'autre critique «the legal disabilities on women for violating the natural equality of all human beings»¹² Charbonnel y admire au contraire la hardiesse, «si bien enfouie dans une vingtaine de pages in-folio, dissimulée parmi tant d'assertions traditionnelles et ouvertement misogynes, qu'elle pouvait sans doute passer inaperçue»¹³ Et nous passons encore sous silence les débats qu'a provoqués Rousseau, appelé «brillant leader de l'antiféminisme» par Groult¹⁴, défendu avec insistance par Hoffmann¹⁵, et par Gita May, qui fait appel pour cela aux contemporaines¹⁶

A travers ces commentaires et interprétations, on ne peut guère arriver à une compréhension réelle de ce qui aurait pu être une «opinion commune» en la matière Connaître une telle opinion, ou même savoir si elle a existé, n'a pas toujours été parmi les objectifs des auteurs de ces études, mais c'est ce qui nous semble important à nous, pour pouvoir mieux situer les déclarations faites à propos de femmes journalistes et écrivains, qui ont été étudiées dans les études qui précèdent On peut évidemment considérer que bon nombre des ouvrages sur la question féminine, ceux notamment écrits

8 Versini, *Laclos et la tradition* (op cit), p 538

9 Bloch, J H , «Women and the Reform of the Nation», dans Jacobs, E e a (éds), *Woman and Society in Eighteenth-Century France* Londres, 1979, p 14

10 Bloch, art cit , p 14

11 Badinter, E , *L'un est l'autre – Des relations entre hommes et femmes* Paris, 1986, p 202

12 Gay, P , *The Enlightenment An Interpretation* t II *The Sciences of Freedom* New York, 1969, p 34

13 Charbonnel, P , «Repères pour une étude du statut de la femme dans quelques écrits théoriques des «philosophes»», dans Mortier, R , Hasquin, H (éds), *Études sur le XVIIIe siècle* Bruxelles, 1976 (3) p 101 Ses idées sont reprises par Precious Maluegg, S E , «Women and the *Encyclopédie*», dans Spencer (éd), op cit , p 262-265

14 Groult, B , *Le Féminisme au masculin* Paris, 1977, p 48

15 Hoffmann, op cit , passim

16 May, Gita, «Rousseau's «Antifeminism» Reconsidered», dans Spencer (éd), op cit , p 309-320

par des auteurs de second ordre, sont plutôt des représentants d'une opinion partagée avec d'autres, que des témoins d'une pensée originale. Mais les journalistes ont dû être, plus encore, proches de ce que pensait le grand public, et tenir compte des opinions de leur lectorat. Ainsi les journaux doivent refléter les tendances sous-jacentes aux jugements relatifs à la question féminine, et c'est eux qu'il faut consulter. Comme les journalistes avaient pour tâche de rendre compte des nouveaux livres, ils ne pouvaient négliger ceux qui concernaient «la» femme et la condition féminine.

Nous nous proposons d'étudier ici un certain nombre de leurs articles¹⁷. Cette étude permettra de déceler dans quelle mesure l'augmentation du nombre d'ouvrages sur «la» femme a correspondu à un besoin chez le public, si des changements étaient souhaités ou s'il ne s'agissait que d'une mode. Les réactions de journalistes à propos de ces ouvrages pourront fournir des réponses à ces questions¹⁸. De plus, grâce à l'existence du *Journal des Dames*, qui durant trois périodes avait été dirigé par une femme, il est possible, en principe, de connaître des opinions féminines au sujet de ces ouvrages et de cette problématique. C'est pourquoi, encore une fois, nous nous bornons grosso modo à la période pendant laquelle ce journal a paru.

1 Diversité des ouvrages jugés et des périodiques

Les ouvrages dont les journalistes ont rendu compte, étaient écrits par des gens de toutes sortes, auteurs et autres, officiers et ecclésiastiques, hommes et femmes. Ce n'étaient pas en premier lieu les auteurs les plus connus actuellement, les «philosophes», qui traitaient de cette question, contrairement à ce que certains ouvrages récents sur l'histoire des femmes voudraient laisser entendre. Bullough écrit par exemple «since women were so important in the salons, or more probably because equality followed naturally from other ideas, the *philosophes* paid considerable attention to the position of women in society»¹⁹. Ce genre d'opinions a déjà été combattu, notamment par Gardner «feminism was not a cause espoused by the *philosophes*»²⁰.

17 Comme nous ne prétendons pas à l'exhaustivité, nous donnerons les références au fur et à mesure dans les notes. Pour repérer les articles, nous nous sommes basées principalement sur des index, qui n'existent pas pour tous les journaux. Pour l'année 1768, la récolte a été plus nombreuse, grâce aux listings existant pour douze périodiques de cette année-là (cf. Jansen, op. cit.).

18 Les journaux ne sont évidemment pas les seules sources qu'on peut utiliser pour connaître l'accueil fait à ces ouvrages.

19 Bullough, V. N., *The subordinate sex – A History of attitudes toward women* Urbana/Chicago/Londres, 1973, p. 268.

20 Gardner, E. J., «The *Philosophes* and Women: Sensationalism and Sentiment», dans Jacobs, E. C. (éd.), *Woman and Society in Eighteenth-century France* Londres, 1979, p. 19 (Elle fait exception pour Condorcet).

Si certains de ces «philosophes» nous paraissent intéressants au XXe siècle, c'est qu'ils étaient en avance sur le XVIIIe, et que nous pouvons constater leur influence sur des développements ultérieurs²¹ Mais, comme le dit Williams, «the ideological attractiveness of the positions taken up by certain of the *philosophes* should not be allowed to distort modern appreciations of Enlightenment feminism» Si on veut non pas chercher des prédécesseurs, mais connaître l'atmosphère de l'époque, il faut plutôt se tourner vers les «second-rate, even third-rate, writings of the period, widely read then though almost totally neglected now»²²

Ces ouvrages, annoncés et commentés dans des articles qui formeront le véritable sujet de cette étude, n'avaient pas tous pour objectif d'amener à de grands changements Ils proviennent en partie d'auteurs qui reprenaient, sans le dire souvent, des idées formulées déjà par Poulain de la Barre, d'autres étaient écrits par des adhérents d'une école plus traditionnelle, se réclamant plus ou moins implicitement de Fénelon²³

La question de l'éducation des femmes est un thème central de ces textes, soit qu'on la rende responsable de leur infériorité «c'est dans l'éducation que l'on donne aux filles qu'il faut chercher la racine des vices que nous leur trouvons»²⁴, soit qu'on veuille qu'elle compense les limites que la nature assignerait aux femmes «nous ne sommes plus heureusement dans ces tems où le préjugé condamnoit les femmes [] à une crasse ignorance»²⁵ A titre d'arguments, on invoque souvent l'exemple de femmes exceptionnelles – princesses, auteurs, savantes²⁶ – sous forme de listes biographiques plus ou moins détaillées Elles doivent prouver que les capacités féminines se dévoilent dès qu'elles en ont la possibilité A côté des traités, incluant des inventaires, et des inventaires paraissant en tant que tels, se multiplient également les ouvrages médicaux, qui forment une catégorie à part

Le grand nombre de ces publications à l'époque qui nous occupe suggère la présence, sur une échelle assez large, d'un certain souci à l'égard du sexe féminin, qui aurait existé chez des hommes et chez des femmes Un tel souci ne paraissait guère à travers le compte rendu de l'actualité qu'offrent les gazettes de 1778²⁷ Et il faut bien admettre que les journaux littéraires qui publient des commentaires de ces ouvrages concernant les femmes don-

21 Comme dit Clinton dans «Femme et Philosophe Enlightenment Origins of Feminism» (*Eighteenth-Century Studies* 1975 (8) p 299)

22 Williams, «The Fate of French Feminism» (art cit), p 38, 39

23 Versini décrit et compare leurs opinions, op cit , p 522/42

24 Graillard de Gravelle, *L'Ami des filles* Paris, 1761, p 10

25 Boudier de Villemert, op cit , p 41

26 La femme comme épouse ou jouant son rôle dans le domaine culturel, mais aussi des exceptions véritables (voir «Les Gazettes», p 63, 77)

27 Voir «Les Gazettes», p 56-78

ment une même impression que les gazettes l'hypothèse, due à l'importance du nombre de publications, selon laquelle on se préoccupait du sort des femmes, n'est pas confirmée par ce qu'en disent les journalistes. D'ailleurs, il est facile de constater que ces nombreux ouvrages n'ont guère abouti à une amélioration du sort des femmes. Cela n'empêche pas qu'ils peuvent fournir une impression de ce qu'on pensait de la condition féminine, et que les comptes rendus qui leur étaient consacrés, donneront une idée de l'écho qu'ils ont trouvé.

Les idées sur «la» femme contenues dans ces divers travaux sont diversement rendues par les journalistes. Plus encore que pour les commentaires sur des romans²⁸, les différences idéologiques entre les divers journaux ont ici leur importance. La *Correspondance Littéraire* émane des «philosophes», le *Journal Encyclopédique* représente la même tendance, mais se donne plutôt une tâche de vulgarisateur : il «s'applique à faire un choix nouveau» dans l'*Encyclopédie* et «en présente la substance à tous ceux qui méritent d'en jouir»²⁹, de l'autre côté se trouvent les *Mémoires de Trévoux*, devenus le *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, d'inspiration catholique, et l'*Année Littéraire*. Cette dernière, dans le compte rendu de l'*Essai sur les femmes* de Thomas³⁰, se situe elle-même par rapport aux philosophes : «faudra-t-il donc que nous entendions sans cesse autour de nous les bourdonnements importuns d'une foule de déclamateurs frivoles, qui, enhardis par l'impunité, censurent ce que nos usages ont de plus saint et de plus auguste!», puis il s'adresse à eux : «grands philosophes [] que ne quittez-vous ce Royaume [] cessez de nous tourmenter pour nous instruire, abandonnez-nous à nos sots préjugés»³¹.

Une autre différence inévitable est celle qui sépare le journal expressément destiné aux femmes, et les autres. Quelques-uns des journalistes du *Journal des Dames*, surtout les femmes³², avaient clairement annoncé à plusieurs reprises que leur production se démarquerait de celle des autres journaux. Leur façon de traiter ce sujet pourrait en fournir une preuve.

Comment ces journalistes³³ ont-ils réagi aux ouvrages qu'ils traitaient? Tous n'ont pas tenu à s'exprimer à propos de ces textes. L'*Année Littéraire*

28 Voir «Les Romancières», p 238-240

29 JE 1756 t VII 2e partie p 60, voir aussi Wagner, art cit

30 Thomas, A L , *Essai sur le Caractere, les Moeurs et l'Esprit des Femmes dans les differents siecles* Paris, 1772

31 AL 1774 t IV pp 156, 157, 159, voir aussi Balcou, op cit

32 Voir «*Journal des Dames*», p 141-148

33 Nous ne reviendrons plus, dans la suite, sur les différences existant entre eux, ni d'ailleurs sur celles qui peuvent exister à l'intérieur d'un même journal. Les comptes rendus ont pu être faits par différents collaborateurs, et des rédacteurs être remplacés par des successeurs. Sauf dans le cas du JD, nous considérerons chaque journal comme une entité.

est le plus complet, suivi par le *Journal Encyclopedique* Les *Memoires de Trévoux* et la *Correspondance Littéraire* mentionnent nombre de ces titres, mais passent plus rapidement Si le *Journal des Dames* ne parle pas de tous ces ouvrages qui semblent devoir le concerner particulièrement, c'est que certains ont paru à des moments où ce journal, lui, ne paraissait pas³⁴

2 Les opinions des journalistes

Les ouvrages étant de caractères différents, ils ont suscité des réactions divergentes Les idées contenues dans ces livres sont généralement résumées et commentées par les journalistes, qui les discutent plus ou moins, selon que les idéologies représentées par le journal en question s'opposent à celles contenues dans l'ouvrage traité³⁵ L'*Essai sur les femmes* de Thomas est applaudi par le *Journal Encyclopedique* qui y consacre 13 pages³⁶, alors que l'*Année Littéraire* emploie 39 pages à prouver qu'il ne vaut rien³⁷ Les *Conversations d'Emilie* par Madame d'Epimay³⁸, qui était liée aux rédacteurs de la *Correspondance Littéraire* et occasionnellement rédactrice elle-même, sont favorablement appréciées dans ce «periodique»³⁹, alors que l'*Année Littéraire* ne peut pas supporter cet ouvrage⁴⁰ Pour ce qui est de ces quelques «philosophes», qui ont accordé aux femmes une place dans leur système de pensée – Helvétius, D'Holbach –, les commentaires sont peu nombreux, leurs ouvrages n'abordant la question qu'à l'intérieur d'un ensemble bien plus vaste⁴¹ Mais à propos des textes d'auteurs «secondaires», nous avons pu étudier une quarantaine de comptes rendus, quelques-uns très brefs, d'autres extrêmement développés

Si nous tentons de formuler une opinion commune sur la base de ces divers articles, nous précisons tout de suite qu'il s'agit alors d'une reconstitution, qui a un côté artificiel Pour rendre compte de l'impression faite par ces ouvrages sur les lecteurs qu'étaient les journalistes, il convient de faire la distinction entre deux groupes de textes critiqués les ouvrages de médecine, et les textes traitant de la femme et de son fonctionnement dans la société Les réactions concernant les derniers sont en général moins enthousiastes

34 C'est le cas pour les ouvrages de La Porte, La Croix (publiés en 1769), Cerfvol, Thomas (publiés en 1772), et Riballier (1779)

35 Sauf dans le cas de la *CL*, qui se contente souvent d'un bref sarcasme

36 *JF* 1772 t V p 364-376

37 *AL* 1774 t IV p 145-183

38 Madame d'Epimay, *Les Conversations d'Emilie* Leipzig, 1774

39 *CL* t X juin 1774 p 441/2

40 *AL* 1784 t I p 73-96

41 D'Holbach, *Le Systeme social* (1773) t III chap X, «Des femmes» (p 122/36), Helvetius, *De l'Homme* (1776) section I, chap X «Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la première jeunesse»

siastes que celles manifestées à l'égard des ouvrages de gynécologie, d'obstétrique et de ceux qui prônent l'allaitement maternel

2a. *La médecine*

Le grand nombre de ces ouvrages était provoqué d'une part par les progrès que faisait la médecine⁴², d'autre part par l'influence de Rousseau. Les journalistes sont généralement d'accord pour voir l'utilité de ces travaux, et notent que ces livres sont remplis de conseils pratiques

On ne peut pas dire que le *Journal des Dames* se distingue ici particulièrement des autres périodiques. Il considère comme «nécessaire» et «important» les ouvrages de Fourcroy et de White⁴³, mais ne mentionne pas celui de Madame Le Rebourg, qui fut pourtant accueilli avec une unanimité spectaculaire. ce serait «un de ces utiles Ouvrages que l'amour du bien public enfante et dont l'utilité doit faire le succès»⁴⁴. Dans d'autres journaux, certains journalistes hommes, à l'occasion de ce livre, s'en prennent à eux-mêmes (ou aux autres hommes) «il est bon que les pères le lisent aussi. c'est d'eux souvent que viennent les plus grands obstacles, dont les mères s'autorisent pour ne pas nourrir»⁴⁵. Le *Journal des Savants* rappelle que, au début du siècle, Hecquet avait déjà fait campagne pour l'allaitement maternel⁴⁶. Ce n'était pas pour autant devenu un sujet daté, au contraire. L'utilité qu'on trouve dans le livre de Madame Le Rebourg, est une utilité bien concrète, inspirée par la sollicitude pour le bien-être de la mère et de l'enfant et par les problèmes démographiques naissants. D'où le ton employé par le *Mercur*

42 Voir aussi «Les Gazettes», p 72

43 Respectivement *Les Enfants élevés dans l'ordre de la Nature*, livre qui exhorte «les meres de famille de nourrir elles-mêmes leurs enfans» (JD janvier 1775 p 31, Madame de Princen), et *Avis aux Femmes enceintes et en couches* (JD mai 1775 p 230, Mercier)

44 Madame Le Rebourg, *Avis aux mères qui désirent nourrir leurs enfans*. Paris, 1767. JED août 1768 p 51, également JS mai 1768 p 351, MF janvier (II) 1768 p 70, et sur le *Supplément* paru quelques années plus tard JE 1772 t III p 76, JBS avril 1772 p 181

N Senior écrit sur ce livre que c'est «the only book I have found which was written not only by a woman, but by a mother who had nursed her children» («Aspects of Infant Feeding in Eighteenth-Century France», dans *Eighteenth-Century Studies* 1983 (16) p 375)

45 AL 1768 t I p 70/71, cf aussi JBS février 1768 p 367: «beaucoup de Femmes desireroient nourrir, la plupart en sont détournées par de vains préjugés»

46 JS mai 1768 p 351, Paul Hecquet, *De l'obligation aux femmes de nourrir les enfans*. Paris, 1708. C'est grâce à lui peut-être, que Madame Dunoyer avait acquis sa conviction exprimée dans la QN du 3/12 1716 (voir «Madame Dunoyer», p 121)

Voir sur cette question Mercier, R., op cit., et Badinter, E., *L'Amour en plus – Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècles)* Paris, 1980, chap II «Une nouvelle valeur l'amour maternel»

de France «c'est moins Made L qui donne cet avis aux mères, que l'humanité elle-même, la nature et la patrie»⁴⁷

Dans tous ces ouvrages cependant, la position de la femme dans la société, comparée à celle de l'homme, n'est guère sujet du discours. C'est pourquoi nous nous bornons ici à signaler le succès qu'ils ont obtenu auprès des journalistes. Des ouvrages moins marqués par l'empreinte du progrès et de la nouveauté, sont en effet reçus dans la presse avec moins d'enthousiasme.

2b *Un sujet rebattu*

Une reconstruction, artificielle il est vrai, à partir des articles concernant les ouvrages non-médicaux met en lumière la principale réaction «collective» de ces journalistes : c'est une certaine lassitude à voir si souvent traiter ce même sujet. Ils en reconnaissent pourtant l'utilité, car ils savent très bien que les préjugés ne sont toujours pas vaincus, et que l'éducation des femmes peut et doit être améliorée.

Les témoignages sont en effet assez nombreux, qui indiquent que l'ensemble des problèmes posés par la condition féminine est ressenti comme une question «rebatue»⁴⁸. Depuis des siècles déjà ce sujet était abordé⁴⁹, et certains auteurs des livres commentés, par besoin d'être complet, refont l'histoire de la question en examinant même la situation pour tous les pays connus. Si l'on avait tant étudié la question féminine, ce n'était pas sans raison ! Certes, la raison subsistait, mais à lire la presse, tous les auteurs n'étaient pas en mesure d'éclairer le problème par des points de vue nouveaux. A propos de l'ouvrage de Cerfvol un journaliste exprime ce sentiment double : «ce livre doit être lu tout entier, parce qu'il est instructif et solide. Mais il ne pourroit pas fournir un Extrait intéressant, parce qu'il ne contient rien de neuf, et que la plupart des préceptes qu'on y trouve se voient déjà dans divers autres Ouvrages»⁵⁰. Certains aspects de cette matière sont parfois ressentis comme appartenant à des temps reculés : «la grande

47 MF janvier (II) 1768 p 70

La seule exception, dans cet enthousiasme général pour l'allaitement, est peut-être l'AL : «depuis que Rousseau de Geneve a prêché aux mères la necessite d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, cette fonction est devenue une espece de mode qu'il faut suivre malgre soi [] il n'est plus guères permis à une jeune mere de se presenter dans le monde sans son enfant à la mammelle. L'opinion publique se trouve ici secondée par la nature» (AL 1784 t I p 74, 75)

48 «La question tant rebatue de l'égalité des deux sexes», *Aff* 16/2 1763 p 26, sur Aublet de Maubuy, *Vies des femmes illustres de France* Paris, 1762-68, 6 vol

49 Voir Geffriaud-Rosso, op cit , chap X «Pour une theorie de la femme traités et dissertations de 1600-1789», pp 163-211, et la liste bibliographique donnée par Angenot, op cit , pp 173-184

50 BSA juillet/sept 1772 p 216, compte rendu de Cerfvol, *La Gamologie* Paris, 1772

question de la prééminence d'un sexe sur l'autre, élevée fréquemment dans des tems d'ignorance, a cesse d'intéresser, et par-là d'occuper, à mesure qu'on s'est éclairé», c'est une question «qui ne devrait plus en être une»⁵¹ Le même journal, en parlant de Riballier, recule encore plus son projet de réforme de l'éducation féminine «est absolument dans les idées anciennes», il vient «3 à 4000 ans trop tard»⁵²

Ce sentiment d'ennui semble être assez général et ne pas avoir été provoqué simplement par des longueurs et des manques d'originalité d'oeuvres individuelles On dirait que les journalistes le ressentent comme inhérent au sujet lui-même⁵³ Cet ennui avait d'ailleurs été exprimé bien plus tôt déjà à la fin du siècle précédent un journaliste avait déclaré cette matière «bien épuisée et bien rebattue On a dit des femmes et beaucoup de mal, et beaucoup de bien Le chagrin des gens en mauvaise humeur contre le sexe n'a pas été moins ingénieux pour en medire, que la passion des Amans pour en exalter les appas Cependant l'on y revient tous les jours»⁵⁴ C'est cela même qui a pu faire que, pendant la période qui nous occupe, dans une oeuvre comme celle de Thomas on décèle «peu d'idées profondes, beaucoup de vraies, mais communes», il appartient évidemment à la *Correspondance Littéraire* d'ajouter «quelques-unes de fausses, et encore plus de louches»⁵⁵

Ces ouvrages sont ressentis comme vieilliss, mais cela ne leur enlève pas pour tous les commentateurs leur utilité certaines choses ne sauraient cesser d'être dites Le livre de Riballier est décrit comme un «véritable traité sur l'éducation, plein de réflexions sages, peu nouvelles, il est vrai, mais trop oubliées et trop intéressantes pour qu'il ne soit pas encore utile de les répéter»⁵⁶ De même pour celui de Boudier de Villemert «cet ouvrage [] n'a pas le mérite de présenter du neuf, mais il offre des vérités utiles, et dignes d'être répétées»⁵⁷ A l'occasion d'une édition suivante du même ouvrage, le commentaire d'un autre journaliste est presque identique ses conseils ne

51 JE 1779 t III p 450, 452, au sujet de Boudier de Villemert, *Le nouvel ami des femmes* Paris, 1779

52 JE 1779 t III p 24, compte rendu de Riballier, *L'Education physique et morale des femmes* Bruxelles/Paris, 1779

53 Il faut préciser que nous parlons ici de comptes rendus d'ouvrages parus en France Un des rares livres salues comme neufs est anglais, et traite d'un sujet peu abordé en France *The Laws respecting women*, le journaliste encyclopedique approuve que l'auteur veuille «mettre le beau sexe à portee de s'instruire aisement dans le domaine juridique» (JE 1778 t IV p 39)

54 HOS fevrier 1694 p 265, à propos de l'ouvrage *Les differens caracteres de ce siecle avec la description de l'amour propre*

55 CL 1/4 1772 t IX p 478/9

56 JE 1779 t III p 16

57 AL 1766 t III p 287 Boudier de Villemert n'était pas de cet avis lui-même il avait écrit son *Ami des femmes* comme un contrepoison pour tous ces livres faits dans

sont «pas toujours également neufs» mais ils «n'en sont ni moins utiles, ni moins importants»⁵⁸. Fréron, lui, reconnaît peu d'utilité et d'importance à ce genre d'ouvrages. «de l'esprit [.] la critique et l'apologie des femmes ne présentent rien de plus, ce sont des jeux où il brille seul, où l'on n'apprend rien»⁵⁹ A l'égard d'un livre presque généralement ressenti comme novateur – parce que la médecine y a sa place –, celui de Roussel⁶⁰, l'auteur de l'*Année Littéraire* rappelle encore l'ancienneté du sujet «on a déjà beaucoup écrit [.] sur les facultés physiques et morales de la femme»⁶¹

Ainsi les journalistes témoignaient essentiellement du peu d'effet obtenu par tous les auteurs qui s'étaient penchés sur ces problèmes. La question féminine avait beau paraître ancienne, tout ce qu'on avait écrit à ce sujet, n'avait guère changé la situation concrète des femmes; les préjugés à leur propos, que Poulain déjà avait voulu combattre⁶², étaient toujours en vigueur – malgré le grand nombre de discours, et malgré les comptes rendus dans les journaux qui auraient pu avoir comme fonction de contribuer à la diffusion de ces idées.

Un des problèmes de cette diffusion par voie de presse, c'est que les journalistes qui rendaient compte, ne le faisaient pas forcément par conviction, on le ressent dans un article sur Thomas, où le journaliste encyclopédique se sert de la formule surprenante. «nous ne pouvons nous refuser au plaisir de rassembler quelques traits du tableau des injustices des hommes envers les femmes»⁶³ On peut se demander si son appréciation – par ailleurs positive – de l'oeuvre de Thomas, est adéquate. D'après ce journaliste, cet essai présente le «triple avantage d'une éloquence séduisante, d'une érudition agréable et variée, et d'une philosophie douce, propre à ramener les bonnes moeurs, en y faisant trouver les vrais plaisirs»⁶⁴

l'intention de corrompre les femmes, et qui «n'ont que trop influencé sur leurs moeurs» (cité d'après JE 1759 t I, II p 124)

58 JE 1779 t III p 452

59 AL 1768 t I p 37, à propos de Walsh, *Discours sur les femmes* Paris, 1768

60 Roussel, P., *Système physique et moral de la femme* Paris, 1775 «Aucun Médecin Philosophe n'avoit encore réuni sous un même point de vûe ce qu'on peut dire et ce qu'on doit penser de raisonnable sur les deux parties constitutives du sèxe» ses facultés physiques et morales (AL 1775 t VI p 144) La *C L*, encore une fois se distingue, mais elle admet «quoiqu'on y trouve peu d'idées absolument neuves, beaucoup de vues superflues et quelques opinions paradoxales, c'est un livre plein de philosophie et d'imagination» (c I janvier 1776 t XI p 186)

61 AL 1775 t VI p 144 D'après Roussel lui-même, le sujet «est loin d'être épuisé, et quand il le seroit, on y reviendroit encore» (op cit , p III)

62 «Son but principal est d'apprendre à se defaire des prejugez», selon l'HOS (septembre 1691 p 28)

63 Cf «Les Romancières», p 250, 253

64 JE 1772 t V p 364, 375

On a l'impression que ces journalistes masculins ne se soucient pas vraiment de ce que peut représenter pour des femmes l'existence de certains préjugés. C'est en tant que thème, traité et à traiter dans des textes, qu'ils avaient remarqué la pérennité du sujet, mais ils n'établissent pas forcément de lien avec la réalité, par rapport à laquelle ils ont parfois choisi d'être optimistes. Ainsi l'*Avant-Coureur* annonce que «les femmes se distinguent aujourd'hui non-seulement dans les arts d'agrément [.] mais encore dans les sciences les plus abstraites, les recherches et les calculs, dont la géographie et l'astronomie sont hérissées n'ont pu rebuter celles que l'amour de l'étude et de la gloire ont embrasées». C'est que trois femmes avaient publié une carte de l'Europe indiquant le passage de l'ombre de la lune lors de l'éclipse du 1er avril 1764⁶⁵.

D'autres hommes s'expriment de manière assez dure au sujet des préjugés qui touchent les femmes. En fait, il semble qu'ils font tout pour les perpétuer, et pour préserver l'usage qui, selon Dorat, est à l'origine de ces préjugés⁶⁶. Si Fréron parle de l'usage, qu'il prétend même abhorrer, c'est pour nier qu'il puisse être changé, parce qu'on ne saurait changer les femmes: «on fait des noeuds au spectacle, à la promenade, on joue chez soi, c'est l'usage, il a consacré ces occupations, en vouloir substituer d'autres à la place c'est se rendre ridicule» – raison pour laquelle il pense que les préceptes de Boudier «ne seront pas certainement goûtés»⁶⁷. Le même journaliste arrive à justifier des abus bien plus forts – est-ce uniquement parce qu'il avait décidé d'éreinter l'ouvrage de Thomas?⁶⁸ – «si les circonstances des temps, des lieux, des climats, si la constitution politique ou les mœurs particulières des peuples exigent que les femmes soient enfermées en Asie, qu'elles soient dépendantes en Europe, éloignées des affaires et privées de la libre disposition de leurs biens; si d'une police contraire résulteroit le trouble et le désordre dans la société. où est l'*oppression*, où est la *tyrannie*?»⁶⁹

Pour le journaliste encyclopédique, c'est Cerfvol qui va trop loin en écrivant contre les préjugés et les usages. Il attaque comme mensongères les dénonciations faites par cet auteur dans son traité «on est étonné de voir [..] que l'auteur regarde comme un fait, que nos peres traitoient les femmes en esclaves. Nous ne sçavons sur quelle autorité il fonde une pareille assertion». Cela s'avère être une question de degrés «il est vrai [.] qu'attachées

65 AC 7/6 1765 Mesdames Le Paute, Lattré et Tardieu

66 JD mai 1778 p 319

67 AL 1766 t III p 282

68 «L'examen de ce livre de M. Thomas me fatigue, Monsieur, et je serois excédé, si j'entreprendois de combattre toutes les idées fausses et bizarres dont il est semé. Il n'y a presque pas de proposition que je ne pusse réfuter victorieusement par la proposition contraire» (AL 1774 t IV p 173)

69 AL 1774 t IV p 155

à leurs devoirs et à leurs maris, elles donnoient l'exemple d'une subordination, sans laquelle l'ordre est détruit dans la vie privée, comme dans la vie publique» Il n'est pas pour appeler cela de l'esclavage la dépendance où elles étaient, et dont «l'effet naturel étoit l'accomplissement de leurs obligations, et des douceurs qui l'accompagnent» aurait été «volontaire»⁷⁰ Le même journal venait d'en apporter une «preuve» sous la forme de la lettre d'une lectrice adressée à Thomas, à l'occasion de son livre Elle y déclare «nos maris qui ne sont ni *nos tyrans* ni *nos esclaves*, nous considèrent et nous aiment de bonne foi, nous les aimons de même [] ils savent qu'un être créé pour être l'amie, la compagne de l'être par excellence, ne peut, ni ne doit être traité en esclave», aussi croit-elle que «ce coup d'essai de votre part sur les femmes [] ne vous réussira sûrement pas auprès d'elles»⁷¹

De telles remarques – surtout venant d'une femme – perpétuent évidemment les préjugés et rendent en effet inévitable qu'on persiste à considérer les femmes comme une catégorie bien à part dans la société, faisant tout pour maintenir le flot d'ouvrages les concernant L'éducation des femmes y serait de nouveau traitée – avec aussi peu de résultat

Le journaliste encyclopédique par exemple, qui semble assez ouvert à ces problèmes, reconnaît que «l'éducation des femmes est encore plus négligée que celle des hommes C'est un fait qui n'est que trop notoire [] On sait tout ce que la plus belle partie du genre humain pourroit gagner à une instruction vraiment propre à développer ses dons naturels, et personne n'ose entreprendre ce grand ouvrage On ne doit point se lasser d'en démontrer la nécessité»⁷². Trois ans plus tard, le même journaliste répète «l'intelligence des deux côtés est la même, c'est à une bonne éducation à la développer, pourquoi cette éducation est-elle différente?» En réalité son souci ne concerne pas vraiment les femmes, mais plutôt la possibilité que «la mollesse par laquelle on énerve une moitié du genre humain, n'influe sur les mœurs de l'autre»⁷³ Ce dernier point, qui avait été soulevé maintes fois dans les siècles précédents, est explicité un peu plus à propos de Boudier de Villemert «si l'éducation de cette portion aimable du genre humain étoit plus soignée, les hommes qu'en général elles gouvernent, en vaudroient sans doute mieux»⁷⁴

Fréron dans l'*Année Littéraire* voit autrement le rôle de l'éducation des femmes Sa remarque à propos de Cerfvol «l'auteur ne veut point qu'une

70 JE 1773 t II mars p 442/4

71 JE 1773 t I janvier p 108/10

72 JE 1776 t V p 252-253, en rendant compte des *Letters from the duchess of Crui Mathon* et Sautereau n'avaient pas été de cet avis (voir «Les Romancières», p 253 sur Riccoboni)

73 JE 1779 t III p 19, 16/7, en rendant compte de l'ouvrage de Riballier

74 JE 1779 t III p 453

femme soit bel-esprit et tous ceux qui en connoissent de cette espèce conviendront que c'est un des meilleurs principes de son Livre»⁷⁵, pourrait passer pour une nouvelle reprise de ce que Molière faisait dire dans les *Femmes savantes*, elles étaient fréquentes durant tout le siècle. Mais la tirade à propos de Thomas est plus dure pour les femmes «qu'on ne dise pas que si les femmes n'ont excellé dans aucun genre, c'est le défaut de leur éducation ou le fruit des préjugés qui ont empêché un plus grand nombre d'entr'elles de se livrer à l'étude des Sciences le génie ne connoît point d'entraves, il s'élançe, malgré les obstacles et les barrières qu'on lui oppose»⁷⁶. Il va de soi que ce journal n'a pas une haute opinion des mères «former elle-même le coeur et l'esprit de sa fille [] Mais combien de mères ont les lumières et les talens nécessaires pour s'acquitter avec fruit d'un emploi aussi difficile que respectable? Combien sur-tout en ont la volonté?»⁷⁷

2c Les journalistes du *Journal des Dames*

Si on peut comprendre, en lisant de telles réactions, pourquoi certains préjugés ont eu une vie si dure, on se demande tout de même si des journalistes s'adressant à un public féminin dans le *Journal des Dames*, n'ont pas eu des positions différentes. Dans leurs préfaces, les divers rédacteurs masculins de ce journal n'avaient guère annoncé vouloir révolutionner la position des femmes, mais il est certain qu'ils se sentaient plus concernés⁷⁸.

En effet, ces hommes ont peut-être eu plus de regret, en constatant la survie des préjugés. Un de ces préjugés, qui veut que les filles ne fassent pas d'études, La Louptière en confirme encore l'existence, et se réjouit de ce que Graville le combatte celui-ci «examine quels genres d'occupations conviennent à une fille, et il établit, contre le préjugé, qu'elle doit se livrer surtout à l'étude»⁷⁹. Mais quel est l'effet d'un combat à si petite échelle contre des préjugés apparemment invétérés? Mathon de la Cour et Sautereau de Marsy⁸⁰ présentent un *Catalogue des ouvrages faits depuis quelques années par des Femmes*, qu'ils considèrent comme «la meilleure réfutation qu'on puisse donner du préjugé qui interdit aux femmes le plaisir de cultiver les Belles-Lettres»⁸¹. Cela ne veut point dire que la situation ait changé des années plus tard, Dorat, autre journaliste des dames, constate encore et

75 AL 1772 t V p 210

76 AL 1774 t IV p 168

77 AL 1784 t I p 74, à propos du livre de Madame d'Épinay. Le fils de Fréron a alors, depuis 1776, repris la direction de l'AL.

78 Voir «*Journal des Dames*», p 139-150

79 JD mai 1761 p 115

80 Rédacteurs du JD, mais se distinguant, on l'a vu, par leur peu d'intérêt pour les femmes (voir «*Journal des Dames*», p 158, tableau IX)

81 JD juin 1764 p 33

toujours que «le préjugé de l'éducation l'emporte sur la raison même» et il incite ses lectrices à le vaincre «si votre bien-être vous est cher, cultivez les Lettres, elles seront votre délassement et votre appui» L'argument qu'il avance surprend, et doit bien différer de ceux qui valaient pour les hommes les Lettres «vous feront supporter avec courage la perte de votre beauté» Dorat semble reprocher aux femmes qu'elles-mêmes «contentes de plaire par les charmes de la beauté, négligent les charmes plus durables de la raison et du sentiment» Mais il a l'honnêteté d'ajouter «c'est que la plupart des hommes ont intérêt de cacher [aux femmes] la lumière qui leur montreroit leurs foiblesses, et pourroit les en garantir»⁸²

Il est clair que la contribution des hommes du *Journal des Dames* sur cette matière est peu cohérente – non seulement à cause des différents points de départ de ces journalistes, mais aussi par un manque de rigueur dans leur pensée Un certain intérêt pour la condition féminine et des efforts pour se la représenter, sont parfois contredits ailleurs par un net désintérêt Dorat dit, à propos de l'article «Femme» par Desmahis dans l'*Encyclopedie*, que c'est «un persiflage plus cruel encore qu'ingénieux, c'est le portrait des femmes beaucoup moins que leur satire»⁸³, et il le dit par intérêt pour elles Mais il paraît plus négligent sur leur éducation dans ce même *Journal des Dames* il avait écrit que «l'unique but de l'éducation est d'éclairer l'esprit et de former le coeur, [mais qu'il] n'entre point dans les distinctions de sexe, [et qu'il se] borne à des réflexions générales, qui conviennent également à l'un et à l'autre»⁸⁴

2d *Vis-à-vis des femmes auteurs*

Jusqu'ici nous n'avons parlé que d'ouvrages qui, s'ils traitaient de femmes, étaient écrits par des hommes Quelques-uns pourtant étaient de la main d'une femme Cela se ressent dans les comptes rendus À l'égard de Madame d'Epinaï, de la Comtesse de Beauharnais et de Mademoiselle d'Espinassy, comme pour les romancières⁸⁵, il semble que les journalistes aient eu une tendance à se montrer plus cléments Dans l'ouvrage de Madame de Beauharnais, *A tous les Penseurs salut*, le journaliste encyclopédique cherche à compenser *et* le côté daté *et* les «incohérences» du texte Il réussit ce tour de force en avouant qu'«il n'est pas aisé, sur une matière si souvent traitée, de mettre en général plus de gaieté, de légèreté, et de ce ton du monde qui assaisonne avec grace la lecture d'un quart d'heure»⁸⁶ La présentation du même livre dans l'*Année Littéraire* est également ambiguë «La production

82 JD mai 1778 p 328-334

83 JD janvier 1778 p 296

84 JD octobre 1777 p 173

85 Cf «Les Romancières», p 242-248

86 JE 1774 t I p 243

nouvelle que je vous annonce, est un opuscule de morale. A ce mot je crois voir un air sérieux se répandre sur tous vos traits ne vous effrayez pas, Monsieur» Il est précisé que le sujet sera «toute l'injustice des hommes envers les femmes» Néanmoins «quand vous avez lu les jolies choses que l'on nous dit, il pourra très bien arriver que la Morale deviendra votre passion, et que tout votre désir sera d'en faire un cours complet sous le nouveau Professeur»⁸⁷

Les Conversations d'Emilie sont présentées, elles aussi, dans le *Journal Encyclopédique*, de façon à faire converger l'intérêt vers l'auteur féminin, en accentuant la féminité et la douceur de celle-ci «eh! qui peut se faire lire avec plus d'intérêt et de plaisir, qui peut faire parler à la morale un langage plus doux et plus insinuant qu'une mere tendre et vigilante»⁸⁸. Il est vrai que l'ouvrage, qui contient des conversations entre une mère et sa fille, se prête à un tel regard. En comparaison, Dorat est assez neutre, dans le *Journal des Dames*, en parlant des «éloges» que mérite «la femme respectable qui en est l'auteur»⁸⁹. Pour Mademoiselle d'Espinassy, l'*Année Littéraire* relève – avec approbation, bien sûr –, sa modestie et l'affirmation dans sa préface qu'elle «n'eut jamais l'intention de se parer» du titre d'auteur⁹⁰.

Il est à remarquer que, comme dans le cas des romancières, des reproches pourraient être faits, mais que le journaliste ne peut guère s'empêcher de faire prévaloir la galanterie. De cette attitude, on peut conclure déjà que les jugements prononcés par des femmes doivent être différents.

2e. Réactions des journalistes femmes

Les lectrices ont adopté par rapport à ce genre d'ouvrages, qu'ils soient écrits par des hommes ou par des femmes, une autre attitude que les lecteurs masculins. Notamment les aspects datés ont moins frappé celles qui souffraient de la situation qui existait. En effet – même si ce n'est pas très significatif, puisque la quantité de texte est réduite – une première constatation s'impose : les femmes du *Journal des Dames* ne se plaignent guère de l'ancienneté de ce sujet. Madame de Princen s'écrie même, à propos du livre de Madame de Beauharnais, que «tout n'est pas dit sur la matière que Madame de B... a traitée [.] On est encore certain d'avoir du succès après

87 AL 1773 t VIII p 265/6

88 JE 1781 t V p 391

89 JD octobre 1777 p 163

90 AL 1764 t VII p 129. En effet, l'auteur de l'*Essai sur l'Éducation des demoiselles* (1764) déclare qu'elle n'a «point les talents qui y sont nécessaires» (p V), et fait appel, elle aussi, au *topos* de la modestie féminine (voir «Madame Dacier», p 198). Madame d'Épinay, de son côté, assure qu'elle n'a pas «la prétention de proposer un nouveau plan d'éducation, ni la hardiesse de m'écarter de celui que des parens sages suivent communément» (*Conversations d'Emilie* (1774) p IV).

elle» Elle ne le dit pas pour attaquer la méthode de Madame de Beauharnais, elle admire au contraire sa stratégie, basée sur le détournement des déclarations de modestie «en faisant semblant de relever les défauts des femmes, [elle] tombe avec plus d'avantage sur ceux des hommes»⁹¹ Elle rend compte ainsi de l'utilité que ces écrits continueront à présenter pour des femmes, tant qu'aucune pratique ne changera

Certaines lectrices aussi saisissent l'occasion qui leur est offerte pour exprimer ce qu'elles ont sur le coeur S'il faut bien dire que ces textes ne sont pas nombreux⁹², il n'en est pas moins vrai qu'ils sont très clairs, lorsque celles qui les écrivent se plaignent de préjugés ressentis comme généraux et défavorables aux femmes une certaine Mademoiselle Desgault écrit en ce sens à Madame de Maisonneuve «les hommes toujours injustes à notre égard, veulent que nous n'ayons en partage que les passions douces et flatteuses [] Toutes les loix sont favorables aux hommes Elles nous sont toutes contraires»⁹³ Madame de Princen elle-même regrette «notre sort trop négligé dans tous les tems et chez presque toutes les Nations!»⁹⁴

D'autres journaux font aussi – rarement – entendre des voix de femmes exprimant des plaintes semblables Le *Journal d'Education* insère la lettre d'une institutrice, qui resume ainsi sa position pénible «si je reussis à bien dire, on pensera que j'ai emprunte la plume d'un homme érudit»⁹⁵

Les femmes qui s'expriment – minoritaires par rapport aux hommes qui le font et par rapport aux femmes qui se taisent –, s'opposent donc à la situation que leur réservent les hommes Parfois, cependant, elles ont trouvé des hommes qui les soutenaient, et alors elles réagissent à leurs idées avec plus de ferveur que ne l'avaient fait les journalistes hommes Une lectrice du *Journal Encyclopédique*⁹⁶ est d'accord avec Thomas sur le point capital de l'éducation «j'ai vu avec satisfaction que la nature [] avoit mis dans notre ame, comme dans la vôtre, le germe de toutes ces vertus, dont vous voulez exclusivement vous emparer, dont souvent même vous nous refusez l'exemple, et dont le developpement doit être l'ouvrage des loix et de l'éducation » Elle conclut donc «changez ces loix, que vous avez faites, changez l'éducation que vous avez décidé que nous recevrons»⁹⁷ Une lectrice du *Journal des Dames* prend la parole pour rendre compte du *Code de la Raison, ou Principes de Morale* Elle répète alors les dires de la lectrice du *Journal Ency-*

91 JD février 1774 p 189, 180

92 Voir «*Journal des Dames*», p 158, tableau IX

93 JD août/octobre 1763 p 4

94 JD février 1774 p 178/9, en rendant compte du livre de Madame de Beauharnais

95 JED janvier 1777 p 57

96 Celle qui n'avait pas acceptée que les maris soient considérés comme des tyrans (voir plus haut, p 269)

97 JF 1773 t I janvier p 113

clopédique « nous voilà bien vengees [] Un Auteur raisonnable, un homme enfin, vient de prendre nos intérêts [] Selon lui, c'est-à-dire selon la raison, dont il est le fidele interprete, nous ne différons, au moral, des hommes, que par l'éducation»⁹⁸ On retrouve les idées d'Helvetius, probablement basées moins sur une lecture de *De l'Esprit*, que sur l'expérience vécue. Pourtant ces femmes n'osent pas se reposer sur leur seule expérience, elles ont besoin de la voir confirmée par une autorité masculine. Une lectrice de *l'Année Littéraire* en témoigne aussi elle se réjouit parce que Riballier «prouve d'une manière triomphante [] que notre sexe vaut bien le vôtre»⁹⁹

Le *Journal des Dames* participe au débat, non pas tant par des raisonnements, que par le recours à la force de l'exemple. Sous la direction féminine, il se donne une fonction éducatrice en essayant de renforcer la confiance en soi des lectrices. Madame de Prncen – comme Madame de Beaumer et Madame de Maisonneuve¹⁰⁰ – le fait par la publication de portraits de femmes qui sont devenues célèbres. C'est qu'elle est consciente de ce que peut une femme « nous autres femmes, ne jouons-nous pas un assez grand rôle dans la société? » Mais elle constate aussi le manque de confiance de la plupart. Elle émet le vœu que « toutes les femmes soient pénétrées de leur dignité [] Il est si beau de jour de sa propre estime! »¹⁰¹

Pourtant, elle n'entend pas trop sortir des cadres existants, et elle témoigne d'une certaine ambiguïté quand elle est amenée à parler du *Cours d'Etudes des jeunes demoiselles* de Fromageot. En effet, elle rappelle d'abord que certaines femmes, « après avoir surmonté des difficultés sans nombre, et s'être mises au-dessus du préjugé encore plus difficile à vaincre, ont cueilli des lauriers qu'elles avoient disputés aux hommes d'autres ont suivi leur exemple enfin la carrière est ouverte aux deux sexes », mais elle ajoute que dans l'ouvrage de Fromageot, elle citera, à l'intention de ses lectrices, « de préférence tout ce qui peut les conduire à la connoissance parfaite des vertus particulières que la société demande d'elles », ce qui exclut le blason, la physique et l'histoire naturelle¹⁰²

Madame de Beaumer avait été plus explicite, tout en assumant moins le rôle d'éducatrice. Ses « éloges » et « précis de la vie » de femmes diverses sont précédés de remarques tendant à renforcer la confiance des femmes en elles-mêmes « si les cendres des grands Hommes doivent être honorées, que ne méritent pas celles de cette Sçavante, qui réunit toutes les bonnes qualités

98 JD juin 1778 p 98/99 Cf les idées de Van Effen (p 43)

99 AL 1779 t II p 353

100 Et beaucoup plus tôt déjà en Angleterre, Madame Manley dans son *Female Tatler* (1709), voir Adburgham, op cit , p 61

101 JD février 1774 p 178, 189

102 JD février 1774 p 166, 174

des deux sexes, sans en avoir les mauvaises⁷»¹⁰³ Mais ses textes visent également, comme un défi, un public masculin¹⁰⁴. «notre sexe peut citer [la Princesse de Hesse-Cassel] pour exemple à ces hommes jaloux qui croient nos mains trop foibles pour tenir les rênes d'un état, et nous accordent tout au plus l'honneur de végéter joliment»¹⁰⁵ Il n'est pas étonnant que Madame de Beaumer ait admiré Maubuy pour ses *Vies des femmes illustres*. Celui-ci «doit plus que personne prétendre à la bienveillance d'un sexe dont il se déclare hautement le défenseur»¹⁰⁶

Celle qui avait succédé à Madame de Beaumer, Madame de Maisonneuve, s'était moins clairement manifestée que ses deux collègues, et s'exprime peu sur cette matière. A la mort de Desmahis, elle commente en ces termes son article «Femme» de l'*Encyclopedie*. cet article «m'a toujours paru très-déplacé par sa gentillesse. On ne peut soutenir une telle lecture une demi-heure, sans avoir mal à la tête, c'est un choc continu d'antithèses et de pointes»¹⁰⁷. Il est difficile d'extraire de ces lignes un point de vue sur la femme et sur son éducation.

Pour les journalistes femmes, la distinction, déjà constatée¹⁰⁸, entre les deux femmes engagées, Mesdames de Beaumer et de Princen, et celle qui l'est moins, Madame de Maisonneuve, se confirme ici. Les textes du *Journal des Dames* cités dans cette partie ne peuvent, à notre avis, être considérés comme représentatifs de l'ensemble du journal. Il faut le préciser pour éviter de donner l'impression que ce journal ne serait rempli que de revendications féminines¹⁰⁹. Sur ce point, nous croyons Jane Abray et Colette Piau-Gillot trop optimistes¹¹⁰. Mais il est certain que dans ce journal, quelques cris du coeur ont été lancés. Ont-ils été entendus? Peut-être que les femmes qui choisirent de s'exprimer dans des journaux plus importants que le *Journal des Dames* furent plus sages

103 J) avril 1762 p 87 «Eloge de Mademoiselle de Scudéry»

104 Tout comme cela était le cas pour les préfaces rédigées par elle, voir «*Journal des Dames*», p 143, 144

105 J) mai 1762 p 188 Cet éloge est signé – curieusement – de Rozoi. Pour le rôle joué par ce jeune homme, voir «*Journal des Dames*» p 176-178

106 J) juillet 1762 p 28

107 J) janvier 1763 p 63

108 Voir «*Journal des Dames*», p 159, 160

109 Voir «*Journal des Dames*», p 158, tableau IX

110 Cf resp «Feminism in the French Revolution», dans *American Historical Review* 1975 (80) p 45, et «Le discours de Jean-Jacques Rousseau sur les femmes, et sa réception critique» (art cit), p 318 Voir aussi notre article «Femmes et journaux au XVIIIe siècle», déjà cité

3 *L'impossible objectivité*

Dans son ensemble, ce dossier de presse ne témoigne donc pas vraiment d'un souci général qui aurait existé concernant la destinée féminine. En revanche, la parution de ces ouvrages a parfois donné aux journalistes l'occasion de faire preuve de galanterie. Le *Mercur de France* l'exprime très nettement : il y a un certain intérêt «qu'on auroit peut être droit d'attendre de tous les écrits où l'on parle des femmes»¹¹¹. Les écrits sur les femmes auraient ainsi une même valeur ajoutée que les personnages féminins figurant dans une gazette parmi les nouvelles¹¹². Roussel lui-même avait écrit dans sa préface : «on croira peut-être ne céder qu'au desir de trouver la vérité, lors qu'on ne fera que donner le change à un penchant plus agréable»¹¹³.

Les journalistes ne réagissent pas tous de la même façon. Certains dénoncent justement les auteurs pour s'être laissés aller à suivre ce penchant. Bachaumont par exemple dénie à Thomas toute intention sérieuse : selon lui, l'ouvrage est «spécialement fait pour plaire aux femmes»¹¹⁴. Par contre la méfiance que manifestait Fréron dans l'*Année Littéraire*¹¹⁵ contre l'ouvrage de Thomas est compensée en quelque sorte, puisque Fréron est entraîné à cette même bienveillance qu'on accordait aux femmes auteurs, et s'il est sûr que les idées de Thomas «pourroient fournir à la critique», il «les [lui] pardonne, parce qu'[il] veut bien ne les regarder que comme des fleurettes»¹¹⁶.

D'autres, dans leurs comptes rendus, reprochent aux auteurs d'avoir été trop impersonnels. L'article de Diderot concernant l'*Essai sur les femmes* de Thomas¹¹⁷ n'est pas un cri isolé : «je crains qu'il n'en soit des femmes comme des cheminées : quand on veut en parler et surtout écrire, ce n'est ni en citoyen ni en philosophe compassé et didactique qu'il faut traiter ce chapitre, mais en homme sensible, avec un style plein de grâces, de magie et de charmes». Six ans plus tard, Dorat juge lui aussi Desmahis, et son article «Femme» de l'*Encyclopedie* : «toutes ces phrases de M Desmahis sont arrangées par l'esprit, plus qu'inspirées par le sentiment, et quelles que soient les

111 MF 15/8 1778 p 158, c'est à propos de l'ouvrage de Roussel

112 Voir «Les Gazettes», p 68

113 Roussel, op cit , p III

114 MS 14/5 1771 p 309. Mais pour Diderot dans la CL, s'il a voulu plaire, cela n'a pas réussi : «les femmes n'ont pas été contentes, parce qu'il les a ennuyées, et il était indispensable, pour un ouvrage de ce genre, de s'assurer de leur suffrage» (CL 1/4 1772 t IX p 478)

115 Voir plus haut, p 268, n 68

116 AL 1774 t IV p 166

117 Compte rendu qui, par étapes, sera élargi et formera son essai *Sur les femmes*, le 1er juillet 1772, la CL annonce déjà que Diderot a «refondu son plaidoyer» et l'a «augmenté de plusieurs observations intéressantes» (t X, p 3), pour l'historique du texte, voir la préface des *Oeuvres Complètes* (Club français du livre), t X

femmes, ce n'est que par le sentiment qu'on peut les définir [.] S'il les avoit aimées, il en auroit dit plus de bien et de mal. Les injures de l'homme passionné les choquent moins que les ménagemens prétendus de l'homme qui n'est que galant. M. Desmahis en a parlé avec tout l'esprit possible; c'est-à-dire, avec froideur, et c'est ce qu'elles pardonnent le plus difficilement à ceux qui s'avisent de les juger»¹¹⁸

La galanterie est donc présente chez les journalistes. Ils se vantent de ce qu'en France les hommes cherchent à plaire et à prouver leur respect aux femmes, attendant de la reconnaissance de leur part. De bons exemples de cette attitude sont fournis par les réactions données dans les journaux aux divers «inventaires» de femmes célèbres publiés à part ou à l'intérieur d'un ouvrage plus général. Les journalistes hommes applaudissent le principe de ces listes, non seulement parce qu'elles ont le «piquant de la variété»¹¹⁹, mais aussi parce qu'ils les considèrent comme des hommages adressés à ces femmes, auxquels ils se joignent volontiers. Quelques femmes – une journaliste, une lectrice – acceptent ces hommages au nom de toutes, et s'en disent enchantées¹²⁰. Le mot-clé dans cette présentation et cette acceptation d'hommages est celui de «gloire», utilisé par des hommes qui disent la reconnaître chez les femmes, et par celles-ci qui s'en enorgueillissent. Le *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres* de La Croix comblerait une lacune puisqu'il «manquoit à la gloire du beau Sexe, et au nombre des Dictionnaires» un tel ouvrage¹²¹. L'*Histoire littéraire des femmes françaises* de La Porte, parue un an plus tard, est décrite avant même sa parution comme une «espèce de trophée érigé à la gloire du beau sexe»¹²². Le *Parnasse des Dames*, cinq ans plus tard, est qualifié de «monument consacré à l'honneur du beau sexe» qu'une «Nation aussi galante que la nôtre doit encourager», et considéré comme une entreprise que les femmes applaudiront sans doute, car «leur gloire [y] est particulièrement intéressée»¹²³.

118 JD janvier 1778 p 292-296

119 AL 1768 t VIII p 313, sur La Croix, *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres* (1768), JBS juillet 1768 p 183, sur Pons Alletz, *L'Esprit des femmes célèbres* (1768)

120 Madame de Princen du JD pense d'abord que *Le Parnasse des Dames* par Sauvigny (1773, 10 vol) sera «un monument bien réel et bien durable, érigé à la gloire des femmes [] Quelle reconnaissance ne mérite-t-il pas de la part de tout notre sexe? [] Nous sommes persuades que nos Lecteurs et encore plus nos Lectrices seront charmés que nous leur fassions connaître dans un certain détail un Ouvrage si intéressant et si glorieux pour notre sexe» (JD mai 1774 p 75) Elle sera déçue (cf p 161)

A propos de la liste donnée par Riballier, une lectrice de l'AL se déclare «enchantée, émerveillée, éblouie, enorgueillie de cette foule de femmes de tous états et de toutes nations qui ont illustré leurs noms» (AL 1779 t II p 354)

121 BSBA avril/juin 1769 p 335

122 MF février 1768 p 127, sur La Porte, op cit

123 AL 1773 t II p 186, sur *Le Parnasse des Dames*

Les femmes qui reagissent à de pareilles manifestations de galanterie, ne le font pas toujours pour témoigner de leur gratitude. Elles cherchent parfois à utiliser cette galanterie à leurs propres fins, telle la lectrice qui écrit à Fréron, sur l'ouvrage de Riballier «comme je vous crois assez galant, Monsieur, pour saisir avec empressement l'occasion d'étendre la gloire des Dames, je me hâte de vous inviter à faire l'annonce d'un nouvel ouvrage qui vient d'éclorre en leur honneur»¹²⁴. Madame de Princen du *Journal des Dames* n'est pas de celles-là : en rendant compte du livre de Rosnay, *La Physique des Dames*, elle se demande «pourquoi l'auteur de cet ouvrage l'a plutôt intitulé *la Physique des Dames* que la physique des jeunes gens, des collègues, etc. Il a cru sans doute se rendre plus intéressant par ce titre, et se procurer les suffrages d'un sexe qui sait, quand il veut, donner tant de crédit et de vogue à ce qu'il protège»¹²⁵.

Ainsi, les sentiments de celles qui s'expriment par voie de presse, peuvent être contraires à ceux que les hommes devaient attendre d'elles. La reconnaissance est alors destinée à ceux qui les vengent, et non pas aux flatteurs. Seulement, ces femmes-là étaient peu nombreuses et ce n'était pas sur elles que pouvait se fonder un mouvement, pour lequel de la part des hommes l'intérêt n'a été que médiocre. Les sentiments, plus que le raisonnement, ont dû jouer un rôle considérable dans l'accueil fait aux traités – si théoriques soient-ils – sur la femme. C'est ce qui peut expliquer les contradictions constatées, qui ne sont pas vraiment basées sur des différences idéologiques.

Nous disions déjà que les ouvrages discutés dans ces journaux peuvent difficilement être tous considérés comme précurseurs du féminisme. La presse, elle aussi, fournit, par son peu d'intérêt pour la question et par ses tendances à la courtoisie, une illustration de ce que constatait David Williams «the ultimate failure of eighteenth-century feminism in France as a radical political ideology», qui serait due au «lack of significant popular backing for a radical change in the status of women»¹²⁶. Mais cette même presse a quand même donné la parole à des femmes qui ne se résignaient pas, et qui le montraient. Que leurs voix n'aient pas constitué un «backing» suffisant, les événements l'ont bien montré.

124 AL 1779 t II p 353

125 JD juillet 1774 p 76/77

126 Williams, «The Fate of French Feminism» (art cit), p 39, 38

Dans la première partie de ce recueil nous avons constaté une certaine ambiguïté dans l'attitude des journalistes à l'égard des femmes en général. Ici, à propos de ces cas précis, ce sont des contrastes qui apparaissent. La lassitude manifestée à l'égard de ce qui s'écrit sur les femmes, et la fadeur de certains jugements sur les romancières, s'opposent à une véhémence dont on use parfois quand il s'agit d'attaquer ou de dénoncer Madame Dacier.

Il est difficile de rendre compte de ces contrastes. Est-ce que l'écart chronologique aurait joué un rôle? Il semble que non, mais l'absence d'une femme comparable à Madame Dacier à l'époque du *Journal des Dames* est évidemment regrettable. La différence entre les genres pratiqués par ces femmes si diversement jugées est trop grande pour ne pas avoir son importance: les traductions des Anciens jouissaient de plus de prestige que les romans, et la polémique était interdite aux femmes, contrairement au genre romanesque. La lassitude et la fadeur se manifesteraient donc vis-à-vis de celles qui, étant femmes, restaient dans un rôle de femme, ou pratiquaient un genre féminin. En revanche, celle qui s'éloignait du féminin, devait se préparer à affronter des réactions plus violentes.

Les opinions des journalistes, exprimées à propos des ouvrages traitant du féminin semblent fournir une justification au manque d'objectivité que nous avons pu constater dans certains des jugements sur les travaux de femmes. Ce sont les femmes aussi bien que les hommes qui, consciemment ou inconsciemment, ont recherché la subjectivité, mais les hommes ont été nettement plus nombreux à prononcer des jugements, et ils ont été plus écoutés et suivis par les premiers historiens. Leurs paroles ont été normati-

Dans ce «débat» entre des hommes et des femmes écrivant au XVIII^e siècle, que nous avons pu suivre à travers la presse, ce sont les hommes qui semblent avoir eu le dernier mot. Cette impression, évidemment, provient aussi de l'artifice que constitue l'ordre dans lequel nous avons choisi de présenter ces recherches. Mais cet ordre a de la pertinence pour faire comprendre le sort de l'écriture féminine. Il met au jour certaines influences exercées et subies, et il permet plus particulièrement de tirer quelques conclusions à propos de la position du journalisme féminin de l'époque¹. Ces conclusions sont présentées avec beaucoup de prudence, puisqu'elles dépendent pour beaucoup des choix que nous avons été amenées à faire parmi tout le matériel disponible, et de la quantité restreinte de matériel que nous avons pu prendre en compte. Néanmoins elles peuvent rendre un peu plus compréhensibles les situations de Mesdames Dunoyer, de Beaumer, de Maisonneuve, de Princen, et sans doute d'autres femmes.

Par notre présentation l'accent a été mis sur le rôle de l'homme comme juge. Nous avons choisi cette optique non pas parce que les hommes ne seraient pas eux-mêmes jugés², ou que tous les hommes soient juges. Mais une telle optique fournit un dénominateur commun, qui permet de rattacher les unes aux autres des constatations touchant les divers rapports existant entre des femmes et des journaux, et les constatations faites dans nos différentes études. Par ce biais, celles-ci se complètent et s'éclairent les unes les autres.

1 Plus qu'un ordre chronologique dans les textes que nous avons étudiés, une évolution est difficile à observer, peut-être à cause du choix restreint pratique dans des journaux très divers.

C'est pourquoi nous ne nous avançons pas jusqu'à dire, comme le fait Wilkins à propos de l'étude du MF sur la période 1720-1725 et du JE de 1780-1783, que «it is now apparent how much views about women changed during the eighteenth century». Un tel changement ne semble, bien sûr, pas invraisemblable, mais ce n'est pas sur la base de journaux si différents entre eux qu'on peut le prouver. Wilkins dit être consciente des différences entre ces journaux, mais n'en tient pas vraiment compte dans la pratique (Wilkins, K, «Attitudes toward Women in Two Eighteenth-Century French Periodicals», dans *Studies in Eighteenth-Century Culture* 1977 (6) p 404, 394).

2 Cela n'est pas le cas : on l'a vu à propos de quelques romanciers, jugés sévèrement, et de La Motte, adversaire de Madame Dacier, condamné par les partisans – masculins – de la savante.

La position capitale de l'homme comme juge est illustrée aussi bien dans la personne des journalistes contemporains, que, plus tard, dans celle des biographes ou des critiques et historiens littéraires, à peu près tous des hommes³. Ce n'est qu'au XXe siècle que des femmes s'y sont mêlées: les premiers journaux féminins ont tous été décrits et inventoriés par des femmes. La première, Louise Patouillet, a même expressément mis ce travail au service de l'émancipation des femmes. Ces dernières années, des femmes critiques commencent aussi à publier leurs jugements sur des ouvrages de femmes de cette époque. Il est à remarquer, qu'au sujet des mêmes textes les avis des femmes et des hommes diffèrent parfois beaucoup.

La prépondérance des hommes prononçant des jugements dans cette matière a évidemment eu des conséquences: ils ne voyaient pas forcément les femmes comme elles se voyaient elles-mêmes, et ils ne jugeaient pas leurs ouvrages comme le feraient d'autres femmes. Cependant le discours masculin dominait, et les femmes qui s'y inséraient ont dû avoir un certain intérêt à en tenir compte.

1. *Des hommes jugent des femmes*

Les jugements prononcés par des journalistes et des critiques masculins se rencontrent dans chacune des études qui précèdent. Ils révèlent leurs attitudes à l'égard de femmes ou des femmes. En classant les femmes dans telle ou telle catégorie, Van Effen et les gazetiers prononçaient des jugements. Les journalistes commentant des écrits sur les femmes exprimaient indirectement une évaluation du féminin. Même si ces jugements-là ne concernent pas, le plus souvent, des écrits de femmes, ils rendent bien sans doute une disposition qui a pu être à la base des jugements prononcés, et par les journalistes et par ceux qui sont venus plus tard, sur Madame Dacier, sur les romancières de l'époque, et sur les journalistes femmes. L'ambiguïté que l'on pouvait constater chez Van Effen et dans les gazettes de 1778 à l'égard des femmes en général⁴, se retrouve quand les journalistes jugent des individus: ils admettent leur existence, mais ils les mettent à part.

3 Il est rare que des femmes aient occupé une position de juge, ailleurs que dans le privé. Cf. le jugement qu'exprimait Madame Riccoboni, dans une lettre publiée récemment, sur Dorat, auteur du JD («*Journal des Dames*», p. 166, 167).

Au sujet de l'inexistence de femmes juges, mais aussi de la disparition, dans les histoires de la critique, de celles qui ont existé, voir aussi Lanser, S. et Torton Beck, E., «*Why are there no Great Women Critics and What Difference Does it Make?*» (dans Sherman, J. A. et Torton Beck, E. (eds.), *The Prism of Sex: Essays in the Sociology of Knowledge* Madison, 1977), qui constatent «the idea of woman as thinker or theoretician is seen virtually as a contradiction in terms», raison pour laquelle «the female critical tradition [has been] buried and obscured» (p. 79, 81).

4 Voir «Conclusions provisoires» de la première partie, p. 79, 80.

Cela n'a pas toujours sensiblement influencé le jugement «final», dont nous ne parlons guère ici. Nous n'avons pas refait le procès, ce qui, pour attaquer le contenu de la sentence, aurait été nécessaire, mais est irréalisable, étant donné l'écart entre les deux siècles. Nous ne pouvons donc contester le contenu, c'est-à-dire l'appréciation positive ou négative d'ouvrages écrits par des femmes.

Mais nous avons pu observer que les jugements concernant des femmes sont souvent prononcés en tenant compte du fait qu'on parle d'une femme. Cela a été visible surtout à l'égard des romancières : les avis étaient alors formulés avec une bienveillance nettement réservée aux femmes⁵. Cette bienveillance était conditionnée par l'attitude que les femmes elles-mêmes adoptaient, comme l'apprennent l'exemple de Madame Robert, et, par la négative, le cas-Dacier. Elle semble trouver sa motivation dans la façon subjective dont il convenait d'approcher les femmes, si l'on en croit les commentaires sur «le féminin»⁶. Il est à remarquer que nous ne parlons encore que de la critique contemporaine, celle qui s'occupe de ce que viennent de publier des femmes vivantes. Rendre compte d'un livre, c'était comme rencontrer son auteur, et ces critiques représentaient en quelque sorte autant de rencontres entre un homme et une femme. De même que le «besoin de plaire» ne se ressentait qu'en la présence des femmes, et qu'il devenait superflu en leur absence, il semblerait qu'après la mort des auteurs, cette attitude de bienveillance ne soit plus requise⁷. Les premiers historiens littéraires – bien que certains empruntent des détails aux articles de journaux – sont plus durs. Au XIX^e siècle, tout change, puisqu'alors on n'accepte plus guère qu'une femme écrive.

Par rapport aux quatre journalistes que nous avons étudiées, ces jugements masculins contemporains ont joué un rôle capital dans leur carrière et pour leur réputation. L'influence a opéré de deux façons différentes. Pour les journalistes des dames, elle a joué de leur vivant, pour Madame Dunoyer, elle a eu plus d'effet après sa mort.

Quant aux trois femmes du *Journal des Dames*, on a vu que la critique n'a pas été trop sévère à l'égard de leurs travaux⁸. Aussi tenaient-elles compte, avant même la publication, des jugements masculins à venir. Elles avaient intérêt à le faire, car avant la publication elles devaient passer, contrairement à Madame Dunoyer, par le jugement des censeurs qui pouvaient leur causer des difficultés⁹. Une certaine déférence se remarque dans les préfaces où elles se présentent au public féminin et à la critique masculine : elles attendent

5 «Les Romancières», p 242-248

6 «La Femme», p 276, 277

7 «Les Romancières», p 231-236

8 «*Journal des Dames*», p 168-170

9 «*Journal des Dames*», p 174-176

et devançant les réactions des hommes. Chez une des trois cette déférence tournait cependant au défi¹⁰. Est-ce par là qu'il faut expliquer le jugement négatif, prononcé en privé, du censeur Marin sur la personne de Madame de Beaumer et sur son manque de charme féminin, ainsi que les nombreuses autres difficultés qu'elle rencontrait?

Pour les ouvrages de Madame Dunoyer, l'influence négative, s'exerçant surtout après sa mort, a été très forte. Les commentaires publiés, de son vivant, sur son travail, n'étaient pas très nombreux, mais ils furent relativement mesurés. Entre-temps, une critique de sa personne et de sa vie se préparait sous la direction de son mari et de Voltaire, qui, chacun de son côté, avaient des raisons personnelles pour lui en vouloir¹¹. Leurs remarques, quoique pleines de rancune à l'égard de la personne, ont été appliquées aussi aux ouvrages, et elles se sont perpétuées. C'est sur elles que des historiens ont pendant très longtemps continué à se baser¹². La *Quintessence des Nouvelles*, de par son caractère de gazette éphémère, n'était plus relue, et c'est cette image de la furie furieuse, et, de plus, au physique peu avenant, qui s'est transmise jusqu'à notre époque. Les matériaux qui permettraient de proposer d'elle une image inverse bien fondée n'existent pas, et n'ont peut-être jamais existé, mais celle qu'on nous a léguée est trop entachée de subjectivité pour pouvoir être utilisée telle quelle sans difficulté. Elle est au moins exagérée, et en partie fictive. Vu sa personnalité hors du commun, Madame Dunoyer prêtait en effet à la fictionnalisation. Toutefois, elle n'eut pas l'exclusivité d'un tel traitement.

2 *Le féminin et l'imaginaire – attitudes masculines*

Un des avantages de cette position stratégique de juge, occupée par des hommes, consistait en la possibilité de décider de ce qui était réel et sérieux, et ce qui ne relevait que de l'imagination et de l'amusement. Les femmes et leurs travaux se trouvent fréquemment dans cette seconde catégorie. A plusieurs reprises, nous avons constaté la relation établie par les journalistes entre les femmes d'une part, et l'imaginaire et le divertissant d'autre part. Cette relation est lâche, souvent implicite, et interprétable dans les deux sens. Il est dit que les femmes auraient l'imagination fertile, mais il apparaît aussi que l'imagination masculine s'emparait d'elles. Elles ne chercheraient que l'amusement, mais quand des journalistes essaient d'amuser les lecteurs, c'est à renfort de personnages féminins.

Plusieurs fois, il a été question de ce réseau de liens. Van Effen nous en livrait la théorie : la femme est gouvernée par son imagination, et cela la

10 «*Journal des Dames*», p 152

11 Rousset de Missy avait peut-être des raisons de rivalité professionnelle

12 «*Madame Dunoyer*», p 90, 91

déprécie Il est vrai qu'avec le temps il devenait moins catégorique, mais il n'a jamais tout à fait abandonné ce principe¹³

La pratique de Madame Dunoyer tendrait à donner raison à Van Effen elle mélange dans ses travaux le réel et l'imaginaire, d'une façon que nous hésiterions pourtant à appeler féminine, parce que nous n'avons pas d'exemples d'autres femmes agissant ainsi Il est certain que c'est une caractéristique qui lui est personnelle les journalistes du *Journal des Dames* font entrer également de l'imaginaire dans leur périodique, mais dans ce genre, inspire des «mercures», la fiction avait sa place, elles ne faisaient que continuer ce que leurs prédécesseurs avaient inauguré Ceux-là, et tous les autres qui dénommaient du terme «amusements» des journaux destinés aux femmes¹⁴, considéraient que le réel (dont les femmes étaient absentes¹⁵), devait moins les intéresser, et qu'il fallait les amuser par de l'imaginaire¹⁶

Mais on a vu aussi certaines gazettes dispenser de l'amusement aux lecteurs hommes, pour les consoler notamment de ce qui touchait aux guerres et des autres mauvaises nouvelles – amusement dans lequel des femmes, souvent anonymes et en partie imaginaires, sont mises en scène¹⁷ Pire, Madame Dacier elle-même, savante parfaitement respectable, est traitée, à l'aide de l'imagination, de façon à faire rire les lecteurs du *Mercure de France* et des *Nouvelles Littéraires*¹⁸ Sauf les romancières – fuyant (?) dans leur propre imagination –, toutes sortes de femmes sont ainsi enjolivées par l'imagination du journaliste, pour apparaître dans un rôle tout à fait traditionnel

En réalité, la situation des femmes pouvait bien être telle qu'elles avaient envie de se réfugier dans l'imaginaire Le rapport entre l'ennui que devaient ressentir en permanence certaines femmes et la vogue du roman est évident par la situation où se trouvaient de nombreuses femmes, les romans pouvaient sembler «faits» pour elles Quand certaines ont commencé à en écrire, on a pensé qu'elles étaient aussi «faites» pour cela¹⁹ Mais le rapport entre le féminin et l'imaginaire a son lieu surtout dans l'imagination des hommes Une conséquence en est que les vies de femmes sont considérées elles-mêmes souvent comme des romans, et leurs romans comme des autobiographies²⁰ Ainsi, l'imagination masculine s'impose, et profite de son autorité pour mettre les femmes dans des moules – même à titre posthume, comme pour

13 «Justus van Effen», p 42-45

14 Voir appendice II, p 294

15 «Les Gazettes», p 75-78

16 «*Journal des Dames*», p 139

17 «Les Gazettes», p 69-71

18 «Madame Dacier», p 213

19 «Les Romancières», p 226

20 «Les Romancières», p 250 Cela implique une dépréciation Il est intéressant de constater que si un homme «joue avec les données de sa propre expérience», « transpose les variations de sa propre durée », c'est parfois jugé différemment quand

Madame Dacier²¹. Il y a des tentatives de dicter les images masculines des femmes aux femmes elles-mêmes et notamment aux romancières²². Les juges ne se contentaient pas de critiquer les écrits, ils prescrivaient ce que devaient être ces femmes auteurs. en tout cas, éloignées du monde masculin et réel²³.

3. *Le topos de la modestie – attitudes féminines*

A force de se voir dans une position généralement inférieure²⁴, et d'entendre justifier cette subordination²⁵, les femmes qui voulaient quand même en sortir, savaient qu'il fallait s'excuser de cette hardiesse. Il est certain, en plus, que du fait d'une éducation souvent défectueuse, elles devaient se sentir sous-qualifiées. On conçoit assez bien par conséquent qu'une romancière peu connue comme Madame Robert se présente au public avec une certaine hésitation²⁶. Et si les femmes du *Journal des Dames* ne sont pas toujours sûres d'elles-mêmes, on n'est pas étonné elles avaient très peu d'expérience dans le domaine qu'elles abordaient²⁷.

Mais il est plus étrange que celles qui avaient, selon des juges du XXe siècle, des mérites incontestables, indiquèrent avec tant d'insistance qu'elles étaient conscientes de leurs manques. Madame Dacier, reconnue encore dans les temps modernes comme spécialiste d'Homère²⁸, affiche une modestie correspondant peu à ses capacités²⁹. Sachant d'une part qu'elle était parfois

c'est Rousseau, «le lien de l'oeuvre et de la vie existe nécessairement, en profondeur» (Osmont, R, «Expérience vécue et création romanesque – le sentiment de l'éphémère dans la *Nouvelle Héloïse*», dans *Dix-huitième siècle* 1975 (7) p 225)

21 «Madame Dacier», p 218-222

22 «Les Romancières», p 248-250

23 Ceci est surtout un problème du XXe siècle, et qui, s'il a été ressenti alors, n'est formulé que maintenant par Woolf, par exemple «imaginatively [a woman] is of the highest importance; practically she is completely insignificant» (Woolf, V, *A Room of one's Own* Ed utilisée Harmondsworth, 1974, p 45), et par Spender, qui parle de l'«invisibility of women, the unreal nature of women's experience» (Spender, D, *Women of Ideas (and what men have done to them)* Londres/Boston/Melbourne, 1983, p 36)

Pourtant c'est sans doute à cette insignifiance des femmes dans le réel, comparée à son importance par rapport à l'imagination, que se référait Van Effen, en parlant de la mort civile des femmes mariées («Justus van Effen», p 52), et c'est à cela que renvoyaient peut-être certaines romancières («Les Romancières», p 250)

24 «Les Gazettes», p 61-69

25 «La Femme», p 267-270

26 «Les Romancières», p 248

27 «*Journal des Dames*», p 136, 137

28 Cf Mazon, P, *Madame Dacier et les traductions d'Homère en France* Oxford, 1936, p 3/4

29 «Madame Dacier», p 198, 201

décrite comme un homme, et d'autre part que la modestie était censée caractériser les femmes³⁰, on pourrait considérer qu'elle voulait peut-être ainsi prouver sa féminité. Mais c'est en constatant les réactions qui ont suivi son abandon complet de la modestie, qu'on se rend compte de ce que ces formules étaient en fait quasi-obligatoires, non seulement condition de la bienveillance des critiques, mais aussi conditionnée par une attitude générale manifestée vis-à-vis des femmes. Que cette modestie corresponde peut-être à un désir masculin, cela apparaît dans les éloges faits de Madame Dacier après sa mort, où l'accent est mis fortement sur ce point, on y suggère qu'elle avait presque honte d'être savante, et qu'elle préférerait s'en cacher³¹. Les romancières aussi usaient de la modestie comme d'une stratégie, et Madame de Beauver, dans le *Journal des Dames*, les en approuve – elle connaît les problèmes³². La modestie qu'exhibe parfois Madame Dunoyer est, vu ses façons habituelles, certainement fausse³³. Elle ne relève que d'une rhétorique qui n'est pas vraiment la sienne, mais qui doit l'amuser de temps en temps, et qui sera parodiée ensuite par l'imaginaire Mille de St G^{xxx}³⁴.

Ce *topos* de la modestie ne caractérise pas seulement les femmes auteurs et journalistes du XVIII^e siècle en France. On le trouve au moyen-âge déjà, chez Christine de Pizan³⁵. En Angleterre, au XVII^e siècle, Aphra Behn semble avoir bien vu le dilemme aussi. D'après Dale Spender, elle «acknowledges that men want to listen to women who are modest, pleasing, agreeable and deferential. But while she recognizes this, she also insists on the falseness and the injustice of the practice»³⁶. En fait, jusqu'à récemment, nombreuses étaient les femmes qui avaient ou faisaient semblant d'avoir ce «fundamental self-doubt» manifesté aussi par les femmes auteurs anglaises et américaines, réunies dans un dictionnaire par Janet Todd «the most common tone in prefaces is apologetic, struggling to account for their «unnatural» wish to be [] 'Amazons of the pen', and denying literary ambition or craft»³⁷. Patricia Meyer Spacks va plus loin en constatant que celles qui étudient l'écriture féminine, même Virginia Woolf, sentent le besoin de «apologize for her presumption in undertaking such a subject»³⁸.

30 «Justus van Effen», p 47, n 166

31 «Madame Dacier», p 220, 221

32 Voir pour ses propres problèmes «*Journal des Dames*», p 174-176

33 «Madame Dunoyer», p 121

34 «Madame Dunoyer», p 126-128

35 Cf Hogetoorn, art cit , p 141

36 Spender, op cit , p 36

37 C'est ce qui est conclu par Helen Wilcox dans son compte rendu de l'ouvrage édité par Todd, *A Dictionary of British and American Women Writers 1660-1800* (Londres, 1984), le compte rendu a paru dans *British Journal for Eighteenth-Century Studies* 1986 (9) p 249/50

38 Meyer Spacks, P , *The female imagination, a literary and psychological investigation of women's writing* Londres, 1976, p 10

Ce complexe, véritable ou prétendu, d'infériorité est provoqué par le discours dominant. En effet, des hommes ne cessent de dire ou de suggérer que les femmes ne sauraient écrire elles-mêmes ou toutes seules^{38a}. Mais ce complexe ne peut qu'être perpétué par l'emploi persistant, de la part des femmes elles-mêmes, de ce même *topos*³⁹. Si cet emploi est en partie une question de stratégie, cela n'empêche que, même alors, il contribue à boucler le cercle vicieux d'un discours continu qui se poursuit autour des femmes, auquel elles-mêmes aussi fournissent de la matière, mais dans lequel elles sont enfermées.

Peu de femmes essaient d'en sortir. Dans ces études, nous avons observé deux façons de le faire : soit en refusant de participer à ce complexe collectif, soit en thématissant, sous forme romanesque, la soumission féminine. Madame Dacier, une fois réellement entrée dans la Querelle, manifesta ce refus. Et Madame de Beaumer, acculée par les problèmes, refusa également d'adopter cette conduite⁴⁰, elle essayait d'ailleurs depuis plus longtemps déjà d'éliminer consciemment chez d'autres femmes les tendances à la modestie⁴¹. De son côté, Madame Riccoboni choisit plusieurs fois, de façon plus indirecte, le thème de la situation féminine comme sujet de ses romans⁴².

4 Réactions masculines

Les deux types de refus paraissent avoir suscité des réactions semblables. La thématisation indirecte pratiquée par Madame Riccoboni ne paraît pas être comprise. Si elle décrit la soumission féminine – peut-être⁴³ pour l'attaquer – des journalistes réagissent en disant qu'elle a donné une bonne impression de ce que forcément elle connaît bien⁴⁴. Le manquement ouvert à la règle risque davantage d'entraîner des réactions, on l'a vu pour Madame Dacier et pour Madame de Beaumer. Mais à l'emploi du *topos*, les hommes ne réagissent pas vraiment : il était presque obligatoire. Parfois ils semble-

38a Voir p 88, 176, 248, 273

39 A un titre comme celui-ci « *Reflexions hazardées d'une femme ignorante, qui ne connoît les défauts des autres que par les siens, et le monde que par les relations et par oui dire* », la Cl ne peut évidemment s'empêcher de réagir ainsi « Il n'y a rien à ajouter à ce titre. Jamais épithètes n'ont été plus justes ni mieux placées » (15/12 1765 t VI p 455, il s'agissait du seul ouvrage publié par Madame de Verzure)

40 « *Journal des Dames* », p 174, 175 et 275

41 « *Journal des Dames* », p 141, 142 et p 269, mais aussi p 251

42 Elle n'est pas la seule, cf Girou-Swidorski, art cit

43 Selon des commentateurs et commentatrices du XXe siècle

44 On a vu son succès auprès des critiques masculins, et combien peu se sont sentis attaqués par cette femme qui selon Nicholls « took a kind of fictional revenge on the faithless sex in her novels by making the inconstancy, ingratitude, and cruelty of men her major theme » (*Madame Riccoboni's Letters* (op cit) , p 12)

raient motiver leur bienveillance par un renvoi à ces formules où l'auteur se situait bien clairement comme une femme⁴⁵. De là la fadeur des réactions aux travaux des romancières et des quatre journalistes. En fait, le recours au *topos* leur avait peut-être tout juste permis de se faire publier. Madame Dunoyer a su se maintenir en place et gagner sa vie, mais ce fut grâce à sa persévérance et à son goût – que partageait un large public – pour l'extraordinaire et le scandaleux. Les trois autres, pour qui le genre du journal féminin était peut-être finalement un handicap, n'y ont pas réussi. Nous avons indiqué que d'autres journalistes femmes n'ont pas eu beaucoup plus de succès⁴⁶.

Cela n'empêche que certains hommes enviaient aux femmes une position considérée comme avantageuse. La bienveillance qui leur était manifestée en échange de leurs déclarations de modestie excitait apparemment la jalousie de certains hommes journalistes. En effet Madame Dufresnoy disait elle-même à propos de son succès qu'elle ne le devait «peut-être qu'à l'indulgence que l'on a toujours pour mon sexe et surtout pour mon âge»⁴⁷. Et Geoffroy et Royou, les successeurs de Madame d'Ormoï au *Journal de Monsieur* s'expriment clairement «elle avait la liberté de parler de politique, des nouvelles, et de tout ce qui peut intéresser la curiosité. En lui succédant, nous avons cru jouir de la même liberté». Ils ont été déçus : comme ils écrivaient sous leur propre nom, cette liberté leur fut refusée⁴⁸.

Pour cette raison, d'autres se sont servis de pseudonymes féminins pour faire paraître des journaux⁴⁹. Nous ne parlons pas en premier lieu ici de Mlle de St G^{xxx}, «rédactrice» de la *Quintessence des Nouvelles*⁵⁰, qui est plutôt une parodie de journaliste femme, ni de Mathon et Sautereau qui avaient laissé le nom de Madame de Maisonneuve sur la page de titre du *Journal des Dames*⁵¹, mais du premier journal de Fréron et de deux «spectatrices»⁵².

45 C'est le cas de l'AL et des MT, à l'égard des *Réflexions hasardées*, mentionnées déjà «Si l'auteur est réellement une femme ignorante [] il faut qu'elle soit née avec la science infuse, car ses réflexions sont celles d'une personne qui a lu beaucoup de Livres de morale, et qui a de la mémoire» (AL 1766 t II p 271), «Il ne faut pas s'arrêter au titre de ce Livre [] parmi ces réflexions prétendues hasardées, il y a des choses très judicieuses et très bien vues» (MT novembre 1766 p 321).

46 Voir «Conclusions provisoires» de la deuxième partie, p 184, 185.

47 CLA 1/12 1788 p 118.

48 JM 1781 t III p 413/4.

49 Contrairement à ce qui se verra au XIX^e siècle, les femmes écrivant sous pseudonyme masculin sont rares. La même situation existe en Allemagne, où un de ces cas exceptionnels est celui de Ernestine Hofmann imaginant le personnage narrateur d'un vieillard dans *Für Hamburgs Tochter* (Dawson, art cit, p 96).

50 «Madame Dunoyer», p 126-128.

51 «*Journal des Dames*», p 144-147.

52 La *Spectatrice Danoise* de La Beaumelle, et la *Spectatrice*, dont l'auteur est anonyme. La féminité de cette dernière «spectatrice» semble être trop thématisée dans

A ceux-là, l'obligation de modestie a paru peu de chose, ils la remplissent sans problèmes en prévoyant l'étonnement du public «bon! vous écrirez-vous, quelle folie! une femme s'ériger en bel esprit!»⁵³, «le Public sera sans doute surpris de voir une femme s'ériger en Auteur»⁵⁴ Fréron en profite même pour envoyer des fleurs aux hommes «quand je serai embarrassée de quelque Livre au-dessus de ma portée, j'aurai recours à leurs lumières»⁵⁵ Ils visaient explicitement l'indulgence du public envers les femmes Pour Fréron, cela s'expliquait puisque c'était sa première tentative de journaliste Dans la *Spectatrice*, le personnage narrateur, qui s'était présenté comme une femme célibataire déjà assez âgée, pense qu'elle aura quand même «en qualité de Femme Auteur, quelque avantage sur les Auteurs de l'autre sexe Les hommes, malgré leur jalousie contre nous sur tout ce qui regarde l'esprit, ont ordinairement de l'indulgence pour les femmes, ils leur pardonnent volontiers de certaines choses, comme des négligences, des absences d'esprit, des vivacités, des étourderies, et même quelquefois des fautes de conséquence»⁵⁶ Dans la *Spectatrice Danoise* une femme, pourtant «point jolie»⁵⁷, fait état de «l'indulgence que le Public a ordinairement pour les Femmes, soit par raison, soit par faiblesse»⁵⁸

Ces ouvrages n'ont cependant pas duré beaucoup la *Spectatrice* a disparu après quinze livraisons, Fréron, après seize lettres, a préféré écrire en tant qu'homme, ainsi que La Beaumelle des trois tomes intitulés *La Spectatrice Danoise*, le dernier n'a plus l'auteur fictif au féminin, et il est sous-titré *Essais sur divers sujets* Les avantages de la féminité n'étaient finalement pas assez intéressants

5 Réactions féminines

C'est bien ce qu'ont dû penser des femmes qui pourraient avoir eu des ambitions de journaliste. Ont-elles éprouvé en effet le sentiment de ne pouvoir s'exprimer comme elles le voulaient? Serait-ce pour cela qu'elles ont recouru au roman – afin d'être comprises par des femmes si ce n'était par les hommes⁵⁹? Cela expliquerait-il le petit nombre de femmes journalistes?

le texte, pour ne pas être fictive L'enregistrement de la permission est au nom du «Sr ***» (BN ms f fr 21954 f 81)

53 LMC lettre I p 6

54 SD t I p 1

55 LMC lettre I p 11

56 *Spe* 1728 1ere semaine p 4/6

57 SD t I p 5

58 SD t I p 6

59 Qu'il y aurait un discours «feministe» caché sous l'histoire romanesque est estimé par C Piau, qui juge qu'on pourrait le «décoder» à l'aide d'une meilleure connaissance de l'histoire personnelle de chaque romancière «germoir de la creation

Il est difficile d'y répondre, et difficile d'évaluer «combien de femmes dédaignant les puérides occupations que la malignité des hommes les voulait forcer d'adopter, s'élèvent au-dessus de l'étroite sphère où on les avait enfermées»⁶⁰. Madame Leprince de Beaumont se le demandait, et il n'est devenu que plus difficile d'y répondre

Actuellement, d'autres femmes réagissent, et font connaître au moins les ouvrages de celles qui avaient failli s'éclipser, soit en les publiant, soit en en donnant des interprétations sous une perspective nouvelle. Dans cette catégorie de réactions féminines tardives se range aussi ce travail, qui – évidemment – comporte une perspective réduite par rapport à l'ensemble de la presse: mais c'est ainsi qu'il fallait faire pour cerner quelque peu la position des femmes à l'intérieur de cet univers. Il est apparu que le journalisme féminin pose avec plus d'acuité le problème de l'écriture féminine – problème qui mérite d'être traité plus à fond que nous avons pu le faire ici, puisque notre but était de montrer que ces femmes négligées n'étaient pas négligeables. leur modestie, qu'elle soit compréhensible (Madame de Maisonneuve), tactique (Madame de Princen), fausse (Madame Dunoyer), ou utilisée à contre-cœur (Madame de Beaumer), était superflue.

Ce jugement bien du XXe siècle ne voudrait pas leur en faire de reproche: il se superpose à cette série de jugements prononcés depuis le XVIIIe siècle, et d'abord dans la presse contemporaine, par des juges se conformant aux normes en vigueur.

littéraire» (dans un compte rendu de la réédition des *Lettres de Milady Juliette Catesby* de Madame Riccoboni, préfacée par S Menant (Paris, 1983), le compte rendu a paru dans *Dix-huitième siècle* 1984 (16) p 433)

60 NMF février 1751

APPENDICES
INVENTAIRES PROVISOIRES

JOURNAUX PUBLIÉS, AU XVIII^E SIÈCLE, PAR DES FEMMES

(INVENTAIRE PROVISOIRE)

- 1703 Marie-Jeanne L'Héritier, *L'Erudition enjouée, ou Nouvelles sçavantes, satyriques et galantes* (Paris)
BN Z 47978
- 1710 Anne-Marguerite Dunoyer, *Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe* (La Haye)
mensuel
Genève, BPU Rb 52*
- 1711-1719 Anne-Marguerite Dunoyer, *La Quintessence des Nouvelles* (La Haye)
bihebdomadaire
Ars. Fol H 4968 (1-3)
- 1714,1722 Marie-Anne Barbier, *Les Saisons littéraires* (Paris)
périodicité irrégulière
BN Z 20684
- 1750-1752 Marie Leprince de Beaumont, *Nouveau Magasin Français ou Bibliothèque instructive et amusante* (Londres)
mensuel
BN Z Beuchot 974
- 1757 Mme de St Aubin, puis Mercier de Menneville, *Courier de la Nouveauté, feuille périodique à l'usage des dames* (Paris)
annoncé comme hebdomadaire, seul le prospectus existe
BN Rés. 8° Lc¹⁴, ms f fr 22134 f.142-154
- 1761 Marie-Jeanne Riccoboni, *L'Abeille*
dans ses *Oeuvres Complètes*
- 1761-? Mlle Fauconnier, *Journal des Deuils, puis Nécrologe des Hommes célèbres de France*
BN 8° Ln² 19
- 1761 Mme de Beaumer, *Journal des Dames* (La Haye)
mensuel
Ars. 8° H 26209 (4)
- 1762-1763 Mme de Beaumer (et Rozoi), *Nouveau Journal des Dames* (La Haye)
mensuel
Ars 8° H 26209 (5-10)
- 1763-1764 Cathérine-Michelle de Maisonneuve, *Journal des Dames* (La Haye)
mensuel
Ars 8° H 26209 (11-13)

- 1774-1775 Marie-Emilie de Princen, *Journal des Dames* (Paris)
mensuel
Ars. 8° H 26209 (30-32)
- 1778-1780 Charlotte d'Ormoy, *Journal de Monsieur* (Paris)
mensuel
BN Z 51207/9
- 1785-1789 Adélaïde Dufresnoy, *Courier lyrique et amusant ou Passetemps des Toilettes* (Paris)
bimensuel
BN Z 21686/90

APPENDICE II

JOURNAUX DESTINÉS À UN PUBLIC FÉMININ

(INVENTAIRE PROVISOIRE)

- 1740-1741 An., *Amusements du beau sexe* (La Haye)
trimestriel
BN Y² 7480/6
- 1740-1741 An , *Amusements des dames* (La Haye)
périodicité irrégulière
BN Y² 7487/92
- 1749-1750 Jean-François de Bastide, *Nouvelles de la République des Belles* (?)
hebdomadaire
BN Zz 3933
- 1751 ? , *Amusements périodiques* (?)
(mentionné dans le NMF)
- 1755-1756 An , *Amusements de la Toilette* (La Haye)
bihebdomadaire
BN Opéra p 718/9
- 1759 Chateaugiron, *Bibliothèque des Femmes* (Amsterdam/Paris)
annoncé comme bimensuel, un seul numéro paru
Ars 8° H 26363 B
- 1759-1778 Divers auteurs, *Journal des Dames*
mensuel
Ars 8° H 26209 (1-36)
- 1761-1763 An , *Amusements périodiques* (Copenhague, Genève)
BN Opéra p 722
- 1764 An , *Bibliothèque des Dames* (Amsterdam)
hebdomadaire
BN 8° Z 16159
- 1768-1770 Pierre-Joseph Boudier de Villemert, puis ??, *Courier de la Mode ou Journal du Goût* (Paris)
annoncé comme mensuel
BN ms f fr 22084 f 126/39
- 1783 An., *Journal de La Haye, ou choix d'airs français dédié aux Dames* (La Haye)
BN Mus Vm⁷ 4581
- 1785-1797 Divers auteurs, *Bibliothèque Universelle des Dames* (Paris)
bimensuel
BN Z 23932-24150

APPENDICE III
JOURNAUX PUBLIÉS PAR DES HOMMES
SOUS PSEUDONYME FÉMININ
(INVENTAIRE PROVISOIRE)

- 1721-1722 «Mlle de St G^{xxx}», *La Quintessence des Nouvelles* (La Haye)
bihebdomadaire
Ars. Fol.H 4968 (3,4)
- 1728-1729 An., *La Spectatrice* (Paris)
bimensuel
BN Z 61089, Ars. 8° J° 20626
- 1745-1746 (Elie Fréron,) *Lettres de Madame la Comtesse de xxx sur quelques écrits modernes* (Genève)
périodicité non indiquée
BN Z 49195
- 1749-1750 (Laurent Angliviel de La Beaumelle), *La Spectatrice Danoise* (Copenhague)
hebdomadaire
BN R 20114/6

BIBLIOGRAPHIE

1 Sources

a Sources manuscrites

Bibliothèque Nationale, Paris

- F fr 21954 (Registre de la Chambre VII n° 90)
F fr 21982 (Registre des permissions)
F fr 22002 (Registre des privilèges 1774-1784)
F fr 22084 f 30 (Arrêt portant la création du Bureau Royal de la Correspondance Générale, 12/12 1766)
F fr 22085 f 1 (Etat des ouvrages périodiques en 1764)
F fr 22085 f 6 (Prospectus du *Journal des Dames*, 1774)
F fr 22085 f 7 (Lettre de Madame de Maisonneuve à Malesherbes, 24/2 1765)
F fr 22085 f 9 (Pamphlet annonçant les soldes de la «collection-Mathon-Sauteureau»)
F fr 22085 f 10 (Historique du *Journal des Dames*, 1769)
F fr 22085 f 155/6 (Prospectus du Magasin littéraire de Quillau)
F fr 22134 f 142-154 (Dossier concernant le *Courier de la Nouveauté*)
F fr 22134 f 162-165 (Dossier concernant les débuts du *Journal des Dames*)
F fr 22135 f 90-92 (Correspondance concernant les plaintes de Madame de Beaumer)
F fr 22151 f 72-75 (Correspondance de Madame de Beaumer)

Bibliothèque Mazarine, Paris

- 35735 (Pamphlet annonçant une campagne publicitaire pour le *Journal des Dames*)

Archives Nationales, Paris

- F⁹⁰ 20 003 (Etat sommaire des Postes et Télégraphes, 1766-1770)

b Sources imprimées

Périodiques

- L'Année Littéraire* Paris, 1754-1791, par E Fréron jusqu'en 1776, ensuite par S Fréron et Grosier
Annonces, Affiches et Avis divers Paris, 1751-1811, par Meusnier de Querlon
L'Avant-Courreur Feuille hebdomadaire où sont annoncés les objets particuliers des sciences et des arts Paris, 1760-1773, par Lacombe, La Dixmerie, e a
La Bagatelle ou Discours Ironiques, Où l'on prête des Sophismes ingénieux au Vice et à l'Extravagance, pour en faire mieux sentir le ridicule Amsterdam, 1718-19, par Van Effén
Bibliothèque Choisie pour servir de suite à la Bibliothèque Universelle Amsterdam, 1703-1713, par Le Clerc

- Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts* La Haye, 1754-1780, par Chais et Joncourt.
- Bibliothèque Française* ou Histoire littéraire de la France. Amsterdam, 1723-1746, par Camusat, Bel, Granet, e a.
- Le Censeur* ou Caractères des Mœurs de La Haye La Haye, 1714-?, par Rousset de Missy.
- Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique* Publiée en ms. 1753-1793, par Grimm e.a. (éd. Tournoux, Paris, 1877-1882, 16 t.)
- Courier de l'Europe*. Londres, 1776-1788, par Serres de La Tour e.a.
- Courier du Bas-Rhin*. Clèves, 1767-1794, par Manzoni
- Entretiens des Ombres aux Champs-Élysées* sur divers sujets d'histoire, de politique et de morale. Amsterdam, 1722-1723, par Bruzen de la Martinière.
- Gazette d'Amsterdam*. Amsterdam, 1663-1792, par Janiçon, Tronchin-Dubreuil e a.
- Gazette de La Haye*. La Haye, 1744-1788
- Gazette des Deux-Ponts*. Deux-Ponts, 1770-1789, par Dubois-Fontanelle.
- Histoire Critique de la République des Lettres* tant ancienne que moderne. Utrecht, Amsterdam, 1712-1718, par Masson
- Histoire des Ouvrages des Savants*. Rotterdam, 1687-1709, par Basnage de Beauval.
- De Hollandsche Spectator* Amsterdam, 1731-1735, par Van Effen
- Journal d'Éducation*. Amiens, Paris, 1768-1778, par Leroux.
- Journal de Monsieur*. Paris, 1778-1783, par Madame d'Ormoï, Geoffroy, Royou e a
- Journal de Musique* historique, théorique, pratique sur la musique ancienne et moderne. Paris, 1770-1777, par Framery, Mathon de la Cour, e.a.
- Journal de Paris*. Paris, 1777-1840, par Arnaud, Suard e a.
- Journal des Beaux-Arts et des Sciences*. Paris, 1768-1775, par Aubert.
- Journal des Dames*. Paris, 1759-1778, par divers rédacteurs et rédactrices.
- Journal des Savants* Paris, 1665-1792, par Bignon, Bruhier, e a
- Journal Encyclopédique*. Liège puis Bouillon, 1756-1793, par P. Rousseau, Chamfort, Robinet, e.a.
- Journal Historique et Littéraire* Luxembourg, puis Maestricht et Liège, 1773-1794, par Feller.
- Journal Littéraire*. La Haye, 1713-1737, par Marchand, Van Effen, e.a.
- Lettres de Madame la Comtesse* sur quelques écrits de ce temps. Genève (Paris), 1745-1746, par Fréron.
- Mémoires de Trévoux*. Trévoux puis Paris, 1701-1767, par Ganeau, Chaubert, e.a.
- Mémoires Secrets* pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours Nouvelles à la main, 1762-1787, par Bachaumont e.a. (éd. de Londres, 1777-1789)
- Mercure de France*. Paris, 1724-1794, par Marmontel, La Harpe, e.a.
- Mercure Galant*. Paris, 1672-1717, par Donneau de Visé, Dufresny, Le Fèvre de Fontenay.
- Le Misanthrope* contenant des Réflexions Critiques, Satyriques et Comiques, sur les défauts des hommes. La Haye, 1711-12, par Van Effen.

- Nouveau Magasin Français* ou Bibliothèque instructive et amusante Londres, 1750-1752, par Madame Leprince de Beaumont
- Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe* La Haye, 1710, par Madame Dunoyer
- Nouveau Spectateur Français* ou Discours dans lesquels on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle La Haye, 1725-1726, par Van Effen
- Nouvelles de la République des Lettres* Amsterdam, 1684-1718, par Bayle, Leclerc e a
- Nouvelles Littéraires* contenant ce qui se passe de plus considérable dans la République des Lettres La Haye, 1715-1720, par Bernard, Desmaizeaux, e a
- Quintessence des Nouvelles* historiques, politiques, critiques, morales et galantes S I puis La Haye, 1688-1730, par Lucas, Gueudeville, Madame Dunoyer, Rousset de Missy, e a
- La Spectatrice* Paris, 1728-1729
- La Spectatrice Danoise* ou l'Aspasie moderne Copenhague, 1749-1750, par La Beaumelle

Catalogues

Catalogues de bibliothèques privées, accessibles dans la Bibliothèque Nationale

- Marquise de Vasse, 1750 (delta) 48730
- Marquise de Pompadour, 1765 (delta) 48862
- Marquise de Mancini, 1773 (delta) 48947
- Madame Nouveau, 1774 (delta) 48962
- Marquise de Beaufrémez, 1774 (delta) 48789
- Princesse de Conti, 1775 (delta) 48993
- Madame Basan, 1789 (delta) 38933

Catalogues de cabinets littéraires (fonds Q28 de la Bibliothèque Nationale)

- Quillau (Paris, 1764)
- Grangé (Paris, 1767)
- Couturier (Paris, 1770)

Correspondances

- Charrière, I de, *Oeuvres complètes* Eds Candaux, J -D e a , t II et III, Amsterdam, 1980-1981
- Cher Voltaire, La correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire* Eds Vissière, I et J L , Paris, 1987
- Correspondance de Madame de Graffigny* Ed Showalter, J , t I, Oxford, 1985
- Lespinasse, J de, *Lettres* Ed Asse, E , Genève, 1971, reprint de l'édition de 1876
- Madame Riccoboni's letters to David Hume, David Garrick and Sir Robert Liston (1764-1783)* Ed Nicholls, J L , *Studies on Voltaire and the eighteenth century* 1976 (149)
- Voltaire's Correspondence* Ed Besterman, Th , t I, Genève, 1953

- Bastide, J F de, *Nouveau Choix de pieces tirees des anciens Mercurus et des autres journaux* Paris, 1758
- Boivin, J , *Apologie d'Homère* Paris, 1715
- Boudier de Villemert, P J , *L'Ami des femmes* Hambourg, 1759
- Briquet, F B , *Dictionnaire historique littéraire et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France, connues par leurs écrits* Paris, 1804
- Cartaud de la Villate, *Essai historique et philosophique sur le goût* Paris, 1736 (dans Krauss, op cit)
- Castel, le P , *Lettre de M^{xxx} a Madame la Princesse de^{xxx} au sujet des Essais historiques et critiques sur le goût* Paris, 1736
- Chaufepie, J G de, *Nouveau Dictionnaire Historique et Critique* Amsterdam/La Haye, 1750, 4 vol
- Dacier, A , *Poesies d'Anacreon et de Sapho traduites du Grec en François avec des Remarques* Paris, 1681
- Dacier, A , *Deux Comedies d'Aristophane traduites en François avec des Remarques* Paris, 1684
- Dacier, A , *L'Iliade d'Homère traduite en François avec des Remarques* Paris, 1711
- Dacier, A , *Des Causes de la Corruption du Goût* Paris, 1714
- Desessarts, N L M , *Les siecles litteraires de la France* Paris, an VIII (1800)
- Dunoyer, A M , *Memoires* Cologne, 1710, 2 vol
- Dunoyer, A M , *Lettres Historiques et Galantes* Ed utilisée Amsterdam, 1738, 5 vol
- Fourmont, E , *Examen pacifique de la Querelle de Madame Dacier et de Monsieur de la Motte sur Homere* Paris, 1716
- Fromageot, *Cours d'Etudes des jeunes Demoiselles* Paris, 1772
- Gacon, F , *Homere venge* Paris, 1715
- Genlis, Madame de, *De l'influence des femmes sur la litterature française* Paris, 1811
- Graillard de Gravelle, *L'Ami des filles* Paris, 1761
- Imbert de la Platière, *Galerie Universelle des hommes qui se sont illustres dans l'empire des lettres* Paris, 1787-88
- Irail, *Querelles litteraires* Paris, 1761
- Lacretelle, C de, *Testament philosophique et litteraire* Paris, 1840
- La Harpe, J F , *Lycee, ou Cours de Litterature ancienne et moderne* Paris, an VII (1799)
- La Louptière, J C de Relongue de, *Oeuvres diverses* Paris, 1774, 2 vol
- La Motte, A Houdar de, *Discours sur Homère* Paris, 1714
- La Motte, A Houdar de, *Reflexions sur la critique* Paris, 1715, 3 vol
- La Porte, J de, *Histoire Litteraire des Femmes Françaises* Paris, 1769, 5 vol
- M , Madame, «Madame Riccoboni», dans *Revue de Paris* 1841 (36) p 184
- Michaud, L G (ed), *Biographie Universelle ancienne et moderne* Paris, 1843
- Philpon de la Madelaine, *Modeles de lettres sur differents sujets* Lyon, 1761
- Pons, l'Abbe de, *Lettre à Madame Dacier, sur son Livre des Causes de la Corruption du Goût* Paris, 1715

- Prudhomme, L., *Biographie Universelle et Historique des Femmes célèbres mortes ou vivantes*. Paris, 1830.
- Roussel, P., *Système physique et moral de la femme*. Paris, 1775.
- Sabatier de Castres, A., *Les trois siècles de notre Littérature*. Paris, 1772, 3 vol.
- Sainte Beuve, *Causeries du Lundi*. Paris, 1856.
- Sand, G., *Consuelo*. Ed.utilisée: Paris, 1979.
- Terrasson, J., *Dissertation critique sur l'Iliade*. Paris, 1715.
- Thomas, A.L., *Essai sur le Caractère, les Moeurs et l'Esprit des femmes dans les différents siècles*. Paris, 1772.
- Virey, J.J., *De la femme*. Paris, 1826.
- Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, dans *Oeuvres complètes*. t. XVIII, Paris, 1878.

2. Ouvrages consultés

a. Les femmes et la presse

- Adburgham, A., *Women in print; writing women and women's magazines from the Restoration to the Accession of Victoria*. Londres, 1972.
- Adler, L., *A l'aube du féminisme: les premières journalistes (1830-1850)*. Paris, 1979.
- Arnelle (= Madame de Claussade), *Mémoires et Lettres Galantes de Madame du Noyer*. Paris, s.d.(=1910).
- Arnelle, *Les Filles de Madame Dunoyer (1663-1720)*. Paris, 1921.
- Beelaerts, M. e.a., *Geen nieuws is slecht nieuws*. Amsterdam, 1986.
- Bonvoisin, S.M. et Maignien, M., *La presse féminine*. Paris, 1986.
- Clancy, P.A., «A French writer and educator in England: madame Le Prince de Beaumont», dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*. 1982 (201) p.195-208.
- Clancy, P.A., «Le *Journal des Dames*, a significant example of early women's journalism», communication au IV^e séminaire George Rudé, Monash University (Melbourne), 1984.
- Dawson, R.P., «Women Communicating: Eighteenth-Century German Journals Edited by Women», dans *Archives et Bibliothèques de Belgique*. 1983 (54) p.95-111.
- Diekerhof, E. e.a., *Voorzover plaats aan de perstafel – Vrouwen in de dagbladjournalistiek, vroeger en nu*. Amsterdam, 1986.
- Gelbart, N.R., *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France: Le Journal des Dames*. Berkeley/Los Angeles/Londres, 1987.
- Gelbart, N.R., «The *Journal des Dames* and its Female Editors», dans Censer, J. et Popkin, J. (éds.), *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*. Berkeley/Los Angeles/Londres, 1987, p.24-76.
- Kleinert, A., *Die frühen Modejournale in Frankreich*. Berlin, 1980.
- Kleinert, A., «La naissance d'une presse de mode à la veille de la Révolution et l'essor du genre au XIX^e siècle», dans Rétat (éd.), op.cit., p.189-197.
- Koon, H., «Eliza Haywood and the *Female Spectator*», dans *Huntington Library Quarterly*. 1978-79 (42) p.43-55.

- Lanser, S , Torton Beck, E , «Why are there no Great Women Critics and What Difference Does it Make?», dans Sherman, J A et Torton Beck, E (éds), *The Prism of Sex Essays in the Sociology of Knowledge* Madison, 1977, p 79-91
- Lees je ze wel of lees je ze niet? Tentoonstelling over damesbladen van 1760 tot 1970 UBA Amsterdam, 29/6-13/8 1976
- Miller, P J , «Eighteenth-century Periodicals for Women», dans *History of Education Quarterly* 1971 (11) p 279-286
- Patouillet, L , *L'émancipation des femmes et la presse en France jusqu'en 1870* Paris, 1928
- Rimbault, C , *La Presse féminine de Langue française au XVIIIe siècle – Place de la femme et système de la mode* Paris, 1981 (thèse E H E S S)
- Rimbault, C , «La Presse féminine de langue française au XVIIIe siècle Production et diffusion», dans Rétat (éd), op cit , p 199-215
- Rustin, J , «Romanesque et destin ou LES CAPRICES DE LA FORTUNE (Madame de Beaumer, 1760)», dans *Travaux de linguistique et de littérature* Strasbourg, 1966 (4) p 59-73
- Schumann, S , «Das «lesende Frauenzimmer» Frauenzeitschriften im 18 Jahrhundert», dans Becker-Cantarino, B (ed), *Die Frau von der Reformation zur Romantik* Bonn, 1980, p 138-169
- Sullerot, E , *Histoire de la Presse féminine en France des origines à 1848* Paris, 1966
- Van Dijk, S , «Femmes et journaux au XVIIIe siècle», dans *Australian Journal of French Studies* 1981 (18) p 164-178
- Van Dijk, S , «*Journal des Dames* et journaux des hommes, la notion *Femme*», dans Varloot et Jansen (prés), op cit , p 80-100
- Van Dijk, S , «1778 Les femmes dans l'actualité», dans Jansen e a , op cit , p 147-158
- Van Dijk, S , «Madame Dunoyer, ou comment tirer parti de son travail», dans *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw* 1986 (18) p 15-21
- Van Dijk, S , «Réactions des collègues aux travaux de quelques journalistes femmes», dans *La diffusion et la lecture des journaux* (op cit)
- Vincent, M , «Le *Mercur Galant* témoin des pouvoirs de la femme du monde», dans *XVIIe siècle* 1984 (36) p 241-248
- Wassenaar, I , *Vrouwenbladen – spiegels van een mannenmaatschappij* Amsterdam, 1976
- White, C L , *Women's Magazines 1693-1968* Londres, 1970
- Wilkins, K , «Attitudes toward Women in Two Eighteenth-Century French Periodicals», dans *Studies in Eighteenth-Century Culture* 1977 (6) p 393-406

b Les femmes au XVIIIe siècle

- Abensour, L , *La femme et le féminisme avant la Revolution* Paris, 1923
- Abray, J , «Feminism in the French Revolution», dans *American Historical Review* 1975 (80) p 43-62
- Angenot, M , *Les champions des femmes* Montréal, 1977

- Badinter, E , *L'Amour en plus – Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècles)* Paris, 1980
- Badinter, E , *Emilie, Emilie – L'ambition féminine au XVIIIe siècle* Paris, 1983
- Badinter, E , *L'un est l'autre – Des relations entre hommes et femmes* Paris, 1986
- Balaye, S , «La bibliothèque de Madame de Staël», dans *Buch und Sammler, Private und öffentliche Bibliotheken im 18 Jahrhundert* Heidelberg, 1979, p 43-51
- Beauvoir, S de, *Le deuxième sexe* Paris, 1949, 2 vol (éd utilisée Gallimard, coll Ideas)
- Bloch, J H , «Women and the Reform of the Nation», dans Jacobs, E e a (eds), *Woman and Society in Eighteenth-Century France* Londres, 1979, p 3-18
- Boisjolin, J de et Mosse, G , *Quelques meneuses d'hommes au XVIIIe siècle* Paris, s d
- Bonafant, P , «Une lettre de la Présidente Ferrand sur Madame Dacier», dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 1906 (13) p 326-331
- Bree, G , *Women writers in France Variations on a theme* New Brunswick, 1973
- Bullough, V N , *The subordinate sex – A History of attitudes toward women* Urbana/Chicago/Londres, 1973
- Buijnsters, P J (pres), *Betje Wolff en Aagje Deken* Amsterdam, 1979
- Buijnsters, P J , *Wolff en Deken* Leyde, 1984
- Charbonnel, P , «Repères pour une étude du statut de la femme dans quelques écrits théoriques des »philosophes«», dans Mortier, R et Hasquin, H (eds), *Études sur le XVIIIe siècle* Bruxelles, 1976 (3) p 93-110
- Clinton, K B , «Femme et Philosophe Enlightenment Origins of Feminism», dans *Eighteenth-Century Studies* 1975 (8) p 283-299
- Conner, S P , «Women and Politics», dans Spencer (éd), op cit , p 49-63
- Crosby, E A , *Une romancière oubliée, Madame Riccoboni – Sa vie, ses œuvres, sa place dans la littérature anglaise et française du XVIIIe siècle* Paris, 1924, reprint Genève, 1970
- Davis, N Z , «Gender and Genre Women as historical writers 1400-1820», dans Labalme, P H (éd), *Beyond their sex* New York, 1980, p 153-182
- Dawson, R P , ««Der Weihrauch, den uns die Manner streuen» Wieland and women writers in the *Teutscher Merkur*», dans Schelle, H J (éd), *Christoph Martin Wieland – Nordamerikanische Forschungsbeiträge zur 250 Wiederkehr seines Geburtstages* 1983 Tübingen, 1984, p 225-249
- Dekker, R M , «De rol van vrouwen in oproeren in de 17e en 18e eeuw in de Republiek», dans *Tijdschrift voor sociale geschiedenis* 1978 (4) p 305-316
- Didier, B , *L'écriture-femme* Paris, 1981
- Duhet, P -M , *Les femmes et la Révolution 1789-1794* Paris, 1971
- Farge, A , «Pratique et effets de l'histoire des femmes», dans Perrot (ed), op cit , p 17-35
- Farnham, F , *Madame Dacier – scholar and humanist* Monterey, 1976
- Fauchery, P , *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle 1713-1807 – Essai de gynecomythie romanesque* Paris, 1972
- Fox-Genovese, E , «Women and Work», dans Spencer (ed), op cit , p 111-127

- Gardner, E J , «The *Philosophes* and Women Sensationalism and Sentiment», dans Jacobs e a (éds), op cit , p 19-27
- Geffriaud-Rosso, J , *Montesquieu et la féminité* Pise, 1977
- Geffriaud-Rosso, J , *Etudes sur la féminité aux XVIIe et XVIIIe siècles* Pise, 1984
- Gélys, J , «Sages-femmes et accoucheurs, l'obstétrique populaire aux XVIIe et XVIIIe siècles», dans *Annales E S C* 1975 (32) p 927-958
- Girou-Swidorski, M L , «Comment peut-on être parvenue? – Ecriture et féminisme chez quelques romancières du XVIIIe siècle», dans *Etudes littéraires* 1979 (12) p 363-385
- Goncourt, E et J de, *La Femme au XVIIIe siècle* Paris, 1862
- Groult, B , *Le Féminisme au masculin* Paris, 1977
- Hoffmann, P , *La femme dans la pensée des lumières* Strasbourg, 1977
- Houillon, H , «La femme en France aux XVIIe et XVIIIe siècles», dans Grimal, P , *Histoire mondiale de la femme* Paris, 1966, t IV
- Jacobs, E e a (éds), *Woman and Society in Eighteenth-century France* Londres, 1979
- Krings, M M , *Madame Benoît, une «romancière oubliée» des 18 Jahrhunderts* Aix-la-Chapelle, 1982
- Labalme, P H (éd), *Beyond their sex* New York, 1980
- Laborde, A M , *Diderot et Madame de Puisieux* Sarratoga, 1984
- Larnac, J , *Histoire de la littérature féminine en France* Paris, 1929
- Lerner, G , *The Majority Finds Its Past* New York/Oxford, 1979
- Marquiset, A , *Les bas-bleus du premier Empire* Paris, 1913
- May, Gita, «Rousseau's «Antifeminism» Reconsidered», dans Spencer (éd), op cit , p 309-320
- Mc Niven Hine, E , «The woman question in early eighteenth-century French literature the influence of François Poulain de la Barre», dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century* 1973 (116) p 65-79
- Pellisson, M , «Une femme moraliste au XVIIIe siècle Madame de Puisieux», dans *Revue Pédagogique* 1910 (57) p 201-218
- Perrot, M (éd), *Une Histoire des Femmes est-elle possible?* Paris, 1984
- Piau-Gillot, C , «Le discours de Jean-Jacques Rousseau sur les femmes, et sa réception critique», dans *Dix-huitième siècle* 1981 (13) p 317-333
- Prociuous Maluegg, S E , «Women and the *Encyclopedie*», dans Spencer (éd), op cit , p 259-271
- Revel, J , «Masculin/Féminin sur l'usage historiographique des rôles sexuels», dans Perrot (éd), op cit , p 121-140
- Seidel, M A , «Poulain de la Barre's *The woman as good as the man*», dans *Journal of the History of Ideas* 1974 (35) p 499-508
- Senior, N , «Aspects of Infant Feeding in Eighteenth-Century France», dans *Eighteenth-Century Studies* 1983 (16) p 367-388
- Slama, B , «Femmes écrivains», dans Aron, J P , (prés), *Misérable et glorieuse la femme du XIXe siècle* Paris, 1980
- Spencer, S I (éd), *French Women and the Age of Enlightenment* Bloomington, 1984

- Spencer, S I , «Women and education», dans Spencer (éd), op cit , p 83-96
- Stern, J , *Belle et Bonne, une fervente amie de Voltaire (1757-1822)* Paris, 1938
- Stewart, J H , «The Novelists and Their Fictions», dans Spencer (éd), op cit , p 197-211
- Sullerot, E , *Histoire et Mythologie de l'Amour – Huit siècles d'écrits féminins* Paris, 1974
- Théry, C , «Madame, votre sexe Les auteurs de manuels et les femmes écrivains», dans *Etudes Littéraires* 1981 (14) p 509-525
- Williams, D , «Condorcet, Feminism and the egalitarian principle», dans *Studies in Eighteenth-Century Culture* 1976 (5) p 151-163
- Williams, D , «The Fate of French Feminism – Boudier de Villemert's *Ami des Femmes*», dans *Eighteenth-Century Studies* 1980 (14) p 37-55

c *La presse d'Ancien Régime*

- Balcou, J , *Fréron contre les philosophes* Paris, 1975
- Barthes, R , «Structure du fait divers», dans *Essais critiques* Paris, 1964, p 188-197
- Béclard, L , *Sébastien Mercier, sa vie, son oeuvre, son temps, d'après des documents inédits* Paris, 1903
- Bellanger, C e a (éds), *Histoire générale de la presse française* Paris, 1969, t I
- Benhamou, P , «Les lecteurs des périodiques de Desfontaines», dans *La diffusion et la lecture des journaux* (op cit)
- Berkowe, C , «Louis-Sébastien Mercier et les femmes», dans *Romanic Review* 1964, p 16-29
- Bisschop, W , *Justus van Effen geschetst in zyn leven en werken* Utrecht, 1859
- Bonnet, J C , «Les problèmes alimentaires dans la presse de 1768», dans Varloot et Jansen (prés), op cit , p 101-148
- Bonnet, J C , «Les problèmes alimentaires dans la presse de 1778», dans Jansen e a , op cit , p 166-174
- Botein, S , Censer, J R , Ritvo, H , «La presse périodique et la société anglaise et française au XVIIIe siècle une approche comparative», dans *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* 1985 (32) p 209-236
- Bots, H , «Un journaliste sur les journaux de son temps le cas de Pierre Bayle», dans *La diffusion et la lecture des journaux* (op cit)
- Buijnsters, P J , «Sociologie van de Spectator», dans *Spiegel der Letteren* 1973 (15) p 1-17
- Candaux, J -D , «Le *Mercurius* suisse dans son premier lustre (1732-1737) un périodique à la recherche de ses lecteurs», dans *La diffusion et la lecture des journaux* (op cit)
- Carayol, E , *Thémiseul de Saint-Hyacinthe, 1684-1746 Studies on Voltaire and the eighteenth century* 1984 (221)
- Chouillet, A M et Moureau, F (éds), 4 *Suppléments au Dictionnaire des Journalistes* Grenoble, 1980-1985

- Conroy jr, P V , «The Spectators' view of women», dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century* 1980 (193) p 1883-1890
- Couperus, M , *L'Etude des periodiques anciens – Colloque d'Utrecht* Paris, 1972
- D'Estrée, P , «Farmin de Rozoi», dans *Revue d'Histoire Litteraire de la France* 1918 (25) p 211-242, p 408-422, p 562-579, 1922 (29) p 409-432, 1923 (30) p 24-49
- La diffusion et la lecture des journaux de langue française sous l'Ancien Regime* Colloque de Nimègue, 1987, à paraître
- Elzinga, J J B , *Les mots français et les gallicismes dans le Hollandsche Spectator* Leyde, 1923
- Favre, R , «Le fait divers en 1778 permanence et précarité», dans Jansen e a , op cit , p 113-146
- Favre, R , Sgard, J , Weil, F , «Le fait divers», dans Retat et Sgard (ed), op cit , p 199-225
- Feyel, G , «La Gazette au début de la guerre de Sept Ans son administration, sa diffusion (1751-1758)», dans *La diffusion et la lecture des journaux* (op cit)
- Gelbart, N R , «'Frondeur' Journalism in the 1770s – Theater Criticism and Radical Politics in the Prerevolutionary French Press», dans *Eighteenth-Century Studies* 1984 (17) p 493-514
- Gembicki, D , «Le Journalisme «à sensation» l'Epilogueur moderne (1750-1754) de Rousset de Missy», dans Retat (ed), op cit , p 241-255
- Gilot, M , *Les Journaux de Marivaux – Itineraire moral et accomplissement esthetique* Lille, 1974, 2 vol
- Gilot, M e a , «Le journaliste masque Personnages et formes personnelles», dans Réat (éd), op cit , p 285-313
- Gretschel, T , «Analyse comparative de l'année 1768 du *Journal Encyclopedique*, de l' *Année Littéraire* et du *Mercur de France*», dans Réat (éd), op cit , p 33-42
- Habermas, J , *Strukturwandel der Offentlichkeit – Untersuchungen zu einer Kategorie der burgerlichen Gesellschaft* Darmstadt/Neuwied, 1962
- Hatin, E , *Histoire politique et litteraire de la presse en France* Paris, 1859-1864, 8 vol
- Hatin, E , *Les Gazettes de Hollande et la presse clandestine aux XVIIe et XVIIIe siècles* Paris, 1865
- Hatin, E , *Bibliographie historique et critique de la presse periodique française* Paris, 1866
- Heinrich, J , *Die Frauenfrage bei Steele und Addison – Eine Untersuchung zur englischen Literatur- und Kulturgeschichte im 17 /18 Jahrhundert* Leipzig, 1930
- Hirdt, W , «Aspects de l'ironie dans la CL», dans Bray, B e a (eds), *La Correspondance Litteraire de Grimm et de Meister (1754-1813)* Paris, 1976, p 221-228
- Jansen, P (prés), *L'Année 1768 à travers la Presse traitée par ordinateur Listings* Paris, s d (=1977), 4 vol
- Jansen, P e a , *L'Année 1778 à travers la Presse traitée par ordinateur* Paris, 1982
- Jansen, P , Moureau, F , Van Dijk, S , «L'événement dans les périodiques (1er mai – 31 août 1778)», dans *Revue d'Histoire Litteraire de la France* 1979 (79) p 233-243

- Kirchner, J , *Die Zeitschriften des deutschen Sprachgebietes von den Anfängen bis 1830* Stuttgart, 1969
- Kuhfuss, W , «Aspects de la critique du roman chez F -M Grimm (CL, 1753-1773)» dans Bray, B c a (éds), *La Correspondance Littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)* Paris, 1976. p 265-274
- Labrosse, C , «Pour une étude synthétique de l'instrument périodique», dans *Etudes sur la presse au XVIIIe siècle Les Mémoires de Trévoux* Lyon, 1973 (no 1) p 59-84
- Labrosse, C , «Les Mémoires de Trévoux et le roman (1730-1740)», dans *Etudes sur la presse au XVIIIe siècle Les Mémoires de Trévoux* Lyon, 1975 (no 2) p 27-76
- Labrosse, C , «Stratégie et discours les nouvelles de Pologne dans quelques périodiques français de décembre 1734», dans *Etudes sur la presse au XVIIIe siècle* Lyon, 1978 (no 3) p 5-22
- Labrosse, C , «Fonctions culturelles du périodique littéraire», dans Labrosse, C et Rétat, P , *L'instrument périodique La fonction de la presse au XVIIIe siècle* Lyon, 1985, p 11-138
- Labrosse, C. et Rétat, P , «Les périodiques de 1734 Essai de typologie», dans Rétat et Sgard (éds), op cit , p 17-62
- Lachèvre, F , *Bibliographie sommaire de l'Almanach des Muses (1765-1833)* Paris, 1928
- Lesure, F , «Préface» au reprint du *Journal de Musique* Genève, 1972
- Lojek, J , «Gazettes internationales de langue française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle», dans *Actes du Colloque Modeles et moyens de la reflexion politique au XVIIIe siècle* Lille, 1973, p 369-382
- Martens, W , *Die Botschaft der Tugend – Die Aufklärung im Spiegel der deutschen Moralischen Wochenschriften* Stuttgart, 1968
- Mattauch, H , *Die literarische Kritik der fruhen franzosischen Zeitschriften (1665-1748)* Munich, 1968
- Moureau, F , *Dufresny auteur dramatique (1657-1724)* Paris, 1979
- Moureau, F., *Le «Mercure Galant» de Dufresny (1710-1714) ou le journalisme à la mode* Oxford, 1982
- Oomkens, R , «Les ouvrages français de Justus van Effen», dans *Revue de Hollande* 1916-17, p 339-357, p 457-472, p 598-619, p 838-857, p 1022-1061.
- Ophof-Maass, L , «De uitwendige geschiedenis van het *Journal Littéraire*. enige aspecten», dans *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw* 1986 (18) p 119-142
- Pienaar, W.J B , *English Influences in Dutch Literature and Justus van Effen as Intermediary* Cambridge, 1929.
- Poirier, R , *La Bibliothèque Universelle des Romans – Rédacteurs, Textes, Public.* Genève, 1977.
- Rau, F , *Zur Verbreitung und Nachahmung des Tatler und Spectator* Heidelberg, 1980.
- Rétat, P , «Les gazettes de l'événement à l'histoire», dans *Etudes sur la presse au XVIIIe siècle* Lyon, 1978 (no 3) p.23-38

- Rétat, P (éd), *Le Journalisme d'Ancien Régime* Lyon, 1982
- Rétat, P et Sgard, J (éds), *Presse et Histoire au XVIIIe siècle – l'année 1734* Paris, 1978
- Rosenberg, A , *Nicolas Gueudeville and his work (1652-1722)* La Haye, 1982
- Sauvy-Wilkinson, A , «Lecteurs du XVIIIe siècle Les Abonnés de la *Bibliothèque Universelle des Romans* – Premières approches», dans *Australian Journal of French Studies* 1986 (23) p 48-60
- Schillings, M , «De «Querelle des Anciens et des Modernes» in het *Journal Littéraire* (1713-1716)», dans *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw* 1986 (18) p 227-248
- Schorr, J L , *Justus van Effen and the Enlightenment* Austin, 1978
- Schorr, J L , *The Life and Work of Justus van Effen* Wyoming, 1982
- Sgard, J (éd) *Dictionnaire des Journalistes (1600-1789)* Grenoble, 1976
- Sgard, J , *Bibliographie de la presse classique (1600-1789)* Genève, 1984
- Sgard, J , «La multiplication des périodiques», dans Martin, H J et Chartier, R (éds), *Histoire de l'Édition française, t II Le livre triomphant 1660-1830* Paris, 1984, p 198-205
- Sgard, J (éd) *Dictionnaire des Journaux* Grenoble, à paraître
- Sgard, J , «Les souscripteurs du *Journal Etranger*», dans *La diffusion et la lecture des journaux* (op cit)
- Tate, R S , *Petit de Bachaumont His Circle and the Memoires Secrets Studies on Voltaire and the eighteenth century* 1968 (65)
- Tucoc-Chala, S , *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française (1736-1798)* Paris, 1977
- Turner, M , «The influence of La Bruyère on the «Tatler» and the «Spectator»», dans *Modern Language Review* 1953 (48) p 10-17
- Valkhoff, P , «Justus van Effen en de Franse Letterkunde», dans *De Gids* 1917 (81) p 323-352
- Varloot, J , «La Correspondance Littéraire de F -M Grimm à la lumière des manuscrits de Gotha contribution ignorée, collaborateurs mal connus», dans *Beitrag zur franzosischen Aufklarung – Festgabe W Krauss* Berlin, 1971, p 427-445
- Varloot, J et Jansen, P (prés), *L'Année 1768 a travers la Presse traitée par ordonnateur* Paris, 1981
- Wagner, J , *Marmontel journaliste et le Mercure de France (1725-1761)* Grenoble, 1975
- Wagner, J , «Le rôle du *Journal Encyclopédique* dans la diffusion de la culture», dans *Transactions of the fifth international congress on the Enlightenment Studies on Voltaire and the eighteenth century* 1980 (193) p 1805-1812
- Wijngaards, G N M , *De «Bibliothèque choisie» van Jean Le Clerc (1657-1736)* Amsterdam/Maarssen, 1986
- Yardeni, M , «Gueudeville et Louis XIV Un précurseur du socialisme, critique des structures sociales louis-quatorziennes», dans *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* 19 (1972) p 598-620
- Yardeni, M , «Journalisme et histoire contemporaine à l'époque de Bayle», dans *History and Theory* 1973 (12) p 208-229

Zuydam, W., *Justus van Effen – Een bijdrage tot de kennis van zijn karakter en zijn denkbeelden*. Gouda, 1922.

d. *Ouvrages consultés pour une ou plusieurs des études*

Abraham, P. et Desné, R., *Histoire littéraire de la France*: Ubersfeld, A. et Desné, R., 1660-1715. Paris, 1975.

Beaumarchais, J.P., Couty, D., Rey, A., *Dictionnaire des littératures en langue française*. Paris, 1984.

Brunet, P.G., *Imprimeurs imaginaires et libraires supposés*. Paris, 1866.

Calvet, J. (éd.), *Histoire de la littérature française*: Berthaut, H., *De Candide à Atala*. Paris, 1958.

Delacroix, C., «Le fonds des catalogues de libraires, d'éditeurs et de diffuseurs», dans *Bulletin d'informations de l'Association des Bibliothécaires Français*. 1986 (133) p.20-21.

Demougín, J. (éd.), *Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures*. Paris, 1986, 2 vol.

Desnoiretteres, G., *La Jeunesse de Voltaire*. Paris, 1867.

Desnoiretteres, G., *Le chevalier Dorat et les poètes légers du XVIIIe siècle*. Paris, 1887.

Ducrot, O. et Todorov, T., *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris, 1972.

Dupont, P., *Un poète-philosophe au commencement du dix-huitième siècle. Houdar de la Motte (1672-1731)*. Paris, 1898.

Etienne, S., *Le genre romanesque en France depuis l'apparition de la «Nouvelle Héloïse» jusqu'aux approches de la Révolution*. Bruxelles, 1922.

Fabre, M., «Voltaire et Pimpette de Nîmes», dans *Mémoires de l'Académie de Nîmes*. Nîmes, 1933-35.

Furet, F. et Ozouf, J. (éd.), *Lire et écrire – l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*. Paris, 1977, 2 vol.

Gay, P., *The Enlightenment. An Interpretation*, t.II: *The Sciences of Freedom*. New York, 1969.

Gelas, N., «L'hyper-polémique», dans Kerbrat-Orecchioni, C. e.a., *Le discours polémique*. Lyon, s.d.(=1980), p.75-82.

Gillot, H., *La Querelle des Anciens et des Modernes en France – De la Défense et Illustration de la langue française aux Parallèles des anciens et des modernes*. Paris, 1914.

Grete, G. (éd.), *Dictionnaire des Lettres françaises. Le dix-huitième siècle*. Paris, 1960.

Hepp, N., *Homère en France au XVIIe siècle*. Paris, 1968.

Hermann-Mascard, N., *La Censure des livres à Paris à la fin de l'Ancien Régime (1750-1789)*. Paris, 1968.

Hogetoorn, C., «Christine de Pizan, auteur à la mode?», dans *Rapports – Het Franse Boek*. 1983 (53) p.141-153.

Janmart de Brouillant, L., *L'Etat de la liberté de la presse en France aux XVIIe et*

- XVIIIe siècles *Histoire de Pierre du Marteau, imprimeur a Cologne* Paris, 1888
- Jasinski, R , *Histoire de la litterature française* Paris, 1966 (nouvelle éd)
- Jones, S P , *A List of French Prose Fiction from 1700 to 1750* New York, 1939
- Kerbrat-Orecchioni, C , «La polemique et ses definitions», dans Kerbrat-Orecchioni, C e a , *Le discours polemique* Lyon, s d (=1980), p 3-40
- Knabe, P E , *Schlüsselbegriffe des kunsttheoretischen Denkens in Frankreich* Dusseldorf, 1972
- Kohn, R et Dalsace, R , *Naissances Royales et Princieres* Paris, 1987
- Kossmann, E F , *De Boekhandel te 's Gravenhage tot het eind van de 18de eeuw* La Haye, 1937
- Krauss, W , *Cartaud de la Villate Ein Beitrag zur Entstehung des geschichtlichen Weltbildes in den franzosischen Fruhaufklarung* Berlin, 1960, 2 vol
- Lanson, G , «L'influence de la philosophie cartesienne sur la littérature française», dans *Revue de metaphysique et de morale* 1896 (4) p 517-550
- Ledeboer, A M , *Alfabetische lijst der boekdrukkers, boekverkoopers en uitgevers in Noord-Nederland sedert de uitvinding van de boekdrukkunst tot den aanvang der negentiende eeuw* Utrecht, 1876-77, 2 vol
- Marion, M , *Recherches sur les bibliotheques privees à Paris au milieu du XVIIIe siecle (1750-1759)* Paris, 1978
- Marion, M , «Quelques aspects sur les bibliothèques privées à Paris entre 1750 et 1759», dans *Buch und Sammler, Private und offentliche Bibliotheken im 18 Jahrhundert* Heidelberg, 1979, p 85-98
- Martin, A , «Romans et romanciers à succès de 1751 à la Révolution d'après les rééditions», dans *Revue des Sciences Humaines* 1970 (35) p 383-389
- Martin, A , Mylne, V , Frautschi, R , *Bibliographie du genre romanesque français 1751-1800* Londres, 1977
- May, Georges, *Le Dilemme du Roman au XVIIIe siecle – Etude sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)* New Haven/Paris, 1963
- Mazon, P , *Madame Dacier et les traductions d'Homère en France* Oxford, 1936
- Mercier, R , *L'Enfant dans la société du 18e siecle avant l'Emile* Paris, 1961
- Meyer Spacks, P ; *The female imagination, a literary and psychological investigation of women's writing* Londres, 1976
- Mille, P , *Le Roman français* Paris, 1930
- Monglond, A , *Le Preromantisme français, t I Le heros preromantique* Grenoble, 1930
- Morel, J , «La place de la femme dans *Les Caracteres* de La Bruyère», dans Leiner, W , *Onze etudes sur l'image de la femme dans la litterature française du dix-septieme siècle* Tubingen/Paris, 1978, p 131-146
- Mornet, D , «Les enseignements des bibliothèques privées (1750-1780)», dans *Revue d'Histoire Litteraire de la France* 1910 (17) p 449-496
- Moureau, F , «Le petit-mâitre intrigué espaces du libertinage au théâtre jusqu'à la Régence», dans Moureau, F et Rieu, A M , *Eros philosophe Discours libertins des Lumières* Paris, 1984, p 119-136
- Neuschäfer, H J e a , *Der französische Feuilleton-Roman – Die Entstehung der Serienliteratur im Medium der Tageszeitung* Darmstadt, 1986

- Oricux, J , *Voltaire ou la Royaute de l'Esprit* Paris, 1977, 2 vol
- Ormond, L , *Writing – The Arts and Living* Londres, 1981
- Osmont, R , «Experience vecue et creation romanesque – le sentiment de l'ephemere dans la *Nouvelle Heloise*», dans *Dix-huitieme siecle* 1975 (7) p 225-242
- Parent-Lardeur, F , *Les Cabinets de Lecture – La lecture publique a Paris sous la Restauration* Paris, 1982
- Peyrefitte, R , *Voltaire, t I Sa jeunesse et son temps* Paris, 1985
- Pichois, Cl (éd), *Litterature française* Pomeau, R , *L'âge classique III (1680-1720)* Paris, 1971
- Pomeau, R , *Voltaire dans son temps, t I D'Arrouet a Voltaire* Oxford, 1985
- Rigault, H , *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes* Paris, 1856
- Russ, J , *How to Suppress Women's Writing* Londres, 1984
- Shaw, E P , *Problems and Policies of Malesherbes as «Directeur de la Librairie» in France (1750-1763)* New York 1966
- Showalter, E , *A Literature of their own, British Women Novelists from Bronte to Lessing* Londres, 1977
- Spender, D , *Women of Ideas (and what men have done to them)* Londres/Boston/Melbourne, 1983
- Van Eeghen, I H , *De Amsterdamse boekhandel (1680-1725)* Amsterdam, 1960-1978, 5 vol
- Vercruysse, J , *Voltaire et la Hollande Studies on Voltaire and the eighteenth century* 1966 (46)
- Versini, L , *Laclos et la tradition – Essai sur les sources et la technique des Liaisons dangereuses* Paris, 1968
- Versini, L , *Le Roman epistolaire* Paris, 1979
- Woolf, V , *A Room of one's Own* Ed utilisee Harmondsworth, 1974

In de achttiende-eeuwse Franse pers speelden vrouwen slechts een geringe rol; vrouwelijke journalisten waren er weinig. Tot voor kort is hun activiteit bovendien nauwelijks onderwerp geweest van studie, zodat de namen van dié enkele uitzonderingen, die er zijn geweest (geïnterpreteerd in «appendice» I), thans vrijwel onbekend zijn. Toegegeven, de journalistieke werkzaamheid van de meeste van deze vrouwen was niet van lange duur, zodat in zekere zin de mindere aandacht gerechtvaardigd kan lijken. Niettemin is de rol – hoe gering ook – die ze gespeeld hebben, van belang, en wel omdat ze pioniersters waren: in tegenstelling tot hetgeen soms wordt gesuggereerd – bij voorbeeld in de titel van de studie van L. Adler: «*Les premières journalistes*» –, treft men de eerste vrouwelijke journalisten niet aan in de negentiende eeuw, maar een eeuw eerder. Daarom alleen al is het zinvol om het werk en de positie van deze vrouwen te bestuderen.

Bij de bestudering van hun werk, kan men evenwel niet voorbijgaan aan de feiten. Dat vrouwelijke journalisten in de Franse achttiende eeuw zo weinig talrijk waren, dat hun activiteit van zo korte duur was, en dat ze mede daarom vrij onbekend zijn gebleven, dient betrokken te worden in de studie. Om die reden beperkt deze bundel, die het journalistieke werk van vrouwen uit de Franse achttiende eeuw tot onderwerp heeft, zich niet tot een beschrijving van de door deze vrouwen geredigeerde tijdschriften. Ook de historische context werd bij het onderzoek betrokken, om na te gaan of er bepaalde redenen waren waarom vrouwen in het achttiende-eeuwse Frankrijk zich zo weinig aangetrokken voelden tot het beoefenen van de – toen vrij nieuwe – journalistiek. In de pers zelf uit deze periode, hoofdzakelijk door mannelijke journalisten geschreven, werd de houding bestudeerd die zich manifesteerde ten aanzien van vrouwen, en ten aanzien van de sub-categorie van schrijvende vrouwen.

Daarbij is niet gestreefd naar het geven van een totaaloverzicht over deze kwestie. De verschillende hoofdstukken zijn deelstudies, die specifieke aspecten behandelen. Wel werden zij onderling met elkaar in verband gebracht; dit bood de mogelijkheid om enige – voorlopige – uitspraken te doen over de oorzaken van de geringe belangstelling bij vrouwen voor het beoefenen van de journalistiek. Met name bleek duidelijk de wisselwerking tussen de bij mannelijke journalisten aangetroffen attitudes, en de manier waarop vrouwelijke auteurs – en dit geldt in bijzondere mate voor vrouwelijke journalisten – hun werk presenteerden.

Dit alles verklaart de voor deze bundel gekozen opzet: het geheel bestaat uit zeven studies, gegroepeerd in drie afdelingen (en hieronder ieder apart

geresumeerd) Samen en ten opzichte van elkaar hebben deze afdelingen de vorm van een «debat» uitgaande van enkele door mannen geredigeerde tijdschriften wordt eerst aangegeven hoe «de» vrouw in deze periode in Frankrijk gezien werd, dan volgt een analyse van de journalistieke activiteiten van enkele vrouwen, tenslotte wordt een aantal reacties, voornamelijk van mannelijke, maar ook van enkele vrouwelijke journalisten gepeld, welke zij hadden verwoord naar aanleiding van bepaalde publicaties van en over vrouwen

In het eerste gedeelte wordt, in twee aparte studies, voor een beschrijving van het gangbare vrouwbeeld uitgegaan van twee typen van tijdschriften het «spectatoriale» tijdschrift en de «gazette» Het gaat hierbij om twee typen die onderling zeer verschillend zijn het fictionele speelt in de spectatoren een veel grotere rol dan in de «gazettes», die voornamelijk de politieke actualiteit behandelen Deze tijdschrift-typen werden geanalyseerd op het punt van de aanwezigheid of afwezigheid van vrouwen in de tekst, en van de functie die ze erin vervullen

Vrouwen zelf krijgen in het tweede gedeelte de aandacht Madame Du-noyer, die van 1711 tot 1719 haar *Quintessence des Nouvelles* redigeerde, en drie vrouwen die ruim vijftig jaar later ieder op haar beurt de redactie voerden van het *Journal des Dames* Hier werd vooral gelet op verschillen en overeenkomsten ten opzichte van de positie van mannelijke journalisten; ook werd nagegaan welke invloed mannen – journalisten, biografen, geschiedschrijvers van de pers – hebben gehad op de carrière en de reputatie van deze vrouwen

In het derde gedeelte worden weer uitspraken van mannelijke journalisten bestudeerd hun reacties op teksten geschreven door en over vrouwen Hiervoor werden voornamelijk literaire tijdschriften als bron gebruikt, raadpleging van het *Journal des Dames* maakte vergelijking mogelijk met een vrouwelijk standpunt Bestudeerd werd vooral hoe men reageerde op individuele gevallen in het algemeen vrouwen, die evenals de vier behandelde journalisten in sommige opzichten afweken van de gangbare norm.

In een slotopmerking wordt vervolgens gesuggereerd dat in het hier besproken mannelijk discours over vrouwen, dat veelal een beoordelend karakter heeft, de verbeelding een wel bijzonder belangrijke rol speelt Ook wordt geconstateerd dat het voor de schrijvende vrouwen noodzakelijk was om een strategie te ontwikkelen, waardoor ze als schrijfsters en als journalisten konden overleven.

Justus van Effen (deel I, hoofdstuk I)

De «spectatoriale» visie op vrouwen werd nagegaan aan de hand van de twee eerste, in het Frans geschreven, tijdschriften van Justus van Effen de *Misanthrope* (1711-1712) en de *Bagatelle* (1718-1719) Beide vertonen ze de kenmerken van het «spectatoriale» genre, maar Van Effen drukte er ook

zijn eigen stempel op. In zijn denken en in zijn schrijven heeft hij met name de neiging om tegenpolen en tegengestelde begrippen naast elkaar te plaatsen en tegen elkaar af te zetten. Het gaat daarbij veelal om enerzijds positief gewaardeerde, want tot de Rede te herleiden, deugden en houdingen van personen die hij beschrijft, anderzijds om de, negatief beoordeelde, tegengestelde houdingen en als ondeugden gekwalificeerde eigenschappen.

Oppervlakkig bezien krijgen mannen en vrouwen in dit schema ook hun plaats gewezen. mannen – zij het niet alle – aan de positieve kant, vrouwen aan de negatieve. De traditionele voorstelling lijkt door Van Effen te zijn beredeneerd en voorzien van een theoretische basis. Deze eerste indruk behoeft echter nuancering. In feite is de door Van Effen gehanteerde indeling vooral een bewijs van invloeden die hij in zijn beginperiode onderging, en terug te voeren op wat hij had gelezen. De tweedeling wordt dan ook niet consequent volgehouden, kennelijk omdat Van Effen zich geleidelijk aan meer realiseert dat wat hij door observatie – in zijn rol van «spectator» – leert, in strijd is met deze simplificerende indeling.

In beide onderzochte tijdschriften kan men een botsing constateren tussen het traditionele denken en een nieuwere «verlichte» beschouwingswijze. Deze laatste blijkt Van Effen slechts moeilijk te kunnen integreren in bestaande, uit de literatuur afkomstige, voorstellingen. De verbeelding, niet zozeer die van hemzelf, maar vooral die van auteurs vóór hem, speelt Van Effen parten – zo moet worden geconcludeerd – als hij schrijft over vrouwen, en dat terwijl diezelfde verbeelding zo dikwijls, ook door Van Effen, beschouwd was als typisch vrouwelijk.

De «gazettes» (deel I, hoofdstuk II)

Zes in 1778 uitgegeven «gazettes» werden – voor de maanden mei tot en met augustus van dat jaar – aan een onderzoek onderworpen naar hun discours over vrouwen: de *Courier de l'Europe*, de *Courier du Bas-Rhin*, de *Gazette de La Haye*, de *Gazette des Deux-Ponts*, en de «gazette»-gedeeltes van de *Mercure de France* en het *Journal Historique et Littéraire*.

In deze bladen krijgt een aantal vrouwen aandacht, vanwege de – voor de meesten zeer passieve – rol die ze hebben gespeeld in de gebeurtenissen waarop toen de publieke belangstelling gericht was. in de eerste plaats oorlogshandelingen. Het gaat hier om de drie op dat moment regerende vorstinnen, en om vrouwelijke slachtoffers van de oorlogen. De journalisten noemen deze vrouwen vanwege hun rol in de actualiteit, niet omdat ze als persoon interessant waren; wel bleek opvallend dat de drie koninginnen nogal eens worden beschreven als moederlijk en liefderijk, en dat vrouwelijke slachtoffers meer compassie ten deel valt dan mannelijke.

Een vrij grote tweede categorie vrouwen figureert slechts als echtgenotes van belangrijke mannelijke personen, moeders of toekomstige moeders van hun kinderen. Alleen in die hoedanigheid mogen ze voor het voetlicht

treden, ook zij zijn niet om zichzelf van belang. Hun aanwezigheid staat echter niet in verband met hun plaats in de actualiteit, maar met sociale conventies. Hun namen worden dikwijls voorzien van een epitheton waaruit hun schoonheid moet blijken, en op deze wijze vormen ze dan een decoratief element in de tekst.

Werkelijke belangstelling van de journalisten krijgen de vrouwen die voorkomen in de «faits divers». In enkele van de besproken «gazettes», vooral in de *Gazette des Deux-Ponts*, blijkt namelijk dat de journalist niet alleen de bedoeling had om zijn lezers op de hoogte te stellen van het nieuws, maar ook om hen te amuseren. De «faits divers» waren daarvoor zeer geschikt: ze bevatten weliswaar nieuws, maar bij de presentatie ervan lijkt de feitelijke juistheid niet het belangrijkste te zijn geweest. Soms heeft de fantasie van de journalist meegewerkt.

Er valt een tendens te bespeuren om vrouwen te elimineren uit de weergave van de werkelijkheid, en om ze daarentegen een plaats te geven in het imaginaire. Hiermee correspondeert het feit dat in de narratieve teksten en de gelegenheidsgedichten, die soms ook in de «gazettes» worden aangetroffen, vrouwen vaker voorkomen dan mannen.

Madame Dunoyer (deel II, hoofdstuk III)

Eén van de eerste door een vrouw geschreven tijdschriften was de *Quintessence des Nouvelles*, gepubliceerd in Den Haag, en negen jaar lang geredigeerd door Madame Dunoyer. Zij was een uitzonderlijke persoonlijkheid, die vooral op grond van negatieve uitlatingen van Voltaire, waaraan door de eeuwen heen veel waarde is gehecht, in een dubieus daglicht is geplaatst. Mede daardoor is haar journalistieke werk weinig bestudeerd.

Op journalistiek gebied leverde Madame Dunoyer echter een uitzonderlijke prestatie: met grote regelmaat liet ze haar *Quintessence des Nouvelles* verschijnen – een tijdschrift van weliswaar geringe omvang, maar dat twee maal per week uitkwam. Haar aanpak was bovendien oorspronkelijk en vond enige navolging: de *Quintessence* stamde uit het einde van de vorige eeuw, en was tot 1711 grotendeels gevuld geweest met satirische teksten gericht tegen de Franse koning en de Paus. Madame Dunoyer brengt daar verandering in. Het tijdschrift groeit uit tot een zeer persoonlijke mengvorm van een «gazette» en een «mercure», waarin de persoonlijke betrokkenheid sterk doorklinkt, en de grens tussen werkelijkheid en fictie niet altijd even scherp is getrokken.

Dit is karakteristiek voor haar, dat blijkt ook uit de – in principe fictieve – *Lettres Historiques et Galantes*, waardoor ze gedurende de hele achttiende eeuw bekend was. Maar vooral wordt dat duidelijk in de manier waarop ze aanvankelijk in de *Quintessence* gepubliceerde teksten later gebruikte in de *Lettres Historiques et Galantes*. In dit fictionele kader verwerkte ze historisch feitmateriaal, onder andere ook gebeurtenissen uit haar eigen leven.

Ze verschafte zich daarmee de mogelijkheid – kennelijk had ze daaraan behoefte – om de feiten enigszins aan te passen aan haar eigen visie erop. Ook legde ze haar personages lovende woorden in de mond over het heldere inzicht van de auteur van de *Quintessence*. De vraag of dit alles als «typisch vrouwelijk» aangemerkt dient te worden, is natuurlijk, bij gebrek aan vergelijkingsmateriaal, zeer moeilijk te beantwoorden.

Journal des Dames (deel II, hoofdstuk IV)

Het *Journal des Dames* (1759-1778) is het eerste Franse tijdschrift voor vrouwen geweest met enige levensvatbaarheid. Het belang van dit tijdschrift ligt naar onze mening echter niet alleen in dat gegeven, maar veeleer in het feit dat behalve zeven mannelijke journalisten ook, in verschillende periodes, drie vrouwen de redactie van het tijdschrift hebben gevoerd. Madame de Beaumer, Madame de Maisonneuve en Madame de Princen.

Van deze drie redactrices zijn hier vooral de intentieverklaringen beschreven, die ze ieder bij hun aantreden in een voorwoord formuleerden en in latere berichten aan de lezers herhaalden of bijstelden. Deze uitspraken zijn vergeleken met die van hun mannelijke collega's, waarna ook is onderzocht in hoeverre de plannen realiseerbaar bleken.

De vrouwelijke journalisten stelden zich, bij het redigeren van een aan vrouwen gericht tijdschrift, een ander doel dan de mannen, dit gold niet zozeer de feitelijke invulling van het tijdschrift, als wel hun houding ten opzichte van de lezeressen, waarin solidariteit een belangrijke rol speelde. Toch richtten deze vrouwen zich – soms op enigszins agressieve toon – in hun voorwoorden ook tot een mannelijk publiek: de critici. Duidelijk blijkt dan hoezeer zij zich bewust waren van hun uitzonderingspositie als vrouw temidden van mannen.

Een kwantitatieve analyse van de inhoud geeft echter aan dat de redactrices zich niet altijd hebben gehouden aan de in de voorwoorden gedane beloftes. Zij hielden zich bij voorbeeld niet consequent méér dan hun collega's bezig met het bespreken van door vrouwen geschreven boeken. Ze namen wél opvallend veel meer teksten op die waren geschreven door en gericht aan vrouwen.

De conclusie moet luiden dat hun intenties weliswaar radicaal en bijna «feministisch» kunnen worden genoemd, maar dat de verwezenlijking ervan op concrete problemen stuitte. De carrières van de drie vrouwen verliepen steeds volgens een zelfde patroon: na korte tijd nam een mannelijke journalist, naar het schijnt tegen de zin van de vrouw, het blad over. Uit dit herhaalde mislukken moet wel worden opgemaakt dat enerzijds deze vrouwen op dat moment nog niet tegen hun taak waren opgewassen, maar ook dat «de» Franse pers kennelijk barrières trachtte op te werpen om vrouwen de toegang te ontzeggen. Enkele schrijfsters met een grotere reputatie dan deze drie hebben zich gewaagd aan het redigeren van een tijdschrift;

over het algemeen waren ook dit slechts kort durende pogingen, en stapten ze vrij spoedig over op een ander genre

Madame Dacier (deel III, hoofdstuk V)

Uit de eerste decennia van de achttiende eeuw zijn reacties bestudeerd op werk van Madame Dacier, de befaamde vertaalster van Griekse en Latijnse auteurs. Ze was al sinds 1674 actief, en had zich, door de kwaliteit van haar vertalingen, een belangrijke plaats verworven in de Republiek der Letteren. Dit hield ook in dat men haar niet meer zozeer zag als een vrouw, maar als geleerde onder de geleerden.

Dit laatste veranderde in 1715, toen Madame Dacier een polemisch werk publiceerde, *Causes de la Corruption du Goût*, waarin zij lucht gaf aan haar verontwaardiging over de opvattingen van de dichter Houdar de la Motte. Deze had, net als zij, een *Ilias*-vertaling gepubliceerd, kort na haar vertaling en zelfs met gebruikmaking daarvan (hij kende geen Grieks). Met de «moderne» ideeën, die hij in zijn voorwoord uitdroeg en in de vertaling toepaste, kon Madame Dacier, één van de meest gezaghebbende «Anciens», het niet eens zijn. Ze bestreed ze door middel van een zeer gedetailleerde kritiek op La Mottes voorwoord en vertaling.

Ze trad hierbij zeer zelfbewust op, en zag af van eerder steeds door haar gehanteerde bescheidenheidsformules, die als *topoi* kunnen worden beschouwd in door vrouwen geschreven boeken. Het verzaken van wat kenmerkend een verplichting was, werd haar niet in dank afgenomen. Dit blijkt uit commentaren in de pers, die de affaire met genoeg en met argus-ogen volgde. Men vond haar grof, des te meer omdat La Motte en zijn medestanders hoffelijk bleven. Talrijke journalisten wezen haar – en het publiek – erop, dat zij, niet zozeer in haar hoedanigheid van geleerde maar als vrouw, zich aan regels diende te houden. De reacties van geleerden-tijdschriften als het *Journal des Savants* waren daarbij gematigder dan die in de minder gespecialiseerde pers – bij voorbeeld de *Mercure Galant* –, waarvoor Madame Dacier kennelijk een grote amusementswaarde vertegenwoordigde. Diverse gelegenheidsauteurs deden een beroep op hun verbeelding, voor het schrijven van anecdotes en dialogen, waarin de Homerus-vertaalster onverwachte rollen vervulde.

De journalisten hadden succes in het voorwoord van de latere *Odyssee*-vertaling geeft Madame Dacier weer aan, haar plaats als vrouw te kennen. Haar polemische optreden wordt haar later dan ook vergeven. In biografieën is weinig terug te vinden van de verontwaardiging die ze had gewekt.

Romanschrijfsters (deel III, hoofdstuk VI)

In de achttiende eeuw was de roman een veel beoefend genre. De contemporaine kritiek nam echter niet altijd een positieve houding aan vanwege het geringe aanzien dat het genre genoot. Een groot aantal van deze romans

was geschreven door vrouwen Van deze vrouwen wordt in de literatuurgeschiedschrijving vrijwel geen melding gemaakt De laatste tijd wordt evenwel meer en meer opgemerkt dat dit misschien ten onrechte is Hier is onderzocht welke rol de kritiek in de achttiende-eeuwse pers heeft gespeeld voor het in de vergetelheid raken van enkele van deze romancières

Ingegaan werd op de houding van deze contemporaine kritiek ten aanzien van het werk van vijf vrouwelijke romanschrijvers van zeer uiteenlopende faam en bekendheid Mesdames Benoît, Bodin de Boismortier, de Puisieux, Riccoboni en Robert Uit de bestudeerde tijdschriften blijkt dat hun werk bij verschijnen dikwijls vrij positief werd beoordeeld Als er al kritiek was, werd die vaak op enigszins verhulde wijze geuit

Een uitzondering vormen de reacties die Madame Riccoboni ten deel vielen in vergelijking met het enthousiasme dat de critici over haar werk ten toon spreiden, zijn de reacties op het werk van de andere vier, hoewel positief van inhoud, toch opvallend vaag geformuleerd Dit heeft zeker in de eerste plaats te maken met kwaliteitsverschil

Een vergelijking met recensies van door mannen geschreven romans doet echter vermoeden dat de critici een negatieve waardering van werk van vrouwen bewust verdoezelden door middel van voorzichtige en vage formuleringen Die indruk wordt bevestigd door diverse uitspraken, gedaan door mannen én vrouwen, over de beleefdheid die in de maatschappij mannen ten opzichte van vrouwen in acht dienden te nemen, en die vaak ontaardde in hypocrisie Kennelijk voelden ook de redacteurs van tijdschriften zich verplicht om hoffelijk te blijven, hun hoffelijkheid correspondeerde met de vaak al even hypocriete bescheidenheidsformules die vrouwen in hun werk toepasten

Men kan niet zeggen dat het *Journal des Dames* in dezen een radicaal andere positie inneemt De mannelijke journalisten van dit tijdschrift hadden over het algemeen, meer nog dan andere auteurs, de hoffelijkheid hoog in hun vaandel staan Bovendien werden romans van vrouwen niet bij voorkeur of met meer aandacht besproken Wel vindt men incidenteel, naar aanleiding van een door een vrouw geschreven roman, bij de vrouwelijke journalisten de enigszins radicale stellingname terug, die ze ook in hun intentieverklaringen hadden gemanifesteerd

«De» vrouw (deel III, hoofdstuk VII)

De reacties van journalisten op een aantal van de in deze periode talrijke beschouwingen over «de» vrouw, haar opvoeding en haar plaats in de maatschappij, leverden de achtergrond voor de voorafgaande studie (hoofdstuk VI) en maakten het mogelijk de daar geciteerde uitspraken in een context te plaatsen

Deze verhandelingen over het vrouwelijke, dikwijls afkomstig van secundaire auteurs en niet zeer radicaal van strekking, zijn ook voorwerp geweest

van reacties in de contemporaine pers. Daar blijkt dikwijls een zekere oververzadiging door werken over dit onderwerp, welke tot uiting komt in commentaren die veelal de – voor vrouwen minder gunstige – status quo bevestigen. Dit geldt vooral voor recensies geschreven door mannelijke journalisten, die soms zelfs suggereren dat verandering in de situatie van vrouwen overbodig is.

Opvallend is dat de toon van de recensies verandert, wanneer de journalist een werk behandelt dat door een vrouw geschreven werd. Evenals ten aanzien van de romancières, lijken ook hier sociale conventies van primair belang te zijn. Ook al zijn er inhoudelijke bezwaren, deze worden gecompenseerd door bewondering voor de vrouwelijke charmes van de auteur.

De enkele vrouwen die zich, in een reactie op één van de beschouwingen over «de» vrouw, hierover uitspreken – in het *Journal des Dames*, maar ook in andere tijdschriften –, zijn meestal andere opvattingen toegedaan dan hun mannelijke collega's. Zij spreken als hun mening uit dat de positie van vrouwen dient te veranderen, hetzij door wijziging van de wetgeving, hetzij door het geven van beter onderwijs aan meisjes. Hun stemmen zijn echter niet talrijk genoeg om te kunnen beweren dat de pers het bewijs levert van een duidelijke stroming die bestond ten gunste van een verandering van de positie van vrouwen in de maatschappij.

Dank zij deze confrontatie van verschillende standpunten – van mannen en van vrouwen – kon enig inzicht worden verkregen in de complexe situatie waarin vrouwelijke auteurs, en vrouwelijke journalisten wel in het bijzonder, zich in de Franse achttiende eeuw bevonden. Er trad een wisselwerking op. Enerzijds deden de traditionele vrouwbeelden hun invloed nog gelden, ook al accepteerden sommige mannen ze niet meer klakkeloos, en zetten bepaalde vrouwen zich ertegen af. Anderzijds namen sommige vrouwen zelf de pen ter hand. Ze konden dan kiezen tussen twee alternatieven: ofwel ze pasten zich aan aan de gangbare beeldvorming door zich met grote bescheidenheid te presenteren, ofwel ze weigerden zich te schikken, en riepen daardoor negatieve reacties op – onder andere geformuleerd in de contemporaine pers –, die dikwijls een langdurige invloed hebben gehad, waartegen pas in de twintigste eeuw vrouwen beginnen te protesteren.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

En italiques les noms de femmes ayant vécu et travaillé au XVIII^e siècle,
éventuellement des précisions ont été ajoutées pour les situer

- Abensour, L 3n, 137n
 Abraham, P 202n
 Abray, J 275
 Adburgham, A 6n, 21n, 274n
 Addison, J 21, 22, 26, 37, 38n, 185
 Adler, L 7, 182n, 311
 Albemarle, Lord 114
 Alletz, P A 86n, 277n
Almodovar, Marquise d' 64
 Almodovar, Marquis d' 64
 Ambassadeur de Perse 94, 100, 101,
 103, 104, 112
 André, A 235n
 Angenot, M 258n, 265n
*Anne Stuart, Reine d'Angleterre, d'Ecos-
 se et d'Irlande* 111, 116, 132
Antremont, Marquise d'(auteur) 164,
 170n, 247
 Aquin, P L d' 178
 Arnaud, F. T M de Baculard d' 252
 Arnauld, A 202
 Arnelle (= Madame de Claussade)
 87n, 88n, 129
Artois, Comtesse d' 164
 Asse, E 251
Asturies, Princesse des 65n
Aubeterre, Marquise d' 75n
 Aubeterre, Marquis d' 75n
 Aublet de Maubuy 265n, 275
 Auguste III, Electeur de Saxe 110
 Avaux, J A Comte d' 122
- Bachaumont, L P de 13, 144, 169,
 276
 Badinter, E 198n, 259, 264n
 Balayé, S 10n
 Balcou, J. 239n, 262n
 Barbey d'Aureville, J 254n
*Barbier, Mademoiselle M A (journalis-
 te)* 12, 292
- Barbier 125n
 Barthes, R 71n
Basan, Madame 10n
 Bastide, J F de 294
 Bauche (libraire) 135n
 Bayle, P 9n, 122, 197, 207, 220
Beaufremez, Marquise de 10n
Beauharnais, Comtesse F de (auteur) 77,
 163, 167n, 184n, 252, 271, 272, 273
 Beaumarchais, J P 228n
Beaumer, Madame de (journaliste) 12,
 25n, 41n, 83, 84, 103, 126n, 135-
 184, 228, 250, 251, 274, 275, 280,
 282, 283, 286, 287, 290, 292, 315
 Beurieu 252
 Beauvoir, S de 77, 259
 Béclard, L 149n
 Beclacrts, M 136n
Behn, Madame A (auteur) 286
 Bellanger, C 180n
 Benhamou, P 9n
Benoît, Madame F A (auteur) 12, 140n,
 230-257, 317
 Berkowe, C 148n
Berlepsch, Madame E von (auteur) 246n
Bermann, Mademoiselle de (auteur) 160
 Bernard, J 86, 88
Bernard, Mademoiselle (artiste) 154n
 Bernières, Sieur de 69
 Berthier, G F 239n
 Bisschop, W 27, 34n, 40
 Bitaubé, P J 218n
 Bloch, J H 259
*Bodin de Boismortier, Mademoiselle S
 (auteur)* 230-257, 317
 Bodin de Boismortier, J 232
 Boileau, N 27, 31, 32n, 45, 47, 196,
 198, 202, 222n
 Boisjolin, J de 233n
 Boivin, J 206, 207, 209n

- Bonfils, C. 235n
 Bonnefon, P. 220n
 Bonnet, J. C. 62n
Bontems, Mademoiselle 64
 Bonvoisin, S. M. 154n
 Botem, S. 6n
 Bots, H. 9n
 Boudier de Villemert, P. J. 45n, 60n,
 69n, 191, 258, 261n, 266, 268, 269,
 294
 Bouillon, Cardinal de 107
 Bourchemin, D. 196
Bourette, Madame C. (auteur) 140n
 Bourgogne, Princesse Marie de 67
Boye, Mademoiselle (artiste) 164
 Brée, G. 228
 Briquet, F. B. 173n, 175n, 223n
 Brookley, J. 73
Brun, Madame (auteur) 252
 Brunet, P. G. 89n
 Bruzen de la Martinière, A. A. 87n,
 128
 Bucquoy, J. A. d'Archambaud Comte
 de 120
 Buffier, C. 215
 Buijnsters, P. J. 51n, 184n
 Bullough, V. N. 260
 Burman, P. 195n
 Bussy-Rabutin, R. Comte de 36

 Calvet, J. 233
 Campignulles, C. Thorel de 135,
 136n, 139, 140, 148, 150, 153n, 156,
 157, 158, 160, 162, 163, 164, 168,
 171, 175n, 178n, 244, 248
 Candaux, J.-D. 10n
 Capellis, Chevalier de 75n
Capoet, Madame H 108
 Carayol, E. 115n
 Cartaud de la Villate, F. 47n, 141n,
 222n, 224n
 Castel, L. B. de 223n
 Castries, C.E.G. de La Croix Marquis
 de 65
*Catherine II la Grande, Impératrice de
 Russie* 60, 61, 111
Ceimglen, M Patoillat Veuve (libraire)
 12
 Censer, J. R. 6n
 Cerfvol, de 265, 268, 269
 Chapelain, J. 207n
 Charbonnel, P. 259
 Charles III, Roi d'Espagne 60
 Charles XII, Roi de Suède 109, 110
 Charlois (libraire) 115
Charlotte, Reine d'Angleterre 67
Charrière, Madame I de (auteur) 11
Chartres, Duchesse de 68
 Chartres, Duc de 68
 Chastenet, F. J. de 243n
 Chateaugiron 294
 Châteauneuf, Marquis de 85, 116
Chatham, Milady 68
 Chatham, Lord voir Pitt
 Chauffepié, J. G. de 220n
Chevreuse, Duchesse de 171
Choiseul, Duchesse de 166
 Chouillet, A. M. 2n, 103n
Christine, Reine de Suède 220n
 Clancy, P. A. 134n, 142n, 146, 184n
 Clément XI, Pape 114n, 314
 Clinton, K. B. 261n
Cochin, Madame (artiste) 154n
 Coeppel 112
 Colman, G. 233n
 Condorcet, J. A. N. de 260n
 Conner, S. P. 62n, 76n
 Conroy jr, P. V. 38n
Conti, Princesse de 10n
 Conti, F. L. de Bourbon Prince de 130
 Corneille 202
Cosse, Marquise de 67
 Couperus, M. 2n
 Courlande, Duc de 65
 Couturier (cabinet de lecture) 23n,
 230n, 231, 232, 233, 234, 235
 Couty, D. 228n
 Crébillon, C. P. Jolyot de 238
 Crosby, E. A. 234
 Cuissart (libraire) 135n

Dacier, A. Le Fèvre Madame (auteur)
 14, 24n, 27n, 36, 47n, 51n, 141n,
 166, 190-225, 247, 279, 280, 281,
 282, 284, 285, 286, 287, 316
 Dacier, A. 194, 196, 213, 218, 219n,

221, 222, 224
 Dacier 197n
 Daguesseau 73
 Dalsace, R 65n
 Davis, N Z 181n
 Dawson, R P 6n, 183, 184n, 185n, 246n, 288n
Deken, Mademoiselle A (auteur) 184n
 Dekker, R M 62n
 Delacroix, C 230n
 Demay, A 235n
 Demougin, J 235n
Denis, Madame 66
 Descartes, R 30, 31, 32, 44
Deschamps, Mademoiselle (musicienne) 77
 Desessarts, N L M 235
 Desfontaines, P F Guyot 9
 Desforges-Maillard, P 246n
Desgault, Mademoiselle 273
Deshoulières, A du Ligier de la Garde Madame (auteur) 36, 37, 51n
 Desmahis, J F E Corsembleu 271, 275, 276, 277
 Desné, R 202n
 Desnoireterres, G 86, 179
Desprez, Madame 73
 Desprez 73
 Destouches 68
 D'Estrée, P 143n
 De Vet, J 169n
Devonshire, Duchesse de 67
 Diderot, D 232, 233, 276
 Didier, B 149, 228
 Diekerhof, E 136n
 Donneau de Visé, J 10
 Dorat, C J 25n, 58, 77, 135, 136n, 149, 150, 153, 154, 156, 157, 158, 160, 162, 163, 166, 167, 168, 171, 172, 173, 180n, 184n, 252, 268, 270, 271, 272, 276, 280n
Doublet de Persan, Madame 14
Du Bocage, A M Lepage Madame (auteur) 246
 Dubois-Fontanelle, J G 58n, 242n
 Dubos, J B 122n
 Du Buisson (libraire) 119
Du Châtelet, G E Le Tonnelier de Bre-

teuil Marquise (savante) 9n, 194, 198n
 Duchesne, N B 163n
 Duclos, C Pinot 227
Duclos, Madame E 72
 Ducrot, O 63n, 110n
Du Deffand, Marquise 9n, 10
Dufresnoy, Madame A (journaliste) 12, 184n, 288, 293
 Dufresny, C Rivière 36, 104, 105
 Duhet, P -M 3n
 Du Mont des Creutes 128
Dunoyer, A M Petit Madame (journaliste) 12, 13, 14, 36, 70n, 71n, 76, 83, 85-133, 134, 136, 138n, 183, 184, 199, 264n, 280, 282, 283, 284, 286, 288, 290, 292, 312, 314
 Dunoyer, G 85, 87, 88n, 90, 91, 103n, 117, 128, 132n, 283
Dunoyer, Mademoiselle P 85, 88n, 90, 91, 120, 131, 132n
 Dunton, J 6
 Dupont, P 198n
 Durand (libraire) 135n
 Edmé (libraire) 167n
Elisabeth de France, Madame 66
Elisabeth, Reine d'Espagne 94, 101
 Elzinga, J J B 34n
 Emanuel, Infante Don 110
Epinay, L F P Tardieu d'Esclavelles Marquise d' (auteur) 12, 198n, 259, 263, 270n, 271, 272
Espinassy, Mademoiselle d' (auteur) 258, 272
 Etienne, S 231, 233, 234, 236
 Fabre, M 90, 125n
 Fagel, Baron de 118n
 Farge, A 4n
 Farnham, F 191n, 195n, 196n, 220n
 Fauchery, P 78, 192, 250n
Fauconnier, Mademoiselle (journaliste?) 12, 293
Favart, Madame (actrice) 162n
 Favre, R 70n, 71n, 74n, 76n, 99
 Fénelon, F de Salignac de la Mothe 261
Ferrand, Présidente 220

- Feyel, G 9
Finkenstem, Comtesse de 68
 Finkenstem, Comte de 68
 Foulque, E (libraire) 105n
 Fourcroy, A F Comte de 264
 Fourmont, E 206
 Fox-Genovese, E 68n
 Framery, N E 147n
 Frautschi, R 227, 230n
 Frédéric II le Grand, Roi de Prusse 62
 Fréron, E 153n, 165n, 168, 238, 239, 244, 267, 268, 269, 276, 288, 289, 295
 Fréron, S 149n, 167, 270n, 278
 Fréville, A F J 161
 Fromageot, Abbé 161, 192, 274
 Furet, F 9n
- Gacon, F 205
Galltzin, Princesse de 65, 192n
 Galtier, J L 242n
 Gambon 72
 Gardner, E J 260
 Garnier, C 233n
 Garrick, D 166, 233n
 Gay, P 259
Gaya, Dame 66
 Geffraud-Rosso, J 14n, 258n, 265
 Gelas, N 205n
 Gelbart, N R 134n, 149, 167n
 Gélis, J 3n
 Gembicki, D 99n
Genlis, Abbesse de 69
Genlis, S F Ducrest de Saint-Aubin Marquise de (auteur) 184, 223
 Geoffroy, J L 288
 George Ier, Roi de Grande-Bretagne et d'Irlande 106, 107, 110, 131
 George II, Roi de Grande-Bretagne et d'Irlande 100
 George III, Roi de Grande-Bretagne et d'Irlande 67, 68
 Gibert 174n
 Gillot, H 202n
 Gilot, M 2n, 19n, 22n, 26, 27n, 93n, 112n
Giroud, J Souverant Veuve (libraire) 12
 Girou-Swidorski, M -L 232n, 236, 287n
- Goldoni, C 231
 Goncourt, E et J de 3n, 165n
Gottsched, Madame A (auteur) 184n
Graffigny, F d'Issembourg d'Happoncourt Madame de (auteur) 9n, 119n, 228
 Graillard de Graville, B C 261n, 270
 Grange (cabinet de lecture) 23n, 86n, 166n, 230n, 231, 232, 233, 234, 235
Green de Saint-Marsault, Mademoiselle 66
 Green de Saint-Marsault 66
 Grente, G 232n
 Gretscher, T 2n
 Grimm, F M 170, 194n, 238n
 Grosier, J B 149n
 Groult, B 259
 Gueudeville, N 89, 105, 124, 125
 Guibert 251n
 Guichard, J F 162n
Guines, Mademoiselle de 65
 Guiraudet, C P T 224
Guthrie, Madame I 72
- Habermas, J 2n
 Hanou, A J 6n
 Hatin, E 91, 92, 122n, 125n, 138n, 163n, 180n
Haywood, Madame E (journaliste) 21, 122, 159, 160n
 Hecquet, P 264
 Heinrich, J 21n
 Helvétius, C A 263, 274
 Hepp, N 195, 197n, 200, 201, 207, 208, 210, 213n, 225
 Hermann-Mascard, N 175n
Hesse-Cassel, Princesse de 274
Hezel, Madame C H (journaliste) 185
 Hirdt, W 238n
 Hoffmann, P 258, 259
Hofmann, Madame E (journaliste) 185, 288n
 Hogetoorn, C 219n, 286n
 Holbach, P H D Baron d' 258, 263
 Homere 24n, 36n, 199, 200, 201, 203, 204, 207, 208, 209, 212, 213, 214n, 216, 218, 225, 285

Houllon, H 3n
 Hurtaut, P T N 161
 Husson, P (libraire) 87n
 Hytier, A D 195n

 Imbert de la Platiere, S 85n, 87n, 88n,
 91, 222n, 223n
 Innocent XII, Pape 123, 314
 Irail, S A 223n, 252

 Jacques Stuart, dit le Chevalier de
 Saint-George 94, 100, 101, 110
 Janmart de Brouillant, L 89n
 Jansen, P 2n, 57n, 58n, 260n
 Jasinski, R 233
Jessoupow, Princesse de 65
 Johan Willem Friso, Prince d'Orange-
 Nassau 46n
 Johnson, T (libraire) 105
 Jones, S P 227
 Joseph II, Empereur d'Autriche 61
 Juilly Thomassin, Chevalier de 177n

Karsch, Madame A L (auteur) 184n
 Kelly, H 233n
 Kerbrat-Orecchioni, C 204n, 207n
 Kirchner, J 6n
 Kleinert, A 154n
 Knabe, P E 32n
 Kohn, R 65n
 Koon, H 122, 160n
 Kossmann, E F 89n, 105n, 124n
 Krauss, W 141n
 Krings, M M 232n
 Kuhfuss, W 238n
 Kunersdorff 146n

L'Hardy, Mademoiselle H 11n
*L'Heritier de Villandon, Mademoiselle
 M J (journaliste)* 13, 88n, 292
 La Beaumelle, L A de 288n, 289, 295
 Laborde, A M 233n
Labouveys, Madame de (auteur) 238n
 Labrosse, C 2, 94, 95n, 98n, 109n,
 165n, 218n, 228n, 237, 239n
 La Bruyere, J de 24, 27, 35, 37, 40n
La Chaussee, Comtesse de 73
 Lachevre, F 145n

 Lacombe, J (libraire) 58, 135n
 Lacretelle, C de 224, 234
La Croix, Mademoiselle J de 178n
 La Croix, J F de 263, 277
 La Fayette, M M Pioche de la Vergne
 Comtesse de 228, 248n
La Ferrandiere, Marquise de (auteur)
 167n
 La Fontaine, J de 113, 161
 Lagarde, P Bridard de 175
*La Guesnerie, Mademoiselle C M A
 Charbonnier de (auteur)* 253
 La Harpe, J F 149, 161, 167, 168,
 223n
La Heuse, Comtesse de 73
 Lally 73
 La Louptiere, J C de Relongue de
 135, 136n, 139, 140, 141, 150, 154,
 156, 157, 158, 159, 160, 162, 163,
 164, 168, 170, 175, 178n, 192n, 253,
 270
*Lambert, A T Marquenat de Courcelles
 Marquise de (auteur)* 53n, 198n, 215,
 220n
 Lambert (libraire) 135n, 171n
 La Motte, A Houdar de 27, 36n, 198-
 225, 280, 316
 Lanser, S 281n
 Lanson, G 30
 La Porte, J de 85n, 88n, 90, 91n, 131n,
 137n, 168, 169, 173n, 182, 222, 232,
 263, 277
 Larnac, J 234
La Roche, Madame S (auteur) 184n
 La Rochefoucauld, F Duc de 29n
 La Sabliere, M Hessein Madame de
 161
Lattre, Madame (astronome) 268n
Lavoisier, Madame de 67, 193n
 Lavoisier, A L de 67
 Layard, F L 86n
 Le Clerc, J 195n
 Le Clercq, P 23n
 Ledebouer, A M 124n
 Leeds, Duc de 111
 Le Fèvre, T 196, 219, 224
*Le Fevre, Mademoiselle A voir Dacier,
 Madame*

- Le Fèvre de Fontenay 103n
Le Guerchois, M M d'Aguessseau Madame (auteur) 252
 Lenglet Dufresnoy 86n
Le Paute, Madame (astronome) 268n
Leprince de Beaumont, Madame M (auteur) 7, 12, 135n, 142n, 151n, 184, 185, 228, 290, 292
Le Rebourg, M A Anel Madame (auteur) 264
 Lerner, G 4
 Lescardé 72
 Lesnier, J 220n
Lespinasse, Mademoiselle J de 251n
 Lesure, F 147n
Levasseur, Mademoiselle T 66
 Le Verroux, J (libraire?) 123
 Leydesdorff, S 6n
 Linguet, S 152
 Lojek, J 58n
 Louis II le Sévère (ou Louis II de Wittelsbach) 60n
 Louis XIV, Roi de France 94, 96, 99, 100, 106, 108, 110, 116, 121, 122, 123, 125, 132n, 314
 Louis XV, Roi de France 100, 108
 Louis XVI, Roi de France 66, 73
 Louis, A 72
 Lucas, J M 122, 123, 125
Lussan, Mademoiselle M de (auteur) 227
 Luzac, E 169n

 M , Madame 234n
 Mably, G Bonnot de 147
 Maignien, M 154n
Maine, A L B de Bourbon-Condé Duchesse du 121
Maintenon, F d'Aubigné Marquise de 123
Maisonneuve, Madame C M de (journaliste) 12, 83, 84, 103, 135-184, 229, 250, 251, 252, 253, 273, 274, 275, 280, 282, 288, 290, 292, 315
Malcras de la Vigne, Mademoiselle (auteur) voir Desforges-Maillard
 Malesherbes, C G Lamoignon de 140n, 146n, 173, 174, 175, 178n, 181n

Mancini, Marquise de 10n
Manley, Madame D (auteur) 21, 274n
Marie Iere de Braganca, Reine du Portugal 60, 61, 111
Marie-Antoinette, Reine de France 60n, 64, 67, 69, 147n
Marie-Therese, Impératrice d'Autriche et Reine de Boheme et de Hongrie 60, 61, 64, 111
Marie-Thérèse Charlotte, Duchesse d'Angoulême 65n
 Marin, F M C 173n, 174, 175, 176, 283
 Marion, M 9, 196n, 227n
 Marivaux, P Carlet de 10n, 21, 26, 27n, 38n, 235, 236
 Marquiset, A 165n
 Marteau, P 87n, 88n, 89n
 Martens, W 19n, 21n, 22n, 23n, 30n, 32n, 34n, 35n, 54, 93n
 Martin, A 227, 230n, 234n, 235n
 Mathon de la Cour, C J 12, 135, 144, 145, 146, 147, 150, 151, 153n, 154, 155, 158, 159, 162, 163, 166, 168, 169, 172, 173, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 243, 244, 252, 253, 269n, 270, 288
 Mattauch, H 23n, 40n
 Maucombe, J F 245n
 Mawhood 63
 May, Georges 133, 226, 228, 234, 235n, 236, 237, 250n
 May, Gita 259
Mazarelli, Mademoiselle C M (auteur) 144n, 163n, 194
 Mazon, P 285n
 Mc Niven Hine, E 53n
Mecklenbourg-Schwerin, Princesse de 65
 Méhémet, Sultan 66
 Menant, S 235n, 290n
 Mercier, L S 135, 148, 149, 150, 152, 156, 158, 159, 160, 162, 163, 167, 168, 180, 264n
 Mercier, R 122n, 182n, 264n
 Mercier de Menneville 184, 292
 Merville, M Guyot de 12, 118n, 125, 128
 Métra, L F 138n

- Meyer Spacks, P. 286, 287n
 Michaud 86n, 139n, 140n, 223, 232n
 Mille, P. 133
 Miller, P. J. 6n
 Mirabel y Espinola, Don Louis de 102
 Mitterrand, F. 205n
 Molière 23, 27, 35, 40, 45, 54, 191, 192, 270
 Monglond, A. 234
Montanclos, Madame de voir Princen, Madame de
 Montanclos, Monsieur de 180n
 Montesquieu, Ch. L. de Secondat Baron de la Brède et de 53n, 76, 141, 201
 Moore, E. 233n
 Morel, J. 40n
Morelle, Mademoiselle J. 193
Morlette, Mademoiselle 177
 Mornet, D. 227, 230n, 233, 234, 238
Mortemart, Duchesse de 65
 Mossé, G. 233n
 Moreau, F. 2n, 33n, 57n, 58n, 103n, 105n
 Murphy, A. 233n
 Murville 184n
Muse Limonadière voir Bourette, Madame
 Mylne, V. 227, 230n
- Nagil 72
Nettine, Veuve (banquière) 69
 Neuschäfer, H. J. 154n, 246n
 Nicholls, J. L. 167n, 287n
Noailles, Comtesse de 164
Nouveau, Madame 10n
- Oomkens, R. 27, 40
 Oosterwijk libraire 115
 Ophof-Maass, L. 26n, 207n
 Orieux, J. 86n, 119n
 Orléans, Philippe Duc d' 94, 100, 101, 110
Orléans, Mademoiselle d' 69
 Ormond, L. 141n
Ormoy, C. Chaumet Madame d' 13, 288, 293
Osborne, Mademoiselle B. 111
- Osmont, R. 285n
 Ossune, Duc d' 114
 Ozouf, J. 9n
- Palissot de Montenois, C. 12
 Panckoucke, C. J. (libraire) 58, 138
 Parent-Lardeur, F. 166n
 Patouillet, L. 7, 281
 Peixotto 66n
 Pellisson, M. 233n
 Perrault, C. 198, 201, 202
 Perrot, M. 3n
 Peyrefitte, R. 86n, 131n
 Philipon de la Madelaine, L. 86
 Philippe V, Roi d'Espagne 94, 115, 129
 Piau-Gillot, C. 182n, 235n, 275, 289n
 Pichois, Cl. 202n
 Pienaar, W. J. B. 28, 40, 52n
 Pierre le Grand, Empereur de Russie 61n
 Piet, G. L. 72
 Pitt, W. Comte de Chatham 68
 Pizan, C. de 219n, 286
 Poilly (libraire) 135n, 173
 Poirier, R. 153n
 Pomeau, R. 86n, 119n
Pompadour, J. A. Poisson Marquise de 165
 Pons, J. F. de 206
 Poulain de la Barre, F. 47n, 53n, 54, 142, 261, 267
 Prévost d'Exiles, A. F. 235
Princen, M. È. Baronne de (journaliste) 13, 83, 84, 103, 135-184, 229, 250, 251, 252, 264n, 272, 273, 274, 275, 277n, 278, 280, 282, 290, 293, 315
 Prior 106
 Prociuous Maluegg, S. E. 259n
 Prudhomme, L. 173n, 175n, 182
Puisieux, M. d'Arsant Madame de (auteur) 230-257, 317
- Quillau (libraire tenant un cabinet de lecture) 23n, 86n, 135n, 167, 173, 230n, 231, 232, 233, 234, 235
- Rabelais, F. 87n

- Racine, J. 141
 Ranchin 104n
 Rau, F. 28, 40, 52n, 54
Raucourt, Mademoiselle (actrice) 72
 Raynal, G. T. de 34n
Renard du Tasta, Madame C 9n
 Renard du Tasta, M. 9n
 Renaudot, T. 122n
 Rétat, P. 56n, 94, 98n, 101, 109n, 218n
 Rets 72
 Revel, J. 4
 Rey, A. 228n
 Ribalher 263, 266, 269n, 274, 277n, 278
Riccoboni, Madame M J (auteur) 13, 166, 184, 227, 230-257, 280, 287, 292, 317
 Richardson, S. 231, 236, 251n
 Richelieu, L. F. A. de Vignerot du Plessis Duc de 66
 Rigault, H. 208n, 210, 224
 Rimbault, C. 7, 13n, 165n, 166n
 Ritvo, H. 6n
Robert, Madame M. A (auteur) 230-257, 282, 285, 317
 Roche, D. 2
 Rocher 176, 180
 Rohm 162n
 Rosenberg, A. 124
 Rosnay 278
 Rousseau, J. J. 57n, 66, 148n, 163n, 259, 264, 265n, 285n
 Rousseau, P. 239
 Roussel, P. 267, 276,
 Rousselet 174n, 175
 Rousset de Missy, J. 87n, 90n, 99n, 117, 118, 125, 127, 128, 283n
 Roussy, Chevalier de 115
 Royer, T. 59n
 Royou, T. M. 288
 Rozoi, P. B. Farmin de 135, 141, 142, 156, 157, 158, 162, 163, 164, 168n, 176, 177, 178, 179, 180, 238, 245, 292
 Rullières 77
 Russ, J. 229n
 Rustin, J. 157n, 158n
 Sabatier de Castres, A. 161, 231
Sacco, Madame (actrice) 77
 Saint-Agnan, Duc de 37
Saint-Aubin, Mézières du Crest Marquise de (auteur) 13, 184, 237n, 292
Saint-Chamans-Souvré, Marquise de 68
 Saint-Hyacinthe, T. de 115
 Saint-Léger, Capitaine 106
 Saint-Pérvay, J. N. Guérineau de 144
 Saint-Simon, L. de Rouvroy Duc de 222n
 Sainte Beuve, C. 196n, 225
Sainval, Mademoiselle (actrice) 77
 Sand, G. 60, 176n, 228, 229n, 246n
 Sartine, A. G. de 68n, 138n
 Sautereau de Marsy, C. S. 12, 135, 144, 145, 146, 147, 150, 151, 153n, 154, 155, 155, 158, 159, 162, 163, 166, 168, 169, 172, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 244, 252, 253, 269n, 270, 288
 Sauvigny, E. L. Billardon de 144, 161, 277n
 Sauvvy-Wilkinson, A. 9n, 153n
 Schillings, M. 195n, 200n
 Schorr, J. L. 23n, 28, 40, 54
 Schumann, S. 6n, 192n
 Scopon, J. 115
Scudéry, Mademoiselle M de (auteur) 36, 275n
 Seidel, M. A. 47n
Seidlis, Madame (auteur) 77
 Seillon, Marquis de 160n
 Senior, N. 264n
 Sévigné, M. de Rabutin-Chantal, Marquise de 36
 Sgard, J. 2n, 6n, 9n, 13, 19n, 70n, 99, 136n
 Shaw, E. P. 175n
 Showalter, Elaine 229n
 Showalter, English 119n
 Slama, B. 254n
Sophie Charlotte, Reine de Prusse 194
Souchot, Madame 72
Souza, A. M. E. Filleul Marquise de (auteur) 228
 Spencer, S. I. 233n
 Spender, D. 285n, 286

- Stael-Holstein, A L G Necker Baronne de (auteur)* 10n, 228
 Stanhope, J Général Comte 102
 Steele, R 21, 22, 26, 37, 38n
 Stern, J 66n
 Stewart, J H 228, 235n, 236
 Strafford, Comte de 102
 Sullerot, E 7, 143n, 180n, 182n, 233n
Sundberg, Madame C 69

Tardieu, Madame (astronome) 268n
 Tate, R S 14
 Terrasson, J 206n, 209n
 Théry, C 254n
 Thiboust (libraire) 135n
 Thiériot, N C 247n
 Thomas, A L 194n, 207n, 262, 263, 266, 267, 268, 269, 270, 273, 276
 Todd, J 286
 Todorov, T 63n, 116n
 Torton Beck, E 281n
 Tucoo-Chala, S 58n, 138n
 Turner, M 37n

Ursins, M A de La Trémouille Princesse des 94, 100, 101, 111
Uytwerf, Veuve (libraire) 13, 89
 Uytwerf, H (libraire) 115, 123

 Valincourt 200n
 Valkhoff, P 29n
 Valleyre (libraire) 135n, 173
Vallin, Comtesse de 66
 Van Effen, J 14, 20, 21-55, 79, 80, 90, 92, 93, 104n, 107n, 118, 125, 127, 128n, 151n, 192n, 199, 200, 207n, 212n, 236n, 281, 283, 284, 285n, 312, 313
 Van Eeghen, I. H 122n
Van Zuylen, B voir *Charrière, Madame I de*
 Varloot, J 2n, 12n

Vassé, Marquise de 10n
 Vauban, S le Prestre Maréchal de 122
Vauchier, Mademoiselle (journaliste?) 12
 Vercruyssen, J 34n
Verdier, Madame 164
 Verou voir Le Verroux
 Versini, L 129, 227, 231n, 258, 261n
Verzure, Madame de (auteur) 287n
Vidampierre, Comtesse de (auteur) 160n
 Vigny, A de 234
 Villars, C L H Maréchal Duc de 117, 131
Villeneuve, G S Barbot Madame de (auteur) 169n
Villers, Mademoiselle de (auteur) 252
Villette, Marquise de 66
 Vincent, M 10n
Vincent, Madame (artiste) 154n
 Virey, J J 254n
 Vissière, I et J L 11n
Vogué, Comtesse de 164
 Voltaire 10, 57n, 66, 85, 87, 90, 91, 92, 120, 131, 132n, 133, 163, 194, 195n, 207n, 247n, 248n, 283, 314

 Wagner, J 137n, 157n, 239n, 262n
Waldeck, Princesse de 65n
 Wassenaar, I 5n
 Weil, F 2n, 70n, 99
 White 161, 264
 White, C L 6n
 Wjngaards, G N M 195n, 211n
 Wilcox, H 286n
 Wilkins, K 280n
 Williams, D 258, 261, 278
 Winterfelt, Comte de 119
Wolff, E Dekker Madame (auteur) 184n
 Woolf, V 285n, 286

 Yardeni, M 1n, 124n

 Zuydam, W 34n, 43n, 52n

INDEX DES TITRES DE PÉRIODIQUES

- Abeille* 13, 184, 250n, 292
Affiches Annonces et Avis divers 10n, 168, 169, 179n, 218n, 237n, 239, 240, 265n
Affiches Annonces et Avis divers du Dauphiné 12
Almanach des Muses 145n, 161, 170
Amusements de la Toilette 135n, 294
Amusements des dames 7n, 135n, 294
Amusements du beau sexe 7n, 135n, 294
Amusements périodiques (1751) 294
Amusements periodiques (1761-63) 294
Année Littéraire 149n, 153n, 154n, 167, 168n, 179n, 218n, 238, 239, 240n, 241n, 242n, 243n, 244, 245n, 247, 248n, 262, 263, 264n, 265n, 266n, 267, 268n, 269, 270n, 271, 272, 274, 276, 277n, 278, 288n
Athenian Mercury 6
Avant-Coureur (1713) 92n
Avant-Coureur (1760-73) 138n, 239, 268
Bagatelle 10n, 22-55, 90, 127, 312
Bibliothèque choisie 10n, 194n
Bibliothèque des Dames 142n, 258, 294
Bibliothèque des Femmes 135n, 142n, 258, 294
Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts 240n, 246, 265n, 277n
Bibliothèque Française 10n, 50n, 218, 221, 222n, 223n
Bibliothèque Germanique 10n, 219n
Bibliothèque Universelle des Dames 294
Bibliothèque Universelle des Romans 9, 10n, 153n, 231
Cabinet des Modes 13n, 137n
Censeur 90
Censeur hebdomadaire 178, 246
Correspondance des Dames 137n
Correspondance Littéraire 12, 57n, 83, 153n, 169, 189, 194n, 230, 232, 234n, 237n, 238, 241, 242, 243n, 245n, 262, 263, 266, 267n, 276n, 287n
Courier voir *Courier Politique et Galant*
Courier d'Avignon 99, 109n
Courier de l'Europe 57-78, 193n, 313
Courier de la Mode ou Journal du Goût 294
Courier de la Nouveauté 13, 184, 292
Courier du Bas-Rhin 57-78, 313
Courier Galant voir *Courier Politique et Galant*
Courier lyrique et amusant 12, 184n, 288n, 293
Courier Politique et Galant 117, 118, 127
Engelsche Spectatrice 21n
Epilogueur moderne 99n
Erudition enjouée 13, 88n, 292

Esprit des Cours de l'Europe 124
Europe Savante 26
Female Spectator 21, 122
Female Tatler 21, 274n
Fur Hamburgs Tochter 288n
Gazette d'Amsterdam 99, 102, 116, 118n
Gazette de France 9, 58
Gazette de La Haye 57-78, 313
Gazette de Rotterdam 12
Gazette des Deux-Ponts 57-78, 108, 193n, 313, 314
Gazette littéraire et universelle de l'Europe 249n
Gryzaard 184n
Histoire Critique de la République des Lettres 196, 207n, 209n, 213, 216
Histoire des Ouvrages des Savants 196, 266n, 267n
Hollandsche Spectator 22, 26, 27n, 33n, 34n, 43n, 52
Journal d'Education 264n, 273
Journal de Bruxelles 169n
Journal de La Haye, ou choix d'airs français dédié aux Dames 294
Journal de Lyon 146n
Journal de Monsieur 13, 288, 293
Journal de Musique 145n, 147n
Journal de Paris 157n, 168
Journal de Politique et de Littérature 58, 149n
Journal de Verdun 10n, 94n, 168
Journal des Beaux-Arts et des Sciences 233n, 239, 245n, 262, 264n 277n
Journal des Dames 7, 8, 12, 13, 14, 58, 76, 78, 83, 84, 103, 126n, 127n, 134-184, 189, 190, 191, 192, 194n, 228, 229, 230, 231, 232n, 236n, 237n, 238, 239, 240, 241n, 242n, 243, 244, 246n, 248n, 250-256, 258, 260, 262, 263, 264, 268n, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 277n, 278, 279, 282, 284, 285, 286, 292, 293, 294, 312, 315, 317, 318
Journal des Deuils 12, 292
Journal des Savants 10n, 150, 193n, 195n, 196, 197, 206, 207, 209, 210n, 211, 212, 213, 214, 216, 217, 219, 220, 221, 230, 246n, 264, 316
Journal Encyclopédique 10, 153n, 234n, 236n, 239, 241n, 242n, 244, 248, 249n, 262, 263, 264n, 266n, 267, 268, 269, 271, 272, 273, 280n
Journal Etranger 9, 10n
Journal Historique et Littéraire 57-78, 313
Journal Littéraire 26, 36n, 195n, 196n, 207, 209, 211, 212n, 214, 217
Journaliste Universel ou Nouvelliste sans fard 12
Lettres de Madame la Comtesse 154n, 289n, 295
Magasin des Dames voir *Nouveau Magasin Français*
Mélanges littéraires ou Journal des Dames voir *Journal des Dames*
Mémoires de Trévoux 10n, 153n, 198n, 208n, 209, 210n, 212n, 214, 216, 218n, 219, 220, 221, 222n, 223n, 246n, 250, 262, 263, 288n
Mémoires secrets dits de Bachaumont 14n, 144n, 166n, 169, 189, 237n, 240n, 276n
Mercure de France 57-78, 86n, 93n, 137, 138, 148n, 153n, 154, 157, 167, 168n, 169, 204n, 230, 235, 236n, 238n, 239, 240, 242n, 243n, 246n, 248n, 249, 250n, 264, 265n, 276, 280n, 284, 313

Mercure Galant 10, 10n, 92, 103n, 104, 105, 123, 125, 154n, 193, 194n, 196n,
 200, 207, 208, 209n, 210, 211, 212, 214, 215, 216, 316
Mercure suisse 9
Misanthrope 22-55, 90, 92, 312
Nécrologe des Hommes célèbres de France 12, 167, 168, 292
Nederlandsche Letter-Courant 168n
Nouveau Choix de pièces tirées des anciens Mercurus et des autres journaux 198n
Nouveau Journal des Dames voir *Journal des Dames*
Nouveau Magasin Français 7, 12, 83, 135n, 142n, 151n, 184, 290n, 292
Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe 12, 83, 89, 92n, 93n, 105, 120, 129,
 130, 131, 292
Nouveau Spectateur Français 10n, 23n, 26, 33n, 34n, 36n, 47n
Nouvelles de la République des Belles 294
Nouvelles de la République des Lettres 9, 86, 88n, 193n, 196, 213n
Nouvelles Ecclésiastiques 57n
Nouvelles Littéraires 90, 104, 105, 191, 193, 200, 207n, 208n, 209, 210, 213, 214,
 215, 217, 284
Nouvelles solides et choisies 12
Observateur littéraire 168
Petit Magasin des Dames 137n, 184n
Quintessence des Nouvelles 12, 13, 70n, 83, 85-133, 134, 138n, 183, 184, 191, 193,
 199, 264n, 283, 288, 292, 295, 312, 314, 315
Saisons littéraires 12, 292
Spectateur Français 10n, 26, 27n
Spectator 10n, 21n, 34, 35, 184
Spectatrice (1728-29) 21, 288n, 289, 295
Spectatrice (1749-51) 21n, 159
Spectatrice danoise 21, 288n, 289, 295
Tatler 21n
Vernunftige Tadlerinnen 22
Verstandige Bedilster 22
Vrouwelyke Spectator 22
Zuschauerin 21n

CURRICULUM VITAE

Suzanna van Dijk werd geboren op 7 oktober 1946 in Zeist. Van 1958 tot 1964 bezocht zij het Christelijk Gymnasium te Utrecht. Zij legde in 1968 het kandidaatsexamen Franse taal- en letterkunde af aan de Rijksuniversiteit van Utrecht, in 1971 de «maîtrise» in de vergelijkende literatuurwetenschap aan de Universiteit Paris-IV en in 1973 het doctoraalexamen in de algemene literatuurwetenschap wederom in Utrecht. Sinds 1972 is zij werkzaam in het voortgezet onderwijs, vanaf 1979 aan het Sint-Oelbertgymnasium te Oosterhout en het Baronic van Breda College te Breda.

GILLES FEYEL

LA «GAZETTE» EN PROVINCE À TRAVERS SES RÉIMPRESSIONS, 1631-1752

UNE RECHERCHE ANALYTIQUE

DE LA DIFFUSION D'UN ANCIEN PÉRIODIQUE DANS TOUTE LA FRANCE

L'histoire économique de la presse ancienne est à peine ébauchée. Jusqu'à présent, les historiens se sont surtout préoccupés des journalistes et du contenu des périodiques. Le caractère matériel, proprement économique des anciennes entreprises de presse a été peu étudié. A propos de la *Gazette de France*, cet ouvrage montre comment les propriétaires des périodiques anciens ont su leur donner la plus large diffusion possible en s'adaptant parfaitement aux conditions socio-économiques de leur temps.

Une double enquête a été menée au Minutier central des notaires parisiens (Archives nationales) et dans de nombreuses bibliothèques municipales françaises.



La *Gazette* a été réimprimée dans 36 villes de France. La famille Renaudot, propriétaire de la *Gazette*, a ainsi pu surmonter deux difficultés : faire parvenir ce périodique le plus rapidement possible auprès de ses lecteurs provinciaux, le faire au plus faible coût.

Comment le droit de réimprimer la *Gazette* fut-il concédé par la famille Renaudot? Qui étaient les "fermiers" de la *Gazette*? Quelles étaient leurs obligations? Comment et pourquoi la *Gazette* a-t-elle été progressivement réimprimée dans tout le royaume? Quelles furent les régions les plus particulièrement accueillantes à la *Gazette*? Quel était le rang social de ses abonnés provinciaux?

A travers la grande variété des formats et des décors typographiques, quel était le visage provincial de la *Gazette*? A quel prix les réimpressions étaient-elles offertes au public? Quels pouvaient être les bénéfices des "fermiers" de la *Gazette*? Quel était le tirage de leurs réimpressions? A quelle vitesse le texte de la *Gazette* parvenait-il jusqu'aux régions les plus éloignées de Paris? Pourquoi les nouveaux propriétaires de la *Gazette* ont-ils abandonné, en 1752, le vieux système des réimpressions? Pourquoi les *Affiches* remplacèrent-elles alors en province les réimpressions de la *Gazette*? Cet ouvrage tente de répondre à toutes ces questions.

★

Amsterdam & Maarssen 1982 (APA-Holland University Press)

X, 454 pages, 50 tables, 6 cartes, graphiques / maps, graphs

Broche, in-8 / Softbound, 8vo (ISBN 90 302 1008 7) (SIB 8)

= *Studies Instituut Intellectuele Betrekkingen, Nijmegen, 8 (SIB 8)*




Adresse de commande / Ordering address

(Publié avec le concours du CNRS, Paris)

APA / POSTBUS 122 / NL-3600 AC MAARSSSEN / HOLLAND

LA DIFFUSION ET LA LECTURE DES JOURNAUX
DE
LANGUE FRANÇAISE SOUS L'ANCIEN RÉGIME



CIRCULATION AND RECEPTION OF PERIODICALS
IN THE FRENCH LANGUAGE
DURING THE 17TH AND 18TH CENTURIES

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL, NIMÈGUE, 3-5 JUIN

1987

PROCEEDINGS OF THE INTERNATIONAL CONGRESS, NIJMEGEN, 3-5 JUNE

▽ ▽ ▽

La diffusion et la lecture des journaux de langue française est un thème qui n'avait pas encore reçu toute l'attention qu'il mérite. Des spécialistes (22) de plusieurs pays comblent ici cette lacune en présentant dans ce recueil des communications originales et riches de documentation.

La première question à laquelle on a essayé de trouver une réponse est de savoir quelle était la stratégie des éditeurs et auteurs dans le domaine de la presse périodique. Un autre groupe d'articles est consacré au problème des tirages et de la diffusion des journaux, tandis que dans les deux dernières sections les auteurs examinent les réactions des lecteurs et celles de la presse de l'époque.

Plus qu'un aboutissement ce recueil se veut un point de départ et un "stimulus" pour des recherches à venir dans un domaine encore à peine défriché, mais prometteur pour les historiens du livre et de la presse périodique.

▽

The circulation and reception of French-language periodicals is a topic that had not received the attention that it deserved. This gap is now filled by a number of scholars (22) from various countries who have contributed to this volume with original and well documented essays.

The first question was to know what were the publishers' policies and the authors' strategies. Another set of articles deals with the print numbers and the circulation of the various periodicals while the last two parts of the book examine the readers' reactions and discuss the reception that they found in the contemporary press.

More than a terminal point this volume wishes to be a start and a "stimulus" for future research in an area which at present is hardly explored but highly promising for book historians and historians of the periodical press.

▽ ▽ ▽

Amsterdam & Maarssen 1988 (APA-Holland University Press)

IX, 286 pages

Broche / Softbound, 23 x 15 (ISBN 90 302 1017 6)

= *Studies Instituut Intellectuele Betrekkingen*, Nijmegen (SIB), 17

Adresse de commande / Besteladres / Bestellschrift / Ordering address

APA / POSTBUS 122 / NL-3600 AC MAARSSSEN / HOLLAND



Henri Basnage de Beauval (1656-1710) et son «Histoire des Ouvrages des Savans»
(1687-1709) Lettres et Index complet

HANS BOTS & LENIE VAN LIESHOUT

CONTRIBUTION À LA CONNAISSANCE
DES RÉSEAUX
D'INFORMATION AU DÉBUT DU
XVIII^e SIÈCLE

HENRI BASNAGE DE BEAUVAL ET SA CORRESPONDANCE
À PROPOS DE

L'« HISTOIRE DES OUVRAGES DES SAVANS »

(1687-1709)

PUBLICATION ANNOTÉE DE QUELQUE CENT LETTRES

ET INDEX THÉMATIQUE ET ANALYTIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION GÉNÉRALE ET UN INDEX DES NOMS

★ ★ ★

The "Histoire des Ouvrages des Savans" (1687-1709) a complete thematic-analytical Index and an annotated edition of the unpublished letters of Henri Basnage de Beauval (1656-1710) pertaining to this important learned periodical in the Republic of Letters

Amsterdam & Maarssen 1984 (APA-Holland University Press)

LIV, 346 pages, frontispice/frontispiece

Broche/Softbound, 23x15 (ISBN 90 302 1005 2)

= *Studies Instituut Intellectuele Betrekkingen, Nijmegen (SIB), 5*

★

As one of the leading learned periodicals of the late 17th and early 18th century, the *Histoire des Ouvrages des Savans* is of immense value to investigations into the appreciation and dispersion of new ideas and the advancement of literature and the sciences

In this present work the authors present an annotated edition and analysis of Basnage's unpublished correspondence which, among other things, reveals the importance of the information network of Basnage's journal which contributed so much to the wealth of copy and the success of the journal

What may be considered even more valuable is the full thematic-analytical index of the complete *Histoire des Ouvrages des Savans* published here, which allows ready access to the abundance of material contained in this journal

The book is volume 5 in the SIB series, a list of other volumes (1-15) published will gladly be sent on request and standing orders - which benefit a lower subscription price - for volumes published in the series will be recorded

Ordering address / Besteladres / Adresse de commande / Bestellschrift

APA / POSTBUS 122 / NL-3600 AC MAARSSSEN / HOLLAND



STELLINGEN

1. Het predikaat “feministisch” is niet van toepassing op het werk van die XVIIIe-eeuwse schrijvers en schrijfsters, die later wel zijn beschouwd als voorlopers van het feminisme.
2. Tijdschriften uit het “Ancien Régime” moeten, meer dan tot nu toe gebeurt, worden bestudeerd in vergelijking met en in relatie tot elkaar.
3. De ambigue houding die Justus van Effen in zijn vroegste tijdschriften inneemt ten opzichte van vrouwen, en die bepaald wordt door in de literatuur vigerende vrouwbeelden, is representatief te achten voor de instelling van vele auteurs uit de XVIIIe eeuw.
4. De wijze waarop vrouwen in sommige XVIIIe-eeuwse “gazettes” figureren, geeft aan dat de auteurs van die tijdschriften ten aanzien van hen moeten hebben gedacht: “sois-belle et tais-toi”.
5. Door de exceptionele kwaliteit van haar werk is Madame Dacier (1647-1720) niet te beschouwen als representatief voor een - in feite nauwelijks bestaande - categorie van XVIIIe-eeuwse geleerde vrouwen. Maar daarom is de afwijzende houding die contemporaine journalisten tegenover haar - zeldzame - polemische activiteit innamen des te onthullender voor wat zij in het algemeen over vrouwen dachten.
6. In de contemporaine kritiek en in de geschiedschrijving betreffende XVIIIe-eeuwse door vrouwen geschreven romans, is het feit dat zowel critici als historiografen meestal mannen waren, dikwijls van grote invloed geweest op de totstandkoming van het waardeoordeel. Het zou dan ook nuttig zijn veel van deze romans opnieuw te bestuderen, en wel vanuit een zo neutraal mogelijk standpunt.
7. De Nederlandse bibliotheken en archieven zouden systematisch onderzocht moeten worden op de aanwezigheid van Franse tijdschriften uit het “Ancien Régime”.

8. Het valt te betreuren dat de term “autrice”, in 1722 met veel ironie gebruikt in de *Quintessence des Nouvelles* (1 juni), maar veertig jaar later op de juiste, praktische, waarde geschat door Madame de Beaumer van het *Journal des Dames*, zich niet heeft kunnen handhaven.
9. De roman *Mademoiselle La Quintinie* (1863) geschreven door George Sand met het doel om de verderfelijke rol die de clerus soms speelt, aan de kaak te stellen, is tevens een roman over de invloed die auteurs kunnen uitoefenen. Dit blijkt uit de correspondentie die enkele van de personages – auteurs in diverse stadia van hun carrière – met elkaar voeren.
10. V.W.O.-leerlingen die vier jaar onderwijs hebben gevolgd in een moderne vreemde taal moeten in staat worden geacht om op hun latere studie- en vakgebied boeken en artikelen in die taal te lezen. Een excuus als “het zat niet in mijn pakket” behoeft door docenten van vervolgoedingen dan ook niet te worden geaccepteerd.
11. Schoolonderzoeken schrijfvaardigheid in de moderne vreemde talen dienen door de betrokken docenten niet, zoals in de praktijk nogal eens voorkomt, te worden opgevat als idioom-overhoringen.
12. De manier waarop van opgravingen afkomstig keramisch materiaal wordt gerestaureerd, en in musea tentoongesteld, getuigt dikwijls van minachting voor het publiek.

Stellingen behorende bij het proefschrift van Suzanna van Dijk, *Traces de femmes. Présence féminine dans le journalisme français du XVIIIe siècle*. Amsterdam/Maarssen 1988.



*Sélection de volumes SIB parus** / Keuze SIB delen** / Selection of volumes SIB published**:*

5. **Contribution à la connaissance des réseaux d'information au début du XVIII^e siècle.** Henri Basnage de Beauval et l'"Histoire des Ouvrages des Savans": *Lettres et Index analytique complet* par H. Bots & L. van Lieshout. 1984. 400 pp, 1 pl. (ISBN 90 302 1005 2) (SIB 5)
6. **Pieter Rabus (1660-1702), wegbereider van de Noordnederlandse Verlichting ...** door J.J.V.M. de Vet. With summary in English. 1980. 470 pp, 7 pl. (ISBN*90 302 1006 0) (SIB 6)
7. **De "Bibliothèque Universelle et Historique" 1686-1693, een periodiek als trefpunt van geleterd Europa.** 1981. 415 pp, 1 pl. (ISBN 90 302 1007 9) (SIB 7)
8. **La "Gazette" en province à travers ses réimpressions, 1631-1752.** Une recherche analytique ... par G. Feyel. 1982. 464 pp, 56 pl, ills. (ISBN*90 302 1008 7) (SIB 8)
9. **Le dernier voyage à Paris ..., 1640-43, du réformé Claude Saumaise.** Libre érudition et contrainte politique sous Richelieu ... par P. Leroy. 1983. 282 pp, 2 pl. (ISBN*90 302 1009 5) (SIB 9)
10. **Reinier Leers (1654-1714), uitgever en boekverkoper te Rotterdam.** Een Europees 'libraire' en zijn fonds... door O.S. Lankhorst. 1983. 313 pp, 7 pl. (ISBN*90 302 1010 9) (SIB 10)
11. **De "Bibliothèque Choisie" (1703-13) van Jean Le Clerc (1657-1736)** door G. N. M. Wijngaards. With summary in English. 1986. 335 pp, 16 diag., ills. (ISBN*90 302 1011 7) (SIB 11)
12. **L'Écriture, le sacré et l'histoire; érudits et politiques protestants devant la Bible en France au 17^e siècle** par F. Laplanche. 1986. 1046 pp, 10 ills. (ISBN*90 302 1012 5) (SIB 12)
13. **De "Acta Eruditorum" (1682-1707) onder redactie van Otto Mencke (1644-1707)...** door A. H. Laeven. Mit deutscher Zusammenfassung. 1986. 419 pp, 17 ills. (ISBN*90 302 1013 3) (SIB 13)
14. **Gedicteerd verleden. Het onderwijs in de algemene geschiedenis aan de universiteit te Utrecht, 1735-1839** door J. Roelevink. With summary in English. 1986. 391 pp, 14 ills, graf., tab. (ISBN*90 302 1014 1) (SIB 14)
15. **Claude Saumaise (1588-1653) & André Rivet (1587-1651): Correspondance échangée entre 1632 et 1648.** Publiée et annotée par P. Leroy & H. Bots ... 1987. 607 pp. (ISBN 90 302 1015 X) (SIB 15)
16. **Engelse boekverkopers bij de beurs. Geschiedenis van Amsterdamse boekhandels Bruyning en Swart, 1637-1724) ...** door P. G. Hoftijzer. With summary in English. 1987. 419 pp, 18 pl. (ISBN*90 302 1016 8) (SIB 16)
17. **La diffusion et la lecture des journaux de langue française sous l'Ancien Régime / Circulation and reception of periodicals in the French language in the 17th and 18th centuries.** Colloque / Congress Nijmegen 1987. 22 Conférences / Lectures in French or English. 1988. 295 pp, 6 ills. (ISBN 90 302 1017 6) (SIB 17)
18. **Traces de femmes. Présence féminine dans le journalisme français du XVIII^e siècle** par S. van Dijk. With summary in English. 1988. 343 pp, 22 ills, tabl. (ISBN*90 302 1018 4) (SIB 18)



Les travaux de la série SIB mettent particulièrement en valeur l'histoire de l'érudition et des idées du 17^e et 18^e siècle (Siècle des Lumières) et par là même les échanges intellectuels et le mouvement et la réception de nouvelles idées en Europe. Les volumes sont accompagnés de textes annexes, de bibliographies et d'index généraux et particuliers. Ils sont disponibles en abonnement à des prix réduits. ** Les volumes SIB 1-4 sont aussi encore disponibles; détails sur demande** (ISBN*... aussi publié comme thèse)

Adresse de commande / Besteladres / Bestellschrift / Ordering address:

APA / POSTBUS 122 / NL-3600 AC MAARSSEN / HOLLAND

ISBN 90 302 1018 4 / ISBN série SIB 90 302 1000 1

